

D. A. ZAKYTHINOS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

LE DESPOTAT GREC DE MORÉE

TOME SECOND
VIE ET INSTITUTIONS



ATHÈNES
L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN
1953

LE DESPOTAT GREC DE MORÉE

A. II
563

1500

LE DESPOTAT GREC DE MORÉE
TOME II



D. A. ZAKYTHINOS
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

LE DESPOTAT GREC DE MORÉE

TOME SECOND
VIE ET INSTITUTIONS



ATHÈNES
L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN
1953

ΑΦΙΕΡΩΜΑ
ΕΙΣ
ΑΙΚΑΤΕΡΙΝΑΝ ΖΑΚΥΘΗΝΟΥ

AVERTISSEMENT

Plus de vingt années se sont écoulées depuis la publication du premier volume de cet ouvrage¹. Des obligations universitaires, puis les événements douloureux de la guerre et de l'après-guerre ont retardé la préparation de ce tome deuxième qui devait comprendre l'histoire intérieure du Despotat de Morée, la vie et les institutions.

En le livrant aujourd'hui au public, nous nous acquittons d'une dette que nous avons contractée au seuil de notre carrière scientifique. Aussi est-il légitime de rappeler le souvenir de nos maîtres qui ont souhaité voir cette oeuvre complétée et qui ne sont plus : nous avons nommé Charles Diehl, Ferdinand Lot, Hubert Pernot, Germaine Rouillard.

Ce tome second a été publié par chapitres séparés dans l'excellente revue athénienne *L'Hellénisme Contemporain*. Le premier chapitre a été inséré dans le fascicule de janvier 1949, le dernier dans celui de décembre 1952². La publication du livre, tiré au fur et à mesure des livraisons du périodique, ayant duré pendant quatre années entières, la composition présente des lacunes et des imperfections, surtout en ce

1. Le Despotat grec de Morée. Tome premier, *Histoire politique*, Collection de l'Institut Néo-hellénique de l'Université de Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1932, pages 336.

2. La Population de la Morée byzantine, *L'Hellénisme Contemporain*, 1949, pp. 7-25, 107-132 ; Les Institutions du Despotat de Morée, *ibid.*, pp. 219-243, 347-366, 479-496, 1950, pp. 36-53, 198-219 ; La Société dans le Despotat de Morée, *ibid.*, 1950, pp. 283-317, 1951, pp. 7-28, 101-126 ; Les finances du Despotat de Morée, *ibid.*, pp. 197-214 ; Mouvement économique dans le Despotat de Morée, *ibid.*, pp. 293-317 ; Organisation ecclésiastique dans le Despotat de Morée, *ibid.*, 1952, pp. 7-32, 197-211 ; Mouvement intellectuel dans le Despotat de Morée, *ibid.*, pp. 339-366, 471-510.

qui concerne la bibliographie. Ainsi, il est arrivé d'annoncer la préparation d'un travail sur un sujet déterminé et de citer, quelques pages plus loin, ce travail, paru entre temps. De même, dans une partie de l'ouvrage certains textes sont cités d'après une édition plus ancienne, tandis que dans une autre on renvoie à une édition récente. C'est notamment le cas du *De administrando Imperio* de Porphyrogénète. D'une façon générale, le livre n'a pas profité de ces légères modifications, de ces additions qu'on a le loisir d'apporter à telle page ou à telle note au moment du tirage. Nous n'avons pas cru devoir allonger le volume en y ajoutant des Addenda et corrigenda. Le lecteur bienveillant voudra bien excuser ces lacunes et imperfections. Ce ne seront d'ailleurs pas les seules qu'il aura à excuser.

En terminant cette brève préface, nous tenons à dire que le tome deuxième du Despotat grec de Morée doit beaucoup à Madame Henriette Avatanghélos, directrice de L'Hellénisme Contemporain. Il n'aurait jamais vu le jour sans son concours éclairé, sans son inépuisable patience et surtout sans son amitié toujours présente. Qu'elle veuille trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.

25 novembre 1953.

D. A. Z.

Le sceau qui figure sur la couverture est de Démétrius Paléologue. Il est imprimé sur cire rouge, couverte de papier, et apposé sur une lettre du despote au marquis de Ferrare. L'inscription est ainsi conçue : Δημήτριος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς δεσπότης Παλεολόγος ὁ πορφυρογέννητος : Sp. Lambros, *Néos Ἑλληνομνήμων*, tome I (1904), p. 422 et suiv. Cf. tome VI (1909), p. 456, et p. 77 du présent volume.

CHAPITRE PREMIER

LA POPULATION DE MORÉE

Dans un passage, souvent cité, de la *Descente de Mazaris aux Enfers*, satire écrite dans la manière de Lucien, l'auteur nous donne le tableau suivant de la situation ethnologique du Péloponnèse vers 1415 : « Ἐν Πελοποννήσῳ, ὡς καὶ αὐτὸς οἶδας, ξεῖνε, οἰκεῖ ἀναμιζ γένη πολιτευόμενα πάμπολλα, ὧν τὸν χωρισμὸν εὐρεῖν νῦν οὔτε ῥᾶδιον οὔτε κατεπεῖγον· ἃ δὲ ταῖς ἀκοαῖς περιηγεῖται, ὡς πᾶσι δῆλα καὶ κορυφαῖα, τυγχάνει ταῦτα· Λακεδαιμόνες, Ἱταλοί, Πελοποννήσιοι, Σθαβῖνοι, Ἰλλυριοί, Αἰγύπτιοι καὶ Ἰουδαῖοι (οὐκ ὀλίγοι δὲ μέσον τούτων καὶ ὑποβολιμαῖοι), ὁμοῦ τὰ τοιαῦτα ἐπαριθμούμενα ἑπτὰ »¹. Quoique soucieux d'atteindre le nombre de sept, afin de ne pas démentir le lointain Hérodote (VIII, 73 : « οἰκεῖ δὲ τὴν Πελοπόννησον ἔθνεα ἑπτὰ »), Mazaris fournit néanmoins des renseignements exacts sur les éléments ethniques qui composaient, de son temps, la population moréote. A côté d'un fonds autochtone qu'il désigne sous le nom de Péloponnésiens, il mentionne les Lacédémoniens, sous les traits desquels les uns ont reconnu les Byzantins de Mistra², les autres, plus probablement, les Tzakoniens³. Les cinq autres nations constituent des minorités intruses. Les Sthlavènes ne sont autres que des représentants de l'ancienne colonisation slave ; sous le nom archaïque des Illyriens, on n'a pas de peine à reconnaître les Albanais et celui des Italiens désigne les Latins en général : Francs, sujets de la principauté d'Achaïe, colons établis dans les possessions vénitiennes. Enfin, à côté des Juifs, on rencontrait les Tziganes, présentés comme des Égyptiens. Mazaris ajoute en passant que, sauf les races énumérées ci-dessus, il y avait pas mal de ὑποβολιμαῖοι, désignant par là des habitants nés de mariages mixtes, autrement dits Gasmules ou Gasmuliens.

La *Descente aux Enfers*, rédigée dans une intention satirique, exagère les méfaits de ce manque d'homogénéité. Comme toutes les nations co-

1. Boissonade, *Anecdota graeca*, tome III, p. 174. A. Ellissen, *Analekten der Mittel- und neugriechischen Literatur*, IV, p. 239.

2. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 184.

3. A. Ellissen, *Ibid.*, p. 357.

habitent (φύρδην τυγχάνουσιν ἅπαντες καὶ εἰσὶν ἀναμιξ), il est de toute nécessité, remarque-t-elle, que les unes imitent les coutumes et us des autres, leur nature, leurs institutions, ainsi que tous leurs défauts. Elle s'attache à donner d'elles un tableau saisissant sur lequel nous aurons à revenir. Nulle part cependant ce texte curieux ne nous donne d'indications sur la force des éléments ethniques qu'il énumère et décrit.

D'une façon générale, les données statistiques sur la population du Péloponnèse sont d'une pénurie décevante. Dans son mémoire, adressé en 1459 au minorite Jacques Pincens, le Cardinal Bessarion, exagérant intentionnellement les ressources du pays¹, parle d'une «multitudo hominum copiosa». Il ajoute qu'on y trouve, en dehors des villes, environ trois cents agglomérations fortifiées (terrae muratae)². Un autre mémoire, rédigé à Munich à l'intention du Concile de Bâle, au mois de Juillet 1437, fournit des chiffres plus précis : les villes, assez grandes, s'élèveraient au nombre de trente. Il y avait également deux cents châteaux forts (castra fortissima) et quatre cents villages. Les despotes grecs du Péloponnèse pouvaient mettre sur pied une armée de cinquante mille cavaliers, sans compter les forces d'infanterie³. Si ces chiffres ne paraissaient pas passablement exagérés, on aurait là un élément qui nous permettrait d'évaluer l'importance de la population suivant les méthodes qui ont été admises pour l'antiquité. Mais il est fort douteux que la Morée ait jamais pu fournir une armée de cinquante mille hommes⁴. De même, le renseignement du notaire italien Nicolas de Martoni, témoin oculaire, suivant lequel, lors du siège de Corinthe (1395), Théodore I^{er} apportait une armée de vingt mille, ne paraît pas acceptable⁵. Quant aux minorités intruses, nous savons notamment que la colonisation d'Albanais, sous Théodore, a atteint environ dix mille âmes⁶. D'autre part, dans les *Annali*

1. Sp. Lambros, *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 34.

2. Sp. Lambros, *Ἑπόμνημα τοῦ καρδινάλιου Βησσαρίωνος εἰς Κωνσταντῖνον τὸν Παλαιολόγον, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III (1906), p. 32. *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 256.

3. Sp. Lambros, *Ἑπόμνημα περὶ τῶν ἐλληνικῶν χωρῶν καὶ Ἑκκλησιῶν κατὰ τὸν δέκατον πέμπτον αἰῶνα, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome VII (1910), p. 364.

4. Il est intéressant de noter que, pendant la Guerre de l'Indépendance, suivant les calculs les plus autorisés, le Péloponnèse n'a pu fournir une armée de plus de cinquante mille hommes : M. Sakellariou, *Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν Τουρκοκρατίαν*, (Athènes, 1939), pp. 278 et suiv.

5. L. Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien (1394-1395)*, *Revue de l'Orient latin*, tome III (1895), p. 657.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 41.

Veneti de Stefano Magno il est dit, à l'occasion de la révolte de 1453, que ces colons s'élevaient au nombre de trente mille¹.

Les renseignements que nous possédons sur la population de la péninsule à des dates plus récentes permettraient peut-être des comparaisons utiles. Ils se rapportent pour la plupart aux années de la domination vénitienne (1685-1715). Nous savons notamment que lorsque la République des lagunes eut pris possession de la Morée, l'état de celle-ci au point de vue démographique était piteux : les régions de Corinthe et du Magne mises à part, les habitants atteignaient le chiffre de 85.468 âmes². La politique de colonisation que Venise a poursuivie, ainsi que l'amélioration relative des conditions générales, ont contribué à relever progressivement le niveau démographique : en 1692, la population s'élevait à cent seize mille environ, chiffre que le Provéditeur Tadio Gradenigo qualifie de trop bas par rapport à l'étendue et la fertilité du pays³. Déjà en 1701, un autre Provéditeur, Francesco Grimani, donnait le nombre de deux cent mille dans lequel il ne comptait pas les milices et autorités nouvellement installées⁴. Enfin, en 1707, on parlait d'une population de deux cent-cinquante mille⁵. Nous ajouterons les quelques données éparses que nous fournit, pour une date encore plus ancienne, l'humaniste de Tübingen, Martin Crusius. D'après les renseignements que celui-ci a eus par ses visiteurs grecs, entre les années 1583 et 1585, Corinthe comprenait plus de trois mille maisons. Sparte était une ville populeuse, sans enceinte, dont les habitants, atteignant les cinquante mille, étaient grecs. Les Turcs ne tenaient que la citadelle et l'on y rencontrait une nombreuse colonie juive. Nauplion comptait quarante mille habitants⁶.

On doit traiter avec quelque réserve ces maigres données statistiques. Ce qui est certain, c'est que le Péloponnèse a connu des périodes d'une dépopulation désolante. Sans parler des invasions slaves et des incur-

1. C. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 199.

2. Sp. Lambros, *Ἡ περὶ Πελοποννήσου Ἑκθεσις τοῦ Βενετοῦ προνοητοῦ Κορνέρ, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἑθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome II (1885), pp. 283 et 301. L. Ranke, *Περὶ τῆς ἐν Πελοποννήσῳ Ἑνετοκρατίας (1685-1715)*, trad. P. Kalligas, *Μελέται*, tome II (Athènes, 1898) p. 84.

3. Sp. Lambros, *Ἡ περὶ Πελοποννήσου Ἑκθεσις τοῦ Βενετοῦ προνοητοῦ Γραδενίγου, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἑθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome V (1900), p. 237.

4. Sp. Lambros, *Ἑκθεσις τῶν Βενετῶν προνοητῶν τῆς Πελοποννήσου, Ibid.*, p. 454.

5. *Ibid.*, p. 705.

6. P. Zerlentis, *Σημειώματα περὶ Ἑλλήνων ἐκ τῶν Μαρτίνου Κρουσίου Σουηρικῶν Χρονικῶν*, (Athènes, 1922), pp. 10-12.

sions arabes, les longues guerres avec les Francs, la piraterie, le manque de sécurité en général, les conflits intérieurs, avaient épuisé la péninsule. Jean Cantacuzène décrit cet état avec de sombres couleurs. Il déplore les ravages des Turcs et les dévastations des Latins, mais pour lui les maux les plus funestes viennent des luttes internes. Au moment où son fils Manuel assumait le pouvoir (1348), la Morée paraissait plus déserte que la terre des Scythes (ἡ Σκυθῶν ἐρημότερα Πελοπόννησος)¹. Plus tard encore, des contrées entières, couvertes de forêts, étaient complètement abandonnées ; de sauvages agglomérations ne servaient que de repaires de bandits². Dans un document vénitien de 1407 il est dit que le territoire de Coron était tellement dépeuplé par suite des ravages des Turcs qu'à prix d'or on ne pouvait plus trouver d'ouvriers agricoles. Les terres restaient «per la maor parte silvestre et en gran disolation»³. Aussi est-ce avec empressement que Grecs et Latins, les Vénitiens en particulier, ont favorisé la colonisation. Dans sa lettre au despote Constantin Paléologue, Bessarion lui-même attire l'attention sur le besoin urgent de renforcer la population du pays. Les colons volontaires y doivent être reçus comme dans un lieu sacré d'asile et traités non point comme des esclaves, mais sur le même pied que les habitants autochtones⁴.

Ces problèmes, ayant trait à la condition et aux mouvements de la population, nous occuperont ailleurs à plus d'un point de vue. Pour le moment nous nous empressons d'aborder les aspects ethnologiques de la question qui font le principal objet de cette recherche. On aura tout spécialement à traiter deux groupes à part : les populations grecques et les minorités intruses.

I. Les populations grecques.

Les Grecs formaient la masse compacte de la population. Sous le régime des gouverneurs et des despotes nationaux, comme sous la domination

1. Cantacuzène, tome III, p. 85. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, tome I, pp. 94-95.

2. Oraison funèbre à Théodore Ier par Manuel II Paléologue : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 40.

3. N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, tome I, p. 158.

4. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome III (1906), p. 17. *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 34 : «οὐ μικρὰ συμβαλεῖται πρὸς δύναμιν καὶ τὰς μελλούσας ἐλπίδας ἡμῶν τοὺς τε ἐθελοντὰς ὁθενοῦν τῶν ἔξω χώρων τὴν ἐν Πελοποννήσῳ οἰκησιν αἰρομένους ἄσμενον ὑποδέξασθαι, ἀσυλίας ἱερὸν ἀνεωγότα αὐτοῖς, αὐτὸν τε νόμον πολέμου ὡς πλείστων τε σπεύδειν κρατῆσαι καὶ τοὺς κεκρατημένους οὐχ ὡς δούλους, ἀλλ' ἐπὶ τοῖς ἴσοις τοῖς ἄλλοις Πελοποννησίοις ἐς αὐτὴν ἀχθῆναι τὴν Πελοπόννησον...».

étrangère, franque, navarraise ou vénitienne, ils constituaient un élément particulier, fermement attaché à ses traditions, difficilement assimilable, doué au contraire d'une force exceptionnelle d'assimilation. Lorsqu'il se trouvait dans l'obligation de se rallier au conquérant, ce ralliement n'était qu'un acte politique. Un homme qui connaissait parfaitement les problèmes de l'Orient latin, Marino Sanudo l'ancien, écrivait à ce sujet dans une lettre du 10 Avril 1330 : «... et toutes les autres terres et îles qui appartiennent à la principauté de Morée et au duché d'Athènes, sont toutes habitées par des Grecs. Et bien que ceux-ci se disent soumis par les mots, par le coeur pourtant ils obéissent mal, même si la domination temporelle et spirituelle se trouve entre les mains des Latins¹».

Les conditions de la conquête et le régime appliqué par les Francs ont aidé la population autochtone, numériquement supérieure à l'élément de la colonisation, à conserver sa physionomie nationale. Les conquérants, impuissants à réduire les résistances et à imposer un régime uniforme, ont dû confirmer les privilèges antérieurs, reconnaître aux grands propriétaires locaux leurs domaines et prérogatives. Ce que la *Chronique de Morée* rapporte sur les concessions faites aux archontes de l'Elide et de l'Arcadie est particulièrement instructif :

καὶ ἀφότου ἐσωρεύθησαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
τὸ ἀρχοντολόγι τοῦ Μορέως, ὅλης τῆς Μεσαρέας,
ἐποίκασιν συμβίβασιν μετὰ τὸν Καμπανέσην,
ὅτι ὅλα τὰ ἀρχοντόπουλλα ὅπου εἶχασιν προνοῖες,
νὰ ἔχουσιν ὁ κατὰ εἶς, πρὸς τὴν οὐσίαν ὅπου εἶχεν,
τὴν ἀνθρωπέαν καὶ τὴν στρατεῖαν, τόσον νὰ τοῦ ἐνεμείνη
καὶ τᾶλλο τὸ περισσότερον νὰ μερίζουν οἱ Φράγκοι,
καὶ οἱ χωριάτες τῶν χωριῶν νὰ στέκουν ὡσὰν τοὺς ἡῆραν².

De cette façon, des grands propriétaires grecs (feudatorii Griegi) étaient admis dans les cadres du régime féodal que les Francs apportaient en

1. Fr. Kunstmann, *Studien über Marino Sanudo den älteren*, Abhandlungen der Hist. Classe der kön. Bayer. Akademie der Wissenschaften, tome VII (1853), p. 777. Cf. Sanudo, *Istoria del Regno di Romania*, apud C. Hopf, *Chroniques gréco-romaines*, p. 143.

2. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1641 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 106, pp. 34-35 : «Et quant li noble homme dou plain de la Morée et le peuple des casaux de toute la contrée et des montagnes de l'Escorta virent que le Champenois conquestoit et prenoit ainxi les chastiaux et les villes dou pais, et ils n'avoient ou il ne peussent réduire, si se acorderent avec le Champenois en tel maniere que li gentil homme grec qui tenoient fiez et terres et les casaux dou pays eust cescun et tenist selonc sa qualité; et le surplus fust departi a nostre gent; et que le peuple payaissent et servissent ainxi comme il estoient usé a la seignorie de l'empereor de Costantinople».

Orient¹. Mais ce qui est plus significatif encore c'est que, au-dessous de cette hiérarchie terrienne, le paysan grec poursuivait une dure condition qui lui était pourtant coutumière. En effet, d'après la version aragonaise de la *Chronique de Morée*, «tous les autres serfs furent laissés dans leurs possessions ; et tous les autres paysans furent confirmés dans les censuels qu'ils possédaient»². Ainsi, cultivateur libre ou parèque, l'habitant de la campagne pouvait vivre en marge des grands événements qui ont bouleversé le gouvernement de son pays. Avant tout, il arrivait à conserver son indépendance spirituelle. Dans les possessions vénitiennes on se montrait plus tolérant.

Il est vrai que l'Eglise byzantine, principal facteur d'unité dans ces régions lointaines, se voyait dès le début privée de son ancienne influence. Les prélats latins se substituaient à tous les droits de leurs prédécesseurs orthodoxes qui s'empresaient d'abandonner le pays. Néanmoins on respecta certains biens monastiques³ et l'on conserva les cadres inférieurs du clergé. Innocent III lui-même conseillait une certaine tolérance. Les conflits qui ont surgi entre le pouvoir laïque et l'Eglise latine n'ont pas manqué d'être profitables au monde grec soumis à la domination des Francs⁴.

Dans ces conditions, la Grécité du Péloponnèse est arrivée à conserver son intégrité nationale. Astreinte aux mêmes destinées que la nation tout entière, elle a fidèlement suivi son évolution. Cependant, la configuration du pays, ainsi que des facteurs historiques et sociaux, ont favorisé, dans certaines régions excentriques ou montagneuses, la formation de particularités qui se manifestent surtout dans les mœurs et dans la langue. Parmi ces populations nous nommerons les Maniotes et les Tzakoniens.

Le Magne comprend la presqu'île occidentale de Laconie qui s'étend depuis le Taygète jusqu'au cap Ténare. Pays aride avec des régions isolées, il s'offre difficilement aux communications. A cause de son aspect sauvage et des mœurs de ses habitants, il a de très bonne heure attiré l'attention des voyageurs et des géographes. «Les côtes du Magne, écrit entre autres E. Yéméniz, rongées, découpées, fouillées profondément par

1. *Assises de Romanie* (éd. G. Recoura, Paris, 1930), § 138, p. 246.

2. *Libro de los Fechos*, § 134 p. 31.

3. *Ibid.*

4. W. Miller, *Ιστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, tome I, (Athènes, 1909-1900), pp. 93 et suiv.

les flots, trop fameuses dans les annales de la piraterie, offrent un aspect terrible et désolé. Des rochers à pic complètement arides, torréfiés par un soleil brûlant, semblent interdire aux navigateurs l'abord de ce dangereux pays ; les anfractuosités du roc recèlent çà et là de petits villages, nids d'aigles suspendus sur les précipices, hérissés de forteresses anciennes, les unes démantelées, les autres encore entièrement debout. D'innombrables anses, souvent inabordables ou accessibles seulement à des navires d'un faible tonnage, assuraient un refuge aux écumeurs de mer qui, du temps de Capodistrias, infestaient encore l'Archipel¹. Un voyageur plus ancien, De la Guilletière, fournit des détails qui complètent cette description saisissante. «Toute la coste de la Mer, dit-il, est pleine de Grottes taillées dans le Roc. Elles servent presque toutes d'hermitages à ces Caloyers, qui sont comme autant de sentinelles pour découvrir de ces hauteurs les vaisseaux qui sont en mer. Quand cela arrive, ils courent vistement dans les bourgades voisines avertir les capitaines de Chalouppe, et faire songer le peuple, ou à se préparer au pillage, ou à s'en garantir. Voilà l'usage des Thyrides (Θυρίδες) c'est à dire des Fenestres de la Coste, dont nous avons parlé tantost»².

La première relation que nous ayons sur le pays et ses habitants est due à Constantin VII Porphyrogennète : «Il faut savoir, dit-il, que les habitants de la forteresse de Maina (οἱ τοῦ κάστρου Μαινῆς οἰκήτορες) ne sont point de la même race que les Slaves susdits, mais qu'ils descendent des anciens Romains (Grecs). Ils sont encore jusqu'ici appelés par les gens du pays Hellènes parce que, à une époque reculée, ils étaient des païens et adoraient les idoles, suivant les coutumes des anciens Grecs. Sous le règne de l'empereur Basile (867-886), ils furent baptisés et convertis à la foi chrétienne. Quant au pays qu'ils habitent, il est aride et ne produit que des olives dont ils tirent quelque soulagement. Ce pays se trouve au bout du cap Malée³, à savoir au-delà d'Ezéros vers le littoral. Comme ces habitants de Maina sont complètement soumis et agréent le gouverneur nommé par le stratège et comme ils obéissent aux commandements de ce dernier, ils payent depuis une époque lointaine un tribut annuel (πάζκτον) de quatre cents sous d'or»⁴.

1. E. Yéméniz, *Le Magne et les Mainotes*, Revue des deux Mondes, tome LVI (1865), p. 6.

2. De La Guilletière, *Athènes ancienne et nouvelle et l'état présent de l'Empire des Turcs*, (Paris, 1675), pp. 33-34.

3. Signalons cette erreur géographique de l'écrivain impérial : c'est au cap Ténare et non point au cap Malée que se termine la région du Magne.

4. Porphyrogennète, *De administrando Imperio*, tome III, p. 224.

Certes, les renseignements concernant ces contrées éloignées arrivaient passablement déformés jusqu'à la cour de Constantin VII. Il est concevable que l'écrivain impérial revendique tout l'honneur de la christianisation des Maniotes pour son grand-père, le vénérable fondateur de la dynastie. Plus d'une source historique rapporte qu'il existait, à une date relativement tardive, des restes de paganisme, surtout parmi les populations intruses. La Chronique dite de Monemvasie attribue leur conversion à Nicéphore I^{er} ¹ et nous avons des cas isolés sous Léon VI ². D'autre part, Saint-Nikon le Métanoëite, dans son zèle apostolique, n'a pas manqué de visiter le Magne ³. Quant aux affirmations de Porphyrogennète, nous relevons surtout celle qui a trait au régime administratif de la région. Un traitement particulier semble avoir été consenti à sa population qui, agréant un gouverneur spécial (ἄρχοντα), nommé par le stratège, était soumise à une imposition globale sous forme de tribut annuel (πάκτον).

Très tôt, avant que Fallmerayer eût formulé sa fameuse théorie, l'idée que les Maniotes étaient des descendants des Slaves avait fait du chemin. Nous signalerons notamment le témoignage d'un écrivain illustre entre tous, qui, rejetant la relation de Porphyrogennète comme «une opinion ridicule», s'en prend à tous ceux qui préconisent l'origine grecque. «J'ai le malheur, écrivait en effet Chateaubriand, de regarder les Maniotes comme un assemblage de brigands, Slavons d'origine, qui ne sont pas plus les descendants des anciens Spartiates que les Druses ne sont les descendants du comte de Dreux: je ne puis donc partager l'enthousiasme de ceux qui voient dans ces pirates du Taygète les vertueux héritiers de la liberté lacédémonienne» ⁴. Depuis, la question a été longuement débattue: les uns se sont rangés en faveur de la thèse slave, les autres ont soutenu l'origine grecque ⁵.

1. N. A. Bees, Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 67 et 70.

2. D. A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ, (Athènes, 1945), p. 95 et note 2.

3. Sp. Lambros, Ὁ Βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε, Νέος Ἑλληνομνημων, tome III (1906), p. 161.

4. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édition critique par Emile Malakis, tome I (Baltimore, Londres, Paris, 1946), p. 124. Cf. pp. 94-95.

5. Cf. A. Philippson, *Zur Ethnographie des Peloponnes*, extrait de Petermanns Mitteilungen, 1890, pp. 16 et suiv. A. Thumb, *Die Maniaten*, Deutsche Randschau, tome XCV (1898), pp. 110-127.

Fallmerayer, abandonnant pour le moment ses opinions, s'est efforcé d'identifier les Maniotes avec les Mardaïtes du Liban que Justinien II a retirés de la frontière arabe et qui furent colonisés sur les côtes de Pamphylie. Leur présence dans le Péloponnèse est attestée déjà en 876 ¹. L'écrivain allemand a appuyé sa théorie sur des combinaisons étymologiques savantes, mais éminemment fantaisistes ².

L'origine slave a été soutenue avec plus d'insistance. Néanmoins les historiens slaves eux-mêmes reconnaissent aujourd'hui que l'opinion n'est pas suffisamment étayée. «Nous n'avons pas d'arguments suffisants, écrit un des représentants les plus distingués de leur école, Lubor Niederle, pour considérer les Maïnotes, Maniates (Μανιάται) voisins, non plus que les Tsakones (Τζάκωνες), établis entre le Parnon et le golfe d'Argos, comme d'anciennes tribus slaves» ³. C'est donc avec une certaine surprise que nous avons lu dans une récente étude de M. André Mirambel les lignes suivantes: «Il est extrêmement probable, écrit-il, que les Maniotes ne représentent pas un élément autochtone, purement hellénique. Dans ce cas, une fusion de populations a dû avoir lieu. Le véritable nom Μάινα apparaît seulement au dixième siècle chez Constantin Porphyrogennète qui remarque aussi que les Maniotes étaient encore au neuvième siècle des païens et qu'ils n'étaient baptisés que sous le règne de Basile I^{er} (867-886). Les Slaves au septième siècle occupaient la région de Monemvasie dans le Péloponnèse, et deux tribus slaves, les Μελιγγοὶ et les Ἐξεργῖται, tenaient les versants du Taygète ⁴. Il existe un nom serbe de tribu, Μά(h)ine ou Μά(h)ini, désignant des habitants des côtes dalmates (Budua) et du Montenegro. Le nom n'est pas d'origine slavone, mais pro-

1. Sur les Mardaïtes, cf. C. Amantos, Μαρδαῖται, Ἑλληνικά, tome V (1932), pp. 130-133.

2. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, tome I (Stuttgart et Tübingen, 1830), pp. 294 et suiv., 302 et suiv. Cf. J. W. Zinkeisen, *Geschichte Griechenlands*, tome I (Leipzig, 1832), pp. 769 et suiv. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, tome I, pp. 129 et suiv. Sur l'étymologie du nom nous signalons les études de P. Patriarchéas, Περὶ τῆς ἐτυμολογίας τοῦ τοπωνυμίου Μάινη-Μάνη, Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini, I (Studi Bizantini e Neoeellenici, V, Rome, 1939), pp. 525-526, et de D. Georgakas, Ἀθηνᾶ, tome 49 (1939), pp. 221-227 et Indogerm. Jahrb., tome XXIV (1940), p. 239.

3. L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité slave*, tome I (Paris, 1923), p. 110, note 4.

4. Les Slaves n'ont jamais occupé la région de Monemvasie qui est, au contraire, comprise parmi les pays qui, suivant les témoignages des sources byzantines, ont conservé leur pureté. Quant aux tribus slaves du Taygète, elles sont pour la première fois citées par Constantin VII, au X^e siècle. Cf. D. A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, pp. 38-40 et 51 et suiv.

blement illyrienne ; il doit être rattaché au non des Μάνιοι, tribu illyrienne de l'embouchure de Marenta (le nom est attesté au plus tôt dans la première moitié du XV^e siècle). Jiretchek rapproche, avec quelque probabilité, ces Μάνιοι, Μά(h)ine, avec Μανιῆται, Maïnotes, Maniotes. Parmi les tribus slavones, en partie serbes et croates, qui ont envahi le Péloponnèse, il y avait probablement une tribu slavo-illyrienne et païenne, les Μά(h)ine, qui s'est installée dans la région occupée par les descendants des Ἐλευθερολάκωνες et qui se trouvait en guerre continuelle contre l'Empire byzantin, contre les Vénitiens et, plus tard, contre les Turcs»¹.

Nous considérons comme une pure invention le rapprochement entre les Maniotes et cette obscure tribu slavo-illyrienne, dont le nom est attesté si tardivement. Des recherches récentes ont démontré la fragilité des efforts tentés par quelques savants, Manojlovic entre autres, afin de dresser, à l'aide du matériel toponymique, une généalogie des Slaves du Péloponnèse². Mais la théorie ci-dessus énoncée se trouve surtout en opposition radicale avec ce qui est généralement admis sur l'origine des minorités slaves de la Grèce médiévale : à savoir que celles-ci appartiennent au groupe primitif de l'Hémus, apparenté au point de vue de la langue à la branche dite «bulgare»³. Il serait donc risqué de parler d'un rapport quelconque avec le groupe occidental des Serbo-croates et avec une insignifiante peuplade slavo-illyrienne.

Vers le milieu du X^e siècle, un empereur curieux du gouvernement de ses provinces pouvait affirmer que les Maniotes étaient des descendants des anciens Grecs restés dans un état arriéré. Il les distinguait formellement, comme d'ailleurs tous les écrivains plus récents, des turbulentes tribus slaves qui étaient cantonnées sur les versants du Taygète et qui ont conservé leur physionomie propre jusqu'aux temps avancés de la conquête turque⁴. Lorsqu'on était amené à parler de quelques îlots slaves du Magne, on le faisait avec la conscience que ceux-ci constituaient des enclaves dans le sein de la population. Nous sommes par conséquent autorisés à affirmer que les données historiques s'opposent nettement à la théorie d'une origine non-grecque.

1. A. Mirambel, *Blood vengeance (Maina) in Southern Greece and among the Slavs*, Byzantion, tome XVI (1944), p. 390.

2. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, (Berlin, 1941), pp. 123 et suiv. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 55 et suiv.

3. M. Vasmer, *op. cit.*, pp. 322-324. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 83 et suiv.

4. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 58-66. Cf. *infra*.

Il en est de même pour le témoignage indirect de la langue et des mœurs. En effet, on cherchera en vain dans le dialecte maniote une influence quelconque de cette prétendue fusion avec la tribu slavo-illyrienne. Comme le tzakonien, moins que lui toutefois, les parlers du Magne présentent «un mélange d'archaïsme et d'évolution», résultat inévitable et typique de l'isolement dans lequel les populations ont longtemps vécu¹. Quant à l'institution de la *vendetta* que d'aucuns considèrent comme un apport slave, «la persistance dans le vocabulaire grec relatif à la vengeance de termes exprimant l'idée de la δίκη, inconnue aux Slaves, semble indiquer que, en dépit de l'évolution de la Cité-Etat antique et de l'Empire byzantin, la *vendetta* a dû survivre dans quelques contrées isolées où les conditions mentionnées plus haut ont favorisé leur survivance»².

Deux facteurs primordiaux dominent la formation du groupe grec des Maniotes : l'isolement et les conditions exceptionnellement âpres de la vie quotidienne. Cramponnés sur ces rochers arides, peinant sur un sol ingrat, abandonnés par le gouvernement central dont la présence n'est souvent marquée que par les services du fisc, obligés de se défendre contre l'envahisseur venant par terre ou par mer, les habitants ont fini par se forger des institutions sévères, dures, parfois inhumaines, mais toujours adaptées aux nécessités implacables de l'existence. A cause même de l'isolement, des coutumes et des pratiques millénaires ont été incorporées dans les cadres rudimentaires d'une vie sociale. On doit ajouter que cette société primitive est régie par un vif sentiment de l'honneur et de l'indépendance, par une foi ferme et un vigoureux attachement aux traditions nationales.

Pendant les siècles obscurs de la thalassocratie arabe, les côtes méridionales du Péloponnèse avaient été exposées à des ravages continuels.

1. A. Mirambel, *Etude descriptive du parler maniote méridional*, (Paris, 1929), p. 251.

2. A. Mirambel, *Blood Vengeance*, p. 389. Nous ne saurions pas admettre une autre conclusion de l'auteur (pp. 389-390), à savoir que la coutume slave a dû se greffer sur les formes originelles de la survivance des institutions anciennes et que l'idée du «sang» est justement due à cette influence slave. L'idée du «sang» est dérivée de l'idée de la δίκη par une évolution interne sans qu'il soit nécessaire de supposer une intervention étrangère. Notons que M. Mirambel n'a pas, à ce qu'il semble, connu les textes médiévaux publiés par Lambros (Cf. *infra*), ainsi que l'étude de G. Rouillard-A. Soloviev, Τὸ φονικόν. *Une influence slave sur le droit pénal byzantin*, Μνημόσυνα Παππούλια, (Athènes, 1934), pp. 221-232.

Des textes hagiographiques en ont conservé le souvenir lointain¹. Sous Basile I^{er}, une escadre de la flotte impériale stationna à Monemvasie et à Hélos pour protéger le litoral des attaques sarrasines². Puis les Occidentaux ont succédé aux Arabes. En 1147, Monemvasie fut assiégée sans succès par Georges d'Antioche. Elle fut, au contraire, prise et saccagée par l'amiral catalan Roger de Loria, en 1292. Le Magne a eu le même sort³. Obligés de se défendre contre les attaques par mer, les habitants se sont familiarisés avec le danger, ils ont organisé une flottille marchande et ils ne tardèrent pas à devenir, eux-aussi, des pirates redoutés. De bonne heure, Monemvasie a servi de repaire préféré⁴. Le Magne n'a pas tardé à imiter son exemple. Il a gardé la triste renommée de «grand Alger» (*Brasso di Magna, Great Algiers*) jusqu'aux temps modernes⁵.

Deux textes, se rapportant à Manuel II et à son séjour dans le Péloponnèse (1415-1416), fournissent sur les mœurs des Maniotes des détails curieux. Ils ont été écrits, l'un comme l'autre, dans un but de panegyrique, ce qui en justifie dans une certaine mesure les hyperboles. Le premier est une lettre du moine Isidore, plus tard métropolite de Monemvasie et de Kiev, adressée à Manuel. Le second est un éloge de ce même empereur qu'on avait autrefois attribué à Jean Argyropoulos, mais qui est en réalité dû à Démétrius Chrysoloras. «Lorsque, écrit Isidore, le navire se fut approché du Péloponnèse et que nous eûmes débarqué dans le port de Vitylo (Οὔτυλον), nous aperçûmes au sommet une ville. Elle est appelée du même nom que le port et paraît ancienne et grecque, ainsi qu'il est à déduire des inscriptions gravées sur des colonnes. Quant à la population, elle n'est pas composée de Grecs (ἀλλ' ὁ δῆμος οὐχ Ἑλλήνων), mais de barbares dont la cruauté surpasse celle des Scythes. Nous en avons entendu parler auparavant, mais nous avions de la difficulté à y prêter foi. Nous avons été cependant obligés d'en convenir, lorsque nous eûmes constaté par leur mine, par les mœurs, la mise et les armes que tous, malgré la paix profonde, tenaient en mains, qu'ils ne différaient

1. Cf. notamment le récit des miracles des Saints Cyrus et Jean, écrit par l'évêque de Monemvasie Paul et conservé en traduction arabe : P. Peeters, *Miraculum Sanctorum Cyri et Ioannis in urbe Monembasia*, *Analecta Bollandiana*, tome XXV (1906), pp. 233 et suiv.

2. Post Theophanem, pp. 310-311. Cf. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, tome I, p. 130.

3. Cf. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, tome I, pp. 21 et 89 et suiv.

4. Cf. *Ibid.*, pp. 85 et suiv.

5. Cf. D.A. Zakythinos, *Corsaires et pirates dans les mers grecques au temps de la domination turque*, extrait de l'*Hellénisme Contemporain*, 1939, pp. 23 et suiv.

point des bêtes sauvages. Et comme, nous renseignant, nous avons reçu la réponse que, malgré ce genre de vie montagnarde et ces mœurs, ils avaient l'âme plus douce que la plupart des hommes, subitement nous étions dans le calme et nous admirions le changement». Ce changement, l'auteur l'attribue volontiers à l'intervention apaisante de Manuel II. Au dire même de ces montagnards, le séjour de l'empereur dans le pays a contribué à adoucir leurs dispositions et à mettre fin à leurs maux. Depuis ce moment, le fils ne tire plus le glaive contre le père et le père ne se souille pas la main contre le fils, ni le frère contre le frère. Le voisin ne se porte plus contre le voisin «et, après le meurtre, on ne coupe plus le doigt ou tout autre membre du mort pour le plonger dans le verre et boire avec des amis ; car telle depuis une date lointaine avait été chez eux la coutume chère»¹.

On a reconnu dans ces pratiques barbares des restes du *Μασχαλισμός* des anciens². Démétrius Chrysoloras ajoute quelques détails intéressants sur cette population qui «en apparence pieuse, est en vérité impie et plus sauvage que les bêtes féroces, n'obéissant ni à Dieu ni aux lois de la nature. L'avidité, les rapines, le sang des compatriotes font sa joie. Elle rivalise d'efforts avec les marchands d'esclaves et même elle l'emporte sur eux et gagne ainsi l'impiété comme couronne». Les renseignements fournis sur l'institution de la *vendetta* et le traitement des morts sont particulièrement à retenir³. Quant à Manuel II, sans admettre bien

1. W. Regel, *Analecta Byzantino-russica*, (Saint-Petersbourg, 1891), pp. 65-66. D'après Regel (p. xlviii), les «Barbares» dont parle Isidore ne seraient autres que les Albanais. Nous avons, nous-mêmes, accepté cette opinion dans le tome I de notre *Despotat*, p. 174, note 2, mais, en comparant ce texte avec celui de Chrysoloras, on est obligé de reconnaître qu'il s'agit bien des Maniotes. Les deux savants, dans leur zèle excessif pour l'antiquité classique et pour le purisme, ont voulu y voir des barbares. Chrysoloras parle notamment d'un «γένος οὐ μικρὸν οὐδ' ὀλίγον Ἑλλήνων οὐκ ἀσφαλεῖ γλώττῃ χρώμενον», faisant sans doute allusion aux particularités dialectales du parler maniote.

2. Sp. Lambros, *Τὸ ἔθος τοῦ Μασχαλισμοῦ παρὰ τοῖς Μανιάταις τῶν μέσων αἰώνων, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome II (1905) pp. 180-186.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 239 et suiv. : «ὁ δὲ χειρὸν ὡς οὐδὲ νεκροῖς τοῖς σώμασιν ἐπέτρεπον ὅσα τὰ νομιζόμενα δίκαια, οὐδ' ἡλέουν ὥστε ἐπαμύνασθαι κόνιν καὶ τὰ σώματα αὐτὰ συγκρῦψαι· οὐδὲ ταφῆς ἀξιοῦσι, λαβόντες οἶκτον τῆς κοινῆς φύσεως, ἀλλ' ἐμπαίζουσι μὲν αὐτοῖς πρότερον ὡς ἀθάνατοι, εἴτα ρίψαντες ἀταφα χαίροντες ἀπαλλάττονται, ἀτιθάσσοις καὶ σαρκοβόροις θηρσὶν εὐωχίαν γίγνεσθαι πεποιημένοι. Φθάνει ἐν ὑστέρῳ τὸ ξίφος ἄχρι γυναικῶν ἐγκύων καὶ τῶν νηπίων. Τὸ δ' αἰτίον, ὡς φασί, φόβος τῶν γεννησομένων, μήποτε ἂν ἄρρεν' ᾖ, καὶ τὸν πατρικὸν φόνον ἐπεκδικήσειεν ἀνδρωθέντα. Τὸν αὐτὸν δὲ καὶ περὶ τῶν σφόδρα νηπίων ἔλεγον λόγον. Τὸ δὲ μείζον καὶ ὁ μὴδὲ παραβάλλεσθαι τοῖς προτέροις ἂν δύναιτο, ὡς βραχύτατα μέρη τετελευτηκότων ἀνα-

entendu les exagérations de ses panégyristes, nous pouvons affirmer qu'il s'est en effet occupé des conditions spéciales de cette région. Parmi les mesures qu'il a prises, Chrysoloras cite la destruction des fameuses tours sur lesquelles les Maniotes s'appuyaient pour se livrer à leurs méfaits¹.

La domination turque n'a fait qu'augmenter les phénomènes de l'isolement que nous constatons à l'époque byzantine. La piraterie a gagné de plus en plus les habitants. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, pouvait noter que «au milieu de cette petite nation existe une race particulière d'hommes sans propriétés, au nombre d'environ deux mille, ne respirant que le brigandage, infestant la mer de leurs pirateries, quand ils peuvent se procurer un bateau, ou attendant sur les rochers de ces parages dangereux que quelques navires poussés par la tempête viennent leur offrir une proie aussi facile qu'assurée»². Un courant d'émigration a été très tôt manifesté chez les Maniotes. On en trouve la trace en Crète³, en Bithynie⁴, peut-être à Jannina⁵. Mais les plus grandes colonisations de ce peuple féru de liberté ont été faites en Toscane, en 1671⁶, et en Corse, en 1675⁷.

* *

La région connue sous le nom de Tzakonie (Τσακωνία), était au Moyen Age beaucoup plus importante qu'elle n'est de nos jours⁸. Aujourd'hui elle comprend la partie de la Kynourie depuis le versant oriental du Parnon jusqu'à la mer. Elle est, plus précisément, limitée par la bourgade côtière de Saint-André, au Nord-Est, par Léonidion, au Sud, et par le village de Kastanitsa, à l'intérieur. La toponymie moderne favorise

τεμόντες σωμάτων και ταριχεύσαντες, ἔφερον και ποτοῖς ἢ ὕφους βάπτοντες πρότερον, περὶ τὰ συμπόσια και τὰς εὐωχίας ἡδέως πραγματευόμενοι διατελοῦσιν» (*ibid.*, p. 241).

1. *Ibid.*, p. 242 «...τῇ δὲ τὰ φρούρια λύσας αὐτῶν, οἷς θαρροῦντες ἂ μὴ θέμις δρᾶν ἐβούλεοντο».

2. *Voyage Pittoresque dans l'Empire ottoman*, par le Comte de Choiseul - Gouffier, deuxième édition, tome I (Paris, 1842), pp. 10-11.

3. A. Mirambel, *Blood Vengeance*, p. 385.

4. G. Géorgiadès, *Οἱ πρῶτοι Ὀθωμανοί*, (Athènes 1947), pp. 69-70.

5. Sp. Lambros, *Ἡπειρωτικά, Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome XI (1914), p. 3.

6. Sp. Lambros, *Ὁ κατὰ τὸν δέκατον ἑβδομον αἰῶνα εἰς τὴν Τσοκάναν ἐξοικισμὸς τῶν Μανιατῶν, Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome II (1905), pp. 396 et suiv.

7. Sur la colonie grecque de Corse nous ne citerons que l'étude récente de G. H. Blanken, *Introduction à une étude du dialecte grec de Cargèse (Corse)*, (Leiden, 1947) où l'on trouvera quelques indications bibliographiques.

8. C. Amantos, *Τσακωνία-Sclavonia, Ἀφιέρωμα εἰς Γ.Ν. Χατζιδάκιν*, (Athènes, 1921), pp. 130-134.

l'opinion qu'elle englobait, autrefois, des contrées voisines. En effet, au XIII^e siècle, au moment où le pays était bouleversé par l'invasion des Franes, la région tzakonienne se prolongeait profondément dans la Laconie, jusqu'à la contrée de Hélos et jusqu'aux environs de la ville de Monemvasie¹. Elle comprenait, entre autres, la forteresse de Guéraki qui faisait partie du fief de Guy de Nivelet, baron de la conquête². Du côté du Parnon, elle avoisinait avec la contrée de Gardalévos ou Dragalivos³. La Tzakonie semble avoir conservé sa physionomie jusqu'à une époque assez tardive. Gerlach notait, à la fin du XVI^e siècle, qu'elle s'étendait de Nauplion à Monemvasie⁴, renseignement qui est confirmé par le voyageur ture Evliyâ Tcelebi, en 1668. «La population appelée peuple Tchaqona, dit notamment ce dernier, demeure dans les montagnes de Monemvasie et de Nauplie. Ils parlent ni grec ni italien, mais ont un dialecte spécial et étrange qu'on ne peut comprendre qu'avec l'aide d'un truchement»⁵.

C'est justement ce dialecte qui a attiré de très bonne heure l'attention sur ce peuple montagnard. Déjà dans la Satire de Mazaris il est question du parler tzakonien : «δέδοικα οὖν μή», «διατρίβων ἐν Σπάρτῃ», «βαρβαρωθῶ και αὐτὸς ὥσπερ ἄρα βεβαρβάρωνται γε οἱ Λάκωνες και νῦν κέκληνται Τζάκωνες, και πιάσων τα και σφίξων τα και δῶσων τα και ἤμενον και ἡρχόντησαν και καθεζούτησαν και ἔλα δε πᾶ και ἐτετοίωσεν τον και ἄλλ' ἅττα βάρβαρα λέγουσιν»⁶. Cependant l'auteur, aigri d'être loin de l'urbanité élégante de Constantinople, était si peu au courant des us et de la langue des Tzakoniens «barbares» qu'aucun des exemples apportés à l'appui de son affirmation et qui sont tous grecs, n'appartient véritablement à leur dialecte! Celui-ci conserve des vestiges d'une auguste antiquité⁷. Son origine indubitablé-

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2961, 3167, 4576, 4591, 4661, 5025-5026, 5622, 6653.

2. *Ibid.*, vers 1936-1938.

3. Un village du ci-devant δῆμος Τανίας de l'éparchie de Kynourie a conservé ce nom sous la forme de Dragalévos. Dans une bulle d'argent de Théodore II en faveur des habitants de Monemvasie (Miklosich-Müller, *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 172) nous trouvons la mention de la Tzakonie à côté des noms d'autres localités. Un examen attentif de ce texte nous a persuadé qu'il est imprudent d'en tirer des conclusions sur l'étendue de la contrée au XV^e siècle.

4. M. Crusius, *Turcogracia*, p. 489. C. Amantos, *op. cit.*, p. 130. Nous ne partageons pas les réserves formulées par A. Thumb et le Prof. Amantos. Bien entendu, la mention de Nauplie doit être prise dans un sens très large. Le passage de Tcelebi est, à ce point de vue, très instructif.

5. Cité par H. Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, (Paris, 1934), pp. 505-506.

6. Boissonade, *Anecdota graeca*, tome III, p. 164. A. Ellissen, *Analekten*, IV, p. 230.

7. Cf. surtout H. Pernot, *op. cit.*, p. 138.

ment laconienne avait été reconnue dès l'époque d'Eustathe de Thessalonique¹. Son évolution morphologique et phonétique s'éloigne sensiblement de celle du grec commun. Ici encore les phénomènes dialectaux sont régis par l'état d'isolement dans lequel la population a longtemps vécu².

Faute de pouvoir saisir le fonctionnement et l'évolution du dialecte tzakonien, on a été amené à le considérer comme appartenant originellement à un groupe slave. A l'encontre de Fallmerayer qui exceptait la Tzakonie de la slavisation générale, Kopitar, en 1822, soutenait cette thèse. Karl Hopf lui-même cherchait l'étymologie du nom dans le mot slave *Zakon*³. Enfin un document vénitien de l'année 1485 parlait des «partes Zachoniae vel Slavoniae»⁴. On n'a pas tardé à classer les Tzakoniens parmi les tribus slaves qui se sont introduites dans le Péloponnèse⁵.

En réalité, le tzakonien conserve moins de traces d'une influence étrangère que tout autre parler néo-grec⁶; le nom Τσάκωνες n'est pas à expliquer par des étymologies absurdes : il n'y a plus de doute qu'on a originellement désigné par ce nom les ἔξω Λάκωνες⁷. Quant au terme «Slavonia», cité dans un document étranger, il est concevable qu'une confusion a pu se produire, pour quelqu'un qui connaissait mal le pays, avec les contrées avoisinantes désignées vraiment par des noms analogues (Σκλαβῶν δρόγγος, Σκλάβικα)⁸. Nous sommes, au contraire, en mesure de savoir par des témoignages anciens et irréfutables que toute la partie orientale de la péninsule n'a pas été touchée par la colonisation slave. Vers 932, Aréthas, le savant métropolite de Césarée, originaire de Patras, notait le fait de sa propre main⁹. Lui et la Chronique dite de

1. Cf. S. Pagoulatos, Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν, (Athènes, 1947), p. 42.

2. H. Pernot, p. 143, croit distinguer dans la morphologie du tzakonien certains éléments d'un caractère non grec, mais les exemples produits appartiennent également à d'autres dialectes et peuvent être parfaitement expliqués par le fait de l'isolement.

3. S. Pagoulatos, *op. cit.*, pp. 51-52.

4. C. Sathas, *Documents inédits*, tome I, p. 298.

5. D.A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, p. 56.

6. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 16.

7. Cette étymologie, proposée par le Prof. Amantos, a été dernièrement complétée et illustrée par S. Pagoulatos, *op. cit.*, pp. 66 et suiv.

8. Nous ne pouvons pas accepter l'interprétation donnée par M. C. Amantos, *Τσακωνία-Slavonia*, p. 134, à savoir que le nom de la Tzakonie a été rapproché du mot slave *Zakon* et considéré comme synonyme de la Slavonia.

9. S. Kouguéas, Ἐπὶ τοῦ καλουμένου Χρονικοῦ «Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας»,

Monemvasie ont sans doute puisé leurs renseignements à une source plus ancienne¹. Les recherches sur la toponymie n'ont fait que corroborer l'opinion que les Tzakoniens, loin d'avoir subi une influence étrangère, ont au contraire conservé des vestiges d'une haute antiquité².

La formation de ce peuple de la Kynourie orientale, son dialecte archaïsant, ses mœurs, ont très tôt frappé l'imagination. La Chronique à laquelle nous venons de faire allusion a conservé le récit des circonstances dans lesquelles les Laconiens ont quitté leur pays pour aller chercher refuge sur les montagnes voisines. C'était au moment de la tourmente slave. Les habitants du pays s'empressaient de se mettre en sécurité. Ceux de Patras émigraient en Calabre³, les Argiens en Eubée, les Corinthiens à Egine. Les Laconiens, à leur tour, abandonnant le sol paternel, se sont expatriés : les uns ont trouvé un rocher escarpé au bord de la mer où ils ont fondé la ville de Monemvasie ; les autres se sont dirigés vers la Sicile où ils habitent encore (au moment de la rédaction de la Chronique ou de sa source) à un lieu dit Déména dont ils ont pris le nom (Δαιμενῖται), conservant leur propre dialecte. Un troisième tronçon, composé de bergers (θρεμμάτων νομεῖς) et de campagnards (ἀγροικιοί), a cherché refuge dans les rudes montagnes voisines (ἐν τοῖς παρακειμένοις ἐκεῖσε τραχινοῖς τόποις) qui ont été dernièrement appelées les Tzakonies⁴.

On se trouve entièrement dans une atmosphère de légende⁵. Néanmoins, si nous avons quelque peine à admettre que la Chronique de Monemvasie «constitue une des sources les plus précieuses de l'histoire de l'Empire byzantin»⁶, nous sommes, par contre, disposés à lui reconnaître une valeur historique dans certaines de ses parties. Malgré leur présentation légendaire, les renseignements concernant l'émigration en

Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IX (1912), p. 475 : «... τοῦ ἀνατολικοῦ μέρους Πελοποννήσου ἀπὸ Κορίνθου μέχρι Μαλέας τοῦ Σκλαυηνοῦ καθαρεύοντος...».

1. S. Pagoulatos, *op. cit.*, pp. 32 et suiv.

2. A. Thumb, *Die ethnographische Stellung der Zakonen*, Indogermanische Forschungen, tome IV (1894), pp. 195-213. C. Amantos, *Τσακωνικά, Ἑλληνικά*, tomes III (1930), pp. 532-535, VI (1933), pp. 148-149. Cf. tome X (1937-1938), pp. 210-212.

3. Aréthas assure que, en 805, vraisemblablement après la défaite des Slaves, ces émigrés de Calabre ont regagné leur ville. S. Kouguéas, *op. cit.*, p. 474.

4. N.A. Bees, Τὸ Περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 63 et suiv. Sp. Lambros, Δύο ἀναφοραὶ Μητροπολίτου Μονεμβασίας πρὸς τὸν Πατριάρχην, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome XII (1915), pp. 286-287 (par Isidore de Kiev, en 1429).

5. D.A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, pp. 40 et suiv.

6. P. Charanis, *Nicephorus I. the Savior of Greece from the Slavs (810 A.D.)*, Βυζαντινά-Μεταβυζαντινά, tome I (1946), p. 80.

masses et les mouvements internes des populations forment un solide noyau historique¹.

Quoi qu'il en soit, les Tzakoniens, confinés dans leurs montagnes, ont mené une existence à part. Nous ne pouvons pas dire avec certitude si la terre des Doriens (Δωριέων χώρα) où Saint-Nikon a bâti deux églises et invité les habitants à se repentir², doit être identifiée avec la Tzakonie. Ce qui est certain, c'est que, au moment de la conquête franque, sa population formait un élément difficile à réduire, enclin à la révolte, guerrier, mais peu disposé à servir les nouveaux maîtres³. Aussi, lors de l'offensive grecque sous Michel Paléologue, constitua-t-elle un foyer de résistance contre les Latins⁴.

Les Tzakoniens, comme d'ailleurs d'autres populations du Péloponnèse méridional, ont été largement utilisés dans l'armée et la flotte byzantines. Constantin VII Porphyrogennète mentionne, déjà au X^e siècle, des Τζέκωνες attachés aux forteresses⁵ et la Vie de Saint-Nikon parle en général des Laconiens qui entraient dans le service des galères impériales⁶. Dans Constantinople, reconquise sur les Francs, Michel VIII a installé, avec leurs familles, des colons de Morée qui étaient particulièrement estimés comme des soldats légers⁷. Les Tzakoniens étaient également affectés dans la flotte que l'empereur s'efforçait de réorganiser⁸. Mais là où ils étaient par excellence employés, c'était dans la garde des forteresses. Leur nom a fini par devenir synonyme de la fonction militaire à laquelle ils étaient astreints⁹. La φύλαξις τζακωνική est mentionnée dans un texte thessalien de 1342¹⁰ et nous la retrouvons jusque dans l'organisation serbe¹¹. Au XIV^e siècle, ces gardes spéciaux étaient sous le commandement d'un

1. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 42. P. Charanis, *Ibid.*, pp. 80 et suiv., 90 et suiv.

2. Sp. Lambros, 'Ο Βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome III (1906), p. 161.

3. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2960 et suiv., 4604 et suiv.

4. *Ibid.*, vers 4591 et suiv., 4660 et suiv.

5. Porphyrogennète, *De cear.*, II, 49, tome I, p. 696.

6. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome III, p. 220.

7. Pachymère, tome I, p. 188.

8. *Ibid.*, p. 309. Nicéphore Grégoras, tome I, p. 98.

9. Πάτρια des Météores de l'année 1347: «ἐκ τῶν λεγομένων Τζακόνων, ἤτοι φυλάκων». N.A. Bees, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μονῶν τῶν Μετεώρων, Βυζαντίς, tome I (1909), p. 274.

10. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 260 (Sur la date, cf. N.A. Bees, Byz. Zeitschrift, tome XXI, 1912, p. 170 note 1).

11. C. Amantos, Ἑλληνικά, tome III (1930), p. 533 note 2.

stratopédarque des Tzakoniens¹. Il est très probable que le corps a compris à la longue des soldats qui n'étaient pas tous nécessairement originaires de Tzakonie.

Sur la colonie tzakoniennne de Constantinople nous avons quelques renseignements complémentaires dus à la Vie du Patriarche Isidore (1347-1349) qu'a rédigée un de ses successeurs, le Patriarche Philothée (1354-1355, 1364-1376). Cette colonie n'était pas exclusivement militaire. Elle comprenait des marchands et des marins. D'une façon générale ces colons n'étaient point d'humeur facile : insolents et violents, impuissants à retenir la langue et la main, maniant volontiers le couteau, ils étaient portés à l'injure et au meurtre². Non sans raison, Théodore Métochite disait d'eux qu'ils étaient plus impies que les Turcs³.

Etant donné l'enrôlement des Tzakoniens dans l'armée byzantine, il est probable que d'autres colonies se sont formées dans les provinces de l'Empire. Des traditions populaires, confirmées par des recherches linguistiques et toponymiques, ont spécialement aiguillé l'attention des savants sur des populations de Bithynie et de la Propontide⁴. Nous sommes sans doute en présence des restes d'une colonisation qui, à en juger par la forme archaïsante du dialecte, doit remonter assez haut. On ne saurait pas cependant affirmer que ce transfert de populations date du XIII^e siècle et du règne de Michel VIII⁵. Toutefois l'émigration a très tôt affaibli les Tzakoniens dans leur habitat du Péloponnèse.

1. Pseudo-Codin, p. 42.

2. Cité par C. Sathas, *Documents inédits*, tome VII, pp. xlvii—xlvi, note 5.

3. *Ibid.*, tome IV, p. lxx, note 10.

4. H. Pernot, *Notes sur le dialecte tsakonien*, extrait de la Revue de Phonétique, tome IV, 2 (1917), p. 47. Du même, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, pp. 147-154. J'ai eu entre les mains le manuscrit d'une thèse de doctorat de M. A. Kostakis qui insiste tout particulièrement sur le dialecte des habitants des villages Votka et Khavoutsí, dans la région de la Propontide, non loin de l'embouchure de l'Aesepos (auj. Gönen).

5. Cf. la communication de M. Ph. Koukoulès et les observations de M. C. Amantos dans Ἀθηνᾶ, tome XXXVI (1925), pp. 314-316. G. Géorgiadès, Οἱ πρότοι Ὀθωμανοί, p. 70.

II. Les minorités intruses.

Une des plus importantes, parmi ces minorités intruses, et des plus anciennement établies dans le Péloponnèse, est celle des Slaves. Nous avons exposé ailleurs l'histoire de cette colonisation et essayé d'apporter quelque lumière dans les problèmes d'interprétation qui ont, depuis 1830, suscité tant de discussions passionnées¹. Dépouillée de toutes les pseudo-morphoses qui se sont développées autour d'un noyau historique, la question est aujourd'hui ramenée à ses justes proportions. Empressés de venir au XIII^e siècle, nous ne donnerons ici qu'un exposé succinct.

La pénétration slave dans le Péloponnèse appartient moins au domaine des entreprises militaires qu'à celui des mouvements métanastatiques des populations. A en juger par nos maigres renseignements, elle semble

1. D. A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 36 et suiv. Parmi les travaux qui ont été publiés ultérieurement, nous citerons : C. Amantos, *Οἱ Σλάβοι εἰς τὴν Ἑλλάδα*, Byz.-Neugr. Jahrbücher, tome XVII (1944), pp. 210-221 ; A. Kéramopoulos, *Οἱ Ἕλληνες καὶ οἱ βόρειοι γείτονες*, (Athènes, 1945) ; A. Diomidis, *Βυζαντινὰ Μελέται*. B'. Αἱ σλαβικαὶ ἐπιδρομαὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ ἡ πολιτικὴ τοῦ Βυζαντίου, (Athènes, 1946) ; P. Charanis, *Nicephorus I. the savior of Greece from the Slavs, (800 A.D.)*, *Βυζαντινά Μεταβυζαντινά*, tome I (1946), pp. 75-92 ; St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέται*. VI. *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*, (Thessalonique, 1947) ; S. Pagoulatos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ μέχρι τοῦ Νικηφόρου Α'* (805 μ. X.), (Athènes, 1948) ; A. Bon, *L'Hellénisme et la Question slave*, *Mercure de France*, 1 Avril 1948, pp. 713-715. Dans une communication faite au VII^e Congrès international d'études byzantines, à Bruxelles (Août 1948), M. Antoine Bon a traité «Le problème slave dans le Péloponnèse à la lumière de l'archéologie». Nous devons à l'obligeance de l'auteur un résumé de cette communication. Nous citerons enfin des travaux récents qui intéressent indirectement notre sujet : G. Alivisatos-P. Sklépa Ioustinianou, *Ἡ κατανομή τῶν ὁμάδων αἱμάτων παρ' Ἕλλησιν ἀπὸ ἐθνολογικῆς ἀπόψεως*, extrait de la *Ἑλληνικὴ Ἱατρικὴ*, (Thessalonique, 1948) : exposé français *La répartition des groupes sanguins chez les Grecs*, *l'Hellénisme Contemporain*, 1949, pp. 41-52 ; J. Koumaris, *On the morphological varieties of Modern Greeks*, *Man*, A monthly record of Anthropological Science, vol. XLVIII (Novembre 1948), art. 141. M. A. Dendias, *Ἡ θεωρία τῆς καθαράς φυλῆς καὶ αἱ φυλετικαὶ ἀνμίξεις εἰς τὴν Ἑλλάδα*, *Ἑλληνικὴ Ἀνθρωπολογικὴ Ἑταιρεία*, *Πρακτικὰ συνεδριῶν τοῦ ἔτους 1948*, pp. 10-25. L'auteur est amené (pp. 16 et suiv.) à traiter les colonisations slave et albanaise.

régie par les lois qui gouvernent ordinairement les déplacements des masses. Et c'est justement ce caractère spécial des phénomènes qui explique, dans une certaine mesure, pourquoi la descente et l'installation des Slaves dans la presque île sont passées inaperçues. Il n'y a jamais eu d'invasion ou d'occupation militaire et, bien entendu, l'infiltration obscure et lente de groupes vagabonds ne pouvait pas être enregistrée par les sources plus ou moins proches des événements.

Nous ne saurions pas préciser la date à laquelle les tribus slaves, arrêtées dans leur avance par les grands remparts montagneux, et dès lors émiettées et désorientées, se sont poussées vers le Péloponnèse «groupe par groupe, à petit bruit», comme disait Rambaud¹. Selon toute vraisemblance, il y a eu des courants successifs. Il est cependant attesté que la peste de 747, avec la dépopulation qu'elle a provoquée, a favorisé le mouvement métanastatique des Slaves². On peut se représenter cette marche vers les terres méridionales. Les bandes des intrus n'ont pas une organisation militaire ; tout au plus, elles obéissent à un chef et elles ne sont pas toutes nécessairement composées de congénères. Peut-être entraînent-elles des populations mélangées qui fuient devant un envahisseur ou sous la pression et les rigueurs de l'administration impériale. Les groupes s'acheminent tels que les Miracles de Saint-Démétrius nous les présentent, amenant les familles avec tout le bagage (*ἔχοντες τὰς ἑαυτῶν γενεὰς μετὰ τῆς αὐτῶν ἀποσκευῆς*)³. Nous avons quelque peine à admettre que l'installation des Slaves dans le pays grec est en partie le résultat d'une politique de colonisation⁴. Celle-ci n'a été inaugurée que plus tard, lorsque l'Etat a eu à envisager le problème de la soumission et de la répartition des tribus intruses⁵. Il est également peu probable que les actes de piraterie auxquels les émigrants se livraient sur leurs monoxyles creusés, d'après leurs lointaines habitudes lacustres, dans un tronc d'arbre (*ἐκ μονοδένδρων γλυπτὰς νῆας*)⁶, aient pu de quelque façon aider le passage des populations⁷.

1. A. Rambaud, *L'Empire grec au dixième siècle*, (Paris, 1870), p. 219.

2. Porphyrogennète, tome III, pp. 53-54.

3. Abbé Tougaard, *De l'histoire profane dans les Actes des Bollandistes*, (Paris, 1874), p. 118.

4. A. Diomidis, *op. cit.*, pp. 144 et suiv.

5. Cf. D. A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 90 et suiv. P. Charanis, *op. cit.*, pp. 77 et suiv.

6. Abbé Tougaard, *op. cit.* Sur une incursion contre l'île de Crète, en 623, cf. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 14 ; J. B. Papadopoulos, *Ἡ Κρήτη ὑπὸ τοῦ Σαρακηνοῦς* (824-961), (Athènes, 1948), p. 36.

7. G. Stadtmüller, *Der Peloponnes*, (Athènes, 1944), carte 5, admet, au contraire,

Au contraire, tout porte à croire que la pénétration dans le Péloponnèse s'est faite par l'isthme de Corinthe. Des tremblements de terre en avaient, peu avant 542 et en 551, détruit les murailles, mais Justinien n'a pas manqué de pourvoir à la défense du pays : il a remis en état les fortifications, construit des tours et des postes de garde¹. Une inscription, retrouvée lors des travaux de 1415 et conservée jusqu'à nos jours, se rapporte à cet événement². Un autre monument mentionne les empereurs Justin II et Tibère (entre 574 et 578)³. Enfin des pierres tombales témoignent de la présence de troupes, entre autres d'un domestique du palais sacré et de l'*excubitus* impérial⁴.

Nous n'avons nul indice qui puisse nous éclairer sur les circonstances dans lesquelles les fortifications ont été détruites pour laisser libre passage aux bandes slaves. Cependant, ainsi que le remarque J. H. Finley, la ville de Corinthe, à en juger par les trouvailles de monnaies, a dû jouir d'une certaine sécurité et de paix sous Héraclius (610-641) et sous Constant II (641-668)⁵. Quoi qu'il en soit, les groupes d'intrus, mus par ce sens primitif et sûr qui caractérise les nomades, ont évité les villes et les côtes, dépassé les régions orientales⁶ et cherché refuge sur les blocs montagneux du centre et de l'Ouest. Le chemin parcouru et la répartition des tribus, tels au moins que nous les montrent les maigres renseignements de sources postérieures et les données toponymiques⁷, sont typiquement conformes aux lois qui régissent les mouvements des nomades. On ne trouve pas de trace d'une entreprise militairement menée.

Bien entendu, ceci ne veut pas dire que l'installation des Slaves en Morée s'est faite d'une façon absolument pacifique. Les frictions avec les faibles garnisons et les habitants ont été sans doute inévitables. Les générations postérieures ont justement gardé le souvenir confus de la

que les Slaves, en dehors de l'isthme de Corinthe, ont utilisé une voie maritime par le Golfe de Patras.

1. Procope, *De aed.*, IV, 27-28. J. H. Finley, *Corinth in the Middle Ages*, Speculum, tome VII (1932), p. 478.

2. *Corpus der Griechisch-Christlichen Inschriften von Hellas*, tome I : *Die Griechisch-Christlichen Inschriften des Peloponnes*, par N. A. Bees, (Athènes, 1941), No 1 pp. 1-5. Un autre monument, No 2, pp. 5-9.

3. *Ibid.*, No 9, pp. 22-25.

4. *Ibid.*, No 3, pp. 11-12. Cf. Nos 35-36, pp. 77-84, etc.

5. J. H. Finley, *op. cit.*, pp. 479 et 499.

6. N. A. Bees, *Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μομεμβασίας Χρονικόν*, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 65-66. S. Kouguéas, *Ἐπὶ τοῦ καλουμένου χρονικοῦ «Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μομεμβασίας»*, Νέος Ἑλληνομνημίων, tome IX (1912), p. 475.

7. D. A. Zakythinis, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 48 et suiv., 77 et suiv.

première stupeur, des bouleversements, des déplacements de la population indigène¹. On peut admettre sans difficulté le renseignement d'après lequel il y a eu un courant d'émigration vers les îles : en Sicile, en Eubée, à Egine². Sans doute, quelques agglomérations trop exposées ont été abandonnées provisoirement. Par contre, il est certain qu'aucune des villes n'a été touchée. Dès les premiers temps, l'installation des Slaves a dû prendre le caractère d'une colonisation agricole.

Ces bouleversements marquent-ils vraiment la fin de la vie antique dans ces régions où les souvenirs grecs ont été plus vivaces que partout ailleurs ? — Dans sa récente communication, M. Antoine Bon remarque que «s'il n'y a rien de sûrement slave dans le Péloponnèse, on a pu constater que tous les monuments antérieurs au IX^e siècle ont été détruits, qu'aucun monument ne semble avoir été construit aux VII^e et VIII^e siècles, mais que les constructions recommencent à la fin du IX^e et surtout au X^e siècle, enfin que les trouvailles numismatiques suggèrent les remarques suivantes : d'après les observations faites à Orchomène, à Sparte, à Olympie et surtout à Corinthe, les monnaies byzantines deviennent plus rares à partir du règne de Phocas (602-610), elles disparaissent complètement ou presque après le règne de Constant II (641-668), et ne recommencent à devenir plus fréquentes qu'au début du IX^e siècle et surtout après 867 sous le règne de Basile I^{er}». «De ces constatations, poursuit M. Bon, il nous semble légitime de tirer des conclusions : la destruction des monuments anciens et l'absence de monuments nouveaux jusqu'à la fin du IX^e siècle ne peuvent s'expliquer que par quelque bouleversement profond dont les conséquences se sont longtemps prolongées, la reprise des constructions manifestant au contraire le rétablissement de conditions normales. L'absence de monnaies pendant une période de près de deux siècles ne peut être interprétée que comme preuve de l'absence de relations régulières entre la capitale et cette province. On est tenté d'imaginer le Péloponnèse comme étant

1. N. A. Bees, *op. cit.*, pp. 66 et suiv. La *Chronique de Monemvasie* est un document précieux pour les échos lointains qu'elle a conservés sous un enduit de légende et de fausse science.

2. *Ibid.* pp. 66-67. S. Kouguéas, *op. cit.*, pp. 474-475. Cf. P. Charanis, *op. cit.*, p. 80, et les observations de P. Kyriakidis, *op. cit.*, pp. 58 et suiv. M. Kyriakidis, p. 58 note 1, attire notamment l'attention sur un texte hagiographique d'après lequel il y a eu, vers la fin du VIII^e siècle, des réfugiés de Sicile qui se sont installés dans le Péloponnèse ! D'une façon générale, les vies des saints mentionnent souvent des déplacements de populations à la suite d'attaques par terre ou par mer. Cf. A. A. Vasiliev, *The Life of St. Peter of Argos and its historical significance*, Traditio, tome V (1947), pp. 184 et suiv. Sur l'île d'Eubée comme lieu de refuge, p. 186, note 82.

resté pendant ce laps de temps isolé de Constantinople et comme livré à lui-même...»¹. D'autres savants s'attachent à démontrer que le trouble constaté dans l'organisation ecclésiastique aux VII^e et VIII^e siècles témoignerait également de l'influence «des invasions slaves». «Pour nous rendre compte, écrit F. Dvornik, du profond bouleversement causé dans l'organisation ecclésiastique dans la péninsule par l'irruption des Slaves et pour suivre au moins de loin la marche de la rechristianisation du pays, il ne nous reste qu'à comparer l'état hiérarchique du Péloponnèse avant et après les invasions»². «Pendant deux siècles, l'Eglise grecque lutta pour son existence. Pour quelque temps au moins les éparchies européennes ne comptèrent presque plus. Ce furent les diocèses asiatiques qui leur fournirent les moyens de vivre»³.

Il y a eu un trouble incontestable dans les provinces européennes pendant une partie du VII^e et du VIII^e siècle. Ce trouble n'a jamais pris les dimensions d'un arrêt complet de la vie antique. Il faut d'autre part admettre que la descente des Slaves n'est pas étrangère à ce malaise. Il serait cependant dangereux de généraliser. La désagrégation de l'administration ecclésiastique a été sans aucun doute aggravée par les luttes ardentes de la Querelle des Images et par le conflit avec Rome⁴. Quant à la régression de la vie urbaine et au marasme économique, leur explication ne serait pas uniquement à rechercher dans des facteurs locaux. Ces phénomènes, interprétés dans un cadre plus large, se présentent comme des symptômes universels de la décadence du monde méditerranéen à partir de la seconde moitié du VII^e siècle. L'expansion et la thalassocratie arabes en sont les causes profondes. Byzance a ressenti les répercussions de ces bouleversements mondiaux que Henri Pirenne considère comme les facteurs décisifs de la rupture de l'unité méditerranéenne et de la fin du monde antique⁵. Le Péloponnèse que la pénétration slave a affaibli, s'est trouvé sur une ligne exposée de la pression arabe⁶. Toute sa vie en a été momentanément modifiée. Devant

1. Nous avons donné l'essentiel de la communication de M. Bon au VII^e Congrès d'études byzantines d'après le résumé de l'auteur.

2. F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, (Paris, 1926), p. 240.

3. *Ibid.*, p. 98.

4. Cf. les observations de A. Diomidis, *op. cit.*, pp. 87 et suiv., et de St. Kyriakidis, *op. cit.*, pp. 29 et suiv.

5. H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, 3^e éd., Paris-Bruxelles, 1937.

6. Sur les incursions des Arabes cf. A.A. Vasiliev, *op. cit.*, pp. 174 et suiv. Une étude attentive pourrait démontrer que l'absence de monuments pendant les siècles obscurs, du VII^e au IX^e, est attestée aussi dans des pays où les Slaves

ces phénomènes universels, l'installation des Slaves prend une importance secondaire.

Au sortir de cet âge héroïque, les colonies slaves du Péloponnèse apparaissent sous leurs véritables dimensions. Les témoignages du X^e siècle nous les présentent cantonnées en Achaïe et en Elide, au milieu des populations grecques, et sur les versants du Taygète. Ces dernières comprenaient les tribus des Milingues (Μιλῖγγοί) et des Ezerites (Ἐζερίται), les seules dont les sources aient conservé les noms. Les unes comme les autres étaient complètement soumises. Elles étaient gouvernées par un archonte spécial, nommé par le stratège, elles payaient un tribut annuel et étaient astreintes au service militaire. Plus d'une fois cependant on a eu à affronter leurs révoltes. En 805, les Slaves de l'Achaïe se sont livrés à des pillages et, de concert avec des pirates sarrasins, ils ont mis le siège devant Patras. Cet épisode eût passé inaperçu si, Saint-André n'ayant pas aidé sa ville, la piété des Byzantins ne l'avait pas démesurément agrandi. Les deux autres rébellions se sont localisées dans la région du Taygète : la première a eu lieu sous Michel III (842—867), très probablement en 842 ; la seconde, vers 921¹. Elles n'avaient d'ailleurs pas, surtout la seconde, le caractère d'un conflit racial. Nous savons qu'elles furent provoquées par des rigueurs fiscales. La *Vie* de Saint-Nikon décrit les Milingues comme une peuplade sanguinaire vivant de brigandage et de rapines².

La politique de l'Empire vis-à-vis des minorités intruses se précise vers la fin du VIII^e siècle. En 783, le patrice et logothète du drôme Staurakios, à la tête d'une armée, après avoir subjugué les Slaves de la région de Thessalonique et de la Grèce, fit son entrée dans la péninsule d'où il a rapporté des prisonniers et un riche butin³. Au point de vue administratif, on a fait du Péloponnèse, détaché du thème de l'Hellade, une circonscription à part dont la capitale était Corinthe et qui est attestée déjà en 805 et en 812⁴. Nous devons cependant réserver une place spéciale à l'oeuvre restauratrice de Nicéphore I^{er}. Poursuivant une politique générale de colonisation, cet empereur a pris, après l'épisode de

n'ont jamais mis le pied. Nous nous bornons à signaler le résultat des recherches récentes de M. A. Orlandos à Rhodes : Βυζαντινὰ καὶ Μεταβυζαντινὰ Μνημεῖα τῆς Ρόδου, Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος, tome VI (1948), p. 55.

1. Sur la date cf. D.A.Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, pp. 52-53.

2. *Ibid.*, pp. 48 et suiv.

3. Théophane, éd. de Boor, tome I, pp. 456-457.

4. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, p. 133, note 3.

Patras, des mesures exceptionnelles : il a notamment réorganisé l'Eglise, reconstruit les villes, rappelé les habitants, christianisé les éléments dissidents. Avant tout, il a procédé à la colonisation de Lacédémone avec des populations qu'il a fait venir des thèmes asiatiques des Arméniaques, des Thracésiens et des Cibyrrhéotes¹. Il n'y a pas de doute que le règne de Nicéphore I^{er} marque la fin de l'étape primitive de la pénétration slave.

Qu'est ce qui reste de cette colonisation au moment où les Francs se sont rendus maîtres du Péloponnèse ?—C'est en 1248 qu'il est pour la première fois question des minorités slaves. Suivant la *Chronique de Morée*, Guillaume de Villehardouin, après avoir occupé Monemvasie et bâti la forteresse de Mistra, a recherché les moyens par lesquels il arriverait à tenir en respect les populations turbulentes du Taygète :

Λοιπόν, διατὶ τὸν εἶπασιν οἱ ἄνθρωποι τοῦ τόπου,
ὅτι ὁ ζυγὸς τῶν Μελιγῶν ἐνὶ γὰρ δρόγγος μέγας
κ' ἔχει κλεισοῦρες δυνατὲς καὶ χῶρες γὰρ μεγάλες,
ἀνθρώπους ἀλαζονικοὺς κί' οὐ σέβονται ἀφέντην,
ἐκατασκόπησεν πολλὰ τὸ πῶς νὰ τοὺς κυριέψῃ².

Une deuxième forteresse fut érigée, celle du Grand Magne, et ainsi les chefs de la région, pressés par le commun, ont pris le parti de se rendre :

Μαντατοφόρους ἔστειλαν στὸν πρίγκιπα Γυλιάμον,
συμβίβασιν ἐζήτησαν τοῦ νὰ ἔχουσιν ἐγκούσιον³,
τέλος οὔτε δεσποτικὸν νὰ ποιήσουσι ποτέ τους,
καθὼς οὐδὲ τὸ ἔποικαν ποτέ τους οἱ γονεῖς τους·
προσκύνημα νὰ δίδουσιν, δουλείαν τῶν ἀρμάτων,
ὥσπερ τὸ ἐπολεμούσασιν ὁμοίως τοῦ βασιλέως.
Τὲς συμφωνίες ἐστερέωσεν ὁ πρίγκιπα Γυλιάμος,
ἐγγράφως τοὺς τὲς ἔποικιν μὲ κρεμαστὲς τὲς βοῦλλες⁴.

«Et puis qu'il fu en accord avec les Esclavons, si fist fermer j. autre chastel sur mer devers le Ponant entre Clamate et la Grant Maigne, lequel s'appelle en françoys Beaufort et en grec s'appelle Leftro (Λεῦτρον). Et ces iii chastiaux fist fermer li princes Guillerms entour les montaignes des Esclavons pour mieulx contraindre et mettre les en sa sujection»⁵.

1. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 51. P. Charanis, *op. cit.*, pp. 84 et suiv.

2. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2992-2996.

3. C'est le mot ἐγκουσία, *excusatio*, qu'il faut y voir, mot technique qui désignait une immunité.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 3024-3031.

5. *Livre de la Conquête*, § 307, pp. 74-75. Cf. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 3038-3040.

Ces mêmes Esclavons que le prince d'Achaïe a entourés des forteresses nouvellement construites et obligés à se rendre, sous certaines conditions, n'ont pas hésité à se rallier aux agents de l'empereur Michel VIII, lorsque ceux-ci eurent repris pied dans le Péloponnèse (1262-1263). Leur soumission cependant a été facilitée par l'octroi de titres et de privilèges¹.

Il est de nouveau question des Slaves de la Morée à l'occasion de la prise de Kalamata par les habitants de Jannitza, en 1293. Le prince Florent de Hainaut s'étant plaint au gouverneur de Mistra de cet acte qui constituait une violation du traité de paix, reçut la réponse que «li Esclavon n'estoient mie obeissant a lui, ne ce qu'il firent n'estoit par son seü ne par son conseil; ains sont une gent de voulenté, et tienent par eaux seignorie par thirannie»². Plus tard, en 1296, le prince Florent, empressé d'occuper la forteresse de Saint-Georges, s'est accordé «avec Spany, un puissant homme des Esclavons, qui estoit sire de la Gisterne et des autres chastiaux entour»³.

D'une façon générale, les renseignements que nous fournit la *Chronique de Morée* pour le XIII^e siècle autorisent certaines observations utiles. Il est tout d'abord à signaler que ce long texte dont les auteurs sont parfaitement au courant des affaires de la péninsule, ignore la présence de minorités slaves ailleurs que dans la Laconie. Le pays dans lequel elles sont cantonnées est désigné par les noms ζυγὸς ou δρόγγος τῶν Μελιγῶν⁴, δρόγγος τῶν Σκλαβῶν⁵, Σκλάβικα⁶. Il comprenait les versants du Taygète et s'étendait jusqu'à la forteresse de Λεῦτρον, le Beaufort des Francs⁷. Les noms δρόγγος τῶν Σκλαβῶν et Σκλάβικα ayant fini par prendre un sens géographique, rien ne prouve que des populations

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4531 et suiv., 4587 et suiv.

2. *Livre de la Conquête*, § 701, p. 278.

3. *Ibid.*, § 823, p. 326.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1718, 2993 et suiv., 3008, 3032, 4588 et suiv., 4662, 5025. Le mot Ζυγός, col, employé pour désigner une montagne, n'est pas inconnu dans la nomenclature médiévale et moderne. Nous nous bornerons à signaler que certaines parties de l'Hémos lui-même et des blocs voisins sont indiquées par ce nom. Cf. Michel Attaliat, p. 37. Anne Comnène, IX, 1, 3, X, 2 (tome II, pp. 28, 37, 61 et suiv. Reifferscheid). En Morée, le *Livre de la Conquête*, § 333, p. 125, mentionne le «Sigo de la Chacoigne» qu'il distingue expressément des «montagnes des Esclavons».

5. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4605.

6. *Ibid.*, vers 3040.

7. Dans un document vénitien de l'année 1278, cette forteresse était comprise «in partibus Sclavoniae»: Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, tome III, p. 232. Cf. P. Zerlenti, Μηλιγγοὶ καὶ Ἐξερῖται Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, (Hermoupolis, 1922), pp. 10 et suiv.

purement grecques n'habitaient pas, dans la même région, à côté des minorités intruses. Quant au mot δρόγγος, son étymologie n'est pas à chercher dans les langues slaves. D'origine germanique (*thrunga*), latinisé, il a désigné au début la subdivision de la τούρμα qui était, elle aussi, une subdivision du θέμα, unités de corps d'armée. Comme ces deux derniers termes, le mot δροῦγγος a été à la longue employé pour indiquer la contrée dans laquelle ces troupes étaient cantonnées¹. Ces observations viennent confirmer les renseignements du X^e et du XI^e siècles d'après lesquels les Slaves du Taygète étaient gouvernés par un agent spécial. A l'encontre de G. Stadtmüller², nous sommes portés à croire que, à une époque ultérieure, le terme δροῦγγος n'avait pas complètement perdu sa valeur militaire, puisqu'une inscription de 1338 nous révèle l'existence de Constantin Spanis, τσαούσιος τοῦ δρόγγου τῶν Μελιγῶν, descendant très vraisemblablement de ce Spany que la *Chronique de Morée* présente, en 1296, comme «un puissant homme des Esclavons»³.

Placés dans les cadres de l'administration byzantine, les Slaves, comme à l'époque de Porphyrogennète, étaient toujours enclins à la révolte. Cette même Chronique dit qu'ils «sont une gent de volenté et tienent par eux seignorie et thirannie», qu'ils «n'obeissent a nul seignor». Cependant Geoffroy d'Aunoy, baron franc du Péloponnèse, pouvait affirmer: «... combien que li Esclavon ne soient obeissant a nul seignor, on seet bien que li Esclavon sont de sa loy (d'Andronic II Paléologue) et de sa creance et lui obeissent plus que a tout autre seignor»⁴.

En dehors d'une mention dans un document vénitien de 1389⁵ et du passage, déjà analysé, de la *Descente aux Enfers* de Mazaris, les sources contemporaines parlent encore à deux reprises des Slaves du Péloponnèse. Le voyageur grec Kananos Lascaris, qui a visité la ville de Lubeck entre les années 1412 et 1418, note dans son Itinéraire: «Μετὰ τὴν ἐπαρχίαν ταύτην καὶ ἐν τῷ μυχῶ τοῦ κόλπου ἐστὶν ἡ ἐπαρχία τῆς Πουρσίας (Prusse), ἔχει δὲ προκαθήμενὴν πόλιν Τάντζικ (Danzig) ὀνομαζομένην. Μετ' αὐτὴν ἐστὶν ἡ ἐπαρχία τῆς Σθλαβουνίας, ἥτις ἔχει προκαθεζομένην πόλιν Λουπήκ

1. G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen*, Orientalia Christiana, vol. XXXIII, 2 (Rome, 1934), pp. 301 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 304-305.

3. Cet important document épigraphique, encore inédit, fera l'objet d'une communication du Prof. S. Kouguéas devant l'Académie d'Athènes.

4. *Livre de la Conquête*, §§ 701, 749-750, pp. 278, 297-298.

5. E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras*, (Leipzig, 1903), p. 161.

(Lubeck) ὀνομαζομένην. Ἀπ' αὐτῆς τῆς ἐπαρχίας ὑπάρχουν οἱ Ζυγιῶται οἱ ἐν Πελοποννήσῳ, ἐπεὶ ἐκεῖσε ὑπάρχουν πλεῖστα χωρία, ἅτινα διαλέγονται τὴν γλῶσσαν τῶν Ζυγιωτῶν». Ces Ζυγιῶται, habitants du Ζυγὸς laconien, ne sont autres que les restes des Milingues¹. La deuxième mention est due à l'historien Laonic Chalcocondyle qui a connu de près les provinces moréotes. Se rapportant à l'expédition des Turcs contre les Serbes et les Bulgares, il remarque: «τοῖς ὀνόμασι ταῦτα δὴ τὰ γέννη διεστημάτα ἀλλήλων, ἤθεσι μὲν οὐκέτι, γλώττῃ δὲ καὶ φωνῇ τῇ αὐτῇ χρώμενοι κατάδηλοί εἰσὶν ἔτι καὶ νῦν. Ὡς μέντοι διέσπαρται ἀνὰ τὴν Εὐρώπην, πολλὰ χῆ ὤκησαν, ἄλλη τε δὴ καὶ ἐν τινὶ τῆς Πελοποννήσου χώρας τε τῆς Λακωνικῆς ἐς τὸ Ταῦγετον ὄρος καὶ ἐς τὸ Ταίναρον ὤκημένον»².

C'est la dernière fois qu'il est fait mention des Slaves du Péloponnèse. Ces populations intruses, entraînées dans l'orbite de la nation grecque, ont été assimilées pendant les premiers siècles de la domination ottomane. Le voyageur turc Evliyâ Tcelebi n'en a pas trouvé de trace, en 1668, et le provéditeur vénitien Gradenigo notait dans son rapport, rédigé en 1692: «consistono gli habitanti stessi (de la Morée) in Greci et Albanesi nativi»³.

* *

Si la pénétration des Slaves reste pour l'historien un phénomène difficile à estimer dans tous ces rapports, la colonisation albanaise qui a fini par donner aux minorités intruses leur physionomie définitive, nous est suffisamment connue. Dans une certaine mesure, elle nous aide à saisir les traits des mouvements plus anciens.

L'installation des Albanais dans le Péloponnèse doit être considérée dans la marche de ce peuple vers l'expansion. Le double caractère de son habitat primitif qui offre ses régions périphériques à un commerce facile tout en dérobant ses parties essentielles, a déterminé l'aspect ethnique et la formation des zones de civilisation. L'isolement contribue à la conservation des formes arriérées d'une organisation sociale, tandis que le croisement des influences crée une multiplicité de réalités politiques et de manifestations spirituelles. Plus que les temps anciens et modernes, le Moyen Age a été pour l'Illyrie une époque féconde en

1. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, pp. 18-19. D.A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 64-65.

2. Chalcocondyle, éd. E. Darkò, tome I, pp. 30-31. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 65-66. Bien entendu, les théories de l'historien sur les questions ethnologiques sont sans fondement.

3. Sp. Lambros, dans *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome V (1900), p. 237.

transformations, riche en mouvements, intéressante pour son continuuel devenir. Ainsi qu'il a été dit, l'Albanie médiévale «mériterait d'être appelée *μονάς* de la péninsule balkanique dans laquelle, comme dans un miroir, se reflète le *κόσμος* de l'Hémus avec toutes ses images, latines, romanes, italiques, grecques, byzantines, slaves»¹.

Dans l'âge héroïque et obscur de l'histoire albanaise, le mouvement d'expansion demeure l'événement le plus important. Parmi ses causes efficientes, il faut citer en premier lieu les antagonismes des puissances méditerranéennes et balkaniques qui se sont surtout manifestés à partir du XIII^e siècle. Grecs de Nicée et de Constantinople, Grecs d'Épire, Hohenstaufen et Angevins, villes commerçantes de l'Italie, Slaves, se rencontrent sur le sol de l'Illyrie. Toutes ces influences convergentes, avec celles qu'exercent l'Eglise byzantine et l'Eglise romaine, encouragent l'émancipation des Albanais et leur expansion dans un pays où le facteur démographique est continuellement en baisse.

Dans les premières décades du XIV^e siècle, nous les trouvons en Thessalie. Marino Sanudo l'ancien nous fournit sur eux des renseignements fort intéressants. Dans une lettre adressée, en 1325, à l'archevêque de Capoue, il déplore l'état de cette contrée qui a été ruinée par les attaques albanaises : tout ce qui était en dehors des forteresses, sous la domination des Catalans ou sous celle des Grecs, fut profondément détruit. Grecs et Catalans se sont concertés pour repousser les Albanais, mais ils n'y sont nullement arrivés. «Il est aussi dit, ajoute Sanudo, que ces Albanais voulaient quitter la patrie susdite, à savoir la Valachie. Vers lesquels, rebroussant chemin, accouraient d'autres de la même nation en disant : pourquoi vous retournez-vous ? Ils répondirent : parce que nous n'avons pas pu occuper ici quelque forteresse. A quoi ceux-là déclarèrent en disant : n'allez pas faire ceci, car nous sommes venus ici pour vous aider avec nos femmes et nos fils ; aussi retournons-nous tous ensemble es parties de la Valachie. Et ainsi tous à la fois s'en sont revenus». Sanudo ne manque pas de remarquer que cette invasion sera profitable à ceux qui sont voisins des Catalans qui seront exposés à un grand danger. «Nam felix, dit-il en terminant, quem faciunt aliena pericula cautum»².

Andronic III a eu à plusieurs reprises à s'occuper des révoltes des Al-

1. M.v. Sufflay, dans *Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, tome I, p. VI. Cf. D. A. Zakythinos, *Grecs et Albanais dans l'Illyrie médiévale, La Grèce et les Balkans*, (Athènes, 1947), pp. 96 et suiv.

2. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome I, pp. 500-501.

banais en Thessalie¹. Très tôt cependant les seigneurs grecs et latins se sont avisés de tirer parti de cette race qui pouvait offrir d'excellents guerriers et des cultivateurs. Le comte catalan de Démétrias accepte leur service² et, par une lettre adressée, le 31 Décembre 1382, au vicomte Dalmau de Rocabert, le roi d'Aragon Pierre III autorise leur colonisation en Attique³.

Un document vénitien de 1402, concernant l'île d'Eubée, apporte quelques précisions significatives sur les conditions dans lesquelles se faisaient ces établissements. Les colons albanais ou autres qui voudraient venir avec leurs chevaux s'installer dans l'île, recevraient des terres à labourer et seraient exemptés de toute corvée. En échange, ils seront tenus de nourrir autant de chevaux que le nombre des chefs de familles, de ne pas quitter le territoire sans la permission des autorités et de pourvoir à sa défense («equitare et ire ad defensionem insulae»), toutes les fois qu'il sera nécessaire⁴. Il est apparent que les dynastes d'Athènes, comme les Vénitiens, visaient à la fois au renforcement de la population rurale et à la constitution d'une milice qui serait appelée à défendre le pays.

C'est à ce double but que visaient principalement les despotes de Mistra en autorisant la colonisation des Albanais⁵. Déjà vers le milieu du XIV^e siècle, Manuel Cantacuzène semble avoir utilisé leurs services⁶, mais on ne peut pas encore parler d'une colonisation. Celle-ci n'a eu lieu

1. Cantacuzène, tome I, pp. 474, 495-501; tome II, pp. 15, 81-82.

2. A. Rubió i Lluch, *La població de la Grècia Catalana en el XIV segle*, (Barcelone, 1933), pp. 20-21. Par contre, le seigneur grec Michel Gabriélopoulos s'engage, en 1342, vis-à-vis de ses sujets, habitants de Phanari, de ne pas autoriser la colonisation d'Albanais : *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 260-261.

3. Sp. Lambros, 'Η ὀνοματολογία τῆς Ἀττικῆς καὶ ἡ εἰς τὴν χώραν ἐποίκησις τῶν Ἀλβανῶν, extrait de l'Επετηρίς τοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσού, Athènes, 1896, pp. 19-20. Cf. Rubió i Lluch, *ibid.*, p. 22.

4. «Quaedam provisio facta pro apopulando insulam Nigropontis»: C. Sathas, *Documents inédits*, tome II, p. 79.

5. La théorie exposée par C. Sathas, *ibid.*, tome I, pp. V et suiv., à savoir qu'il n'y a jamais eu une colonisation des Slaves et que, en réalité, ces colons primitifs n'étaient autres que les Albanais, ne peut être d'aucune façon étayée. Cf. P. Karolidis, dans Hertzberg, *Ιστορία τῆς Ἑλλάδος*, tome I, pp. 555 et suiv.

6. C'est aux mercenaires Albanais que se rapporte très probablement cette phrase de Jean Cantacuzène, III, p. 88 : «καὶ μισθοφόρους ἔχων ὀλίγους Ἀχαρνᾶνας». Nous avons montré d'autre part (*Le Despotat grec de Morée*, tome I, pp. 101 et suiv.) que les renseignements d'un auteur postérieur, Théodore Spandonis, sur une prétendue colonisation sous Manuel Cantacuzène, sont confus et peu solides.

que sous le despotat de Théodore I^{er} (1383-1407), très probablement après 1394, date où Corinthe a été récupérée par les Grecs. L'oraison composée par l'empereur Manuel II pour le despote, son frère, et l'introduction (Προθεωρία) que lui a consacrée Georges Gémiste Pléthon, nous fournissent quelques renseignements appréciables. Les deux textes sont d'accord pour présenter la colonisation albanaise comme un succès politique de Théodore Paléologue. Il est d'ailleurs à remarquer que cette activité colonisatrice ne s'est pas bornée aux seuls Albanais. Manuel II parle de «nations» voisines et lointaines qui arrivaient par terre et par mer. Quant aux Albanais, au nombre de dix mille environ avec leurs familles et leurs bêtes, ils se sont présentés à l'isthme de Corinthe où, ayant dressé leurs tentes, ils ont entamé des négociations avec le despote. Celui-ci a reçu leurs chefs et autorisé le passage qui s'est opéré dans des conditions pacifiques. Cette politique ne fut pas sans provoquer la réaction de certains facteurs locaux qui appréhendaient des complications ultérieures. Nos sources ne disent pas toute la vérité : à savoir que ces facteurs grecs, turbulents et ombrageux, voyaient avec quelque méfiance cette colonisation qui aurait pour résultat de renforcer le pouvoir central. Car Théodore Paléologue, en autorisant l'établissement des Albanais, ne perdait pas de vue que ce nouvel élément l'aiderait non seulement à améliorer sa position vis-à-vis des autres puissances voisines, mais aussi à consolider son pouvoir miné sans cesse par une féodalité indisciplinée. En effet, l'apport des colons dans l'organisation militaire fut primordial. En ce qui concerne tout particulièrement la colonisation agricole, Manuel II témoigne que «des nouveaux venus s'installaient dans des cantons déserts ; on abattait les forêts et on rendait le pays propre à être habité. Beaucoup de contrées sauvages qui ne servaient que de repaires de bandits, étaient défrichées et, sous la main de cultivateurs experts, diversementensemencées et plantées»¹.

Où s'était-il canalisé, le gros de cette nouvelle population ?

L'Arcadie semble avoir reçu la plus grande partie des colons, notamment la contrée limitée par l'Alphée jusqu'à Carytaine et Tégée². Par la suite, les Albanais se sont propagés vers la Messénie et l'Argolide. Nous les trouvons également en Elide où ils conduisent en hiver leurs troupeaux³, en Achaïe, dans la région du Phlious⁴. Les Vénitiens, tout

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 5 et 40-42.

2. G. Stadtmüller, *Der Peloponnes*, p. 133.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome III, p. 195.

4. Chalcocondyle, II, pp. 203, 231, 236.

en protestant contre leurs déprédations, ne manquent pas de favoriser l'installation des Albanais sur leur territoire.

On ne saurait pas sous-estimer l'importance de la colonisation albanaise pour le repeuplement de certaines régions de la péninsule. Nous ne pouvons cependant pas accepter l'affirmation de Georges Stadtmüller, à savoir que l'immigration des Albanais «de même que la *Landnahme* slave du haut Moyen Age, a conduit à une entière transformation des conditions nationales»¹. Les maigres renseignements dont nous disposons permettent de conclure que l'élément intrus a longtemps mené une existence à part. Il s'est confiné dans les contrées montagneuses. Stefano Magno, se rapportant à la révolte de 1453, nous le montre habitant les montagnes : «habitanti per le montagne»². La colonisation agricole semble avoir été faible. Sans doute, les colons Albanais étaient-ils groupés autour de petits villages libres dans les cadres d'une vie patriarcale. D'autres travaillaient, comme parèques, dans les grands domaines. Mais le gros de la population continuait à conserver les habitudes de demi-nomade. Laonic Chalcocondyle écrit expressément : «εἰσι δὲ τὸ γένος τοῦτο νομάδες ἅπαντες καὶ οὐδαμῇ σφίσι χρονίαν τὴν διατριβὴν ποιοῦμενοι»³. Les Albanais du Péloponnèse étaient donc des pâtres, comme la plupart de leurs congénères, et ils excellaient dans la chasse⁴. Les migrations pastorales descendantes et ascendantes⁵ étaient chez eux coutumières. Un texte important, faisant allusion à un conflit entre les despotes et Charles Tocco, en 1426, rapporte que les Albanais descendaient en Elide pour hiverner avec leurs riches troupeaux de boeufs, de chevaux, de moutons et de porcs, «ἐπιτηδείου τοῦ τῆς Ἡλίδος ὄντος χωρίου καὶ μᾶλλον διὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων ἐρημίαν (συχνὰ γὰρ κατέλαβε πρὸ ἐτῶν αὐτὴν ἰκανῶν ἀπορία) χειμάζειν εὐμαρῶς τὰ ζῶα καὶ χόρτον ἰκανὸν φέροντος καὶ ἀλεσινοτέρου ὄντος καὶ ὡς παραλίου καὶ ἀπὸ τῆς ἐπωνυμίας κοίλου τοῦ χωρίου φαινομένου»⁶. Ils faisaient de même dans les possessions vénitiennes. D'après un document de 1451, les autorités byzantines percevaient un droit sur les troupeaux qui étaient conduits pour hiverner sur le territoire de la République⁷. Il s'agissait, sans doute, des dîmes et des

1. G. Stadtmüller, *op. cit.*, p. 132.

2. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 199.

3. Chalcocondyle, II, p. 170.

4. Lettre de Luc Notaras à Théodore Carysténos, citée par Sp. Lambros, *Ἡ ὀνοματολογία τῆς Ἀττικῆς*, p. 13.

5. Sur ces migrations cf. J. Cvijic, *La Péninsule Balkanique*, (Paris, 1918), pp. 177 et suiv.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome III, p. 195.

7. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, pp. 266-267.

droits de transhumance que les Byzantins faisaient autrefois payer aux bergers des Balkans, notamment aux Valaques¹. D'une manière générale, la façon de vivre des Albanais, sous le Despotat, ne devait pas sensiblement différer de celle d'aujourd'hui et de celle que nous décrit le Provéditeur général de Venise Angelo Emo, en 1708 : «gente miserabile concentrata con le famiglie nei recessi de monti in povere cappane vivendo de i frutti delle mandre, di cui sono essi da per tutto i custodi»².

Les Albanais étaient également des soldats réputés. Depuis leur apparition, au XI^e siècle, ils vivaient de la guerre, prêts à louer leurs services au premier prince ou prétendant. C'est à l'occasion de la révolte d'un général byzantin qu'il est fait d'eux, pour la première fois, mention dans l'histoire et le fait que le nom de Skipétars qu'ils se donnent aujourd'hui a pour origine un mot désignant une arme³, n'est pas sans une valeur symbolique. Toutefois les despotes de Mistra ont largement utilisé les Albanais dans leurs luttes contre les Latins, les Turcs et les seigneurs grecs mal soumis, voire même dans leurs conflits dynastiques et fraternels. Leur contribution leur a toujours été appréciable. Cependant, plus d'une fois, les rapines et les molestations auxquelles ils se livraient provoquaient les récriminations des autorités vénitiennes et créaient des difficultés diplomatiques. Leur foi n'était d'ailleurs pas très sûre : ils étaient capables d'actes d'un héroïsme incomparable, mais aussi de trahison et de connivence avec l'ennemi. La révolte de 1453 a ruiné le pays et préparé sa chute finale⁴.

Mais, soldats ou pâtres, ces populations intruses jouissaient-elles de privilèges spéciaux, notamment de libertés administratives ?

Nous n'avons point de renseignements sur les franchises qui ont été consenties aux Albanais lors de leur établissement en Morée. A en juger par les cas analogues de l'Attique et de l'Eubée, nous devons admettre que, sauf la cession de terres à labourer, Théodore Paléologue a dû accorder des remises fiscales. Peut-être a-t-on par la suite adopté le système d'un tribut global (πάκτον), payé tous les ans, comme il avait été autrefois fait pour les Maniotes et pour les Slaves du Taygète. Laonic Chalcocondyle, parlant d'une époque où les Paléologues de Mistra étaient des

1. G. Rouillard, *La dime des bergers valaques sous Alexis Comnène*, Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga, (Paris, 1933), pp. 779 et suiv.

2. Sp. Lambros, Ἐκθέσεις τῶν Βενετῶν προνοητῶν τῆς Πελοποννήσου, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome V (1900), p. 647.

3. Cf. A. Chatzis, Σκιππετῆροι—Σκιπετάρ. Περὶ τῆς ἐλληνικῆς ἀρχῆς τοῦ ἔθνικοῦ ὀνόματος τῶν Ἀλβανῶν, Ἑλληνικαὶ Μελέται, tome I (1940), pp. 23—42.

4. Cf. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 247 et suiv.

vassaux du Sultan, semble discerner les impôts que payaient les Péloponnésiens et les Albanais (οἱ Ἀλβανοὶ καὶ οἱ Πελοποννήσιοι)¹. Autrement, il est peu probable que les colons aient conservé une indépendance quelconque et les cadres de leur organisation tribale. Tout au plus, ont-ils gardé ce rudiment d'organisation sociale dans le clan que nous rencontrons chez les peuplades nomades et demi-nomades de la péninsule balkanique.

Néanmoins le lien national est resté plus étroit dans les groupes militairement constitués. Tout porte à croire que, dans l'ensemble, les milices albanaises qui n'étaient pas fondues dans les cadres de l'armée du Despotat, étaient placées sous de propres chefs, albanais ou même grecs². Il ressort d'un document de 1425 qu'une demande avait été faite aux Vénitiens de Coron et de Modon de la part de deux chefs albanais («a duobus capitibus Albanensibus») qui réclamaient le privilège de se mettre, avec leurs compagnies, sous la protection de la République³. Ce détail, qui n'est pas un cas isolé, montre que les bandes des mercenaires n'étaient pas seulement placées sous des chefs nationaux, mais aussi que ces derniers n'hésitaient pas à prendre des initiatives de conséquence. Bien entendu, les tendances séparatistes, les désertions et les révoltes devenaient plus aiguës et plus fréquentes à mesure que la désagrégation gagnait davantage le pouvoir central. Et ceci explique comment, pendant les dernières années de la vie du Despotat et les temps de la résistance vénitienne, on a vu des chefs albanais s'illustrer dans la guerre et servir la cause de la chrétienté.

La révolte de 1453 à laquelle nous faisons allusion a été considérée comme le point culminant de l'antagonisme de deux races. Elle visait, selon William Miller, à expulser les Grecs et à fonder une principauté albanaise⁴. «Vers le milieu du XV^e siècle, a écrit plus récemment G. Stadtmüller, l'élément albanais avait déjà atteint dans le Péloponnèse une prodigieuse expansion. La dévastation de grandes contrées à la suite des irruptions des armées turques leur a procuré la possibilité de s'étendre de plus en plus avec leurs troupeaux, dans ces terres dévastées, de sorte que, en ce temps, ils formaient déjà bien plus d'un tiers de la population moréote. Comme, dès le commencement de leur immigration,

1. Chalcocondyle, II, pp. 176 et 202.

2. Tel est le cas d'un certain Korakas, chef d'un détachement d'Albanais, en 1418 : D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 185.

3. C. Sathas, *Documents inédits*, tome I, p. 176.

4. W. Miller, Οἱ Ἡγεμόνες τῆς Πελοποννήσου, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome XXI (1927), p. 298.

on leur avait accordé une autonomie intérieure sous de propres chefs et des notables, ils s'habituèrent de plus en plus à leur réelle indépendance politique». De même que Miller, le savant allemand remarque, en outre, que les exploits de Georges Castriote (Scandenberg), leur héros national, ont rehaussé la conscience guerrière des Albanais du Péloponnèse à tel point qu'ils pouvaient déjà penser «à l'établissement de leur propre souveraineté»¹.

En examinant de près les phases de la révolte albanaise de 1453, on acquiert la certitude qu'elle n'a point le caractère d'un conflit racial. Que les Albanais y aient joué un rôle important, le fait n'est pas à nous surprendre étant donnée la place qu'ils avaient dans l'armée du Despotat. Les lointains exploits de Castriote ne pouvaient certes pas toucher les masses des bergers qui se déplaçaient entre le Ménale et l'Erymanthe. Par contre, des éléments grecs ont, dès le début, pris une part active dans le conflit. La personne sur laquelle les rebelles ont porté leur choix et désignée comme despote, n'était autre que Manuel Cantacuzène, descendant direct de Jean VI. La révolte de 1453, loin de marquer un mouvement libérateur des minorités intruses, se présente comme l'aboutissement d'un long travail de désagrégation féodale qui emprunte volontiers un aspect dynastique. Laonic Chalcocondyle rapporte que les insurgés ont demandé au Sultan de leur confier le gouvernement en promettant de fournir, en échange, des troupes et des impôts². Or, un document de 1454 nous révèle qu'une démarche a été faite de la part des grands feudataires de Morée auprès de Mahomet II : elle avait pour but d'obtenir le privilège de ne plus dépendre des despotes, mais directement de la cour ottomane³. Les noms qui figurent dans ce texte appartiennent à la grande aristocratie grecque.

Quoi qu'il en soit, les guerres qui ont marqué la fin du Despotat, la résistance vénitienne et l'émigration ont considérablement affaibli l'élément albanais du Péloponnèse. Dans leur terre d'exil, en Sicile, et dans l'Italie méridionale, les anciens colons ne manquent pas de songer à la «belle Morée», leur pays d'adoption. Ceux qui sont restés, ont été lentement assimilés. Le voyageur turc Evliya Tcelebi pouvait noter, en 1668 : «des rayas habitants de la région qui va de Kalavrata, Vostitsa et Tripolitsa à Corinthe sont des Albanais qui parlent albanais»⁴.

1. G. Stadtmüller, *op. cit.*, p. 135.

2. Chalcocondyle, II, p. 170.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 250.

4. H. Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, pp. 505-506.

L'élément latin de la péninsule, sans être important, l'emportait cependant sur les autres minorités intruses par son caractère et par la diversité de ses origines. Avant 1204, les habitants du Péloponnèse avaient connu les représentants de cette race rude et orgueilleuse comme pirates et comme marchands. Quelques-uns de ces derniers s'aventuraient parfois jusqu'à des villes de l'intérieur. La *Vie* de Saint-Nikon cite le cas de deux marchands d'Aquilée qui avaient visité Sparte¹. Ce ne fut néanmoins qu'à partir de la conquête franque que les Grecs sont entrés dans un contact plus intime avec les Latins. Et, dès ces premiers temps, des dissensions profondes se sont manifestées entre les deux races, dissensions dont la *Chronique de Morée* nous a conservé l'écho.

Pendant les premières générations, l'élément de la conquête, grâce au renouvellement de ses cadres et au contact avec la métropole, a gardé sa pureté et ses traditions. L'aristocratie de la principauté d'Achaïe était parmi les plus brillantes. Dans deux passages, souvent cités, les historiens Muntaner et Villani en ont fait l'éloge. «Toujours depuis la conquête, note l'auteur catalan, les princes de Morée avaient pris femme dans les meilleures maisons de France, et il en était de même des hauts barons et chevaliers, qui ne s'étaient jamais mariés qu'à des femmes qui descendent de chevaliers de France. Aussi disait-on que la plus noble chevalerie de France était la chevalerie de Morée et l'on y parlait aussi bon français qu'à Paris». Villani, de son côté, parle de la noblesse moréote comme des «délices des Latins, anciennement acquises par les Français qui étaient les plus délicats et de meilleure condition qu'en aucun pays du monde»².

Cependant, après la mort de Guillaume de Villehardouin (1278), l'élément de la conquête commence à s'affaiblir. Le renouvellement du matériel humain devient plus difficile. Au contraire, on remarque de bonne heure un courant inverse qui tend vers la métropole. La gestion des Angevins, le morcellement féodal, les longues guerres ont contribué à la diminution des forces franques. Depuis la bataille du Céphise (1311), où périt la fleur de la chevalerie française, l'hispanisation et l'italianisation de la Grèce latine avance rapidement³. L'influence du milieu, l'attrait de l'élément indigène ont accompli l'œuvre de l'assimilation. Il

1. Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνημίων*, tome III, p. 215.

2. J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, (Paris, 1949), pp. 193-194. Sur les conditions dans lesquelles la Latinité s'est développée en Morée, cf. pp. 187 et suiv.

3. R. Grousset, dans *Histoire du Moyen Age*, tome IX : *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, (Paris, 1945), pp. 565-566.

est arrivé, dans le Péloponnèse, le phénomène que décrit d'une façon si vivante Foucher de Chartres relativement à la Latinité de Syrie. «Nam qui fuimus Occidentales, nunc facti sumus Orientales», dit le chroniqueur. «Celui qui était Romain ou Franc est devenu ici Galiléen ou Palestinien ; celui qui habitait à Chartres ou à Reims, se voit citoyen de Tyr ou d'Antioche ; nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance ; déjà ils sont inconnus à plusieurs d'entre nous, ou du moins ils n'en entendent plus parler. Tel possède en ce pays des maisons et des serviteurs qui lui appartiennent comme par droit d'héritage. Tel autre a épousé une femme qui n'est pas sa compatriote, une Syrienne, une Arménienne, ou même une Sarrazine qui a reçu la grâce du baptême... Ils parlent diverses langues et sont déjà parvenus tous à s'entendre ; les idiomes les plus différents sont maintenant connus à l'une et l'autre nation ; et la confiance rapproche les races les plus éloignées»¹. De très bonne heure le métissage a gagné, en Syrie comme en Grèce, les rangs des Francs.

Du contact des conquérants avec la race grecque une nouvelle génération a résulté : les Gasmules. Dans le *Voyage de Sparte* Maurice Barrès s'est laissé émouvoir par leur souvenir : «Dans cette race nouvelle, a-t-il écrit, que l'on nomme Gasmules, les femmes rehaussaient de gentillesse franque la beauté du type hellénique». Et ailleurs : «Par une conjonction merveilleuse, les Gasmules, filles de ce climat et du courage guerrier, mêlaient dans leur cœur le culte pastoral avec le culte de l'honneur à la française».

Comme les Poulains de Syrie², les Gasmules³ étaient nés de père grec et de mère latine, ou inversement. Comme eux, ils se montraient plus attachés aux gens du pays de leur naissance qu'aux conquérants. Aussi,

1. Foucher de Chartres, III, 37 dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, tome III, p. 468. J. Longnon, *Les Français d'outre mer au Moyen Age*, (Paris, 1929), p. 116. Cf. C. Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, (Paris, 1940), pp. 561 et suiv.

2. Cf. R. Grousset, *op. cit.*, p. 486.

3. Le nom est attesté sous les formes Γασμούλοι et Βασμούλοι, «οὓς ἂν ὁ Ῥωμαῖος διγενεῖς εἴποι», ainsi que le remarque fort judicieusement Georges Pachymère, tome I, p. 309. De toutes les étymologies qui ont été proposées, celle qui fait dériver le mot de *gas* (garçon) et *mulus*, paraît la plus probable. John Schmitt, dans son édition de la *Chronique de Morée* (p. xxxviii, note 1), explique la formation du nom de *bast* (bât, bâtard) et *mulus*. Cette dernière étymologie a été adoptée par D. Kambouroglou, *Περὶ τῶν Γασμούλων τῆς Φραγκοκρατίας, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, tome IV (1929), p. 24, qui rapproche le nom d'autres mots, cités par des auteurs byzantins, et qui, en réalité, n'ont pas de rapport avec nos métis.

très tôt, dès que les Byzantins eurent pris possession des places fortes de Laconie, ces métis s'étaient-ils engagés dans le service de l'empereur. Michel VIII, dans son effort de repeupler la capitale libérée, en a profité pour les coloniser à Constantinople avec d'autres populations de Morée¹. Les Gasmules étaient d'excellents guerriers et des marins qui ont été largement utilisés pour la réorganisation de la flotte. Suivant le mot de l'historien Georges Pachymère, répété par Nicéphore Grégoras, à la prudence et à la prévoyance des Grecs, ils joignaient la fougue et l'audace des Latins². Jusqu'à la fin de l'Empire, les métis du Péloponnèse (τὸ γασμουλικὸν ou βασμουλικόν) servaient dans la flotte impériale. On les retrouve à Constantinople et à Gallipoli³. Turbulents et peu disciplinés, ils ont joué un certain rôle dans les conflits intérieurs⁴.

Il y avait également des Gasmules Vénitiens. Dans les traités qu'elle a conclus avec les empereurs byzantins, en 1277 et en 1285, la République a pris le soin de les protéger et d'obtenir pour eux le même traitement que pour ses propres ressortissants⁵. Ils sont signalés, en Crète, à l'occasion de l'accord que Venise a signé avec un des chefs de la résistance grecque, Alexis Kallergis, en 1299⁶, et l'on rapporte que, pour réprimer la révolution crétoise de 1364, les autorités vénitiennes ont fait appel à des troupes qui comprenaient, entre autres, des Gasmules⁷.

Il est à remarquer que, comme pour les Poulains de Syrie, les Latins du Levant éprouvaient peu de sympathie pour ces métis de la Grèce. Nous citerons tout particulièrement le passage du *Directorium ad Passagium faciendum*, adressé, en 1332, à Philippe VI par un religieux dominicain (le frère Brochard, écrit-on à tort), d'après la traduction qu'en a donné en français, l'an 1455, Jean Mielot, chanoine de Lille : «Je metz, dit ce texte, au second lieu les Gasmulins, qui sont nez et engendrez de pere grec et de mere latine, ou de pere latin et de mere grigoise. Ces gens cy sont non estables en la foy, decevables en promesses, mençongiers en paroles, enclins à mal, ignorant tout bien, mauvais contre leurs souverains, apprestez ad sedicions, habitués à trahisons, promptz à cruaultez, durs à pitié, prestz à occisions, desirans la mort d'altruy, en toutes choses mouvables et sans repos, beuveurs, yvrognes, sans frain, incontinsans, serfz

1. Pachymère, tome I, p. 309.

2. *Ibid.*, tome I, p. 188. Grégoras, tome I, p. 98.

3. Ducas, pp. 140, 177, 184.

4. Cf. Grégoras, tome II, p. 736.

5. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, p. 89. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome III, p. 328.

6. Tafel et Thomas, *ibid.*, p. 383.

7. A. Xirouchakis, *Ὁ Κορητικὸς Πόλεμος*, (Trieste, 1908), pp. 44-45, note 1.

à leur bouche et à leur ventre en toute desettemperance, et non amans riens qui soyt, se non eulx mesmes ou pour eulx mesmes. Ils se demonstrent Grecz avecques les Grecz et Latins avec les Latins... »¹.

A côté de l'élément purement franc, la Latinité du Péloponnèse comprenait des représentants d'autres nations occidentales. Les Vénitiens y tenaient la place prépondérante. Du partage de l'Empire byzantin après la prise de Constantinople, ils n'ont voulu garder que quelques points favorablement situés qui, sans entraîner les conséquences ruineuses d'une politique coloniale et impérialiste, assuraient le contrôle des voies maritimes et servaient de débouchés économiques. A part les «ports jumeaux» de Modon et de Coron, occupés dès 1206, Venise se fit céder, en 1388, les villes de Nauplie et d'Argos et, depuis 1408, elle est arrivée à obtenir une sorte de con-dominium sur la ville de Patras. La population vénitienne qui fréquentait ces possessions était, bien entendu, citadine. En dehors des autorités et des hommes de la garnison, on y rencontrait des marins de passage et des marchands.

Une population passagère de trafiquants étrangers circulait dans les ports et les villes de Morée. C'est à leur intention que Francesco Balducci Pegolotti, un agent de la compagnie des Bardi de Florence, a consigné, vers 1335, dans sa *Pratica della Mercatura*, quelques renseignements utiles². On rencontrait notamment des Italiens en général, entre autres des Florentins et des Ragusains auxquels les despotes grecs avaient accordé des privilèges commerciaux³. Les navires génois sillonnaient les eaux de Morée. Plus d'une fois, Venise s'est alarmée de leurs mouvements et des relations que Gênes entretenait avec les différentes puissances de la péninsule⁴. Le port de Patras était ouvert aux marchands génois, malgré les protestations des Vénitiens qui avaient à souffrir des actes de piraterie commis à leurs dépens⁵.

Sous la dénomination des «Latins» nous comprenons d'une façon générale les religieux de rite catholique romain qui étaient installés dans la

1. *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens*, tome II, pp. 490-491.

2. F. Balducci Pegolotti, *La Pratica della Mercatura*, éd. Allan Evans (The Mediaeval Academy of America, Publ. vol. XXIV, Cambridge Mass., 1936), pp. 116 et suiv.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 275 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 181 et suiv., 251 et suiv.

5. Voir tout particulièrement un document du 7 Octobre 1353 : E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras*, pp. 151 et suiv.

péninsule. Parmi les prélats, titulaires des sièges épiscopaux et archiépiscopaux, on distinguait «des hommes éminents, dont certains profitaient de leur présence en Grèce pour renouer la tradition humaniste des grands métropolitains grecs, Eustathe et Michel Choniate». On cite le cas de Guillaume de Moerbeke, archevêque de Corinthe entre les années 1277 et 1286, qui s'est trouvé en étroit contact avec saint Thomas d'Aquin et qui a traduit des oeuvres d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien¹. Mais, à côté du clergé séculier, on pouvait voir les maisons et les couvents des différents ordres religieux. Ils étaient surtout établis en Achaïe et en Elide. Un prélat de marque, l'archevêque de Patras Antelme, élu dès 1205, avait favorisé leur développement². A l'Abbaye de Cluny il avait cédé le monastère de Gérokomeion, près de Patras (1210). Ses démarches ont eu pour résultat d'attirer les moines de l'illustre Abbaye de Haute-combe et les chanoines de Saint-Ruf³. A Patras et à Andravida résidaient les Franciscains, les Dominicains, les Cisterciens, les Frères Prêcheurs et les Carmélites⁴.

Les grands ordres militaires de Saint-Jean de Jérusalem, des Templiers, l'ordre Teutonique, étaient parmi les titulaires des fiefs créés immédiatement après la conquête⁵. Les chevaliers de Saint-Jean devaient, par la suite, jouer le rôle le plus éminent dans les affaires de la péninsule. Après avoir pris une part active dans les conflits gréco-francs, puis dans l'organisation de la lutte contre les Turcs, ils s'efforcèrent de créer en Morée une base plus solide. En 1377, Otton de Brunswick, mari de la reine de Naples Jeanne I^{re}, leur avait cédé la principauté d'Achaïe, mais l'arrangement rencontra une vive réaction. Plus tard, en 1400, le grand-maître de l'Ordre, Philippe de Naillac, arrivait à acquérir de la part du despote Théodore I^{er} la ville de Corinthe et, immédiatement après, celles de Kalavryta et de Mistra. Ces grands projets se heurtèrent à la résistance du peuple grec⁶. Les chevaliers de Saint-Jean ne cessèrent cependant pas de s'intéresser à la défense du pays de la menace ottomane⁷.

1. J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, p. 206.

2. D.A. Zakythinos, 'Ο ἀρχιεπίσκοπος Ἀντελμος καὶ τὰ πρῶτα ἔτη τῆς Λατινικῆς Ἐκκλησίας Πατρῶν, Ἑπτανηρίος Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 401-417.

3. *Ibid.*, pp. 402 et suiv., 407.

4. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 117, note 1, 163, 199, 224. J. Longnon, *op. cit.*, p. 206.

5. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1951 et suiv.

6. Cf. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 146, 158 et suiv.

7. Cf. notamment une lettre de l'Ordre en date du 10 Mai 1422 : E. Gerland, *op. cit.*, pp. 171 et suiv.

L'ordre Teutonique, fondé en 1143 et organisé, en 1198, par le grand-maître Heinrich Walpot, avait ses fiefs en Messénie et principalement à Mostenitsa. Un voyageur allemand, Ludolph de Sudheim, notait, vers 1340 : «Etiam in Achaia, seu Morea, degunt fratres domus Theutonicorum habentes ibidem fortissima castra, semper cum duce atheniensi et Graecis litigantes»¹. Après la chute de la principauté d'Achaïe et la restauration de la puissance grecque, les possessions de l'Ordre ont eu à souffrir des incursions des Turcs et des despotes de Mistra, mais elles n'ont pas, à ce qu'il semble, disparu².

On rencontrait dans le Péloponnèse des colonies juives anciennement établies. Elles étaient en principe citadines, comme toute colonie juive³. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, Benjamin de Tudèle notait la présence de ses corréligionnaires dans la Morée : une cinquantaine à Patras, trois cents à Corinthe⁴. L'élément juif de cette dernière ville avait été parmi les plus anciens et les plus florissants⁵. Il s'occupait de préférence de l'industrie textile et de la teinturerie, ainsi qu'en fait preuve, entre autres, une inscription funéraire en hébreu⁶. La colonie juive a eu à souffrir lors de la prise et du sac de Corinthe par les Normands (1147)⁷.

Benjamin de Tudèle, poursuivant son itinéraire prescrit, n'a pas eu l'occasion de connaître une troisième colonie qui, de son temps, florissait dans le Péloponnèse : celle de Sparte. Il en est pour la première fois question dans la *Vie* de Saint-Nikon qui a sévi contre ces mécréants et qui est arrivé à les faire expulser de la ville. Il y en avait qui s'occupaient de travaux relatifs à la confection des tissus⁸. Plus tard, lorsque Mistra

1. «Graecis et Turcis», corrige Neumann.

2. Ludolphus de Sudheim, *De Itinere Terrae Sanctae Liber*, éd. F. Deycks, (Stuttgart, 1851), pp. 22-23. Cf. éd. G.A. Neumann, Archives de l'Orient Latin, tome II, 2 (1883), p. 29.

3. F. Ruhl, *Der Deutsche Orden in Griechenland*, Nord und Süd. Eine deutsche Monatschrift, tome 89 (1899), p. 341. Cf. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 210.

4. Exception toutefois faite des Juifs du Parnasse qui étaient des cultivateurs : A. Andréadès, *Οἱ Ἑβραῖοι ἐν τῷ Βυζαντινῷ Κράτει*, *Ἔργα*, tome I (Athènes, 1938), p. 614.

5. *Ibid.*, p. 612. J. Starr, *The Jews in the Byzantine Empire 641-1204*, (Athènes, 1939), p. 229.

6. Cf. N.A. Bees, *Corpus der Griechisch-Christlichen Inschriften von Hellas*, I, 1 (Athènes, 1941), pp. 16 et suiv.

7. J. Starr, *The Epitaph of a Dyer in Corinth*, *Byz.-Neugr. Jahrbücher*, tome XII (1936), pp. 42-49.

8. *Ibid.*, p. 45.

9. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III (1906), pp. 165-166.

fut devenu le centre administratif de la Morée byzantine, une nouvelle colonie s'y est formée. Le quartier juif était installé en dehors de l'enceinte. Une autre localité, la *Ἑβραϊκή Τρύπη*, servait de refuge à cette race difficilement tolérée¹. Les Juifs de Mistra ont dû jouer un certain rôle lors du siège de cette forteresse par Sigismond Pandolfe Malatesta (16 Août 1464)². On a conservé en Laconie des inscriptions en hébreu³.

La colonie juive de Patras s'est développée sous la domination latine à mesure que cette ville devenait un important centre commercial. Au moment de la reprise de la cité par Constantin Paléologue (1429), on y rencontrait un quartier spécial pour les Juifs (*καὶ πᾶσαν τὴν Ἑβραίων οἰκῆσιν*) et une porte désignée par leur nom (*πύλη Ἑβραϊκή*)⁴. Plus d'une fois il est question d'eux dans des actes publics et privés. Nous citerons notamment la sentence rendue par le gouverneur Jean Cantacuzène, en date du 15 Mai 1436, contre un certain Salomon d'Abraham⁵.

Bien entendu, les possessions vénitiennes de Coron et de Modon étaient fréquentées par des Juifs qui s'occupaient principalement de l'industrie de la soie⁶. Ils y jouissaient d'une certaine protection. La République n'hésite pas à faire en leur faveur des démarches officielles. Ainsi, le 17 Avril 1424, le baile de Constantinople est chargé de se plaindre auprès de l'empereur «qu'on moleste les Juifs protégés de Venise»⁷. Néanmoins celle-ci se garde bien de permettre à ses protégés d'acquérir des propriétés rurales dans la région de Modon⁸. A l'extérieur de cette ville, l'auteur du *Voyage de la Sainte Cité de Hierusalem* a vu «grande quantité de maisons moult meschantes» qui «ne sont que povres logettes plaines de povres gens qui sont comme sauvaiges, noirs comme demy mores, et sont laides gens, presque tous nudz, qui ont grandes barbes

1. A. Struck, *Mistra. Eine Mittelalterliche Ruinenstadt*, (Leipzig, 1910), pp. 13 et 138.

2. G. Soranzo, *Sigismondo Pandolfo Malatesta in Morea e le vicende del suo dominio*, Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna, IV^e série, vol. VIII (1918), p. 280.

3. N.A. Bees, *Οἱ Ἑβραῖοι τῆς Λακεδαιμονίας καὶ τοῦ Μυστρά*, revue *Νουμάς*, tome III (1905), No 166, p. 10.

4. Phrantzès, pp. 137-138 (Bonn).

5. E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras*, pp. 218 et suiv. Cf. p. 91.

6. W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, tome II, p. 236.

7. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome I, p. 366.

8. W. Miller, *Οἱ Φράγκοι ἐν Πελοποννήσῳ*, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XXI (1927), p. 266. D'autres restrictions et charges étaient imposées aux Juifs : cf. A. Monferratos, *Μεθώνη καὶ Κορώνη ἐπὶ Ἑνετοκρατίας*, (Athènes, 1914), pp. 31, 41, 50.

et longz cheveulx et sont chretiens, juifs et sarrazins ensemble»¹.

Les «Egyptiens» dont parle le passage de Mazaris ne sont autres, avons-nous déjà noté, que les Tziganes. Cette peuplade errante n'a aucun rapport avec les minorités hérétiques des Ἀθίγγανοι de Phrygie et de Lycaonie dont Théophane accuse Nicéphore I^{er} de partager les cérémonies impies². Ils ne semblent pas, non plus, avoir affaire avec l'Egypte et les Egyptiens auxquels le nom et la tradition les rattachent ordinairement³.

D'après la théorie la plus plausible, les Tziganes appartiennent au peuple des Dschats. Sorti de l'Inde, celui-ci s'est très tôt avancé vers la Perse et, depuis 835, il s'est introduit dans la Syrie du Nord et la Cilicie⁴. Son passage en Europe semble avoir un lien étroit avec les bouleversements causés par l'invasion mongole, l'établissement de la Horde d'Or et ses incursions⁵. Après une longue station en Bessarabie, les Tziganes se sont propagés vers l'Ouest et le Sud. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, nous les trouvons en Valachie comme des esclaves des couvents richement dotés. De là, profitant d'autres mouvements intra-balkaniques, notamment de l'acheminement des Albanais à travers les pays grecs, ils font leur apparition, presque en même temps, en Epire, à Corfou et dans le Péloponnèse⁶.

La présence des Tziganes en Morée est attestée à l'extrême fin du XIV^e siècle, par conséquent peu avant la rédaction de la *Descente de Mazaris aux Enfers*. Ainsi qu'il ressort d'un document de 1444, par lequel Venise accordait des privilèges au chef des Tziganes (*drungarius Cinganorum*), installés dans la région de Nauplie, déjà vers 1397-1399, ces franchises étaient pour la première fois consenties à la nation errante⁷. Il est intéressant de noter que celle-ci était placée sous le commandement

1. *Le Voyage de la Sainte Cylé de Hierusalem*, éd. Ch. Schefer, (Paris, 1882), pp. 46-47.

2. Théophane, tome I, pp. 488, 495 et suiv.

3. C. Biris, *Οἱ Γύφτοι. Μελέτη λαογραφική καὶ ἔθνολογική*, (Athènes, 1942), pp. 14 et suiv., distingue les Γύφτοι des Ἀθίγγανοι comme deux peuplades différentes.

4. D. Mac Ritchie, *Account of the Gypsies of India*, Londres, 1886, cité par St. Runciman, *The Medieval Manichee. A Study of the Christian Dualist Heresy*, (Cambridge, 1947), p. 183.

5. K. Hopf, *Die Einwanderung der Zigeuner in Europa*, (Gotha, 1870), pp. 30 et suiv.

6. *Ibid.*, pp. 24-26. Sp. Lambros, *Περὶ τοῦ ἐν Κερκύρα τιμαρίου τῶν Ἀθίγγανων, Κερκυραϊκὰ Ἀνέκδοτα*, (Athènes, 1882), pp. 62 et suiv.

7. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 113.

d'un chef qui portait le nom chrétien de Jean et le titre, tout byzantin¹ de δρουγγάριος.

On retrouvera les Tziganes à Patras¹ et surtout à Modon. Dans un misérable faubourg de cette dernière ville, le voyageur allemand Felix Faber (1480-1483) a vu les petites cabanes faites de sarment et jointes avec de la boue, qui formaient une petite agglomération où vivaient «Zigari illi, qui per orbem vagantur»². «Au dehors de Modon, dit un autre voyageur, Bernhard de Breydenbach, tirant vers Turquie a des maisonnettes Dieu cest telles quelles : ou sont demourans ces pouures courans par tous les royaumes qui se disent delite issus de legypte : mais cela est faulte et mal parle a eulx, pauvres malheureux par les demerites dechasses des lieux qui deux sont lasses. Des tugurions ou habitations a bien pres de CCC noirs comme Ethiopiens: lesquels nous disons Sarrazins par non quant vers nous arrivent ou habitent. Aupres de Modon a xv ou xvi milles a ung pais Gypte nommes en Turquie dont sont descendus iceulx Gyptiens : et non pas de Egypte devers la mer rouge. Traîtres sont et deceptis : car souuvent vendent les crestiens aux Turcs»³.

Il y a enfin une autre minorité dont ne parle pas Mazaris dans la *Descente aux Enfers* et dont il ne serait pas ici question si la *Chronique de Morée* n'avait pas conservé sur elle quelques renseignements pittoresques : c'est celle des mercenaires turcs que Michel VIII, dès 1263, a envoyés en Morée sous le commandement de son frère et de ses généraux et qui, à un moment difficile de la bataille, ont passé à l'ennemi. «Vours est, note la version française, que pluiseurs Turs de celle compaignie si demourerent au pays de la Morée avecques le prince ; et les fist batysier ; aucuns en fist chevaliers et les fieva en la Morée. Et prirent fames et firent enfans ; et sont ancores de leurs hoirs au pays de la Morée». Cette petite colonie turque a été établie dans les villages de Renta et de Vournavon⁴.

1. E. Thomopoulos, *Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν*, (Athènes, 1888), p. 362 note.

2. F. Faber, *Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti Peregrinationem*, éd. C. Hassler, tome III (Stuttgart, 1849), p. 338.

3. Bernhard de Breydenbach, *Des saintes peregrinations de Jherusalem*, traduction de Nicole Le Huen, (Lyon, 1488), fol.c. Nous avons eu entre les mains ce bel incunable. D'autres textes, cf. réunis par K. Hopf, *Die Einwanderung der Zigeuner in Europa*, pp. 13 et suiv.

4. *Livre de la Conquête*, § 397, pp. 153-154. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 5733 et suiv. Marino Sanudo, apud Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 118.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES INSTITUTIONS

C'est par un terme impropre que nous désignons le Péloponnèse byzantin de 1262 à 1460. En réalité, on ne peut parler d'un Despotat de Morée que depuis le jour où, en 1348, Jean VI a confié le gouvernement de la province à Manuel Cantacuzène, son fils puîné, portant déjà le titre de despote et revêtu de pouvoirs exceptionnels. Avec le concours de divers facteurs politiques et dynastiques, un apanage fut ainsi constitué au profit des membres cadets des familles régnantes. Si par conséquent nous sommes obligés d'envisager l'histoire du Péloponnèse depuis 1262 comme une unité, nous distinguerons nécessairement, dans l'examen des institutions politiques et administratives, deux systèmes délimités : celui de l'administration de la province byzantine de Morée, depuis 1262 jusqu'en 1348, et le régime tel qu'il s'est développé sous le Despotat proprement dit.

Cette division, correspondant à des réalités historiques nettement distinctes, ne marque pas une délimitation nette des cadres administratifs. En effet, la création d'un apanage et la présence d'un prince impérial n'ont pas modifié, d'un jour à l'autre, l'ancien état des choses. Au contraire, la structure de l'organisation du pays est demeurée sensiblement la même. Toutes les fois que, sous l'influence de l'ampleur des juridictions du Despote, des modifications ont été introduites dans le système local, cette transition ne s'est accomplie que très lentement. D'ailleurs, comme dans l'histoire de presque toutes les institutions byzantines, on chercherait en vain, en Morée, un plan déterminé de réformes. Ici encore, la création des cadres et leur adaptation aux réalités changeantes sont le plus souvent l'effet d'un travail lent et obscur.

Les institutions du Despotat de Morée reflètent l'image des traditions byzantines en décadence. Leur articulation repose originellement sur un fond commun de cadres et de pratiques tel qu'il s'est formé, au XIII^e siècle, à la suite des expériences que l'administration venait d'acquérir dans la lutte pour la restauration de l'Empire en Europe. L'amoindrissement et le morcellement du territoire, les conditions dans lesquelles celui-ci était récupéré, l'impossibilité d'en fixer des frontières définitives,

enfin les besoins de sa défense, rendaient les anciens cadres disproportionnés à l'état présent et surannés. Aussi, imperceptiblement, sans un plan d'ensemble, par un travail obscur et, dirait-on, inconscient, les méthodes étaient-elles révisées, les systèmes adaptés, les unités administratives, les unes tombées en désuétude ou tout au moins rétrécies, les autres, jadis secondaires et insignifiantes, promues dans l'hierarchie de l'Etat. Sans aucunement renoncer aux principes traditionnels, Byzance formait ainsi des rouages plus modestes, mais aussi plus souples.

Ce double jeu de conservatisme et de réalisme, cet attachement aux formes du passé combiné avec une nécessité impérieuse d'adaptation, dominant le développement des institutions moréotes. Conservatrice dans toutes ses manifestations, l'administration byzantine avait à affronter, dans le Péloponnèse, des problèmes particulièrement difficiles. Les villes que Guillaume de Villehardouin avait cédées, en 1262, à Michel VIII, formaient des enclaves dans un territoire occupé par l'ennemi. Dès lors, toute l'activité du gouvernement local se bornait à consolider les positions acquises, à pourvoir à leur défense et à préparer les conditions pour la reconquête de la péninsule. Pendant presque deux siècles, l'irrédentisme péloponnésien¹ impose les orientations politiques des empereurs et des despotes grecs. Il n'a pas manqué, bien entendu, d'exercer une influence sur la formation du régime administratif.

Entourées de toutes parts de principautés étrangères et ennemies, les possessions byzantines de Morée se trouvent dans l'isolement. Elles n'ont jamais eu, par la voie de terre, de contact direct avec le centre. Ce n'est que par mer que l'on pouvait communiquer avec ce Gibraltar grec et la mer, avec ses minuscules Etats insulaires aux mains des Latins, avec la rivalité entre Venise et Gênes, avec les pirates occidentaux et turcs, devenait de moins en moins sûre. Les flottes des Philanthropénos ne se montraient plus dans les parages de la péninsule. Depuis qu'Andronic II

1. Dans des documents contemporains, nous retrouvons l'écho de cet irrédentisme. Nous signalons en premier lieu le passage d'un chrysobulle d'Andronic II, de 1322 : «... ὅτε εὐδοκῆσει ὁ Θεὸς διὰ τῆς προστασίας τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου γενέσθαι τῆς βασιλείας μου τὴν ἅπασαν χώραν τῶν Σκορτῶν...». (G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII, 1899, p. 118). Plus ancien et non moins caractéristique est le témoignage contenu dans une lettre de Grégoire de Chypre, patriarche de Constantinople (1283-1289) : «ὡς νῦν μὲν ἐν ἑλίσιον ἔχειν ἀπολαύειν τῆς δωρεᾶς ταυτησί, ἔργῳ δὲ τηλικαῦτα ἀπολαύσειν ἡνίκα καὶ Θεοῦ νεύσαντος ἡ πατρίς—εἴη δὲ τάχιον τοῦτο—εἴη δ' ὁμοῦ καὶ σύμπασα ἡ λοιπὴ Πελοπόννησος ὑποχείριος γένηται βασιλεῖ». Sophrone Eustratiadès, Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιστάτου οἰκουμενικοῦ πατριάρχου κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου Ἐπιστολαί, Ἑκκλησιαστικὸς Φάρος, tome V (Alexandrie, 1910), p. 349.

eut supprimé la flotte impériale et surtout depuis le milieu du XIV^e siècle, les communications avec Constantinople devinrent plus difficiles encore. On se trouvait dans l'obligation de faire appel aux bons services des Occidentaux, alliés arrogants, capricieux et avides de lucre. Aussi a-t-on fini par voir un despote de Mistra, Constantin Paléologue, couronné empereur de Byzance, le dernier des empereurs romains, se rendre dans sa capitale sur des navires catalans!

On conçoit sans difficulté que, repliée sur elle-même, la province de Morée devait non seulement se suffire aux points de vue économique et militaire, mais aussi adapter la structure de son administration aux conditions spéciales créées par l'isolement. Il est très probable que celles-ci, à côté des considérations purement dynastiques, ont déterminé Jean Cantacuzène à fonder le Despotat. C'est à cette même situation qu'il faut, d'autre part, attribuer certaines formes de décentralisation et certaines divergences dans les cadres administratifs. Nous ajouterons qu'un autre facteur n'a pas été sans exercer une certaine influence sur les principes du gouvernement local : la nécessité de reconnaître et de tolérer des pratiques tirant leur origine de l'occupation étrangère, de même qu'il a été fait, dans une mesure plus grande, dans les domaines social et économique.

Telles seront les considérations générales que nous aurons sans cesse sous les yeux en traitant les institutions du Péloponnèse byzantin de 1262 à 1460. La tâche n'est point facile. Peu de documents diplomatiques nous sont parvenus et les historiens contemporains voient d'habitude les affaires de la péninsule sous leur prisme constantinopolitain. Les données des sources étant incomplètes, hétérogènes et éparses, l'exposé sera souvent fragmentaire. Pour remédier à cet inconvénient et pour faire ressortir davantage les traits propres du gouvernement et de l'administration moréotes, on a pris soin de les présenter dans le cadre, plus général, des institutions de l'Empire byzantin en décadence.

I. L'administration provinciale au XIII^e siècle.

Le régime des thèmes et les formations nouvelles.

A partir du XI^e et au cours du XII^e siècle, l'administration provinciale de l'Empire byzantin subit des transformations essentielles¹.

1. E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, Mitteilungen zur osmanischen Geschichte, tome II (1923-1925), pp. 19 et suiv. D.A. Zakythinis, Μελέται περί τῆς διοικητικῆς διαίρεσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ Βυζαντινῷ Κράτει, Ἐπετηρίδα Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tomes

A mesure que nous avançons vers 1204, les symptômes s'accroissent. La perte d'une grande partie du territoire, l'émancipation, en Europe, des Bulgares et des Serbes, l'affaiblissement de la domination grecque en Asie Mineure et les tendances centrifuges qui se manifestent partout, entraînent le morcellement des anciennes circonscriptions administratives. Les stratèges des thèmes sont remplacés par des ducs dont le pouvoir est réduit. En parcourant deux textes d'une importance exceptionnelle, le chrysobulle d'Alexis III en faveur des Vénitiens (Novembre 1198) et la *Partitio Romaniae*, traité de partage des territoires byzantins entre les Croisés (1204), textes qui, malgré quelques imperfections, nous donnent une idée assez juste de la réalité, on est frappé par l'émiettement des grandes circonscriptions, divisées maintenant en plusieurs «provinces» chétives (οἰκτρότατα θέματα, dira Théophylacte de Bulgarie), en butte aux incursions des ennemis et aux empiètements de l'aristocratie locale. Des villes insignifiantes, voire même de simples bourgades, reçoivent l'honneur de protéger, sous leurs fragiles murailles, un gouverneur impérial. De plus en plus, le puissant élément régional, accaparant les fonctions publiques, l'emporte sur les représentants du centre.

Les Etats grecs qui, à la suite de la catastrophe de 1204, succédèrent presque simultanément à l'Empire unique de Byzance, ont recueilli les lambeaux de l'administration provinciale. Malgré l'insuffisance de notre documentation, nous sommes autorisés à affirmer que les cadres de l'unité administrative du thème, quoique pitoyablement amoindris, ne sont pas complètement inconnus dans les institutions du Despotat d'Epire. Il en est fait souvent mention dans l'œuvre de Démétrius Chomatianos. En Epire et dans la Macédoine occidentale et septentrionale, on rencontrait encore les thèmes de Vagenetia¹, de Moliscos, Scopia, Dibre, Colonie, Déavolis (Devol), Stanos et Achéloos. L'île de Corfou, soumise temporairement à la domination des despotes grecs, était tantôt gouvernée par un duc, tantôt réunie au thème de Vagenetia². D'une façon

XVII (1941), pp. 208-274, et XVIII (1948), pp. 42-62. Comme dans cette étude nous aurons l'occasion de traiter dans ensemble tous les problèmes qui se rapportent à l'administration provinciale des trois derniers siècles, nous ne donnerons ici, en guise d'introduction à notre sujet, qu'un schéma général.

1. M. Lascaris, *Vagenitia*, Revue historique du Sud-Est européen, tome XIX 2 (1942), pp. 429 et suiv.

2. Démétrius Chomatianos : Pitra, *Analecta sacra et classica*, tome VI, col. 509 (θέμα Μολισκοῦ), 101, 262-263 (θέμα Σκοπίων ; un duc de Scopia), 517 (θέμα Δεβρών), 47, 529 (θέμα Κολωνίας), 321 (θέμα Διαβόλεως), 229 (θέμα Στανού), 503 (θέμα Αχελόου). Un πράκτωρ et δούξ de Corfou, col. 309 et 311. Cf. D. A. Zakythinis, *op. cit.*, Ἐπετ. Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome XVII, pp. 223, 234, 245.

générale, la géographie administrative dans ces régions présentait l'état avancé de décomposition que nous y constatons dès la fin du XII^e siècle¹.

Il va sans dire que la tradition byzantine est restée beaucoup plus vivace dans l'Empire de Nicée. La constitution territoriale de cet Etat en Asie Mineure, résultat de luttes entreprises par Théodore I^{er} Lascaris contre les Latins, les Turcs et les autres facteurs grecs, avait pour centre des régions où l'ancien régime était plus fortement enraciné que partout ailleurs. Aussi est-ce tout naturellement que nous voyons dès les premières années réapparaître dans l'administration provinciale l'unité traditionnelle des thèmes. Celui des Thracésiens (θέμα Θρακησίων) en est un des plus importants. Au moment de son apogée², il comprenait la partie occidentale de l'Asie Mineure, les régions de l'ancienne province de l'*Asia Proconsularis*, avec les villes d'Ephèse, de Smyrne, d'Adramyttion, de Sardes et de Magnésie. Sous les empereurs de Nicée, il est attesté déjà en Juin 1207³. Ses ducs et ses dignitaires reviennent constamment dans les actes de Patmos et de Lembos jusqu'à une date avancée du XIII^e siècle. La ville de Philadelphie était, à certaines périodes, réunie au thème des Thracésiens qui est parfois désigné comme θέμα Θρακησίων και Φιλαδελφείας⁴.

Dans les récits des historiens du XIII^e siècle reviennent plus d'une fois les noms des anciennes circonscriptions d'Opsikion, des Bucellaires, de Paphlagonie⁵. On ne saurait cependant dire si ces termes avaient encore une valeur réelle dans l'administration de l'époque ou s'ils étaient employés par un zèle d'archaïsme. Ce qui semble plus probable c'est qu'une autre circonscription, le thème des Optimates, dont Nicomédie avait été la capitale, a survécu aux événements de 1204. Michel Paléologue, le futur empereur, en était le gouverneur sous Théodore II Lascaris⁶. Elle est également mentionnée dans un chrysobulle de ce même Michel Paléologue, promulgué entre les années 1268 et 1271. Les événements

1. D.A.Zakythinos, *ibid.*, pp. 210 et suiv.

2. Un turmarque des Thracésiens est déjà mentionné en 711. Le premier stratège connu est de 741 : Théophane, tome I, pp. 378 et suiv., 414 (de Boor).

3. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, No 1676.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, pp. 18-19, 279. Dans un autre document de 1259 (*Regesten*, No 1874), la circonscription est désignée comme θέμα Θρακησίων και της χώρας Πυργίου και Καλοής. Pyrgion et Kaloé étaient des villes de Lydie, de la région du Caystre : A. Méliarakis, *Ιστορία του Βασιλείου της Νικαίας και του Δεσποτάτου της Ήπείρου*, (Athènes, 1898) pp. 298-299.

5. Acropolite, I, pp. 11 et 28 (Heisenberg). Pachymère, I, p. 221.

6. Pachymère, I, p. 24.

auxquels ce texte fait allusion se rapportent au règne de Jean III Vatatzès¹.

A côté de ces thèmes dont la formation remonte au temps où le régime se trouvait dans son épanouissement, nous voyons réapparaître, sous les Lascarides, d'autres, plus récents, datant pour la plupart du XII^e siècle. La Bithynie, pays particulièrement important pour la formation territoriale de l'Empire de Nicée et pour les évolutions ultérieures, venait en premier lieu. Déjà Nicéas Choniate en parle comme d'une province à laquelle était réunie la région limitrophe de Paphlagonie (Βιθυνῶν και Παφλαγονίων ἐπαρχία)². Au XIII^e siècle, le chroniqueur Ephraïm mentionne le «thème de Bithynie» (Βιθυνῶν ἔπαν θέμα)³ et nous savons d'autre part que, sous Michel VIII, Jean l'Angé, fils du despote d'Epire Michel II, était chargé du gouvernement (στρατηγῶν) de Nicée et, très vraisemblablement, de toute la province⁴.

Dans l'Asie Mineure occidentale, où nous avons vu fleurir le thème des Thracésiens, les sources mentionnent trois formations nouvelles. Le thème de Néocastra (θέμα Νεοκάστων), érigé en circonscription indépendante sous Manuel Comnène, entre les années 1162 et 1173⁵, comprenait les plaines de l'Hermus et du Caïcus et avait pour principales villes Pergame et Chliara⁶. Reconquise par Théodore Lascaris et restée sous sa domination, conformément au traité de paix que celui-ci a conclu, en 1212, avec Henri I^{er} d'Angre⁷, cette région était gouvernée par un duc⁸.

Plus au Sud, venaient les thèmes du Méandre et de Mélanoudion. Le

1. *Regesten*, No 1956. Notons que dans un chrysobulle sur la date duquel nous n'avons pas de données précises, il est fait mention du thème des Optimates et de la région de Paphlagonie : Chr. Kténas, *Χρυσόβουλλοι λόγοι της ἐν "Αθῶν μονῆς τοῦ Δοχειαρίου, Ἐπετ. Ἐταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, tome IV (1927), pp. 310-311. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, (Munich, 1948), p. 314, notes, pense qu'il s'agit d'un acte de Jean VI Cantacuzène. Il doit cependant être antérieur au règne de cet empereur, car il ne pouvait plus être question, sous Cantacuzène, du thème des Optimates, ni non plus de Paphlagonie, couverts déjà par la marée ottomane.

2. Nicéas Choniate, p. 25.

3. Ephraïm, vers 7510 (Bonn).

4. Pachymère, I, p. 485.

5. Nicéas Choniate, p. 195.

6. Cette dernière ville se trouvait entre Germé et Thyateira, près de Kirk Agatch : W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, (Londres, 1890), pp. 117-118, 130.

7. Acropolite, I, pp. 12 et 28.

8. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, pp. 268-269. Acropolite, I, p. 123.

premier est mentionné dans le chrysobulle de 1198 en faveur des Vénitiens et, dans la *Partitio Romaniae* de 1204, il figure comme province du Méandre et de Laodicée avec la dépendance de Sampson¹. Il comprenait cette riche contrée de la vallée du fleuve que Georges Pachymère décrit comme «une autre Palestine»². Le thème qui est attesté pour la première fois au XIII^e siècle vers 1213³, n'avait point comme capitale Milet, mais, si nous interprétons bien un passage d'Acropolite⁴, Antioche-sur-Méandre. Quant au thème de Mélanoudion, connu surtout comme thème de Mylassa et Mélanoudion (θέμα Μυλάσσης καὶ Μελανουδίου), il semble avoir été créé sous les derniers Comnènes. Les villes dont il portait le nom, se trouvaient sur la côte occidentale de Carie, dans la circonscription du ci-devant thème des Cibyrrhéotes : la ville médiévale de Mylassa sur l'emplacement de l'ancienne (aujourd'hui Milas); Mélanoudion, selon toute vraisemblance, non loin des anciens Didymi de Milet. Le thème, gouverné par un duc, réapparaît dans l'administration de l'Empire de Nicée dès 1214⁵.

On remarquera que certaines de ces circonscriptions se superposent, que leurs limites sont souvent flottantes. D'une façon générale, l'indécision qui caractérise les cadres de l'administration provinciale est due à la situation précaire dans laquelle se trouvaient ces régions exposées⁶. Cependant, bien qu'il innove en ce qui concerne les entités géographiques, les noms et les titres, le gouvernement conserve les principes et, pour ainsi dire, l'esprit de l'ancien système. Mais, parallèlement à ces survivances, nous voyons apparaître en Asie Mineure des institutions nouvelles

1. Dans les textes du XIII^e siècle, cette dépendance de Sampson est mentionnée comme χώρα ou ἐπίσκοπος τοῦ Σαμψών: *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, pp. 210, 290 et suiv.; M. Gédéon, *Διαθήκη Μαξίμου Μοναχοῦ κτήτορος τῆς ἐν Λυδίας Μονῆς Κοτινῆς* (1247), *Μικρασιατικὰ Χρονικά*, tome II (1939), p. 273. Cf. G. de Jerphanion, *Σαμψών et Ἀμισός, une ville à déplacer de neuf cents kilomètres*, *Orientalia Christiana Periodica*, tome I, 1-2 (1935), pp. 257-267. P. Orgels, *Sabbas Asidénois dynaste de Sampson*, *Byzantion*, tome X (1935), pp. 67-80.

2. Pachymère, I, pp. 310-311.

3. Sp. Lambros, *Ἀνέκδοτα ἔγγραφα τῆς Μονῆς Ἐπροχωραφίου ἢ Ἱερᾶς, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XI (1914), pp. 401 et suiv. *Regesten*, Nos 1685 et 1688.

4. Acropolite, I, p. 15.

5. *Regesten*, No 1687.

6. C'est de cette même indécision que témoigne l'apparition de certaines provinces éphémères, comme les ducs de la région de Palatia, les ruines de Milet : τῶν κατὰ καιροὺς δουκευόντων εἰς τὴν χώραν τῶν Παλατίων, (*Acta et Diplomata graeca*, tome VI, p. 234), et le thème de Pergame: H. Delehaye, *Deux Typica byzantins de l'époque des Paléologues*, (Bruxelles, 1921), p. 131.

qui seront destinées à faire fortune. Elles sont mentionnées à propos de deux villes importantes, Philadelphie et Smyrne. En effet dans la Correspondance de Théodore II Lascaris il est question d'un dignitaire qui portait le titre de προκαθήμενος Φιλαδελφείας¹. D'autre part, l'importante cité de Smyrne qui, arrachée au thème des Thracésiens avec d'autres villes côtières, était devenue la capitale du thème de Samos au IX^e siècle, jouit, au XIII^e, d'un régime spécial. La ville et sa dépendance formèrent en effet un κατεπανίκιον dont la mention la plus ancienne remonte au mois de Juin 1207². Son gouvernement était confié à des κατεπάνω et à des προκαθήμενοι, dignité dont il est pour la première fois question, à Smyrne, en Octobre 1227³. Nous aurons, plus loin, à revenir sur ces nouvelles institutions.

* * *

Il apparaît clairement que les Etats grecs qui ont recueilli la succession de Byzance en Asie comme en Europe, en ont conservé, bien que rétrécis et adaptés aux nécessités nouvelles, les cadres administratifs. Cette survivance est surtout manifeste en Asie Mineure, berceau du régime des thèmes. Cependant ce régime, atteint dès le XI^e siècle et tombé en pleine décomposition dans la seconde moitié du XII^e, a connu une période d'épreuve qui marque en même temps l'avènement des nouvelles formations dans l'administration provinciale. Ces heures critiques coïncident avec la restauration de l'Empire dans ses possessions européennes.

La reconquête, entreprise par Jean Vatatzès en 1225 et en 1235, entrée dans une phase décisive depuis les expéditions de cet empereur en 1242 ou 1243 et en 1251, mise en péril, puis de nouveau sauvée, par Théodore II Lascaris, a été complétée, sous Michel Paléologue, à la suite des guerres épirotes et de la reprise de Constantinople, en 1261. Durant une période assez longue, préoccupé par les diversions asiatiques, l'Etat de Nicée a eu à affronter, en Europe, les vicissitudes d'une opération militaire qui n'était pas sans provoquer une réaction internationale. Pour l'administration byzantine, cette guerre a été une expérience féconde. Les anciens cadres s'adaptaient mal aux exigences du présent, comme une panoplie trop lourde sur un corps débile. Sans plan d'ensemble, sans intention d'une réforme consciente, sans suite aussi ni uniformité, les innovations s'imposent par la force même des circonstances.

1. N. Festa, *Theodori Ducae Lascaris Epistolae cccvii*, (Florence, 1898), p. 197.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, p. 217. Cf. *Regesten*, No 1676.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, pp. 43-44. Cf. *Regesten*, No 1717.

Il est à remarquer que, pour les besoins de la guerre, des villes de Thrace et de Macédoine, avantageusement situées, acquièrent une certaine importance. Elles servent de point de départ et deviennent, d'une façon plus ou moins passagère, le siège de corps d'armée. Ceux-ci coexistent parfois avec les milices locales et les garnisons. Des commandants d'unités et des gouverneurs régionaux s'y croisent plus d'une fois. Ainsi, en 1256, nous trouvons à Didymotique des troupes qui ont assumé la garde du pays et qui sont placées sous le commandement des généraux en chef Manuel Lascaris, frère de Théodore I^{er}, et Constantin Margaritès (στρατάρχαι τοῦ εἰς τὸ Διδυμότειχον καταλειμμένου στρατεύματος)¹. Plus au Nord, sur le Rhodope, nous rencontrons la ville d'Achridos. Un gouverneur impérial y est mentionné en 1246 ; Théodore II en a confié la défense à Alexis Ducas Philanthropénos². En 1255, nous trouvons également à Mélénikos, importante place forte qui dominait le défilé de Roupel, un chef de troupes locales (τοῦ Μελενικιωτικοῦ προεζάρχων στρατεύματος) et, en même temps, des commandants de la garnison³.

On ne peut pas s'attarder sur tous ces déplacements de troupes et toutes ces combinaisons qui, nécessitées par les opérations militaires et ayant un caractère provisoire, ne créent point des formations stables dans l'administration du pays reconquis. Ce régime reste toujours celui d'une province non pacifiée. Cependant, dès l'époque de la reconquête, nous constatons un effort d'organisation plus concret qui, sans s'éloigner du principe militaire, base d'ailleurs de la structure même de l'administration provinciale, tend à former des cadres plus nettement administratifs. Les uns se présentent comme une survivance des institutions d'avant 1204 ; d'autres accusent une évolution évidente, mais les uns comme les autres se meuvent dans un domaine limité par la tradition.

En effet, après les succès remportés, en 1246, par Jean Vatatzès et surtout après la reprise de Thessalonique, en décembre de cette année, nous voyons se dessiner trois gouvernements généraux. Le premier, ayant pour centre la capitale macédonienne, était confié au grand domestique Andronic Paléologue, père du fondateur de la dynastie. Ce gouverneur est revêtu de larges pouvoirs sur tout le territoire occidental (ἡ δυσμή, τὰ δυτικά μέρη, τὰ δυτικά)⁴. Sa suprématie est conservée sous les succes-

1. Acropolite, I, pp. 123 et 126.

2. *Ibid.*, pp. 72 et 119.

3. *Ibid.*, pp. 114-115.

4. *Ibid.*, p. 83.

seurs immédiats du grand domestique, mort très tôt, Théodore Philès et Michel Lascaris¹. Plus tard, lorsque Michel VIII eut confié le gouvernement de l'Ouest à ses propres frères, ce fut de nouveau Thessalonique qui devint leur siège et leur point de départ (καθέδρα et ὀρμητήριο)².

Autour de Serrès, revenue à l'Empire en cette même année 1246, une nouvelle circonscription s'est formée. Elle comprenait la région du Strymon avec Mélénikos, au Nord, et était placée sous le commandement de Michel Paléologue qui conserva ce poste jusqu'en 1252³. Quant au troisième gouvernement, il a, sous Théodore II, englobé toutes ces villes et régions de la Macédoine occidentale et de l'Albanie, aux frontières peu stables, sans cesse disputées. Ce fut l'historien Georges Acropolite, promu à la dignité de praetor (πραιτωρ), qui, le premier, assumait cette charge. Il était, lui aussi, investi de pouvoirs exceptionnels, ayant sous ses ordres les chefs des détachements militaires, les gouverneurs locaux et les fonctionnaires des finances, qu'il nommait et transférait à son gré⁴.

Les assises de l'administration provinciale dans les territoires européens étaient ainsi posées. De même qu'en Asie Mineure, les anciennes unités n'y ont pas complètement disparu. Nous les retrouvons en Macédoine et en Thrace où les thèmes de Thessalonique, du Strymon et de Voléron, sous différentes combinaisons, continuent à figurer dans les textes diplomatiques jusqu'à une date très tardive⁵. Un recenseur du thème de Thessalonique, le grand veneur Jean Vatatzès, signe un acte en avril 1341, en cette même année où le coup d'état de Jean Cantacuzène allait inaugurer pour la ville une période de troubles et de conflits sanglants⁶. La dernière mention que nous ayons semble dater de

1. *Ibid.*, pp. 84 et 139.

2. Pachymère, I, p. 214.

3. Acropolite, pp. 84 et 94. Plus tard, en 1259, Michel Paléologue, devenu empereur, évoquant ce service, dira (*Ibid.*, p. 162) : « πρώτως γὰρ ἐν αὐτῇ (à Serrès) πρὸς τοῦ μακαρίτου βασιλέως τοῦ θεοῦ μου ἡγεμονεύειν χώρας ἡρξάμην, καὶ πρώτως ἐν αὐτῇ ἐστρατήγησα, καὶ φιλοῦ τὸν τόπον ὡς σὺνήθης ἔδαφος ». Cf. P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, (Paris, 1945), pp. 222-223.

4. Acropolite, pp. 139 et 142. On écrit d'habitude que Georges Acropolite était chargé du gouvernement de toutes les provinces occidentales, Thessalonique y comprise. Un examen attentif du récit de l'historien semble, au contraire, favoriser l'opinion que le gouvernement de cette ville, confié à Michel Lascaris, un oncle de l'empereur, était resté indépendant.

5. St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέται, Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς* de la Faculté des Lettres de l'Université de Thessalonique, tome III (1939), pp. 336 et suiv. et passim. P. Lemerle, *op. cit.*, pp. 221 et suiv.

6. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Nos 72-73, pp. 204 et suiv.

l'année 1420¹. Le thème du Strymon est mentionné, pour la première fois après la reconquête, dans un acte impérial de 1259 dont l'authenticité paraît pourtant très douteuse². Il se présente sous diverses combinaisons à la fin du XIII^e et durant toute la première moitié du XIV^e siècle : comme thème du Strymon et de Serrès, comme thème de Serrès et même comme thème de Voléron, Mosynopolis, de Serrès et du Strymon (Θέμα Βολεροῦ καὶ Μοσυνοπόλεως, Σερρών καὶ Στρυμόνος)³.

Mais, malgré ce conservatisme, les attaches qui unissent les institutions provinciales de l'Empire restauré avec les formes du passé, s'accusent très fragiles. L'administration recherche sans cesse les combinaisons les plus simples. Les ducs qui, à partir du XI^e siècle, ont de plus en plus remplacé les stratèges, personnages maintenant trop importants pour des gouvernements si réduits, ont presque disparu⁴. A leur place apparaissent des dignitaires portant les titres nouveaux des κεφαλαί, προκαθήμενοι, préposés aux κατεπανίκια, καστροφύλακες⁵. Pour ne parler que du thème de Thessalonique, déjà durant les deux premières décades de sa libération, nous y trouvons deux gouverneurs, intimement liés à la famille impériale, qui sont investis de la dignité de κεφαλή : le sébastocrator Constantin Tornikios jusqu'en 1267 et, par la suite, Alexis Ducas Nestongos⁶. On possède du premier un acte daté de décembre 1266⁷. Plus tard, une inscription de 1316 nous révèle l'existence du logothète de l'armée Hyaléas⁸ qui exerçait les fonctions de κεφαλή à Thessalonique⁹ et nous con-

1. P. Lemerle, *op. cit.*, p. 240.

2. *Regesten*, No 1866.

3. P. Lemerle, *op. cit.*, pp. 225 et suiv. Cf. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, Nos 37 et 74-77, pp. 107 et 207.

4. E. Stein, *Untersuchungen*, pp. 21 et suiv. Excepté les provinces asiatiques dont il a été question plus haut, la dignité du duc est attestée à Thessalonique à la fin du XIII^e siècle (P. Lemerle, *op. cit.*, p. 224 ; Fr. Dölger, *op. cit.*, Nos 59-60, p. 166), dans les thèmes du Strymon, de Serrès et de Voléron (P. Lemerle, p. 225), dans les îles de Lemnos et de Cos (*Acta et Diplomata graeca*, tome VI, pp. 246, 254, 258).

5. Nous signalons tout particulièrement le καστροφύλαξ Dermokaitès connu par une inscription gravée sur le chaton d'une bague en or trouvée à Eleusis : M. Hadjidakis, *Un anneau byzantin*, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, tome XVIII (1944), p. 194.

6. P. Lemerle, *op. cit.*, p. 223.

7. Fr. Dölger, *op. cit.*, No 34, pp. 93 et suiv.

8. Sur quelques membres de cette famille, cf. Sp. Lambros, 'Ο ἐκ Θεσσαλονίκης οἶκος Ὑαλέα, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome VI (1909), pp. 49-51.

9. A. Papadopoulos-Kerameus, Ἐπιγραφή Θεσσαλονίκης τοῦ 1316 ἔτους, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome II (1889), pp. 630-632. Cf. P. Lemerle, *op. cit.*, p. 224, note 7.

naissions d'autre part, par un texte diplomatique de 1320, Manuel Lascaris, domestique des scholes d'Occident et képhalé de cette ville (δομέστικος τῶν δυτικῶν σχολῶν, κεφαλὴ τῆς θεοσώστου πόλεως Θεσσαλονίκης)¹. A côté de ceux-ci, nous mentionnons les προκαθήμενοι de Thessalonique, Nicolas Kampanos, en 1262, Jean Sparténos, en 1295, et un troisième en 1323².

Le but du présent paragraphe n'est pas de pousser davantage la recherche sur l'ensemble des institutions provinciales de l'époque des Paléologues. Qu'il nous suffise d'ajouter encore quelques observations sur les formations nouvelles. Elles sont nouvelles en ce sens que, subalternes pour la plupart à leur origine, elles ont éliminé les cadres les plus anciens pour se développer en rouages fondamentaux du système administratif. C'est encore là un de ces phénomènes qui caractérisent d'une façon heureuse la force créatrice de l'organisme étatique de Byzance, conservateur par excellence et, en même temps, hardi dans ses transformations.

En dehors de la dignité du πραιτωρ qui avait été conférée à Georges Acropolite et qui, tirant son origine des services judiciaires du thème, a acquis une importance particulière sous les Commènes³, nous avons attiré l'attention sur l'institution des προκαθήμενοι. Le mot est attesté dès le XII^e siècle pour désigner des chefs de certains services de l'Etat ou de la cour⁴. Dans l'administration provinciale, le προκαθήμενος était le commandant d'une ville ou d'une place qui, à ce qu'il semble, exerçait également des juridictions civiles⁵. L'institution a eu une expansion limitée. Sauf les dignitaires que nous avons signalés à Philadelphie, Smyrne et Thessalonique, nous nommerons Léon Kalognomos, προκαθήμενος de Drama entre les années 1317 et 1322⁶, Sgouros de Jannina en 1321⁷, Michel Malagaris d'Avlon et de Canina de l'Epire du Nord en 1332⁸,

1. P. Lemerle, *ibid.*, pp. 224-225.

2. Fr. Dölger, *op. cit.*, Nos 59-60, pp. 163 et suiv., et 169 ; No 121, 2, p. 331. V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine*, Ἑλληνικά, tome VI (1933), p. 87.

3. Nous la retrouvons notamment dans le gouvernement du thème de l'Hellade et du Péloponnèse : N. A. Bees, *Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas*, Viz. Vremennik, tome XXI (1914), 3^e partie, pp. 215 et suiv. G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen*, pp. 292 et suiv. (170 et suiv.).

4. E. Stein, *op. cit.*, pp. 32, 34, 44 et suiv.

5. C'est ce que laisse tout au moins à supposer la formule d'un acte impérial conservée dans le *Cod. Par. gr.* 2511 sur lequel nous aurons à revenir : C. Sathas, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, tome VI, p. 644.

6. Fr. Dölger, *op. cit.*, Nos 7, 28, 68-69, 121, 3, pp. 41, 83, 201, 332.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 86.

8. *Acta Albaniae*, tome I, No 762, p. 226.

Jean Peretas, καβαλλάριος καὶ προκαθήμενος de Dyrrhachion en 1359¹. Un sceau de plomb qu'on attribue au XII^e siècle nous révèle l'existence d'un προκαθήμενος κάστρου Μαρωνείας en Thrace².

Nous avons exposé ailleurs³ l'histoire de l'institution des κατεπάνω qui, placés au début à la tête de certaines colonies militaires étrangères ou n'appartenant pas aux cadres de l'armée régulière, ont été, à partir de la seconde moitié du X^e siècle, introduits dans l'administration provinciale. «L'institution du catépan, avons-nous noté, originairement modeste, a servi l'Empire au moment des grandes conquêtes de la dynastie macédonienne. C'est justement pendant cette période qui va de l'avènement de Nicéphore Phocas (963) au désastre de Mantzikert (1071) qu'elle a eu son épanouissement. D'une façon générale, le gouvernement des catépans constituait une mesure d'exception que les conditions précaires ont fini par rendre permanente. Nous n'avons pas de renseignements précis, mais je suis porté à croire que ces dignitaires, au début tout au moins, étaient investis de prérogatives plus larges que le stratège»⁴.

Les textes et les monuments sigillographiques du X^e et du XI^e siècle mentionnent des κατεπάνω en Italie, dans les provinces européennes, en Asie Mineure, mais ils ne se servent point du terme κατεπανίκιον pour désigner leurs circonscriptions respectives⁵. Au contraire, à partir de l'extrême fin du XII^e siècle, ils se servent volontiers du terme κατεπανίκιον sans mentionner les κατεπάνω⁶. Mais cette circonscription administrative, se limitant souvent à des régions exiguës voire même à une ville avec ses environs, n'a de commun avec les anciens gouvernements généraux que le nom. Ainsi qu'il a été remarqué, elle correspond maintenant aux subdivisions du thème, à la τούρμα ou au βάνδον⁷. De même que les chefs de celles-ci, le proposé au κατεπανίκιον était nommé par le

1. J. Sakkelion, dans Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome II (1887), p. 474.

2. C'est ainsi que nous avons suppléé la légende de ce monument que l'éditeur attribue à un καστροφύλαξ de Maronée : C. M. Constantopoulos, Κάστρον Μαρωνείας, Θρακικά, tome IV (1933), pp. 35-39.

3. D. A. Zakythinos, Une inscription byzantine du Parthénon et les institutions provinciales de l'Empire, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 199-206.

4. Ibid., p. 205.

5. Sans compter la région septentrionale de l'Apulie qui conserve encore aujourd'hui le nom Capitanate, nous ne connaissons qu'une seule exception pour cette époque : le κατεπανίκιον d'Edesse, en Asie Mineure (Attaliat, p. 168).

6. Exception toutefois faite des κατεπάνω de Smyrne.

7. St. Kyriakidis, op. cit., p. 549.

duc à la circonscription duquel appartenait la région¹. Rien ne prouve, d'autre part, que cette «réforme administrative», suivant laquelle le gouvernement du κατεπάνω a pris une place subalterne, soit due à Alexis Comnène ou à ses successeurs immédiats². Selon toute vraisemblance, il n'y a jamais eu de réforme consciente. L'institution a tout simplement suivi le marasme de tous les cadres politiques de l'Empire qui, depuis le dernier quart du XII^e siècle, s'achemine vers le déclin. Parmi les κατεπανίκια nous nous bornerons à citer, en Asie Mineure, ceux de Smyrne dont il a été question plus haut, et de Larymos, dépendant du thème de Mylassa et Mélanoudion, sous le règne d'Isaac l'Ange (1185-1195)³, et, dans les provinces européennes, ceux de Vagenetia, en Epire (1205)⁴, de Kitros, dépendant du thème de Berrhoea (1198)⁵, de Aenos et de Roussion, en Thrace (1204)⁶, ainsi que les κατεπανίκια Στρυμόνος (1301 et 1317)⁷, Παραστρυμόνος (1321)⁸, Ζιχνῶν (1310)⁹, etc.

On remarquera que nous n'avons point parlé de l'institution de la κεφαλή. C'est qu'elle fera l'objet d'une étude plus attentive dans le paragraphe suivant.

II. La province byzantine de Morée.

C'est à ce moment, critique pour la formation des institutions provinciales de l'Empire restauré, que Michel VIII Paléologue, profitant d'un succès qui mit à sa merci le prince d'Achaïe et ses barons, s'est rendu maître de certaines villes et places fortes de la Morée méridionale. Accessibles seulement par mer, elles ne pouvaient présenter d'intérêt pour la politique byzantine que si elles servaient des projets qu'on se gardait bien d'avouer, mais sur lesquels personne ne pouvait se tromper. En effet, du côté latin comme du côté grec, on était certain que cette portion de territoire, récemment recouverte, ne tarderait pas à devenir un point de départ pour une lutte libératrice et, en même temps, un des principaux champs sur lesquels la Latinité évincée devait livrer bataille,

1. Ainsi qu'il est à conclure d'un acte inséré dans le formulaire publié par C. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, tome VI, pp. 641-642.

2. St. Kyriakidis, ibid., p. 550.

3. Acta et Diplomata graeca, tome IV, p. 320.

4. Acta Albaniae, tome I, No 130, p. 42.

5. D. A. Zakythinos, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως, p. 238.

6. Tafel et Thomas, Urkunden, tome I, p. 484.

7. Fr. Dölger, op. cit., Nos 66-69, pp. 194 et 199.

8. P. Lemerle, op. cit., p. 234.

9. Fr. Dölger, ibid., No 37, p. 108.

à la fois militaire et diplomatique, contre Byzance. Il importait par conséquent à la cour de Constantinople de doter les nouvelles acquisitions d'un gouvernement approprié à ces conditions spéciales.

La cession des places de Laconie a été faite, avant la libération du prince, par les soins de Geoffroy de Bruyères, seigneur de Karytaine, qu'avait accompagné un «archonte de l'empereur» (τοῦ βασιλέως τὸν ἄρχοντα)¹. C'est le premier représentant de l'Empire que nous rencontrons en Morée. Nous ignorons tout de ce personnage, son nom, ses fonctions. Peut-être faut-il l'identifier avec Cantacuzène que nous rencontrons un peu plus tard comme gouverneur (κεφαλὴ) résidant à Monemvasie².

Quoi qu'il en soit, dès les premières hostilités engagées, un corps expéditionnaire a débarqué, en 1263, dans le Péloponnèse méridional, sous le haut commandement du sébastocrator Constantin, frère de l'empereur, accompagné d'un état-major où l'on distinguait de hautes personnalités de l'armée et de la cour. En même temps, la flotte impériale se trouvait dans les parages³. Nous avons exposé ailleurs le détail de l'activité de Constantin Paléologue en Morée⁴. Il nous suffira de noter ici que, durant cette campagne, il a agi comme représentant de Michel VIII, son frère⁵, et que sa mission avait un caractère extraordinaire. Ce fut d'ailleurs une règle dans la politique du règne, ces missions spéciales, confiées à des membres de la dynastie, revêtus de larges pouvoirs militaires et civils, joignant le haut commandement militaire à des fonctions qui différaient peu de celles d'un haut commissaire ou même d'un vice-roi⁶. Bien entendu, tout un réseau d'organes administratifs assurait le fonctionnement de la machine gouvernementale.

Ce n'est pas par conséquent ces pratiques exceptionnelles et ces formes temporaires d'autorité, si significatives par elles-mêmes, que nous nous attacherons à étudier. Notre effort portera surtout sur cette institution moins en vue, cette cellule organique de l'administration

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4494 et suiv.

2. *Ibid.*, vers 4535.

3. Pachymère, I, pp. 205-206.

4. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 33 et suiv.

5. Dans un texte vénitien de 1278 (Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome III, p. 255), nous lisons à propos du sébastocrator Constantin : «ad Savastocratoram, fratrem domini Imperatoris, qui erat ibi de Morea dominus pro ipso domino Imperatore».

6. Nous n'avons pas pu consulter l'étude de Fr. Dölger, *Die dynastische Familienpolitik des Kaisers Michael VIII Palaiologos*, Festschrift E. Eichmann (1940), pp. 180 et suiv.

provinciale que nous avons déjà mentionnée : l'institution de la κεφαλὴ. Des sources littéraires, des documents d'archives, des textes épigraphiques attestent que des gouverneurs portant ce titre et joignant aux attributions militaires des fonctions de l'administration civile, étaient mis à la tête de la province byzantine de Morée, de 1262 à 1348. Parmi ces documents, on réservera, comme il est juste, une place à part aux actes officiels. Or, dans des chrysobulles impériaux, datés de 1314 à 1322, ces chefs provinciaux, juxtaposés aux agents subalternes de l'administration régionale (μερικῶς κατὰ τόπους κεφαλαικεύοντες), sont intitulés de la façon suivante : «οἱ κατὰ καιροὺς εὐρισκόμενοι εἰς καθολικὴν καὶ περιέχουσαν κεφαλὴν τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον ἀπάσης χώρας καὶ τῶν κάστρων τῆς βασιλείας μου», «οἱ κατὰ καιροὺς μέλλοντες ἔχειν τὴν καθολικὴν ἐνοχλὴν τοῦ κεφαλαικίου τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον χώρας καὶ τῶν κάστρων τῆς βασιλείας μου», «κεφαλὴ τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον χώρας καὶ τῶν κάστρων τῆς βασιλείας μου»¹.

Avant d'aborder le problème des origines, il serait intéressant de réunir les renseignements que nous possédons sur les personnages qui ont occupé ce poste, de faire pour ainsi dire la prosopographie des gouverneurs de la Morée byzantine de 1262 à 1348. Le premier qui soit connu est Cantacuzène, très probablement Cantacuzène, ce «chapitaine de l'ost», qui a pris part aux opérations de Constantin Paléologue et qui a trouvé la mort sur le champ de bataille². Selon toute vraisemblance, il appartenait à la même famille qui a donné à Byzance et à Mistra une dynastie et qui est mentionnée comme possédant des terres dans le Péloponnèse, avant 1204³. D'après la *Chronique de Morée*, cet agent du gouvernement résidait à Monemvasie où les Grecs de Mistra l'ont prévenu des mouvements suspects de Guillaume de Villehardouin :

1. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), pp. 104, 110, 114-115, 117.

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 38-39. *Livre de la Conquête*, § 341, p. 132. Georges Pachymère, I, p. 205, atteste que, au moment où Constantin Paléologue se rendait en Morée, son frère, le despote Jean, était chargé d'une campagne contre Michel II d'Epire. Parmi les personnages qui ont accompagné le despote dans son expédition, il nomme Michel Cantacuzène qui a été, plus tard, promu grand connétable (ὁ καὶ μέγας ἐν ὀστέρω κονοσταύλος). Faut-il identifier ce dernier avec notre Cantacuzène de Morée ? Pachymère se serait-il donc trompé en disant qu'il a suivi Jean Paléologue en Epire et, dans ce cas, Cantacuzène ne serait-il pas mort pendant la campagne contre les Francs puisqu'il a occupé par la suite la dignité du grand connétable ?

3. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome I, p. 470.

Μαντατοφόρους ἔστειλαν εἰς τὴν Μονοβασίαν
εἰς κάποιον Καντακουζηνόν, ὅπου ἦτον κεφαλὴ τους·
ἐγράψαν κ' ἀφιρῶσαν τον κ' ἐπληροφόρεσάν τον
τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγκιπας μὲ ὅλα του τὰ φουσσᾶτα,
τὴν μάχην ἐπεχείρησεν κατὰ τοῦ βασιλέως¹.

Le parakoimomène Macrénos que la *Chronique de Morée* porte comme gouverneur impérial (κεφαλὴ τοῦ βασιλέως)², appartenait à l'état-major de Constantin Paléologue et ce fut lui qui assumait le commandement du corps expéditionnaire, lorsque le sébastocrator eut quitté la péninsule. Accusé de trahison, après la bataille de Makry-plagui, il tomba en disgrâce et faillit avoir les yeux crevés³.

En 1270, il est question d'un des neveux de Michel VIII (Alexis Philanthropénos, suppose-t-on)⁴ qui, à la tête d'une armée de mercenaires Turcs et Coumans et de Grecs d'Asie Mineure, s'est rendu en Morée pour poursuivre la guerre contre les Francs. Se rapportant à maintes reprises à ce personnage, le *Livre de la Conquête* dit que l'empereur de Constantinople a envoyé à Monemvasie «un grant gentil homme qui son neveu estoit»⁵, tandis que la *Chronique grecque* le qualifie toujours de κεφαλὴ τοῦ βασιλέως⁶. L'un comme l'autre taisent son nom. Le chroniqueur grec rapporte cependant :

Ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας λέγει τῶν κεφαλᾶδων
ὅτι ἔξευρεν κ' ἐγνώριζεν τὴν κεφαλὴν ἐκεῖνην,
ὅπου εἶχεν γὰρ ὁ βασιλεὺς ἀπάνω εἰς τὸν λαόν του,
ὅτι ἦτον ἀλαζονικὸς κ' εἶχεν μεγάλην δόξαν
κ' ἔπαρσιν στὰ φουσσᾶτά του, τὰ εἶχεν μετ' ἐκεῖνον⁷.

Ces textes taisent également le nom d'un autre gouverneur impérial (κεφαλὴ τοῦ βασιλέως, κεφαλὴ τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων, κεφαλὴ τῶν Ῥωμαίων) qui est mentionné à l'occasion de la prise du château d'Araklovon par le seigneur champenois Godefroi de Bruyères, homonyme et neveu du baron de Karytaine⁸.

En Septembre 1289, Florent de Hainaut, par son mariage avec Isabelle

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4534 et suiv.

2. *Ibid.*, vers 4556 et suiv. et 4617. *Livre de la Conquête*, §§ 331 et suiv., pp. 124 et suiv.

3. Pachymère, I, pp. 207 et suiv.

4. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 292.

5. *Livre de la Conquête*, § 456, p. 176.

6. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 6642, 6658, 6683, 6700, 6743.

7. *Ibid.*, vers 6641 et suiv.

8. *Ibid.*, vers 8321 et suiv. *Livre de la Conquête*, §§ 579 et suiv., pp. 230 et suiv.

de Villehardouin, devenait prince d'Achaïe. Alarmé par l'état piteux de son apanage, il s'efforça d'y remédier en obtenant une paix durable avec les Grecs. Sans tarder, il manda ses représentants auprès du gouverneur de Mistra en proposant la conclusion d'un traité. «Et quant le chapitaine des Grex ot receü ces nouvelles dou prince, si lui sembla bon; et loa moult le prince pour sage seignor et bon gouverneur, quant il serchoit de mettre pais en son pays. Lors fist ceste response; car sa chapitainerie et son office ne devoit durer plus que un an, car l'empereor ne lessoit nul de ses chapitaines passer l'année que il ne les changast; et se il vouloit faire la pais de tant de temps comme il seroit en l'office, il la feroit si fort et si bonne comme il le saroit deviser; mais se il la vouloit faire de plus de temps, il la convendroit faire avec l'empereor»¹. Andronic II, mis au courant de ces négociations, envoya Philanthropénos comme délégué plénipotentiaire, investi toutefois de la dignité de κεφαλὴ τοῦ Μορέως². La paix conclue à Clarentza, fut ratifiée par l'empereur en présence du connétable de la principauté Jean de Chauderon et de Geoffroy d'Aunoy, seigneur d'Arcadie, que Philanthropénos a accompagnés à Constantinople.

Aux alentours de l'année 1308, Andronic II, à la suite des difficultés que l'Empire éprouvait de toutes parts, semble avoir entrepris une réforme administrative qui, sans modifier les cadres existants, tendait à renforcer le mandat du gouverneur de Morée. Le système des chefs, révoqués tous les ans, a dû s'avérer inefficace d'autant plus que les voies maritimes devenaient difficilement praticables pour les Byzantins. C'est de cette façon que nous devons interpréter la présence dans le gouvernement du Péloponnèse de personnalités importantes dont le mandat était relativement long et les pouvoirs sans doute étendus. Le premier qui nous soit connu est un jeune descendant de l'illustre famille des Cantacuzènes

1. *Livre de la Conquête*, § 599, p. 240. Cf. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 8689 et suiv.

Ἐν τούτῳ γὰρ, ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος ὅπου ἦτον,
ἀπέστειλεν ἀπόκρισιν τοῦ πρίγκιπος ἐτέτοιαν,
τὸ πῶς ἦτον τὸ τέρμενον κοντὸν νὰ τὸν ἀλλάξουν,
νὰ ἔλθῃ ἄλλη κεφαλὴ κ' ἐκεῖνος νὰ ὑπαγάγῃ,
καθὼς ἐνι τὸ σύνθηρος καὶ κάμνει ὁ βασιλεὺς
καὶ πᾶσα χρόνον κεφαλὴν ἀλλάσσει στὸν Μορέαν.

Dans le vers 8675, ce gouverneur est qualifié de περιεχοῦσα (sic) κεφαλὴ. C'est la seule fois que ce terme, dont nous aurons à nous occuper plus loin, figure dans notre texte.

2. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 8708 et suiv.

dont le nom, familier déjà en Morée, devait par la suite se lier davantage avec l'histoire du pays. Père du futur empereur de Byzance, il a été nommé par Andronic II gouverneur du Péloponnèse à l'âge de vingt et un ans (εις τὴν ἀρχὴν ἐξεπέμφθη Πελοποννήσου). Après un service de huit ans, il y a trouvé la mort. Dans un moment difficile de sa vie, Jean Cantacuzène songera avec quelque attendrissement à cette mort prématurée¹.

Ce fut Andronic Paléologue Asan qui lui succéda au gouvernement de la Morée. Fils de Jean III, roi Assénide de Bulgarie, qui a dû quitter son pays en 1280, et d'Irène, fille de Michel Paléologue, beau-père de Jean Cantacuzène, il vécut dans cette atmosphère trouble qui régnait à Byzance dans la première moitié du XIV^e siècle. On trouvera ailleurs² le détail de sa mission dans le Péloponnèse où sa présence est signalée dans les années 1316, 1320 et 1323³. C'est d'ailleurs vers cette dernière date, qu'Asan fut révoqué par Andronic le jeune, reconcilié avec son grand-père. Son nom a été mêlé dans les affaires qui ont provoqué la deuxième phase de la guerre civile des deux Andronic⁴.

Après Andronic Asan, la prosopographie des gouverneurs du Péloponnèse est d'une pauvreté décevante. Nous savons qu'Andronic II, dans le dessein d'affaiblir le parti de son petit-fils, a offert ce poste au grand domestique Jean Cantacuzène, mais celui-ci a trouvé le moyen de s'y soustraire⁵. Sous ce même empereur très vraisemblablement, on cite le nom du gouverneur (ἔρχων συμπάσης Πελοποννήσου) André, père de Saint Léonce d'Achaïe dont Georges Scholarios écrira l'éloge⁶.

De ces maigres renseignements, il est dès maintenant possible de tirer quelques conclusions générales.

La version grecque de la *Chronique de Morée*, ainsi que les documents d'archives, conservés sous leur forme originelle ou sous la forme d'inscriptions, désignent les gouvernements du Péloponnèse, de 1262 à 1348, en employant le terme technique de κεφαλή. Ils se servent parfois des

1. Cantacuzène, I, p. 85.

2. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 70 et suiv.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 52. *Livre de la Conquête*, p. 404. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, p. 115.

4. Nicéphore Grégoras, tome I, pp. 362-363. St. Binon, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue*, Byz. Zeitschrift, tome XXXVIII (1938), pp. 379 et suiv.

5. Cantacuzène, I, p. 85.

6. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 76-77. En exposant les événements de l'année 1325, le *Libro de los Fechos*, § 660, p. 145, cite un capitaine nommé Protokynégos. Nous ne saurions préciser si ce personnage dont le nom désigne une dignité de la cour, est un gouverneur du Péloponnèse ou un simple officier.



expressions καθολική et περιέχουσα κεφαλή qu'ils opposent aux μερικῶς κατὰ τόπους κεφαλαικεύοντες, chefs subalternes ayant la gestion de régions limitées ou, très souvent même, de villes. Contrairement à ces sources, les écrivains savants et puristes évitent d'employer le mot. Dans les passages que nous avons cités plus haut, Cantacuzène, parlant de son père, dit «εις τὴν ἀρχὴν ἐξεπέμφθη Πελοποννήσου», et Nicéphore Grégoras, se rapportant à Andronic Asan, rappelé de son gouvernement, écrit de son côté : «τὴν ἐπιτροπὴν καὶ διαίκισιν ἔχων ἐκεῖνος τῶν Πελοποννησίων Ῥωμίων».

Bien que, comme d'ailleurs toutes presque les institutions provinciales, les κεφαλαί eussent leur origine dans les cadres de l'armée, le gouverneur impérial de Morée était en même temps le commandant des forces armées et le chef de l'administration civile. Peut-être avait-il en outre certaines attributions dans les services judiciaires. Vu l'isolement de sa circonscription et la difficulté d'une prompt communication avec le centre, le représentant de l'empereur semble avoir été investi de pouvoirs assez larges puisque, sollicité par Guillaume de Villehardouin se rendant en Italie pour prêter secours à Charles d'Anjou, son souverain, il a eu la faculté de conclure directement une trêve annuelle¹. Cependant pour des affaires plus graves, comme la paix avec Florent de Hainaut en 1289, Andronic II eut recours à un agent extraordinaire.

Le gouverneur du Péloponnèse, de même que tous les préposés à l'administration des provinces, était directement nommé par l'empereur. Sans que le témoignage de la *Chronique de Morée* doive être interprété d'une manière rigide, le pouvoir central avait la tendance de révoquer tous les ans le mandat de ses représentants en Morée. Par une mesure de précaution dont il a eu souvent à se louer, il s'attachait à ne pas trop prolonger le séjour de ses agents dans les mêmes provinces. D'une façon générale, tous les mandats étaient révocables à la mort ou au détronement d'un empereur². En ce qui concerne la province byzantine du Péloponnèse, à partir de la première décade du XIV^e siècle, cette pratique est abandonnée. Le mandat des gouverneurs, choisis parmi les personnalités les plus en vue de la cour et de l'armée, était prolongé pendant un certain nombre d'années.

La préhistoire de l'institution qui nous occupe est essentiellement l'histoire d'un mot. Déjà sous le Bas-Empire et pendant les premiers siècles

1. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 6879 et suiv.

2. Cf. Jean Cantacuzène, I, p. 16.

byzantins, le mot *κεφαλή* est attesté dans différentes acceptions spéciales. Ainsi, dans les papyrus, il est employé tantôt comme un terme d'administration financière¹, tantôt pour désigner le chef d'une association². Ailleurs, il signifie en général le chef, le préposé, plus particulièrement le supérieur d'un couvent³. Le passage de cette valeur primitive au sens précis du chef d'un corps ou d'un détachement d'armée ou à celui d'un directeur de service administratif, s'est fait sans difficulté.

Partant du principe, généralement admis, que les institutions provinciales procèdent d'habitude de l'évolution des cadres militaires, c'est vers ceux-ci que nous devons par excellence porter notre intérêt. Certains textes, d'un caractère moins savant, nous serviront de jalons pour restituer les étapes par lesquelles une expression a fini par prendre la valeur d'un terme technique. Ainsi à maintes reprises⁴ le chroniqueur Théophane emploie les phrases *προβάλλεσθαι κεφαλὴν*, *ἐφιστάναι κεφαλὴν*, *ποιεῖν κεφαλὴν*. Se rapportant notamment à l'expédition navale que Léon III a entreprise contre l'Italie à la suite des troubles iconoclastes (732), il écrit : «καὶ ἐξοπλίσας στόλον μέγαν ἀπέστειλε κατ' αὐτῶν Μάνην, τὸν στρατηγὸν τῶν Κυβερραιωτῶν, κεφαλὴν ποιήσας εἰς αὐτούς»⁵. La distinction entre les fonctions réelles qu'exerçait ce stratège des Cibyrrhéotes et le commandement en chef de l'expédition italienne est très caractéristique. Il faut signaler, dans ce même ordre d'idées, un passage des *Tactica* de Léon le Sage où l'auteur expose l'opinion qu'anciennement les stratèges étaient désignés sous le titre de *ὑποστράγγης*, celui de *στρατηγός* étant réservé au représentant de l'empereur qui était placé à leur tête : «καὶ διὰ τὴν τοιαύτην αἰτίαν ὁ στρατηγὸς ὑποστράτης ἐκαλεῖτο, στρατηγὸς δὲ κυρίως ἐλέγετο ὁ ἐκ προσώπου βασιλέως ἐπὶ πάντων κεφαλὴ ἀποστελλόμενος»⁶. Nous constaterons que le mot commence à prendre un sens plus précis dans un passage connu où Constantin Porphyrogennète parle de l'expédition de Crète en 949. Entre autres éléments du corps expéditionnaire, il mentionne les Slaves, installés dans le thème d'Opsikion, en Asie Mi-

1. G. Rouillard, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, (2^e éd., Paris, 1928), pp. 80-81, note 6.

2. Fr. Dölger, *Beitraege zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung*, (Leipzig, 1927), p. 50, note 6.

3. Traité de Saint-Pachôme : Migne, *Patr. graeca*, tome XL, col. 952.

4. Théophane, éd. de Boor, tome I, pp. 385, 410, 455.

5. *Ibid.*, p. 410.

6. Cité par St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέτα*, p. 377, note.

neure, et leurs trois chefs (*αἱ τρεῖς αὐτῶν κεφαλαί*)¹. Il faut ajouter que le terme *κεφαλή* figure également dans un monument curieux, une inscription protobulgare où un souverain de la Bulgarie anté-chrétienne, peut-être Kroum lui-même, décrit la disposition du front dans une bataille livrée contre les Byzantins².

On pourrait multiplier ces exemples, mais il est déjà évident que le terme a été employé pour désigner le chef militaire tantôt d'une armée, tantôt d'un détachement de peu d'importance. Nous avons insisté plus haut sur le caractère plutôt populaire des textes qui ont été produits. En effet, les écrivains puristes, jusqu'au XV^e siècle même, montreront une certaine aversion pour le terme *κεφαλή*, comme ils le feront d'ailleurs dans d'autres cas où la noble vétusté de l'acception n'était pas garantie. August Heisenberg a rappelé, à ce propos, la différence qui existe entre l'oeuvre historique de Nicétas Choniate et la brève version qui en a été conservée en langue simple. Or, partout où l'auteur se sert des mots *ἀρμοστής*, *ἀρχή*, *πραιτωρία*, *ἀρχή*, dignes de son style particulièrement châtié, le compilateur ne dédaigne pas d'avoir recours aux termes vulgaires *κεφαλή* et *κεφαλατίκιον*³. Il ne serait pas sans intérêt de noter qu'on ne connaît pas de sceau de plomb dont la légende contienne ce même terme.

Malgré l'insuffisance de nos sources, malgré ce purisme qui nous prive d'une importante matière d'observation, il nous est permis d'affirmer qu'il s'est passé avec les *κεφαλαί* ce qui était arrivé avec les autres cadres de l'administration provinciale, stratèges, turmarques, ducs, catépans : à savoir que le commandant militaire d'une place ou d'une région a fini par cumuler les fonctions de l'administration civile. La *κεφαλή*, chef d'un détachement ou d'une garnison, a donné son nom au gouvernement d'une ville, d'une contrée, d'une province plus ou moins importante.

La mention la plus ancienne que nous connaissions de ce terme, pris dans ce sens spécial, remonte à la deuxième moitié du XI^e siècle et, plus précisément, au règne de Michel VII (1071-1078), pendant lequel fut

1. Porphyrogennète, tome I, pp. 662 et 669. Cf. St. Kyriakidis, *ibid.*, pp. 558 et suiv.

2. W. Beschewliew, *Die Protobulgarischen Inschriften*, (Sofia, 1934), pp. 49 et 136. Cf. H. Grégoire, *Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare*, Byzantion, tome IX (1937), pp. 749 et suiv.

3. En voici deux exemples caractéristiques : Nicétas, p. 429 : «ἀναποιῶν δὲ καὶ τὰς πραιτωρίας ἀρχάς...» ; version : «πέμπων δὲ εἰς τὰ κεφαλατίκια...». Nicétas, p. 584 : «καὶ τὰς ἀρχὰς προὔβαλλεν εἰς ἐξόννησιν ὡς τὰς ὑπώρας οἱ ἀγοραῖοι» ; version : «καὶ τὰ κεφαλατίκια ἐπώλει ὥσπερ τὰς ὑπώρας οἱ πωρικοπῶλαι». Cf. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, (Munich, 1920), pp. 86 et suiv.

rédigé ce texte curieux et intéressant, le *Stratégikon* de Kékauménos. Il y est en effet question d'une «περιέχουσα κεφαλή εἰς τὸν τόπον»¹. Selon toute vraisemblance, à cette date, le dignitaire qui portait ce titre était placé sous les stratèges et les ducs du thème. Déjà le rétrécissement du territoire s'accroissant de plus en plus, les chefs subalternes commencent à se distinguer dans l'administration des circonscriptions amoindries.

Il faut cependant descendre au XIII^e siècle² pour trouver l'institution dans son plein développement. On pourrait dire qu'elle est essentiellement européenne puisque nous n'en avons presque pas de trace dans les provinces asiatiques³. En dehors des gouverneurs du Péloponnèse dont nous venons d'esquisser la prosopographie, les *κεφαλαί* de Thessalonique ont déjà fait l'objet d'une mention spéciale. Autour de la cité macédonienne, les empereurs de Byzance ont plus d'une fois essayé de créer un gouvernement général. En 1330, nous y trouvons un personnage de la guerre civile, Syryannès, investi de la dignité de *κεφαλή τῶν κατὰ Δύσιν κάστρων καὶ χωρῶν*, suivant un texte diplomatique⁴, ou de celle de *στρατηγὸς Ἑσπέρας*, comme la préfèrent les historiens de l'époque dans leur zèle puriste⁵. Sans parler des circonscriptions sans importance, nous trouvons notre institution, pendant la première moitié du XIV^e siècle, dans les provinces de Serrès et dans les thèmes réunis de Voléron, Mosynopolis, Serrès et Strymon ou de Voléron, Mosynopolis et Christopolis (Kavalla). Ce même régime, avec ses agents grecs, est conservé sous l'éphémère domination serbe⁶.

Plus à l'Est, en Thrace, sur les côtes de la Mer Noire et jusque dans la région même de la capitale, on rencontre les cadres des *κεφαλαί*, moins précis cependant et plus émiettés. Un document rédigé aux alentours de

1. Kékauménos, *Strategikon*, éd. B. Wassiliewsky et V. Jernstedt, (Saint-Petersbourg, 1896), p. 40.

2. Il est vrai que dans un document de 1184 nous trouvons un gouverneur de Crète qualifié de «κεφαλή τῆς περιβλέπτου νήσου Κρήτης», mais cette pièce est indubitablement un faux : *Regesten*, No 1561.

3. Georges Pachymère, I, p. 24, et II, p. 428, se rapportant au service de Michel Paléologue comme gouverneur de Mésothynie et des Optimates et, plus tard, au gouvernement de Ducas Nestongos à Magnésie, emploie les expressions : «εἰς κεφαλὴν τεταγμένον Μεσοθύνιαν καὶ αὐτῶν Ὀπτιμάτων», «εἰς κεφαλὴν ὄντος», mais le terme ne semble pas encore avoir pris sa valeur strictement technique.

4. St. Binon, *op. cit.*, Byz. Zeitschrift, tome XXXVIII (1938), pp. 133 et suiv., 377 et suiv. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, No 39, p. 114.

5. Jean Cantacuzène, I, pp. 436 et 450.

6. P. Lemerle, *op. cit.*, pp. 225-226, 237 et suiv.

l'année 1338, nous révèle l'existence des *κεφαλατικέοντες εἰς τὴν Θεοφύλακτον, Θεοδοξαστον καὶ Θεομεγάλωντον Κωνσταντινούπολιν*¹ qui ne sont autres que les *ἄρχοντες* ou *ἐπιτροπεύοντες* Βυζαντίου dont parlent les historiens² et dont les fonctions étaient différentes de celles des préfets de ville. On mentionne des *κεφαλαί* à Sozopolis, en 1363³, à Sélymbrie, en 1400-1401⁴, et peut-être à Andrinople même⁵.

Sur les confins occidentaux du monde grec, en Epire, et surtout en Thessalie, des circonscriptions administratives sont placées sous le gouvernement de *κεφαλαί*. Celles-ci sont attestées à Belagrada (aujourd'hui Bérat, en Albanie) en 1327 et en 1413⁶, à Avlon et Kanina, en 1332⁷, à Jannina, en 1319⁸. De très bonne heure, les parties de la Thessalie soumises à l'Empire ont formé une province qui est déjà mentionnée en 1276 et dont le gouvernement, jusqu'à la domination serbe (1348), fut confié à un représentant impérial investi de la dignité de *κεφαλή τῆς Μεγάλης Βλαχίας, κεφαλή τῆς χώρας Βλαχίας, περιέχουσα κεφαλή*⁹. Dans cette même région thessalienne, à côté du gouvernement général, nous signalons des *κεφαλατικέοντες* à Démétrias, en 1272¹⁰, et à Halmyros, en 1268¹¹. Les princes serbes n'ont pas complètement supprimé ces cadres administratifs¹². Nous nous bornerons à ajouter qu'on retrouve

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 188.

2. Jean Cantacuzène, I, pp. 312, 399; II, p. 136 et III, p. 63.

3. *Jus Graecoromanum*, éd. Zepos, tome I, p. 690.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 401 et 503.

5. *Ibid.*, tome I, p. 156.

6. Jean Cantacuzène, I, pp. 214, 232-233. A. Alexoudis, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς ἱεραῖς ἐκκλησίαις τῆς συνοικίας Κάστρου, πόλεως Βερατίου τῆς μητροπόλεως Βελεγράδων εὐρισκομένων ἀρχαίων χειρογράφων, Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome V (1897), p. 358.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, p. 109.

8. *Ibid.*, tome V, p. 80.

9. *Ibid.*, tome IV, p. 420. N.A. Bees, Σερβικά καὶ Βυζαντινά γράμματα Μεταώρου, Βυζαντίς, tome II, p. 63. J. Voyatzidis, Τὸ Χρονικὸν τῶν Μεταώρων, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome I (1924), pp. 144 et suiv., 156 et suiv. Sur le gouvernement de Jean l'Ange (à partir de 1342) et de ses conditions spéciales, cf. D.A. Zakythinos, *Processus de Féodalisation*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 506 et suiv.

10. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, p. 359.

11. *Ibid.*, p. 388. Cf. p. 390. N. Iannopoulos, Ἀλμυρὸς καὶ Θῆβαι αἱ Φθιώτιδες, Θεσσαλικά Χρονικά, tome IV (1934), p. 179.

12. N. A. Bées, *op. cit.*, pp. 77 et 94. Soloviev et Mochin, *Diplomata graeca regum et imperatorum Serviae*, pp. 224 et 242.

notre institution dans les îles grecques, notamment à Lemnos¹ et à Cos², de même que dans l'Empire de Trébizonde³. Au delà des limites du monde grec, elle a été introduite dans le système gouvernemental des Serbes et des Bulgares non seulement dans les provinces byzantines que ceux-ci ont occupées, mais aussi dans leur propre domaine national⁴.

On voit par cette répartition géographique et cette énumération où nous n'avons cependant noté que les traits principaux, que l'institution des *κεφαλαί*, se précisant surtout à partir du milieu du XIII^e siècle, se propage au XIV^e, gagne les limites du monde hellénique, depuis le cap Ténare jusqu'aux régions pontiques et au delà des Monts Acrocérauniens, pour atteindre le système gouvernemental des peuples slaves. On a peu de renseignements sur les attributions de ces agents de l'Empire décadent et sur l'étendue de leurs pouvoirs. Nous rappelons que les sources péloponnésiennes en distinguent deux catégories : les *καθολικαὶ καὶ περιέχουσαι κεφαλαί* et les *μερικῶς κεφαλαικεύοντες*. Cette distinction n'est pas spécialement moréote. En dehors du texte de Kékauménos, déjà cité, nous la retrouvons dans le gouvernement des provinces et des villes d'Occident (*καθολικῶς κεφαλαικεύοντες εἰς τὰ κατὰ Δύσιν κάστρα καὶ τὴν χώραν*), en 1327⁵, à Serrès et dans la Macédoine orientale, sous Andronie III⁶, en Thessalie, vers 1340⁷. Selon toute vraisemblance, les *καθολικαὶ* ou *περιέχουσαι κεφαλαί* ont remplacé les ducs des thèmes dans toutes leurs jonctions. Quant aux *μερικῶς κεφαλαικεύοντες*, préposés à l'administration des forteresses, ils devaient pourvoir à l'entretien et à la garde des celles-ci, à l'établissement de l'ordre, aux bons rapports entre les citoyens.

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome VI, pp. 254 et suiv., 267. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Nos 26 et 32, pp. 73 et 89.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome VI, pp. 186 et suiv., 247 et suiv.

3. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημόν*, tome IV (1907), pp. 278 et 282. Th. Uspensky et V. Benechevitch, *Actes de Vazelon*, (Léningrad, 1927), pp. 61, 92, 100.

4. C. Jirecek, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, I (Vienne, 1912), pp. 12 et suiv. M. Lascaris, *Diplôme du Tsar Ivan Asen II*, (Sofia, 1930), pp. 38 et 58.

5. *Actes de l'Athos*, IV : Viz. Vremennik, tome XIII (1906-1907), p. 60 (en appendice).

6. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 104 et 109.

7. J. Voyatzidis, *op. cit.*, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome I (1924), pp. 156 et suiv. Il est à noter que cette distinction se retrouve également dans les actes grecs des princes serbes : Soloviev et Mochin, *op. cit.*, pp. 20 et 82. Dans un prostagma d'Etienne Douchan, daté de février 1352 (*Ibid.*, p. 176), on lit, non sans surprise, cette phrase : «τῶν ὑπὸ τὴν βασιλείαν μου εὕρισκομένων κεφαλῶν καθολικῶν ἢ μερικῶν ζουπάνων!».

Ils avaient également à veiller à ce que les habitants s'acquittassent des charges et services dus à l'Empire¹.

III. Despotat et Empire.

La province byzantine du Péloponnèse, gouvernée par des agents impériaux jusqu'à l'année 1348, fut érigée en despotat à l'intention de Manuel, fils puîné de Jean VI Cantacuzène. Un changement venait de se produire dans l'ordre dynastique. Après une guerre civile, Jean VI faisait, le 3 février 1347, son entrée dans la capitale, s'emparait du pouvoir et, en «dégitimiste» qu'il s'était toujours montré², sans abolir la famille régnante, associait la sienne à l'Empire. L'intérêt qu'il portait au Péloponnèse se présentait pour lui comme une dette héréditaire. Il s'en était déjà occupé du vivant d'Andronie III, lorsque, grand domestique, il recevait des envoyés qui venaient lui proposer la soumission des Latins d'Achaïe³. Et c'est peut-être depuis cette époque qu'il a conçu le dessein de doter cette province lointaine d'un gouvernement fort. Voici toutefois comment l'empereur lui-même justifie sa décision : «Le Péloponnèse, dit-il, était entièrement ravagé non seulement par les Turcs qui attaquent le pays avec des flottes importantes, et par les Latins d'Achaïe, sujets du Prince, mais surtout par les habitants eux-mêmes qui se trouvent continuellement en guerre entre eux, pillent leurs biens et s'entre-tuent. Les bourgades de la campagne, privées de défense, étaient détruites par les ennemis extérieurs, tandis que les villes devenaient la proie de la population : on en attendait la disparition complète. Aussi l'empereur s'était-il déterminé à prendre quelque soin des affaires moréotes et, n'ayant rien de plus généreux à faire, il envoya son fils, le despote Manuel, avec des navires pour gouverner le Péloponnèse et pour prendre toutes les mesures possibles»⁴.

L'anarchie qui régnait dans la péninsule et sans doute aussi des con-

1. Ἐνταλμα κεφαλαικίου : C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, tome VI, pp. 642-643. Ainsi qu'il résulte de ce texte et de certains autres, les *κεφαλαί* percevaient sur les revenus locaux leur indemnité : *δίκαια τοῦ κεφαλαικίου, κεφαλαιτικόν, κεφαλῆτικόν*. Cf. Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der Byz. Finanzverwaltung*, pp. 50-51, et *Aus den Schatzkammern*, pp. 153 et 176. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Ἑλληνικά*, tome I (1928), pp. 380 et suiv.

2. Fr. Dölger, *Johannes VI Kantakuzenos als dynastischer Legitimist*, *Annales de l'Institut Kondakov*, tome X (1938), pp. 19 et suiv.

3. Cantacuzène, II, pp. 74 et suiv.

4. *Ibid.*, III, p. 85.

sidérations dynastiques ont dicté à Cantacuzène ces dispositions exceptionnelles. Mais ni le passage cité ni d'autres témoignages ne nous autorisent à affirmer que l'empereur, plaçant son fils à la tête du gouvernement de la Morée, avait l'intention et la conscience de créer pour lui un apanage. Le mandat de Manuel se présente à l'origine comme une de ces missions extraordinaires et temporaires dont la pratique, avons-nous déjà noté, était courante sous les premiers Paléologues¹. Ce furent les conditions locales et surtout l'évolution des affaires dynastiques qui ont donné à cette nomination, mesure par excellence administrative, une importance particulière. Et ce furent ces mêmes facteurs qui ont contribué à la création d'un organisme politique dont les formes étatiques devinrent par la suite de plus en plus précises.

Si cette façon de voir est juste, l'idée de l'apanage n'est pas celle qui a prévalu dans la fondation du Despotat de Morée. Elle ne serait venue qu'ultérieurement comme une pratique qui ménageait les susceptibilités et amortissait les chocs entre les membres de la dynastie que la discipline familiale ne retenait plus indissolublement liés autour de la personne du Prince. D'ailleurs la condition juridique de l'Etat grec du Péloponnèse n'est pas précisément celle d'un simple apanage, beaucoup moins d'un apanage héréditaire². Plus ample à certains égards, elle se présentait moins étendue dans d'autres. Un examen attentif des rapports qui existaient entre le Despotat et l'Empire nous fixera sur la nature du pouvoir des despotes de Mistra. Et ce sera là un des aspects essentiels des institutions politiques de la Morée byzantine aux XIV^e et XV^e siècles.

La fondation du Despotat de Morée appartient à ces phénomènes qui ont suivi la dislocation du pouvoir à Byzance. A une date plus ancienne, toute cession de territoire eut été inadmissible, étant contraire à la théorie romaine de l'Empire unique et universel. A peine l'Etat moyen avait-il toléré certaines autonomies périphériques et certaines puissances clientes. Sa tendance était de supprimer toute particularité et de les

1. C'est ainsi qu'envisageait cette mission un contemporain, Nicéphore Grégoras, (III, pp. 248-249), disant que Manuel «δεσπότης τὸ ἄξιωμα ὢν, ἐς Πελοπόννησον πέμπτον ἔτος ἡδὴ (1352-1353) τῶν ἐκεῖ ρωμαϊκῶν χωρίων καὶ πόλεων τῇν ἐπιτροπὴν διοικῶν». Au contraire, un écrivain postérieur, Georges Phrantzès (pp. 45-46, éd. J.B. Papadopoulos), dont le témoignage a, bien entendu, une valeur relative, rapporte que Jean Cantacuzène a créé son fils despote à Sparte «βουλόμενος ἵνα πᾶσαν ἐξουσίαν καὶ ἀρχὴν ὑφ' ἐαυτοῦ καὶ τοῖς υἱοῖς αὐτοῦ κληρὸν ποιήσῃ».

2. Sur les apanages sous les Paléologues, cf. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, (Paris, 1949), pp. 46 et suiv.

incorporer, les unes comme les autres, dans le territoire impérial. Telle fut par excellence la politique de la dynastie macédonienne. Néanmoins le mouvement centrifuge et séparatiste qui gagne Byzance à partir du XII^e siècle, apporte un bouleversement profond aux conceptions politiques des Byzantins et, les circonstances générales aidant, les a achevinées vers la décomposition du pouvoir, conjuguée avec le démembrement du territoire. Andronic II pouvait encore déclarer qu'il était impossible «τὴν μοναρχίαν Ῥωμαίων πολυαρχίας ποιῆσαι». Un de ses successeurs immédiats, Jean V Paléologue, se permettait d'affirmer, peu après 1371 : «καὶ τοῦτο τοῖς βασιλεῦσιν ἐν ἔθει, ὁ βούλονται τῆς αὐτῶν χώρας οἷς βούλονται τοῦτ' ἀριστεῖον διδόναι»¹.

La politique des apanages était inconnue à Byzance avant le XIV^e siècle. Des projets se forment cependant dès l'époque des Comnènes. Il est notamment question du dessein de Jean II de reconquérir Antioche et d'en faire, avec Attalie et Chypre, un apanage pour son fils Manuel². Des renseignements de source occidentale veulent que ce dernier, devenu empereur, mariant sa fille avec Regnier de Montferrat, lui ait donné en dot Thessalonique³. Plus tard, Michel VIII songera à faire de cette ville et d'une partie de la Macédoine une puissance à part (ιδίαν ἀρχὴν τινά) et un gouvernement royal (καὶ βασιλείον αὐτοκρατορίαν) à l'intention de son fils Constantin⁴. On connaît, enfin, les intrigues de l'impératrice Yolande-Irène, femme d'Andronic II, pour créer un Etat en faveur de son fils Théodore, le futur fondateur de la dynastie paléologuienne de Montferrat⁵.

Tous ces projets, intéressants comme témoignages d'un certain état d'esprit, n'ont pas abouti. Cependant, dès le règne de Michel VIII, le pouvoir absolu du Prince reçoit de graves atteintes. La délimitation des droits d'Andronic, associé au trône, faite par prostagma impérial du 8 novembre 1272, document unique dans la tradition byzantine, doit être interprétée dans ce sens⁶. La première guerre civile fit accentuer davan-

1. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, (Athènes, 1948), pp. 33-34. Du même, *Processus de féodalisation, L'Hellénisme Contemporain*, 1948, p. 511.

2. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, p. 325.

3. E. Faral, dans son édition de Villehardouin, tome II, p. 71, note 3.

4. Nicéphore Grégoras, I, p. 187. Cf. P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, p. 187.

5. P. Lemerle, *ibid.*, pp. 187 et suiv.

6. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, pp. 41 et suiv. Cf. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, pp. 45-46.

tage les tendances séparatistes. Bien que l'unité de l'Empire fût théoriquement préservée, l'accord conclu en juin 1321 entre Andronic II et Andronic III se basa effectivement sur le partage du territoire¹. A la suite de la deuxième guerre civile, nous assistons à la cession du gouvernement de Thessalie à Jean l'Ange (1342)², à la fondation du Despotat de Morée et aux efforts de Matthieu Cantacuzène de se tailler un apanage en Thrace. Après la chute de son père (1355), Matthieu conservera, avec le titre impérial, ses droits sur cette région, mais il en sera vite dépossédé³.

Thessalonique qui avait jadis formé le centre de tant de projets abandonnés, devient, aux XIV^e et XV^e siècles, un véritable apanage pour les cadets de la dynastie⁴. La domination latine et l'occupation des Anges d'Epire avait créé tradition. Dès 1322, nous trouvons dans la seconde ville de l'Empire le despote Démétrius Paléologue, fils d'Andronic II et d'Irène de Montferrat, dont les actes portent une souscription à l'encre rouge⁵. Le despote Manuel, le futur empereur, gouvernait Thessalonique au moment où son père, Jean V, de retour de Rome, arrivait à Venise (1370). Après la bataille de l'Hébros (26 septembre 1371), il réussit à enlever aux Serbes Serrès et la Macédoine orientale que Jean V s'empressa de lui céder en apanage (μικράν τινα τῶν πολλῶν πόνων παραμυθίαν) à titre viager (διὰ βίου)⁶. On connaît enfin le despote de Thessalonique Andronic Paléologue (1408-1423) qui finira par céder son apanage aux Vénitiens⁷.

Les villes côtières de la Thrace et de la Mer Noire, ainsi que quelques îles, formeront également des apanages. Après la révolte contre son père, Jean V, Andronic IV (1376-1379) deviendra titulaire d'un apanage comprenant Sélymbrie, Héraclée, Rhédestos et Panidos⁸, et celui de Sélymbrie et de la Mer Noire servira, aux heures de l'agonie suprême, pour apaiser les conflits entre les membres de la dynastie⁹. Parmi ceux-ci

1. Cantacuzène, I, p. 113 et suiv.
2. Sur la valeur de cette cession, cf. D.A. Zakythinos, *Processus de féodalisation*, op. cit., pp. 506 et suiv.
3. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, pp. 439 et 448.
4. E. Stein, *Untersuchungen*, p. 26.
5. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 82 et suiv.
6. O. Tafrali, *Thessalonique au Quatorzième siècle*, pp. 282 et suiv. P. Lemerle, op. cit., pp. 214 et suiv. D.A. Zakythinos, *Processus de féodalisation*, p. 511.
7. O. Tafrali, *ibid.*, pp. 287-288. Fr. Dölger, *ibid.*, pp. 84 et suiv.
8. P. Charanis, *Les Βασιλεὺς Χρῶνιά comme source historique*, Byzantion, tome XIII (1938), pp. 354-355.
9. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, pp. 499 et 508.

nous mentionnerons Démétrius Paléologue, plus tard despote de Morée (1449-1460), despote de Lemnos de 1425 environ à 1449 (avec la ville de Mésembrie, vers 1440), auquel Mahomet II cédera, après la conquête du Péloponnèse (1460), la ville d'Ainos, en Thrace, ainsi que les îles de Lemnos, Thasos, Samothrace et Imbros¹.

Les titulaires de ces apanages portent ordinairement le titre de despote, mais, à l'exception de l'Etat du Péloponnèse², on n'a jamais désigné leurs terres respectives par le terme despotat. Très tôt, depuis Justinien, le mot δεσπότης a été employé comme titre de l'empereur, surtout sur les monnaies³. Ce n'est qu'au XII^e siècle qu'il fait son apparition dans la hiérarchie des nouveaux titres honorifiques (διὰ βραβείου ἀξίαι) qui tendent à remplacer ceux de l'Empire moyen dont Philothée nous a conservé, à l'extrême fin du IX^e siècle, la liste complète. Le titre de despote, créé par Manuel Comnène en 1163 à l'intention du prince hongrois Béla auquel il destinait sa fille Marie⁴, était réservé aux princes du sang et aux gendres de l'empereur⁵. Il fut porté par des dynastes indépendants, comme les despotes d'Epire⁶. Théodore Lascaris lui-même, avant son couronnement, s'était contenté du titre de despote⁷ qu'on retrouve également sur les sceaux d'un rebelle, Isaac Comnène de Chypre (1184-1191)⁸. Sous les Paléologues, la dignité, généra-

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 285 et suiv. Fr. Dölger, *ibid.*, pp. 87 et suiv. Nous nous sommes borné à mentionner les apanages créés pour les membres cadets de la dynastie. Il faut ajouter qu'on en connaît d'autres dont les titulaires étaient de grands personnages, appartenant à la noblesse grecque ou étrangère et apparentés souvent à la famille régnante. Tel est le cas des deux énigmatiques frères, le grand stratopédarque Alexis et le grand primicier Jean, gouverneurs de Christopolis (Kavalla) et bénéficiaires à titre héréditaire (κατὰ λόγον γονιμότητος), depuis 1357, d'un apanage comprenant Chrysopolis, Anactoropolis et Thasos. P. Lemerle, op. cit., pp. 206 et suiv. Du même : *Sur la date d'une icône byzantine*, Cahiers archéologiques, tome I, pp. 129-132.
2. Sans compter, bien entendu, les despotes d'Epire, princes en fait indépendants.
3. L. Bréhier, *Sur l'origine des titres impériaux à Byzance*, Byz. Zeitschrift, tome XV (1906), pp. 168 et suiv.
4. G. Moravcsik, *Pour une alliance byzantino-hongroise*, Byzantion, tome VIII (1933) pp. 555-568.
5. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, pp. 140 et 144. Cf. Fr. Dölger dans Byz. Zeitschrift, tome XXXVI (1936), p. 138, note 3, et *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 76.
6. Suivant le traité, conclu en 1242 à Thessalonique, Jean l'Ange, reconnaissant la souveraineté de Nicée, abandonne les signes impériaux (βασιλικά σύμβολα) et se contente du titre de despote que Jean Vatatzès lui confirme : Acropolite, I, p. 67.
7. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, p. 304.
8. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 425.

lisée, était placée en tête des distinctions honorifiques, comme jadis celle de César.

Dans leurs actes, les princes grecs de Morée aiment à ajouter au titre du despote le mot πορφυρογέννητος qui rappelle leur naissance dans la pourpre¹. Lorsqu'on parle d'eux, on fait suivre leurs titres de l'épithète πανευτυχέστατος². Nous n'avons point conservé de documents émanant des Cantacuzènes. Nous savons seulement par une lettre du roi Pierre IV d'Aragon, datée du 18 septembre 1380, que Matthieu, l'«imperator et moderator Romanorum», continuait, dans sa retraite de Mistra, à sceller ses lettres d'une bulle d'or³. Quant aux Paléologues, Théodore I^{er}, Théodore II, Constantin, Thomas et Démétrius, leurs actes portent ordinairement les suscriptions : ὁ δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος, Θεόδωρος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ εὐσεβῆς δεσπότης Παλαιολόγος ὁ πορφυρογέννητος, Δημήτριος δεσπότης ὁ Παλαιολόγος, Δημήτριος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ δεσπότης Παλαιολόγος ὁ πορφυρογέννητος, Κωνσταντῖνος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ εὐσεβῆς δεσπότης Παλαιολόγος ὁ πορφυρογέννητος, Θωμᾶς ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ εὐσεβῆς δεσπότης Παλαιολόγος ὁ πορφυρογέννητος, Θωμᾶς δεσπότης [Παλαιολόγος] ὁ πορφυρογέννητος⁴.

Dans ces actes officiels, les despotes de Mistra, lorsqu'ils sont amenés à parler d'eux-mêmes, emploient les formules admises par la chancellerie impériale : Θεσπίζει, διορίζεται ἡ βασιλεία μου, etc.⁵ Les despotes sont également désignés par le nom βασιλίσσα. Comme les empereurs de Byzance, les princes cadets de la dynastie signent à l'encre rouge, mais ils se servent, au contraire, d'une bulle d'argent d'où l'on a créé les termes ἀργυρόβουλλον, ἀργυροβούλλιος λόγος, à l'instar de χρυσόβουλλον,

1. Cf. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, pp. 22, 33-34.

2. E. Stein, *Untersuchungen*, p. 31. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 34. Cf. aussi un acte publié récemment par P. Lemerle, *Un acte du despote Andronic Paléologue (?) pour le couvent de Saint-Pantéléimon*, *Orientalia christiana Periodica*, vol. XIII, 3-4 (1947), p. 564.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 115-116. La seule bulle d'or qu'on connaisse de ce co-empereur (1353-1357) a été récemment publiée par Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 327.

4. Cf. Fr. Dölger, *ibid.*, pp. 80 et suiv.

5. Cette formule est également usitée dans les actes des despotes de Thessalonique : Fr. Dölger, *ibid.*, pp. 84 et suiv. Une notice de copiste d'un manuscrit grec est à cet égard significative : «ἐπληρώθη ὁ νόμος ὑπὸ τῶν εὐσεβῶν δεσποτῶν καὶ αὐτοκρατόρων Ῥωμαίων τῶν Παλαιολόγων κυροῦ Θεοδώρου καὶ κύρι Κωνσταντίνου καὶ κύρι Θωμᾶ : ἐπὶ ἔτους τρέχοντος 5798 ἡμεῖς ἡμεῖς ἐν δεικτικῶν 5' μηνὶ δεκεμβρίου 1442». T.W. Allen, *Notes on Greek manuscripts in Italian Libraries*, *The Classical Review*, tome III (1889), p. 347.

χρυσόβουλλος λόγος¹. A part les documents que nous avons conservés en original, des textes importants nous renseignent sur tous ces usages de la chancellerie moréote. De même que les bulles d'or impériales, les sceaux en argent étaient principalement employés pour l'octroi de privilèges. On n'a point conservé de bulles d'argent. Une seule, appendue jadis à un diplôme de Théodore II (1433) dont l'original a été également perdu, nous est connue par une copie grossière². Pour les relations internationales, cédant à une influence latine, on se servait d'habitude de sceaux de cire. Ainsi le traité conclu le 27 mai 1394 entre Théodore I^{er} et Venise était muni d'une bulle de cire rouge (bulla «cerea rubei coloris impressa») et portait la signature en cinabre apposée par la propre main du despote («ac subscriptione in fine instrumenti rubearum literarum manu propria domini dispoti») ³. Particulièrement significatives pour la Diplomatique des despotes sont également les dispositions finales du diplôme du 29 mai 1419 par lequel Théodore II promettait à sa future épouse, Cléopé Malatesta, de respecter ses croyances religieuses : «in quorum fidem, étai-t-il notamment dit, et certitudinem sibi presentes literas nostras fieri fecimus, consueti sigilli nostri argentei circumaurati, more solito, nostro despotati munimine validatas, propria manu nostra rubeis literis grecis subscriptas, iuxta morem nostrum, predictum»⁴.

De ces bulles de cire auxquelles il a été fait allusion, nous possédons deux pièces intéressantes : une, appendue à une lettre de Théodore I^{er} en date du 17 février 1391, avec l'aigle bicéphale, d'un mauvais état de conservation⁵. La deuxième, accusant une influence plus prononcée de la Diplomatique italienne, est imprimée sur cire rouge couverte de papier, et apposée sur une lettre que le despote Démétrius adressa vers 1450, au marquis de Ferrare. Elle porte aussi l'aigle bicéphale, surmontée d'une couronne, et, tout autour, l'inscription : «Δημήτριος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς δεσπότης Παλαιολόγος». Un autre exemplaire, connu d'une lettre adressée, en 1455, par ce même despote au roi de France Charles VII, présente quelques particularités⁶. On doit enfin mentionner un sceau de plomb à légende métrique ayant appartenu au des-

1. Fr. Dölger, *op. cit.*, pp. 77 et suiv., et 78, note 5.

2. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome I (1904), p. 421.

3. Sp. Lambros, *Ἑγγράφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηνῶν*, p. 374.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 102-103.

5. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome VI (1909), pp. 456-457.

6. *Ibid.*, tome I, pp. 422 et suiv., tome VI, p. 456.

pote et porphyrogennète Constantin Comnène Ducas Paléologue et qu'on attribue au despote de Morée Constantin, le futur empereur¹.

* *

Nous avons insisté sur tous ces détails diplomatiques car ils nous révèlent d'une façon heureuse l'acheminement de l'apanage vers des formes plus précises d'une organisation étatique. Théodore I^{er} se contente de signer ses actes comme «δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος». Ses successeurs empruntent à la chancellerie impériale la formule pompeuse : «ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ εὐσεβῆς δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος». Observation significative : après la chute du Despotat, Démétrius et Thomas Paléologue, le premier comme bénéficiaire d'un apanage accordé par le Sultan, le second dans son exil en Italie, reviennent à la simplicité et la modestie de la suscription : «δεσπότης ὁ Παλαιολόγος ὁ πορφυρογέννητος». Mais, ainsi que nous l'avons déjà noté, la nature de l'Etat grec du Péloponnèse ne pourra être définie avec netteté que par l'examen du problème des rapports de ce dernier avec l'Empire.

Le Despotat de Morée, à mesure qu'il s'éloigne des cadres d'une province pour emprunter ceux d'un Etat, se forme comme un organisme jouissant d'une autonomie administrative et fiscale sur lequel toutefois l'empereur de Byzance exerce des droits de souverain immédiat.

Par le fait de l'évolution des affaires dynastiques, le fonctionnement de ces droits de souveraineté et des liens de vasselage a très tôt présenté un vice fondamental. Jean VI ayant été obligé de renoncer au trône (1355), le despote Manuel, membre, lui, d'une dynastie virtuellement déchue, s'est trouvé bénéficiaire d'un apanage qui revenait normalement aux cadets de la famille régnante. Cette fausse situation a dès le début provoqué des complications intérieures. Dans ses *Mémoires* et plus particulièrement dans ce passage précieux où il expose l'oeuvre de son fils en Morée, Jean Cantacuzène rapporte que, avec la reprise de la guerre entre les deux empereurs et l'accaparement du pouvoir par le Paléologue, les seigneurs locaux, enclins toujours à la révolte, se sont insurgés. Ils y étaient, ajoute-t-il, incités par les fils d'Isaac Asan qui étaient nommés gouverneurs du Péloponnèse par Jean V («οἱ ἦσαν ἐκεῖ ὑπὸ βασιλέως τοῦ νέου ἐπιτροπεύειν πεμφθέντες τῆς Πελοποννήσου»)². Cependant dans

1. C. M. Konstantopoulos, *Βυζαντινὰ Μολυβδόβουλλα*, p. 354. V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine*, *Ἑλληνικά*, tome VI (1933), p. 81 (No 424).

2. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 80-81.

3. Cantacuzène, III, pp. 88-89.

les chapitres de son ouvrage où il s'est plu à décrire longuement les circonstances dramatiques de la fin de sa vie publique, l'écrivain impérial est amené à parler de la Morée¹.

Il est tout d'abord à observer que, dans le traité qui a marqué un répit dans la guerre dynastique, peu avant la chute finale de Cantacuzène, on a pris soin de stipuler les détails concernant le partage du pouvoir, de confirmer Matthieu dans son apanage d'Andrinople et du Rhodope, mais il n'a été nulle part question du Péloponnèse. On en parle, au contraire, à l'occasion des difficultés qui ont surgi entre Jean V et Matthieu après l'abdication de Cantacuzène. Désireux d'obtenir un compromis, on aurait conclu un accord suivant lequel Matthieu, renonçant à ses possessions de Thrace, se contenterait de régner sur les villes et les populations moréotes. Le despote Manuel, dépossédé ainsi de son gouvernement, recevrait en échange l'apanage de Lemnos². Tous ces projets n'ont pas abouti ; ils montrent cependant que les Paléologues, rétablis dans l'exercice effectif du pouvoir, envisageaient l'abandon de la province en faveur de la dynastie déchue que des liens étroits unissaient d'ailleurs à la leur depuis le mariage de Jean V avec une fille de Jean Cantacuzène, l'impératrice Hélène.

Abandon volontaire ou tolérance imposée par l'impossibilité dans laquelle se trouvait la cour de Constantinople d'entreprendre une action militaire contre le despote Manuel, victorieux de la révolte³ et, peut-être, favorisé par Venise⁴, la province byzantine de Morée est restée entre les mains des Cantacuzènes jusqu'à l'année 1382-1383. Isolée au point de vue géographique, elle le fut aussi au point de vue politique, ce qui contribua d'ailleurs à rendre plus concrètes les formes de l'autonomie. Nous n'avons point de renseignements sur les rapports entre Constantinople et Mistra durant cette période. Rien toutefois ne laisse supposer que ces rapports aient été étroits⁵. Au contraire, nous voyons

1. *Ibid.*, pp. 290 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 341 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 89.

4. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 99-100.

5. Il ne faut cependant pas aller trop loin et prétendre, avec Zachariä von Lingenthal, que Jean V, se rendant en Italie (1369), avait laissé derrière lui le Péloponnèse (ἀποκρύπτει δὲ Πελοπόννησον) afin d'éviter le despote Manuel : O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, (Varsovie, 1930), p. 336, note 4. D'une lettre adressée par Démétrius Cydonès à Kalophéros à Rome, entre les années 1378 et 1380, il résulte que les communications entre Constantinople et la Morée étaient interrompues par suite de la guerre vénéto-génoise (1373-1381) : «εἰς γὰρ τὴν Πελοπόννησον, ὅθεν ἂν τι

le despote Manuel poursuivre, indépendamment de l'Empire, une politique personnelle. Sa politique latine tout particulièrement, la position qu'il a prise dans les problèmes de la défense des mers grecques, son attitude enfin vis-à-vis de la papauté¹, ne semblent pas avoir été inspirées par Constantinople. Ce qui est à cet égard caractéristique et qui n'est sans doute pas le fait du hasard, c'est que, trente années durant, l'empereur de Byzance n'a, que nous sachions, point promulgué un acte quelconque se rapportant à la Morée et à ses institutions pieuses. Seul le patriarcat de Constantinople intervient dans les affaires ecclésiastiques de la péninsule. Dans une charte du patriarche Philothée, datée de Juin 1365, il est même question de Manuel Cantacuzène dans ces termes : « τῷ περιποθήτῳ αὐταδέλφῳ » τοῦ κρατίστου καὶ ἁγίου μου αὐτοκράτορος, πανευτυχιστάτῳ δεσπότη κυρῷ Μανουῆλ τῷ Καντακουζηνῷ »².

Les rapports étroits entre la cour byzantine et Mistra se rétablissent après la chute de la dynastie des Cantacuzènes. Les circonstances mêmes dans lesquelles celle-ci a eu lieu ne sont pas sans intérêt pour l'éclaircissement des problèmes qui nous occupent. A la mort du despote Manuel (1380), ce fut son frère, l'ex-empereur Matthieu, qui assumait le pouvoir. Loyal envers la famille régnante, ce dernier n'eut pas de difficulté à céder le pas aux Paléologues, mais au contraire il semble avoir facilité l'installation de Théodore Paléologue que Jean V, considérant l'apanage de Manuel comme une concession personnelle, s'empressa, dès 1380, de lui désigner comme successeur. Le fils de Matthieu (Jean ou Démétrius, on ne saurait le dire avec certitude)³, gérant une partie du territoire, qui, s'appuyant sur les Latins et sur les Turcs, a continué la résistance, fut dès lors considéré comme rebelle. Et ce furent justement les membres de sa propre famille, son père et son grand-père, le vieil

σαφές ἡμῖν περὶ τῶν σὺν ὑπῆρξε μαθεῖν, οὐτε πλεῖν ἔξεστι νῦν οὐτε γράφειν ἐπιστολάς, οὔτε ἐκείθεν τὸν τῆς μεγάλης πόλεως λιμένα μᾶλλον ἢ Λακεδαιμόνιοι τὸν Κασάδαν φυλάττονται· οὕτω βασιλεῖ καὶ Ρωμαίοις, διὰ τὰς τῶν Βενετίκων ὑποψίας, τὸ χωρίον ἀπὸρρηχθῆται. Démétrius Cydonès, *Correspondance*, éd. Cammelli, p. 61. Bien entendu, en temps normal, les communications avec la Morée étaient fréquentes et libres Cf. *ibid.*, 46-47.

1. Cf. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 106 et suiv.

2. Allusion au lien de parenté qui unissait les deux dynasties. Jean V a épousé la sœur de Manuel Cantacuzène.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 482.

4. Cf. G. Gerola, *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno*, Byzantion, tome VI (1934), pp. 379-387. R. Loenertz, *Pour l'histoire du Péloponnèse au XIV^e siècle (1382-1404)*, Etudes Byzantines, tome I (1943), p. 162, note 3.

empereur Jean VI, qui dans ce conflit se rangèrent aux côtés du despote légitime⁴.

Avec l'établissement de Théodore I^{er} en Morée, le fonctionnement des règles de la suzeraineté reprend d'une façon automatique. Bien entendu, des conflits tacites ou ouverts troublent plus d'une fois l'application de ces règles, mais il s'agit le plus souvent de cas d'un caractère purement dynastique et qui d'ailleurs ne font que démontrer plus nettement les liens existant entre le Despotat et l'Empire.

En quoi consiste la souveraineté de l'Empereur ? Le droit primordial du monarque byzantin, en tant que suzerain du Despotat de Morée, réside dans la nomination du despote. Ce fut Jean V qui a chargé son fils Théodore de prendre la succession des Cantacuzènes⁵. Théodore II, un fils de l'empereur Manuel Paléologue, fut destiné à remplacer son oncle. Dès un âge encore tendre, du vivant de Théodore I^{er}, il fut envoyé dans le Péloponnèse afin de se familiariser avec les affaires de la péninsule et de se faire très vraisemblablement agréer par les seigneurs locaux. Dans une lettre à Trivolis, Manuel II parle avec émotion de ce fils absent, mais il se console de cette séparation en pensant qu'elle a été consentie « dans l'intérêt commun des Romains »⁶. Et lorsque ce Théodore II, ennuyé par des affaires de famille, eut pris le parti de se retirer pour se rétracter ensuite (1427), ce fut encore l'empereur, Jean VIII, qui, ayant nommé Constantin Paléologue à la place du despote démissionnaire, se chargea par la suite de trouver un accommodement. C'est en le cherchant qu'il finit par introduire dans la constitution du Despotat un élément nouveau : en créant un apanage pour Constantin Paléologue, puis un autre pour Thomas, on en vint à la décomposition de l'Etat vassal du Péloponnèse. Il est vrai que le noyau primitif de l'apanage de Constantin a été formé par les territoires que Charles Tocco lui a cédés en dot⁷. Il est également à remarquer qu'en théorie, le Despotat de Morée restait un et indivis. En réalité cependant le pouvoir est partagé entre les divers membres de la dynastie et cette décentralisation devient de plus en plus définitive. Les dissensions entre les despotes provoqueront des conflits puissants.

1. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 161 et suiv.

2. Manuel II, Oraison funèbre à Théodore I^{er} : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 34-35. Georges Phrantzès, p. 52 (éd. J. Papadopoulos).

3. E. Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, (Paris, 1893), p. 13.

4. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 205.

Mais, même dans un état d'émiettement avancé, dans un Empire agonisant, l'empereur de Byzance est considéré comme le suzerain suprême. La nomination du despote est, avons-nous vu, un des éléments primordiaux de son pouvoir souverain. Quoique nous n'ayons pas sur ce sujet d'indications précises, il semble très vraisemblable que la cession du despotat se fit à titre viager. Il en était ainsi du gouvernement de Thessalie que Cantacuzène avait confié, en 1342, à Jean l'Ange, et des territoires macédoniens que Jean V a soumis à son fils Manuel, peu après 1371, à titre viager et pour en tirer quelque soulagement (*μικρὸν τινα παραμυθίαν*)¹. Ce qui est toutefois à remarquer, c'est que nous ne trouvons nulle trace d'une règle de succession. Ceci est peut-être le fait du hasard, Théodore I^{er} et Théodore II étant morts sans laisser d'héritiers légitimes. Il est cependant significatif qu'André Paléologue, fils aîné de Thomas, dernier despote de Mistra, loin de son pays asservi, ne porta le titre de despote (*despotes Romaeorum*) que depuis qu'il lui a été conféré par le Pape². Le droit d'aînesse seul n'était pas considéré comme pouvant assurer une dignité qui n'était pas, à ce qu'il semble, transmissible et héréditaire.

Nous n'avons non plus de renseignements sur les conditions dans lesquelles se faisait la transmission du despotat ni sur les engagements que le despote prenait vis-à-vis de l'empereur en acceptant cet apanage. Le traité connu sous le titre *Περὶ τῶν ὁφεικισμάτων τοῦ Παλατίου Κωνσταντινουπόλεως* (*De officialibus Palatii Constantinopolitani*) et faussement attribué à Codinos, décrit la cérémonie avec laquelle se faisait l'élévation du despote (*περὶ προβλήσεως δεσπότης*), mais cette description se rapporte, bien entendu, à l'attribution des insignes de la dignité et non point à la prise de possession des fonctions effectives³. D'ailleurs, l'écrivain a conscience de cette distinction lorsqu'il remarque que le despote, le sébastocrator et le César «οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχουσιν, ἐὰν μὴ ταχθῶσιν εἰς ἡγεμονίαν»⁴. Le despote, assumant le gouvernement de la Morée, prêtait-il serment?—Il n'en est question dans les sources qu'à l'occasion des mesures prises par Constantin XI au lendemain de son avènement, en 1449. Après avoir fixé les limites de leurs apanages, Démétrius et Thomas, en présence de l'empereur, de leur mère Hélène et de

1. D. A. Zakythinos, *Processus de féodalisation*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 508 et 511.

2. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 291 et suiv.

3. Edition de Bonn, pp. 99 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 28.

représentants du Sénat (*καὶ πάντων τῶν τῆς συγκλήτου ἐγκρίτων ἀρχόντων*), ont prêté serment qu'ils respecteraient les possessions l'un de l'autre¹. On conçoit cependant que ce serment n'avait point une valeur constitutionnelle.

La nomination du despote et le rôle d'arbitre dans les affaires dynastiques n'étaient pas, cela va sans dire, les seules prérogatives de l'empereur-souverain. Son intervention dans la politique intérieure et extérieure du Despotat, dans l'organisation de sa défense, était souvent immédiate et décisive. Les trois derniers empereurs de Byzance mériteraient vraiment le titre de «péloponnésiens». Dans une triste période où l'Empire s'acheminait vers le déclin, ils ne manquèrent pas de s'intéresser à ce jeune Etat moréote qui, au contraire, malgré ses difficultés internes, atteignait son épanouissement. En dehors de Constantin XI qui s'y est formé et qui y a très vraisemblablement puisé ce patriotisme ardent dont il a illustré les derniers instants de la Byzance mourante, Manuel II et Jean VIII interviennent constamment dans le gouvernement du Despotat. On a vu Manuel II traiter directement avec les Hospitaliers de Rhodes (1404)². Son voyage dans le Péloponnèse (1415-1416), la lutte qu'il a assumée contre les archontes locaux, la construction de la muraille de Corinthe, les dispositions qu'il a prises, à l'intérieur comme à l'extérieur, en vue de sa garde et de sa défense³, toute cette activité accuse un rôle plus vaste que celui d'un simple suzerain. On verra, plus tard, Jean VIII, associé au trône, se mettre en campagne contre les Navarrais et contre Charles Tocco⁴. Il n'est pas sans intérêt de noter dans ce même ordre d'idées que, durant toute la période où les Paléologues ont gouverné la péninsule, les empereurs de Byzance ont promulgué des chartes par lesquelles ils accordaient des privilèges à des fondations pieuses, à des communes, à des particuliers.

L'empereur-souverain exerce ainsi des pouvoirs immédiats. Les puissances étrangères avec lesquelles le Despotat se trouve en rapports, n'ignorent pas le caractère de ce lien qui unit Mistra à Byzance. Venise en particulier, tout en négociant directement avec le despote avec lequel elle conclut même des traités d'une grande importance, ne manque pas d'avoir recours à l'empereur. Très souvent le baile vénitien à Constantinople présente à ce dernier les doléances de la République, demande

1. Phrantzès, p. 206 (Bonn).

2. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 160.

3. Pour le détail, *ibid.*, pp. 168 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 180 et suiv., 200 et suiv.

des satisfactions, provoque l'intervention de la cour byzantine dans les affaires moréotes.

Le despotat de Morée est donc, vis-à-vis de Byzance et sous certains rapports, un Etat vassal¹. L'empereur byzantin exerce directement sur lui des droits de suzerain. Il existe cependant, à côté de cette souveraineté et en quelque sorte superposée à elle, une autre qui se présente sous des aspects curieux : la souveraineté ottomane. Celle-ci se développe dans tout son fonctionnement après la chute de l'Empire byzantin, lorsque les despotes, simples tributaires du Sultan, poursuivent dans la Morée une politique pleine de misères et d'actes d'héroïsme. Mais ce n'est pas à ces tristes années 1453-1460 que nous faisons allusion. Après la prise de Constantinople, la vassalité des princes grecs, maintenus dans leurs apanages par la volonté du conquérant, apparaît comme une conséquence naturelle des grands changements qui s'étaient produits en Orient. Très tôt cependant, dès les premières années du règne de Théodore I^{er}, très vraisemblablement peu après la prise de Thessalonique par Mourad I^{er}, en 1387, ce despote, suivant les traces de son frère Manuel, semble avoir suivi une politique de rapprochement avec les Turcs². D'une manière générale, Byzance s'oriente de plus en plus vers l'entente avec l'envahisseur. La croisade occidentale s'était avérée inefficace et le mouvement en vue de concerter les puissances orthodoxes dans un front commun n'a fait que révéler les schismes internes et les antagonismes nationaux³. La bataille de l'Hébro (26 septembre 1371) avait récemment démontré les faiblesses de ce système de défense. Avant juillet 1374, Jean V signait avec Mourad un traité et les conditions qui lui étaient imposées différaient peu de celles d'un vassal⁴. On a parlé justement d'une Byzance vassale des Turcs («Byzanz als türkischer Vasallstaat») ⁵. Toujours est-il que, depuis ce moment, l'Empire byzantin est entraîné dans l'orbite de l'Etat ottoman dont l'hégémonie s'établit solidement dans les Balkans.

Il n'y a donc rien d'étonnant de voir un prince de la famille régnante adopter une politique turque et reconnaître la souveraineté du Sultan.

1. Cela va sans dire que les termes vassal, vassalité, suzerain, suzeraineté, sont ici employés dans une acception très large et non point dans leur sens spécifique du droit féodal.

2. R. Loenertz, *Pour l'histoire du Péloponèse au XIV^e siècle*, Etudes Byzantines, tome I (1943), pp. 166 et suiv.

3. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, pp. 452 et suiv., 456 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 458-459.

5. G. Ostrogorky, *Geschichte des byz. Staates*, pp. 385 et suiv.

La situation précaire dans laquelle le despote Théodore s'est trouvé dès les premiers pas de son gouvernement en Morée justifiait pleinement cette orientation. Son pouvoir était mal établi à l'intérieur où il avait à affronter l'insurrection constante de ses archontes et, avec la présence des Navarrais et l'hostilité de Venise, les conditions d'une politique étrangère étaient nettement défavorables¹. Comme d'autre part il avait peu de chose à attendre de son père et souverain, Théodore s'engagea délibérément dans la voie du vasselage ottoman. Il y puisa les forces nécessaires non seulement pour abattre ses barons indisciplinés, mais aussi pour arracher Argos aux Vénitiens². Les circonstances dans lesquelles se fit la reconnaissance de la souveraineté turque ne nous sont pas connues. Un texte curieux, l'inscription ou «poésie politique» de Notre-Dame de Parori que Michel Fourmont a transcrite en 1730, atteste que le despote se rendit personnellement auprès du Sultan qui lui a réservé un accueil favorable :

εἶτα ἀμνηρῶ ὠμιληκῶς ἡδέως
ἐξουσίαν ἔλαβε Πελοποννήσου
ἀναδοχὴν εὐνοίαν εὐρηκῶς ξένην³.

L'intervention des Turcs qui envahirent la Morée à l'instigation du despote (θελήματι τοῦ δεσπότη) a sauvé la domination des Paléologues dans la péninsule⁴. Néanmoins, depuis ce jour, la souveraineté du Sultan, superposée à celle du monarque byzantin, s'est établie dans le Despotat. Elle se fit sentir lors de la rencontre de Serrès⁵ et de l'occupation de Monemvasie par les Turcs⁶, comme dans l'affaire de la vente des territoires péloponnésiens aux Hospitaliers de Rhodes⁷. Bientôt la bataille d'Ancyre (1402) délivrera momentanément les princes chrétiens de l'étreinte ottomane et la politique des despotes de Mistra suivra d'autres orientations.

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 125 et suiv. R. Loenertz, *ibid.*, p. 168.

2. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 168 et suiv.

3. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), pp. 150 et suiv. Cf. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 159 et suiv.

4. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, éd. C. Amantos, (Athènes 1932), p. 46. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 155 et 168 et suiv.

5. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 128, 153 et suiv. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 172 et suiv. Cf. V. Laurent, *Un acte grec inédit du despote serbe Constantin Dragas*, Revue des études byzantines, tome V (1947), pp. 180 et suiv.

6. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 181 et suiv.

7. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 160. R. Loenertz, *ibid.*, pp. 193 et suiv.

On a vu que les empereurs de Byzance étaient vis-à-vis du Despotat plus que suzerains. Les despotes de Morée étaient, à leur tour, plus que bénéficiaires d'un apanage, plus que de simples apanagistes. En quoi au juste consistait leur autonomie?

L'indépendance des princes grecs du Péloponnèse était limitée par cette idée fondamentale que l'Empire byzantin, malgré sa décomposition à la suite de la formation des apanages, malgré l'incapacité du centre à exercer sur ceux-ci un contrôle immédiat, restait un et indivis. C'est à cette conception qu'il faut principalement attribuer le fait que les despotes de Mistra et de Thessalonique, comme d'ailleurs les autres bénéficiaires d'apanages (Lemnos, Sélymbrie, Mer Noire), n'ont pas joui de certains droits, disons de certains droits régaliens. Ainsi, à l'encontre des Etats grecs qui étaient nés après 1204, de l'Empire de Trébizonde et, dans une certaine mesure, du Despotat d'Epire, les Despotes de Morée n'ont jamais eu une circulation monétaire propre. On ne connaît point de monnaies frappées au nom de leurs bénéficiaires. Les valeurs byzantines et aussi des valeurs étrangères, comme le ducat de Venise, y avaient cours. Il en est de même du pouvoir législatif. Les despotes de Mistra n'ont jamais promulgué de lois. Ils accordaient la justice, ils avaient des services judiciaires indépendants, mais c'étaient le droit romain, les grandes codifications byzantines, les nouvelles des empereurs et les canons de l'Eglise qui réglaient les relations entre les particuliers et servaient de base pour la structure de la société. On ne trouve même pas de trace d'un droit coutumier local. Comme partout dans l'Empire décadent, l'Eglise prend de plus en plus l'ascendant dans l'exercice des pouvoirs judiciaires¹.

Conséquemment à cette conception de l'Empire unique, le pouvoir du despote était également limité en tout ce qui concernait l'intégrité du territoire national. Nous avons cependant des cas où les Paléologues de Mistra ont été amenés à céder des portions importantes de leur apanage à des puissances étrangères. Le premier a trait à la cession de Monemvasie à Pierre Grimani, châtelain de Coron, que Théodore I^{er}

1. Dans la lettre que le Cardinal Bessarion a adressée au despote Constantin Paléologue (Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 38), nous trouvons sur la législation en général cette remarque significative : «καίτοι οἱ γε ἡμέτεροι νόμοι καὶ οἷς τὸ ρωμαϊκὸν ἄμα καὶ ἑλληνικὸν κέχρηται γένος οὐδὲν ὅ,τι τῶν μετακινεῖσθαι δεόντων ἔχουσιν, ἀλλ' εἴτι ἑλλειπόν ἐστι προσθετέον». Il précise davantage : «καὶ τὰ μὲν πονηρὰ τῶν ἐθνῶν ἀφελῇ τε καὶ περικόψεις, ἀντεισάξεις δὲ τὰ χρηστότερα τε καὶ χρησιμώτερα νόμους ἰθέμενος, διατάγματα ψηφίσματα συγγράφμενος» (p. 37).

désirait récompenser de ses services. En date du 29 mars 1384, Venise autorisa Grimani à accepter cette offre¹. Le second cas se rapporte à l'affaire des Hospitaliers de Rhodes. Nous ne rappellerons pas ici dans quelles conditions, après le désastre de Nicopolis (1396) et l'invasion des Turcs en Morée (1397), Théodore I^{er}, après avoir inutilement offert Corinthe menacée aux Vénitiens, prit le parti de la céder aux Chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et comment ceux-ci moyennant finance sont arrivés à acquérir, avec certaines réserves toutefois, la plus grande partie du Despotat². Nous nous bornons à retenir que, dans le premier comme dans le second des cas cités, un despote s'est aliéné des portions du territoire national en faveur d'une puissance étrangère. Néanmoins, à les regarder de près, les deux cas ne portent pas directement atteinte à la règle. Monemvasie qui fut cédée à Grimani, appartenait en réalité à la famille des Mamonas, insoumise et indisciplinée, que Théodore voulut ainsi abattre. Quant à la cession de Corinthe qui eut lieu non sans le consentement de l'empereur et de l'impératrice-mère Hélène («οὐδ' ἄπο γνώμης τῆς μητρὸς καὶ τῆς ἡμετέρας»)³, et à la vente du Despotat aux Hospitaliers, l'une et l'autre ont été dictées par la menace immédiate de l'occupation turque et, pensait-on, par l'intérêt même des populations chrétiennes. Dans l'Oraison qu'il a composée pour son frère Théodore, Manuel II s'étend longuement sur ce sujet et devient l'apologiste du despote qui, par une politique à la fois ferme et subtile, aurait sauvé le pays de l'asservissement aux Turcs⁴.

En réalité, malgré ces exceptions, le despote était limité dans l'exercice de son pouvoir par le respect du territoire qui lui était confié. Lorsque, oublieux de ce principe, il agissait dans un sens contraire, dans la carence du facteur constitutionnel, il était rappelé au devoir par le peuple en révolte. Mais s'il lui était interdit de s'aliéner son apanage, il pouvait par contre l'échanger. Ainsi, par un accord intervenu en 1443 entre Théodore II et Constantin, ce dernier prit possession du Despotat de Morée en échange à l'apanage de Sélymbrie qu'il céda à son frère⁵. Tout porte à croire que ce compromis ne se fit pas sans l'approbation de l'empereur.

Autrement, les despotes semblent avoir joui d'une complète auto-

1. G. Gerola, *op. cit.*, Byzantion, tome VI (1931), p. 385, note 2. D.A. Zakythinis, *Le Despotat grec de Morée*, p. 125.

2. D.A. Zakythinis, *ibid.*, pp. 158 et suiv. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 186 et suiv.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome III, p. 70.

4. *Ibid.*, pp. 69-93.

5. Phrantzès, p. 194 (Papadopoulos).

mie administrative et financière. Ils étaient les chefs de l'armée et rendaient la justice, ils choisissaient leurs collaborateurs immédiats, nommaient et révoquaient les fonctionnaires et les gouverneurs régionaux. Par bulles d'argent, ils octroyaient des privilèges et des immunités. Celles-ci allaient parfois jusqu'à créer une décentralisation complète. Des membres de la noblesse moréote et des personnes de l'entourage du prince bénéficiaient de cessions de terres combinées souvent avec l'exercice de certaines charges administratives. Le revenu d'impôts était abandonné en faveur de communes ou de particuliers¹.

Mais ce qui est plus intéressant et qui pourrait apporter quelques précisions significatives sur l'étendue et sur la limitation des pouvoirs du despote, ce sont ses relations avec les puissances étrangères. Quoique, ainsi qu'il a été noté, celles-ci ne manquent pas d'en appeler à la cour de Constantinople, les despotes entrent en rapports directs avec les souverains et les gouvernements étrangers, avec le Pape et les représentants des institutions ecclésiastiques et des ordres hétérodoxes, avec les chefs de tribus non constituées en États. Ils échangent des ambassadeurs, traitent en seigneurs indépendants, s'accordent sur des projets matrimoniaux. Ils règlent des différends et signent des traités d'alliance qui engagent le Despotat dans certaines orientations de politique internationale. Ils accordent enfin des privilèges commerciaux et des franchises économiques².

Pour illustrer ces aspects particuliers du pouvoir des despotes, on n'a qu'à se reporter à deux d'entre les traités que ceux-ci ont signés avec des puissances étrangères. Le premier a été conclu entre Théodore I^{er} et Venise le 27 mai 1394. Il visait surtout à mettre fin au conflit qui a séparé les deux parties contractantes à propos de l'affaire d'Argos³. On conçoit par conséquent qu'une grande partie de ce texte soit consacrée à la liquidation des problèmes qui en ont résulté. Mais on y a inséré des clauses d'une portée politique plus générale. Le traité établit entre les puissances contractantes une paix stable et sincère et des relations de bon voisinage (*bona vicinitade*). Venise promet de donner au despote, à sa femme et à tous les siens, un refuge dans ses territoires où ils pourront trouver un asile sûr en cas de nécessité suprême. En outre, on s'engageait de part et d'autre à ne pas donner libre passage à des ennemis

1. Comme nous aurons à revenir sur tous ces aspects de l'organisation administrative, nous nous bornons ici à cette simple énumération.

2. Les relations économiques feront également l'objet d'une étude détaillée.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 132 et suiv.

marchant contre les possessions de l'une des parties ou même contre le duché d'Athènes. Les rebelles et les fugitifs ne seraient pas admis sur le territoire des deux puissances. Le despote Théodore s'engage également à ne pas fabriquer et à interdire à ses sujets la fabrication de monnaies portant les insignes de la République¹.

En examinant ce texte dans tous ses détails, on est loin de penser que Théodore agit autrement qu'en prince indépendant. Néanmoins l'accord de 1394 apparaîtrait comme un document plein de réserve à côté du surprenant traité que le despote Démétrius Paléologue a conclu avec le roi de Naples Alphonse V d'Aragon, continuateur de la politique de Charles d'Anjou, moins puissant certes, mais plus romantique que son lointain prédécesseur. En voici les principales clauses. L'alliance est avant tout basée sur une collaboration militaire. Si le roi Alphonse se décide à déclarer la guerre aux Turcs et se rend en Morée, Démétrius est tenu de lui accorder toutes sortes de facilités et de secours, de se mettre notamment à ses côtés avec six ou huit mille cavaliers et avec des gens de pied aussi nombreux que possible. De même, si le roi commence la guerre en Albanie, le despote doit rompre avec les Turcs et leur déclarer la guerre en Morée. Alphonse prend l'engagement de ne pas conclure de paix avec les Ottomans sans y imposer une clause spéciale relativement au despote et à ses vassaux. Après avoir soigneusement stipulé les détails de la collaboration militaire, les deux princes abordent la question du partage des terres que les troupes alliées occuperaient. L'Empire de Constantinople passerait au roi de Naples. Celui-ci s'engage à céder à son allié la Morée, la Grèce continentale, la Thessalie, la Macédoine avec Thessalonique jusqu'à Serrès, Christopolis et Varna et, en plus, toutes les possessions qui avaient jadis appartenu à son grand-père maternel, le prince serbe Constantin Dragach. En outre, si Alphonse se décidait à renoncer à ses conquêtes orientales ou s'il mourait avant le despote, celui-ci lui succéderait à l'Empire².

Ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, ce traité «constitue presque un engagement de vassalité de la part de Démétrius vis-à-vis du roi de Naples»³. De toute façon, certaines clauses de ce document peuvent nous surprendre de la part d'un prince qui est placé sous la souveraineté de l'Empire byzantin contre lequel se porte aussi, en dernière analyse,

1. *Ibid.*, pp. 138-140.

2. *Ibid.*, pp. 279 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 280-281.

cette alliance. Mais n'oublions pas que les frères Paléologues se trouvent en guerre ouverte et que, sur le Bosphore, Constantin XI se prépare pour une bataille suprême. A mesure que nous avançons vers la fin, les liens de vasselage se relâchent et les despotes de Morée acquièrent une indépendance de plus en plus grande.

IV. Cour et gouvernement.

Parmi les ruines de Mistra, on remarque, autour de la principale place de la ville, le Foros (Forum) des Grecs, le Bojuk Bazar des Turcs, celles d'un quartier d'imposantes bâtisses. Déjà depuis les premiers siècles de la domination ottomane, on les considérait comme «des plus remarquables Antiquitez de Mistra» et on les confondait volontiers avec le Portique des Persans qu'ils appelaient les maisons du Roy Menelas, les Temples d'Hélène, d'Hercule et de Venus armée, avec le Dromos et le Platanistas¹. En réalité, ces édifices n'avaient aucun rapport avec les ruines de Sparte dont l'emplacement même se trouvait loin de la ville médiévale. Construits par étapes, entre les années 1248 et 1460, ils étaient utilisés comme résidence des gouverneurs, puis, à partir de 1348, des despotes grecs².

La bâtisse méridionale, la plus récente de toutes, attire l'attention par sa disposition particulière et surtout par la grande salle qui occupe tout l'étage supérieur et qui est une des plus grandes salles byzantines connues. Les dimensions de ce local sont de 36.30 x 10.50 et sa superficie d'environ 380 mètres carrés. La lumière y entrant par deux rangs de fenêtres ouvertes sur les côtés longs. Les fenêtres du rang inférieur étaient hautes, larges et rectangulaires, tandis que celles du rang supérieur étaient rondes et petites. Tout autour des quatre murs, on remarque un banc de pierre, haut de trente centimètres. Mais un autre détail nous révélera la destination de la salle. En effet, au milieu de la longueur de son côté Est, il existe une niche saillant à l'extérieur et appuyée sur des consoles de forme parabolique. La cavité de la niche est bordée d'une feuillure rectangulaire au-dessus de laquelle on voit un

1. On lira, entre autres, la naïve description qu'en a donnée le Sieur de La Guille-
tière, *Lacedemone ancienne et nouvelle*, seconde partie (Paris, 1676), pp. 392 et
suiv.

2. A. Orlandos, *Τὰ παλάτια καὶ τὰ σπήτια τοῦ Μυστρά*, Ἀρχαῖον Βυζαντινῶν μνημείων
τῆς Ἑλλάδος, tome III (1937), pp. 11 et suiv. Cf. M. Hadjidakis, *Μυστράς. Ἱστορία,
Μνημεῖα, Τέχνη*, (Athènes, 1948), pp. 93 et suiv.

rang de trous qui servaient sans doute à encastrer des poutres formant une marquise. Plus haut, une cavité rectangulaire marque, selon toute vraisemblance, l'emplacement dans lequel étaient placées les armes de la dynastie, l'aigle bicéphale. Toute la disposition du local et de la niche ne laisse aucune incertitude sur leur destination : nous sommes en présence de la salle du trône des despotes, le *chrysotriklinos* des palais de Mistra¹. C'est dans cette partie de la ville-forteresse, dépassant par son faste les moyens locaux, que se concentrait la vie politique du Despotat de Morée.

Mistra a été le centre politique du Péloponnèse byzantin. Il faut néanmoins noter que, pendant les périodes où le pouvoir était partagé entre les divers membres de la dynastie, d'autres localités ont connu l'honneur d'être une capitale. Constantin Paléologue a eu, tour à tour, sa résidence à Chloumoutzi, le Clermont ou Castel Tornese des Latins, à Clarentza et à Kalavryta, pour aboutir, plus tard, à Mistra². Son frère Thomas a, lui aussi, occupé Kalavryta et Clarentza³. Cyriaque d'Ancone, quittant, le 30 juillet 1447, Léontarion pour se rendre à Sparte, parle de la première de ces villes comme d'une «*arx illustris Thomae Palaeologi despoti*»⁴. Le despote y avait, semble-t-il, sa résidence. C'est là que Georges Phrantzès l'a rencontré en décembre 1453⁵.

La vie de cour se déroulait dans ces petites villes de province, gros bourgs fortifiés pour la plupart, où néanmoins se reflétait la splendeur de Constantinople et où les traditions du cérémonial byzantin étaient vivaces. En dehors de la salle du trône, les rares portraits que nous ont conservés les fresques de Mistra montrent suffisamment la magnificence de la vie et de la mise. Dans l'église de la Vierge de Brontochion, au-dessus de son tombeau, Théodore I^{er} Paléologue, mort en 1407 sous le nom de crastique de Théodoret, est représenté, à droite, en humble habit de moine et, à gauche, dans son somptueux costume de despote avec la magnifique coiffure qui est bien conservée sur cette fresque passablement endommagée. On remarquera aussi le portrait de Manuel Paléologue, personnage qu'on doit sans doute discerner de l'homonyme em-

1. Nous empruntons les éléments de cette description à l'étude de M.A. Orlandos, *op. cit.*, pp. 46-47.

2. Phrantzès, pp. 132-133, 159, 194-195 (Papadopoulos).

3. *Ibid.*, p. 133, 159. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 242.

4. R. Sabbadini, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione autografa del Peloponneso*, dans *Miscellanea Cerianni*, (Milan, 1910), p. 203.

5. Phrantzès, p. 383 (Bonn).

pereur, prosterné devant la Vierge dans son costume bleu, ainsi que celui d'un haut dignitaire, le serviteur du despote Constantin, Manuel Lascaris Chatzikis, mort en 1445¹.

Malgré l'insuffisance de notre documentation, nous pouvons affirmer que les services palatins étaient rudimentaires. Parmi les différentes charges, nous mentionnerons en premier lieu celle du *grand primicier* (μέγας πριμικήριος) qui est citée par l'historien Georges Phrantzès à l'occasion des événements de 1458². Depuis les temps des empereurs de Nicée, ce dignitaire était à la tête de la hiérarchie aulique. Il était notamment devenu une sorte de maître des cérémonies³. On connaît également un « premier officier de la maison » (πρῶτος ἄρχων τοῦ οἴκου) de Thomas Paléologue, Michel Rallis Issès, mentionné en 1436⁴. Phrantzès lui-même, au début de sa carrière politique, occupa le poste de préposé à la table et de chambellan (ἐπὶ τοῦ τραπέζιου καὶ κελλιότης), attaché au service du prince Thomas (depuis 1418)⁵. Une inscription de Guéraki, en Laconie, nous révèle le nom d'un certain Isaac, sébaste et τζαούσιος⁶. « Sous ce vocable turc usité depuis Manuel Comnène », les tchaouchs « exerçaient les fonctions des anciens *mandatores*, qui devaient être toujours prêts à exécuter les ordres de l'empereur »⁷. L'inscription semble dater du XV^e siècle, mais des monuments épigraphiques antérieurs, des années 1330 et 1338, parlent, déjà avant la fondation du Despotat, des αὐτάδελφοι τζαούσιοι οἱ Ἑλλαδάδες et du τζαούσιος τοῦ δρόγγου τῶν Μελιγῶν Constantin Spanis⁸. Avant la création du Despotat, nous retrouvons aus-

1. G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, (Paris, 1910), pl. 96,5; 152, 1; 91, 3 et 152, 4. Du même, *Portraits byzantins*, Revue de l'art chrétien, XLI (1911), pp. 447-449. G. Gerola, *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno*, Byzantion, tome VI (1931), p. 381, donne la description du costume de Jean Cantacuzène, fils de l'empereur Matthieu, qui a été, croit-on, despote de Morée. Ce costume n'est pas toutefois l'habit officiel de son grade.

2. Phrantzès, p. 388 (Bonn).

3. E. Stein, *Untersuchungen zur spät-byzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, p. 42. Ch. Diehl, *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, (Paris, 1945), p. 382. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, p. 143.

4. Phrantzès, p. 163 (Papadopoulos).

5. *Ibid.*, p. 114. Cf. pp. 127 et suiv. Sylvestre Syropoulos, *Vera historia unionis non verae*, éd. R. Creighton, (La Haye, 1660), pp. 16-17, mentionne le κελλιότης Dermokaitès.

6. C. Zésiou, *Ἐπιγραφαὶ χριστιανικῶν χρόνων τῆς Ἑλλάδος, Βυζαντίς*, tome I (1909), p. 145.

7. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 148.

8. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance

si deux personnages portant le titre de πρωτοαλλαγάτωρ : Georges Sgouromallis, en 1293¹, et Platynteris, en 1330². Le protoallagator (ἀλλάγιον est l'escorte militaire de l'empereur) était placé sous les ordres du grand primicier et avait pour charge de maintenir l'ordre dans le cortège impérial³.

Sous les restrictions que nous avons étudiées dans le paragraphe précédent, le despote gouvernait sa principauté en chef suprême des services administratifs et judiciaires, ainsi que de l'armée. Il avait pour collaborateurs immédiats de hauts fonctionnaires qui formaient sa cour. D'une façon générale, les grands personnages qui gravitaient autour du prince, étaient investis de dignités de la cour de Constantinople et appartenaient à la hiérarchie de l'Empire, obtenant leur promotion et leur avancement par ordre impérial. C'est pour ainsi dire une fraction de la cour byzantine que nous retrouvons dans le Despotat.

Il serait sans doute intéressant d'examiner si ces hauts dignitaires formaient un corps hiérarchiquement constitué, exerçant en conséquence une fonction constitutionnelle, si, en d'autres termes, il existait en Morée un sénat analogue à celui de l'Empire⁴. La tâche de l'historien s'avère dans cette recherche extrêmement ingrate. Le seul élément que nous connaissions est fourni par une lettre d'Isidore de Monemvasie à Manuel II où le prélat décrit la cérémonie commémorative durant laquelle on a donné lecture de l'*Oraison* à Théodore I^{er}, oeuvre de ce même empereur. Enumérant les classes qui y assistèrent, Isidore nomme le despote et le métropolite, le métropolite sans doute de Lacédémone, puis le sénat (γερούσια), les représentants les plus distingués du clergé (πᾶν ὅσον ἐκκριτόν τε καὶ καθαρὸν τοῦ ἱερατικοῦ καταλόγου) et le peuple (δῆμος)⁵. Si nous prenons le mot γερούσια dans son acception technique⁶, force nous sera de conclure qu'il existait dans le Péloponnèse, à côté du despote, un corps constitué. La plus grande circonspection est néanmoins indiquée. Par sa terminologie pompeuse, l'écrivain ne désire très probablement que désigner

Hellénique, tome XXIII (1899), p. 123. L'inscription de 1338 nous est connue par une communication de M. S. Kouguéas à l'Académie d'Athènes, encore inédite.

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 63.

2. G. Millet, *ibid.*, p. 123.

3. L. Bréhier, *ibid.*, p. 128. Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 382.

4. Sur le Sénat byzantin, voir le livre récent de Catherine Christophilopoulos, *Ἡ Σύγκλητος εἰς τὸ Βυζαντινὸν Κράτος*, Athènes, 1949.

5. W. Regel, *Analecta Byzantino-russica*, (Saint-Petersbourg, 1891), p. 67.

6. C. Christophilopoulos, *Ibid.*, pp. 11 et suiv.

l'ensemble des dignitaires et des notables. Que le despote ait eu à côté de lui un conseil, la chose est plus que vraisemblable. Ce qui est fort douteux, c'est que ce conseil ait jamais pris un caractère constitutionnel.

Puisqu'Isidore mentionne, dans sa lettre, le représentant de l'Eglise et le peuple, nous en profitons pour signaler certains aspects de l'intervention de ces deux facteurs dans la vie politique. Il va sans dire qu'il ne peut pas être question, ici, d'un rôle constitutionnel, même pas de celui, réduit et conventionnel, que jouent l'Eglise et le peuple à Constantinople. On ne pourrait non plus s'attendre à une organisation du peuple comme on en trouve, jusqu'à une date assez tardive, dans les grandes villes de l'Empire, dans la capitale et à Thessalonique. La population de Morée, agricole par excellence, fournissait peu de facteurs pour une constitution corporative ou autre¹.

C'est par son droit naturel que le peuple de la péninsule intervient dans la vie politique du Despotat. Il exerce ainsi un pouvoir *de facto* qui apporte une limitation dans celui du despote. Comme dans le reste de l'Empire, le peuple a recours à la sédition et à la révolte non seulement pour réagir contre des abus commis à son détriment, mais aussi pour rappeler à l'ordre le prince toutes les fois que celui-ci enfreint certains principes acquis : toutes les fois qu'il blesse, par son attitude dans les matières religieuses, le sentiment public ou qu'il met en péril l'intégrité du territoire national. Malgré sa constitution monarchique, Byzance a connu des tendances démocratiques qui l'ont empêchée de glisser vers le despotisme.

Deux événements, la cession de Monemvasie aux Turcs, en 1394, et l'affaire des Hospitaliers de Saint-Jean, aux années 1397-1404, illustrent, entre autres, le caractère de l'intervention du peuple et le rôle de l'Eglise. Théodore I^{er}, prisonnier du Sultan à la suite de l'entrevue de Serrès, s'est vu obligé de céder Monemvasie aux Turcs. Peu disposés à se conformer aux décisions du despote, les habitants, par l'entremise du baile de Négrepont, ont proposé aux Vénitiens de leur céder la ville, jugeant la domination latine plus avantageuse que l'esclavage ottoman. Le 5 mars 1394, la République répondit en déclinant cette offre qui pourrait lui

1. Sur le peuple byzantin, on lira avec profit : Ch. Diehl, *Le Sénat et le peuple byzantins aux VII^e et VIII^e siècles*, Byzantion, tome I (1924) pp. 201 et suiv. G. Manojlović, *Le peuple de Constantinople*, *Ibid.*, tome XI (1936), pp. 617 et suiv. G. Bratianu, *Empire et « Démocratie » à Byzance*, dans *Etudes Byzantines d'Histoire économique et sociale*, (Bucarest, 1938), pp. 95 et suiv. D. Xanatalos, *Βυζαντινά Μελετήματα. Συμβολή εις την ιστορίαν του Βυζαντινού λαοῦ*, Athènes, 1940.

causer des difficultés avec Bajazet. Monemvasie fut en conséquence occupée provisoirement par les Turcs, mais la démarche des habitants n'en est pas moins instructive¹.

L'affaire des Hospitaliers de Saint-Jean présente, à notre point de vue, plus d'intérêt. Sous la menace d'une invasion turque, ce même Théodore I^{er}, découragé et prévoyant la ruine complète de sa principauté, céda aux propositions des chevaliers et leur abandonna Corinthe d'abord, en 1397, puis, en 1400, Kalavryta et la plus grande partie du Despotat. La ville de Mistra, elle-même, fut livrée et le despote se retira à Monemvasie. Mais la cession de la capitale n'alla pas sans difficulté. Une révolte éclata. Unanimement, la population prit le parti de renvoyer les « frères » de leur pays ou mourir (ἡ τοὺς Φερρίους ἐξελάσαι τῆς αὐτῶν ἢ τεθνάναι)². Un gouvernement insurrectionnel se forma sous la direction du métropolitite de Lacédémone. Si bien que, lorsque Théodore Paléologue accourut de Monemvasie et essaya de ramener le peuple à la soumission, « des Spartiates ont conféré à leur prélat la dignité de dux et voulu être par lui jugés et gouvernés tant au point de vue ecclésiastique qu'au point de vue politique »³. On connaît la suite. Le despote de Morée, pressé d'abord par Bajazet, puis encouragé par le désastre de celui-ci à Ancyre (28 juillet 1402), s'est décidé à reprendre ses possessions. Les négociations avec l'Ordre de Saint-Jean, entamées dès le mois de mai 1402, ont abouti au traité de Vassilopotamo (5 mai 1404) et, le 4 juin suivant, les chevaliers se retiraient définitivement de la péninsule⁴. Ce qui mérite ici d'attirer notre attention, c'est l'attitude du peuple de Mistra. Suivant une tradition, à la fois grecque et byzantine, il a repris ses droits souverains pour limiter les pouvoirs du despote qui en usait d'une manière blessant le sentiment public et exposant en péril l'intégrité du territoire. Et ce faisant, il a tenu à placer son mouvement insurrectionnel sous la direction du chef local de l'Eglise auquel il conféra une autorité politique.

* *

Les grands personnages qui gravitaient autour du prince et qui l'as-

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 127-128. R. Loenertz, *op. cit.*, *Etudes Byzantines*, tome I (1943), pp. 181 et suiv.

2. Manuel II Paléologue : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome III, p. 90.

3. Phrantzès, pp. 68-69 (Papadopoulos) : « οἱ δὲ Σπαρτιάται τὸν πρόεδρον αὐτῶν καὶ δοῦκα ἐψήφισαν εἶναι καὶ πολιτικῶς καὶ ἐκκλησιαστικῶς ἤθελον κρίνεσθαι καὶ κυβερνᾶσθαι ὑπ' αὐτοῦ ».

4. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 158-160. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 186 et suiv.

sistaient dans l'exercice du pouvoir, appartenaient, avons-nous noté, à la hiérarchie des dignitaires de l'Empire. Ils étaient pour la plupart et particulièrement au début, recrutés dans la noblesse de la Cour, de l'administration et de l'armée, par conséquent étrangers à cette aristocratie terrienne qui, plus d'une fois, a tenu en échec le pouvoir central. Bien entendu, des membres de celle-ci ont accédé aux honneurs, comme d'ailleurs des représentants de celle-là ont fini par acquérir de grands domaines. Toujours est-il que ces deux classes sont restées réfractaires à une pénétration mutuelle jusqu'à une date très tardive où la désagrégation a fortement gagné la constitution du Despotat.

On distinguera, en premier lieu, les personnes affiliées à la famille du prince. Toutes les fois qu'elles n'étaient pas admises dans la hiérarchie des dignités, elles tiraient leur puissance de cette condition particulière. Le principe n'était pas inconnu à Byzance. On sait que Léon VI avait créé pour son beau-père, Stylianos Zaoussès, le titre de *basiléopator*¹. Pendant les derniers siècles, on ne manque pas, dans les suscriptions des actes officiels, de mentionner des liens moins étroits, comme celui de *συμπένθερος* de l'empereur². Quant au Péloponnèse, nous nous bornerons à signaler le cas de Matthieu Asan, beau-frère de Démétrius Paléologue et gouverneur de Corinthe, qui vient directement en rapport avec des princes étrangers. Dans une lettre, adressée vers 1450 au marquis de Ferrare, il signe de la façon suivante : «Ματθαῖος Παλαιολόγος ὁ Ἀσάνης καὶ γυναικαδελφὸς τοῦ αὐθέντου μου τοῦ δεσπότη» et, en latin, «sororius domini mei despoti»³.

Au reste, les institutions du Despotat ont subi les conséquences des transformations survenues dans l'administration des Paléologues. En s'amoindrissant, l'Empire a en effet emprunté de nouvelles méthodes de gouvernement. L'exercice du pouvoir tend à la fois vers la centralisation et la simplification. Il passe de plus en plus entre les mains d'un petit nombre de personnes qui, indépendamment de leur rang hiérarchique, jouissent de la confiance de l'empereur. Un véritable bouleversement en a résulté dans l'ordre administratif : des offices nouveaux furent créés, tandis que d'autres ont disparu ou sont tombés en désuétude. Conservatrice cependant, Byzance n'a pas abouti à une réforme radicale de sa

1. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 33.

2. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le sébastocrator Constantin Tornikios signe une lettre de 1266 comme *δοῦλος καὶ συμπένθερος* de l'empereur : Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 14.

3. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome I (1904), pp. 429-430. Du même, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 265-266.

constitution. Elle a, au contraire, tenu à conserver certaines formations du passé, même dépouillées de leur signification originelle. Ainsi des offices réels passèrent au rang de dignités. Celles-ci cessèrent de correspondre à des rouages déterminés de l'administration et l'on a vu des fonctions du service personnel de l'empereur, privées de leur caractère, acquérir une importance politique⁴.

Parmi les dignités dont étaient investis les grands fonctionnaires de l'entourage du despote, celle du *Protostrator* (πρωτοστράτωρ) était la plus en vue. Dans l'Empire moyen, ce dignitaire, ayant sous ses ordres les *stratores*, était le chef des écuries du palais⁵. Basile I^{er}, dans son ascension, avait occupé ce poste, sous Michel III. Nicéas Choniate identifie le protostrator avec le maréchal français⁶ de même que la *Chronique de Morée* attribue à Geoffroy de Villehardouin le titre du *πρωτοστράτορας τῆς Τσαμπάνιας* (maréchal de Champagne)⁷. Elle mentionne, en outre, des «protostrators de Romanie», comme Vilain d'Aunoy et Jean de Neuilly⁸, qui, avec le grand connétable, comptaient parmi les officiers les plus éminents de la principauté d'Achaïe⁹. Sous les Paléologues, le protostrator est devenu un chef important de l'armée impériale, commandant des troupes d'avant-garde et de la cavalerie légère¹. Après le grand domestique, il tenait, pendant les cérémonies, le sabre de l'empereur⁸.

Il ne serait pas osé de prétendre que le souvenir des institutions latines d'Achaïe ont contribué à donner à la dignité de protostrator, toute

1. L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 136 et suiv., en particulier 140, 143 et 145.

2. J. B. Bury, *The imperial administrative System in the Ninth Century*, (Londres, 1911), pp. 117-118. Hanton, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Byzantion, tome IV (1927-1928), pp. 127-128. Un sceau de plomb du Xe ou XIe siècle appartenait à un «βασιλικὸς στράτωρ καὶ πρωτοστράτωρ τοῦ κοντοσταύλου» : C. Constantopoulos, *Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα*. Συλλογὴ Ἀν. Σταμούλη (Athènes, 1930), p. 9. (No 52).

3. Choniate, p. 794 : «μαρισκάλιος ἦν τὰξίωμα ὁ ἀνὴρ, δηλοῖ δὲ καθ' Ἑλλήνας ἡ φωνὴ τὸν πρωτοστράτορα».

4. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 163.

5. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 1326, 1948 etc. Marguerite de Neuilly est appelée (vers 7555 et 7583) *πρωτοστρατόρισσα*.

6. Jean Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, (Paris, 1949), pp. 197-198. P. Topping, *Feudal Institutions as revealed in the Asizes of Romania the Law Code of Frankish Greece*, (Philadelphia, 1949), pp. 122 et suiv.

7. E. Stein, *Untersuchungen*, p. 53. L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 375 et 397.

8. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologzeit*, pp. 58-59.

byzantine, une place à part dans la hiérarchie du Despotat. C'est peut-être aussi à une influence latine que doit être attribué le fait que ces dignitaires tiennent cette charge comme un droit presque héréditaire et familial. En effet, plus d'un membre de la famille des Francopoules, personnages éminents, ont été investis de la dignité de protostrator. Leur patronyme, rappelant leur origine franque, «dut être assez commun dès le XI^e siècle, soit dans la capitale, soit dans toute la partie occidentale de l'empire, où les infiltrations latines étaient des plus fréquentes à cause de la proximité des terres de Grèce et de Morée tombées bientôt aux mains de seigneurs occidentaux»¹. Le service de mercenaires francs dans l'armée byzantine a sans doute contribué à répandre davantage ce nom, dont les porteurs n'appartenaient pas tous à la même famille.

Dès le despotat de Théodore I^{er} Paléologue, le protostrator Manuel Francopoules a joué un rôle considérable. Comme représentant du despote, il a assisté à la signature et a signé le traité conclu, en 1394, entre le prince grec et Venise². C'est lui, croit-on, qui a effectivement exercé le pouvoir, pour la famille régnante, durant la minorité de Théodore II³. Le nom du protostrator Jean Francopoules, premier ministre de ce dernier despote, est lié avec un joyau de l'art byzantin, la Pantanassa de Mistra, dont il fut le fondateur. Des monogrammes et des inscriptions témoignent de la piété de ce haut dignitaire qui, comblé des bienfaits de la Vierge, a tenu à lui consacrer ce «petit présent», comme il dit avec beaucoup de modestie :

Πολλῶν σου τυχὼν τῶν χαρίτων, Παρθένε,
μικρὸν κομίζω σοι δῶρον νεὼν τόνδε
Ἰωάννης Φραγγόπουλος πρωτοστράτωρ
θεοπρόβλητος ἐν δεξιῇ τυχεῖν θέλων⁴.

1. V. Laurent, *Légendes sigillographiques et familles byzantines*, Echos d'Orient, tome XXX (1931), p. 469. Cf. pp. 467 et suiv., et tome XXXI (1932), pp. 344 et suiv.

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 138. Dans les procès-verbaux du Synode de Constantinople, en date du 23 août 1395, il est question du gouverneur de Grévénon Francopoules qui était le propre frère de notre Manuel : *Ibid.*, p. 129.

3. Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 70. Dans un document vénitien du 30 mai 1429 (C. Sathas, *Documents inédits*, tome III, p. 350), il est question de «Manoli Megaducha, dictus protostatora, subditus domini dispotae Misistrae». Si ce personnage doit être identifié avec notre Francopoules (ce qui est probable), il faut convenir que celui-ci a été promu à la dignité de grand dux (μέγας δούξ), amiral de la flotte. Il est moins vraisemblable que le nom «Magaducha» de notre document ait été un simple patronyme.

4. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), p. 137.

Dans une bulle d'argent de Constantin Paléologue, datée de février 1444, Jean Francopoules est qualifié de γενεράλις τῆς βασιλείας μου¹. Cette dignité qui trahit une influence occidentale, n'est pas, que nous sachions, attestée dans la hiérarchie byzantine. D'autre part, un certain Francopoules, grand stratopédarque, mentionné dans un document vénitien de 1429 et dans une lettre de Jean Eugénikos à Bessarion, avant l'union de Florence (1439), peut être identifié avec notre personnage².

Nous connaissons en plus deux membres de la famille Francopoules qui ont eu la dignité de protostrator : Léon que nous trouvons en 1428 gérant les terres de Nicolas Mélissène par ordre du despote Théodore II³ et qui, en 1443, fut chargé d'une délicate mission à Constantinople⁴; Nicolas qui joua un certain rôle pendant les dernières années de la vie du Despotat⁵. En dehors de cette véritable dynastie des Francopoules, des représentants d'autres familles ont été investis de cette dignité. Nous connaissons notamment le grand protostrator Nicéphore Mélissène, seigneur de vastes régions en Thrace et en Messénie, mort peu avant 1427⁶. De même, un document vénitien de mars 1466, par conséquent postérieur à l'occupation de Morée par les Turcs, mentionne «spectabilem dominum Isachium Prothostratorem, cognatum olim illustrissimi domini Despoti, et diminum Zathoniae (de Tzakonie) et in Brachio Mayne»⁷. Ce protostrator Isaac appartenait très vraisemblablement à la famille des Asanès qui était alliée à celle du despote Démétrius.

Nous venons de citer le nom d'un grand stratopédarque qu'on identifie avec le protostrator et premier ministre du Despotat Jean Francopoules. Ce n'est pas le seul, dans la Morée, qui ait été investi de cette dignité, importante dans la hiérarchie de l'époque paléologuienne, dont les titulaires étaient préposés à l'armement et au ravitaillement des troupes⁸. Georges Eudémonoiannis, grand stratopédarque de Théodore II, a été autorisé, en 1437, par le gouvernement de Venise à faire des dépôts d'argent, à Coron

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 18.

2. *Ibid.*, tome I, p. 165. C. Sathas, *Documents inédits*, tome III, p. 366.

3. Phrantzès, p. 137 (Papadopoulos).

4. *Ibid.*, p. 194.

5. *Ibid.*, p. 390 (Bonn).

6. *Ibid.*, pp. 134 et suiv. (Papadopoulos). Sur la notice généalogique des Mélissène, cf. N.A. Bees, *Der Berliner Traktat über die Melissinoi ist keine Fälschung von Konstantin Simonidis*, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, tome XIV (1938), pp. 131 et suiv.

7. C. Sathas, *Documents inédits*, tome V, p. 34.

8. E. Stein, *op. cit.*, p. 54. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 397.

et à Modon, à l'abri de toutes représailles¹. Il est de nouveau question de ce dépôt, en 1450, à l'occasion de pourparlers engagés avec la République². Nous ne savons pas au juste si ce personnage ne fait qu'un avec Sophianos Eudémonoiannis, premier ministre de Constantin Paléologue, avec lequel Ellissen identifie, sans hésitation, l'Εὐδαίμων de la *Descente de Mazaris aux Enfers*, seigneur riche et puissant entre tous dans l'entourage du despote³. Nous ne saurions, non plus, affirmer que ce stratopédarque Georges Sophianos que Cyriaque d'Ancône a rencontré, en 1447, comme gouverneur (praefectus) à Karyopolis, soit le même⁴. Ils appartenaient toutefois à la grande famille de Monemvasie, originaire très probablement de Crète, qui s'est distinguée dès les premiers temps de la conquête latine. On connaît une bulle métrique au nom de Georges Eudémonoiannis :

Γεώργιον με Δαιμονοϊωάννην
μάρτυς σεβαστὸν πανυπέρτατον σκέποις⁵.

Admis ou non dans les cadres de la hiérarchie des dignités et des offices, les collaborateurs du despote présidaient aux services de l'administration intérieure et régionale, occupaient de grands postes dans l'armée et étaient chargés d'importantes missions auprès des puissances étrangères. Plus d'un de ces hauts dignitaires, de ceux particulièrement qui remplissaient le rôle d'ambassadeurs, servaient à la fois, souvent à la même occasion, l'Empire et le Despotat. Nous avons déjà signalé quelques noms et nous serons par la suite amené à en signaler d'autres. Bien entendu, l'étude des institutions prime ici sur la prosopographie, ce qui ne nous permettra pas de mettre en évidence les personnalités qui ont géré des affaires importantes⁶. On rencontrera dans les docu-

1. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 256.

3. A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, IV, pp. 181 et 319 : «Εἶτα, μετὰ τῶν ἄλλων τῶν ἐκεῖσε εὐδαιμονίων, συμβαλεῖς καὶ συνεταῖα καὶ βαθυγνώμονι ἀνδρί, διωνύμως κεκλημένῳ Εὐδαίμονι, κρατερῷ δὲ ὄντι καὶ πολυόλβῳ, πολλῶν δὲ ἄρχοντι πραγμάτων καὶ τὰ μέγιστα δυναμένῳ τῶν ὅσα συναναστρεφόμενων ἐν τοῖς τοῦ πορφυροβλάστου βασιλείοις οὐδεῖς».

4. R. Sabbadini, *op. cit.*, p. 219.

5. V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine*, *Ἑλληνικά*, tome IV (1931), pp. 210-211. On attribue ce monument au XI^e ou XII^e siècle. Le P. Laurent remarque toutefois qu'il «ne serait pas surprenant que le personnage au nom étrange fut celui-là même qui fit dans le Péloponnèse entre 1216 et 1235 le jeu des Latins en subornant le seul notable qui leur fût resté hostile, Jean Chamarétos».

6. Plusieurs de ces personnalités sont familières à ceux qui ont parcouru le tome I^{er} de notre *Despotat grec de Morée*.

ments des archives de Rome, de Venise, de Naples, de Paris, de Florence, de Raguse, et dans les lettres des humanistes grecs du XV^e siècle, les noms d'Andronic Sophianos, de Georges Paléologue Cantacuzène, de Manuel Disypatos, de Nicolas Eudémonoiannis, de Manuel Kavakès, d'Athanasie Lascaris, d'Andronic Bryennios Léontaris, de Jean Tzampakon, etc. Rarement cependant on arrivera à réunir toutes ces bribes de renseignements pour reconstituer la carrière des hommes d'Etat, des envoyés plénipotentiaires, qui se sont distingués dans ces moments suprêmes de l'Hellénisme médiéval et qui se firent souvent les ambassadeurs fervents de la chrétienté orientale, immédiatement menacée. Une exception remarquable : la carrière de l'historien Georges Phrantzès qui nous est mieux connue, puisque lui-même a pris soin d'en noter toutes les étapes, et qui illustre d'une façon très heureuse les méthodes administratives du Despotat¹.

Né au début de ce siècle fatal dont il allait devenir l'historien (1401), Phrantzès s'est attaché, tout jeune encore, en 1418, à la maison du prince Thomas Paléologue qu'il a suivi dans le Péloponnèse². Il entra ensuite au service de Manuel II, puis, après la mort de cet empereur, à celui du despote Constantin, en Morée. Il y fut chargé de fonctions administratives et de délicates missions diplomatiques. Il gouverna, au début, les possessions des Mélissènes en Messénie et, en 1430, la ville de Patras qu'on venait de recouvrer³. Deux ans plus tard, Phrantzès, parti en ambassade auprès du Sultan et de Jean VIII, en profita pour obtenir de ce dernier la dignité de protovestiarite⁴. Lorsque Constantin Paléologue devint le bénéficiaire d'un apanage en Thrace, c'est encore lui qui en assumait la gestion (1443)⁵. Plus tard, nous retrouvons notre historien en Morée où il accompagne de nouveau son maître et où il se fait céder le gouvernement de Sparte et de sa région (1446)⁶. Il n'y reste d'ailleurs que peu de temps puisqu'il doit, encore une fois, partager le sort de Constantin Paléologue qui s'achemine vers le trône et vers le martyre. Phrantzès entreprend en Ibérie et à Trébizonde de longs voyages au terme desquels, en 1451, il est élevé à la dignité de grand logothète. L'empe-

1. R. Guillard, *Le Protovestiarite Georges Phrantzès*, *Revue des études byzantines*, tome VI (1948), pp. 48-57.

2. Phrantzès, p. 114 (Papadopoulos).

3. *Ibid.*, p. 158.

4. *Ibid.*, p. 159. Cf. R. Guillard, *op. cit.*, pp. 50-51.

5. Phrantzès, p. 193.

6. *Ibid.*, p. 198.

reur lui promet, en outre, de lui conférer, plus tard, les fonctions de premier ministre (μεσάζων) qu'exerçait alors Luc Notaras¹. Au lieu de ce suprême honneur, l'historien, après une douloureuse captivité et une tragédie de famille, se réfugia en Morée, quelques mois après la prise de Constantinople où son maître avait trouvé la mort². Dès décembre 1453, il entra au service de Thomas Paléologue qui le chargea de missions administratives et diplomatiques³. Il ira mourir à Corfou, fidèle toujours à la dynastie dont les derniers membres erraient par toute l'Italie⁴.

Il y a, dans la Chronique de Phrantzès, si importante, malgré les interpolations qui en déforment le plan original⁵, une page où l'auteur, à l'occasion de sa nomination au gouvernement de Sparte, nous fournit des renseignements précieux sur les pratiques administratives du Despotat. Constantin Paléologue qui venait de lui donner cette preuve de sympathie, lui en donna une autre en lui tenant ces propos : « puisque pour ton probe service et pour l'accueil et la sympathie dont tu jouis de ma part, je t'ai fait bénéficier du gouvernement de Sparte, je veux que celui-ci soit sur le même pied que les gouvernements de Corinthe et de Patras que gèrent Jean Cantacuzène et Alexis Lascaris. Sache, en plus, que je ne créerai d'autre ministre (μεσάζοντα) que Sophianos Eudémonioannis que j'ai présentement. Je ne me trouverai pas toujours ici, mais je vais parcourir mon pays, ce qui sera très profitable pour lui. Aussi, lorsque je serai à Corinthe, traiterai-je mes affaires et celles du lieu avec Cantacuzène et Eudémonioannis. Quand, d'autre part, je serai à Patras, je les traiterai avec Lascaris et Eudémonioannis, en quittant Cantacuzène à son gouvernement, et enfin, quand je serai ici, je le ferai avec toi et Eudémonioannis et d'autres »⁶.

Cette naïve histoire dont nous n'avons aucune raison de contester la véracité, nous révèle la simplicité, la pauvreté dirions-nous plus exactement, du mécanisme gouvernemental du Despotat. A côté des ser-

1. R. Guiland, *op. cit.*, pp. 51 et suiv.

2. Phrantzès, pp. 309 et suiv. (Bonn).

3. *Ibid.*, pp. 383 et suiv.

4. S. Sakellariopoulos, 'Ο τάφος τοῦ Γεωργίου Φραντζῆ, 'Η Μελέτη, 1909, pp. 513-522.

5. Cf. J. Papadopoulos, *Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom?* Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, tome IX (1935), pp. 177 et suiv. Du même, Οι ἀρραβῶνες τῆς «αὐθεντοπούλας» μετὰ τοῦ Ἰταλοῦ ἄρχοντος Καρακχιόλου, 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome XII (1936), pp. 264 et suiv.

6. Phrantzès, pp. 198-199 (Papadopoulos). Cf. G. Millet, *Inscriptions inédites de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXX (1906), p. 465.

vices régionaux, le prince avait pour conseiller un haut fonctionnaire, un ministre qui portait le titre de μεσάζων. Ce n'était pas la première fois, en 1446, qu'il était parlé, dans le Péloponnèse, de cette institution. Les textes épigraphiques de Pantanassa auxquels nous avons fait allusion ne l'ignorent pas. En effet, les monogrammes peints sur la façade occidentale de l'église se décomposent de la façon suivante : ὁ κτήτωρ Ἰωάννης Φραγγόπουλος πρωτοστράτωρ καὶ καθολικὸς μεσάζων¹. Jean Francopoulos, investi de la dignité de protostrator, exerçait, dès le despotat de Théodore II, les fonctions réelles de premier ministre². Enfin Georges Phrantzès, se rapportant aux événements de 1459, nomme le μεσάζων Léon³.

Ainsi, durant les dernières décades de sa vie, le Despotat de Morée adapte ses institutions de façon à donner au prince un conseiller attitré qui a la charge d'un premier ministre des monarchies absolues. Il n'innove d'ailleurs pas en cela, puisque, déjà depuis longtemps, l'Empire byzantin s'acheminait résolument vers ces méthodes gouvernementales⁴. Comme pour la plupart de ses institutions, il n'a fait qu'emprunter, en les rapetissant, les grands rouages de Constantinople.

Ainsi qu'il a été remarqué, l'office du μεσάζων, le μεσαστικόν, comme on dit parfois⁵, « n'est pas un office aulique attributif de rang dans la hiérarchie officielle, mais une simple fonction politique »⁶. Comme le

1. G. Millet, *ibid.*, p. 462. La mention καθολικὸς μεσάζων qui, sauf erreur, n'est attestée que dans ce texte, correspondant au πρῶτος μεσάζων, semble s'opposer à un μερικῶς μεσάζων, fonction qui est inconnue dans les institutions byzantines. Nous ne pouvons pas admettre, avec G. Millet, p. 463, que la dignité de γενεράλις qui est citée dans un document de 1444 à propos de ce même Jean Francopoulos, soit, dans la langue parlée, l'équivalent de l'expression καθολικός.

2. Il est difficile de fixer la date exacte à laquelle ces textes épigraphiques ont été rédigés. Une inscription, aujourd'hui disparue, que Michel Fourmont a copiée sur une pierre d'autel, semble autoriser l'opinion que Pantanassa a été inaugurée en septembre 1428 (G. Millet, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII, pp. 137-138. Cf. M. Hadjidakis, Μυστράς, p. 85). Mais, même si l'on admet que les monogrammes sont contemporains de l'inauguration de l'église, ce qui n'est pas prouvé, la date mentionnée dans la copie de Fourmont est éminemment suspecte étant en contradiction avec les autres données fournies par ce même texte épigraphique. Néanmoins, le monogramme de Jean Francopoulos doit être très vraisemblablement postérieur à l'année 1429, puisqu'à cette date notre personnage n'était que grand stratopédarque, dignité inférieure à celle de protostrator.

3. Phrantzès, p. 390 (Bonn).

4. Cf. E. Stein, *Untersuchungen*, pp. 39-40.

5. Pseudo-Codin, pp. 32-33. Phrantzès, p. 224 (Bonn).

6. R. Guiland, *op. cit.*, p. 52.

παραδυναστεύων, au temps de la prospérité, de même le μεσάζων des derniers siècles était choisi parmi les grands dignitaires de la cour et de l'Empire. C'est au XI^e siècle qu'on entend pour la première fois parler de cette institution. En se rapportant à l'élévation de Constantin Likhoudès au trône patriarcal (1059), le chroniqueur Jean Skylitzès fait l'éloge de cet homme d'Etat, devenu homme d'Eglise, qui, sous Constantin IX, était à la tête du «Ministère des Lettres»¹. Il dit notamment qu'il s'est en particulier distingué «dans les affaires impériales et politiques» (τοῖς βασιλικοῖς καὶ πολιτικοῖς πράγμασιν) et qu'il a tiré gloire ἐπὶ τῷ μεσασμῷ τῆς τῶν ὅλων διοικήσεως². Il n'y a pas de doute que le mot μεσασμός a ici une valeur technique³. Notons que Constantin Likhoudès était investi des dignités de proèdre et de protovestiaire⁴.

Il est intéressant de noter que, dès la fin de ce même XI^e siècle, on éprouve le besoin d'une centralisation et d'une coordination des services publics. Un haut fonctionnaire, cité pour la première fois en 1081, le logothète des bureaux (λογοθέτης τῶν σεκρέτων), assumera cette charge. Il deviendra, sous Isaac l'Ange, le grand logothète⁵. Et il n'est pas sans intérêt de noter encore que, plus d'une fois, celui-ci se voit attribuer les fonctions de μεσάζων qui commencent à s'imposer dans les pratiques gouvernementales de Byzance et des Etats grecs qui en ont découlé après 1204, l'Empire de Trébizonde et le Despotat d'Epire⁶.

C'est à partir du XIII^e siècle que les traits de l'institution se précisent. Des personnages qui se sont distingués dans la politique et dans les lettres exercent les fonctions de μεσάζων. Nous citerons en premier lieu Démétrius Tornikios, petit-fils du grand logothète, son homonyme, qui a joué un rôle important pendant les dernières décades du siècle précédent. Il est mentionné dans une lettre de Michel Choniates comme μεσάζων de l'empereur Théodore I^{er} Lascaris (1204-1222)⁷. Il a gardé ce poste sous

1. Ch. Diehl-G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, pp. 546 et suiv.

2. Skylitzès-Cédrenos, II, pp. 644 et suiv. Cf. Michel Attaliat, p. 66 (Bonn): «ἀνὴρ μέγιστον διαλάμψας τοῖς βασιλικοῖς καὶ πολιτικοῖς πράγμασιν» «καὶ μεσάζων ἐν τοῖς βασιλείοις τὴν τῶν ὅλων διοίκησιν».

3. J. B. Bury, *Selected Essays*, (Cambridge, 1930), p. 185, note 3.

4. Cath. Christophilopoulos, *op. cit.*, p. 82.

5. Ch. Diehl, *Un haut fonctionnaire byzantin: le logothète τῶν σεκρέτων*, Mélanges Nicolas Iorga, (Paris 1933), pp. 217-227.

6. Démétrius Chomatianos mentionne notamment un certain Jean Plytos, «πανσέβαστος σεβαστός καὶ οἰκεῖος μεσάζων τοῦ ἀγίου καὶ κραταιοῦ ἡμῶν αὐθέντου τοῦ μεγάλου Κομνηνοῦ» (très vraisemblablement de Théodore l'Ange): Pitra, *Analecta sacra et classica*, tome VI, col. 199.

7. Sp. Lambros, *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ Σφωζόμενα*, tome II, p. 356.

le règne de Jean III (1222-1254), jusqu'à sa mort, survenue vers 1247. En parlant de lui, Georges Acropolite emploie les termes suivants: «τὰ κοινὰ διέπων καὶ μεσιτεύων ταῖς ὑποθέσεσιν», «τὰ κοινὰ συνδιέπων ἢ τῷ βασιλεῖ Ἰωάννῃ» (Jean Vatatzès)¹. Ailleurs, il l'appelle οἰκονόμος τῶν κοινῶν². Andronic II aura pour μεσάζων le protovestiaire, puis grand logothète, Théodore Muzalon auquel, atteint d'une maladie, il adjoint le questeur et homme des lettres bien connu Nicéphore Choumnos, promu à la dignité de mystikos, et le maître des requêtes (ἐπὶ τῶν δεήσεων) Jean Glykys³. Après la mort de Muzalon, en 1294, Choumnos, élevé à l'office de préposé à l'Ecritoire (ἐπὶ τοῦ κανικλείου), était seul chargé τῆς τῶν κοινῶν μεσιτείας⁴.

Durant les tristes années de la guerre civile, diverses personnalités ont rempli les fonctions de premier ministre. En dehors du grand domestique Jean Cantacuzène qui fut le conseiller d'Andronic III, on cite, entre autres, les noms d'Alexis Apocaucos et du protosébaste Gabalas, ministres d'Anne de Savoie⁵. Néanmoins deux personnages l'emportent par leur influence et aussi par la place qu'ils occupent dans les lettres byzantines: Théodore Métochite et Démétrius Cydonès. Le premier, philosophe et poète disert⁶, restaurateur du Couvent de Chora (Kahrié-Djami), fut un des principaux collaborateurs d'Andronic II qu'il suivit dans sa disgrâce, en 1328. Elevé à la dignité de grand logothète, allié à la famille impériale, il exerça les fonctions de premier ministre. Rien n'était gardé secret pour lui et rien n'était fait sans son consentement⁷. Longue et grande fut la carrière de Démétrius Cydonès. Premier ministre de Jean Cantacuzène, il ne suivra celui-ci dans son exil que momentanément, car il sera vite sollicité de reprendre ses fonctions auprès de Jean V, puis auprès de Manuel II. Cantacuzène lui-même rapporte qu'il de-

1. Acropolite, tome I, pp. 66 et 90.

2. *Ibid.*, p. 93.

3. Pachymère, tome II, p. 164.

4. *Ibid.*, p. 193. Cantacuzène, I, p. 67.

5. Cantacuzène, II, pp. 90 et 223.

6. Cf. R. Guiland, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, (Paris, 1927), pp. 358 et suiv. Du même, *Les poésies inédites de Théodore Métochite*, Byzantion, tome III (1926), pp. 265 - 302.

7. N. Grégoras, tome I, p. 271: «Ἦν γε μὴν τηνικαῦτα τῷ βασιλεῖ παραδυναστεύων καὶ πᾶσαν κατάστασιν ὅλοις μεσιτεύων τοῖς πράγμασιν ὁ Μετοχίτης Θεόδωρος. . . Τοσοῦτον δ' αὐτῷ προσετέθηκε καὶ οὕτως ὁ βασιλεὺς αὐτοῦ γε ἐξήρτητο, ὥστ' οὐδὲν ἦν αὐτῷ μικρὸν ἢ μέγα ἀπόρρητον πρὸς αὐτόν· ἀλλὰ ἡ πάντ' ἐποίει βουλομένου καὶ τούτου καὶ αὐθις οὐδὲν, ὃ μὴ τούτῳ πρὸς βουλήσεως ἦν».

meurait constamment dans le palais impérial «non seulement à cause de la grande sympathie dont il jouissait de la part de l'empereur, mais aussi parce que, chargé de la gestion des affaires (τοῖς πράγμασι μεσάζων), il avait besoin d'être avec le basileus jour et nuit»¹. Cydonès décrit dans son *Apologie* les absorbantes fonctions dont il était chargé. «En sa qualité de secrétaire particulier de Jean Cantacuzène, il avait à dépouiller la correspondance de l'empereur. Il devait recevoir visiteurs et solliciteurs de tout rang, de toute condition et de toute nationalité. Plus d'un comptait sur lui pour appuyer une demande, obtenir une audience impériale ou une faveur. Parmi ceux qui se présentaient, il y avait beaucoup d'Occidentaux : marchands de Venise ou de Gênes, ambassadeurs de divers pays, légats du Pape, parfois Dominicains et Frères Mineurs de Péra et de Constantinople»².

Loin de diminuer, le rôle du premier ministre acquit plus d'importance sous les derniers Paléologues. Il est appelé maintenant πρῶτος μεσάζων³. Les écrivains byzantins identifient ses fonctions avec celles du Grand Vizir de la monarchie ottomane dont les institutions devenaient pour eux plus familières à mesure que l'occupation turque s'étendait⁴. Nous ne mentionnerons qu'un seul nom : celui de Luc Notaras, drongaire de la flotte, διερχμηνευτής et Grand Dux (μέγας δούξ)⁵. Il remplissait les fonctions de πρῶτος μεσάζων auprès de Jean VIII et de Constantin XI⁶. Laonic Chalcocondyle, dans son zèle de puriste, l'appelle tantôt μεσάζων tantôt τοῦ βασιλέως ἀρμοστήν ou βασιλέως Ἑλλήνων πρύτανιν⁷. Déclaré contre l'union des Eglises, il a prononcé cette phrase célèbre : «j'aimerais mieux voir en pleine ville le turban des Turcs que la mitre des Latins»⁸. Sa fin tragique et le sort de sa famille n'ont pas été sans émouvoir

1. Cantacuzène, III, p. 285.

2. D'après M. Jugie, cité par G. Cammelli, *Démétrius Cydonès Correspondance*, (Paris, 1930), p. XV.

3. Ducas, p. 196.

4. Ducas, p. 125 : «ὅν καὶ βεζύργην καὶ πάσαν κατὰ τὴν αὐτῶν καλοῦσι φωνήν, ὃν οἱ Ῥωμαῖοι πατρίκιον καὶ μεσάζοντα λέγουσι».

5. Phrantzès, p. 192 (Papadopoulos). Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV (1907), p. 463.

6. Phrantzès, pp. 224 et suiv. Ducas, pp. 196, 264. C'est peut-être lui le μεσάζων dont parle Sylvestre Syropoulos, *Vera Historia Unionis non verae*, éd. R. Creighton, (La Haye, 1660), p. 1.

7. Chalcocondyle, II, pp. 141, 162, 165 (Darkó).

8. Ch. Diehl, *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, p. 372.

l'opinion occidentale, saisie de stupeur à la nouvelle de la chute de cet illustre Empire¹.

Telle fut l'institution de μεσάζων. Au XV^e siècle, elle devint, dans le Péloponnèse, le principal facteur du gouvernement central.

V. Administration régionale et décentralisation administrative.

Nous avons eu l'occasion de noter, ci-dessus (§ II), que les textes diplomatiques et épigraphiques distinguent d'une manière générale les gouverneurs de la province byzantine de Morée, les καθολικαὶ ou περιέχουσαι κεφαλαί, des agents subalternes de l'administration régionale, connus comme μερικῶς κατὰ τόπους κεφαλαικεύοντες. Cette distinction, devenue superflue depuis 1348, date où le gouverneur impérial a cédé le pas à un prince de la famille régnante, le despote, a été par la suite supprimée. A partir de ce moment jusqu'à une date tardive, les sources, grecques et latines, emploient le terme de κεφαλαί pour désigner les agents gouvernementaux préposés à l'administration d'une région ou d'une ville, souvent d'une ville et de ses dépendances qui formaient, plus d'une fois, des circonscriptions assez importantes.

Cependant, à côté des termes κεφαλαί et κεφαλάδες dont nous avons élucidé les origines, des sources de provenance savante emploient des titres plus solennels : ἡγεμών, ἡγεμονεύων (Phrantzès), ἐπιτροπεύων (Chalcocondyle), ἀρμοστής (Chalcocondyle), τοπάρχης (Mazaris)², capitaneus etc. Ainsi qu'il a été déjà noté, toutes ces appellations, plus ou moins étrangères aux habitudes de la chancellerie, s'adaptaient mieux aux tendances puristes des écrivains byzantins.

Ces fonctionnaires représentaient, dans leurs circonscriptions, le gouvernement central. Ils étaient nommés par le despote qui, d'habitude, octroyait au bénéficiaire un diplôme scellé d'une bulle d'argent³. Nous

1. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV, pp. 457 et suiv. On a conservé une intéressante correspondance entre Luc Notaras et Georges Gennadios Scholarios, le futur patriarche de Constantinople après l'occupation ottomane : Sp. Lambros, *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, pp. 182 et suiv.

2. Il est toutefois à noter que ce dernier terme des τοπάρχει, cité par Mazaris (éd. Boissonade, pp. 178 et 181 ; éd. Ellissen, pp. 242 et 246), ne se rapporte pas tant aux agents gouvernementaux qu'aux représentants de l'aristocratie locale sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

3. Cf. Phrantzès, pp. 383-384 (Bonn). Il sera parlé, plus loin, de certaines bulles d'argent par lesquelles les despotes accordaient le gouvernement de bourgades ou de régions.

possédons très peu de renseignements sur l'étendue de leurs pouvoirs. Dans des villes de moindre importance, les chefs de la garnison étaient chargés de fonctions civiles. D'une manière générale, les gouverneurs régionaux, dépendant directement du despote et agissant en son nom, cumulaient, très vraisemblablement, des pouvoirs civils et militaires. Ils exerçaient une surveillance immédiate sur les services chargés de l'administration financière¹. Des attributions judiciaires leur étaient également confiées. Ainsi Jean Cantacuzène, qui n'est peut-être autre que le futur gouverneur de Corinthe, préside, en 1436, à Patras, un tribunal composé de notables (συγκαθεδόντων ! μετ' αὐτοῦ τινῶν εὐγενῶν ἀνδρῶν)². Certains gouverneurs régionaux, comme Matthieu Asan, étaient plus que de simples agents. Appartenant à l'entourage du despote, alliés parfois à sa famille, ils exerçaient une influence décisive sur les affaires politiques du Despotat. Nous n'avons, à notre connaissance, nulle indication sur la vénalité des charges provinciales en Morée. Ce qui seulement résulte de l'examen des sources, c'est que, en dehors de quelques particularités qui nous occuperont plus loin, l'indemnité des gouverneurs régionaux (le κεφαλατίκιον ou κεφαλῆτικον) était ordinairement prise sur les revenus locaux³.

En établissant, par la suite, la prosopographie des agents régionaux du Despotat, nous serons amené à préciser plus d'un point de cette difficile recherche sur l'étendue et le caractère de leurs pouvoirs. Avant de nous y attaquer, il faudra, encore une fois, nous reporter à cette page intéressante où Phrantzès expose les propos que lui aurait tenus Constantin Paléologue en lui conférant le gouvernement de Sparte (1446). «Quant à toi, lui aurait dit le despote, demeurant ici, gère bien ton gouvernement. Mets fin aux injustices et à l'anarchie en faisant de sorte que tous ne reconnaissent d'autre pouvoir que le tien (pouvoir exercé en mon nom), comme ils ne reconnaissent d'autre seigneur que moi. Si tu ne commets pas d'injustices, si tu te montres impartial et tu gardes la loi, tu auras ta récompense de la part de Dieu et mon propre contentement. Abstiens-toi de tout trafic d'autorité», «parce que la corruption altère le droit et entraîne à un tel aveuglement qu'on livre les innocents à la condamnation. En outre, le juge, celui qui est appelé à juger le peuple du Seigneur et les chrétiens de même race, doit avoir ces trois vertus :

1. Cf. notamment les privilèges accordés aux habitants de Monemvasie : *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 174-175.

2. E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras*, pp. 218-220.

3. Cf. *supra*, p. 71, note 1.

la saine croyance en Dieu et la fidélité à celui qui lui a conféré la dignité, la vérité de la parole et la sagesse du corps»¹. A travers ces plats préceptes, nous entrevoyons certains côtés des pouvoirs d'un gouverneur régional.

Sans rechercher la perfection, nous insérons, ci-dessous, quelques notes sur la prosopographie des gouverneurs régionaux suivant l'ordre géographique et tenant en même temps compte de l'importance des circonscriptions administratives.

Il faut, bien entendu, réserver la première place à la capitale du Despotat. Résidence des despotes, la nouvelle Sparte était administrée sous leur surveillance immédiate. Nous ignorons tout de ses institutions municipales et nous n'en aurions pas fait une mention spéciale s'il n'était pas nécessaire d'insister sur une exception intéressante. Ainsi que nous venons de le noter, Constantin Paléologue a chargé, en 1446, son fidèle Phrantzès du gouvernement de Sparte que celui-ci a gardé jusqu'à la fin de 1448. «Le premier jour de septembre de l'année 6955 (1446), rapporte l'historien lui-même, j'ai bénéficié du gouvernement de Sparte et de l'administration de toutes les localités d'alentour, à savoir de Koula, Hebraïkè Trypè, Tzeramion, Pangota, Sclavochorion et de tous ses villages, ainsi que de tous leurs revenus, comme jamais personne n'a eu cette administration»².

Après Mistra qui devait sa prospérité à la présence des despotes, venait la ville de Corinthe. Capitale de l'ancien thème du Péloponnèse, elle a été récupérée par les Grecs peu après le 25 septembre 1394, puis cédée aux Hospitaliers en 1397 et reprise en 1404. Par sa position, elle dominait toute la presqu'île. D'après la *Chronique de Morée*, Corinthe

... ἐνὶ κάστρον φοβερόν, τὸ κάλλιον τῆς Ῥωμανίας,
καὶ ἐνὶ τὸ κεφάλαιον, ὅπερ γὰρ ἀφεντεύει
ὅλην τὴν Πελοπόννησον, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας³.

Cette importance ne fit qu'accroître depuis que Manuel II eut reconstruit les fortifications de l'isthme voisin⁴. On conçoit par conséquent tout l'intérêt que le gouvernement du Despotat portait à cette ville. Néanmoins la prosopographie de ses gouverneurs présente des lacunes regrettables.

1. Phrantzès, pp. 199-200 (Papadopoulos).

2. *Ibid.*, p. 198.

3. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1445 et suiv.

4. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 168 et suiv. J. H. Finley, *Corinth in the Middle Ages*, Speculum, tome VII (1932), pp. 493 et suiv.

Nous n'avons à signaler que deux noms : Jean Cantacuzène et Matthieu Asan. Le premier appartenait à l'entourage du despote Constantin Paléologue et gouvernait Corinthe en 1446¹. Selon toute vraisemblance, ce personnage qu'a également connu Cyriaque d'Ancône², doit être identifié avec ce Jean Cantacuzène Paléologue qui est mentionné dans un document du 15 mai 1436 comme περιπόθητος ἑξάδελφος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως et qui signe une autre pièce du 6 août 1438 comme δοῦλος τοῦ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου τοῦ πανευτυχιστάτου δεσπότη³.

La personnalité de Matthieu Asan nous est mieux connue. Appartenant à la famille royale de Bulgarie qui a trouvé refuge à Byzance après la chute de Jean Asên III, il se lia de parenté avec le despote Démétrius Paléologue qui épousa sa soeur en secondes noces. Il est très probable qu'il servit ce dernier dans son apanage de Lemnos (1425-1449)⁴. Ce qui est certain, c'est que, dès les premiers temps du despotat de Démétrius en Morée (1449-1460), Asan l'y suivit⁵. Il s'est distingué en particulier dans le gouvernement de Corinthe qu'il a conservé jusqu'à la prise définitive de cette ville par les Turcs, en août 1458⁶. Nous possédons, de Matthieu Asan, une lettre en grec et en latin adressée, en novembre 1450⁷, au marquis de Ferrare. Elle porte un sceau de cire avec les armes de ce gouverneur⁸. D'autre part, dans une lettre d'Alfonse V d'Aragon (25 juin 1454), il est intitulé «Corinthe ac totius castellaniae dominus»⁹. Après la prise du Péloponnèse, il partagera le sort du despote Démétrius; il le suivra dans son apanage de Thrace jusqu'à sa mort, survenue en mars

1. Phrantzès, pp. 196-199 (Papadopoulos).

2. R. Sabbadini, *op. cit.*, *Miscellanea Ceriani*, p. 230.

3. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 218 et suiv. et 224.

4. C'est ce que nous concluons tout au moins d'une lettre de Georges Scholarios adressée τῷ Ἀσάνῃ εἰς Ἀθῆνας et où il est question d'un θαυμαστός δεσπότης, sans doute Démétrius Paléologue (Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, pp. 234-235). Il nous est difficile d'admettre l'identification proposée par Sp. Lambros, *ibid.*, p. κζ'. Quant à l'apanage de Démétrius à Lemnos, cf. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 87 et suiv.

5. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 245-246.

6. *Ibid.*, pp. 259 et suiv. J. H. Finley, *op. cit.*, pp. 495 et suiv., où Asan est, par erreur, nommé Michel.

7. Sur la date, cf. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 283.

8. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome I (1904), pp. 429-430.

9. Fr. Cerone, *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, Archivio storico per la provincia napoletana, tome XXVII (1902), pp. 823-824.

1467¹. Il est à noter que, en 1458, durant une absence d'Asan, Nicéphore Loukanis avait provisoirement assumé le gouvernement de Corinthe².

Sur la route qui, le long du golfe de Corinthe, mène à Patras, nous rencontrons deux villes d'une certaine importance : Vassilika ou Vassilikata, l'ancienne Sikyon, et Aigion dite, par son nom médiéval, Vostitza. La première était gouvernée, le 28 avril 1430, par la κεφαλή (*cefali*) Michel Paléologue qui figure dans le testament d'un habitant de Patras, Bartholomée Zane de Visnadelis, de Trévis, rédigée à cette date³. Quant à Aigion, Constantin Paléologue en avait confié le gouvernement à Alexis Lascaris (1429)⁴. Cyriaque d'Ancône y a rencontré, en 1447, un représentant du despote, un fils de ce Jean Cantacuzène qui gouvernait, à cette même époque, Corinthe, Constantin Cantacuzène, comte palatin de Latran, qui s'était distingué en occupant quelques places de la Grèce continentale, notamment Lidorikion⁵. Ce titre de comte palatin de Latran lui avait été conféré, en juin 1446, par Eugène IV en récompense de son zèle pour l'union des Eglises⁶. Constantin Cantacuzène Paléologue dont l'ambassadeur, Jean Spagnolo, se trouvait, en août 1452, à la cour de Naples, doit être sans doute identifié avec le gouverneur d'Aigion⁷.

Puis venait Patras, important centre urbain qui devait sa prospérité économique aux communications maritimes avec l'Occident. La ville fut récupérée par les Grecs en juin 1429. Après avoir occupé la citadelle, en mai 1430, Constantin Paléologue en confia le gouvernement à Georges Phrantzès (septembre 1430)⁸. Chargé cependant de missions successives, l'historien ne semble pas avoir longtemps conservé l'exercice effectif de ses fonctions. Nous n'avons pas de renseignements précis sur la personnalité de son successeur. Nous ne savons pas non plus au juste si ce Jean Cantacuzène, cousin de l'empereur, dont il a été déjà question, était gouverneur de Patras. Il présidait, en 1436, un tribunal de notables réuni dans le palais de la ville (ἐν τῷ παλατίῳ τῶν παλαιῶν Πατρῶν) et

1. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 286.

2. Chalcocondyle, II, p. 203 (Darkò). Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, éd. C. Amantos, pp. 19 et 55.

3. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 212-213.

4. Phrantzès, pp. 138-139 (Papadopoulos).

5. R. Sabbadini, *op. cit.*, pp. 230-231.

6. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 231, note 7.

7. *Ibid.*, p. 281.

8. Phrantzès, p. 158 (Papadopoulos). Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 17 et 54. «...καὶ ἐποίησεν (Constantin) κεφαλὴν τὸν κύριον Γεώργιον Φραντζῆν Φιλιττην».

signait, de concert avec Théodore Erastopoulos, un document daté du 6 août 1438 : οἱ δοῦλοι τοῦ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου τοῦ πανευτυχεστάτου δεσπότη τοῦ Ἰωάννης Καντακουζηνὸς Παλαιολόγος, Θεόδωρος Ἐραστόπουλος¹. Ce qui est certain, c'est que, pendant le second despotat de Constantin Paléologue, en 1446, le gouvernement de Patras était confié à Alexis Lascaris, autrefois chef de la maison de ce prince et gouverneur d'Aigion². Ce personnage est mentionné dans une lettre de Jean Eugénikos à Bessarion et l'on croit, non sans vraisemblance, qu'il doit être identifié avec Alexis Lascaris Philanthropénos qui a couronné Constantin XI à Mistra³.

Dans la région d'Achaïe, nous signalerons également la forteresse de Grévénon. Un frère de Manuel Francopoulos y représentait, vers 1395, Théodore I^{er}. D'une lettre de ce despote, adressée à l'empereur et communiquée au Saint-Synode le 23 août 1395, nous apprenons que le gouverneur, tombé victime d'intrigues menées de concert avec le métropolite de Patras, avait été remplacé par le protostrator Sarakénopoulos, peu fidèle au prince et promoteur de rébellion⁴.

En suivant la côte de l'Elide, nous passerons, par Clarentza dont Phrantzès prit possession, en 1428, au nom de Constantin Paléologue⁵, aux provinces de Triphylie et de Messénie. Une partie considérable de cette dernière appartenait à la famille des Mélissènes, grands propriétaires terriens et dignitaires,

οὗς εἶχεν ἡ Πέλοπος ὡς κλέος μέγα⁶.

Leurs domaines comprenaient, entre autres, les bourgades d'Androusa, Kalamata, Mantinée, Ithomé et Pylos. Le grand protostrator Nicéphore Mélissène, mort peu avant 1427, laissa un enfant de trois ans, Nicolas, dont le despote Théodore II était le parrain. Celui-ci fut nommé tuteur avec cette clause spéciale qu'il deviendrait maître des terres en question si Nicolas Mélissène venait à mourir sans laisser d'héritiers. L'administration des domaines fut confiée au protostrator Léon Francopoulos auquel succéda Georges Phrantzès lorsque Théodore II eut cédé ses droits en Messénie à son frère Constantin⁷. En ce qui concerne tout particulièrement Androusa, un document vénitien de juillet 1418 cite un «capita-

1. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 218 et suiv., 222 et suiv.

2. Phrantzès, pp. 198-199 (Papadopoulos).

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. μα' et 165.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 255. Cf. pp. 249-255.

5. Phrantzès, p. 131.

6. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome VIII (1911), p. 186.

7. Phrantzès, pp. 134-137.

neus Drusi» (Ἀνδρούσης) sans le nommer¹. Le gouvernement de cette même localité, jointe à Ithomé, était confié, en 1429, à Andronic Lascaris Padiatès².

De l'autre côté du golfe de Messénie, s'étendait la région de Kinsterna (Κινστέρνα, Γιστέρνα) que Guillaume de Villehardouin avait cédée, en 1262, à Michel VIII³. Dans un texte se rapportant aux dédommagements réclamés par Venise et daté de 1278, on trouve la mention d'un certain Messopotamiti, gouverneur de ce pays : «capitaneum ibi pro domino imperatore»⁴. Dans cette même circonscription du Magne qui aboutit au cap Ténare, les sources citent Michel Spanos qui gouvernait, vers 1278, Androuvisti⁵, Georges Sophianos, stratopédarque, gouverneur (*praefectus*) de Karyopolis, cette même localité où Nicétas d'Amnia terminait, en 821-822, la Vie de Saint Philarète⁶, et Jean Paléologue, «pro Spartano principe Constantino praefectus», à Vitylo (Οὔτυλον), que Cyriaque d'Ancône a connus en 1447⁷.

Dans la région de la Laconie méridionale qui aboutit au cap Malée, l'on distinguait la ville de Monemvasie et Vatika, les anciennes Boeae (Βοιαί). Sur le régime administratif de la première, nous aurons à revenir plus loin. Nous nous bornons à noter ici que, quoique les textes parlent des κεφαλαί et des κεφαλαιεύοντες de Monemvasie, la prosopographie en est très pauvre : on mentionne notamment le gouverneur Manuel Paléologue qui, en 1464, a livré la ville aux Vénitiens⁸. Quant à Vatika, on y signale, en 1442, Démétrius Livéros, capitaine du despote⁹.

Dans la vaste région montagneuse du centre où, sous la domination turque, sera fondée Tripolitza, la Tripolis moderne¹⁰, Mouchli (Μουχλί) était, depuis le commencement du XIV^e siècle, un important point de dé-

1. C. Sathas, *Documents inédits*, tome III, p. 183.

2. Phrantzès, pp. 138-139 (Papadopoulos).

3. Sur l'emplacement : P. Calonaros, *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, p. 128, note.

4. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome III, p. 232.

5. *Ibid.*, p. 233.

6. M.H. Fourmy-M. Leroy, *La Vie de S. Philarète*, Byzantion, tome IX (1934), pp. 97 et 165.

7. R. Sabbadini, *op. cit.*, pp. 209 et 219.

8. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 19 et 55.

9. Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II p. 113. Discussion sur la date: W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, tome II, p. 193, note 2.

10. N.A. Bees, *Ἡ Τρίπολις πρὸ τοῦ δεκάτου ἐβδόμου αἰῶνος*, Ἀθηνᾶ, tome XVIII (1906), pp. 608 et suiv.

part pour la guerre contre les Francs¹. Il contrôlait les grandes routes qui conduisaient vers la plaine d'Argos et vers la Messénie et qui, par conséquent, assuraient la communication entre les parties Nord-Est et Sud-Ouest de la péninsule. Très tôt, Mouchli et, très vraisemblablement, sa région immédiate, ont formé une circonscription administrative. Les autorités vénitiennes de Nauplie ont eu à se plaindre de ses gouverneurs. Elles les accusaient tantôt d'emmener en captivité des sujets de la République², tantôt d'essayer de gagner les Albanais établis dans leurs possessions, tantôt enfin de percevoir un droit sur les troupeaux qui venaient hiverner sur territoire vénitien (juillet-août 1451)³. En mars 1453, on charge Paul Morosini de réclamer des dédommagements de la part du despote Démétrius «qui moleste Nauplie et Argos de concert avec le *chiefalià Mucli* (κεφαλὴ Μουχλίου)»⁴. Néanmoins la prosopographie des gouverneurs de Mouchli ne comprend qu'un seul nom⁵: celui d'un beau-frère de Démétrius Paléologue, Démétrius Asan, qui a livré la place au sultan, en 1458⁶. Deux ans auparavant, il avait recherché, par l'entremise des autorités d'Eubée, la protection et la suzeraineté de Venise⁷. Dans un traité de Georges Amiroutzis, Démétrius Asan est appelé ἡγεμὼν Ναυπλίου⁸.

Un autre gouverneur byzantin, Lampoudios d'Astros, sur la côte de la Kynourie, avait, par ses pillages, provoqué les protestations des autorités vénitiennes de Nauplie. Celles-ci, loin de se borner à des démarches diplomatiques, procédèrent à des représailles et occupèrent la forteresse d'Astros. En 1407 et 1408, Manuel II se trouvait en contact avec le Sénat de Venise afin d'obtenir un arrangement pacifique⁹.

1. E. Darkò, 'Η ιστορική σημασία καὶ τὰ σπουδαιότερα μνημεῖα τοῦ Μουχλίου, 'Επετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 454-482.

2. Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 64.

3. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, pp. 266-267.

4. *Ibid.*, p. 282.

5. Nous ne saurions pas accepter l'opinion de Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XI (1914), pp. 269 et suiv., qui fait de Paléologue Grizza le dernier gouverneur de Mouchli. La narration de Spandugino, écrivain postérieur, sur laquelle il s'est basé, est confuse et en contradiction avec les sources contemporaines : E. Darkò, *op. cit.*, pp. 463 et suiv.

6. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 258.

7. C. Sathas, *Documents inédits*, tome I, p. 230.

8. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 258, note 5. Jean Dokeianos adresse à Démétrius Asan une lettre de consolation (παραμυθητική): Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, p. 249.

9. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 164.

D'autre part, à l'occasion de la proposition, soumise, en 1456, au gouvernement vénitien par Démétrius Asan, nous apprenons qu'un autre seigneur grec, Jean Spagnolo, peut-être ce même Spagnolo, qui se trouvait, en 1452, à la cour de Naples comme ambassadeur de Constantin Cantacuzène, exprima, lui aussi, l'intention de céder à Venise ses forteresses de Damala, Ligourio et Phanari¹. Elles se trouvent, toutes les trois, dans l'Argolide orientale, du côté du golfe d'Egine².

Enfin certains chefs militaires se sont distingués, par leur bravoure et par leur sacrifice, durant l'occupation du Péloponnèse par les Turcs. On citera, parmi eux, Doxas à Kalavryta, Graitzas Paléologue à Salménikon, Paléologue Sgouromallès à Karytaine, Krokodile Kladas à Saint-Georges, Manuel Bokhalis à Gardiki, Proinokokkas à Kastritsi etc³.

Pour compléter cette note prosopographique, il est nécessaire d'ajouter quelques mots sur les gouverneurs de certaines places qui n'appartiennent pas au territoire de la péninsule, mais qui ont été, momentanément, réunies aux possessions du Despotat au point de vue administratif. Ainsi, dans le document vénitien de 1278 auquel nous avons plus d'une fois renvoyé, il est question de Paul Sévastos, «homo domini imperatoris et capitaneus dicti loci Cedrigi», sans doute Cerigo, Cythère⁴. De même, Jean Cabasilas gouvernait, en 1446, au nom du despote Constantin, les villes, récemment conquises au-delà du golfe de Corinthe, Galaxidi et Lidoriki⁵.

*
* *

On sera peut-être étonné de ne pas trouver, dans les notes précédentes, quelques noms de personne ou de lieu qui sont cependant attestés par

1. C. Sathas, *op. cit.*, tome I, p. 230.

2. Cf. S. Kouguéas, Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, 'Ελληνικά, tome I (1928), pp. 394 et suiv.

3. D. A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 269-273. Sur Paléologue Graitzas tout particulièrement cf. Sp. Lambros, Κωνσταντίνος Παλαιολόγος Γραΐτζας ὁ ἀμύντωρ τοῦ Σαλμενίκου, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XI (1914), pp. 260 et suiv.

4. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome III, p. 181.

5. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 232. Nous mentionnerons également le gouverneur de Lamia, Sévastopoulos qui avait été, pendant deux ans, assiégé par les Turcs lors de la chute du marquisat de Bondonitza (1414): W. Miller, *op. cit.*, tome II, pp. 60-61. Manuel II avait demandé la restitution de ses biens, déposés en Eubée, et le Sénat vénitien a donné son consentement en date du 18 septembre 1415: N. Iorga, *Notes et extraits*, tome I, p. 240. Plus tard, en 1423, nous entendons de nouveau parler d'un gouverneur de Lamia (*zeffali Zittoni*, κεφαλὴ Ζητουνίου): C. Sathas, *op. cit.*, tome I, pp. 140 et 149, tome III, p. 250. Cf. W. Miller, *op. cit.*, tome II, p. 90.

les sources. Il s'agit là d'une omission voulue. Car ces noms de lieu ou de personne appartiennent à un groupe de phénomènes différents de ceux qui ont été décrits plus haut. En effet, plus haut, il a été question de l'administration régionale et des agents qui l'exerçaient au nom des despotes. Les phénomènes auxquels nous faisons allusion se rapportent à certaines particularités administratives qui trahissent, au contraire, un relâchement du pouvoir.

Notre intention est d'ajouter quelques observations sur les tendances centrifuges qui se sont très tôt manifestées dans l'histoire du Despotat de Morée. Nous ne traiterons cependant pas le travail de décomposition qui a miné les fondements de la société et de la constitution moréote; ni le processus de féodalisation et les conflits qui ont opposé l'aristocratie locale au pouvoir central. Ces aspects sociaux nous occuperont ailleurs. Il ne sera ici question que de ces tendances centrifuges qui revêtent une forme administrative ou qui ont acquis, tout au moins, la consécration de l'administration. Pour être plus précis, on doit parler de décentralisation.

Cette décentralisation se présente, tout d'abord, sous l'aspect de franchises administratives accordées à des communautés, en l'occurrence à des habitants de régions ou de villes. Monemvasie en offre un exemple d'autant plus instructif qu'on a conservé un dossier de textes diplomatiques d'une haute importance. Selon une tradition tardive, la ville de la Laconie méridionale aurait été bâtie sous le règne de l'empereur Maurice. Elle existait toutefois vers 723, date où Saint-Willibald, se rendant à Jérusalem, y fit escale. Avec la décadence de la thalassocratie arabe, Monemvasie a commencé à prospérer comme centre maritime et commercial. Au XII^e et au XIII^e siècles, elle n'était pas seulement une place fortifiée de premier ordre, mais aussi le point de départ d'une flotte marchande. Dans un chrysobulle de juin 1301, Andronic II parle longuement de la ville et de ses habitants. Il loue la situation avantageuse et l'escarpement de la place, la densité et la richesse des habitants, la noblesse du gouvernement, la pratique des arts, la richesse et la variété du commerce. Il souligne les aptitudes des Monemvasiotes pour les travaux de la mer, leur indomptable activité et, bien entendu, leur fidélité envers le prince ¹.

1. St. Binon, *L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie*, Echos d'Orient, tome XXXVII (1938), pp. 306-307 : «καὶ γὰρ δὴ τὰ τε ἄλλα κοσμεῖ τὸ ἄστυ, καὶ θέσεως εὐκαιρία καὶ πρὸς ἀσφάλειαν ἐρυμνότης καὶ πλῆθος μάλιστα οἰκητόρων καὶ πολυολβία καὶ πολιτείας εὐγένεια καὶ τεχνῶν ἀσκήσεις καὶ ἀγορᾶς διαψίλεια πάντων πᾶσα, εὐεμπορώτατόν τε εἰ δὴ τι καὶ ἄλλο μά-

On relèvera tout particulièrement ce qui est dit à propos de la noblesse du gouvernement : εὐγένεια πολιτείας. Faut-il en conclure que Monemvasie jouissait d'une autonomie administrative et qu'elle avait ses propres autorités municipales? Ce qui est certain, c'est que la ville, lors de sa soumission aux Francs (1248), était gouvernée par trois familles influentes, les Mamonas, les Eudémonoiannis et les Sophianos :

αὐτὲς ἦσαν οἱ τρεῖς γενεᾶς καὶ οἱ εὐγενικώτεροί τους,
ὅπου ἦσαν στήν Μονοβασίαν καὶ εἶναι ἀκόμῃ ἐκεῖσε ¹.

On trouvera, tout le long de l'histoire du Despotat, des représentants de ces familles investis de charges importantes. Théodore I^{er} sera obligé de sévir contre Paul Mamonas qui sera à la fin dépossédé. Cette lutte ne sera pas sans susciter des complications internationales. Georges Phrantzès, faisant allusion à ce personnage, dit qu'il était jadis seigneur de Monemvasie et des alentours (τοῦ κυριεύοντός ποτε τῆς Μονεμβασίας καὶ τῶν περὶ αὐτήν) ².

Monemvasie était une des nouvelles villes franches que nous voyons apparaître dans l'Empire byzantin dès les temps des Comnènes ³. Ses franchises datent du règne de Michel VIII qui ne fit, semble-t-il, que confirmer des situations anciennement établies. Néanmoins le premier document que nous possédions est du mois d'août 1284. Andronic II, se rapportant aux privilèges accordés par son père, y précise que les habitants continueraient à jouir des mêmes immunités (ἐξκουσία), qu'ils ne payeraient point de taxes sur la circulation et sur la vente (κομμέριον) ⁴ pour les transactions faites sur place, et que leurs biens, confirmés par cet acte impérial, seraient exemptés de toute charge ⁵. Un deuxième chrysobulle a été promulgué par l'empereur Andronic, très

λιστα πρὸς ἅπαντα πλοῦν καὶ θαλάσσης ἅπαντα μέρη θέσεως εὖ ἔχον καὶ τοίνυν πολὺ τὸ τῶν οἰκούντων ἐνταῦθα ἱκανόπλοον, καὶ θαλαττουργόν, ρωμαλεότης τε καὶ φρόνημα δραστηκόν τε καὶ ἐμπρακτον καὶ τὸ κάλλιστον τῶν ἄλλων μάλιστα ἢ πρὸς τὴν βασιλείαν ἐνεργός τε καὶ ἀτρεπτος παντάπασιν εὖνοια καὶ ἡ πρὸς τὸ γένος ἀναφορά τε καὶ κοινωνία πάντων ἀνάλωτος καίρων τε καὶ πραγμάτων, εὖ τε καὶ ἄλλως ἔχόντων, ἐν πολλοῖς ἤδη τῶν προλαβόντων χρόνων τὴν πείραν δοῦσα καὶ τὸ πιστὸν καθάπαξ ἄσειστον ἐγγυωμένη».

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2948-2949.

2. Phrantzès, p. 113 (Papadopoulos).

3. L. Bréhier, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, pp. 212 et suiv.

4. Cf. J. Danstrup, *Indirect Taxation at Byzantium*, Classica et Mediaevalia, Revue danoise de Philologie et d'Histoire, tome VIII (Copenhague, 1946), pp. 139-167.

5. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 154-155.

vraisemblablement Andronic III¹ et en 1336². Sur ce document, conservé dans le *Chronicon maius* de Phrantzès, pèse un soupçon sérieux : il appartient à ce dossier de textes qu'a utilisés un interpolateur et faussaire notoire, le métropolite de Monemvasie Macaire Mélissène³. Il ne semble pas toutefois qu'il faille mettre en doute les principales lignes de cette charte par laquelle l'empereur a accordé à la ville du Péloponnèse d'amples franchises commerciales⁴.

Fidèles à cette tradition de famille, les despotes de Morée se sont empressés de montrer leur sollicitude pour Monemvasie. Les besoins de la lutte contre la grande aristocratie terrienne et locale, l'occupation de la ville par les Turcs, la menace constante de Venise, imposaient une politique de tolérance et un traitement particulier. Les documents que nous possédons sont à cet égard instructifs. Parmi eux, le plus ancien paraît être une bulle d'argent sans date qu'on attribue à Théodore II et qui pourrait émaner de Théodore I^{er}⁵. Elle a été toutefois promulguée au lendemain d'un grave événement qui a bouleversé la vie de la cité et qui a, par la suite, rendu nécessaire de prendre

4. Le nom d'Andronic III a été également prononcé à propos d'un séjour que cet empereur aurait fait à Monemvasie. Ce renseignement nous est fourni par une lettre qu'Andronic aurait adressée, en 1320, à Alexis Sévastianos qu'il appelle consolateur des mauvais jours de son exil. Un examen attentif du prétendu original a prouvé que nous sommes en présence d'un faux maladroit : fac-similé publié par D.G. Kambouroglou, 'Επιστολή τοῦ βασιλέως Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου, dans la revue *Παναθήναια*, tome X (1905), pp. 71-74, qui plaide en faveur de l'authenticité du document. Thèse contraire : Sp. Lambros, 'Η δὲ ἐπιστολή Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου, *ibid.*, pp. 127-128.

5. Sur la date : Fr. Dölger, dans *Byz. Zeitschrift*, tome XXXIV (1934), pp. 126 et suiv.

6. Fr. Dölger, *Εἰς κατὰ τὸν 16ον αἰῶνα νοθευτῆς κειμένων καὶ ἐγγράφων. Ὁ Μονεμβασίας Μακάριος ὁ Μελισσηνός*, trad. U. Lampsidès, Athènes, 1938. St. Binon, *op. cit.*, *Echos d'Orient*, tome XXXVII (1938), pp. 274-311.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 165-168.

1. Nous n'avons aucun indice qui puisse nous aider à dater cette bulle d'argent. Ce qui nous autorise à l'attribuer, non sans réserves d'ailleurs, à Théodore I^{er}, ce sont les circonstances exceptionnelles qui semblent l'avoir provoquée. Il est clair que le despote s'efforce de créer les conditions nécessaires pour repeupler une ville qui a été abandonnée à la suite d'événements qui ne sont pas explicitement mentionnés. Or, Monemvasie a particulièrement souffert sous le despotat de ce prince, soit à la suite de la lutte que celui-ci a entreprise contre la famille des Mamonas, soit à la suite de l'occupation turque. La seule objection que nous prévoyons est que la formule de la suscription est conforme à celle qu'emploie d'habitude Théodore II, mais n'oublions pas, non plus, que nous avons affaire à une copie.

certaines mesures exceptionnelles. On a songé—et nous songeons—à l'éphémère occupation ottomane, en 1394¹. Le despote déclare que les Monemvasiotes qui voudraient revenir habiter Monemvasie, ainsi que tous ceux qui, quels qu'ils soient, viendraient s'y fixer, seraient conservés libres de toute servitude, eux et leurs biens. Ils seraient notamment exemptés de toute charge et de toute taxe sur la circulation et sur la vente (*κομμέριον*) non seulement dans leur propre ville, mais aussi dans les autres régions et forteresses du Despotat. Ils jouiraient en outre d'une immunité complète dans les foires annuelles et ils seraient libres de toute corvée et de toute fourniture militaire. Le despote stipule encore que les habitants de Monemvasie, conservant la faculté de léguer par testament, de vendre, de constituer des donations, d'échanger et de circuler librement dans les terres du Despotat, ne seraient pas tenus de payer de taxes judiciaires (*κριτικόν*), leurs affaires devant dorénavant être jugées par un tribunal (*σεκρέτον*) organisé à cet effet dans leur ville. La bulle d'argent se termine par une disposition dont le contenu nous surprend². Il y est dit que, par une mesure exceptionnelle, Monemvasie jouirait d'un droit d'asile : si quelqu'un, recherché pour un délit quelconque, s'y réfugiait, personne n'aurait la permission de l'arrêter ou de le juger sauf dans les cas de haute trahison et d'émeute dirigés contre le prince, son territoire ou son armée³.

Le deuxième acte date de décembre 1442⁴. Il se rapporte à certains points du droit de succession et à l'impôt de l'*ἀβιωτικόν*⁵. Théodore II y apporte de nouvelles dispositions sur les cas suivants : si quelqu'un des habitants meurt sans testament et sans laisser d'enfants, ses proches parents, ascendants ou descendants, ainsi que les collatéraux,

1. Déjà A. Miliarakis, *Οἰκογένεια Μαμωνᾶ*, (Athènes, 1902), pp. 31 et suiv., a soutenu cette thèse.

2. Ici encore, nous sommes dominés par ce doute qui pèse sur certains documents concernant Monemvasie.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 171-174.

4. Cette bulle est datée. Pourtant Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 80, note 3, attribue l'acte à Théodore I^{er}, en observant que le chiffre indicatif ne correspond pas à l'année du monde et que le type de la suscription est conforme à celui de ce despote. Cette dernière remarque est juste ; mais, comme d'autre part, l'indiction correspond parfaitement à l'année fournie par le texte, nous avons préféré conserver la date traditionnelle.

5. Cf. P. Lemerle, *Un chrysobulle d'Andronic II pour le monastère de Karakala*, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, tome LX (1936), p. 428.

seront appelés à accueillir son héritage. S'il meurt sans enfants, mais après avoir pris des dispositions testamentaires, sa fortune sera distribuée à ses proches parents suivant ses volontés. Au contraire, s'il ne laisse pas de parents proches, qu'il y ait ou non un testament, ses parents éloignés n'hériteront que des deux tiers de ses biens, le troisième devant être utilisé pour les fortifications de la ville. Il en sera de même pour toute sa fortune s'il ne laisse point de parents, même éloignés. Les fonctionnaires compétents, sous le contrôle du gouverneur, seront tenus d'employer ces sommes pour la réparation, l'entretien et la garde des fortifications. A cette même fin serait également utilisé le revenu provenant des amendes imposées aux habitants¹.

Par une troisième bulle d'argent, datée de février 1450, le despote Démétrius Paléologue revient sur les concessions faites par son frère en vue de la réparation et de l'entretien de la forteresse de Monemvasie: au revenu de l'ἀβιωτικόν, il ajoute celui des taxes perçues sur la circulation et sur la vente (κοιμέριον), en précisant que les intentants préposés à la perception de l'ἀβιωτικόν auront dorénavant à percevoir et à employer le produit du κοιμέριον sous le contrôle immédiat du gouverneur².

Les franchises accordées à Monemvasie sont essentiellement de caractère économique et fiscal. Dans les bulles d'argent que nous venons d'analyser, on voit la préoccupation des despotes de maintenir, malgré les larges concessions, l'autorité du gouverneur (κεφαλή, κεφαλαιουχέοντες), représentant du pouvoir central. Néanmoins, en aliénant ses droits, l'Etat créait un ensemble privilégié, une communauté, ce qui indirectement conduisait à une décentralisation administrative. Nous sommes dans l'impossibilité, faute de renseignements précis, d'en saisir l'étendue et les formes. Elle a fini toutefois par consolider des situations établies si bien que, soumis momentanément à la domination vénitienne, les habitants de Monemvasie ont demandé, en 1527, que le gouvernement de Venise confirmât «des privilèges accordés par les sérénissimes empereurs grecs de même que ceux de l'archevêché» (li pri-

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 174-175. Il est à noter, que dans un acte notarié, rédigé à Monemvasie en 1426, il est stipulé que la somme prévue par une clause pénale serait affectée πρὸς τὸ θεοφρούρητον Καστρίον: Sp. Lambros, Ταβουλαρικὸν γράμμα τοῦ ΙΔ' αἰῶνος, Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, tome V (1900), p. 160.

2. *Acta et Diplomata graeca*, pp. 170-171. Sp. Lambros, Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 190-191.

vilegi nostri concessi da i serenissimi Imperatori greci si de questo Archiepiscopato)¹. Jusqu'aux temps modernes, la cité de Laconie tenait à ses franchises et conservait jalousement les beaux parchemins qui en parlaient, originaux et faux².

Bien qu'on ne possède pas de témoignages aussi explicites, on peut affirmer que d'autres régions du Péloponnèse jouissaient d'un traitement particulier. Déjà au X^e siècle, les habitants du Magne et les Slaves du Taygète, gouvernés par des agents spéciaux, étaient soumis à une contribution annuelle. Guillaume II de Villehardouin eut à traiter avec les derniers en confirmant leurs privilèges du temps des empereurs³. Dans son récit naïf, l'auteur de la *Chronique de Morée* rapporte que Michel VIII, confiant à Macrénos le commandement du corps expéditionnaire de Morée (1263), lui a remis des papiers scellés de sa bulle d'or, afin que son général puisse, suivant les circonstances, accorder des privilèges:

χαρτία ἄγραφα τοῦ ἐβούλλωσε μὲ τὸ χρυσόβουλλον του
καὶ λέγει του οὕτως· «Μακρηνέ, ἔπαρέ τα μετὰ σε,
κι' ἂν κάμη χρεῖα προνοιάσματα ἢ εὐεργεσίες νὰ ποιήσης,
πρὸς τὴν οὐσίαν τοῦ καθενὸς τὸ θέλεις εὖρει εἰς αὐτὸν,
ὀρίζε κι' ἄς τοῦ γράφουσι εἰς αὐτὰ τὰ χαρτία».
Τοῦ Δρόγγου, τοῦ Γαρδαλεβοῦ, ὁμοίως τῆς Τσακωνίας
χρυσόβουλλον τοὺς ἤφερεν, ὅλοι νὰ εἶναι ἐγκουσάτοι,
ἄρματα νὰ βασταίνουσιν, δεσποτικὰ μὴ ποιήσουν⁴.

Cette même chronique rapporte que les populations du Taygète étaient placées sous les ἄρχοντες et les ἀρχηγοί⁵. Quant aux institutions communales proprement dites, nos renseignements sont d'une pénurie décevante. Dans la bulle d'argent de 1450, le despote Démétrius parle de certains agents chargés de la perception de l'ἀβιωτικόν: οἱ κατὰ καιρὸν εὐρισκόμενοι ἐπίτροποι καὶ διενεργοῦντες τὴν τοιαύτην δουλείαν⁶. Dans la terminologie de l'administration financière, les verbes ἐνεργῶ et διενεργῶν

1. C. Sathas, *Documents inédits*, tome IV, pp. 228-229. Cf. D.A. Zakythinos, *La Commune grecque*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, p. 427.

2. St. Binon, *op. cit.*, p. 304.

3. D.A. Zakythinos, *La Commune grecque*, p. 424.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως vers 4571 et suiv.

5. *Ibid.*, vers 3021 etc.

6. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 170. Sp. Lambros, Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, p. 191.

ont un sens déterminé. Mais ces κατὰ καιρὸν εὐρισκόμενοι ἐπίτροποι, seraient-ils des représentants de la communauté de Monemvasie, prédecesseurs des *épitropes* dont l'institution se généralise dans l'administration communale de la Turcocratie?

Il est toutefois à signaler qu'à une époque relativement proche de la chute du Despotat, nous trouvons, dans l'Athènes des Acciaiuoli et dans la Morée, les précurseurs des *démogérontes*. Dans un document vénitien du 23 juillet 1495, il est notamment question de Nicolas Adrianos, «Protoierus Moreae» (πρωτόγερος τοῦ Μορέως), représentant de la Communauté de Patras (Universitatis Patrassinae)¹, et un contrat de l'année 1509 nous révèle, à Nauplie, l'existence de Démétrius le Calabrais (Δημήτριος ὁ Καλαυρός), πρωτόγερος τῆς ἐκλαμπροτάτης αὐθεντίας².

En dehors des franchises accordées à des communautés, nous mentionnerons les concessions faites à des personnes. Celles-ci sont d'habitude suivies de phénomènes plus complexes qui dépassent de beaucoup les cadres administratifs, mais qui ne conduisent pas moins vers des tendances centrifuges et vers la décentralisation. Ces concessions ont, les unes, un caractère provisoire; d'autres sont faites à titre viager et avec le droit de léguer sous certaines restrictions.

Il a été, plus haut, question du gouvernement de Sparte et de sa région que Constantin Paléologue a confié, en 1446, à Georges Phrantzès. Le bénéficiaire a noté que cette nomination était accompagnée de l'abandon de tous les revenus, «comme jamais personne n'a eu cette administration»³. En décembre 1453, le despote Thomas a cédé à ce même Phrantzès le gouvernement du village de Kertetza⁴. Dans le premier cas comme dans le deuxième, nous avons plus qu'une mesure administrative.

Grâce à une série d'actes émanant des empereurs byzantins et des despotes de Mistra, on est à même d'apporter quelque lumière sur la nature de ces concessions. On a tout d'abord ce que nous avons appelé le «dossier Gémistos». Les pièces qui le composent se rapportent toutes à des privilèges accordés au philosophe Georges Pléthon Gémistos et

à ses fils : une bulle d'argent de Théodore II, datée de 1427¹; un chrysobulle de Jean VIII, promulgué en 1428²; une nouvelle bulle de Théodore II de 1433³; un beau chrysobulle, conservé en original, de Constantin XI, en date de février 1449⁴, et une bulle d'argent de Démétrius Paléologue, de juillet 1450⁵.

Le chrysobulle de Constantin XI mérite d'attirer tout particulièrement notre attention. Confirmant des actes antérieurs, l'empereur accorde à Démétrius Gémistos, fils aîné du philosophe, la châtellenie de Phanari, en Argolide, avec ses dépendances; à Andronic, puîné, le village de Brysis, en Laconie, avec ses dépendances également. Tous deux, à part la gestion administrative (καὶ ἀρχὴ αὐτοῦ καὶ κεφαλαιεύη) et la jouissance en propre (καὶ νέμῃται αὐτὸ κυρίως καὶ δεσποτικῶς), bénéficient du privilège de percevoir pour leur compte tous les droits seigneuriaux (τὰς πάσας τε καὶ παντοίας αὐθεντικὰς δόσεις), impôts en argent et prestations en nature, selon la répartition enregistrée dans le cadastre (ἀπογραφικῶς). En échange, les Gémistos étaient tenus, toute leur vie durant, de servir leurs princes (ἐφ' ὅρῳ τῆς ἑαυτῶν ζωῆς ἀποδιδόντες τὴν ἀνήκουσαν δουλείαν). Ce qui mérite d'être particulièrement noté c'est que les concessions étaient héréditaires et ceci d'après des règles qui sont minutieusement arrêtées dans la charte. Il y est en effet stipulé que les fiefs passeraient de père en fils au plus âgé des descendants mâles en ligne masculine de chacune des deux branches de la famille. Si toutefois l'une de celles-ci restait sans représentant mâle, ses biens passeraient aux membres de l'autre. Et, qui plus est, une clause spéciale prévoit que les personnes qui se seraient montrées indignes pouvaient être dépossédées en faveur d'un autre représentant de la famille.

Le «dossier Gémistos» renferme les pièces les plus en vue. Elles ne sont pourtant pas les seules. Par une bulle d'argent, datée de 1444, Constantin Paléologue, avant son avènement au trône, accordait à Démétrius Mamonas Grégoras une maison sise à Hélos, une tour et le village de Prinikon avec sa circonscription. Le bénéficiaire avait le droit de percevoir les dîmes et les autres prestations seigneuriales (διὰ τὴν

1. C. Sathas, *Documents inédits*, tome V, p. 22.

2. Sp. Lambros, *Ναυπλιακὸν ἔγγραφο*, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome VI (1909), pp. 274 et 279. Cf. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 427-428.

3. Phrantzès, p. 198 (Papadopoulos).

4. *Ibid.*, pp. 383-384 (Bonn).

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 104-105.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, p. 174.

3. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 106-109.

4. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου*, Ἑλληνικά, tome I (1928), pp. 371-400. Autre édition d'après une copie: Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 19-22.

5. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 192-195.

αὐθεντίαν) et était tenu de servir ses princes ¹. Le despote Thomas accorde à Michel Kavakès la moitié du village de Vallimoi avec sa gestion administrative ².

Si nous avons tenu à signaler ces quelques faits, c'est uniquement parce qu'ils conduisent indirectement à la décentralisation. Il est cependant nécessaire de répéter que, par leur origine et par leur nature, ils appartiennent à une autre catégorie de phénomènes. Nous aurons à nous en occuper sous un autre aspect.

VI. Justice.

De toutes les institutions du Despotat de Morée, celles qui se rapportent à l'organisation judiciaire suivent plus fidèlement que les autres les prototypes de l'Empire. La nature des compétences et la théorie byzantine expliquent ce conservatisme. «L'esprit juridique, héritage de l'ancienne Rome, qui règne dans les institutions impériales, explique les traits essentiels de l'organisation judiciaire de Byzance qui se ramène aux points suivants. Toute justice émane de l'empereur, source du droit : nul ne peut rendre la justice qu'en son nom et conformément à ses lois. Il est le juge suprême. Juger est sa fonction primordiale. Les chefs de service jugent en vertu de sa délégation, mais, en cas d'appel, il peut réviser leurs sentences» ³. Il est par conséquent compréhensible que les institutions judiciaires ne présentent pas d'innovations. Au contraire, le Droit et la Justice, prérogatives de l'empereur-souverain, constituent en fait un des liens, et des plus solides, qui rattachent le Despotat à l'Empire.

Nous ne trouvons, dans le Péloponnèse, nulle trace de droit coutumier ⁴. Nous ne connaissons pas non plus de dispositions des despotes qui aient, directement ou indirectement, modifié ou complété la législation

1. *Ibid.*, pp. 17-18.

2. *Ibid.*, pp. 239-240. Nous avons transcrit plus haut quelques-unes des observations que nous avons consignées dans *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, pp. 60 et suiv. Cf. notre *Processus de féodalisation*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 502 et suiv.

3. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, p. 219.

4. Une exception doit être faite pour les régions qui ont été longtemps soumises à la domination latine et qui, de ce fait et du fait de leur mouvement économique, avaient des minorités nationales. Les despotes furent obligés non seulement de reconnaître des institutions ayant trait au régime de la propriété et à la structure sociale, mais aussi d'agréer certaines règles de droit. Nous trouvons la trace de ces concessions dans les actes de Patras, notamment dans un document du 15 mai 1436 que nous avons déjà mentionné et qui nous occupera plus loin. Il y est question des us et coutumes de la principauté d'Achaïe : κατὰ τὴν συνήθειαν καὶ τὰς τοῦ πριγκιπάτου (E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras*, pp. 219-220).

impériale. Ici, comme partout sur le territoire de l'Empire, les grandes codifications byzantines, les exégèses, les compilations du droit canon et les manuels étaient couramment consultés. On en a conservé quelques rares exemplaires dans les bibliothèques monastiques de la péninsule ¹. Des copistes locaux, exerçant de hautes charges dans le Despotat, s'attachaient même à transcrire des textes de lois et des oeuvres des juristes. Ainsi Nicolas Boullotès Agallon, auquel nous aurons à revenir plus loin, terminait, en mai 1447, la copie d'un manuscrit conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque Nationale de Paris et qui contenait, outre un traité de Pléthon, des nouvelles des empereurs de Byzance et l'Εκλογή καὶ σύνοψις τῶν Βασιλικῶν καὶ βιβλίων σὺν παραπομπαῖς κατὰ στοιχεῖον ². Un autre fonctionnaire, le vestiarite de Morée Nicolas Mélachrinos, copiait, en 1449, des oeuvres de Constantin Harménopoulos ³.

D'un autre point de vue, les écrivains politiques qui se sont occupés des affaires du Péloponnèse, ont été amenés à parler des lois. Si Georges Pléthon s'attarde à des considérations générales, s'il condamne certaines pénalités ayant trait aux mutilations corporelles ⁴, son disciple, le cardinal Bessarion, s'attaque à des problèmes plus concrets. Dans son Mémoire à Constantin Paléologue (entre 1444 et 1446), il envisage la possibilité de l'épuration et de la mise au point de la législation. «Tu auras, dit-il, à supprimer celles des coutumes qui sont mauvaises; à leur place, tu introduiras d'autres, meilleures et plus utiles, en établissant des lois et en publiant des ordonnances et des décrets» ⁵. Ce faisant, le despote ne risquerait pas de se montrer inférieur aux anciens qui ont été des créateurs de lois, ni d'entreprendre une oeuvre peu urgente. Pour l'en convaincre, Bessarion invoque l'exemple de l'Italie contemporaine où, quelle que soit la forme de leur gouvernement, les Etats n'hésitent pas à introduire de nouvelles lois, ne fût-ce que pour une durée limitée, ou, au contraire, à abroger d'autres, tombées en désuétude. Il est en effet aussi blâmable de supprimer des lois anciennes

1. Nous signalerons, entre autres, un manuscrit du XIV^e siècle, conservé jadis dans la bibliothèque du couvent de Méga Spilaion : N. A. Bees, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des Peloponnesischen Klosters Mega Spilaion*, I (Athènes-Leipzig, 1915), p. 69. Il contenait des extraits de l'*Ecloga*, de la *Loi agraire* et de la *Loi maritime*, des nouvelles de Romain Lacapène sur le droit de la *protimesis*, des canons des conciles oecuméniques, etc.

2. Sp. Lambros, *Λακεδαιμόνιοι βιβλιογράφοι καὶ κτήτορες κωδίκων*, Νέος Ἑλληνο-μνήμων, tome IV (1907), pp. 303 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 308-309.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 124-125.

5. *Ibid.*, p. 37.

sans raison plausible que de garder envers elles cette attitude d'irraisonnable et d'intransigeant respect qui empêche d'y apporter des modifications avantageuses. Ceci ne serait valable que pour les lois divines. «Mais les lois humaines, conclut le prélat grec, s'adaptant chaque fois aux situations du temps présent, doivent de toute nécessité se modifier à mesure que ces situations se modifient. Et, quoique nos lois et celles dont se sert à la fois la nation romaine et grecque ne nécessitent aucun changement, s'il y a cependant quelque lacune, il faudra y suppléer. Il faudra également supprimer les méchantes coutumes que nous avons introduites par notre inertie et notre perversité...»¹.

Dans l'organisation judiciaire du Despotat, nous rencontrons les mêmes principes qui ont prévalu dans tout l'Empire. «Suivant la doctrine romaine transportée à Byzance, tout magistrat exerce une juridiction, tout chef de service préside une cour dont la compétence s'étend aux litiges administratifs, aux affaires correctionnelles et criminelles. Les termes de *judex*, *κριτής*, sont employés sans cesse pour désigner les gouverneurs de provinces»². La première place sera par conséquent faite au pouvoir central et à ses représentants régionaux.

Si nous voyons, dans l'organisation de la cour de Mistra, une institution calquée sur les modèles de Constantinople, nous serons amenés à supposer que la justice était pour les despotes, comme pour les empereurs, une «fonction primordiale». Cependant aucun témoignage précis ne permet, que nous sachions, de l'affirmer. Les textes diplomatiques font défaut et les panégyristes, toutes les fois qu'ils parlent de l'équité des princes grecs, ne manquent pas d'étaler leurs réminiscences classiques, mais ils sont pauvres en détails substantiels³. Dans la vaste salle du

1. *Ibid.*, p. 38 : «Οὐ γὰρ ἐπαινετέον, ὥσπερ τὸ τινὰς ἐκ προχείρου τολμᾶν ἀκυροῦν, μὴ μετὰ εὐλόγου τε καὶ εὐπροσώπου αἰτίας τε καὶ ἀνάγκης, οὕτως οὐδὲ τὴν σφοδρὰν ἐκείνην καὶ ἄλογον περὶ πάντα εὐλάβειαν, ἥ οὔτε τι τῶν κειμένων μετακινήσαι, οὔτε τῶν συνοισόντων οὐδὲν ἐκ νέου τολμᾶμεν εἰσαγαγεῖν. Τοῖς θεοῖς γὰρ τοῦτο μόνον νόμοις ἀποδοτέον, οἱ πρὸς πάντα καιρὸν τε καὶ πράγματα χρήσιμοι τέθεινται. Τοὺς δὲ γε ἀνθρωπίνους νόμους, πρὸς τὰ ἐκάστοτε ἐνεστῶτα πράγματα καὶ τοὺς τότε καιροὺς ἀρμοζόμενους, τῶν πραγμάτων μεταβαλλομένων, κἀκείνους μεταβάλλεσθαι πάντως ἀνάγκη. Καίτοι οἱ γε ἡμέτεροι νόμοι καὶ οἱς τὸ ρωμαϊκὸν ἔμα καὶ ἑλληνικὸν κέχρηται γένος οὐδὲν ὅ,τι τῶν μετακινεῖσθαι δεόντων ἔχουσιν, ἀλλ' εἴ τι ἐλλείπον ἐστὶ προσθετέον καὶ τὰ πονηρὰ ἔθνη καὶ ἃ αὐτοὶ τῇ ἡμῶν εἰσηγάγομεν βλακείᾳ καὶ μοχθηρίᾳ, ταῦτα ἀποκοπτέον, ἃ, εἰ καὶ κάλλει ποτὲ φορητὰ ἦσαν, τοῦ γένους εὐδαιμονοῦντος καὶ μὴ πάνυ τοι πολλῆς δεομένου τῆς θεραπείας, ἀλλὰ καὶ τότε, εἰ τούτων ἀπείχοντο, οὐκ ἂν εἰς τοῦτο δυστυχίας ἐξώκειλαν, καὶ νῦν ἀναγκαιότατα αὐτῶν ἐφεκτέον ἐστίν, εἴ γε μὴ μέλλοιμεν τέλειον ἀπολέσθαι, ἀλλὰ τὰ τε ὄντα σῶσαι τὰ τε ἀπολωλότα ἐπανακαλέσασθαι».

2. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 219.

3. Cf. Démétrius Cydonès : Boissonade, *Anecdota nova*, pp. 294-295. Lettre à

trône de leur palais, les despotes exerçaient-ils des pouvoirs de justicier suprême? Avaient-ils, sur cette matière, des conseillers compétents et, à l'instar du βασιλικὸν κριτήριον, un tribunal attaché à leur cour? Il est très probable que le juge général dont il sera par la suite question ait rempli, auprès du prince, les fonctions de conseiller sur les affaires judiciaires¹.

On est mieux renseigné sur les attributions des agents régionaux. Dans le formulaire des actes par lesquels l'empereur accordait le gouvernement d'une ville (ἐνταλμα κεφαλατικίου), il est expressément dit que, entre ses devoirs militaires et civils, le bénéficiaire avait à s'occuper de la bonne administration (εὐνομία), de l'égalité (ισότης) et de la justice (δικαιοπραξία) des habitants².

Un document, en date du 15 mai 1436, le seul que nous ayons conservé de cette catégorie, apporte sur la question quelques précisions. Il s'agit d'une sentence rédigée, sur l'ordre du cousin de l'empereur, Jean Cantacuzène, par Nicolas Néapolitès³, chancelier et secrétaire de la cour de Patras. Cette sentence, portant sur une affaire entre membres de la colonie juive, fut rendue par un tribunal siégeant, sous la présidence de Jean Cantacuzène, dans le palais et composé de notables (τινῶν

Manuel Cantacuzène. Joseph, Προσφωνηματικὸς à Démétrius Paléologue : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 216, etc.

1. Des seigneurs moins importants que les despotes de Morée exerçaient des fonctions judiciaires, assistés d'une cour composée de hauts fonctionnaires. Nous faisons tout particulièrement allusion au César thessalien Alexis l'Ange dont nous avons conservé, signé à l'encre verte, un κριτικὸς καὶ δικαιοδικὸς ὀρισμὸς rendu au mois d'août 1388 : N. A. Bees, *Σερβικά καὶ Βυζαντινά γράμματα Μετεώρου*, pp. 24-27. Par ce document, Alexis l'Ange règle un litige entre les moines de Météore et de Stylos. Il y est précisé que les moines ont eu recours «à sa majesté siégeant avec ses très nobles archontes : ἀνέδραμον δὲ καὶ ἐνεγκλήτευσαν τῇ βασιλείᾳ μου προκαθημένης μετὰ τῶν πανευγενεστάτων ἀρχόντων αὐτῆς» (*ibid.*, p. 25).

2. C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, tome VI, p. 642. Il est à noter que le voyageur arabe Ibn Batoutah qui visita Constantinople entre les années 1328 et 1330, dit que les Grecs appellent le juge *Annedichi Cafaly* : cité par O. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 66, note 3. Sous le mot Cafaly, il faut sans aucun doute reconnaître le mot κεφαλὴ.

3. Le nom de ce Nicolas Néapolitès, originaire de Nauplie, revient plus d'une fois dans les actes, grecs et latins, de Patras. Ainsi, dans un testament, rédigé en latin le 28 avril 1430, il signe de la façon suivante : «Et ego Nicolaus quondam Iohannis de Neapoli Romaniae de mandato illustrissimi et excellentissimi domini, domini Constantini Paleologo, dei gratia despoti Romeorum, cancellarius et scriba curie Patracensis...» Ailleurs, dans un acte notarié de septembre 1440, il s'intitule βασιλικὴ ἐξουσία δημοσιακὸς νοτάριος καὶ τεταγμένος κριτής (E. Gerland, *op. cit.*, pp. 216 et 226).

εὐγενῶν ἀνδρῶν)¹. Suivant la teneur de la pièce, les juges ont entendu les parties adverses, et, après avoir délibéré, ont discerné et prononcé leur sentence².

Le document de Patras témoigne d'une décentralisation des services et des compétences judiciaires. Nous sommes en présence d'un tribunal laïc, composé de notables et présidé par le gouverneur. L'institution n'est attestée que dans la ville de l'Achaïe³, mais elle n'est pas exclusivement moréote. Par son chrysobulle de 1319, Andronic II a autorisé les habitants de Jannina, en Epire, à élire parmi leurs concitoyens des représentants, *boni homines* (ἄνθρωποι καλοί), qui, de concert avec le gouverneur (κεφαλὴ), jugeraient leurs affaires, exceptées toutefois celles qui, par leur nature, étaient soumises à la juridiction de l'Eglise⁴.

Patras était sans doute une exception. Ville populeuse, avec ses colonies étrangères, elle gardait encore les institutions de la domination latine que le Despotat adoptait faute de pouvoir immédiatement imposer son organisation administrative. Mais, dans les villes de moindre importance, dans les régions agricoles, le gouverneur local a dû exercer ses fonctions de juge d'une manière plus rudimentaire. Ses juridictions étaient d'ailleurs de plus en plus limitées par l'activité grandissante de l'Eglise. Un droit, dit *κριτικόν*, était versé au représentant des despotes⁵. Nous avons cependant des indications qui prouvent que, au moins

1. Des personnages qui composaient ce tribunal, André Avouris était notaire de Patras (ἐξ αὐθεντικῆς δυνάμεως νομικός Παλαιῶν Πατρῶν), Jean de Martini, possesseur d'un fief (πρόνοια), André Savalia, commerçant, et Jean Spanopoulos, fils d'un propriétaire de vignobles et de maisons. Nous n'avons pas de renseignements sur Jacques de Roma et sur Antoine Vasilopoulos. Sur Condeus Pedehobus, nous ne savons qu'il était originaire de Padoue : E. Gerland, *ibid.*, pp. 218, 222, 224, 213, 216, 181, 187, 199, 216.

2. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 218-220 : «καὶ ἀκουσάντων καὶ καταλαβόντων πάντα τὰ δίκαια, ὅσα ἂν ἐθέλησαν λαλῆσαι καὶ εἰπεῖν ἔμπροσθεν τῆς κρίσεως τὰ λεχθέντα δύο μέρη, καὶ συμβουλευθσομένων (1) τῶν αὐτῶν κριτῶν ἀναμεταξύ αὐτῶν, διεχώρισαν, διέκρινάν τε καὶ ἀποφάσισαν...».

3. Serait-ce une survivance des institutions et des pratiques de la domination latine dans la ville de Patras récemment récupérée ? Toujours est-il que, parmi les sept membres du tribunal, le gouverneur mis à part, quatre portent des noms d'origine italienne.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 81 : «ἐτι ἵνα διορίσῃται ἡ βασιλεῖα μου καὶ ἐκλεγῶσιν ἄνθρωποι καλοί ὑπὸ τῶν ἐποίκων τῆς τοιαύτης πόλεως καὶ ταχθῶσιν ὡς κριταὶ καὶ κρίνωσι καὶ ἐξιτάξωσι τὰς παρεμπιπτούσας ἐν αὐτῇ ὑποθέσεις μετὰ τοῦ εὐρισκομένου εἰς κεφαλὴν αὐτῶν, πλὴν τῶν ὑποθέσεων μόνων, αἵτινες ἀρμόζουσι λαμβάνειν τὴν διευλύτωση ἀπὸ τοῦ μέρους τῆς ἐκεῖσε ἀγιωτάτης Ἐκκλησίας».

5. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 172.

dans certaines villes, fonctionnaient des tribunaux (σέκρετα). Ainsi, dans la bulle d'argent dont il a été déjà question, Théodore I^{er} promet aux habitants de Monemvasie d'y organiser un σέκρετον où leurs affaires seraient dorénavant jugées¹.

Autrement, nous trouvons dans la Morée byzantine la trace de la grande réforme judiciaire d'Andronic III qui a créé, en 1329, l'institution des «Juges généraux des Grecs» (καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ρωμαίων). Après Louis Petit, M. Paul Lemerle a récemment précisé, dans une pénétrante étude, le caractère de cette réforme dont les effets ont duré autant que l'Empire même². «Ainsi, note-t-il, le nouveau tribunal est institué solennellement, au cours d'un office célébré par le patriarche à Sainte-Sophie. Il se compose de quatre juges, parmi lesquels il y a un évêque. Leur compétence s'étend à toutes les πολιτικαὶ δίκαι. L'empereur leur remet l'évangile et le glaive impérial, et leur fait prêter de terribles serments par lesquels ils s'engagent à ne point se laisser influencer ni corrompre. Et pour mieux écarter les tentations, l'empereur dote chacun d'eux de revenus annuels importants»³.

Ce qui est particulièrement à noter ici, c'est que l'institution des «Juges Généraux» ne s'est pas bornée à Constantinople. M. Lemerle croit «que l'apparition de ces juges provinciaux, ou délégués en province, s'explique par le fait que les provinces, en raison des guerres intérieures ou des attaques venues du dehors, se trouvèrent souvent coupées de la capitale, et qu'en somme le rôle de Constantinople allait diminuant»⁴. Toujours est-il qu'on les retrouve très tôt à Thessalonique où Constantin Harménopoulos illustre leurs rangs⁵, dans les pays grecs

1. *Ibid.* : «... ἀλλὰ νὰ γένηται σέκρετον ἐν τῇ ρηθείᾳ χώρᾳ τῆς Μονεμβασίας, ὥστε κρίνεσθαι τούτους (les Monemvasiotes) ἐν αὐτῇ». Déjà Andronic III, dans son chrysobulle de 1336 (*ibid.*, p. 168), précisait que les affaires des Monemvasiotes, entre eux ou avec d'autres personnes, ne seraient jugées que ἐν τῷ σέκρετῳ τῆς βασιλείας μου. Il est toutefois à noter qu'il ne s'agit pas, ici, d'un tribunal institué à Monemvasie, mais d'un tribunal impérial de Constantinople où les habitants de cette ville étaient autorisés à exercer leur commerce. Signalons la belle bulle de plomb de Michel VIII qui se rapporte à la δίκη τοῦ Σεκρέτου : C. Constantopoulos, 'Ἡ δίκη τοῦ Σεκρέτου, Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 293 et suiv. Cf. V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine*, Ἑλληνικά, tome VIII (1935), pp. 59-60.

2. P. Lemerle, *Le Juge Général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III*, Mémorial Louis Petit, (Paris, 1948), pp. 292-316.

3. *Ibid.*, pp. 295-296.

4. *Ibid.*, p. 315.

5. *Ibid.*, pp. 310-311. Nous ajoutons que, dans un prostagma de Manuel II, en

soumis aux Serbes, à Trébizonde, à Lemnos¹. On les retrouve dans le Despotat de Morée. Le premier personnage investi de ces hautes fonctions est Nicolas Boullotès Agallon qui a été mentionné plus haut. Son nom ne nous est connu que par une notice de 1447 dans le *Paris. gr. 2005* (fol. 274^{vo}) dont il fut le copiste : «Τέλος τοῦ παρόντος νομίμου βιβλίου τοῦ καταστοιχεῖον ἐν τῷ Μυζηθρᾷ ἐν ἔτει „Γ πανε“ Ἰνδικτιῶνος ι' ἔτε καὶ τὸ 'Εξαμήλιον ἐχάλασε τὸ βον τῇ ι' Δεκεμβρίου τῆς αὐτῆς ι' Ἰνδικτιῶνος ἡμέρα Σάββατον ὥρα α'. Ἡ δὲ βίβλος αὕτη ἐτελειώθη μηνὶ Ματῶ κη' ἡμέρα

Fac-similé d'une note et de la signature de Nicolas Boullotès Agallon, d'après le *Paris. gr. 2005*

Κυριακή. † Διὰ χειρὸς ἐμοῦ τοῦ δικανικοῦ καὶ καθολικοῦ κριτοῦ τοῦ Μοραίου, Νικολάου Βουλλωτοῦ τοῦ Ἀγάλλωνος. Νικόλαος Βουλλωτῆς Ἀγάλλων καὶ καθολικὸς κριτὴς τοῦ Μοραίου †»².

M. Lemerle signale, en second lieu, Francoulis Servopoulos qu'il connaît par une lettre du despote Démétrius Paléologue adressée, en décembre 1455, au roi de France Charles et dans laquelle ce personnage est qualifié de la façon suivante: «fratrum olim meorum imperatorum Can-

date du 4 juin 1421, il est question des καθολικοὶ κριταὶ Θεσσαλονίκης: Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 70.

1. P. Lemerle, *ibid.*, p. 314.

2. Zachariä von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, 3e éd. (Berlin, 1892), p. 387, note 410. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV (1907), pp. 303 et suiv. Cf. P. Lemerle, *ibid.*, p. 315, qui ne cite pas les éditions précédentes.

cellarium et Romaeorum Judicem generalem»¹. Francoulis Servopoulos nous est mieux connu. Le roi de Naples lui adresse une lettre datée de juin 1454 où il est aussi intitulé «olim imperialis cancellarius ac iudex Romaeorum generalis». En mars 1456, il quitte Rome, en qualité d'ambassadeur du despote Thomas, pour se rendre à Milan, muni d'une lettre de Calixte III pour François Sforza². Nous doutons cependant que Servopoulos ait été juge général dans le Péloponnèse. La lettre du despote Démétrius prouve, au contraire, qu'il a rempli ses fonctions auprès des deux derniers empereurs de Byzance, Jean VIII et Constantin XI. Il se serait réfugié dans les possessions du Despotat après la chute de Constantinople. Sur la liste, si piteusement courte, des juges généraux de Morée, nous croyons pouvoir ajouter un nom illustre: celui du philosophe Georges Gémistos Pléthon. Son titre exact n'est pas expressément attesté. L'humaniste italien François Filelfe, dit à son ami Sassuolo da Prato, en parlant de lui (juin 1441): «est enim iam admodum senex, quique magistraturam gerit nescio quem»³. Nous sommes, nous aussi, dans la même ignorance. Mais, dans son Eloge funèbre, Grégoire le Moine rapporte que Pléthon était προστάτης τοῦ τῶν Ἑλλήνων μεγίστου δικαστηρίου⁴. A notre sens, ces hautes fonctions judiciaires ne peuvent être que celles du juge général, institution dont l'existence dans le Péloponnèse est formellement constatée⁵.

Dans l'incohérence qui caractérise l'organisation des services judiciaires de l'Empire⁶, l'intervention de l'Eglise devient de plus en plus décisive pour aboutir aux institutions de la Turcocratie⁷. Les réformes

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 197. P. Lemerle, *ibid.*, p. 316.

2. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 281-283.

3. Filelfe, *Epistolarum familiarum libri XXXVII*, (Venise, 1502), livre V, fol. 31^{vo}.

4. Grégoire le Moine, *Μονοδία*, apud C. Alexandre, *Pléthon Traité des lois*, (Paris, 1858), p. 396. Cf. J. Dräseke, *Georgios Gemistos Plethon*, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, tome XIX (1898), p. 276.

5. Nous ne saurions accepter les conclusions de J. Mamalakis, Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων, (Athènes, 1939), pp. 107 et suiv., et 'Ο Γεμιστός ἐν Πελοποννήσῳ ἀπὸ τοῦ 1414-1437, (Thessalonique, 1939), pp. 36-37.

6. L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 236 et suiv.

7. Sur la question: M. Eustratiadès, Περὶ τῆς κατὰ τὰ τελευταῖα ἔτη τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους μεταβολῆς τοῦ δικαστικοῦ ὀργανισμοῦ καὶ τῆς συμμετοχῆς τοῦ κλήρου εἰς τὴν ἀπονομὴν τοῦ Δικαίου, extrait de l'Ἐφημερίς τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Γαλλικῆς Νομολογίας, 1916. A. Christophilopoulos, Ἡ δικαιοδοσία τῶν ἐκκλησιαστικῶν δικαστηρίων ἐπὶ ἰδιωτικῶν διαφορῶν κατὰ τὴν Βυζαντινὴν περίοδον, Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome XVIII (1948), pp. 192 et suiv.

d'Andronic II (1296) et d'Andronic III (1329) étaient justement basées sur le principe de la collaboration de ses représentants avec des juges de provenance laïque¹. Dans les provinces, où l'Etat est en carence, les autorités ecclésiastiques supplantent la justice impériale et étendent tous les jours leurs juridictions. Ainsi qu'il a été remarqué, «pendant les trois derniers siècles, la juridiction des tribunaux ecclésiastiques embrasse non seulement tout le droit de famille et tout le droit de succession, mais aussi maint sujet des autres branches du droit civil»². Il est vrai qu'on a contesté le caractère juridique de l'intervention de l'Eglise dans le règlement des affaires privées. Toujours est-il que la confiance du public était si grande que ces tribunaux étaient considérés, dans la conscience du peuple, comme équivalents des tribunaux laïcs³.

Il va sans dire que, comme partout dans le territoire impérial, de même en Morée les autorités ecclésiastiques ont dû participer à la gestion de la justice. Malheureusement, faute d'indications précises, nous sommes dans l'impossibilité d'apporter quelque lumière sur la nature et sur l'étendue de cette intervention. Nous citerons seulement, d'après les registres du patriarcat de Constantinople, en date de mai 1394, le cas d'un divorce (διαζύγιον γράμμα), prononcé dix-sept ans auparavant par l'évêque grec de Modon⁴.

VII. Forces militaires.

On a dit que «dans l'histoire de l'Empire romain d'Orient, la guerre et la religion étaient les deux principaux facteurs qui moulaient la société de l'Empire et déterminaient sa position extérieure»⁵. Il en est de même du Despotat de Morée. Né à la suite d'une guerre, il ne s'est définitivement formé qu'au prix de longues guerres. Il a eu, dès l'origine, à affronter les princes d'Achaïe, leurs suzerains, leurs vassaux, ainsi que d'autres puissances de la Grèce latine. Il a également fallu faire face à l'hostilité de Venise et de Gênes, aux méfaits de la piraterie, à l'indis-

1. P. Lemerle, *op. cit.*, pp. 295-296.

2. A. Christophilopoulos, *op. cit.*, p. 199.

3. *Ibid.*, p. 201.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 210-211.

5. P. Charanis, *On the social structure of the Later Roman Empire, Byzantium*, tome XVII (1945), p. 57.

cipline de l'aristocratie locale et des minorités dissidentes. Puis, les Turcs ont plus d'une fois forcé les portes de la péninsule. On comprend par conséquent que l'organisation de l'armée ait tenu dans la politique du Despotat une place exceptionnelle.

Au moment où, en 1262, il prenait pied dans le Péloponnèse, Michel VIII ne pouvait compter que sur des forces venues du dehors. Le corps expéditionnaire qui y débarqua, sous le commandement de son frère, Constantin Paléologue, comprenait des Grecs d'Asie Mineure et des Turcs¹. La *Chronique de Morée* précise que, en dehors de ceux-ci, il y avait des détachements d'Allemands, de Hongrois et de Coumans². Elle élève le nombre des forces grecques à environ vingt mille³, en spécifiant ailleurs que la cavalerie, divisée en dix-huit compagnies (ἀλλόγια), atteignait le chiffre de six mille⁴. Pour les forces de pied, Constantin eut recours à un recrutement local en enrôlant les montagnards de Tzakonie, du Taygète et du Magne⁵.

Jusqu'à une date assez tardive, les empereurs de Byzance ont employé en Morée des troupes transportées du dehors. Ainsi l'armée que commandait, en 1270, un des neveux de Michel VIII (Alexis Philanthropénos, croit-on), était composée de mercenaires turcs, coumans

1. Pachymère, I, pp. 205-206. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4553 et suiv., 4641. *Livre de la Conquête*, § 331, p. 124. D'une lettre d'Urbain IV, datée du 7 mai 1263, nous apprenons que ce corps expéditionnaire a été transporté à Monemvasie par des navires génois : «...per naves et galeas et alia vasa vestra nuper introduxeritis magnam bellatorum ejusdem schismatici (de Michel VIII) in civitatem Monovasiae... quantitatem» (*Le Despotat grec de Morée*, p. 33, note 4). Cependant l'empereur lui-même, dans son autobiographie, dit que ses troupes «διῆλθον τὰ Μέγαρα καὶ πορθμὸν καὶ Πελοπόννησον πᾶσαν κατέδραμον», ce qui prouve qu'une partie des forces expédiées en Morée provenaient de la Grèce continentale, prises peut-être sur le corps d'armée que le despote Jean Paléologue conduisait contre Michel II d'Epire : *Imp. Michaelis Palaeologi, De vita sua opusculum necnon Regulae, quam ipse monasterio S. Demetrii praescripsit fragmentum*, éd. J. G. Troitzki, (St-Petersbourg, 1885), p. 7. Notons que Manuel Philès a écrit des vers de circonstance «τῷ δεσπότη κυρῷ Κωνσταντίνῳ», «τῷ ἀυταδέλφῳ τοῦ ἀυτοκράτορος εἰς τὴν Μονεμβασίαν ἀπαρῶντι» : *Carmina*, éd. E. Miller, tome I, p. 123.

2. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4915 et suiv.

3. *Ibid.*, vers 4897.

4. *Ibid.*, vers 4658-4659. Lorsqu'on parle de chiffres fournis par les auteurs médiévaux, il faut toujours formuler les réserves les plus graves. D'une façon générale, ces auteurs ont la tendance de grossir démesurément les forces militaires. Ceci est particulièrement à remarquer pour les textes de provenance populaire, comme la *Chronique de Morée*.

5. *Ibid.*, vers 4660 et suiv.

et grecs d'Asie Mineure¹ et l'on sait que Manuel Cantacuzène, pour mater ses barons turbulents, s'appuya sur trois cents soldats d'élite qu'il avait amenés avec lui de Constantinople et sur quelques mercenaires Albanais². Nous avons même des indications qui prouvent que, à une date antérieure à 1320, des colonisations de soldats ont été faites sur le Chelmos³.

Cependant, à mesure que la puissance byzantine se consolidait et que le conflit gréco-franc, se localisant, perdait son caractère international, on a eu largement recours au recrutement sur place. Les rudes populations montagnardes de Laconie et d'Arcadie offraient un excellent réservoir de soldats exercés dans la guérilla. Déjà en 1320-1324, sous le gouvernement d'Andronic Asan, une chronique brève pouvait parler de l'«armée moréote» (τὸ μοραϊτικὸν φουσσάτο) qui comptait —chiffre encore démesurément grossi— trente-six mille hommes⁴. Ce qui a toutefois le plus contribué à la formation de l'armée du Despotat sur un plan purement régional, ce fut, sans aucun doute, le changement dynastique de 1355. Depuis cette date jusqu'à l'année 1382-1383, les possessions byzantines du Péloponnèse ont dû vivre, repliées sur elles-mêmes, dans un isolement presque complet. Et lorsque le lien entre Constantinople et Mistra, avec l'avènement de Théodore I^{er}, se fut rétabli, l'Empire n'était plus en état de secourir militairement la jeune principauté qui, sous certains égards, portait en elle le germe du progrès.

Au moment où Théodore I^{er} Paléologue prenait possession de son apanage, sa position était, au point de vue militaire, vraiment critique. Il avait à vaincre l'opposition des Cantacuzènes et des membres de l'aristocratie locale. L'empereur, en mauvaise posture lui-même par

1. *Ibid.*, vers 6487 et suiv.

2. Cantacuzène, III p. 88.

3. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII, (1899), pp. 113-114. Pendant cette première période, l'armée byzantine de Morée avait un service judiciaire propre. En effet, dans le traité conclu, en octobre 1324, entre Byzance et Venise, Andronic II mentionne le πανσέβαστος σεβαστὸς κριτὴς τοῦ κατὰ τὴν Πελοπόννησον θεοφρουρήτου φουσσάτου Michel Kavallarios Sophianos : *Acta et Diplomata graeca*, tome III, pp. 102-103. L'institution du κριτὴς τοῦ φουσσάτου apparaît pour la première fois, à propos de Michel Attaliatès, sous Romain Diogène (1068-1071) : L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, p. 402. A la fin du XIII^e siècle, on connaît le juge de l'armée Constantin Cheilas dont on a conservé des sceaux de plomb : C.M. Constantopoulos, *Κωνσταντῖνος ὁ Χειλᾶς κριτὴς τοῦ φουσσάτου*, Βυζαντίς, tome II (1911), pp. 259-260. Cf. V. Laurent, dans *Ἑλληνικά*, tome IV (1931), pp. 214-215.

4. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, p. 36.

suite de la récente crise intérieure et de l'avance de Mourad, ne pouvait pas lui venir en aide. Aussi, suivant le témoignage de Manuel II, le despote arrivait-il en Morée dépourvu de troupes et sans aucune possibilité d'en acquérir¹. Bien sûr, l'écrivain impérial attribue la pacification du pays aux seuls talents de son frère. Il semble pourtant que les moyens dont celui-ci usa pour faire respecter ses droits et établir sa domination, aient été moins honorables. En effet, il y parvint avec l'aide des Turcs vers lesquels il se tourna et qui, à son instigation, envahirent la péninsule².

Le concours du sultan, devenu ainsi suzerain de la jeune principauté grecque, ne tarda pas à s'avérer désastreux. Un autre événement cependant allait, vers cette même époque, créer les conditions nécessaires pour la formation d'une armée moréote : la colonisation albanaise. On ne reviendra pas sur ce mouvement de populations auquel nous avons déjà consacré quelques pages. Il nous suffira de noter que les nouveaux colons, pâtres et guerriers excellents, amenant avec eux des bêtes et des montures, offraient un élément sain non seulement pour le repeuplement du pays, mais aussi pour le recrutement de troupes. Dans l'Oraison funèbre que Manuel II a rédigée pour son frère, l'apport militaire des Albanais est particulièrement souligné. Ayant sous ses ordres une armée nombreuse, disciplinée et expérimentée, le despote est facilement arrivé à réduire la résistance de ses barons dissidents et, en même temps, à affronter le prince d'Achaïe Pierre de Saint-Supéran. Les uns ont vu leurs villes assiégées et prises. Leur arrogance brisée, ils se soumirent et consentirent à payer des impôts et à fournir le service militaire. Quant au prince, il fut fait prisonnier par le brave Raoul³. Une autre source, la *Chronique brève*, précise que Démétrius Raoul avec les corps d'armée de Léontarion et des Albanais a emmené en captivité le prince d'Achaïe. Elle ajoute que cet événement eut lieu le 4 juin 1391 et que Pierre de Saint-Supéran a été racheté en décembre de cette même année⁴. La date est manifestement erronée car des documents

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 35 : «...καίτοι κάκεῖνος (Théodore I^{er}) τοιοῦτος ἦν τηρικαῦτα, ὥστε βοήθειας δεῖσθαι, ψιλὸς μὲν πάντων τῆς φρουρᾶς ἐξελθὼν, μηδὲν δὲ δυνήθει δια τὸν καιρὸν κτήσασθαι. Λέγω δὲ κτήσιν τὴν ἀπὸ τῶν ὅπλων ἰσχὺν καὶ ἀρκούντα χρήματα, καλῶς ἀναλισκόμενα εἰς τὰ τῶν στρατιωτῶν ἐπιτήδεια καὶ ὅλως ἐπὶ συνόψει».

2. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, p. 46. Cf. R. Loenertz, *op. cit.*, *Etudes Byzantines*, tome I (1943), pp. 166 et suiv.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 42-44.

4. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, p. 46.

véniitiens placent les négociations pour la mise en liberté du prince à l'an 1395¹. C'est la première fois qu'il est question de troupes albanaises servant dans l'armée du Despotat².

Sur l'importance de cette armée, nous avons quelques renseignements qui méritent d'être notés avec les réserves que nous avons formulées plus haut. On se rappelle qu'une chronique brève élevait le nombre de l'armée moréote, sous le commandement d'Andronic Asan, en 1320-1321, à trente-six mille hommes³. De son côté, Nicolas de Martoni, notaire italien, qui visita l'Orient dans les années 1394 et 1395, parlant du siège de Corinthe (1395), dit que Théodore I^{er} y conduisait une armée importante (*cum magno exercitu*) atteignant presque le chiffre de vingt mille hommes⁴. Jean VIII et Théodore II, marchant, en 1417, contre les possessions du prince Centurione, emmenaient dix mille cavaliers et cinq mille fantassins⁵. Nous signalerons également les données fournies par un précieux mémoire, rédigé à Munich à l'intention du Concile de Bâle, en juillet 1437. Après avoir énuméré les provinces du Péloponnèse d'après ses réminiscences classiques, en citant à l'appui Homère et Virgile, l'auteur anonyme rapporte que le pays comprend trente villes assez grandes, deux cents forteresses et quatre cents villages; qu'il est gouverné par les trois frères de l'empereur des Grecs et qu'il peut fournir une armée de cinquante mille cavaliers sans compter les forces d'infanterie⁶. Deux années plus tard, Jean Torzelo, dans l'*Advis* qu'il fit remettre à Philippe le Bon de Bourgogne, remarquait à son tour: «Il y a la seigneurie de la Morée, qui est de monseigneur l'empereur qui mettroit sus XV mil hommes, très-bien en point»⁷. La différence entre les deux chiffres est frappante. Enfin, l'historien Ducas estime que les troupes grecques qui défendaient, en

1. Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 57.

2. Nous ne tenons pas compte du renseignement fourni par Cantacuzène, III, p. 88, d'après lequel son fils Manuel avait auprès de lui en Morée quelques mercenaires d'Acarnanie, d'origine, très vraisemblablement, albanaise.

3. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, p. 36.

4. L. Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien, (1394-1395)*, Revue de l'Orient latin, tome III (1895), p. 657.

5. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 181.

6. Sp. Lambros, *Ἑπόμνημα περὶ τῶν ἐλληνικῶν χωρῶν καὶ ἐκκλησιῶν κατὰ τὸν δέκατον πέμπτου αἰῶνα*, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome VII (1910), p. 364.

7. Baron de Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et du Luxembourg*, tome V (Bruxelles, 1848), p. 542.

1446, les fortifications de l'isthme de Corinthe, s'élevaient à soixante mille hommes¹.

D'autre part, nous sommes très insuffisamment renseignés sur les modes du recrutement et sur les cadres de cette armée. Le peu que nous savons témoigne, ici encore, du même manque de suite et de la même incohérence qui caractérisent en général les institutions des Paléologues. Il est cependant certain que, sauf peut-être quelques corps attachés immédiatement à la personne du prince, le recrutement des troupes reposait essentiellement sur le principe du «vasselage militaire»². En Morée, comme partout dans l'Empire, le grand domaine fournissait le soldat. On se rappelle que déjà Michel VIII, pour renforcer son corps expéditionnaire de 1263, permit à ses généraux d'accorder des fiefs (*προνοιάσματα*) et des bénéfices (*εὐεργεσίας*) aux différents facteurs locaux suivant leur condition (*οὐσία*)³.

De même, dans les actes que les empereurs de Byzance et les despotes de Mistra ont promulgués en faveur de divers personnages de Morée, notamment en faveur de Georges Pléthon et de ses fils, il est particulièrement stipulé que les bénéficiaires étaient tenus de fournir en échange le service qui incombait aux terres à eux concédées (*ἀποδιδόντες καὶ τὴν ἀνήκουσαν ὑπὲρ τούτων δουλείαν*)⁴. Aucun de ces textes ne donne de précisions sur la nature de ces obligations, mais il est concevable que le

1. Ducas, p. 223.

2. Cf. E. Darkò, *La militarizzazione dell'Impero Bizantino*, Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini, tome I (Rome, 1939), p. 98.

3. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 4571 et suiv. C'est dans le sein de cette féodalité que Venise puisera, plus tard, ses forces pour les guerres contre les Turcs. Et c'est également elle qui a fourni les meilleurs éléments des *Estradiots*, ces *condottieri* grecs, que nous voyons, à partir de la fin du XVe siècle, guerroyer par toute l'Europe. En attendant qu'une étude approfondie mette en valeur tout le matériel qui illustre cet aspect de l'activité des Grecs de la Diaspora, nous citerons les travaux de Constantin Sathas qui, pour être souvent hardis par leurs généralisations, n'en sont pas moins pleins de nouveauté et richement documentés: *Ἕλληνες στρατιῶται ἐν τῇ Δύσει καὶ ἀναγέννησις τῆς Ἑλληνικῆς Τακτικῆς*, Athènes, 1885 (publié pour la première fois dans *Ἑστία* de cette année).

4. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου*, *Ἑλληνικά*, tome I (1928), p. 374. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 104-105: bulle d'argent de Théodore II, novembre 1427: *καὶ ἐκδουλεύωσι τῇ βασιλείᾳ ἡμῶν τὴν ἀνήκουσαν ὑπὲρ τούτων δουλείαν*; bulle d'argent de Théodore II, septembre 1433 (*ibid.*, p. 108); bulle d'argent de Démétrius Paléologue, juillet 1450 (*ibid.*, p. 194); bulle d'argent de Constantin Paléologue, février 1444 (*ibid.*, p. 18): *δουλεύοντας αὐτὸς ἔτοιμα καὶ πρόθυμα τὴν βασιλείαν μας κατὰ τὴν ὑποταγὴν καὶ εὐπειθειαν, ὅπου ὁ αὐτὸς ἐδείχθη εἰς τὴν δούλευσίν μας*.

service militaire, la δουλεία τῶν ἀρμάτων¹, était parmi les plus essentielles². Un autre témoignage nous permet de saisir les modes du recrutement. Parlant des tentatives entreprises par le despote Constantin contre Patras, Georges Phrantzès rapporte que des missives ont été adressées aux notables de la région d'Ithomé et d'Androusa, ainsi qu'à ceux du Taygète, afin que, le 1^{er} mars 1429, ils vinssent avec des armes et des hommes à la rencontre de leur prince. Pareil ordre a été donné au gouverneur d'Aigion Alexis Lascaris³.

Les finances du Despotat ne permettaient point de conserver, d'une façon permanente, des armées sur pied de guerre. Aussi, soldat-laboureur, le défenseur du Péloponnèse était-il rappelé au service toutes les fois que les besoins de la garde du pays exigeaient sa présence. Des esprits avisés ont prévu et signalé les méfaits de cette pratique. Représentant éminent du mouvement intellectuel de Mistra, Georges Pléthon insiste sur la nécessité d'une milice régulière, uniquement consacrée à la défense du pays. Dans l'ensemble de son système d'organisation de l'Etat et de la société, il réserve aux forces armées une place en vue. Il veut que celles-ci soient recrutées parmi la population grecque et complètement distinctes des classes productives qui sont soumises à l'impôt et qui doivent pourvoir à l'entretien des troupes. Les travailleurs (ἐλῶτες) seront en quelque sorte conjoints aux sol-

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 3028.

2. M. S. Kouguéas, *ibid.*, pp. 386-387, pense que cette δουλεία avait trait à un versement d'argent fait annuellement au despote-suzerain. Nous croyons, au contraire, que le service militaire était une des principales conditions du contrat unilatéral qui intervenait entre le prince et le bénéficiaire. Cf. quelques remarques sur la question : A. Diomidis, Τὸ χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου καὶ τὸ φεουδαλικὸν δίκαιον εἰς τὸ Βυζάντιον, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, tome XIX pour 1944 (Athènes, 1947), pp. 194-198. D. A. Zakythinos, *Processus de féodalisation*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 499-514. Les institutions relatives au service militaire dans la principauté d'Achaïe pourraient, à plus d'un point de vue, éclairer les pratiques du Despotat. Sur ce service d'après les *Assises de Roumanie*, cf. P. Topping, *Feudal Institutions as revealed in the Assises of Roumania the Law Code of Frankish Greece*, (Philadelphia, 1949), pp. 113 et suiv.

3. Phrantzès, p. 139 (Papadopoulos): «καὶ ἰδοὺ ἐγράψαμεν προστάγματα πρὸς πάντας τοὺς ἐν τῇ περιοχῇ τῆς Ἰθώμης καὶ Ἀνδρούσης ἐν τῷ Μεσσηνιακῷ κόλπῳ καὶ τῶν ἔσω καὶ ἔξω ζυγῶν, ἵνα τῇ πρώτῃ τοῦ Μαρτίου μηνὸς τοῦ αὐτοῦ ἔτους ἔλθωσι μετὰ ὅπλων καὶ τῶν πλείονων ἀνθρώπων τῆς ἀρχῆς ἐνὸς ἐκάστου αὐτῶν, καὶ οὕτως τακτικῶς διελθεῖν τὸν τόπον τοῦ πριγκίπου καὶ δεχθῶσι καὶ συναπαντήσωσι τὸν νέον αὐθέντην εἰσερχόμενον ἐν τῷ Μεσσηνιακῷ κόλπῳ καὶ ζυγοῖς, ὁμοίως ἐμνηύθη καὶ τῷ Λασκάρει Ἀλεξίῳ τῷ ἐκ Βοστίτζης».

dats⁴. Le système, passablement compliqué, que le philosophe propose, rappelle, à bien des égards, des pratiques de l'Empire moyen⁵.

Pléthon revient également sur la nécessité d'organiser l'infanterie en compagnies et en brigades, la cavalerie en escadrons et en régiments, placés sous les ordres des capitaines, des brigadiers et des colonels⁶. Au fait, nos renseignements sur l'articulation interne de l'armée sont très maigres. Pour la période la plus ancienne, la *Chronique de Morée* parle d'escadrons (ἀλλάγια) de cavalerie dont chacun comprenait trois mille hommes⁷. Elle nomme aussi des chefs, grecs ou étrangers, qui commandaient des troupes de mercenaires⁸. Quant aux milices albanaises, nous savons qu'elles conservaient une organisation propre, placées sous des chefs pour la plupart nationaux. Un document de 1425 atteste qu'une demande a été faite aux autorités vénitiennes de Coron et de Modon de la part de deux chefs albanais («a duobus capitibus Albanensibus») qui réclamaient le privilège de se mettre, avec leurs compagnies, sous la protection de Venise⁹. Au moment de la lutte suprême contre l'envahisseur, on a vu des chefs albanais s'illustrer comme commandants de garnison.

La pénurie de nos renseignements pourrait être aussi attribuée au fait que l'organisation de l'armée moréote était rudimentaire. Dans son déclin, Byzance et les principautés dépendantes n'ont pas conservé les cadres anciens; elles n'ont pas su, non plus, se libérer d'une tradition pesante pour créer une articulation plus souple, adaptée aux nécessités du moment. Aussi trouve-t-on en Morée des troupes, composées pour la plupart d'Albanais et cantonnées dans certaines régions ou

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 253 et suiv., 310 et suiv.; tome IV, pp. 121 et suiv.

2. Les mesures proposées par Pléthon, toutes proportions gardées, nous font songer à la deuxième vexation de Nicéphore I^{er} qui «enrôla les pauvres dans l'armée, les fit équiper par leurs voisins, παρὰ τῶν ὁμογῶρων, à raison d'une lourde contribution de dix-huit nomismata et demi par soldat et obligea par dessus le marché les susdits ὁμόγῳροι à supporter mutuellement, ἀλληλεγγύως, la charge des impôts inscrits dans les registres du fisc au compte des absents»: G. Bratianu, *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, (Paris, 1938), p. 197.

3. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 121-122.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4657 et suiv.

5. Nous citerons les noms de Malik et de Salik, les deux chefs des mercenaires turcs qui ont suivi le sébastocrator Constantin lors de sa campagne de 1263, ainsi que celui de Léon Mavropapas, commandant d'un détachement de cent Turcs, en 1296: D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 39 et 65.

6. C. Sathas, *Documents inédits*, tome I, p. 176.

tenant garnison dans des villes avantageusement situées pour la défense du pays. Des sources vénitiennes parlent de bandes de cent ou deux cents Albanais qui parcourent, en 1417, le territoire du prince Centurione¹.

Suivant les vieilles traditions byzantines, le despote était le chef suprême de l'armée. Il en assumait le commandement effectif dans les opérations de quelque importance. Ainsi Théodore I^{er} conduisait, en 1395, les troupes qui assiégeaient Corinthe; Contantin, de son côté, dirigeait, en 1428, l'assaut contre Patras; en 1446, il défendait avec son frère Thomas les fortifications de l'isthme contre l'invasion turque². Bien entendu, lorsque l'empereur ou l'associé au trône prenaient part aux entreprises militaires, ils assumaient personnellement le commandement de l'armée du Péloponnèse. Ce fut le cas de Manuel II qui eut à lutter contre les archontes indisciplinés, ainsi que de Jean VIII qui, à deux reprises, en 1417 et en 1427, se mit à la tête des troupes du Despotat, la première fois contre le prince Centurione et la deuxième contre Charles Tocco³.

A mesure que la puissance latine s'affaiblissait en Morée et que la menace turque devenait plus grande, les despotes négligeaient les fronts intérieurs pour porter toute leur attention vers la défense de l'isthme de Corinthe. Depuis 1395, Théodore I^{er} avait annexé cette ville avec toute la région. Comme l'ennemi était maintenant en dehors de la péninsule, il importait d'isoler celle-ci, tout au moins par terre, car les flottes des pirates turcs infestaient les mers et les côtes grecques. La tactique des Paléologues de Mistra tendait essentiellement à renouveler les systèmes de défense pratiqués avant le VII^e siècle et illustrés par la masse des inscriptions chrétiennes de Corinthe⁴. Justinien avait remis en état les fortifications détruites par des tremblements de terre peu avant 542 et en 551⁵. Depuis, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, les sources ne mentionnent aucune réparation de la muraille qui isolait le Péloponnèse de la terre ferme⁶.

C'est Théodore I^{er} qui, dès 1396, avait préconisé la reconstruction

1. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 181.

2. *Ibid.*, pp. 144, 206 et suiv., 232 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 170, 181, 200 et suiv.

4. *Corpus der Griechisch-Christlichen Inschriften von Hellas*, tome I : *Die Griechisch-Christlichen Inschriften des Peloponnes*, par N.A. Bees, Athènes, 1941.

5. *Ibid.*, pp. 1-5 et 5-9.

6. Sp. Lambros, *Τὰ τείχη τοῦ Ἰσθμοῦ τῆς Κορίνθου κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας*, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome II (1905) p. 439.

des forts de l'isthme comme la condition essentielle de la défense du pays. Il y avait basé la collaboration des puissances chrétiennes. Ses projets ont cependant échoué à cause des attermoissements de Venise et la péninsule a été plus d'une fois envahie et ravagée¹.

Ce n'est qu'en 1415 que la grande muraille fut construite par l'intervention personnelle de l'empereur Manuel II. Longue de 7.028 mètres suivant les uns, ou de 7.769, suivant les autres, comportant 153 tours et deux bourgades aux extrémités, cette ligne fermait complètement l'entrée du Péloponnèse². Manuel avait la conscience de créer une oeuvre d'un intérêt général, une sorte de rempart où la chrétienté menacée donnerait la dernière bataille contre l'envahisseur. Ce fut pourtant en vain qu'il fit appel aux Vénitiens. Leur mercantilisme étroit les a empêchés de voir la portée des événements³. Par contre, un philosophe de Mistra, Georges Pléthon, incarnant le nationalisme grec, a envisagé l'érection de la muraille de Corinthe comme le point de départ vers le salut (πρὸς σωτηρίαν ἀφορμή). Il a, à cette occasion, élaboré un plan d'organisation qui, malgré sa nouveauté et sa hardiesse dans le détail, est basé dans l'ensemble sur des principes sains⁴.

Les fortifications de l'isthme ont été rasées par les Turcs, en mai 1423. Pendant vingt ans, elles gisaient en ruines. Cyriaque d'Ancône qui visita Corinthe en 1437, parle des «parvae ruinae» qui restaient encore du «nobile opus». La muraille fut remise en état, au courant du printemps de 1443, par le despote Constantin Paléologue, mais elle fut de nouveau prise et détruite en décembre 1446⁵.

1. *Ibid.*, pp. 440 et suiv. Parmi les autres invasions (cf. *Le Despotat grec de Morée*, pp. 155 et suiv.), nous citerons ici celle qui est révélée par une chronique brève, inédite, à notre connaissance, et contenue dans le *Codex Paris. graecus* 445, fol. 126 v^o : «Ἐν ἔτει ἀπὸ Ἀδάμ 7 712 ἰνδικτιῶνος καὶ ἐνώθησαν μετὰ τοὺς Τούρκους οἱ Θηβαῖοι, μετὰ τοὺς Μεγαρίτας καὶ μετὰ τοὺς Ἀθηναίους καὶ ἐκούρσευσαν τὴν Κόρινθον καὶ τὰ ἄφρω ἐποίησαν μεγάλην ζημίαν εἰς ζῶα καὶ εἰς ἀνθρώπους· τοῦτου ζ'». Cette opération contre Corinthe, de concert avec Antoine Acciaiuoli, seigneur de Thèbes, d'Athènes et de Mégare, était entreprise le 7 juin 1403, pendant que ce dernier assiégeait encore l'Acropole d'Athènes, occupée par les Vénitiens. Notons que la ville de Corinthe était, à cette date, aux mains des Hospitaliers de Rhodes.

2. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome II, pp. 444 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 460 et suiv.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 250 et suiv.

5. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome II, pp. 469 et suiv. G. Mercati, *Un «lamento» di Giordanni Eugenio per la disfatta del Corinto nel 1446*, Bessarione, tome XXI (1917), pp. 186-189.

Nous avons insisté sur la défense de l'isthme de Corinthe parce que les événements de 1423 et de 1446 ont révélé les faiblesses de l'armée moréote. Laonic Chalcocondyle dit expressément que, dans la première de ces invasions, les Turcs ont trouvé la muraille déserte¹. D'après une lettre d'un recteur vénitien de Morée au gouvernement ducal de Crète, personnage manifestement mal intentionné vis-à-vis des Grecs, «des troupes turques composées de dix mille hommes à cheval, sous le commandement d'un certain Tourakhan-bey, se présentèrent le 21 mai devant la muraille d'Héxamilion qu'elles trouvèrent dépourvue de toute garde et défense, car elle fut abandonnée des Grecs lâches et vils aussitôt l'ennemi apparut. Les Turcs entrèrent sans bruit et se mirent à ruiner et à détruire lesdites fortifications et, ensuite, une partie des troupes resta là pour accomplir l'oeuvre de la destruction, tandis que le principal corps de l'armée se répandit par toute la patrie...»².

Les événements de 1446 furent plus douloureux encore. L'historien Ducas accuse les Albanais d'avoir trahi les despotes et la *Chronique brève* rapporte que la muraille a été abandonnée par les «perfides» (παρά τῶν ἐπιβούλων)³. Plus précis et plus violent, Georges Scholarios, le futur patriarche de Constantinople, s'exprime dans ces termes : «Constantin reconstruisit la muraille de Corinthe avec l'intention de la défendre, car il croyait que tous ceux pour lesquels cette muraille était contruite, s'occuperaient de la défendre ; en vérité, ne pouvant pas seul arrêter les ennemis et les obliger de partir sans résultat, c'est à peine s'il dut son salut à la fuite. Il est vrai qu'il parvint à employer comme entrepreneurs les habitants du Péloponnèse qui, bon gré mal gré, furent obligés de se mettre à l'oeuvre. Mais se conduire véritablement en hommes, ils ne le savaient pas, ou s'ils le savaient, ils ne voulaient pas y consentir ; aussi ne pouvait-il pas, non plus, les y obliger. Pour cette raison, la muraille, construite grâce à la prudence et la diligence du prince, fut détruite par la trahison et la sottise des défenseurs (φυλάκων προδοσία καὶ ἄνοια)»⁴.

1. Chalcocondyle, II, p. 58 (Darkò).

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 197.

3. Sp. Lambros, *Néος Ἑλληνομνήμων*, tome II, p. 480.

4. Sp. Lambros, *Néος Ἑλληνομνήμων*, tome IV (1907), pp. 22-23; *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, p. 7. Cf. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 234-235. Voici encore une chronique brève, inédite, à notre connaissance, et contenue dans le *Codex Paris. graecus* 1530, fol. 248 ro : «τῷ Ϛ Ϟνε' ἔτει Ἰνδικτιῶνος ι' ἡλίου κύκλος ια', σελήνης κύκλος ιθ', μηνὶ δεκεμβρίῳ γ', ἡμέρᾳ Σαββάτῳ ἦλθον οἱ ἄθροιστοι Μουσουλμάνοι εἰς τὸ Ἑξάμιλιον Κορίνθου καὶ ἦτον ὁ Ἀμιράς καὶ ὁ μπασιῆς καὶ ὁ Τουραχάνης

Avant les pénibles journées de décembre 1446, le cardinal Bessarion adressait une longue épître au despote Constantin Paléologue qui venait d'achever la reconstruction de la muraille de Corinthe. Comme jadis son maître, Georges Pléthon, il y envisage les problèmes de la Morée et, imprégné de l'activité renaissante des cités italiennes, il propose des réformes. Il s'attarde, bien entendu, sur les affaires militaires, sur la qualité notamment du facteur humain. «Je sais, dit-il, que les Péloponnésiens ont l'âme courageuse et généreuse et le corps vigoureux ; mais je sais aussi qu'ils sont dépourvus d'armes et de préparation militaire tant à cause de la cruauté des durs chefs (τῇ τῶν βαρέων ἐπιστατῶν ὁμότητι) et des lourdes impositions, que de la mollesse et de l'inertie qui pesaient sur la race (τῇ κρατησάσῃ τοῦ γένους μαλακίᾳ τε καὶ βλακείᾳ)»¹.

Bessarion a discerné avec justesse les causes de la démoralisation de l'armée moréote. Pour en convenir, il faudra interpréter dûment le sens de ces βαρεῖς ἐπιστάται. Seraient-ce les gouverneurs de provinces ou les chefs de l'armée ? Nous croyons plutôt que le cardinal grec fait allusion aux archontes locaux, aux représentants de cette féodalité moréote, toujours agitée et mal disciplinée. Or, le vice fondamental de l'organisation de l'armée du Despotat réside dans le fait qu'elle s'est adaptée à un système social et économique basé sur la grande propriété. Mais nous touchons là à des questions qui dépassent les cadres des institutions administratives et qui exigent une étude attentive.

Il sera à peine nécessaire, pour compléter ce paragraphe, d'ajouter quelques mots sur les forces navales du Despotat. Partout, dans l'Empire byzantin, la marine de guerre qui faisait jadis la gloire de la monarchie—ὁ στόλος ἐστὶν ἡ δόξα τῆς Ρωμανίας, disait, non sans raison, Kékauménos—se trouvait en pleine décadence. Depuis surtout qu'Andronic II eût supprimé la flotte impériale, Constantinople était tributaire des puissances étrangères et les communications mêmes étaient entre les mains des Occidentaux.

μετὰ φοσσάτου χιλιάδων πεντήκοντα. Ἦτον δὲ ἐκεῖσε καὶ ὁ δεσπότης Μορέως ὁ κύριος Κωνσταντῖνος ὁ Παλαιολόγος καὶ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ὁ κύριος Θωμᾶς καὶ ὅλοι οἱ ἄρχοντες οἱ Μοραῖται καὶ ὅλον τὸ μοραῖτικον φοσσάτον πολλὰ λίαν. Καὶ ἐπολέμιζον μετὰ τῶν Τούρκων τῆς Παρασκευῆς ὅλην τὴν νύκταν, δεκεμβρίου ι', καὶ ἀπέβλεπεν ἡ νίκη πρὸς τοὺς Ρωμαίους. Ἐξημερώνοντας δὲ τὸ Σάββατον, ἐτράπησαν εἰς φυγὴν οἱ Ρωμαῖοι καὶ ἔλαβον θάρσος οἱ Τούρκοι καὶ ἐσέβησαν οἱ Τούρκοι καὶ ἐδίωξαν καὶ ἐκοψαν αὐτούς. Καὶ ἐγένετο θρῆνος καὶ οὐαὶ πολὺ εἰς τοὺς Ρωμαίους. Ὡ τί θρῆνος γέγονεν».

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 34-35.

Nous ne savons pas quelle a pu être au juste la contribution de Monemvasie, ville par excellence maritime et commerçante, dans la défense des côtes grecques. D'une façon générale, nos sources sont extrêmement pauvres. L'histoire de la marine de guerre du Despotat ne s'illustre, en effet, qu'à l'occasion de deux événements que nous nous bornerons à relater : les tentatives de Manuel Cantacuzène et la bataille des Echinades. Jean VI rapporte, dans ses Mémoires, comment le despote Manuel, son fils, a pris possession du gouvernement de Morée et à la suite de quelles luttes celui-ci est arrivé à pacifier le pays, déchiré par des conflits intérieurs. Ce qui préoccupait le plus le jeune prince était, ajoute-t-il, les incursions des Turcs. Pour protéger le littoral, il a songé à organiser une petite flotte et, comme il n'avait point de ressources, il décida de rassembler l'argent nécessaire parmi les habitants¹. On sait comment cette contribution extraordinaire a suscité une révolte générale qui a failli entraîner la chute de Manuel Cantacuzène².

Nous avons fait ailleurs le récit de la bataille des Echinades. Dans l'hiver de l'année 1426, les relations entre Charles Tocco et le Despotat devinrent très difficiles. Aussitôt la nouvelle connue à Constantinople, Jean VIII se rendit en Morée et marcha sans retard sur Clarentza, capitale de Tocco, et l'assiégea par terre et par mer. «Le despote d'Épire, pour faire diversion et détourner les forces navales de l'empereur, fit préparer ses navires auxquels vinrent s'ajouter quelques autres appartenant à des commerçants marseillais, et mit à la tête de cette flottille son fils naturel Turno. La flotte grecque était dirigée par un certain Léontaris³. Les navires des deux puissances adversaires se rencontrè-

1. Cantacuzène, III, p. 87 : « τοῦ δεσπότης δὲ διὰ τὰς ληστείας τῶν Περσῶν (ἐποιοῦντο γὰρ πολλὰς καὶ συνεχεῖς ἐκ τῆς Ἀσίας περαιούμενοι ὀλίγο καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλασσαν) δεῖν οἰομένου τριήρεις κατασκευάζειν ἐφ' ᾧ παραπλέοιεν τὴν νῆσον καὶ κωλύοιεν τοὺς πειρατάς, ἐπεὶ πᾶσι λυσিতেλεῖν ἐδόκει καὶ ἔδει πάντας χρήματα εἰσφέρειν... ».

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 98-99.

3. Ce personnage est identifié avec le général et homme d'État Démétrius Léontaris dont l'activité, entre les années 1387 et 1431, nous est révélée par d'autres sources : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, p. μζ' de l'Introduction. Jean Eugénikos lui a consacré deux épigrammes funéraires (*ibid.*, pp. 213-214). Dans la deuxième nous lisons les vers suivants :

Γαίης Αὔσονίον μέγ' ἔρεισμα, φάος ἐνὶ δεινοῖς,
πολλοὺς μὲν πολέμους ἐποέργαθε πατρίδος αἵης,
πολλάκις δ' ἤρυσεν ἐνὶ προμάχοισιν ἰσχυρῶν ὧς
ἀνδράσι πλειοτέροισιν ὑπερμενέως πολεμίων
πολλοῖσι δ' ἔργοις ἐνὶ δρωσέ, μέγα κλέος αὖξων.

rent près des petites îles Echinades (Ἐχινάδες), à l'ouverture du Golfe de Patras. Une bataille navale y fut livrée. La flotte du despote d'Épire fut lamentablement défaite; un grand nombre des navires de Tocco furent capturés avec les équipages et les soldats qui les montaient; d'autres ont cherché le salut en se jetant sur les rochers voisins. Le navire à bord duquel se trouvait Turno Tocco fut sauvé par miracle... Le brave Léontarios fit plus de cent cinquante prisonniers; parmi ceux-ci se trouvait un des neveux de Charles. La bataille navale des Echinades marqua le dernier succès de la flotte byzantine¹.

Un autre Démétrius Léontaris, postérieur au général, mort en 1431, nous est connu par diverses notices de manuscrits qu'il a copiés ou qu'il a consultés. Ainsi, dans le *Vatic.* 854, nous lisons : « ἀνέγνω καὶ αὐτὸς τὴν παροῦσαν βίβλον τῶν νόμων Δημήτριος ὁ Λεοντάρης, μηνὶ δεκεμβρίῳ α' τοῦ ς' ἔτους » (1452). En mai 1454, notre personnage se trouvait à Smenderovo de Serbie où il a tracé la note suivante sur un manuscrit, le *Palat. gr.* 278 : « Τὸ παρὼν βιβλίον ὑπάρχει τοῦ ἐνδοξοτάτου ἀρχόντος κῆρ Γεωργίου τοῦ Καντακουζηνοῦ ἐνέτυχον δὲ αὐτὸς τοῦτο ἐν τῷ Σμεντερόβω ἐν μηνὶ ματίῳ λα' ἰνδικτῶνος β' τοῦ ς' ἔτους : Δημήτριος Λάσκαρις, ὁ Λεοντάρης » : G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno*, (Rome, 1926), p. 82. Nous le retrouvons, plus tard, à Naples, où il copie, en 1474 et en 1475, le *Paris gr.* 1639 et le *Paris. gr.* 2850 : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV (1907), pp. 312 et suiv.

1. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 200-201.

CHAPITRE TROISIÈME

SOCIÉTÉ ET MOUVEMENTS SOCIAUX

Dans un passage célèbre, Constantin Porphyrogennète déplorait, vers le milieu du X^e siècle, l'état du Péloponnèse qui était devenu barbare à la suite de la grande peste de 746 et de la colonisation slave. Il citait précisément ce vers énigmatique

γαρασδοειδής ὄψις ἐσθλαβωμένη

que le grammairien Euphémios, fameux à son époque, inconnu à nous, avait lancé contre un gros seigneur de Morée qui se vantait de sa noblesse, pour ne pas dire, ajoutait l'écrivain impérial, de sa basse extraction (δυσγένεια)¹. Ce seigneur n'était pourtant autre que le patrice Nicétas, beau-père de l'empereur Christophore et grand-père d'une reine de Bulgarie, cette Marie Lécapène qui épousa, en 927, le tzar Pierre².

Ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος... Quatre siècles plus tard, un autre empereur, écrivain, lui-aussi, et brillant homme de lettres, Jean Cantacuzène, s'apitoyait à son tour sur l'état misérable du Péloponnèse. Il présentait la péninsule ravagée par les pirates turcs et par les Latins, livrée à une grande anarchie féodale, privée de toute défense, prête à disparaître complètement, plus déserte que la terre des Scythes : Σκυθῶν ἐρημότερα...³

La société raffinée de Constantinople, au X^e comme au XIV^e siècle, avait beaucoup de peine à se représenter les conditions de la vie de province. Les jugements de ses représentants, fins lettrés pour la plupart, sont souvent superficiels et exagérés. Aussi, loin de nous limiter à ces généralités, nous efforcerons-nous, dans les paragraphes suivants, de décrire la société du Despotat de Morée, d'interpréter sa formation et de saisir

1. Porphyrogennète, III, pp. 53-54. On croit que le mot γαρασδοειδής vient du slave *gorazd* qui signifie intelligent, expérimenté, rusé, mais cette étymologie paraît improbable : D.A.Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 68-69.

2. St. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign*, (Cambridge, 1929), pp. 64 et 71.

3. Cantacuzène, III, p. 85.

ses grands problèmes et ses conflits. Ici encore, notre enquête portera nécessairement sur une période antérieure au XIII^e siècle et, plus rarement, sur une époque postérieure à l'occupation ottomane.

I. Les origines de la vie urbaine.

La décadence des cités antiques et les villes neuves.

L'auteur anonyme d'un mémoire qui a été rédigé, en juillet 1487, en vue du Concile de Bâle, rapporte qu'il y avait dans le Péloponnèse trente villes assez grandes (*civitates satis magnae*), deux cents châteaux-forts (*castra fortissima*) et quatre cents villages¹. Le Cardinal Bessarion, écrivant en 1459 au minorite Jacques Pincens, atteste, de son côté, que, en dehors des villes, on trouvait dans la péninsule environ trois cents agglomérations munies d'enceintes (*terrae muratae*), fortifiées et bien garnies². L'un et l'autre avaient tout intérêt à donner des chiffres passablement grossis. Il n'en est pas moins vrai que la Morée byzantine comprenait, aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, des villes importantes, de gros bourgs ruraux, de petites bourgades, des forteresses et des hameaux de montagne. Les grandes villes et la plupart de ces agglomérations poursuivent encore leur existence, les unes florissantes, les autres plus ou moins atteintes par le marasme. Quelques-unes d'entre elles, abandonnées depuis longtemps, dressent, sous un soleil ardent, leurs ruines désolées, bâties byzantines, franques ou vénitiennes³.

Le réseau des villes et des autres agglomérations, tel qu'il apparaît sous le Despotat, repose essentiellement sur l'état des choses qui a résulté de la période obscure et critique du VII^e et du VIII^e siècle.

La Grèce proprement dite, entraînée dans l'orbite de Rome, puis dans celle de Constantinople, a cessé d'être le centre des intérêts politiques⁴. Elle est, de très bonne heure, tombée dans une décadence dont le symptôme le plus apparent était la régression de la vie urbaine. Ce que Servius Sulpicius écrivait à Cicéron à propos de Mégare et de Corinthe, à savoir que ces « oppida quondam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata

1. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome VII (1910), p. 364.

2. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 256. Il est à noter que le panégyriste anonyme de Manuel II et de Jean VIII (*Ibid.*, tome III, p. 174) dit que seule la Messénie comprenait, vers 1417, environ trente villes et forteresses.

3. Sur les forteresses franques on attend avec le plus grand intérêt l'ouvrage, depuis longtemps annoncé, de M. Antoine Bon.

4. Cf. les observations de J. Voyatzidis, *Ἡ θέσις τῆς κυρίως Ἑλλάδος ἐντὸς τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους*, *Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, tome XIX (1949), pp. 252-258.

et diruta ante oculos jacent»², était valable pour la plupart des villes de la Grèce inférieure. Il y a eu, dans cette région et pendant les premiers siècles de notre ère, un Moyen Age avant la lettre. Les grands fléaux, les tremblements de terre fréquents et les épidémies, les incursions des barbares, puis la thalassocratie arabe avec toutes ses conséquences démographiques et économiques, enfin le schisme de la Querelle des Images, ont complété la ruine de la vie antique.

A la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle, au moment où l'œuvre de restauration s'y poursuit, la vie urbaine apparaît, dans le Péloponnèse, fortement atteinte. Des mouvements de la population en ont passablement modifié l'aspect. Quant au facteur démographique, il est en baisse et, bien entendu, il ne peut être question d'institutions municipales. Dans la carence de l'Etat, une féodalité rurale, sortie de la tourmente même, s'empare du pouvoir.

Cependant les grandes villes de l'Antiquité, bien qu'amointries, subsistent. Hiéroklès, dans son *Συνέκδημος*, rédigé sous Justinien avant 535, énumère les centres de la péninsule : à côté de Corinthe, d'Aigion, d'Argos, de Lacédémone, Coroné, Méthoné, Messène, Patrai et Elis, il nomme la nouvelle Sikyon, Aigeira, Méthana, Troezène, Hermione, Tégée, Thalpousa, Mantinée, Géronthrai, Pharai, Asopos, Akriai, Phialia, Asiné, Kyparissia, Epidaure³. Plus de quatre siècles plus tard, Constantin Porphyrogennète notait que le thème du Péloponnèse ne comprenait pas moins de quarante villes dont il citait nommément les plus importantes : Corinthe, Sicyone, Argos, Lacédémone, Patras⁴. Il est regrettable que l'empereur n'ait pas donné plus de précisions sur les cités et agglomérations de sa province dont il était bien placé pour connaître les détails voulus. Mais rien ne prouve que les localités mentionnées par Hiéroklès aient vraiment existé de son temps car cet auteur, par un zèle d'archaïsme, aime à fournir des renseignements se rapportant à une époque plus ancienne. Quant à Porphyrogennète, on sait que, au lieu de mettre en valeur toute cette matière vivante qui était à sa disposition, il se contente de puiser des sources littéraires, dont Hiéroklès lui-même. D'autre part, les listes épiscopales dont on a fait état et que nous serons amené à citer, ne sont pas toujours des indices sûrs, étant donné que la titulature

2. *Ad. Fam.*, IV, 5,4 (571).

3. *Hieroclis Synecdemus*, éd. A. Burckhardt, 646-648, pp. 9-11.

4. *Ibid.*, pp. 55-56.

ecclésiastique persistait souvent à se servir de noms de villes qui avaient depuis longtemps disparu¹.

Quoi qu'il en soit, les grandes villes de la péninsule, sauf quelques rares cas, ont survécu à la crise des siècles obscurs. Corinthe, la cité qui a le plus souffert des tremblements de terre de 395, 542 et 551, est debout. Elle abrite le gouverneur du thème du Péloponnèse, mentionné pour la première fois en 805, ainsi que le chef ecclésiastique². Argos et Nauplie subsistent également. Des inscriptions des IV^e et V^e siècles, dont une

1. De toutes les listes et notices épiscopales, il faudra mentionner ici la notice dite des iconoclastes (*Notitia der Bilderstümer*). Publiée d'après le *Paris. gr.* 1555A par C. de Boor (1891), elle a été considérée comme reflétant l'état de l'organisation ecclésiastique avant la pénétration slave. D'une façon significative, H. Gelzer a parlé de la géographie ecclésiastique de la Grèce avant l'invasion des Slaves (*Die kirchliche Geographie Griechenlands vor dem Slaveneinbruch*, *Zeitschrift für wissenschaftlichen Theologie*, tome XXV [1892], pp. 449 et suiv.) D'après de Boor et Gelzer, ce document daterait de la première période de la Querelle des Images. N.A. Bees, *Beiträge zur kirchlichen Geographie Griechenlands*, Oriens Christianus, nouvelle série, tome IV (1914), p. 238, précise qu'il a été rédigé avant 723, et G. Konidaris, *Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου καὶ ἡ «τάξις» αὐτῶν*, (Athènes, 1934), pp. 26 et suiv. et 84, entre les années 733 et 746. Enfin Mgr Athénagoras, *Τὸ Τακτικὸν τοῦ ὑπ' ἀριθμὸν 1555 Α Παρισίου κώδικος καὶ τὸ βιβλίον τοῦ κ. Γ. Κωνιδάρη*, extrait de *Νέα Σιών*, (Jérusalem, 1936), pp. 12 et 23, se prononce pour une époque antérieure, notamment entre 543 et 640. Nous ne nous attacherons pas ici à démontrer la fragilité de certaines de ces datations. Ce qui est urgent de noter c'est que, d'après la notice, il existait dans le Péloponnèse deux archevêchés indépendants, ceux de Patras et d'Arcadie, et la métropole de Corinthe avec trente-deux évêchés suffragants. Mais, ainsi qu'il a été remarqué (Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, pp. 240-241), «pour nous rendre compte du profond bouleversement causé dans l'organisation ecclésiastique dans la péninsule par l'irruption des Slaves et pour suivre au moins de loin la marche de la rechristianisation du pays, il ne nous reste qu'à comparer l'état hiérarchique du Péloponnèse avant et après les invasions. Ce bouleversement causé par les Slaves serait vraiment énorme si nous devions accepter sans critique les données du catalogue épiscopal de l'époque des iconoclastes, publié par de Boor. Le nombre des évêchés du Péloponnèse serait, d'après cette liste, vraiment prodigieux». Un examen attentif a renforcé pour nous les doutes qui pesaient sur ce texte (L. Duchesne, *Les anciens évêchés de la Grèce*, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome XV [1895], pp. 375 et suiv.). Nous ne sommes pas en présence d'une liste officielle. Selon toute vraisemblance, un compilateur tardif (le manuscrit date du XIV^e siècle) s'est amusé à dresser cette notice d'après des listes plus anciennes où il a intercalé des noms de villes pris dans des ouvrages géographiques, entre autres dans le *Synecdémus* d'Hiéroklès, noms qu'il a piteusement estropiés. Il s'ensuit que la valeur historique de ce document est nulle.

2. Sur l'histoire médiévale de Corinthe : J.H. Finley, *Corinth in the Middle Ages* *Speculum*, tome VII (1932), pp. 477-499.

datée du règne de Valens (364-378), témoignent de la persistance de la vie antique¹. Au IX^e et au début du X^e siècle, Nauplie était exposée aux attaques des pirates de Crète, tandis qu'Argos devenait illustre par la vertu d'un évêque, saint Pierre². Dans la partie Nord-Ouest, Patras, important centre pour les communications avec l'Occident, est citée à l'occasion de son siège par les Arabes et les Slaves, en 805. Elle dut le salut à son grand protecteur, l'apôtre André. C'est là que Basile I^{er} a commencé son extraordinaire carrière³. Enfin, dès les temps d'Hiéroklos, Sparte, confondue avec sa circonscription ecclésiastique, a échangé son nom contre celui de Lacédémone⁴.

A part ces grandes cités, les sources mentionnent assez tôt des villes et des localités anciennes d'une importance secondaire : Kenchréai, en 882⁵, Epidaure, à côté de son nom médiéval de Damalas⁶, Midéa⁷, en Argolide, et Olénos en Achaïe⁸. En Messénie, on cite Pylos en 882⁹. Ithomé et Kalamata dont le nom rappelle celui de Kalamai¹⁰. Mais ce sont surtout Méthoné et Messène les agglomérations les plus illustres de la région. Un sceau de plomb qui date, croit-on, du VIII^e siècle, appar-

2. *Inscriptiones Graecae*, IV, N° 674. N.A. Bees, dans *Izvestija de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, tome XIV (1909), pp. 124-126. M. Mitsos, *Χριστιανική επιγραφή ἐξ Ἀργους*, *Byz.-Neugriechische Jahrbücher*, tome XIII (1937), pp. α'-β'.

3. A. A. Vasiliev, *The «Life» of St. Peter of Argos and its historical significance*, *Traditio*, tome V (1947), pp. 163-190.

4. Sur l'histoire de Patras : S. Thomopoulos, *Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν*, 2^e édition, Patras, 1950.

5. Hiéroklos, p. 10 (647). Dans une inscription de l'année 1027, dont Fourmont a conservé une copie (CIG., N° 8704), il est question du κάστρον Λακεδαιμόνος.

6. Cédrenos, II, p. 227.

7. Vie de Saint-Nikon : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III (1906), p. 153, sous la forme *Ἰθιδωρος*.

8. Vie de Saint-Théodose l'Athénien, né en 862 : N. A. Bees, *Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων ὑπὸ τῶν τζάρων Σουλτάνων καὶ τὰ σχετικὰ σχόλια τοῦ Ἀρέθα Κανταρείας*, *Ἑλληνικά*, tome I (1928), p. 349.

9. Dans les listes épiscopales du IX^e siècle, l'évêché d'Olénos est cité sous la forme *Βολαίνης* : Fr. Dvornik, *op. cit.*, p. 243. A la suite du partage de la Morée, l'évêque latin d'Olénos (ἐπίσκοπος τῆς Ὀλενας) reçut quatre fiefs : *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 1957. L'emplacement des deux localités homonymes, de l'ancienne Olénos et de l'Ὀλενα médiévale et moderne, n'est pas le même : E. Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, (Zurich, 1939), pp. 119-122. S. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 285, note 1.

10. Cédrenos, II, p. 228.

11. Sur Kalamata : A. Bon, *La prise de Kalamata par les Francs en 1205*, *Mélan-*

tenait à un fonctionnaire impérial, l'ἐκ προσώπου Μεθώνης¹. Durant les opérations contre les Arabes de la Méditerranée, en 882, la ville a joué un certain rôle². D'autre part, Messène était le siège d'un évêché dont le titulaire assistait, en 787, au VII^e concile œcuménique³. Il en sera de nouveau question à l'occasion de l'œuvre apostolique de Saint-Nikon⁴. Enfin, en Laconie, nous signalerons Leuctron (Λεῦτρον) et Οἷτυλον, Karyopolis, mentionnée déjà en 821-822⁵, Hélos, en 878⁶, Amyklion⁷, etc.

On s'étonnera sans doute qu'aucune des villes énumérées ci-dessus n'appartienne à la région montagneuse du centre qui correspond à peu près à l'ancienne Arcadie et qu'on appelait, au Moyen Age, *Μεσαρέα*⁸. Les grands centres de l'Antiquité, Mantinée, Tégée, Mégalo polis, ont disparu. Bien qu'Hiéroklos cite les deux premières, les dernières mentions certaines que nous en ayons sont antérieures au règne de Justinien. D'après G. Fougères, un acte d'affranchissement, daté de 261 de notre ère, serait le dernier témoignage de la Mantinée impériale⁹. On trouve, à Tégée, des inscriptions chrétiennes. L'une d'elles se rapporte à l'évêque Ophélimos qui assista au concile de Chalcédoine, en 451¹⁰. Quelques années plus tard, en 458, un évêque de Mégalo polis est nommé dans la lettre synodale à l'empereur Léon¹¹.

Un autre phénomène ne semble pas étranger à toutes ces constatations. Les voyageurs occidentaux qui longeaient la côte du Péloponnèse pour se rendre à Modon, apercevaient de loin «ung bel chastel qui siet en la Morée»¹², «assis sur une pierre bise» et qui «avoit une bonne tour

ges Charles Picard, (Paris, 1949), pp. 98-104. Sur le nom, cf. l'opinion contraire de N. Politis, *Λαογραφικὰ Σύμμεκτα*, tome I (Athènes, 1920), pp. 142-145.

1. G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, I, pp. 204-205.

2. Cédrenos, II, pp. 228 et suiv.

3. F. Dvornik, *op. cit.*, p. 242.

4. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III, p. 161.

5. M.H. Fourmy et M. Leroy, *La Vie de S. Philarete*, Byzantion, tome IX (1934), p. 165.

6. Theophanes Continuatus, p. 310.

7. Vie de Saint-Nikon : Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 162 et 176.

8. A. Miliarakis, *Μεσαρέα*, *Δελτίον Ἱστορ. Ἑθνολ. Ἑταιρείας*, tome IV (1892), pp. 461-465. G. Hatzidakis, *Γλωσσολογικὰ Μελέται*, pp. 115-179.

9. G. Fougères, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, (Paris, 1898), pp. 517-518.

10. N.A. Bees, *Note sur quelques inscriptions chrétiennes de Tégée*, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, tome XXXI (1907), p. 381.

11. F. Dvornik, *op. cit.*, p. 90.

12. *Le Saint Voyage de Jherusalem du Seigneur d'Anglure*, publié par F. Bonnardot

dessus, de l'ovre des jaïans»¹. C'était la forteresse d'Arcadie, bâtie sur l'emplacement de la Kyparissia ancienne. Une autre localité, moins en vue, sise sur la côte laconienne du golfe de Messénie, portait, au Moyen Age, et porte encore de nos jours, le nom illustre de Mantinée. Enfin, Coroné, siège d'un évêché au V^e siècle, cette ville de Coron qui devait par la suite prospérer sous la domination vénitienne, abandonnant sa position ancienne, est allée se poser plus au Sud, sur l'emplacement de l'Asiné antique.

On a essayé d'expliquer le vagabondage de ces villes. D'après Ernest Curtius, la population grecque, poussée par les Barbares depuis les premières invasions des Goths, s'était lancée sur les côtes, sur les promontoires et sur les îles où, derrière les remparts anciens, elle se sentait en sécurité. «De même, ajoute-t-il, que, au milieu du V^e siècle, les habitants d'Epidaure et de Salona, fuyant Attila, se réfugièrent sur la côte escarpée de la mer de Dalmatie et fondèrent Raguse; de même que les gens d'Aquilée ont peuplé les lagunes de Venise, de même, au début du Moyen Age, sur les côtes du Péloponnèse prirent naissance les villes d'Arcadie, de Monemvasie et de Coron, mais assises sur les anciennes fondations»². «Le fait, écrit d'autre part G. Fougères, que les Slaves chassèrent devant eux les anciens habitants de race grecque, qui allèrent chercher refuge lointain sur les promontoires ou parmi les lagunes de la côte, ressort de la fondation de villes côtières, comme Arkadia, Monemvasia, Astros, Mantinée de Messénie»³. «Les Mantinéens en effet, fuyant devant les barbares, ont emporté avec eux dans un refuge lointain, le nom et les derniers souvenirs de la ville gréco-romaine»⁴.

Plus que toute autre région du Péloponnèse, l'Arcadie a été atteinte dans sa vie urbaine. Cependant le problème de la disparition de ses grandes villes, le problème de la disparition des centres urbains en général, est beaucoup plus complexe qu'on ne le croit. Toute agglomération citadine, même lorsqu'elle a été le résultat d'une colonisation de caractère

et A. Longnon, (Paris, 1878), p. 8. Ce seigneur passa par devant Arcadie le 17 septembre 1395.

1. *Livre de la Conquête*, § 115, p. 39. Dans la Vie de Saint-Nikon il est dit (Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 161) que le saint, ayant visité Kalamata, Messène, Coron et Modon, εις Ἀρκάδας ἀφίκετο. Vu l'itinéraire décrit par la Vie, nous croyons que ces Ἀρκάδες ne peuvent être que les habitants de notre Arcadie du golfe de Kyparissia. Il en est également question dans une notice de l'année 1097 : Sp. Lambros, *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, p. μ', note 4.

2. E. Curtius, *Peloponnesos*, tome I (Gotha, 1851), p. 90.

3. G. Fougères, *op. cit.*, p. 598.

4. *Ibid.*, p. 518.

militaire, est étroitement liée avec une fonction économique. Ses institutions sont forgées en vue de cet exercice. Celles-ci abolies, celle-là réduite ou disparue, la cité tombe en décadence ou se transforme en com-



La Morée médiévale, d'après A. Struck, *Mistra*, p. 14.

munauté rurale. Il est donc concevable que les villes arcadiennes, particulièrement vulnérables à cause de leur situation géographique, aient déperî avec la chute du régime politique et économique qui avait favorisé leur ascension. D'autre part, la lutte contre le paganisme, frappant les institutions et l'idéal même de la cité, a hâté la fin de la vie antique.

Nous ne saurions pas sous-estimer les effets des accidents violents: les tremblements de terre et les épidémies, les incursions ont sans doute contribué à désagréger les centres du Péloponnèse. Se prêtant davantage au génie et à la manière de vivre des Slaves et aussi moins résistante à cause de sa dépopulation, l'Arcadie semble avoir particulièrement souff-

fert de leur pénétration. Dans la stupeur des premières heures de l'irruption, il y eut un mouvement de populations vers les côtes, ce qui explique la fondation des bourgs aux noms arcadiens : de l'Arcadie du golfe de Kyparissia et de Mantinée de Laconie. Quant à Coroné, son déplacement vers le Sud se présente moins apparemment comme le résultat d'une invasion. Toutefois, en aucune manière, on ne saurait admettre l'opinion que la destruction des villes anciennes nous avertit «que nous avons affaire à une autre race»¹.

Ce qui a permis d'émettre ces aphorismes téméraires, ce n'est pas seulement le phénomène de la disparition des villes antiques, mais aussi celui de leur substitution par d'obscures bourgades dont quelques-unes portent des noms slaves. Ainsi, à côté des délicates questions de toponymie qui se posent à chaque instant, on aura à considérer dans son ensemble un grand problème qui intéresse directement notre enquête : le problème de la formation des agglomérations nouvelles, des *villae novae* du Péloponnèse.

Aucune agglomération nouvelle n'est attestée, en Morée, avant le X^e siècle. Une seule exception: Monemvasie qui est pour la première fois mentionnée en 723. Mais le cas de Monemvasie, ville neuve elle aussi, est à part. Sa fondation remonte à la période critique des bouleversements internes. En dehors d'elle, les formations nouvelles connues avant la conquête franque, sont: Zéména (*Ζημαινά*), le Zéméno actuel, dans la région de Sicyone, siège d'un évêché dès le temps de Léon le Sage², où, vers 917, Saint-Luc le Jeune s'est retiré auprès d'un stylite³; le Magne (*κάστρον Μαγνης*), dans la Laconie méridionale, cité par Constantin Porphyrogennète, vers le milieu du X^e siècle⁴; Kalamata, dont il est pour la première fois question dans la Vie de Saint-Nikon⁵, et Christianoupolis, siège d'un métropolitain dès 1087⁶. On identifie la ville de ce

1. *Ibid.*, p. 518.

2. F. Dvornik, *op. cit.*, p. 244. Cf. N.A. Bees, *Beiträge zur kirchlichen Geographie Griechenlands*, Oriens Christianus, nouv. série, tome IV (1914), pp. 252 et suiv. E. Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, pp. 7-8.

3. N. A. Bees, *Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων*, *Ἑλληνικά*, tome I (1928), pp. 344 et 348.

4. Constantine Porphyrogennitus, *De administrando Imperio*, Greek text edited by G. Moravcsik, English translation by R.J.H. Jenkins, (Budapest, 1919), 50, 71¹ pp. 236-237.

5. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome III, pp. 161, 189.

6. N. A. Bees, *Beiträge*, pp. 265 et suiv. P. Zerlentis, *Αἱ μητροπόλεις Χριστιανουπόλεως καὶ Ἀργους καὶ Ναυπλίας*, (Athènes, 1922), pp. 3 et suiv.

nom avec la terre de Cristiana et la Tour de la Christiania, citées dans les tables des fiefs de 1364 et 1391¹, ainsi qu'avec le village moderne de Christianou, à l'Est de Philiatra, où l'on voyait une belle église byzantine, détruite depuis par le tremblement de terre de 1886². Enfin, la *Partitio Romaniae* de 1204³ nomme, dans le Péloponnèse, les agglomérations nouvelles de Kalavryta⁴, Ostrovos⁵, Myloi et Pantocratora⁶.

Bien entendu, l'état de notre documentation ne nous permet pas de reconstituer la topographie du Péloponnèse avant 1204. Avec la conquête franque, grâce à la *Chronique de Morée*, grâce aux autres documents de provenance grecque et latine, tous les recoins du pays se rendent accessibles à la recherche. En dehors des grandes cités anciennes, nous y voyons apparaître une série de gros bourgs, bourgades et forteresses qui sont des fondations nouvelles. La plupart d'entre elles remontent à une époque antérieure à la conquête. Quelques-unes ont été bâties, aménagées ou fortifiées par les Francs.

Ces villes neuves se rencontrent dans tout le pays. Nous citerons, dans la partie Nord-Ouest, Vostitza et Andravida. La première a remplacé la cité ancienne d'Aigion. Au moment où le notaire italien Nicolas de Martoni l'a visitée, en 1395, elle était une ville opulente, aussi grande que

1. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, pp. 228-229.

2. G. Papandréou, *Χριστιανικαὶ ἀρχαιοτήτες ἐν τῷ χωρίῳ Χριστιανοῦ* (Χριστιανουπόλει) τῆς Τριφυλίας, *Ἀρμονία*, tome III (1902), pp. 190-192. Buchon qui a visité cette localité en 1841, note que «l'église de Christiano est véritablement fort considérable et fort ancienne. On reconnaît un grand nombre de pierres helléniques dans la construction, ce qui montrerait qu'il y avait là autrefois un temple païen. Près de l'église sont par terre deux colonnes de vert antique fort beau. L'église elle-même est byzantine, du onzième siècle probablement; et le palais épiscopal semble avoir été annexé à l'église et avoir eu une chapelle adjointe à l'église»: *La Grèce continentale et la Morée*, (Paris, 1843), p. 467.

3. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome I, pp. 468 et suiv.

4. Kalavryta sont également mentionnés dans les *Assises de Romanie*, § 43, éd. Recoura, p. 191, sous la forme *Collovrata*.

5. Cette localité, citée parmi les villes du Péloponnèse et de la Grèce inférieure, pourrait être difficilement identifiée avec la ville homonyme de Macédoine. Nous songeons à Στροβίτσι de Phigalie, mentionné déjà dans les *Annali Veneti* de Stefano Magno en 1462 et en 1463: Ch. Hopf, *op. cit.*, pp. 202 et 206.

6. Le texte parle des «villis de Molineti, de Pantocratora» etc. On songe soit à Myloi de l'Argolide soit à la localité dite La Molines qui est mentionnée dans une table de fiefs de l'an 1391 et qui faisait partie des possessions de Pierre de Saint-Supéran: Hopf, *ibid.*, p. 230.

Calenum de Campanie, et avait un beau château¹. Avant de devenir le principal centre politique et ecclésiastique de la principauté d'Achaïe, Andravida, l'Andreville des Francs, avait été «la maïstre et la meilleur ville de la Morée», ouverte dans la plaine sans mur et sans nulle forteresse² :

ἡ χώρα ἡ λαμπρότερη στὸν κάμπον τοῦ Μορέως·
ὡς χώρα γὰρ ἀπολυτὴ κοίτεται εἰς τὸν κάμπον,
οὔτε πύργους, οὔτε τειχέα ἔχει καὶ ὅλως 'ς αὐτὴν³.

Elle était néanmoins protégée par le puissant château de Chlémoutzi (Clermont) où les princes d'Achaïe avaient installé leur atelier monétaire⁴. Le port de Clarentza en assurait les communications avec l'Occident⁵.

Dans la partie orientale de la péninsule, on citera Vasilikon ou Vasilikata qui a remplacé Sicyone⁶, Πολύφεγγος, l'ancienne Phlious, connue dès 1320⁷, et, sur la côte de Kynourie, Astros, l'Estella de la version aragonaise de la *Chronique de Morée*, mentionné à l'occasion d'événements de l'année 1256⁸. En Laconie et en Messénie, on se bornera à signaler Guéraki, possession des barons de Nivelet, cédée en 1262 aux Byzantins, Androusa⁹ et, sur le site de l'ancienne ville de Pylos, Avarinos ou Navarin, autrement dit Port-Jonch.

Il nous tarde de venir à cette région du centre, le μεσόγαϊον de Pausanias, la Μεσαρέα du Moyen Age, où nous avons vu périr prématurément les cités antiques et qui est restée hermétiquement fermée à nos regards jusqu'à la conquête franque¹⁰. Elle comprenait, entre autres, Scorta

1. Léon Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni notaire italien*, Revue de l'Orient latin, tome III (1895), p. 660.

2. *Livre de la Conquête*, §§ 92, 105, pp. 30 et 34.

3. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1426 et suiv.

4. G. Sotiriou, *Le château-fort de Chlémoutzi et son atelier monétaire de tournois de Clarencia*, Journal International d'Archéologie Numismatique, tome XIX (1918-1919), pp. 273-279.

5. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, pp. 512 et suiv.

6. La forme *Vasilicata* est citée dans un document latin de 1430 : E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras*, p. 212.

7. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome VI (1909), pp. 179 et suiv.

8. N. A. Bees, *Μυῖται τοῦ Ἀστρους κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας καὶ τὰ παρ' αὐτὸ κά-στρον*, Byz. Zeitschrift, tome XVII (1908), pp. 92 et suiv.

9. Ath. Pétridès, *Περὶ τῶν ἐν Μεσσηνίᾳ μεσαιωνικῶν πόλεων Ἀνδροῦσης καὶ Νησίου*, Παρνασσός, tome X (1886), pp. 7-18.

10. La plus ancienne mention d'une ville d'Arcadie, après le VII^e siècle, serait celle de Dimitsana, en Gortynie, faite dans une charte promulguée par le patriarche Poly-eucte en faveur du couvent du Philosophe, en 964. Malheureusement ce texte ne nous

(Σκορτά), contrée par excellence montagneuse, pleine d'escarpements et de défilés, τόποι σκληροί,

ἀπὸ βουνία καὶ ἔμπατα καὶ ἀπὸ σκληρὲς κλεισοῦρες¹.

Après 1204, nous y voyons apparaître une série de gros bourgs fortifiés, de bourgades rurales et de châteaux-forts isolés, qui sont des créations nouvelles, étrangères à la vie antique du pays.

En examinant la disposition de ces bourgs et de ces bourgades, on n'aura pas de peine à reconnaître que le facteur économique a joué, dans leur formation, un rôle secondaire. En effet, leur origine doit être pour la plupart attribuée à des buts militaires, à des nécessités de défense si puissantes dans cette région rude. Nous connaissons des places-fortes qui ont eu une vie éphémère et une population très réduite. Tel fut le cas de deux des plus grandes forteresses de Scorta, Saint-Georges et Araclovo, le Bucelet des Francs². Construits et aménagés en vue d'assurer le contrôle de certaines contrées, ils disparurent dès que ce besoin eut cessé d'être pressant. Au contraire, très souvent, à proximité d'une forteresse, à côté de ses remparts, une agglomération se développait petit à petit pour aboutir parfois à un important centre administratif ou même ecclésiastique. D'une façon générale, durant la période qui va de la conquête franque à la conquête ottomane, nous constatons dans cette région centrale des transformations et des déplacements qui témoignent d'un mouvement constant de populations.

Il nous suffira d'évoquer ici très brièvement les destinées de certaines d'entre les principales agglomérations de l'Arcadie médiévale. Suivant la *Chronique de Morée*, Nykli était, avec Vélégosti, parmi les villes maîtresses (χώρες προεστές) du Péloponnèse³. Ni l'une ni l'autre n'ont survécu. Vélégosti, la cité de Vélégourt, était bâtie sur un monticule (εἰς

est connu que par une copie très postérieure, confirmée par le patriarche Cyrille en Juin 1624, et, ce qui est plus grave encore, l'an du monde figurant sur cet ancien document ne correspond pas à celui de l'indiction d'où la plus grande réserve est à recommander. D'autres remarques, qui appellent également des réserves, ont été formulées par V. Grumel, *Les Regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, tome I, fasc. II (1936), p. 226. La copie du patriarche Cyrille : *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 250-252. Nous avons publié une autre charte du patriarche Procope, datée de novembre 1786 et concernant ce couvent : *Ἑλληνικά*, tome V (1932), pp. 180 et suiv.

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 5643.

2. J. Sarris, *Τὰ «κάστρα τῶν Σκορτῶν» Ἀράκλοβον καὶ Ἀγίος Γεώργιος*, Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1934-1935, pp. 57 et suiv.

3. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1753.

χαμοβούνι ἐκοίτετον) ¹ dans la contrée de Mégalopolis, près de Léontari ². A coté du château, les sources mentionnent un bourg ³.

Nykli eut une histoire plus mouvementée. Il était bâti à proximité des ruines de Tégée, dans la plaine, et entouré de hauts remparts construits à mortier ⁴. Parlant de cette localité, la chronique grecque emploie plus d'une fois la forme Ἀμύκλιον ⁵ que nous avons déjà trouvée dans la Vie de Saint-Nikon pour désigner une ville au Nord de Sparte ⁶. On a donc avec raison pensé que le nom médiéval de Nykli était dérivé du nom de la ville antique d'Amyclée qui se trouvait au Sud de Sparte, et que nous avons affaire à un nouveau cas de déplacement ⁷. Cette opinion est renforcée par les renseignements que nous possédons sur l'histoire ecclésiastique de la bourgade arcadienne ⁸.

Vers 1294, à un moment critique de la guerre contre les Francs, Nykli fut rasé et abandonné. A sa place, les Byzantins ont construit deux forteresses dont l'une, Mouchli, devait par la suite avoir un développement considérable. Elle dominait les routes qui reliaient les différentes régions du Péloponnèse et elle a notamment servi de point de départ pour la reprise de la contrée de Scorta. Occupé par les Turcs en 1458, Mouchli fut une des principales bases militaires du conquérant. Nous n'en trouvons aucune mention durant les XVI^e et XVII^e siècles. Au début du XVIII^e, il gisait en ruines. Deux misérables villages en avaient accueilli les habitants. Déjà Tripolis devenait le grand centre de l'Arcadie ⁹.

On mentionnera également les bourgs et forteresses de Léontari, Arakhova, Gardiki, Karyténa, Kernitza, Argyrokastron et Akova. Léontari, situé à une faible distance de Véligosti, n'apparaît qu'à la fin du XIV^e

1. *Ibid.*, vers 2025.

2. St. Dragoumis, Χρονικὸν Μορέως τοπωνυμικά, τοπογραφικά, ιστορικά, (Athènes, 1921), pp. 69 et suiv.

3. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4666.

4. *Ibid.*, vers 2027 et suiv. G. Anagnostopoulos, Λακωνικά Χρονικά. Ἀμύκλαι Ἀμύκλι ἢ Νύκλι, Ἀμυκλιάνοι ἢ Νικλιάνοι, (Athènes, 1930), s'efforce de démontrer que Nykli n'était pas bâti à proximité de Tégée, mais non loin de Sparte, sur l'emplacement du village Vordonia. Son argumentation ne paraît cependant pas probante.

5. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1960, 2030, etc.

6. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome III, pp. 162 et 176.

7. Opinion contraire : St. Dragoumis, *op. cit.*, pp. 92 et suiv.

8. P. Zerlenti, Ἡ μητρόπολις Ἀμυκλῶν καὶ Τριπολιτσᾶς καὶ αἱ ἐπισκοπαὶ Πίσσης, Ἐζερῶν, Βελιγόστιδος, (Athènes, 1921), pp. 3 et suiv.

9. E. Darkó, Ἡ ἱστορικὴ σημασία καὶ τὰ σπουδαιότερα ἐρελπια τοῦ Μουχλίου, Ἐπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 454-482.

siècle dont date sa belle église byzantine des Saints Apôtres ¹. Cyriaque d'Ancone qui l'a visité en 1447, y a trouvé le despote Thomas ². Entre cette ville et le défilé de Makry-Plagui où, vers 1264, les armées impériales essuyèrent une grave défaite, se trouvait l'imprenable forteresse de Gardiki qui deviendra célèbre par les événements sanglants de sa prise par les Turcs ³. On identifie souvent Arakhova, qu'on appelle d'habitude Arakhova la Grande pour la distinguer des autres localités homonymes, avec le bourg moderne du même nom situé dans la partie septentrionale de Laconie ⁴. Par contre, Akova ou Matagrifon se trouvait au coeur même de la région de Scorta. Elle avait été le centre de la baronnie de Gautier de Rozières. Récupérée par les Grecs en 1321, elle a été prise par les Turcs en 1395 et, définitivement, en 1458 ⁵. D'Argyrokastron et de Kernitza ⁶, il ne reste aujourd'hui qu'un souvenir lointain. Elles se trouvaient en Gortynie, dans le territoire de Vytina et de Magoulia. Leur nom est lié avec le couvent de la Vierge de Kernitza dont le sceau portait, tout autour, cette légende qui combinait la piété grecque et le souvenir de la chevalerie française : † Ἡ Κοίμησις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ Ἀργυροκάστρου Δὲ Πριόν ⁷.

Karyténa était au Moyen Age un important centre de l'Arcadie. Elle était la capitale d'une des plus grandes baronnies du Péloponnèse dont les titulaires Hugues et Geoffroy de Briel comptaient parmi les hauts feudataires de la principauté. Ils étaient, comme les Villehardouin, originaires d'une famille champenoise. L'«absurde et charmante légèreté» de Geoffroy, neveu du prince Guillaume, a troublé la société franque de l'Achaïe ⁸. En 1321, la ville fut récupérée par les Grecs de Mistra. Son

1. A. Orlandos, *L'église byzantine des Saints Apôtres à Léontari*, Revue des études grecques, tome XXXIV (1921), pp. 163-176.

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 226.

3. St. Dragoumis, *op. cit.*, pp. 184 et suiv.

4. Opinion contraire et discussion : J. Sarris, *op. cit.*, pp. 75 et suiv.

5. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 36 et 46. Ernst Meyer, *op. cit.*, pp. 49 et suiv.

6. Cette Kernitza arcadienne n'est pas à confondre avec la ville homonyme d'Achaïe : N. A. Bees, *Beiträge*, pp. 269 et suiv.

7. P. Papazaphiropoulos, *Μεθοδριός*, (Athènes, 1883), pp. 99 et suiv. N. A. Bees, *ibid.*, p. 271. Sous les formes Δὲ Πριόν et Δεμπριώ, ces auteurs ont reconnu le nom de Hugues de Brienne, comte de Lecce, en Calabre, qui, ayant en 1277 épousé la veuve de Geoffroy de Briel, devint le maître de la moitié de la baronnie de Karyténa. E. Meyer, *op. cit.*, pp. 41-42, exprime des réserves sur cette identification et croit qu'il s'agit plutôt d'un chevalier inconnu jusqu'ici.

8. J. Longnon, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, p. 199.

château «se lève, à la tête de la plaine de Mégalo polis, sur un rocher très imposant que l'Alphée entoure de trois parts. La ville est bâtie sur la pente, entre le château et les montagnes, sur le côté Sud du rocher»¹. Le pont de l'Alphée a été reconstruit en 1440 par Manuel Raoul Mélikis, ainsi que l'atteste une inscription découverte en 1837. On croit que ce personnage doit être identifié avec le copiste Manuel Raoul Paléologue Mélikis qui, en 1475, a copié, à Naples, le manuscrit d'une bibliothèque romaine².

Nous sommes loin d'avoir donné une idée exacte de la multitude des forteresses, des bourgs et des villages qui ont couvert le sol classique de la Morée : agglomérations nouvelles aux noms nouveaux, créations adaptées aux nécessités particulièrement âpres qui ont dominé la vie de la péninsule au Moyen Age. D'autres documents, comme les listes qu'ont conservées les sources vénitiennes pour la septième décennie du XV^e siècle³, permettront au géographe de dresser une carte historique. Les éléments que nous avons consignés plus haut sont suffisants pour faciliter la marche de nos recherches.

Depuis le IX^e siècle, date où notre contact avec les différentes régions du Péloponnèse commence à se rétablir, jusqu'à la conquête turque, nous constatons dans la vie des populations agricoles et urbaines un mouvement intense : des villes antiques, condamnées longtemps à végéter dans leurs étroits remparts, renaissent ; des villes neuves, insignifiantes bourgades à leur origine, acquièrent momentanément une certaine importance puis, très souvent, elles cèdent le pas à des émules d'une naissance plus récente et aussi plus obscure. Tous ces phénomènes sont en rapport avec les conditions historiques du pays. Les puissants conflits qui ont divisé les Grecs et les Francs, l'organisation sociale et les conflits féodaux, ont donné à ce mouvement des populations un rythme accéléré.

Le phénomène de l'apparition des villes neuves reste néanmoins le plus important. La fondation de toute ville neuve est en principe le résultat d'une colonisation. Sauf dans les cas d'accidents violents, rarement une nouvelle agglomération surgit instantanément du sol. Ordi-

1. R. Traquair, *Mediaeval Fortresses of the North-western Peloponnesus*, Annual of the British School at Athens, tome XIII (1906-1907), pp. 268-269.

2. N. A. Bees, Μανουήλ 'Ραούλ Παλαιολόγος Μελικής, ὁ ἀνακαινιστὴς τῆς παρὰ τὴν Καρύταιναν γεφύρας τοῦ 'Αλφειοῦ καὶ βιβλιογράφος, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 189-190.

3. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, pp. 202 et suiv.

nairement, les villes se forment de la même façon dont elles disparaissent, c'est-à-dire lentement. Pour des raisons économiques, militaires, administratives, religieuses ou autres, des localités ayant souvent une population très faible, de simples stations de pêcheurs ou des centres d'hébergement de troupes, attirent de nouveaux habitants et, progressivement, elles se développent en villes.

Il y a eu, dans l'histoire du Péloponnèse et de la péninsule grecque en général, un moment où la dépopulation a atteint son point culminant : les années qui ont suivi la grande peste de 746. Théophane rapporte comment cette maladie épidémique, de Sicile et de Calabre où elle s'est déclarée au début, s'est propagée par Monemvasie dans toute la Grèce et dans les îles adjacentes, pour aboutir à la capitale¹. Deux siècles plus tard, Constantin Porphyrogennète se rappellera ce fléau qui a ravagé le monde byzantin². Il lui attribuera l'avance des Slaves vers le Péloponnèse. Quoi qu'on ait exagéré la valeur historique de ce dernier témoignage, il est évident que la baisse de la population a dû atteindre la vie de la péninsule et en particulier la vie urbaine.

La réaction ne tarda pas à se manifester. En effet, le renouveau de l'organisation urbaine, tel qu'il se présente à partir du X^e siècle, est le résultat d'une colonisation dont les origines remontent assez loin. Nous savons par exemple que, déjà en 876, on signale dans le Péloponnèse des Mardaïtes, descendants de ce peuple indomptable que Justinien II, en exécution d'un traité avec les Arabes, a retiré des marches avancées du Liban, du Taurus et de l'Amanus³. Mais, aussi avant cette date, sous le règne de Nicéphore I^{er}, et plus précisément vers 805, nous avons un effort de colonisation et de restauration de la vie urbaine.

Les renseignements que nous possédons sur cette politique de Nicéphore I^{er}, pour être tardifs et souvent contestés, n'ont pas moins, à notre sens, conservé le souvenir de faits historiques. La Chronique dite de Monemvasie rapporte notamment que cet empereur, après avoir maté la résistance des Slaves, a pris soin de renouveler (ἀνακαινίσαι) les villes du Péloponnèse. Il a fait restaurer (ἀνωκοδόμησε) la ville de Patras dont les habitants, réfugiés en Calabre, ont regagné leur pays⁴. Quant à Lacé-

1. Théophane, I, pp. 422-423 (de Boor). Nicéphore, pp. 62 et suiv. (de Boor).

2. Porphyrogennète, III, p. 53 (Bonn).

3. D. A. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, p. 91.

4. Ce renseignement concernant Patras est confirmé par une scolie autographe d'Aréthas, archevêque de Césarée : S. Kouguéas, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IX (1912), p. 474 : ἀπὸ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ (de Nicéphore) ἡ Πατρῶν τῆς

démone, l'ancienne Sparte, il l'a reconstruite, elle aussi, et il y a établi une population prise dans les thèmes orientaux¹ et dans diverses contrées et villes². Nous ne saurions pas dire si les détails secondaires sont tous à retenir, mais il est hors de doute que Nicéphore, poursuivant une politique de colonisation qu'il a imposée dans d'autres provinces de l'Empire, notamment en Thrace, a entrepris dans le Péloponnèse un effort de repeuplement³.

D'autres sources, hagiographiques pour la plupart, nous apportent des renseignements épars sur le courant colonisateur qui s'établit justement entre l'Italie byzantine et le Péloponnèse dès la fin du VIII^e siècle. Ainsi Jean le Diacre, dans sa *Vie de Saint Joseph l'Hymnographe*, atteste que des Grecs de Sicile, pressés par les incursions des barbares, quittaient leur île pour trouver refuge en Morée. Parmi les fuyards, il y avait les parents du saint, emmenant leur enfant en bas âge. Etant donné que Joseph était prêtre en 814, il s'ensuit que l'émigration a dû se passer pendant les dernières décades du VIII^e siècle⁴. Nous citerons aussi le cas d'un autre personnage pieux : Saint-Athanase, évêque de Méthoné sous Basile I^{er}. Suivant son biographe, Pierre de Sicile, les parents d'Athanase étaient originaires de Catane qu'ils ont quittée, sous Michel II (820-829), pour se réfugier à Patras. C'est là que le saint entra dans les ordres et, puis, devint évêque⁵.

Πελοποννήσου τῆς πατρίδος ἡμῶν μετοικίᾳ ἀπὸ τῆς Καλαυρῶν πόλεως τοῦ Ῥηγίου ἀνεκομίσθη εἰς τὸ ἀρχαῖον πόλισμα τῶν Πατρῶν». Il y a une dépendance manifeste entre la scolie et le texte de la *Chronique de Monemvasie*. Mais Aréthas dont la naissance est placée vers 850 (S. Kouguéas, *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes, 1913, pp. 1 et suiv.), étant originaire de Patras, son témoignage autographe acquiert une importance particulière pour les événements dont il est question.

1. La Chronique parle d'une colonisation de Θρακῆσιν, Ἀρμένιοι et Κάφριοι. On n'a pas de peine à reconnaître les habitants des thèmes des Arméniens et des Thraciens. Quant aux Κάφριοι, on a pensé à Κάβριοι. Tout récemment M.P. Charanis, *Nicephorus I, the savior of Greece from the Slavs*, Βυζαντινά-Μεταβυζαντινά, tome I (1946), pp. 85-86, a formulé l'hypothèse que cet élément colonisateur aurait été pris dans le thème maritime des Kibyrrhéotes.

2. N.A. Bees, *Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν*, Βυζαντινά, tome I (1909), pp. 69-70.

3. D.A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 51 et 90-91. P. Charanis, *op. cit.*, pp. 75 et suiv. La thèse principale, soutenue dans cette étude, n'est pas défendable, mais on y trouve de justes observations dans le détail. St. Kyriakidis, *Βυζαντινὰ Μελέται* VI. *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*, (Thessalonique, 1947), pp. 11 et suiv.

4. F. Dvornik, *op. cit.*, p. 45, note 1. St. Kyriakidis, *ibid.*, pp. 58-59, note 1.

5. F. Dvornik, *ibid.*, pp. 242-243. Saint-Pierre d'Argos est l'auteur d'un Ἐγκώμιον de Saint-Athanase : A. A. Vasiliev, *Traditio*, tome V (1947), p. 188.

Cet effort de repeuplement a été vite arrêté par des événements d'une importance européenne. Presque en même temps, des Arabes de l'Espagne et de l'Afrique débarquaient en Crète (824) et en Sicile (827) et en faisaient des nids de pirates. Pendant un siècle et demi, leurs flottes sillonnèrent la Méditerranée. La piraterie, pratiquée déjà avant cette date, se propagea davantage. Les populations des îles en ont souffert. Egine, jadis prospère, fut désertée et Paros, complètement abandonnée, se peupla de chèvres sauvages¹. Naxos conserva sa population, mais elle dut payer tribut². Bientôt, les côtes méridionales du Péloponnèse furent accessibles aux razzias des Arabes. Monemvasie fut mise à sac; ses habitants emmenés en captivité³. Sous le règne de Basile I^{er}, d'importantes flottes sarrasines, sous le commandement d'un amiral renégat, Photios, poussèrent leurs déprédations jusqu'à l'Hellespont⁴. Le littoral de la Morée fut de nouveau exposé à leurs attaques⁵. La Vie de Saint-Pierre d'Argos (mort vers 922) rapporte que, tous les ans, les Arabes de Crète faisaient irruption contre les îles, les villes et les bourgades de la côte dont ils emmenaient les habitants. Ceux d'entre eux qui osaient protester étaient massacrés sur le champ; les autres étaient astreints à une servitude misérable⁶.

D'une façon générale, «des biographies des saints péloponnésiens témoignent très clairement de l'incertitude de la vie dans le Péloponnèse à cette époque»⁷. Une invasion des Bulgares de Siméon dont les pillages n'ont pas duré moins de trois ans (après 920, vers 924-927), a complété l'oeuvre de destruction⁸. Cette même Vie de Saint-Pierre d'Argos dé-

1. A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, tome I (Bruxelles, 1935), pp. 57 et suiv.

2. J. Papadopoulos, *Ἡ Κρήτη ὑπὸ τοῦς Σαρακηνούς* (824-961), (Athènes, 1948), p. 83.

3. P. Peeters, *Miraculum Sanctorum Cyri et Ioannis in urbe Monembasia*, Analecta Bollandiana, tome XXV (1906), p. 236. Du même, *Une invention des SS. Valère, Vincent et Eulalie dans le Péloponnèse*, *ibid.*, tome XXX (1911), pp. 296 et suiv.

4. Theophanes Continuatus, p. 299.

5. J. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 79 et suiv.

6. A. A. Vasiliev, *Traditio*, tome V (1947), p. 175, note 46 : «καὶ Κρήτες (les Arabes de Crète) δὲ πειρατικαῖς ναυσὶ χρώμενοι ἀν δὴ ληστρικὸν διέζων βίον, καὶ νήσους καὶ πόλεις καὶ κόμης ταῖς παραλίαις νυκτὸς ἐνεδρεύοντες καὶ τοὺς παρατυγχάνοντας ληϊζόμενοι οὐς μὲν τῶν γρούξαι τολμώντων ἔργον ἐποιούντο μαχαίρας, τοὺς δ' ὅσοι κατεπιηρότες εἴποντο σιγῇ, εἶλκον εἰς δουλείαν οἰκτρῶς».

7. *Ibid.*, p. 190.

8. N. A. Bees, *Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων ὑπὸ τὸν τζάρων Σουζών*, Ἑλληνικά, tome I (1928), p. 350. A. A. Vasiliev, *ibid.*, pp. 177 et suiv.

plote le massacre des populations les déprédations, la ruine de la prospérité de ce pays : « τῶν βαρβάρων μετὰ μικρὸν κατασχόντων τὴν νῆσον (le Péloponnèse) ἐφ' ὅλοις ἔτεσι τρισὶ καὶ τοὺς πλείους διεργασμένων καὶ πάντων ληϊσμένων τὰ αὐτῆς καὶ πεδίων ἀποφηνάντων ἀφανισμοῦ, ὥς μὴδ' ἔτι τῆς παλαιᾶς εὐδαιμονίας ἔλγῃ ἐκεῖσε ὄραν ἢ τῆς τῶν τότε ἀνθρώπων εὐταξίας καὶ καταστάσεως »¹.

Encore une fois, sous les coups de la piraterie arabe et des invasions par terre, le facteur démographique baissait. Il faudra attendre la reprise de la Crète par Nicéphore Phocas (961) et, en général, la fin de la thalassocratie musulmane, puis la pacification de la péninsule de l'Hémus, pour constater une véritable renaissance dans le Péloponnèse. Sa conséquence immédiate sera le repeuplement et la création de villes nouvelles. L'épanouissement de la vie religieuse est un des signes les plus manifestes de ce changement. Les belles églises byzantines qu'on voit, dès cette époque, apparaître dans tous les recoins de la terre grecque et sur la crête de ses montagnes, sont les témoins de cette éclosion. Dans le lointain pays du Péloponnèse, nous avons cette même « recrudescence d'activité si marquée qu'elle pourrait passer pour le réveil d'une société longuement opprimée par un angoissant cauchemar »².

De même que, pour interpréter la disparition des villes antiques, on a fait appel à l'envahisseur slave, de même, pour expliquer la formation des villes neuves, on a introduit ce même envahisseur, devenu un facteur de reconstruction. Sur le site des villes disparues, de nouvelles auraient surgi, mais celles-ci seraient l'oeuvre d'une « autre race ». L'avènement de cette « autre race » colonisatrice, dont parlait Gustave Fougères, est dénoncé par les villes et les bourgades aux noms slaves que nous rencontrons par tout le pays et particulièrement en Arcadie: Vostitza, Kernitza, Arakhova, Gardiki, Véligosti, etc.

Cette interprétation, séduisante dans sa simplicité, ne peut plus satisfaire que les exigences d'un linguiste. Elle paraît, au contraire, fragile aux yeux de l'historien et du sociologue. En effet, il est au moins dangereux de confondre les phénomènes tout autrement complexes de la colonisation et de l'onomastique, phénomènes distincts par leur nature.

1. N. A. Bees, *ibid.*, p. 350.

2. H. Pirenne, cité par A. Fliche, *Histoire du Moyen Age*, tome II, p. 597. Nous n'avons pu utiliser le livre de H. Pirenne que dans la traduction anglaise : *Medieval Cities. Their origins and the Revival of Trade*, trad. F. Halsey, (Princeton, 1939), p. 79.

Car le fait qu'une agglomération porte un nom pris dans la langue d'un peuple étranger, ne prouve pas nécessairement que la colonisation définitive de cette agglomération soit l'oeuvre de ce peuple étranger¹.

Bien entendu, les Slaves, que leur colonisation fût le résultat de la politique impériale ou la conséquence d'une invasion, ont été un élément colonisateur. Ils se sont surtout installés dans les régions montagneuses où la population autochtone était en faible densité. Néanmoins ces *hospites*, dans leur installation, ont été sans doute guidés par le génie de leur race et par leurs traditions nationales. Ils menaient une vie de pâtres; leur organisation était limitée dans les cadres de la tribu. Ils n'avaient point le génie constructeur et ils ont dû habiter longtemps des hameaux misérables, semblables à ces « catune » (κατοῦνες) albanaises du Péloponnèse dont parlent souvent les documents vénitiens du XV^e siècle². Avec le temps, se sont peut-être formés des villages mixtes, des ἀμφίμικτοι κῶμαι, comme nous en trouvons en Macédoine vers 904³.

D'autre part, ces bourgs et bourgades aux noms slaves, ceux particulièrement du centre où l'on situe le gros de la colonisation étrangère, sont, à n'en point douter, d'origine militaire. On admettrait difficilement qu'ils fussent l'oeuvre d'un peuple intrus et dont le niveau était, par surcroît, très bas. Mais alors, qui en a été le colonisateur? Doit-on attribuer leur création à la politique du gouvernement byzantin? Byzance ne s'in-

1. Nous avons essayé ailleurs d'expliquer le mécanisme de l'onomastique, considérée sous le point de vue des toponymies slaves : *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι καὶ αἱ σλαβικαὶ τοπωνυμῖαι*, Néz 'Εστία, XVIII (1944), pp. 536 et suiv., et *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, pp. 78 et suiv. Il nous suffira de noter ici que le cas des villes considérables qui portent aujourd'hui un nom slave ne peut pas être allégué pour démontrer l'importance de la colonisation étrangère et, partant, la décadence de la population autochtone. Ces villes n'étaient, à leur origine, que des localités insignifiantes, de simples stations de transhumance. Si, plus tard, par le concours de divers facteurs, elles se sont développées en centres urbains, ce ne fut sûrement pas le mérite du peuple qui a donné le nom, disparu entre temps ou absorbé. Nous citerons l'exemple de Tripolitza-Droبولitza, la Tripolis moderne. Complètement inconnue avant 1467, elle ne s'est développée qu'avec la décadence de la ville byzantine de Mouchli, sous la domination turque. Une étude approfondie nous renforcera dans l'opinion que l'onomastique et la colonisation sont des phénomènes absolument distincts. Le cas des agglomérations albanophones du Péloponnèse présente un champ d'observation plus proche. Ainsi on remarquera que des villages de Corinthie aux noms grecs, comme Ἀγγελόκαστρον, Κεχρίτες (Κεγχρεαί), Ἐξαμίλια, Κατακάλι, Κόρφος etc., ont une population uniquement albanophone et, ce qui est plus significatif encore, de gros villages aux noms albanais, comme Μάρκασσι, Λιόπεσι, etc., sont habités par une population parlant grec!

2. C. Sathas, *Documents inédits*, tome VI, pp. 13, 144 etc.

3. Jean Caméniat : Theophanes Continuatus, p. 496.

téressait qu'à ces positions stratégiques qui desservait ses grandes vues. Elle ne s'est occupée des affaires du Péloponnèse que lorsque celles-ci ont risqué d'entrer dans la zone des grands conflits de la Méditerranée et de la péninsule balkanique.

Il faut donc chercher ailleurs le bâtisseur de ces places-fortes qui dominent les points stratégiques du centre et autour desquelles des agglomérations se sont avec le temps formées. Nous aurons par la suite l'occasion de citer certains textes postérieurs où il est question de la grande féodalité récalcitrante et des villes sur lesquelles elle s'appuyait pour mener une lutte ardente contre le gouvernement central. En parcourant le pays hérissé de châteaux-forts, on songe justement à ces seigneurs rudes et arrogants que les Français y ont trouvés, agissant en maîtres dans le sein d'un Empire en désagrégation. A notre sens, le grand facteur du renouveau est cette même féodalité. Les conquérants francs n'ont fait qu'adopter une tradition vivante, conforme d'ailleurs à leur génie.

II. Centres urbains et différenciation sociale.

Les villes du Péloponnèse, les grandes comme les petites, étaient presque toutes construites de façon à suffire aux besoins d'une défense élémentaire. Elles servaient de résidence à un gouverneur qui n'était souvent qu'un chef de garnison. Quelques-unes d'entre elles étaient en même temps le siège d'un haut dignitaire ecclésiastique, métropolitain, archevêque ou évêque.

La ville byzantine, conçue à ces fins, comportait d'habitude deux parties : la citadelle et la ville basse. De toutes les descriptions que nous en avons conservées, nous citerons celle de Servia, en Macédoine, due à l'empereur Jean Cantacuzène. « Cette ville, dit-il, est située sur une proéminence escarpée de la montagne. . . Elle aboutit à la cime, divisée par trois remparts, telle de façon que, vue de l'extérieur, elle apparaît comme s'il y avait trois villes superposées. Des deux côtés, elle est entourée de ravins profonds. La partie entre la ville et les ravins, celle surtout qui est habitable, est pleine de maisons et d'habitants, non seulement des gens du peuple, mais aussi des meilleurs parmi les citoyens et des soldats, nombreux et braves, recrutés sur place. Quant à la ville, elle a ses maisons superposées en raison de la situation du terrain ; rares sont celles qui comptent plusieurs étages. Ses deux parties sont habitées par les citoyens ; la troisième, qui forme l'acropole, est destinée au gouverneur. Elle est de toutes parts d'un accès difficile et point propice au combat de murailles »¹.

1. Cantacuzène, III, pp. 130-134. Sur la ville de Servia, voir aussi les détails fournis par Kécauménos, *Strategikon*, pp. 28 et suiv., 70.

Sur la disposition des villes du Péloponnèse, la *Chronique de Morée*, entre autres textes, nous a conservé quelques détails intéressants. A propos de Corinthe, elle note que le château, « de plus roial de toute Romanie »¹, était sis sur une montagne, tandis que la ville s'étendait dans la plaine, entourée de murailles et de tours :

Τὸ κάστρον γὰρ τῆς Κόρινθος κεῖται ἀπάνω εἰς ὄρος·
βουνὶν ὑπάρχει θεόχτιστον καὶ ποῦς νὰ τὸ ἐγκωμιάσῃ·
ἡ χώρα γὰρ εὐρίσκετον κάτωθεν εἰς τὸν κάμπον,
μὲ τείχη γὰρ καὶ μὲ τειχεῖα καλὰ περικλεισμένη².

Il en était de même d'Argos :

Τὸ κάστρον κοίτεται εἰς βουνί, πολλὰ ἐν ἀφρωμένον,
ἡ δὲ τοῦ Ἀργίου τῆς πόλεως ἡ χώρα ἡ μεγάλη
μέσα εἰς τὸν κάμπον κοίτεται ὡς τέντα ἀπλωμένη³.

L'auteur anonyme s'attache à décrire des villes et des forteresses moins importantes. Il loue l'escarpement d'Arcadie, la Kyparissia antique, dont il distingue le château (κάστρον) et le bourg (μποῦρκος)⁴. En se rapportant au siège de la forteresse par les Francs, la chronique française ajoute : « Et quant il fu la, si fist assiegier le chastel de toutes pars, et à l'endemain si le fist assaillir ; si avint que de present prinrent le boure, mais le donjon ne porrent il mie prendre de assaut, pour ce que il estoit assis sur une pierre bise, et avoit une bone tour dessus, de l'ovre des Jaïans »⁵. Araklovon, en Arcadie, comportait aussi un château (κάστρον, chastel) avec un donjon (γουλᾶς) et un bourg (μποῦρκος, boure)⁶. En ce qui concerne Véligosti, la Chronique rapporte que les généraux de l'armée impériale

ἐκάψασιν τὸ ἐμπόριον, τὸ κάστρον μόνι ἀφῆκαν⁷.

Pour mieux se rendre compte de la disposition des villes et des châteaux-forts du Péloponnèse, il est nécessaire de préciser le sens des termes que nous venons de citer. On observera que, partout où il est question d'une ville importante, la Chronique emploie le mot χώρα, pour la distinguer

1. *Livre de la Conquête*, § 94, p. 34.

2. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 1459 et suiv. Cf. vers 2801 et suiv.

3. *Ibid.*, vers 1524 et suiv.

4. *Ibid.*, vers 1687 et 1689.

5. *Livre de la Conquête*, § 115, p. 39.

6. *Ibid.*, §§ 563 et suiv. pp. 224 et suiv. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 8236, 8223, 8244.

7. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 4666.

du κάστρον. Toutes les fois qu'il s'agit d'une agglomération moins importante, en particulier des places-fortes du centre, elle se sert du terme *μποῦρκος* dont l'origine latine ne laisse aucun doute. Il est intéressant de noter que, à la place de ce dernier mot, au vers 8244, la version du *Codex Parisinus* 2898 porte le correspondant grec ἐξώχωρον¹. Dans un seul passage que nous venons de citer, l'auteur, en parlant de Véligosti se sert du terme ἐμπόριον qui est synonyme de celui du *μποῦρκος* sans toutefois avoir avec celui-ci un rapport étymologique, comme on l'a prétendu². La χώρα ou le *μποῦρκος* étaient d'habitude entourés d'une enceinte.

La forteresse, le κάστρον, se trouvant sur une hauteur, montagne ou monticule, était ordinairement contiguë aux dernières maisons de la ville ou s'élevait à faible distance de l'agglomération. A côté du κάστρον, la *Chronique de Morée* mentionne le γουλάς d'Araklovon qui, dans le passage correspondant de la version française, est rendu par le mot *donjon*. En dehors de ce cas, nous connaissons, en Morée, le γουλάς τοῦ κάστρου de Grévénon, en Achaïe, mentionné dans un document de

1. Cf. S. Ménardos, *Περὶ τῶν συνθέτων ἀπὸ τοῦ ἔσω καὶ ἔξω τοπωνυμίων*, *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζ.* Σπουδῶν, tome VIII (1931), pp. 338 et suiv. A Corfou, avant 1574, la ville basse, considérée comme un faubourg, était appelée ἐξωπόλιον : *ibid.*, p. 338.

2. L'étymologie du terme ἐμπόριον, dans cette acception précise, a été traitée à propos de la toponymie Νιμπουρειό. A. Miliarakis, *Πρόσεν τὸ κοινὸν γεωγραφικὸν ὄνομα Νειμπουργιό, Νειμποριός, Ἑμποριός, Ἑμπορεῖον, Ἑστία*, Janvier-Juin 1891, pp. 409-411, a soutenu l'opinion que ce nom vient de l'adjectif νέον et borgo, bourg. Le mot ἐμπόριον, employé par la *Chronique*, ne serait qu'une fausse étymologie, une étymologie populaire du mot bourg, *μποῦρκος*. Cette opinion a été adoptée par d'autres auteurs : St. Dragoumis, *op. cit.*, pp. 81 et suiv., P. Calongaros, dans son édition de la *Chronique de Morée*, p. 196, note (vers 4666), etc. Au contraire, J. Voyatzidis, *Περὶ τοῦ νεοελληνικοῦ γεωγραφικοῦ ὀνόματος Νιμποργειοῦ*, *Ἀθηνᾶ*, tome XX (1908), pp. 15-32, s'est prononcé pour l'étymologie du mot Ἑμπορεῖον. Nous croyons que cette dernière étymologie est la bonne. Deux textes que ces auteurs n'ont pas connus (l'un, ils ne pouvaient pas le connaître), tranchent la question d'une façon décisive. Le premier est un passage de Nicótas Choniates, p. 99, qui se rapporte à la prise de Corinthe par les Normands, en 1147, et auquel nous aurons à revenir. Il est conçu dans ces termes précis : «καὶ δὴ τὸ ἐμπόριον εὐρὺν ἔρημον, ὅπερ ἡ κάτω πόλις ἐπονομάζεται...». La ville basse serait par conséquent appelée ἐμπόριον. Le deuxième texte est un document de juin 1286 où il est question de l'Ἑμπορεῖον Στρουμιτίτζης, de Stroumitza, la ville de la Macédoine septentrionale : Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, No 110, p. 300. Dans ces deux cas, il serait difficile d'invoquer des influences latines. Il est par conséquent évident que la toponymie doit être rattachée au mot Ἑμπορεῖον, le port, l'endroit où se font les transactions, le marché, l'agglomération contiguë au château.

1395, et le γουλάς de Patras où Phrantzès fut emprisonné³. Ce mot arabe (*kal'a*), désignant une forteresse ou un château et, dans la langue turque, le cœur de la ville en opposition avec ses faubourgs⁴, connu à Byzance sous la forme γουλάς, n'était pas synonyme du κάστρον. Il en signifiait une partie, l'acropole, le donjon, et il y avait des châteaux qui n'avaient point de koulà⁵.

Argos et Nauplie étant définitivement restées sous la domination latine, le Despotat ne compta, au moment de son épanouissement, que quatre grandes cités : Mistra, Monemvasie, Corinthe et Patras. Chacune d'elles représentait, par ses origines et par sa fonction, un type spécial qui contribuait à la différenciation de la société citadine.

Mistra était essentiellement une ville princière et un centre administratif⁶. Sa fortune était de date récente. Son nom même n'avait jamais été prononcé avant le jour où Guillaume de Villehardouin, après la prise de Monemvasie (1248), eut complété la défense de sa principauté par une série de fortifications, dont Mistra. Ce qui a décidé le prince dans son choix, ce fut l'escarpement de cet «étrange monticule», cette «fraction dans la montagne» du Taygète (βουνὶ παράξενον, ἀπόκομμα εἰς ὄρος)⁷. Sous cette forteresse, une ville s'est formée surtout depuis que Mistra, cédé en 1262 aux Byzantins, devint le siège d'un gouverneur et, à partir de 1348, la capitale d'un despotat. La nouvelle cité ne tarda pas à supplanter Lacédémone, la ville médiévale de Sparte.

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 250. Phrantzès, p. 141 (Papadopoulos).

2. M. Streck, *Encyclopédie de l'Islam*, s.v., tome II, p. 710.

3. Du Cange, *Glossarium grec*, s.v. Des textes byzantins où le mot est attesté, nous citerons deux passages du *Strategikon* de Kécauménos qui nous aident à saisir la place et la mission du γουλάς dans l'ensemble de la forteresse : pp. 64-65 : «καὶ εἰ μὲν οἰκεῖς εἰς κάστρον τῆς Ἀνατολῆς εἴτε τῆς Δύσεως, ἔχον γουλά, καὶ γένηται ἀποστασία, διανόστηθι καὶ περισύναξόν τινας καὶ πολέμησον τῷ ἀποστατήσαντι· εἰ δὲ καταγύρωθεν ὅλα θέλουν ἀποστατήσουν, περισύναξον τὰ γεννήματά σου καὶ τὰ παραβλήματά σου, ἃ ἔχεις, καὶ εἰσάγαγε αὐτὰ ἔνδον τοῦ γουλά...». Plus loin, p. 75, en parlant des Valaques, l'auteur conseille : «εἰ δὲ καὶ ποτε γενήσεται ἀνταρσία εἰς Βουλγαρίαν, καθὼς προεῖρηται, καὶ εἰ φίλοι σου ὁμολογοῦσιν εἶναι ἢ καὶ ὁμνῶνται, μὴ πιστεύῃς αὐτοῖς. Εἰ δὲ καὶ τὰς γυναικας καὶ τὰ τέκνα αὐτῶν εἰσαγάγῃς εἰς τὸ κάστρον τῆς Ῥωμανίας, πρότρεψον εἰσαγαγεῖν αὐτάς, πλὴν ἔνδον τοῦ γουλά ἔστῳσαν· αὐτοὶ ἔξω ἔστῳσαν». Dans une notice de 1389, il est question du γουλάς de la nouvelle Phocée : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνο-μνήμων*, tome VII (1910), p. 147.

4. A. Struck, *Mistra. Eine mittelalterliche Ruinenstadt*, (Vienne et Leipzig, 1910). A. Orlandos, *Τὰ παλάτια καὶ τὰ σπίτια τοῦ Μυστρά*, *Ἀρχεῖον Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, tome III (1937), pp. 3-114. M. Hatzidakis, *Μυστράς Ἱστορία-Μνημεῖα-Τέχνη*, (Athènes, 1948).

5. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2986.

L'archéologue italien Cyriaque d'Ancône visita Mistra à deux reprises, en 1436 et en 1447. Les renseignements qu'il nous a laissés sur la ville médiévale et sur ses habitants sont vraiment décevants. Fêré d'antiquités et d'inscriptions anciennes, il est resté presque indifférent devant la vie moderne, et la mélancolie des heures du soir, passées au bord de l'Eurotas, ne lui a inspiré que ces vers médiocres :

*Alma Città Laconica Spartana
Gloria de Grecia già del Mondo exemplo
D'arme, e de Castità ginnasio e Templo
E d'ogni alma virtù specchio e fontana.*

*Se politia costumi e legge humana,
Con l'atre tuoi moral virtù contemplo,
Puoi te remiro in Eurotia extemplo,
Exclamo al cuor dell' Alma tua Diana.*

*Dov'è el tuo bon Licurgo, ove Dioscori
Dioi gemelli Castore et Polluce,
Anaxandrida, Orthriada et Gilippo.*

*Euriste et Leonida, ove dimori
Atride et Pausania, o chiaro Duce
Lisandro, Aristo, Agesilao, et Xanthippo.
Non Roma, non Filippo*

*Dixe, ma el secol vil nostro ad confino
Da voltò in Mysithra sub Constantino*¹.

On regrettera toujours cette occasion manquée. Quatre années après la chute du Despotat, en 1464, un autre italien, Sigismond Malatesta, soldat sensible aux choses de l'esprit, mettra le siège devant la ville de Mistra. De son Etat-major, il écrira, le 16 août de cette année, à la Seigneurie de Venise que «dicta terra del Mixistra ultra la rocha è in tre fortezze»². En effet, la cité est composée de diverses parties qui mar-

1. Sp. Lambros, Κυριακὸς ὁ Ἀγκωνίτης ἐν τῇ Λακωνικῇ, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome V (1908), pp. 414 et suiv. Du même, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 99-101. On y trouvera de ce sonnet une traduction en prose qui est très probablement l'oeuvre de Laonic Chalcocondyle.

2. G. Soranzo, Sigismondo Pandolfo Malatesta in Morea e le vicende del suo dominio, Atti e memorie della R. Deputazione di Storia patria per le Provincie di Romagna, 4^e série, vol. VIII (1918), p. 280.

quent les étapes de son développement. Déjà les voyageurs du XVII^e siècle divisaient Mistra en quatre parties. «Auiourd'huy, écrit notamment De la Guilletière, la Ville et le Chasteau ont chacun leurs murailles particulières : car Misistra est divisé en quatre parties différentes, détachées l'une de l'autre ; à sçavoir le Chasteau, la Ville, et deux gros Faubourgs ; l'un appellé Mesokorion, ou Bourgade du milieu, et l'autre Exokorion, ou Bourgade du dehors»¹. Un visiteur plus illustre, Chateaubriand, écrira à son tour : «Le château gothique qui couronne ces débris, tombe lui-même en ruines : les vides des créneaux, les crevasses formées dans les voûtes, et les bouches des citernes, font qu'on n'y marche pas sans danger. Il n'y a ni portes, ni gardes, ni canons ; le tout est abandonné : mais on est bien dédommagé de la peine qu'on a prise de monter à ce donjon, par la vue dont on jouit. Au-dessous de vous, à votre gauche, est la partie détruite de Misitra, c'est-à-dire le faubourg des Juifs... Perpendiculairement au-dessous de vous s'étend la partie de la ville appelée Κατωχώριον, Katôchôrion ; c'est-à-dire le bourg au-dessous du château. En avant du Katôchôrion, se trouve le Μεσοχώριον, Mésochôrion, le bourg du milieu : celui-ci a de grands jardins, et renferme des maisons turques peintes de vert et de rouge ; on y remarque aussi des basars, des kans et des mosquées» (1806)². Ces deux agglomérations étaient entourées d'enceintes particulières. La ville principale communiquait avec l'extérieur par deux portes : celle du côté Est était connue comme la Porte de Monemvasie ; la Porte de Nâuplie s'ouvrait sur le côté Nord-Ouest de l'enceinte³.

Les ruines des palais et des habitations de Mistra, telles qu'elles existent aujourd'hui, font ressortir le caractère princier, administratif et militaire de la cité. La grande place, la seule qui existât dans la ville et dans ses faubourgs, en était le centre. Sous la domination turque et, vraisemblablement, sous les despotes grecs, elle était utilisée comme marché. D'après De La Guilletière qui la confond avec l'Agora de la Sparte antique, cet espace était appelé *Bojuk Bazar*, «ce qui veut dire en langage Turc le grand Marché. Les Grecs appellent aujourd'hui une Place publique *Phoros*, ce qui vient apparemment du mot Latin *Forum*. Mais ordinairement au lieu de *Phoros*, ils disent *Bazar*»⁴. Durant la pé-

1. De la Guilletière, *Lacedemone ancienne et nouvelle*, seconde partie, (Paris, 1676), p. 385.

2. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. E. Malakis, tome I (Baltimore, Londres, Paris, 1946), p. 215.

3. A. Orlandos, *op. cit.*, p. 7.

4. De la Guilletière, *op. cit.*, p. 391.

riode byzantine, elle a dû également servir de lieu de réunions du peuple, de fêtes et de foires¹.

Les palais des despotes fermaient les côtés Nord et Ouest de cette place². C'étaient un groupe de bâtiments d'époques différentes. Une partie, la plus ancienne, pourrait remonter à l'époque franque ; elle a dû servir de résidence aux premiers gouverneurs byzantins, toutes les fois qu'ils n'habitaient pas Monemvasie. Un autre groupe semble dater de la seconde moitié du XIV^e siècle. Il serait par conséquent contemporain des despotes de la dynastie des Cantacuzènes. L'aile méridionale, la plus récente, est l'œuvre des Paléologues, à une époque où le Despotat, sans cesse menacé par les Turcs, accomplissait l'unification de la Morée sous le pouvoir grec. A l'encontre des autres, cette dernière bâtisse, avec l'imposante salle du trône que nous avons déjà signalée, «se présente grandiose et monumentale».

Les ruines des maisons bourgeoises de Mistra témoignent de la même aisance qui caractérise la société d'une cour princière et de hauts fonctionnaires³. Bien entendu, leur construction a été modelée par l'exiguïté de l'espace, par la nature du terrain et par le caractère de la ville qui était une capitale, mais aussi une place fortifiée. Aussi la maison de Mistra est-elle ordinairement un bâtiment long et étroit à plus d'un étage. Parmi les ruines les plus caractéristiques sont celles des maisons dites Aphentiko et de Francopoulos. Cette dernière, sise près l'église de Péribleptos et datant probablement de la première moitié du XV^e siècle, est un bâtiment rectangulaire, très long, qui est placé sur la pente de telle façon que sa partie postérieure pénètre entièrement dans le rocher. Il comportait un rez-de-chaussée et un étage un peu en retrait, formant ainsi un balcon qui avait vue sur l'Eurotas⁴.

Notre lecteur est suffisamment familiarisé avec l'histoire de Monemvasie et avec ses destinées particulières. Quoique de bien des siècles plus ancienne que Mistra (elle est pour la première fois mentionnée en 723), elle est, elle aussi, une ville neuve, création d'une époque critique. Rien qu'en considérant son rocher mauve (les Turcs l'appelaient Menexé-calegi, château violette), battu par le flot, brûlé par le soleil, inaccessible par terre et par mer, on se représente les âpres conditions sous lesquelles cette cité est née et s'est développée.

1. A. Orlandos, *op. cit.*, pp. 9 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 11 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 53 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 106 et suiv.

Elle est bâtie sur le côté Sud du rocher, le moins abrupt, «d'étage en étage, entre deux murailles qui la resserrent en se rétrécissant depuis la mer jusqu'au sommet»¹. Ses fortifications dont les plus anciennes remontent à l'époque byzantine, ont été définitivement formées durant les deux dominations vénitiennes (1463-1540 et 1690-1715). Monemvasie est divisée en deux parties : la citadelle et la ville basse. Une première enceinte renferme la forteresse proprement dite où se trouvait la résidence du gouverneur, byzantin, franc, vénitien ou turc, et où l'on voit encore aujourd'hui l'église de Sainte-Sophie, joyau de l'art des Paléologues. D'après Buchon, «la forteresse se compose de deux parties bien distinctes : la partie inférieure, tournée du côté de la ville et au midi, qui est vénitienne, et la partie supérieure, placée du côté du pont et du continent de Morée, qui me semble remonter à l'époque de Guillaume de Villehardouin²».

Aujourd'hui la citadelle, amas informe de décombres, est complètement abandonnée. Une faible population, fière d'un souvenir glorieux et jalouse d'une longue tradition, est confinée dans la ville basse, protégée par une muraille vénitienne. Elle montre au visiteur les monuments de cette ville basse qui datent des époques vénitienne et turque et surtout cette icône du Christ tiré vers la Croix (ὁ Ἑλζόμενος), œuvre postérieure qui a remplacé le palladium de Monemvasie enlevé par Isaac II et déposé dans une des églises de Constantinople³. Sur le continent, au-delà du pont, une nouvelle agglomération se développe et devient le centre du mouvement économique. Cette parvenue supplante de plus en plus l'ancienne cité.

Monemvasie présente un intérêt particulier, non seulement pour son histoire mouvementée et pour ses franchises, mais aussi pour sa formation sociale. Confinés sur ce rocher sauvage, les habitants se sont vite tournés vers la mer. Sans doute, en temps de paix, des cultivateurs se rendaient sur la terre ferme où ils s'adonnaient à l'agriculture. Le vin de «Malvoisie» que fournissaient leurs vignes était réputé par tout l'Empire et dans les pays occidentaux. Mais la mer faisait la force de ce «Gibraltar de la Grèce». Les premières mentions que nous en ayons se rapportent justement aux mouvements des vaisseaux et des flottes. Saint-Willibald y appliqua en 723. Des bateaux, venant de Calabre et de Sicile,

1. Buchon, *op. cit.*, p. 409.

2. *Ibid.*, p. 414.

3. N.A. Bees, 'Ο Ἑλζόμενος Χριστὸς τῆς Μονεμβασίας, *Byz-Neugriechische Jahrbücher*, tome X (1933), pp. 199 et suiv.

y ont répandu, en 746, cette terrible peste qui dévasta Byzance¹. Au moment où les Arabes s'emparaient de Syracuse (878), une flotte impériale mouillait dans une rade voisine².

Race de marins intrépides, les Monemvasiotes, à force de se défendre contre la piraterie, sont devenus, eux aussi, des pirates redoutés³. Mais au Moyen Age comme dans l'Antiquité, la piraterie était combinée avec la navigation marchande. Aussi les habitants de Monemvasie n'ont-ils pas tardé à se distinguer dans les transports maritimes. Leurs bâtiments fréquentaient la capitale de l'Empire où ils avaient une colonie, ainsi que les villes de la Thrace et de la mer Noire: Sélymbrie, Rhédestos, Gallipoli, Héraclée, Sozopolis, Agathopolis, Médée, etc.⁴ Au sein de cette population de marins, les empereurs de Byzance recrutaient des éléments pour les équipages de leurs flottes⁵.

En ce qui concerne plus précisément la formation sociale de Monemvasie, deux constatations sont à interpréter. D'une part, dans les actes des empereurs et des despotes où il est question des franchises accordés à la ville, les habitants (οἰκήτορες) sont pris comme un corps constitué, comme une communauté jouissant des mêmes droits et chargée des mêmes responsabilités. Nous savons d'autre part que certaines familles, comme les Mamonas, les Eudémonoiannis, les Sophianos, y exerçaient un pouvoir réel. Ce sont elles qui ont remis les clefs de la cité à Guillaume de Villehardouin. Sous le Despotat, elles ont plus d'une fois tenu tête au gouvernement central. On a quelque peine à établir le rapport existant entre cette aristocratie locale et le commun des habitants et rien ne nous autorise à préciser. Mais si l'on considère les situations sociales et économiques qui se sont formées, sous la domination turque, dans les îles voisines d'Hydra et de Spetsai, on est en droit de se demander si Monemvasie n'en avait pas déjà fourni un exemple lointain. Dans ces petites îles, grands rochers arides, la mer était, comme dans la ville de Laconie, l'élément prépondérant. De même que les Monemvasiotes, favorisés par des privilèges et des franchises, leurs habitants ont créé des flottes puissantes. A la suite de l'amélioration des conditions de la vie et du travail, ils ont fini par adopter une organisation communale qui combinait

1. Théophane, I, pp. 422-423.

2. Theophanes Continuatus, pp. 309 et suiv.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 85 et suiv.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 165 et suiv.

5. Pachymère, II, p. 504.

l'oligarchie économique avec le système fédératif¹. Aurions-nous, dans la Monemvasie médiévale, une combinaison analogue? — Ce n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse plausible.

Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, la vie de la Morée byzantine s'est limitée dans ces deux villes, Monemvasie et Mistra, et dans les autres centres secondaires dont il a été question. Ce n'est qu'à partir de 1395 que les despotes, élargissant leur pouvoir, ont annexé des villes importantes. A cette date, Théodore I^{er} se rendait maître de Corinthe.

Nous avons la chance de posséder une description, trop sommaire à notre gré, mais cependant intéressante, faite en ce même mois d'avril 1395 où les troupes grecques l'assiégeaient. Le notaire italien Nicolas de Martoni, revenant de Terre Sainte, après avoir séjourné à Athènes et à Mégare, s'est rendu à Corinthe. Il était arrivé, non sans danger, devant la porte de la citadelle, vers minuit. Ce ne fut donc que le lendemain, le 6 avril, qu'il y pénétra. Après avoir présenté ses hommages au duc Antoine Acciaiuoli et à l'archevêque qui lui offrit l'hospitalité, il a parcouru les quartiers de la cité-forteresse. Ses impressions sont loin d'être favorables. «Maintenant, remarque le notaire italien, la ville est située sur une haute montagne et cette montagne est entourée de vilains remparts» d'une longueur d'environ deux milles. «A l'intérieur, on trouve de misérables maisons. Dans plusieurs endroits, la ville est vide et je crois que dans tous ces espaces vides on n'arriverait pas à semer plus de trois thumini de grains. Il y existe peut-être cinq cents feux...»².

De ce témoignage dont certains points sont, non sans raison, contestés³, nous ne retenons ici que ce qui y est dit à propos de la dépopulation et de la pauvreté de Corinthe. Ces renseignements sont d'accord avec les doléances des habitants de la région, contenues dans une lettre adressée au prince de Tarente, en date du 5 février 1358. «Nous vous avons fait savoir avec douleur, disaient-ils, et par nos lettres multipliées et par nos messagers spéciaux que nous avons envoyés à Votre Majesté, les afflictions continuelles et insupportables dont nous accablent les Turcs

1. Sur Hydra tout particulièrement cf. le livre récent de A. Lignos, *Ἱστορία τῆς νήσου Ὑδρας*, tome I (Athènes, 1946).

2. Léon Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien*, Revue de l'Orient latin, tome III (1895), pp. 658-659.

3. A. Bon, dans R. Carpenter et A. Bon, *The Defenses of Acrocorinth and the lower town, Corinth. Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, vol. III, part II, (Cambridge, Mass., 1936), pp. 140-141.

infidèles, tant et tellement que nous n'avons plus la force de maintenir vos châteaux, bon nombre d'hommes ayant été faits prisonniers par les Turcs, d'autres étant partis pressés par la famine et étant allés se réfugier dans d'autres pays, dans l'impossibilité où ils étaient de supporter toutes ces tribulations ; car eux qui étaient habitués à être abondamment fournis d'esclaves et de toutes les ressources de l'opulence, ils sont réduits maintenant à la pénurie et à la servitude, et il n'est aujourd'hui personne dans la châtellenie de Corinthe qui ne mange son pain avec douleur»¹.

C'en était fait de la prospérité de la ville. Francesco Balducci Pegolotti, l'agent de la compagnie florentine des Bardi, pouvait encore parler, vers 1335, du commerce des raisins et des grains de Corinthe². Dès le VIII^e siècle, celle-ci avait commencé à récupérer sa place dans la vie économique de la péninsule. La présence d'un *commerciale*, fonctionnaire impérial préposé aux douanes, témoigne de son activité. Plus tard, au X^e siècle, elle excellera par son industrie textile et par la teinture de la soie³.

En 1147, date où elle fut prise par les Normands, Corinthe était une ville florissante. Deux ports, situés des deux côtés de l'isthme, desservaient son commerce avec l'Orient et avec l'Italie. Au dessus de la ville basse (ἐμπόριον), l'Acrocorinthe offrait un refuge sûr et bien muni. Nicéas Choniate qui décrit les déprédations des Normands, parle de la noblesse du pays (τοὺς γένει λαμπροτάτους τῶν Κορινθίων) et aussi d'une classe ouvrière, composée d'hommes et de femmes qui s'occupaient de l'industrie de la soie et qui ont été amenés en captivité⁴.

Sous la dernière domination byzantine (1395-1458), interrompue par l'éphémère occupation des chevaliers de Rhodes (1397-1404), Corinthe n'a pas pu se relever. En raison des attaques des Turcs, son activité économique était limitée, sa population de plus en plus réduite. Dans son bref et verbeux éloge, rédigé très probablement entre 1444 et 1446⁵, Jean Eugénikos parle, lui aussi, des deux golfes par lesquels Corinthe communiquait avec les autres pays et faisait ses échanges économiques ; il mentionne également la densité de ses maisons et la beauté de ses églises. Cependant il résulte de ce même texte que le mouvement de la ville était

1. Buchon, *op. cit.*, pp. 550-551, note 2.

2. F. Balducci Pegolotti, *La Pratica della Mercatura*, éd. A. Evans, (Cambridge-Mass., 1936), pp. 157, 208, 297.

3. D.A. Zakythinis, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 46.

4. Choniate, pp. 99 et suiv., 129.

5. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 47-48. La mention de la nouvelle reconstruction de la muraille de l'isthme semble autoriser cette datation.

maintenant transporté dans la citadelle, qui avait, semble-t-il, absorbé la ville basse, désertée sans doute par suite des incursions turques.

Pour Jean Eugénikos, comme pour tous les Grecs du XV^e siècle, Corinthe était surtout une place militaire, «l'acropole non seulement de l'admirable muraille de l'isthme, reconstruite de nouveau, mais déjà du Péloponnèse tout entier»¹. En l'occupant, les despotes grecs avaient la conscience d'assurer la défense de la péninsule. Sous le Despotat et sous la domination turque, Corinthe se distinguera en effet par des sièges célèbres. Celui de l'année 1713 formera l'objet du poème de Lord Byron *The Siege of Corinth*².

Parmi les villes du Péloponnèse (celles qui étaient définitivement restées sous la domination vénitienne mises à part), Patras et, en second lieu, Clarentza présentaient vraiment l'aspect d'importants centres urbains et économiques. Clarentza était le grand port par lequel la principauté d'Achaïe communiquait avec l'Occident : port commercial et port militaire, surtout sous le protectorat angevin. Balducci Pegolotti s'est attaché à établir avec soin l'équivalence de ses poids et mesures avec ceux des pays avec lesquels elle se trouvait en rapports commerciaux³. Clarentza conservait encore une certaine prospérité lorsque les Grecs en eurent pris possession, en 1428. Cependant depuis quelque temps déjà, Patras l'avait supplantée dans sa fonction de première escale du Péloponnèse.

La ville de Patras fut annexée au Despotat grec très tard, en 1429-1430. Elle était, à ce moment, une importante cité, peuplée et commerçante. Son port était fréquenté par des marchands occidentaux qui s'intéressaient au commerce de la péninsule et des régions voisines de la Grèce continentale⁴. Comme partout, les Vénitiens y avaient la prépondérance, ce qui n'empêchait point qu'ils fussent attaqués, dans le port même de Patras, par les Génois, leurs implacables adversaires⁵. Le 25 septembre 1355, l'archevêque Raynald de Lauro accorda aux marchands de Venise

1. *Ibid.*, p. 47 : «καὶ ἀκρόπολις οὐ τοῦ ἐν ἰσθμῷ νεουργηθέντος αὐθις θαυμαστοῦ περιβόλου μόνον, ἀλλ' ἤδη καὶ ξυμπάσης Πελοποννήσου».

2. J.H. Finley, *op. cit.*, Speculum, vol. VII, p. 498, note. Les fortifications de l'Acrocorinthe ont été traitées par A. Bon dans un travail exemplaire que nous venons de citer. En dehors de la partie archéologique (pp. 160 et suiv.), le lecteur y trouvera des indications historiques (pp. 128 et suiv.), des plans et une illustration très riche.

3. F. Balducci Pegolotti, *op. cit.*, pp. 65, 93, 117, 145, etc.

4. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 78 et suiv. 89 et suiv.

5. *Ibid.*, pp. 151 et suiv.

d'amples privilèges commerciaux. Il y fut déterminé non seulement par des considérations économiques et financières, mais aussi par le souci de sauvegarder la ville, «entourée d'ennemis schismatiques et de pirates»¹. Les produits du pays, comme l'huile, le vin, les raisins, le miel, ainsi que le sel et la soie, faisaient l'objet des exportations; on importait surtout des articles manufacturés².

Tout ce mouvement commercial avait pour conséquence de créer une prospérité économique et de former une classe aisée. Le voyageur espagnol Pero Tafur (1435-1439), bien qu'il soit obligé de constater la dépopulation de la ville, due sans doute à la crise qui a suivi l'occupation grecque, parle néanmoins de ses grands édifices³. Quelques décades auparavant, en 1395, Nicolas de Martoni admirait le palais de l'archevêque avec sa grande salle. Détail significatif : tout le long de ses murs, l'on pouvait voir une peinture représentant «toute l'histoire de la destruction de la cité de Troie»⁴.

La population de Patras était citadine et cosmopolite. On y remarquait en effet des gens de toute nation et de toute religion : des Grecs orthodoxes, des religieux catholiques de différents ordres, des Italiens, des Français, des Allemands, des Anglais. La présence d'une importante colonie juive témoignait de la prospérité économique de la cité⁵. D'une façon générale, l'activité de la famille Leonessa, établie d'après la collection des documents grecs, latins et italiens de la Bibliothèque de Macerata, est à cet égard instructive⁶.

L'institution de la ville nous intéresse ici en tant que facteur de différenciation sociale. Ni sa formation ni la densité de sa population ne constituent son caractère pour ainsi dire citadin. C'est dans la fonction économique de toute agglomération et aux arts qu'exercent ses habitants qu'il convient de rechercher le criterium essentiel de cette distinction. Or, de même que les cités du haut Moyen Age, la plupart des villes du Péloponnèse présentent un aspect rural. Elles sont en réalité de gros bourgs agricoles. Leurs habitants, qu'ils appartiennent aux classes aisées

1. *Ibid.*, p. 157.

2. *Ibid.*, pp. 91-92.

3. *Andanças e viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos* (1435-1439), éd. M. Jimenez de la Espada, Coleccion de libros espanoles raros o curiosos, tome VIII (Madrid, 1874), p. 44.

4. L. Le Grand, *op. cit.*, p. 661.

5. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 89 et suiv.

6. *Ibid.*, pp. 108 et suiv.

ou au commun du peuple, vivent du travail de la terre, confinés dans les cadres d'une économie fermée. Le régime économique, l'appauvrissement de l'Empire et l'antagonisme commercial de l'Occident n'ont pas permis le développement de centres urbains et par conséquent la formation d'une population ouvrière et d'une classe nettement capitaliste. Monemvasie, avec ses particularités, est à peine une exception et Patras a fleuri sous la domination étrangère et à cause de la domination étrangère.

Cependant la ville, pour des raisons d'un ordre tout spécial, devient un facteur de différenciation. Siège d'un gouverneur et, souvent, d'un chef ecclésiastique, elle attire les dignitaires de toute sorte et, aussi, les classes aisées ou influentes de la région. La cité, elle-même, se divise en quartiers et, avec le temps, une hiérarchie s'établit entre les habitants d'après les quartiers dans lesquels ils ont leurs demeures. Les plus en vue sont admis à habiter le château où le représentant du pouvoir central a sa résidence. Dans la Morée latine, les seigneurs tenaient la citadelle. La Chronique distingue nettement les ἀρχοντες et les βουργησέοι, βουργέστοι¹. Dans la version française, il est dit notamment à propos du château de Sainte-Hélène : «si abatirent les murs et y bouterent le feu, et ardirent le donjon et le bourg ou li fievé de la contrée avoient leur maisons, et li archier qui y demouroient pour la garde de la contrée»².

Dans d'autres régions, soumises aux Latins, particulièrement dans les Cyclades, la distinction sociale entre les habitants du château et du bourg était plus marquée. Elle avait originairement un caractère ethnique et religieux : les familles latines et catholiques habitaient le château, tandis que les Grecs orthodoxes avaient leurs maisons dans le bourg. Ainsi à Naxos les Καστρινοί et les Μπουργιανοί formaient des classes distinctes, jalouses l'une de l'autre et adversaires³. Il en était de même sous la domination ottomane. Le conquérant se réservait la citadelle, abandonnant aux chrétiens les faubourgs, dits Βαρούσια, d'un mot d'origine hongroise ou turque qui se rencontre dans toutes les langues balkaniques⁴. Les Βαρουσιῶται étaient par conséquent les habitants des bourgs, les chrétiens. Il importe cependant de signaler que, au moins

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2256, 3209, 5848, 8632.

2. *Livre de la Conquête*, § 929, p. 336. Cf. St. Dragoumis, *op. cit.*, pp. 81-82.

3. P. Zerlenti, Φεουδαλική πολιτεία ἐν τῇ νήσῳ Νάξῳ, (Hermoupolis, 1925), pp. 4 et suiv.

4. K. Sandfeld, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, (Paris, 1930), p. 98.

dans certaines régions, une distinction sociale s'est établie dans le sein même du faubourg du peuple soumis. Ainsi, à Tricala de Thessalie, le quartier des chrétiens comprenait le Βαρούσι proprement dit où les familles aisées et influentes, par naissance ou par alliance, avaient leurs maisons. Dans ses confins septentrionaux étaient admis les habitants pauvres, mais de bonne naissance. Enfin, les petits bourgeois et le menu peuple habitaient les quartiers situés autour du Βαρούσι, aux extrémités (ἄκρες). Les Βαρουσιῶται ont ainsi fini par former une classe dirigeante parmi les chrétiens¹.

III. La propriété terrienne.

Beaucoup plus que la ville, la terre servait de criterium de différenciation sociale. Elle dominait la structure de la société d'un pays par excellence agricole et prolongeait même son influence sur les populations purement urbaines.

D'une façon générale, la formation de la propriété et, partant, la hiérarchie des classes suivaient, dans la Morée, les évolutions que nous constatons dans toutes les régions de l'Empire byzantin. Les divergences qui, pour la plupart du temps, témoignent d'une influence étrangère, sont d'un intérêt local et d'une durée limitée. Aussi faut-il s'attendre à trouver, dans le Péloponnèse, la distinction coutumière de la propriété en grande et en petite. Mais, comme partout dans la Byzance du XIII^e, du XIV^e et du XVI^e siècle², le grand domaine constitue la cellule de l'économie agricole et de l'organisation sociale. Néanmoins ici comme ailleurs, la petite propriété libre n'a pas complètement disparu.

Il est par conséquent concevable que les recherches de l'historien s'aiguillent surtout sur la grande propriété. L'origine et le développement de celle-ci feront l'objet du paragraphe suivant. En attendant, nous nous attacherons ici à débayer le terrain en traitant quelques questions de détail, en précisant le sens de quelques termes techniques mentionnés dans les sources, en élucidant enfin certaines formes de tenure.

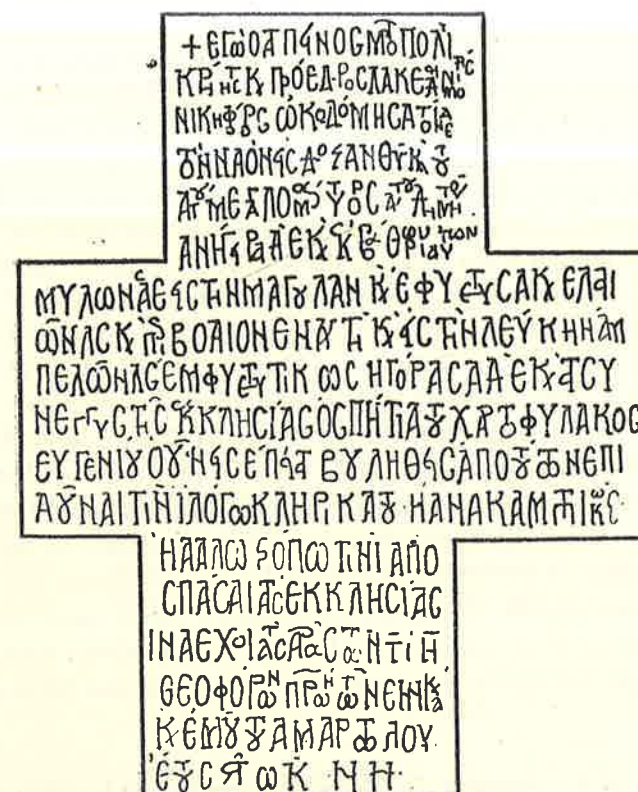
Nous attirons tout d'abord l'attention sur certaines catégories de terres, citées par des documents diplomatiques et épigraphiques du

1. C'est pour cette raison que, dans certains parlers néo-grecs, à Dimitsana notamment, le mot βαρούσια a fini par désigner la richesse et la noblesse.

2. En attendant l'étude posthume de Germaine Rouillard, cf. D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, pp. 50 et suiv., L. Bréhier, *La civilisation Byzantine*, (Paris, 1950), pp. 149 et suiv.

XIV^e et du XV^e siècle : les ζευγηλατεῖα, les ἀγρίδια, les ἐξαλειμματικαὶ ὑποστάσεις ou ἐξαλειμματικὰ στασία, les ἀδούλωτα στασία et les ἀγριάμπελα ἐλευθερικά.

Les ζευγηλατεῖα, mentionnés dans des chrysobulles d'Andronic II (1312/1313) et de Michel IX (1318), ainsi que dans une inscription



Acte du métropolite Nicéphore (1312) gravé sur une des colonnes de l'église de Saint - Démétrius, à Mistra, d'après G. Millet, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), pp. 122 - 123, planche XXI.

gravée par le métropolite de Lacédémone Nil (mai 1339)¹, étaient des domaines considérables, de vastes métairies comportant des habitations et des dépendances². Les terres de la Couronne et de l'Eglise étaient

1. G. Millet, *Les inscriptions byzantines de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), pp. 103, 109 et 125.

2. Fr. Dölger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, Bulletin of the International Committee of Historical Sciences, tome V, I, (1933), p. 9.

souvent des ζευγηλατεῖα¹. Celui que le métropolite Nil décrit et auquel font allusion nos actes impériaux, sis entre deux rivières et la route, était notamment muni de maisons (οἰκήματα), d'un jardin (περιβόλιον) et d'un moulin (διόφθαλμος μύλων). Notons que des noms de lieu du Péloponnèse, en Messénie, en Arcadie et en Corinthie, ont conservé, sous la forme Ζευγολατειό, le souvenir de ces grandes propriétés.

Par contre, les ἀγρίδια, dont il est question dans ces mêmes chrysobulles², étaient des terres de peu d'importance. Le précieux texte du *Cod. Marc. gr. 173*, traité d'intérêt fiscal rédigé entre les années 912 et 1139, très probablement vers le milieu du XI^e siècle, distingue l'ἀγρός de l'ἀγρίδιον³. Ce dernier ne serait qu'une fraction du village, un simple hameau⁴.

C'est à des pratiques fiscales que se ramènent les termes ἐξαλειμματικαὶ ὑποστάσεις, ἐξαλειμματικὰ στασία, ἐξαλειμματικά, que nous trouvons dans des sources moréotes du XIV^e et du XV^e siècle : dans un chrysobulle de Jean Cantacuzène en faveur de Méga-Spilaion (1348)⁵, dans un chrysobulle de Jean VIII (1428)⁶, dans une bulle d'argent de Théodore II (1433)⁷ et dans un chrysobulle de Constantin IX (1449)⁸. Tous ces termes techniques correspondent à ceux, plus anciennement employés, de κλάσμα ou κλασματική γῆ. Un κλάσμα ou un ἐξάλειμμα était une terre détruite et abandonnée «qui trente ans durant jouissait d'une συμπαθεία (remise d'impôt), sans que les propriétaires légitimes fissent valoir leurs droits»⁹. Ces propriétés étaient cédées à cultiver. Le mot, sous la forme ἐξάλειμμα, a été conservé à Chio¹⁰.

Les sources parlent également de certaines terres qualifiées d'ἀδούλωτα στασία et d'ἀγριάμπελα ἐλευθερικά. Les premières sont mentionnées dans une inscription du métropolite de Lacédémone Nil (mai 1339)¹¹,

1. Nous citerons notamment les ζευγηλατεῖα βασιλικά de la région du Méandre (1262) (*Acta et Diplomata graeca*, tome VI, p. 211) et de Thessalonique (1321) (Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 171).

2. G. Millet, *op. cit.*, pp. 103 et 109.

3. Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 115.

4. *Ibid.*, pp. 135-136.

5. *Jus Graecoromanum*, tome I, pp. 593-594.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 331.

7. *Ibid.*, tome IV, pp. 107-108.

8. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου*, 'Ελληνικά, tome I (1928), p. 374.

9. Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 140.

10. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XI (1914), pp. 491-492.

11. G. Millet, *op. cit.*, p. 125.

les secondes dans un texte épigraphique sans date du Musée de Sparte¹. Le στασίον, diminutif de στάσις (ὑπόστασις), désignait le lopin de terre d'un paysan². Quant à la différence entre les termes ἀδούλωτος et ἐλευθερικός, nous croyons qu'une terre était ἀδούλωτος parce qu'elle ne faisait pas partie d'un domaine seigneurial et ἐλευθερική parce qu'elle était exempte d'impôts. Les termes ἐλεύθερος, ἐλευθερία et ἐλευθεριάζειν sont souvent employés dans ce sens précis³.

On doit tout particulièrement attirer l'attention sur une inscription où Nicéphore Moschopoulos, métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone⁴, faisant en 1312 le bilan de l'œuvre accomplie sous son épiscopat, parle de la fondation de l'église de Saint-Démétrius, dite de la Métropole, et des terres qu'il y a attachées. Voici le texte de cet important document⁵ :

† Ἐγὼ ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης
Κρήτης καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας
Νικηφόρος ἠκοδόμησα τόνδε
τὸν ναὸν εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ τοῦ
ἁγίου μεγαλομάρτυρος αὐτοῦ Δημητρίου·
ἀνήγειρα δὲ καὶ ἐκ βάθρων αὐτῶν
μύλωνας εἰς τὴν Μαγούλαν καὶ ἐφύτευσα καὶ ἐλαι-
ῶνας καὶ περιβόλιον ἐν αὐτῇ. καὶ εἰς τὴν Λεύκην ἀμ-
πελώνας ἐμφυτευτικῶς ἡγόρασα δὲ καὶ τὰ σύ-
νεγγυς τῆς ἐκκλησίας ὁσπῆτια τοῦ χαρτοφύλακος
Εὐγενίου. ὁ οὖν εἰς ἔπειτα βουληθεὶς ἀπὸ τούτων ἐπι-
δοῦναι τινὶ λόγῳ κληρικατοῦ⁶ ἢ ἀνακαμπτικῶς
ἢ ἄλλῳ τρόπῳ τινὶ ἀπο-
σπάσαι τῆς ἐκκλησίας
ἵνα ἔχοι τὰς ἀρχὰς τῶν τιμῶν
θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ
καὶ ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ
Ἔτους Γ'ωκ' Ἰνδικτιῶνος ι' †

Il y a, dans ce texte épigraphique, deux points précis qui doivent faire

1. C. Zeslou, *Σύμμικτα*, (Athènes 1892), p. 15, et 'Επιγραφαὶ χριστιανικῶν χρόνων τῆς Ἑλλάδος, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 422-423.

2. Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 128.

3. *Ibid.*, p. 132. *Actes de Lavra*, tome I, p. 136 (1102), p. 147 (1109). P. Lemerle, *Actes de Kutlumas*, p. 63 (1322), etc.

4. A. Papadopoulos-Kerameus, *Νικηφόρος Μοσχόπουλος*, Byz. Zeitschrift, tome XII (1903), pp. 215-223.

5. G. Millet, *op. cit.*, pp. 122-123.

6. Ce terme est attesté dans un acte de vente de décembre 1305 et désigne les droits d'un clerc : P. Lemerle, *Actes de Kutlumas*, pp. 48-49.

l'objet d'un examen à part parce qu'ils nous révèlent certaines formes de tenure et d'exploitation agricoles : ἐμφυτευτικῶς et ἀνακαμπτικῶς. L'institution de l'emphytéose (ἐμφύτευσις), connue dans l'Antiquité grecque et hellénistique¹, s'est fondue, sous l'Empire, avec celles des *agri vectigales*, «fonds appartenant au peuple romain, aux cités, à des collèges de prêtres ou de vestales, et loués à des particuliers moyennant une redevance annuelle, soit en argent, soit en fruits, qui portait le nom de *vectigal*»².

L'emphytéose s'est développée dans les provinces grecques. Elle consistait dans une sorte de contrat d'après lequel des terres désertes étaient cédées sous condition de culture. Cette concession, qui s'est étendue sur d'autres biens immobiliers³, n'était ni une vente ni une location. Elle pouvait être valable pour une durée déterminée (ἐμπερίγραφος ἐμφύτευσις) ou perpétuelle (διηνεκής) se prolongeant sur trois générations (τρία πρόσωπα)⁴. L'empereur Zénon, puis Justinien, en ont établi certaines règles juridiques⁵.

Dans l'Empire moyen et sous les Paléologues, l'institution de l'emphytéose est attestée comme un mode d'exploitation⁶. Elle est largement appliquée dans les grands domaines et surtout dans les propriétés monastiques, bien que l'Eglise n'autorise la cession à titre d'emphytéose que pour ceux des immeubles et des terres qui sont détruits, sans revenu, et qui menacent ruine⁷.

1. F. Baudry, dans Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* s.v. *emphyteusis*. The *Oxford Classical Dictionary* (1949), s.v. M. Rostovtzeff, *The social and economic History of the Hellenistic World*, (Oxford, 1941), tome I, p. 290, tome II, p. 887.

2. F. Baudry, *ibid.*, tome II, 4, p. 609.

3. Nouvelle 120 de Justinien (Zachariae a Lingenthal, N° 148, tome II, pp. 247-148). Les textes parlent de οἰκήματα et de ὀπίτια ἐμφυτευτικά : A. Soloviev-V. Mosin, *Diplomata graeca regum et imperatorum Serviae*, p. 324 (1345 ?); *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 314 (1351); un μυστικὸν ἐργαστήριον cédé λόγω ἐμφυτεύσεως : *ibid.*, tome II, p. 527 (1400). Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, No 114, p. 310 (1392).

4. Fr. Dölger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, p. 7.

5. *Cod. Justin.*, IV, 66. Nouvelle 120 de l'année 544 éd. Zachariae a Lingenthal, N° 148, tome II, pp. 245 et suiv.

6. Zachariä von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, 3e éd., pp. 245, 291.

7. Blastares, *Syntagma*: Rhallis et Potlès, Σύνταγμα τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων, tome VI, p. 250. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 263 : «οἱ γὰρ θεῶι καὶ φιλευσεβεῖς νόμοι ἐκεῖνα τὰ κτήματα τῶν ἱερῶν καὶ εὐαγῶν οἰκῶν προτρέπουσιν ἐκδιδόναι οἰστίσιν οὖν προσωπικῶς τε ἢ καὶ ἐμφυτευτικῶς, ἅπερ ἐστὶ παντάπορα καὶ διεφθαρμένα, ἀπρόσοδά τε καὶ καταλελυμένα καὶ πτώσιν ἀπειλοῦντα...»

Entre le bailleur (dominus, δεσπότης) et le concessionnaire ou emphytéote (ἐμφυτευτής) intervient un contrat (ἐμφυτευτικὸν συμβόλαιον)¹ qui stipule la durée de la location et la redevance annuelle (κανὼν, πάκτον, ἐτήσιον ou ἐπέτειον ἐμφύτευμα)². Celle-ci est d'habitude fixée en fruits pour les terres et en argent pour les immeubles³. L'emphytéote perpétuel acquérait des droits (ἐμφυτευτικὰ δίκαια) qu'il pouvait transmettre et léguer⁴. Cependant le contrat pouvait être résilié si la redevance convenue n'était pas versée, si la terre, laissée en friche ou mal cultivée, devenait improductive (ἀκάματον) ou tout simplement si certaines conventions spéciales n'étaient pas respectées⁵.

Le second point qui exige des éclaircissements a trait à l'adverbe ἀνακαμπτικῶς que nous avons trouvé dans l'acte du métropolitain Nicéphore. Le terme est également attesté dans une inscription sans date du Musée de Sparte⁶, ainsi que dans l'inscription gravée par le métropolitain Nil (mai 1339), où nous lisons notamment :

«Διὰ τοῦτο ὀρίσθην παρὰ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἀγίου αὐθέντου καὶ βασιλέως, ἵνα ἀπὸ γε τοῦ νῦν μὴ τις τῶν κληρικῶν ἢ τῶν παροίκων ἢ τῶν ἀνακαμπτικῶς ἐχόντων πωλήσῃ κτήμα τῆς ἐκκλησίας ἢ ἐνεχυριάσῃ, ἀλλ' οὐδὲ κληρικός τις προκίσῃ εἰς ἰδιωτικὸν πρόσωπον, παραπέμψῃ δὲ ταῦτα εἰς παῖδας δέξιους ἐκδουλεύειν τὴν ἐκκλησίαν».

Et plus loin :

«Ὁ δὲ βουλευθεὶς, εἴ τις ἂν εἴῃ καὶ κληρικός καὶ παροίκος καὶ τῶν ἐχόντων ἀνακαμπτικῶς πωλῆσαι ἢ ἐνεχυριάσαι ἐκ τῶν ἰδίων κτημάτων ἢ ἀποσπᾶσαι ἐκ τῶν εἰρημένων τῆς ἐκκλησίας καὶ δώσει πρὸς τινα καὶ ὁ θελήσας ἐνεχυριακῶς λαβεῖν ἢ ἐξωνήσασθαι ἐχέτω τὰς ἀρὰς τῶν τριακοσίων δέκα ὀκτὼ πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἀμαρτωλοῦ»⁷.

Les pratiques fiscales et les formes de tenure que révèlent ces passages

1. Rhallis et Potlès, *ibid.*, tome II, p. 597.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 427. A. Soloviev-V. Mosin, *op. cit.*, p. 324. Dans un texte latin de juillet 1136 par lequel Michel, archevêque de Lemnos, cède au couvent de Saint-George le Majeur, à Venise, l'oratorium de Saint-Blaise, sis dans cette île, il est dit que ce prélat recevra «causa hemphytheumatis oleum purum metra thalasia (θαλάσσια) duo immunitate» : Tafel et Thomas, *Urkunden*, I, pp. 98-101.

3. Cf. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 526. Nous attirons l'attention sur un acte d'octobre 1392 par lequel un particulier recevait l'autorisation de bâtir une maison dans la cour d'un monastère. En dehors du versement de l'ἐμφύτευμα, le concessionnaire assumait l'obligation de léguer ladite maison aux moines après sa mort : Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 310.

4. Cf. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 110-111 (1324).

5. Un cas très instructif : *ibid.*, tome II, pp. 506-509 (1401).

6. C. Zeslou, Σύμμικτα, p. 14, et Βυζαντίς, tome I, pp. 422-423.

7. G. Millet, *op. cit.*, p. 125.

sont moins connues que l'institution de l'emphytéose. Se référant à un de nos textes, O. Tafrali a noté : «A côté des parèques, il y avait au XIV^e siècle, une autre classe de paysans, appelés les ἀνακαμπτικῶς ἔχοντες, ainsi que nous l'apprend pour Mistra un acte de l'an 1339. Ceux-ci étaient probablement des paysans qui, une fois partis, étaient revenus au domaine quitté pour s'engager comme ouvriers des champs (δουλευταί) ¹.» En effet, le traité de la Marcienne connaît l'institution de l'ἐπανάκαμψις. Il y est notamment dit :

«ὁπηνίκα τῶν κληρονόμων ὑποχωρησάντων ἢ πάντων ἢ τινῶν ἀπὸ τινος ἴσως ἐθνῶν ἐπιδρομῆς εἴτε ἄλλης θεομηνίας καὶ τῶν ἐκ τῶν γειτόνων καθελκομένων ἀλληλεγγύως ἐπὶ τοῖς ἐκείνων τελέσμασι καὶ πρὸς μετανάστασιν καὶ αὐτῶν ἀφορώντων, ὁ ἀποσταλὴς παρὰ τοῦ βασιλέως ἐπόπτης, ἵνα μὴ καὶ οὗτοι ἐξαλιφῶσι, συμπαθήσῃ τὰ τῶν ἐξαλιφέντων δημόσια καὶ τριακονταετίας παρελθούσης καὶ τῶν εἰρημένων κληρονόμων δι' ὅλης αὐτῆς τῆς τριακονταετίας μὴ ἀναφανέντων, ἡ συμπάθεια δι' ἐτέρου ἐπόπτου εἰς κλάσμα ἀπολυθῇ, ὥστε μηκέτι τὴν τοῦ κληρονόμου οἰεσθαι προσδοκᾶν ἐπανάκαμψιν» ².

Fr. Dölger remarque que, en aucune façon, il ne peut être question de δουλευταί, comme le suppose Tafrali, mais de paysans libres ³. Les ἀνακαμπτικῶς ἔχοντες seraient par conséquent des petits propriétaires qui, ayant abandonné leur terre, en auraient pris de nouveau possession avant l'expiration du délai de trente ans.

Nous aurions sans difficulté agréé ces opinions, si nous n'avions pas fait quelques observations troublantes. En examinant plus attentivement la teneur de l'inscription du métropolitain Nil, on se rend compte que les paysans dits ἀνακαμπτικῶς ἔχοντες, de même que les clercs (κληρικοί) et les colons (πάροικοι), n'étaient point libres de disposer de leur terre. Ceux-là, comme ceux-ci, n'avaient pas la faculté de transmettre leurs droits sous forme de dot, de les vendre ou même de les hypothéquer. Ils étaient invités à les léguer à des fils capables de servir l'Église. D'autre part, le terme ἀνάκαμψις est attesté dans un texte latin, les *Tributa Lampsacenorum* de 1219. Il y est notamment écrit : «De CXX plinthis de vineis, quas receperunt pro anacapsi pp. VIII annuatim, de quibus habent ipsi annuatim pp. XIV». Et plus loin : «Summa : VI vine cum anacapsi secundum rationem per annum et cum reddibus pp. XXXVI et karat. VI» ⁴. Sauf erreur de notre part, dans ces passages, le mot ἀνάκαμψις semble désigner une redevance annuelle en argent,

1. O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle*, p. 37.

2. Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 119.

3. *Ibid.*, p. 148.

4. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome II, p. 208.

calculée en hyperpères ¹. Les ἀνακαμπτικῶς ἔχοντες seraient par conséquent une sorte d'emphytéotes. Cette acception est confirmée par un acte de juillet 1217, par lequel l'une des parties contractantes reçoit en emphytéose pour la durée de vingt-cinq ans, κατὰ πρώτην ἔκδοσιν ἀνακαμπτικῶ τρόπῳ, une terre de trois modii impériaux ². En échange, le concessionnaire assume l'obligation de cultiver cette terre et de planter une vigne, payant, aussi, à partir de la troisième année, une redevance annuelle. Le verbe ἐπανακάμπτειν est employé dans ce texte et signifie : recevoir en emphytéose ³.

Un examen attentif des rares actes publics et conventions privées qui nous soient parvenus, apportera quelques éclaircissements complémentaires sur les formes de tenure agricole ⁴. Ces documents proviennent de Patras et de Monemvasie.

Patras et sa région où, depuis le IX^e siècle, la grande propriété terrienne était florissante, ont connu, sous la domination prolongée des Latins (1204 - 1429), une véritable organisation féodale ⁵. En récupérant la ville, les despotes grecs ont dû respecter des coutumes et tolérer des situations anciennement établies. Bien entendu, cette politique ne nous

1. Les lettres pp. forment une abréviation du mot *perpera*, hyperpères (ὁπέρπυρα), monnaie d'or byzantine. Les six carats représentent les 6/24 de l'hyperpère.

2. Sur le calcul de la superficie des terres : A. Dain, *Métrologie byzantine. Calcul de la superficie des terres*, Mémoires Louis Petit, (Bucarest, 1948), pp. 56-63.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, pp. 237 - 239.

4. Le précieux formulaire du *Cod. Par. gr. 2509* contient des types d'actes qui sont instructifs sur ces conventions privées. Ceux qui touchent à notre sujet sont les suivants : ἄκτος ἐκδόσεως : ἀμπέλιον ἐφημισάριον ; ἄκτος ἐκδοτηρίου ἐγγράφου εἰς χωράφιον εἰς σπορὰν ἐν τρίτον ; ἄκτος πακτωτικὸν εἰς κήπον ; ἄκτος πακτωτικοῦ λουετροῦ : C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, tome VI, pp. 620-625. Cf. Zachariä von Lingenthal, *Beiträge zur Geschichte des byz. Urkundenwesens*, *Byz. Zeitschrift*, tome II (1893), pp. 177-186. G. Ferrari, *I documenti greci medioevali di diritto privato dell'Italia meridionale* (= *Byz. Archiv*, fasc. IV, Leipzig, 1910), pp. 23 et suiv.

5. E. Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Lat. Erzbistums Patras*, pp. 81 et suiv. Parmi les documents de la famille Leonessa qui illustrent les formes de la féodalité de Patras, il est un qui mérite une mention spéciale. C'est une lettre de Guillaume de Hugot, lige de la principauté d'Achaïe, en date du 12 octobre 1397. Par cet instrument, Hugot cède à Aegidius de Leonessa une vigne «in feudum et ligiam tenendam et possidendam per eum et dictos suos heredes... sub feudali servitio paris unius calcarium deauratorum singulis annis nobis ac ipsis nostris heredibus exhibendo; investientes proinde dictum magistrum Egidium per caputeum, ut est moris, recepto prius ab eo solite fidelitatis homagio» : E. Gerland, *ibid.*, p. 185. Nous sommes en présence d'une véritable cérémonie d'investiture.

est révélée que par des lambeaux de renseignements. En nous réservant d'y revenir dans le paragraphe suivant, nous attirerons l'attention sur deux actes publics qui ont été rendus durant les premières années du rétablissement du pouvoir grec.

La première de ces pièces a été promulguée, à la suite d'un *ὀρισμὸς* du despote Constantin, par ses représentants de Patras Jean Cantacuzène Paléologue et Théodore Erastopoulos, le 6 août 1438. Les deux fonctionnaires cèdent à Nicolas de Leonessa une vigne avec des terrains *qñ*, après la mort de Georges Koressis, ci-devant concessionnaire¹, sont revenus en la possession de l'Etat. Cette cession des *πακτωτικά κτήματα* est à perpétuité (*διηνεκῶς*), le bénéficiaire n'ayant à payer ni dîme (*δεκατία*) ni d'autres charges, excepté une redevance annuelle de dix hyperpères. Contre ce paiement, il aura la possession et la jouissance desdits biens avec le droit de les vendre, de les donner et de les transmettre en toute liberté².

Une autre pièce du dossier des feudataires de Patras nous fournit un cas intéressant de résiliation d'un contrat d'emphytéose. Le 15 mai 1436, une affaire a été portée devant le tribunal des notables, présidé par ce même Jean Cantacuzène, gouverneur de la ville. Le demandeur, un fondé de pouvoirs de Nicolas de Leonessa, citait un certain Salomon, fils d'Abraham, concessionnaire d'une terre qu'il avait plantée d'arbres (*ἀνάστησε παραδείσιον*) pour laquelle il payait une redevance annuelle de cinq hyperpères à Giles (Aegidius) de Leonessa et à ses descendants, propriétaires (*ὡς αὐθεντοτόπων*). Salomon ayant, depuis des années, cessé de payer cette redevance, la partie lésée demandait la résiliation du contrat et, vu que la terre cédée était un fief de chevalier (*τόπος καβαλλαριανικός*)³, le redoublement des arrérages, d'après les us et coutumes de la principauté d'Achaïe (*κατὰ τὴν συνήθειαν καὶ τάξιν τοῦ περιγυπάρχου*). Le tribunal, résiliant le contrat d'emphytéose, a dépouillé Salomon de tous ses droits sur la terre qui était restituée au propriétaire. Jugeant dans un esprit de condescendance, il a décidé que les sommes arriérées seraient versées sans redoublement (*μοναπλῶς*)⁴.

Le fermage à courte durée d'une terre ecclésiastique nous est révélé par un acte du notaire (*νοτάριος δημόσιος καὶ ταβουλάριος*) de Monem-

1. Koressis payait au fisc une redevance annuelle de vingt hyperpères (*πρεῖς δὲ κατ' ἔτος αὐθεντοτοπίας ὑπὲρ τούτων πρὸς τὸ δημόσιον*).

2. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 222-224.

3. Cf. *Ibid.*, pp. 83-84.

4. *Ibid.*, pp. 218-220.

vasie Démétrius Komniatès, du mois de juin 1426. Par ce contrat, le hiéromonaque et père spirituel Syméon, établi par le métropolite de cette ville *οἰκοκύριος*¹ dans le couvent impérial et patriarcal du Taxiarque, dit de Kontostéphanos, de concert avec les moines, cède à Phocas et à Eudokimos Sygoudianos un champ en friche, sis dans le voisinage du monastère, sous les conditions suivantes : les concessionnaires assument l'obligation de cultiver pendant trois ans ledit champ et d'y semer du blé, de l'orge ou n'importe quelle semence. Au moment du battage, ils garderont pour eux-mêmes les deux tiers de la récolte ; le troisième ira au hiéromonaque Syméon qui, pour la première année seulement, sera tenu de donner en plus auxdits concessionnaires pour leur propre subsistance (*χάριν συγκροτήσεως*) quatre mesures (*μουζούρια*) de blé et six mesures (*μέτρα*) de vin. Ces conventions seront rigoureusement appliquées en temps de paix (*εἰρήνης οὔσης*). Mais, si par la volonté de Dieu, la guerre éclate (*μάχη γένηται*) dans la durée de ces trois années, le produit de la récolte sera partagé à moitié entre les deux parties contractantes, mais le couvent sera obligé de donner chaque année aux bénéficiaires les quantités de blé et de vin convenues pour la première année seule. En aucune manière, ces derniers ne pourront quitter le champ avant l'expiration du terme ou le laisser inculte (*ἀνεέργητον*). Toute infraction de part et d'autre entraînera une amende de dix hyperpères au profit des fortifications de Monemvasie².

IV. Origine et processus de la grande propriété.

Suivant le schéma proposé par le Prof. Fr. Dölger, la grande propriété foncière comprenait à Byzance des catégories de provenances diverses : les domaines de l'Etat et de la Couronne, les possessions de l'Eglise, les biens des monastères et ceux de la noblesse³.

Un document se rapportant au démembrement de l'Empire byzantin en 1204, la *Partitio Romaniae*, énumérant les régions et les villes du Péloponnèse qui formaient la part de Venise, mentionne, entre autres, les grands domaines de la péninsule. Il cite les terres de la Couronne et de la famille régnante, la «micra et megali episkepsis (*μικρά καὶ μεγάλη*

1. Nous ne savons pas au juste si, sous ce terme, nous devons voir une forme du *χαριστήριον* sur lequel cf. D. Xanatalos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Makedoniens im Mittelalter*, (Munich, 1937), pp. 32 et suiv.

2. Sp. Lambros, Ταβουλλαρικὸν γράμμα τοῦ ΙΕ' αἰῶνος, Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome V (1900), pp. 159-160.

3. Fr. Dölger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, pp. 6-7.

ἐπίσκεψις), i.e. parva et magna pertinentia»¹, les possessions d'Irène, fille de l'empereur Alexis III l'Ange, les domaines (pertinentiae) des grandes familles des Branas et des Cantacuzènes, ainsi que les biens monastiques².

Ce texte, bien que très bref, nous apprend que, au moment où les Croisés s'emparaient de Constantinople et se partageaient les provinces de l'Empire, le Péloponnèse comptait une aristocratie terrienne florissante. Ses représentants, les κτηματικοὶ ἄρχοντες dont parle Michel Choniata Acominate³, assumèrent une initiative politique lors de la conquête latine. Les historiens occidentaux nous les montrent agissant en véritables maîtres du pays⁴.

Cet état des choses n'était certes pas de date récente. Déjà au IX^e siècle, la grande propriété foncière, privée et ecclésiastique, se trouvait dans tout son épanouissement. La fortune de Daniélis, protectrice de Basile le Macédonien, au dire du biographe de ce dernier, «dépassait toute richesse d'un particulier et était à peine inférieure à celle d'un roi»⁵. Tout en faisant la part de l'hyperbole, on ne peut que s'étonner des biens de cette dame de Patras : de l'étendue de ses domaines, de ses troupeaux, de ses ateliers de soieries et de tapis, du nombre prodigieux de ses esclaves⁶. On sait d'autre part que, après leur révolte de 805, les Slaves d'Achaïe ont été attachés à l'église de l'Apôtre André. Plus tard, Léon le Sage stipulera les charges dont ces colons (ἐναπογραφόμενοι) étaient redevables envers la métropole⁷. Par le nombre des esclaves on jugera de l'étendue des domaines ecclésiastiques. D'une façon générale, les ressources de l'aristocratie terrienne et des chefs de l'Eglise ont dû être considérables pour qu'ils pussent, lors de l'expédition d'Italie en 921⁸, fournir mille chevaux pleinement équipés, sans parler des sommes versées pour le rachat du service militaire⁹.

1. L' ἐπίσκεψις, terme d'administration fiscale, a fini par désigner un domaine, en particulier un domaine de la Couronne : Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 151-152.

2. Tafel et Thomas, *Urkunden*, I, pp. 468-470.

3. Sp. Lambros, *Μεγάλη Ἀπομνημόνευσις τοῦ Χωνιάτου τῶν Σφωζόμενων*, tome II, p. 278.

4. Villehardouin, §§ 325 et suiv. (éd. Faral, tome II, pp. 134 et suiv.).

5. Post Theophanem, p. 321 : «πάντα ἰδιωτικὸν ὑπερβαίνουσιν πλοῦτον, μᾶλλον δὲ καὶ τυραννικὸν ὀλίγον καταδεέστερον».

6. St. Runciman, *The widow Danelis*, Études dédiées à la mémoire d'André Andreadès, (Athènes, 1940), pp. 425-431.

7. Porphyrogennète, *De administrando imperio*, ch. 49 (éd. Moravcsik, pp. 230-232).

8. Sur la date : D.A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 53.

9. Porphyrogennète, *ibid.*, ch. 51-52 (p. 256).

Nous ne savons pas dans quelle mesure les lois répressives de la dynastie macédonienne ont atteint la grande propriété du Péloponnèse. Il semble toutefois que les seigneurs de cette lointaine province n'aient pas été traités avec la même rigueur que leurs égaux de l'Asie et de la Thrace, plus proches du pouvoir central et, aussi, infiniment plus dangereux pour lui. Au contraire, les rares données qui subsistent nous permettent d'affirmer que la grande propriété a continué d'y être la base de l'économie et de l'organisation sociale. Les terres de la Couronne y étaient considérables. Un sceau de plomb du XI^e ou du XII^e siècle appartenait à un inspecteur et administrateur des domaines impériaux du Péloponnèse, le protocouvouklisios Michel, ἐπισκεπτίτης τῶν κτημάτων Πελοποννήσου¹.

La Vie de Saint-Nikon, rédigée en 1142, mais se rapportant principalement aux années de l'activité du saint en Morée (968-998) et à celles qui ont suivi sa mort, nous transporte dans une société où la classe des grands propriétaires terriens est dominante. L'hagiographe cite les magnats et le peuple (προὔχοντες καὶ ὁ λοιπὸς λαός) de Lacédémone². Il montre les premiers s'adonnant aux jeux avec le stratège de la province³. A côté des hauts fonctionnaires impériaux et des prélats, il mentionne des personnalités influentes par leur richesse (περίβλεπτοι), comme Jean Malakénos et Michel Choïrosphaktès⁴. Il présente enfin des monastères dont les autorités sollicitent des privilèges impériaux⁵ et qui jouissent de biens considérables : de dépendances (μετόχια) avec des colons (παροικίως βιοῦντες)⁶, de fermes (ἐπαύλεις) et de bergeries (αἰπόλια)⁷, de pressoirs d'huile⁸, etc.

Il est évident que l'origine de la grande propriété terrienne du Péloponnèse, telle qu'elle s'est formée à la veille de la conquête latine, remonte très loin dans le passé. Depuis le IX^e siècle, le régime de l'exploitation de la terre repose sur le grand domaine. Pour expliquer les causes de cette structure économique et sociale, M. St. Runciman se rapporte à la prodigieuse fortune de Daniélis : «L'histoire du Péloponnèse au VIII^e et au début du IX^e siècle, remarque-t-il, était passablement trou-

1. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 180.

2. Sp. Lambros, *Βίος Νικωνος τοῦ Μετανοεῖτε, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III (1906), p. 162.

3. *Ibid.*, p. 172.

4. *Ibid.*, pp. 177 et suiv., 195 et suiv.

5. *Ibid.*, p. 191.

6. *Ibid.*, pp. 196, 206.

7. *Ibid.*, p. 197.

8. *Ibid.*, p. 203.

blée. Deux invasions slaves avaient eu lieu au cours du siècle précédent et, en 783, l'impératrice Irène a entrepris une expédition dans le Péloponnèse... Sous Nicéphore I^{er}, la ville de Patras repousse des attaques des pirates sarrasins. La prise par ces derniers de l'île de Crète, devenue une base pour saccager les côtes voisines, a dû ajouter au chaos de la province. Encore au début du X^e siècle, les révoltes des tribus slaves, des Mélingues et des Ezérites, auraient pu troubler sérieusement sa sécurité. De pareilles circonstances étaient idéales pour un processus de féodalisation. Un homme riche qui était en mesure de défendre sa propriété, pouvait facilement acquérir les terres des voisins plus pauvres, les racheter et évincer ceux-ci. L'Etat n'intervenait point : la province n'était pas suffisamment importante. Ce ne fut que lorsque le processus eut apparu dans l'Asie Mineure, grenier et champ de recrutement de l'Empire, que les empereurs assumèrent une action¹.

Il n'y a pas de doute que le manque de sécurité frappe toujours les classes moyennes et inférieures. Mais la prospérité de la grande propriété dans le Péloponnèse est la conséquence de l'affaiblissement ou de la carence du pouvoir central — facteur typique de tout processus féodal. La carence de l'Etat favorise le dynasmisme des particuliers ou des corps constitués, en l'occurrence de l'Eglise, et porte les individus vers ces liens de dépendance qui attachent l'homme à l'homme². Dans ces régions éloignées de l'Occident, ces phénomènes ont dû être à la fois prématurés et dominants dans la formation de l'économie et de la société.

Au moment de la conquête latine, l'aristocratie terrienne du Péloponnèse, toutes les fois qu'elle ne s'oppose pas à l'envahisseur, s'efforce de traiter avec lui. Son effort tend à conserver, sous les maîtres étrangers, son indépendance spirituelle, ses us et coutumes et ses prérogatives. Ce que les notables de Laconie ont déclaré aux Francs, à savoir qu'ils seraient disposés à se soumettre à condition que leur religion et leurs us fussent respectés, correspondait aux vœux de toute la classe dirigeante :

Λοιπόν, ἂν θέλῃ ὁ ἀφέντης μας τὰ κάστηρ νὰ τὰ ἐπάρῃ,
κ' ἡμεῖς, τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων, δοῦλοί σου νὰ ἀποθάνουν,
τοῦτο ζητοῦμεν, λέγομεν, μεθ' ὅρκου νὰ μᾶς τὸ ποιήσῃς,
ἐγγράφως νὰ τὸ ἔχωμεν ἡμεῖς καὶ τὰ παιδιά μας·
ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν Φράγκος νὰ μὴ μᾶς βιάσῃ

1. St. Runciman, *op. cit.*, p. 428.

2. Sur les liens de dépendance en général cf. Marc Bloch, *La société féodale. La formation des liens de dépendance*, (Paris, 1949), pp. 191 et suiv.

νὰλλάξωμεν τὴν πίστιν μας διὰ τῶν Φραγκῶν τὴν πίστιν,
μῆτε ἀπὸ τὰ συνήθεια μας, τὸν νόμον τῶν Ῥωμαίων¹.

Les conquérants avaient tout intérêt à s'associer les seigneurs grecs. Ils facilitaient ainsi la soumission du pays et, dans la mesure du possible, l'adhésion des populations. Aussi s'empressèrent-ils de consentir des concessions : ils se sont accordés « en tel manière que li gentil homme grec qui tenoient fiez et terres et les casaux dou pays eust cescun et tenist selonc sa qualité »². De cette façon, l'aristocratie grecque, conservant ses terres et privilèges et formant un corps à part, a été admise dans le sein de la féodalité française. Les *Assises de Romanie* fixent des règles pour ces *feudatori Griegi*³. Suivant le *Livre de la Conquête*, dans la région de Corinthe, il y avait des fiefs, dits *casaux de parçon*, que « li gentil homme grec de l'empereur » avoient et partoient (partageaient) avec les gentils homes francs, les fiévés dou prince⁴. L'attraction du milieu et l'influence de la noblesse grecque furent telles que l'on distingue leur trace dans le droit féodal du peuple conquérant⁵.

Ce même problème qui avait été posé aux Francs a également occupé les Byzantins lorsqu'ils eurent de nouveau pris pied dans la péninsule. Force a été aux représentants de l'empereur de conquérir la sympathie des facteurs locaux, de respecter les situations anciennement établies, de faire de nouvelles concessions. Suivant l'auteur de la *Chronique de Morée*, l'empereur aurait signé en blanc des chrysobulles, afin que son général pût, le cas échéant, accorder des fiefs (προνοιάσματα) et des bénéfices (εὐεργεσίες) :

Χαρτία ἄγραφα τοῦ ἐβούλλωσε μὲ τὸ χρυσόβουλλον του
καὶ λέγει του οὕτως· «Μακρονέ, ἐπαρέ τα μετά σε
κι' ἂν κάμῃ χρεια προνοιάσματα ἢ εὐεργεσίες νὰ ποιήσῃς,
πρὸς τὴν οὐσίαν τοῦ καθενὸς τὸ θέλεις εὔρει εἰς αὐτον,
ὅριζε καὶ ἄς τοῦ γράφουσιν εἰς αὐτὰ τὰ χαρτία⁶.

1. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 2089 et suiv.

2. *Livre de la Conquête*, § 106, pp. 34-35. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1641 et suiv.

3. *Assises de Romanie*, éd. G. Recoura, § 138, p. 246. P. Topping, *Feudal Institutions as revealed in the Assises of Romania*, pp. 120-121.

4. *Livre de la Conquête*, §§ 663 et suiv., pp. 265 et suiv. Cf. R. Rodd, *The Princes of Achaia and the Chronicles of Morea*, tome II (Londres, 1907), p. 26. J.H. Finley, *Corinth in the Middle Ages*, Speculum, tome VII (1932), p. 487.

5. P. Zepos, *Τὸ Δίκαιον εἰς τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, Ἑπετ. Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome XVIII (1948), pp. 202 et suiv.

6. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4571 et suiv.

Ainsi, malgré les vicissitudes du pays, l'aristocratie de la terre est arrivée à se maintenir. Son existence apparaissait comme un système indispensable pour les conquis comme pour les conquérants. Tellement ses racines se jetaient profondément dans le passé. Avec le rétablissement du pouvoir grec, puis avec la fondation du Despotat, de nouveaux horizons s'ouvraient à ses représentants qui, nonobstant les vifs conflits, étaient souvent appelés à servir leurs princes. La lutte contre les Francs a particulièrement consolidé leur situation et augmenté leur influence¹.

En remontant aux origines de la grande propriété terrienne, on n'a fait que considérer une des formes du processus féodal² : forme dont les étapes sont difficiles à suivre, résultat du dynamisme des uns et de la faiblesse des autres, de l'insuffisance de l'Etat; système économique et social sorti des réalités rudes d'une époque obscure et critique. Cependant, pour avoir une idée exacte des phénomènes, il est nécessaire d'en envisager d'autres formes : celles qui découlent de la volonté ou de la

1. Les membres de la noblesse grecque ne se bornaient pas à faire confirmer leurs privilèges une fois leurs territoires libérés, mais aussi ils s'attachaient à obtenir à l'avance des franchises pour des biens qui se trouvaient encore sous la domination étrangère. Nous possédons à ce sujet un bien curieux document : une lettre du patriarche Grégoire de Chypre (1283-1289) adressée au Grand Logothète Théodore Muzalon (Sophron Eustratiadès, Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου οἰκουμηνικοῦ πατριάρχου κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου Ἐπιστολαί, Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, tome V, Alexandrie, 1910, pp. 348-349). Le chef de l'Eglise byzantine rappelle à la mémoire de l'homme d'Etat la requête d'un de ses serviteurs, Denys d'Arcadie (Διονύσιος ὁ Ἀρκάς : s'agit-il d'un personnage, originaire de Kyparissia ?), requête approuvée déjà par l'empereur et portant sur la question suivante : ce Denys d'Arcadie avait deux frères, restés dans le pays, qu'il verrait volontiers — comme ils se verraient eux-mêmes — libérés de la domination étrangère et revenus au sein de l'Empire : « τοὺς μὲν νόθους ἰδεῖν διαπεφυγόντας δεσπότης, τῆς δὲ Ῥωμαίων πολιτείας καὶ ἐλευθερίας μεταλαχεῖν ». En attendant, il demande pour les biens paternels qu'ils possèdent en Arcadie des immunités fiscales : « ἀτέλειαν αὐτοῖς τῶν πατρῶν καὶ ὧν εἰς τὴν παροῦσαν ἡμέραν ἐν Ἀρκαδίᾳ κυριεύουσιν, ὅφ' ἡμῖν μεσίταις βασιλέα δωρήσασθαι καὶ κυρῶσαι ὥς νῦν μὲν ἐν ἐλπίσιν ἔχειν ἀπολαύειν τῆς δωρεᾶς ταυτησί, ἔργῳ δὲ τηνικαῦτα ἀπολαύσειν ἡνίκα καὶ Θεοῦ νεύσαντος ἡ πατρίς, εἴη δὲ τάχιον τοῦτο, εἴη δ' ὁμοῦ καὶ σύμπασα ἡ λοιπὴ Πελοπόννησος ὑποχείριος γένηται βασιλεῖ ». Théodore Muzalon est prié de donner suite à cette demande, « ἵνα δεξιόμενοι καὶ ἀγαθῆς διὰ τῶν προσταγμάτων ἀναπλησθέντες ἐλπίδος θάττον πρὸς ἡμᾶς μετασταῖεν » εἴησαν δὲ μεταστάντες, ἀπαρχὴ πρὸς Θεοῦ τῆς ἔτι καὶ νῦν τυραννουμένης Πελοποννήσου προδεχθέντες καὶ πεμφθέντες τῷ διὰ Θεοῦ βασιλεῖ ». Nul doute que des faveurs pareilles étaient de nature à augmenter le zèle des seigneurs grecs restés sous la domination latine, et faciliter en conséquence la pénétration byzantine.

2. Les termes *féodalité* et *féodal* sont employés ici dans une acception impropre mais commode. Sur la question des féodalités cf. Marc Bloch, *La société féodale. Les classes et le gouvernement des hommes*, (Paris, 1949), pp. 241 et suiv.

tolérance de l'autorité, qui sont tout au moins réglementées par elle et qui — chose précieuse pour l'historien — ont été fixées par écrit. Ces formes du processus féodal, non moins importantes que les premières, résultent des concessions, franchises et privilèges que le pouvoir central a octroyés en faveur d'institutions d'intérêt public ou de particuliers.

Dans une société profondément pénétrée d'esprit religieux, il est légitime de voir l'Eglise et les établissements monastiques occuper une place importante dans la possession des biens immobiliers et fonciers¹. La piété des fidèles et la libéralité des princes ajoutaient à la force matérielle de ces corps constitués. Mais des facteurs d'un caractère moins spirituel favorisaient l'ascension de la grande propriété ecclésiastique. Sa constitution se présentait aux faibles comme une formule avantageuse et comme une solution des problèmes sociaux. Vue sous un certain angle, la propriété de l'Eglise, aliénable et jouissant d'exemptions fiscales, réalisait une sorte de nationalisation et de socialisation de la terre².

Dès le règne de Michel VIII, la sollicitude du pouvoir se porte vers l'Eglise de Monemvasie, la ville sur laquelle on fonde des espoirs pour la reconquête du Péloponnèse³. En juin 1301, Andronic II fixe l'étendue de la juridiction spirituelle et les prérogatives du métropolite⁴ et par un autre chrysobulle de ce même mois de juin 1301, il confirme les domaines et propriétés de sa circonscription⁵. Ces possessions sont vastes; elles comprennent des maisons sises dans la ville, des villages entiers avec des parèques, des forêts, des étangs, des moulins à eau. On y trouve toutes catégories de terres cultivées, des hameaux, des vignes, des champs, des clos etc. Tous ces biens doivent rester exempts de toute charge (*ἐπήρεια*) et vexation (*ἐνόχλησις*). Beaucoup plus tard, le despote Théodore I^{er} cédera à la métropole de Monemvasie le village d'Hélikovounon (*Ἑλικοβουνόν*, *Λυκοβουνόν*) avec sa tour et sa circonscription, donation que Manuel II confirmera par un chrysobulle de septembre 1405⁶.

1. Sur la propriété monastique en particulier, cf. l'étude récente de P. Charanis, *The monastic properties and the Byzantine Empire*, Dumbarton Oaks Papers, IV (1948), pp. 51-118.

2. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 55-56.

3. V. Laurent, *La liste épiscopale du synodicon de Monembasie*, Echos d'Orient, tome XXXII (1933), pp. 146 et suiv. St. Binon, *L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie*, Echos d'Orient, tome XXXVII (1938), pp. 278 et suiv.

4. St. Binon, *ibid.*, pp. 306 et suiv.

5. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 161-165.

6. Sp. Lampros, *Παλαιολόγεια, καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 122-123.

La métropole de Lacédémone et la nouvelle ville de Mistra attirent également l'intérêt de l'autorité publique. En particulier, les empereurs de Byzance manifestent leur sollicitude pour les biens de la métropole que d'actifs prélats, le métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone Nicéphore Moschopoulos, le métropolite de Sougdaia et proèdre Luc, ainsi que le métropolite Nil, s'attachent à reconstituer, à agrandir et à mettre en valeur. Les inscriptions des années 1312, 1330, 1339 et 1341 que nous ont conservées les murs et les colonnes de Saint-Démétrius, à Mistra, sont à cet égard instructives¹.

D'autres documents, non moins caractéristiques, nous renseignent sur la libéralité impériale en faveur des nouvelles fondations et des institutions monastiques de Mistra qui font aujourd'hui le charme de cette ville médiévale en ruines : nous voulons parler des quatre chrysobulles que les empereurs Andronic II et Michel IX ont promulgués, en 1312/1313, 1318, 1320 et 1322, en faveur de la Vierge de Brontochion, à Mistra, et qui, peints sur les murs d'une pièce attachée au narthex de l'église même, ne nous sont connus que sous cette forme². Ils concernent tous la vaste propriété terrienne que ce couvent possédait dans diverses régions de la péninsule, depuis celle de Passava et d'Hélos, en Laconie méridionale, jusqu'à Androusa, Karytaina et Astros et jusqu'à la contrée de Scorta. Ces domaines comprenaient des métèques avec leurs dépendances, des métairies, des vignes, des champs, des clos, des moulins. Des parèques et des travailleurs agricoles y étaient fixés.

A la demande du fondateur, l'archimandrite Pachôme, Andronic II

1. G. Millet, *op. cit.*, pp. 122 et suiv. N.A. Bees, 'Ο μητροπολίτης Σουγδαίας καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας Λουκᾶς, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, tome XI (1935) pp. 334-336. Les inscriptions de Mistra, connues déjà de l'auteur de la Chronique dite de Monemvasie (N. A. Bees, Βυζαντίς, tome I, pp. 91 et suiv.), ainsi que du métropolite Ananias (1750-1767), ont été pour la première fois publiées par C. Zesiou, Σύμμικτα, pp. 18 et suiv. Une deuxième édition en a été donnée par Gabriel Millet (*op. cit.*, pp. 97 et suiv.), puis Zesiou (Βυζαντίς, tome I, pp. 430 et suiv.) en a publié une troisième où plus d'une lecture a été améliorée. Pour l'établissement des dates nous sommes basé sur cette dernière édition.

2. G. Millet, *ibid.*, pp. 100 et suiv. Cette manière de conserver des textes diplomatiques n'est pas inconnue à Byzance. Sans parler des inscriptions des premiers siècles qui contiennent des édits et des rescrits impériaux, nous citerons le chrysobulle de Théodore l'Ange d'Epire en faveur de l'Eglise de Corfou (1228), gravé sur marbre (*Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 14-16. A. Martin, *Inscription grecque de Corcyre de 1228*, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, tome II, 1882, pp. 379-389 et planche XIII), ainsi que le chrysobulle d'Andronic III (1336), peint sur le mur du narthex de l'église de Kalambaka, en Thessalie (Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημίων, tome XVII, 1923, p. 335).

et Michel IX ont accordé au couvent de Brontochion une immunité totale. Ils ont voulu que cette institution monastique avec sa propriété terrienne demeurât sauve de toute charge. Le gouverneur impérial du Péloponnèse, ses agents régionaux, ainsi que les représentants du fisc, furent invités à s'abstenir de toute intervention³. Il était notamment stipulé que les possessions du monastère, ainsi que les parèques qui y travaillaient, seraient exempts de toute charge fiscale (δημοσιακὴ ἐπήρεια), des taxes sur les animaux (ἐννόμιον), de toute prestation extraordinaire (εἰσπρά-ξεως κατὰ χώραν ἐπερχομένης) et de toute corvée (ἀγγαρία)⁴. Le couvent, placé ainsi sous la tutelle de l'empereur, le patriarche et son exarque n'auront sur lui qu'une juridiction spirituelle⁵. En mai 1366, le patriarche Philothée intervient pour confirmer les biens de Brontochion⁶.

Dans l'enceinte de la ville, plus d'une institution pieuse a profité des bienfaits de l'autorité publique. Manuel Cantacuzène (1348-1380) est le fondateur de Sainte-Sophie⁷. Son monogramme se conserve sur l'une des colonnes de l'église⁸. Ce même despote a fondé l'église de Notre Seigneur Donneur de vie (Ζωοδότης). Transformée en couvent, cette fondation a été, à la demande de Manuel, directement attachée au trône patriarcal par une lettre du patriarche Philothée de juin 1365⁹.

Loin de Mistra, d'autres établissements monastiques se font accorder des donations et des immunités. Par un chrysobulle d'avril 1348¹⁰, Jean Cantacuzène, se rapportant à des privilèges antérieurs, confirme les biens du monastère de Méga-Spilaion. Il précise que toutes ses possessions doivent demeurer libres de toute charge et de toute vexation¹¹. Dans cette même région de la péninsule, le couvent de Pépélénitza, connu sous le vocable de l'Espérance des Désespérés, reçoit par un acte du des-

1. G. Millet, *ibid.*, pp. 104, 101, 114, 117.

2. *Ibid.*, pp. 104, 110, 114, 117.

3. *Ibid.*, pp. 104 et suiv., 111.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 479-483.

5. G. Millet, *ibid.*, p. 145.

6. *Ibid.*, pp. 142-143.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 472-474. On identifie ce couvent, où deux despotes de Morée, Théodora Tocco et Cléopé Malatesta, femmes des despotes Constantin et Théodore II, ont trouvé la sépulture définitive, soit avec Pantanassa soit avec Sainte-Sophie : M. Hatzidakis, Μυστράς, pp. 68 et 86.

8. Sur ce document, significatif pour les idées dynastiques de Jean Cantacuzène, cf. Fr. Dölger, *Johannes VI. Kantakuzenos als dynastischer Legitimist*, Annales de l'Institut Kondakov, tome X (1938), pp. 19 et suiv.

9. *Jus Graecoromanum*, tome I, pp. 593-595.

pote Constantin, confirmé par son frère Thomas, le revenu annuel d'un village voisin¹.

Les donations et les immunités accordées à des institutions ecclésiastiques et monastiques, encourageaient singulièrement l'ascension de la grande propriété qui absorbait des plus en plus la parcelle de la propriété paysanne libre. Le processus de féodalisation était également et dans une mesure non moins grande, favorisé par des concessions faites à des particuliers, seigneurs locaux ou hauts fonctionnaires du Despotat.

Sur ces pratiques et sur les conséquences qu'elles ont eues pour la formation de la propriété, nous avons écrit ailleurs² quelques pages qu'on nous permettra de reproduire ici. Nous profiterons pour les développer dans certaines endroits et pour y ajouter en notes quelques observations complémentaires.

«A la veille de la chute finale, les éléments discernés déjà dans l'évolution de la grande propriété rurale se précisent de plus en plus et annoncent l'ascension de la féodalité. En Morée, dernier refuge de l'indépendance grecque, terre des souvenirs francs, on pourra mieux qu'ailleurs étudier l'aboutissement de la lente transformation de la propriété agricole. Car, quelle qu'ait été l'influence latine dans ces régions, je suis persuadé que la tendance de la société vers des formes plus concrètement féodales se fait moins sous la pression d'un milieu étranger que dans le rythme d'une évolution interne, évolution régie par l'affaiblissement de l'autorité centrale, à Byzance comme dans le Péloponnèse³.

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια και Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 239-240. Du même, *Νέος Έλληνομνήμων*, tome VI (1909), pp. 295-298, et tome VII (1910), pp. 347-348. En marge du feuillet 226 du manuscrit XXII de Patmos on a tracé d'une écriture grossière la note suivante, fragment sans doute d'une bulle d'argent d'un despote de Morée : «Η βασιλεία μου διορίζεται διὰ τὸν παρόντα ἀργυρόβουλλον ὀρισμὸν αὐτῆς, ἀπολύει καὶ εὐεργετῇ πρὸς τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ Παντοκράτορος τὸ χωρίον τῆς Βάλτουκας εἰς τὸν Μωρτάν διὰ τὴν ψυχὴν τῶν αὐθεντῶν μου τῶν βασιλέων τῶν γονέων μου». J. Sakkelion, *Πατριακή Βιβλιοθήκη*, p. 11. Le village de Valtouka se trouve en Messénie, éparchie de Pylos. Quant au couvent du Pantocrator, il est probable qu'il s'agit du célèbre établissement monastique de Constantinople où un despote de Morée, Théodore II, fut enterré. Dès le XII^e siècle, ce couvent avait des revenus dans le Péloponnèse : D. A. Zakythinos, «Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Ἀντελμος καὶ τὰ πρῶτα ἔτη τῆς Λατινικῆς Ἐκκλησίας Πατρῶν, Ἐπετ. Ἐταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome X (1933) p. 410.

2. D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 60-62. Cf. aussi notre *Processus de féodalisation*, L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp. 499-514.

3. A. Diomidis, *Τὸ χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου καὶ τὸ φεουδαλικὸν δίκαιον εἰς τὸ Βυζάντιον*, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, tome XIX pour 1944 (Athènes, 1947), p. 194, remarque au contraire : «A mesure que Byzance avance vers

Nous possédons précisément une série d'actes émanant des empereurs byzantins et des despotes de Mistra et qui nous fournissent des renseignements intéressants. Il y a tout d'abord ce que j'appellerais le «dossier Gémistos». La plus ancienne des pièces qui le composent, est une bulle d'argent du despote Théodore II, en date de novembre 1427, par laquelle le philosophe Georges Gémiste Pléthon reçoit le gouvernement du château et de la région de Phanari, en Argolide, avec ses revenus annuels¹. Par un deuxième acte, que nous ne connaissons que par un chrysobulle de Jean VIII, d'octobre 1428, ce même despote y a ajouté le village de Brysis, en Laconie². Une troisième bulle d'argent de Théodore II, de septembre 1433, partage ces gouvernements et domaines entre les fils du philosophe, Démétrius et Andronic³. Suivent un chrysobulle de Constantin XI Paléologue, promulgué en février 1449, et une bulle d'argent du despote Démétrius, de juillet 1450⁴.

Parmi toutes ces pièces, le beau chrysobulle de Constantin XI⁵, conservé en original, mérite d'attirer tout particulièrement notre attention. Promulgué en février 1449, peu de temps après le couronnement de l'empereur à Mistra, il confirme les donations faites antérieurement aux fils de Georges Pléthon. A Démétrius Gémistos, fils aîné, est accordée la châtellenie de Phanari, en Argolide, avec ses dépendances ; à Andronic, le puîné, le village de Brysis, près du bourg de Kastri, en Laconie, avec ses dépendances également. Tous deux, à part la gestion administrative (καὶ ἀρχὴ οὗτος αὐτοῦ καὶ κεφαλαικεύῃ) et la jouissance en propre (καὶ νέμῃται αὐτὸ κυρίως καὶ δεσποτικῶς), bénéficient du privilège de percevoir pour leur compte tous les droits seigneuriaux (τὰς πάσας τε καὶ παντοίας δόσεις αὐθεντικὰς), impôts en argent et prestations en nature, selon la répartition enregistrée dans le cadastre (ἀπογραφικῶς). En échange, les Gémistos étaient tenus, durant toute leur vie, de servir leurs princes (ἐφ' ὧν τῆς ἐαυτῶν ζωῆς ἀποδιδόντες τὴν ἀνήκουσαν δουλείαν). Ce qui mérite d'être particulièrement noté c'est que les concessions étaient héréditaires et ceci d'après des règles qui sont minutieusement arrêtées dans la charte.

la fin, l'influence des institutions féodales franques apparaît de plus en plus évidente. Ces institutions ont altéré, dans maint point, le droit en vigueur, les coutumes des populations et les traditions anciennement admises».

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια και Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 104-105.

2. *Ibid.*, tome III, pp. 331-333.

3. *Ibid.*, tome IV, pp. 106-109.

4. *Ibid.*, pp. 192-195.

5. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου*, *Ἑλληνικά*, tome I (1928), pp. 371-400. Le texte pp. 373-375. Une autre édition, d'après une copie du XVII^e siècle : Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 19-22.

Il y est en effet stipulé que les fiefs passeraient de père en fils au plus âgé des descendants mâles, en ligne masculine, de chacune des deux branches de la famille. Si toutefois l'une de celles-ci restait sans représentant mâle, ses biens passeraient aux membres de l'autre. Et, qui plus est, une clause spéciale prévoit que les personnes qui se seraient montrées indignes pouvaient être dépossédées en faveur d'un autre représentant de la famille¹.

Le «dossier Gémistos» comprend les pièces les plus en vue et à cause de la personnalité du bénéficiaire et à cause de l'ampleur des renseignements. Elles ne sont pourtant pas les seules. D'autres documents nous révèlent l'étendue de ces concessions. Constantin Paléologue, avant son avènement au trône, confirmant un acte du despote Thomas, cède à Jean Vasilikos et à Thomas Pyropoulos le village de Potamia, près de Langada². Par une autre bulle d'argent, datée de 1444 et sur l'authenticité de laquelle pèsent de sérieux soupçons³, ce même prince accorde à Démétrius Mamonas Grégoras une maison sise à Hélos avec sa tour, ainsi que le village de Prinikon avec son territoire. De même que les frères Gémistos, le bénéficiaire avait le droit de percevoir les dîmes et les autres prestations seigneuriales (διὰ τὴν αὐθεντίαν) et était tenu de servir ses princes⁴. Au mois d'août 1454, Thomas Paléologue cède au Vénitien Jacques Testa le village de Kosmina, en Messénie, qui avait été donné au beau-père de celui-ci, Nicolas de Leonessa, par le prince Pierre de Saint-Supéran⁵. Ce même despote accorde à Michel Kavakès, en échange de terres qui ont été données au couvent de Pépélénitza, la moitié du village de Vallimoi, appartenant au fisc, avec tous ses droits⁶.

Des documents vénitiens nous permettent d'autre part de reconstituer des privilèges analogues à ceux qu'on vient de citer et dont l'original a été perdu. Michel Rallis Drimys se fait confirmer par les autorités

1. Cf. les observations de A. Diomidis, *op. cit.*, pp. 194-198.

2. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 14.

3. Conservé à Zante, ce document a été donné par Jules Tipaldos au ministre de France Bourée. Il a été publié dans les *Acta et Diplomata graeca*, tome III, pp. 258-259, d'après une copie de Charles Hopf. Le prétendu original se trouvait en 1907 au Musée de Nikolas Likhatcheff, à Saint-Petersbourg. Ath. Papadopoulos-Kérameus, *Διάφορα Ἑλληνικά γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Περτρούπλει Μουσείου τῆς Α.Ε. τοῦ κυρίου Nikolas Likhatcheff*, (Saint-Petersbourg, 1907), pp. 27-28, qui a eu le loisir de l'examiner, est d'avis que cette bulle d'argent est un faux fabriqué vers la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle. Cf. S. Kouguéas, *op. cit.*, p. 380, note 1.

4. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 17-18.

5. *Ibid.*, pp. 236-237. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 229-231 et 125.

6. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 239-240.

vénitiennes la possession de villages et de biens immeubles dans la Laconie (9 Septembre 1465)¹. La même confirmation est accordée aux frères Georges, Jean et Nicolas Ménaya qui possédaient des terres en vertu de bulles d'argent (*privilegiis argirovullis*) du despote de Mistra (1^{er} mars 1466)². Un autre représentant des grandes familles moréotes, Matthieu Rallis Mélikis, demande l'intervention du gouvernement de Venise pour lui faire restituer certains moulins, à Mantinée de Laconie, à lui cédés par bulle d'argent de Démétrius Paléologue (29 décembre 1468)³.

Tous ces documents suffisent à nous donner une idée assez précise de l'évolution de la propriété rurale peu avant la conquête ottomane. Il y a tout particulièrement deux points dont il sera nécessaire de souligner l'importance et la nouveauté. Ce n'est plus une simple *pronoia* que les souverains byzantins accordent à leurs bénéficiaires. C'est une véritable transmission de droits de souveraineté : droits administratifs, droits de la perception des impôts. Le second point consiste dans le caractère du lien qui unit le prince avec le bénéficiaire et celui-ci avec ses hommes et ses parèques. Les précisions sur la nature du service promis font défaut, peut-être les conditions n'en ont jamais été arrêtées d'une façon concrète. L'occupation turque a brusquement interrompu l'évolution d'une pratique qui ainsi n'a pas atteint sa plénitude. Le Conquérant en empruntera plus d'un élément pour fonder son système social.

V. La condition des personnes.

Dans les campagnes du Péloponnèse, comme partout dans l'Empire des derniers siècles, la vaste classe des parèques (*πάροικοι*) formait le gros de la population. Ses origines remontent au colonat romain. D'après une définition, le colon «est un fermier perpétuel et héréditaire, mais non volontaire, pour qui l'attache au sol est à la fois un droit et une nécessité ; il ne peut être investi de fonctions publiques qui l'en éloigneraient, ni ordonné clerc, si ce n'est sur le fonds qu'il cultive et à condition d'y rester. S'il s'enfuit, il est revendiqué comme un esclave et, une fois repris, sérieusement puni, ainsi que le receleur. Mais le propriétaire ne peut vendre le fonds sans les colons, ni les colons sans le

1. C. Sathas, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Grèce au Moyen âge*, tome V, p. 30.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Ibid.*, p. 35.

fonds, ni les transporter d'un fonds sur un autre, à moins que le premier n'ait trop de fonds et l'autre pas assez»¹. Somme toute, le colon ou parèque est un cultivateur personnellement libre, mais attaché à la glèbe, *servus terrae*. Au point de vue légal, le parèque différait du propriétaire libre en ceci, que ce dernier avait sur ses terres un *dominium directum*, tandis que le premier n'y avait qu'un *dominium utile*².

Ce système d'exploitation agricole et d'organisation sociale faisait partie du régime des castes qui prévalut dans l'Empire romain³. Ainsi qu'il a été remarqué, «le Bas-Empire avait conçu le dessein de fixer tout homme, ou peut s'en fallait, à sa tâche héréditaire en même temps qu'à sa cote d'impôts : le soldat à l'armée, l'artisan à son métier, le décurion au sénat municipal, le fermier à sa glèbe, qu'il ne pouvait quitter et dont le propriétaire éminent du sol ne pouvait l'arracher. De ce rêve, la puissance d'une administration souveraine sur d'immenses espaces avait alors permis de faire presque une réalité»⁴. Mais le régime du colonat doit également sa prise sur la société au fait qu'il correspondait à des nécessités à la fois économiques et sociales. Car, si par le servage de la glèbe on arrivait à s'assurer une main-d'œuvre qui se faisait souvent rare, le cultivateur jouissait, dans sa misère, d'un minimum de stabilité.

Les sources qui, directement ou indirectement, se rapportent à la conquête de la Morée et à la domination franque, ont connu la classe paysanne grecque. La *Chronique*, parlant des conventions faites entre Guillaume de Champlitte et les seigneurs locaux, dit que les «paysans» resteraient dans la même condition où on les a trouvés :

καὶ οἱ χωριάτες τῶν χωριῶν νὰ στέκουν ὡς ἂν τοὺς ἦσαν⁵.

Dans le passage correspondant, le *Livre de la Conquête* emploie le terme «peuple»⁶. La version aragonaise précise que «tous les autres serfs furent laissés dans leurs possessions ; et tous les autres paysans furent confirmés dans les censuels qu'ils possédaient»⁷. En outre, les *Assises de Romanie* parlent, en maint endroit, du statut légal et social des

1. E. Garsonnet, cité par F. Lot, *La fin du monde antique*, p. 124.

2. G. Ostrogorsky, *Agrarian conditions in the Byzantine Empire*, *The Cambridge Economic History*, tome I (Cambridge, 1942), p. 218. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 64 et suiv.

3. F. Lot, *op. cit.*, pp. 115 et suiv.

4. Marc Bloch, *La société féodale. La formation des liens de dépendance*, p. 392.

5. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1648.

6. *Livre de la Conquête*, § 106, pp. 34-35.

7. *Libro de los Fechos*, § 134, p. 31.

serfs¹. Nulle part, que nous sachions, ces textes n'emploient le mot parèque (πάροιχος)².

Il en est, au contraire, question dans les documents émanant des chancelleries de Constantinople et de Mistra, ainsi que dans les sources épigraphiques et ecclésiastiques, notamment dans les chrysobulles d'Andronic II (1301, 1312/1313, 1320 et 1322)³, de Michel IX (1318)⁴ et de Jean VI Cantacuzène (1348)⁵; de même dans une bulle d'argent de Thomas Paléologue⁶, dans une lettre du patriarche Philothée (1366)⁷ et dans deux actes du métropolite de Lacédémone Nil (1339 et 1341)⁸.

On sait que sous le nom de parèque l'on comprenait des catégories de paysans dont la condition économique et sociale était loin d'être uniforme. Elle présentait, au contraire, des divergences importantes. Comme criterium de cette différenciation servait la résistance économique des travailleurs, autorisés à avoir en propre une parcelle et des moyens d'exploitation et, conséquemment, leur cote d'impôt⁹. Bien que nos sources n'en soufflent mot, il est plus que vraisemblable que cette distinction était courante dans la Morée byzantine.

A côté des parèques, les documents mentionnent d'autres catégories de travailleurs agricoles : les προσκαθήμενοι, les έπουκοι et les έννοικοι¹⁰. Les premiers sont mentionnés dans les chrysobulles d'Andronic II (1312/1313), de Michel IX (1318)¹¹ et de Jean VI (1348)¹², ainsi que dans les

1. P. Topping, *Feudal Institutions*, pp. 172 et suiv.

2. Dans un texte, annexé aux *Assises de Romanie* (Recourat, p. 339) nous trouvons la mention «i parigi (πάροιχοι) over villani de angaria». Mais ce document, d'origine vénitienne, ne se rapporte pas au Péloponnèse.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 163-165. G. Millet, *op. cit.*, pp. 103, 113, 114, 116.

4. G. Millet, *ibid.*, pp. 109-110.

5. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 593.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 239.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 481-482.

8. G. Millet, *op. cit.*, pp. 124-125.

9. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, p. 64. Les πρακτικά des fonctionnaires impériaux sont à cet égard instructifs : Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon*, Abhandlungen der Bayer. Akademie der Wissenschaften, nouvelle série, fasc. 28, Munich, 1949.

10. Il est à noter que dans une bulle d'argent de Constantin Paléologue, datée de 1444 (Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 17), nous trouvons également les termes έγάτοιχοι, έλευθεροι, από γένους. Mais comme ce texte est éminemment suspect, il serait risqué d'en faire état.

11. G. Millet, *op. cit.*, pp. 103, 104, 109, 110.

12. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 593.

actes épigraphiques du métropolite Nil (1339 et 1341)¹. Nouvellement installés dans le domaine, ils étaient astreints à la même condition que les parèques². Quant aux termes *ἐποικοι* et *ἐνοικοι*, cités le premier dans une bulle d'argent de Théodore II (1427)³, le second dans une autre bulle de Thomas (sans date)⁴, ils semblent désigner d'une façon générale les paysans d'une localité ou d'un domaine⁵.

L'état du parèque, quelle que fût sa condition particulière, était régi par ses rapports avec le maître du domaine et avec le fisc. Envers le premier, le paysan était redevable de certains versements en argent, de prestations en nature, de corvées⁶. Quelles étaient au juste ces charges, les

1. G. Millet, *ibid.*, pp. 124-125.

2. G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 221.

3. Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 104.

4. *Ibid.*, p. 239.

5. Dans un prostagma de Jean Vatatzès de mars 1234 (*Acta et Diplomata graeca*, tome IV, p. 148), nous trouvons cette phrase significative: «τὰ δίκαια τῶν ἐποίκων τῆς Πέτρας καὶ τῶν συμπαροίκων αὐτῶν».

6. L'absence totale de renseignements ne nous permet pas de saisir les rapports du seigneur avec ses parèques dans les détails de la vie de tous les jours. C'est à peine si nous arrivons à constater le lien qui unissait le faible au puissant. Cette insuffisance des sources n'est pas un phénomène particulier à l'histoire sociale du Péloponnèse. Pour tout l'Empire des Paléologues, les témoignages sont rudimentaires. Aussi ne pouvons-nous pas nous défendre de signaler un épisode sanglant qui illustre un des aspects des rapports du maître d'un domaine avec ses parèques. Il nous est révélé par une note du métropolite de Naupacte Jean Apokaukos, rédigée en juin 1228 (A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἰωάννης Ἀπόκαυκος καὶ Νικήτας Χωνιάτης, Τεσσαρακονταετηρίς τῆς Καθηγέσιος Κ. Σ. Κόντου*, Athènes, 1909, pp. 379 et suiv.). Le prélat raconte comment un pénitent, personnage considérable qu'il ne nomme pas, s'est présenté à lui pour lui exposer l'affaire suivante: ce pénitent, grand propriétaire terrien en Thessalie (κατὰ Βλαχίαν), s'est rencontré dans un village de cette province avec un haut fonctionnaire du despote Manuel Ducas l'Ange, le protovestiarite Georges Choniata. Celui-ci ayant exprimé le désir de passer la nuit dans son domaine (ἐν τῇ προνοίᾳ), notre seigneur thessalien s'est empressé de mander à ses colons de prendre toutes mesures nécessaires pour la réception de l'éminent visiteur. Mais les paysans et surtout les Valaques sont avarés même pour un pied de mouton (οἱ χωρῖται καὶ μᾶλλον γένος τὸ Βλαχικὸν καὶ πρὸς ἓνα πόδα προβάτου καὶ σκληρυνόμενον καὶ φειδωλευόμενον). Aussi arrivés au village, le seigneur et son hôte, n'ont-ils rien trouvé à manger et à boire. Ennuyé, le maître du domaine adressait des reproches à la personne qu'il avait chargée de faire la commission, lorsqu'un des parèques, sans être aucunement questionné, tint ces propos: Toi, tu es en train de trop radoter; prends garde (Σὺ πολλὰ τσαμπουνίζεις καὶ πρόσεχε καλά). Exaspéré par ces mots injurieux et par cette conduite d'un parèque envers son maître (τὸν αὐτοῦ προνοιάριον), notre archonte, ayant pris l'énergumène par les cheveux et lui ayant tordu le cou, l'a jeté par terre. Il gisait immobile et l'on crut pour le moment qu'il feignait, mais on n'a pas tardé

sources moréotes ne précisent pas¹. L'inscription de 1341 parle seulement d'un ὑποτελεσμός ἐτήσιος, somme qu'un petit couvent payait annuellement à la métropole de Lacédémone². Nous savons par ailleurs que la principale redevance, due au propriétaire, était fixée d'après la nature et la qualité de la terre. D'autres prestations complémentaires et des corvées pesaient sur le parèque³. Il est urgent de distinguer toutes ces charges du κεφαλατικὸν ou δίκαια τοῦ κεφαλατικίου, des αὐθεντικαὶ δόσεις et du βασιλικὸν δίκαιον dont parlent les pièces du dossier Gémistos⁴. Les premières revenaient au seigneur en tant que propriétaire terrien; celles-ci lui étaient échues en tant que bénéficiaire d'un mandat administratif, en tant que concessionnaire d'une parcelle de souveraineté.

En dehors de ses obligations envers le propriétaire et indépendamment d'elles, le colon était soumis à l'imposition. A part ceux qui jouissaient d'une exemption (ils sont appelés ἀναπαίτητοι dans l'inscription de 1341)⁵, les parèques étaient redevables vis-à-vis du fisc de l'impôt foncier et de la capitation, d'une foule de taxes et de charges complémentaires, de fournitures de toutes sortes et de corvées⁶.

Dans l'histoire de la classe paysanne du Péloponnèse, sous le Despotat, il y eut des événements qui ont dû exercer une influence incontestable sur la marche des sociétés de la campagne. On aimerait particulièrement

à constater qu'il était mort. Contrit, le meurtrier involontaire s'est confessé. Nous ne savons pas s'il a trouvé la paix de l'âme et le salut après la pénitence que lui a prescrite Jean Apokaukos, prélat et homme de lettres distingué. Toujours est-il que l'épisode est étrangement caractéristique.

1. Le seul texte qui fournisse des détails est la bulle d'argent de Constantin Paléologue en faveur de Démétrius Mamonas Grégoras (1444): Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 17-18. Il y est en effet dit: «... νὰ λαμβάνη κάθε χρόνον εἰς κυβέρνησίν του τὰ δέκατα, καὶ εἴ τι ἄλλο χρεωστοῦν διὰ τὴν αὐθεντίαν ἢ διὰ δούλευσιν ἢ διὰ δοσίματα, ὁμοίως νὰ ἔχη τὰ πάντα ὅσα τοῦ ἀπαρθενίζου». Mais, ainsi qu'il a été noté, ce document est considéré, non sans arguments sérieux, comme un faux et par conséquent son témoignage ne pourrait pas être retenu.

2. G. Millet, *op. cit.*, p. 126.

3. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 65.

4. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 331-333, tome IV, pp. 104, 107, 108. S. Kouguéas, *op. cit.*, *Ἑλληνικά*, tome I, pp. 373-374, 381.

5. G. Millet, *op. cit.*, p. 124.

6. Comme nous aurons à traiter spécialement les finances du Despotat, nous n'avons pas cru nécessaire d'insister ici davantage sur les impôts et charges qui frappaient le paysan.

à envisager le rôle qu'y ont joué la longue lutte contre les Latins et la colonisation albanaise.

Des indications des sources nous permettent de répondre à la première de ces questions. Les vicissitudes de la guerre contre les Francs, les bouleversements internes qu'elle a provoqués, ont brisé la statification des groupes sociaux et encouragé le mouvement des populations. Des paysans, héréditairement attachés au sol, des esclaves fixés dans les domaines (ἀγρόδουλοι), trouvaient l'occasion de s'affranchir. Fuyant les pays conquis, ils se rendaient dans le territoire où de nouveau régnaient la loi du basileus et la foi de l'orthodoxie. Véritables *hospites*, routiers en quête de travail, ils finissaient par s'installer comme προσκαθήμενοι dans les grands domaines. Ils venaient ainsi grossir les rangs de la classe des parèques.

Nous retrouvons l'écho de ces mouvements dans les actes des empereurs et des despotes grecs. Ainsi, Andronic II et Michel IX autorisent les dirigeants du couvent de Brontochion à établir (προσκαθίσαι) dans leurs possessions des paysans libres qui viendraient de la partie de la péninsule soumise aux Latins (ἀπὸ τοῦ μέρους τῶν Λατίνων) ou des pays étrangers (ἀπὸ ἀλλοτρίων χωρῶν). Ils accordent pour eux des immunités et des exemptions¹. Ces mesures seront également appliquées à des cultivateurs de toute sorte, libres et «inconnus du fisc», à savoir non marqués sur les rôles de l'impôt (ξένοι τε καὶ τῷ δημοσίῳ ἀνεπίγνωστοι)² et qui seraient fixés sur les terres seigneuriales. Nous en trouvons la trace sur certaines pièces du dossier Gémistos³, ainsi que dans la bulle d'argent du despote Thomas en faveur de Jacques Testa (1454)⁴.

Toutes ces pratiques répondaient au vœu de la politique de l'Empire et du Despotat. Vu l'extrême rareté de la main-d'œuvre, l'Etat avait tout intérêt à lier l'ouvrier à la terre par des attaches solides et durables. Les conditions de la culture seraient ainsi améliorées. En conséquen-

1. G. Millet, *op. cit.*, p. 111 : «πρὸς τούτοις ὀφείλουσι κατέχειν οἱ ἐν αὐτῇ μοναχοὶ ἀνενοχλήτως καὶ ἀδιασειστώως ἔτι δὲ καὶ ἀναποσπάστως καὶ ὅσους δυνήθῃσι προσαγαγεῖν ἐλευθέρους ἀπὸ τοῦ μέρους τῶν Λατίνων καὶ προσκαθίσαι εἰς τὸν τόπον αὐτῶν». *Ibid.*, p. 114 : «ἢ τοῖς μέλλουσι προσελθεῖν ἀπὸ ἀλλοτρίων χωρῶν καὶ προσκαθίσαι ἐν τῇ εἰρημένῃ γῇ καὶ τῷ μοναστηρίῳ».

2. Cf. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 34. Il existait aussi un impôt frappant ces nouveaux colons ci-devant inconnus du fisc, l'ἀνεπίγνωστικὸν : *ibid.*, pp. 112-113.

3. Chrysobulle de Jean VIII (1428) : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 331; bulle d'argent de Théodore II (1433) : *ibid.*, tome IV, p. 109; chrysobulle de Constantin XI (1449) : S. Kouguéas, *Ἑλληνικά*, tome I, p. 375.

4. Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 237.

ce l'impôt aurait un rendement plus satisfaisant. C'est ce qui explique d'ailleurs la ténacité avec laquelle les despotes de Mistra ont réclamé des autorités vénitiennes la restitution des paysans qui se réfugiaient dans les possessions de Venise. Les mêmes considérations poussaient celle-ci à se soustraire à toute discussion et à prendre, au contraire, des mesures fiscales qui encourageaient l'établissement en masses des colons étrangers. Le gouvernement vénitien n'avait point cure de dissimuler cette politique. «Nos terres et nos possessions, déclarait-on dans un document de juin 1418, sont ouvertes à tout le monde et ceux qui veulent s'y fixer et vivre honnêtement peuvent venir en toute sécurité»¹. Plus tard, en 1480, Mahomet II fera les mêmes démarches auprès des recteurs vénitiens de Nauplie et de Monemvasie, se plaignant du fait que ses contribuables (χαρταῖοι) trouvaient refuge dans les possessions de la République².

Il est plus malaisé de déterminer l'influence de la grande colonisation entreprise sous Théodore I^{er} et surtout de la colonisation albanaise sur la formation sociale des campagnes. Des renseignements précis nous présentent les nouveaux colons s'installant dans des districts déserts, abattant des forêts, défrichant des régions qui ne servaient auparavant que de repaires de bandits³. Mais dans quel sens la colonisation, a-t-elle modifié la structure sociale du pays ? Les nouveaux venus ont-ils été fixés comme parèques dans les grands domaines ou bien ont-ils grossi les rangs des petits propriétaires ? Les sources ne nous permettent pas de préciser et l'on est réduit à des hypothèses. Bien qu'il soit dangereux de généraliser, il paraît probable que la colonisation albanaise a agi dans le sens de l'exploitation communautaire. Deux considérations plaident en faveur de cette hypothèse : l'organisation patriarcale des tribus intruses et le caractère militaire qu'a pris dès le début la colonisation. Or, le recrutement des troupes, ainsi que nous l'avons noté ailleurs, reposait essentiellement sur le vasselage militaire. Il était d'autre part infiniment plus aisé pour l'autorité politique de s'assurer le service des armes par la concession de fiefs militaires (πρόνοια) que par l'attribution aux soldats de petites parcelles de terre (στρατιωτόπια)⁴. Il est d'ailleurs à remarquer que les colons albanais menaient pour la plupart

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 171. Cf. pp. 223 et 244.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, p. 301.

3. Manuel II : Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 40-41.

4. Sur la question en général : G. Stadtmüller, *Oströmischen Bauern und Wehrpolitik*, Neue Jahrbücher für deutsche Wissenschaft, tome XIII (1937), pp. 421-438.

une vie de pâtres nomades ou demi-nomades¹. Cette nouvelle classe dont nous ignorons l'organisation interne, ajoutait à la différenciation de la société des campagnes.

Nous avons, voit-on, peu de renseignements sur la classe nombreuse des parèques. Nous en avons encore moins ou presque pas sur les petits propriétaires libres et sur les esclaves ruraux (ἀγροικικά ἀνδράποδα, ἀγρόδουλοι)². On se bornera à ajouter quelques observations sur ces derniers. Existait-il, dans la Morée du Despotat, une classe servile ? Le récit sur la fortune de Daniélis révèle que cette classe était très nombreuse au IX^e siècle et que sa contribution était grande dans la vie économique du pays³. Des témoignages épars prouvent que l'esclavage n'a pas disparu dans les siècles suivants⁴. Dans une lettre d'Innocent III (novembre 1210), il est question des *villani*, qui peuvent être identifiés avec les serfs, et des *rustici*. Ceux-ci sont des esclaves obligés d'exécuter gratuitement tous les travaux (qui sine mercede vel expensis eorum in domo sua labores exerceant universos)⁵. Nous savons également que la piraterie, pratiquée sur les côtes du Péloponnèse, fournissait un riche contingent d'esclaves⁶.

Mais ce butin faisait l'objet de commerce en dehors de la péninsule. Il est, au contraire, vraisemblable que, à l'intérieur du pays, les limites des deux classes, de la classe des parèques et de celle des esclaves, se rapprochaient dans la misère commune. Et nous n'aurions pas parlé de l'esclavage, si un document troublant ne nécessitait quelques éclaircissements. En 1850, un évêque d'Oitylon, en Laconie, publiait une bulle d'argent, datée de mars 1440, qu'il attribuait au despote Constantin⁷ et que d'autres ont depuis attribuée à Théodore II⁸. Le premier éditeur

1. J. Poulos, 'Η ἐποίκησις τῶν Ἀλβανῶν εἰς Κορινθίαν, (Athènes, 1950), pp. 17-18.

2. Sur l'esclavage en général : Anne Hadjinicolaou-Marava, *Recherches sur la vie des esclaves dans le Monde Byzantin*, Athènes, 1950.

3. St. Runciman, *op. cit.*, pp. 426-427.

4. Ainsi, Paul, évêque de Monemvasie, se rapportant, dans un récit, à l'époque du règne de Léon et Alexandre (886-912), mentionne un esclave scythe (οὐκέτην Σκύθην) acheté par un seigneur du Péloponnèse : D.A. Zakythinos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, p. 95, note 2. De même le biographe de Saint Nikon raconte comment des bandits de Laconie ont enlevé la fille d'un paysan qu'ils comptaient vendre : ἀπέμπολῃσαι γὰρ αὐτὴν διεσκόπουν καὶ πρὸς δουλείαν ἐκδοῦναι : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III, pp. 206-207.

5. Migne, *Patrologia Latina*, tome CCXVI, col. 337.

6. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 85-92.

7. Périodique *Πανδώρα*, tome I (1850), pp. 71 et suiv.

8. S. Kouguéas, *Ἑλληνικά*, tome I, p. 380, note 1.

prétendait avoir eu entre les mains l'original, aujourd'hui disparu, qui appartenait à une des familles de son diocèse, celle même qui profitait de la libéralité du prince.

Le despote se rapporte à un document antérieur par lequel il avait cédé aux frères Nicolas et Théodore Spanos (Ἰσπανός !) le privilège (ἐπρωεργετήθη) de posséder le nommé Pierre Kompis suivant les conditions (μεθ' ἧς στρατίας) que ce même acte stipule. Pierre Kompis, devenu vieux et impuissant à travailler, les bénéficiaires ont demandé au despote de leur céder, sous les mêmes conditions, son fils, Théodore Kompis, habitant déjà chez eux comme dans une famille (μὲν φαιμελίᾳ). Le prince, accordant satisfaction à cette requête, exprime l'espoir que les deux frères Spanos lui seront fidèles, ainsi qu'ils l'ont promis¹.

Malheureusement cet acte, se rapportant au privilège antérieur, ne donne aucune précision sur les clauses spéciales sous lesquelles la cession de l'homme était faite. Mais notre document, par sa forme extérieure, par sa langue et sa teneur, inspire les réserves les plus fondées². Aussi, jusqu'à une nouvelle trouvaille, sommes-nous en droit de le considérer comme un faux, fabriqué par les Spanos, la famille la plus anciennement attestée dans le Magne³.

Mais, si cet acte, en raison de son origine obscure, ne peut être retenu comme une source, son témoignage indirect, en tant que faux, n'est pas à négliger. Car il nous révèle des pratiques et des liens de dépendance qui, bien que connus à une période postérieure à la chute du Despotat, reflètent sans doute des situations plus anciennes. En y consacrant quelques brèves observations, nous complétons notre schéma rudimentaire sur la

1. La bulle d'argent a été reproduite dans Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 15-16.

2. Au point de vue diplomatique, il est à remarquer que les actes des Paléologues de Morée, Théodore Ier excepté, ne portent pas ordinairement la suscription Δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος : Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 80 et suiv. En ce qui concerne la langue, cette expression μεθ' ἧς στρατίας=καθ' ὃν τρόπον, est au moins insolite pour l'époque et pour le genre du texte auquel appartient notre document. Ce qui est plus significatif encore, la forme Ἰσπανός, due à une fausse étymologie, correspond à une tradition vivante chez les membres de cette famille jusqu'à nos jours et d'après laquelle celle-ci tirerait son origine d'un prince d'une maison d'Espagne réfugié dans le pays : St. Skopétéas, *Ἐγγραφα ἰδιωτικά ἐκ Δ. Μάνης τῶν ἐτῶν 1547-1830*, *Ἐπετηρίς τοῦ Ἀρχείου τῆς Ἱστορίας τοῦ Ἑλληνικοῦ Δικαίου*, fasc. III (1950), p. 108.

3. S. Kouguéas, *Περὶ τῶν Μελικῶν τοῦ Ταυγέτου ἐξ ἀφορμῆς ἀνεκδότου βυζαντινῆς ἐπιγραφῆς, Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, tome XV, No 3 (1950), pp. 19 et suiv. Sp. Skopétéas, *ibid.*, p. 108.

condition des personnes dans les campagnes du Péloponnèse byzantin.

Les phénomènes sociaux dont il sera question se rencontrent dans le Magne. L'aridité du sol y a de tous temps régi les conditions de la vie. Aussi est-il naturel de retrouver dans ce pays les formes d'organisation qui caractérisent les sociétés exposées sans cesse au péril : la solidarité du lignage¹, le groupement par l'assujétissement des faibles, l'institution de la *vendetta*, vengeance privée², les après conflits.

Jusqu'à une époque assez récente, mais surtout durant la domination turque, les habitants du Magne étaient divisés en trois classes : les Νικλιάνοι, les 'Αχαμνόμεροι et les Φαμέγιοι³. Les premiers formaient la classe dirigeante, les puissants, une aristocratie militaire. Ils habitaient des maisons à étages avec des tours, véritables forteresses, qui sont mentionnées déjà au début du XV^e siècle⁴. Ils avaient seuls le privilège d'exploiter les salines des côtes rocheuses. Puis venaient les 'Αχαμνόμεροι, les habitants des pays maigres. Ils constituaient la classe pauvre, mais indépendante et parfois adversaire de l'aristocratie. Les membres de celle-ci s'attachaient systématiquement à dépouiller les 'Αχαμνόμεροι de toutes les conditions matérielles qui auraient pu les rendre puissants et dangereux. Ils n'avaient même le droit d'habiter que des maisons basses sans tour et sans toiture en voûte.

La classe la plus intéressante au point de vue historique est celle des Φαμέγιοι, les gens de la famille, de la maison, les οἰκέται. Ils n'étaient cependant pas, comme ces derniers, des esclaves. Personnellement libres, ils se mettaient sous la dépendance et sous la protection des Νικλιάνοι. Le nom d'ἀκκουμπισμένοι, d'appuyés, par lequel ils sont aussi désignés, est à cet égard instructif. Vivant sous la tutelle des puissants, ils s'occupaient de leurs travaux et suivaient leurs maîtres dans les

1. Sur la question en général : Marc Bloch, *La société féodale. La formation des liens de dépendance*, pp. 191 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 195 et suiv.

3. Déjà L. von Maurer, *Das Griechische Volk*, (Heidelberg, 1834), tome I, pp. 180 et suiv. (trad. grecque par Chr. Pratsikas et E. Karastathis, tome I, Athènes, 1943, pp. 136-137), distingue deux classes, les μπουλουξήδες, chefs de troupes, et les Φαμέγιοι. Dans une étude récente, D. Vayakakos, Συμβολή εις τὰ περὶ Νικλιων-Νικλιάνων τῆς Μάνης, 'Αθηνῶν, tome LIII (1949), pp. 163-165, divise la population du Magne en trois classes. En dehors de cette étude, voir sur la question en général : J. Voyatzidis, Περὶ Νικλιάνων καὶ Φαμέγιων τῆς Μάνης, 'Αθηνῶν, tome XVIII (1906), pp. 59-62. S. Kouguéas, *Herkunft und Bedeutung von neugriech. Νικλιάνοι und Φαμέγιοι*, Glotta, tome I (1909), pp. 86-104. P. Zerlentis, Οἱ Νικλιάνοι τῆς Μάνης, 'Αθηνῶν, tome XXVIII (1916), pp. 275-284. D. Dómetrakos, Οἱ Νικλιάνοι, tome I, Athènes, 1949.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγειαι καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 242.

conflits armés qui mettaient aux prises les familles et les castes du pays. Les Φαμέγιοι payaient une redevance qui était connue sous les termes σοινίσι et κουβέλλι, mots qui désignent des mesures de capacité pour les céréales¹.

Il n'est point malaisé de reconnaître dans ces pratiques d'une société conservatrice la survivance d'institutions médiévales. Elles sont de nature à illustrer d'une façon vivante certains aspects de la condition des personnes sous le règne des despotes grecs.

VI. L'aristocratie terrienne.

Aspects politiques des phénomènes sociaux.

Dans sa définition de la féodalité, Ferdinand Lot a parlé de la «décomposition de la propriété conjugée à une décomposition de la souveraineté»². En étudiant l'ascension de la grande propriété du Péloponnèse, nous avons déjà distingué des aspects qui dépassent les cadres des phénomènes économiques et sociaux et qui acquièrent une importance politique. Résultat du dynamisme des siècles obscurs ou des pratiques administratives du Despotat, l'aristocratie de la terre participa effectivement à l'exercice du pouvoir. La revendication par celle-ci d'un rôle politique, la résistance de l'autorité, ont plus d'une fois suscité de puissants conflits. Ce sont ces conflits, considérés dans le mouvement de la décomposition de la souveraineté, qui feront l'objet du présent paragraphe.

Il importe tout d'abord de définir cette aristocratie qui détient la richesse et qui accapare le pouvoir. Elle est composée de deux groupes distincts, déterminés par leur origine. L'un comprend l'élément indigène, cette classe puissante par sa richesse foncière, anciennement et solidement établie sur le sol de la péninsule et dont des membres arrivent à s'introduire dans la hiérarchie civile et militaire de l'Etat; le second embrasse, au contraire, des éléments intrus : une aristocratie de fonctionnaires, attachée à la personne du prince, tirant sa puissance de la place qu'elle occupe auprès de celui-ci, et qui à la longue s'acclimata dans le Péloponnèse et acquiert des biens fonciers.

Jusqu'à une date tardive, l'aristocratie autochtone voyait avec méfiance et hostilité les intrus qui formaient l'entourage du despote et

1. D. Vayakakos, *ibid.*, p. 164.

2. F. Lot, dans *Histoire du Moyen Age*, tome I, p. 642.

qui de ce fait jouissaient de sa faveur. Suivant Mazaris, on traitait les nouveaux venus d'Ἀνατολικοί¹, terme qui n'est peut-être pas dépourvu d'un certain sens péjoratif. Cette hostilité, qui était d'ailleurs réciproque, semble remonter à un régionalisme vigoureux qui opposait, dès une époque plus ancienne, les provinces occidentales au centre et dont nous trouvons l'écho dans l'œuvre de Michel Choniates². Ce n'est que très tard, vers les dernières années de la vie du Despotat, que les limites des deux groupes finiront par se confondre en partie.

En dehors du besoin de confier l'administration du Despotat à des personnages à la fois expérimentés et sûrs, un autre facteur a favorisé l'installation dans la Morée de familles byzantines : la situation générale de l'Empire, l'étroitesse des services, incapables maintenant d'absorber les représentants d'une classe préparée pour la vie publique. On ne s'étonnera par conséquent point de retrouver dans cette minuscule cour de Mistra les plus grands noms de l'Empire, une pléiade d'administrateurs et de diplomates, les plus éminents des savants dont le prestige dépasse les limites du monde grec³.

Parmi les familles byzantines, nous citerons les Asans, descendants d'une dynastie bulgare apparentée aux Paléologues, les Lascaris, les Mélissènes, les Philanthropénos, les Francopoulos, les Raouls, les Disypatos, les Gémistos, les Diplovataces. Par leur richesse et par la place qu'elles occupaient dans la cour de Mistra, elles exerçaient une grande influence. Des monuments rarissimes nous ont conservé le portrait de membres de ces familles. Une fresque de Pantanassa représente, dans son somptueux costume, Manuel Lascaris Chatzikis, serviteur du despote Constantin, mort en 1445⁴. Une icône du couvent de Méga-Spilaion est encore plus intéressante. Devant la Vierge, est représenté un enfant.

1. Mazaris, éd. Boissonade, p. 181; éd. Ellissen, p. 245. Il est à noter que nous trouvons ce même terme d'Ἀνατολικοί plus tôt, dans la *Chronique de Morée* (vers 4555), où l'auteur désigne les troupes que Michel VIII a envoyées à Monemvasie.

2. Voir surtout une de ses lettres à Démétrius Drimys : Sp. Lambros, *Μιχαήλ Ἀχομινάτου τοῦ Χωνιάτου. Τὰ Σφρόμενα*, tome II, p. 83.

3. Cette tendance à chercher fortune dans la Morée est attestée, sous une forme satirique, dans la *Descente aux Enfers* de Mazaris (éd. Boissonade, pp. 117 et suiv., 163 et suiv.; éd. Ellissen, pp. 191 et suiv., 229 et suiv.) Holobolos, rencontré aux Enfers, conseille à Mazaris de se rendre en Morée où il serait comblé d'honneurs et d'argent. Trompé dans ses espérances, l'auteur dépeint les habitants sous des couleurs fâcheuses.

4. G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, planche 152, 4. Du même, *Inscriptions byzantines de Mistra*, op. cit., p. 139.

«La pâleur du visage fait ressortir les beaux tons chauds de la chevelure rouge, la pourpre de la chlamyde impériale ornée de cercles qui enferment tour à tour l'aigle à deux têtes ou deux dragons affrontés, enfin les rameaux verts déployés sur le tablion»¹. Une inscription et une épigramme nous renseignent sur l'identité du défunt et déplorent sa perte prématurée. Il s'appelait Jean Ducas, Ange, Paléologue, Raoul, Lascaris, Tornikès, Philanthropénos, Asan. L'inscription parle de la ὑψηλότητι καὶ φιλόχριστος δέσποινα αὐτοκρατορίσση, mais une lacune regrettable ne nous permet pas de préciser si notre personnage était un γόνος ou un δοῦλος de cette impératrice. Toutefois le poète pleure la mort de cette jeune branche coupée avant l'heure :

Ὡ μοι πρὸ ὥρας ἄνθος ἐκτετμημένον
 ἰδὲ πρὸ καιροῦ τοῦτο γ' ἐκκεκομμένον
 ἰδὲ κλάδον θάλλοντα Παλαιολόγων
 βασιλέων κρατίστων εἰς γῆν πεσόντα².

M. G. Sotirion pense que le défunt devait être un fils du despote Démétrius Paléologue, de son second mariage avec la fille de Paul Asan (1441), et qui, mort en bas âge, ne serait pas mentionné par les sources. Quant à l'impératrice, elle ne serait autre qu'Hélène-Hypomoné, femme de Manuel II, morte en 1450³.

Nous ne nous attarderons pas sur cette classe de hauts fonctionnaires qui résident à la cour et qui possèdent en même temps de grandes propriétés rurales⁴. En parlant du gouvernement et de l'administration du

1. G. Millet, *Portraits byzantins*, Revue de l'art chrétien, XLI (1911), p. 449. G. Sotiriou, *Ἡ εἰκὼν τοῦ Παλαιολόγου τῆς Μονῆς τοῦ Μεγάλου Σπηλαίου*, *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*, tome IV (1918), pp. 30-44.

2. G. Sotiriou, *ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, pp. 41 et suiv.

4. Les œuvres et la Correspondance de Jean Eugénikos nous révèlent quelques traits de la vie de cette classe dans ses domaines. Réfugié dans le Péloponnèse à cause des complications intérieures qui ont suivi le Concile de Florence (1439), le savant anti-unioniste s'est fait accorder par le despote une terre à Pétrina de Laconie, cette κόμη χρηστή dont il nous a laissé la description (*Κώμης ἐκφρασις* : Sp. Lambros *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 49-55). Il y vécut quelques années au milieu des paysans dont il loue l'industrie. Une tour dominait le village et contribuait à la sécurité des habitants. La paix qui régnait sur la contrée était propice à une vie contemplative consacrée à Dieu (*ibid.*, pp. 53-55). Obligé cependant de se rendre de nouveau à Constantinople, Eugénikos quitta sa terre de Laconie dont il confia la gestion à son ami Nicéphore Cheilas. Dans une lettre adressée à celui-ci, il

Despotat, nous avons rencontré ses membres les plus en vue. Il est, au contraire, urgent de venir à cette autre branche de l'aristocratie qui doit sa puissance à un processus inverse : la noblesse terrienne qui a été souvent appelée à accéder aux fonctions publiques ou qui a exercé un pouvoir de fait.

Des familles qui la composaient, nombreuses sans doute, mais dépourvues de toute distinction hiérarchique, quelques noms ont survécu. Sans parler des Sgouros, des Chamarétos¹, et des Doxapatris qui se sont illustrés lors de la conquête latine, nous citerons les Eudémonoinis, les Sophianos et les Mamonas² qui, lors de la prise de Monemvasie par les Francs (1248), étaient les maisons les plus nobles du pays³; dans le Magne, les Spanos⁴ et les Kavakès, famille seigneuriale et sénatoriale (ἐξ ἀρχοντικῆς τάξεως συγκλητικῆς), ainsi que se plaît à le noter un de ses membres, le copiste Démétrius Raoul Kavakès, écrivant à Rome en 1486⁵; à Guéraki, le sébaste Tzaousios Isaac (σεβαστὸς Τζαούσιος Ἰσαάκιος) dont parle une inscription sans date⁶. Un autre, Δημήτριος Τζαούσιος σεβαστὸς ὁ Ὑπερέβης est signalé en 1297⁷. Enfin une inscription de Longanikos, village situé aux confins de la Laconie et de l'Arcadie, mentionne, en 1374/1375, le sébaste Τζαούσιος Γεώργιος ὁ Πελεκάσης⁸.

Ainsi qu'il était naturel, Mistra attirait les grandes familles moréotes.

parle de Pétrina, assiégée de toutes parts et détruite par les «loups» du voisinage : κόμη πολλὰχόθεν τε πολιορκουμένη καὶ τοῖς ἔγγιστα λύκοις διορυττομένη (*ibid.*, p. 204). Cf. J. Voyatzidis, *Οἱ Πρίγκιπες Χειλάδες τῆς Λακεδαίμονος, Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome XIX (1925), pp. 197 et suiv.

1. Sur cette famille : N.A. Bees, *Οἱ Χαμάρετοι. Ἱστορικὸν καὶ γενεαλογικὸν σημεῖωμα*, Athènes, 1903.

2. A. Miliarakis, *Οἰκογένεια Μαμωνᾶ*, Athènes, 1902.

3. *Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, vers 2946 et suiv.

4. S. Kouguéas, *Περὶ τῶν Μελιγκῶν τοῦ Ταυγέτου ἐξ ἀφορμῆς ἀνεκδότου βυζαντινῆς ἐπιγραφῆς ἐκ Λακωνίας, Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, tome XV, 3 (1950), pp. 19-20.

5. Sp. Lambros, *Λακεδαιμόνιοι βιβλιογράφοι, Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome IV (1907), pp. 331-332.

6. C. Zesiou, dans *Βυζαντίς*, tome I, p. 145.

7. N.A. Bees, *Διορθώσεις καὶ παρατηρήσεις εἰς ἀφιερωτήριον τοῦ 1375 ἔτους πρὸς τὴν ἐν Μυστρᾷ μονὴν τῆς Παναγίας τοῦ Βροντοχίου*, extrait de *Νέα Σιών* (Jérusalem, 1907), pp. 3-4. S. Kouguéas, *ibid.*, p. 17, note 2, remarque que le mot Τζαούσιος n'est pas ici un nom de famille.

8. S. Kouguéas, *Βυζαντινὴ Ἐπιγραφή Λογκανίκου, Ἑλληνικά*, tome V (1932), p. 251. D.A. Zakythinos, *Une princesse française à la cour de Mistra au XIV^e siècle*, *Revue des études grecques*, tome XLIX (1936), pp. 62-63.

Celle des Πρίγκιπες Χειλάδες était des plus en vue. On y rattache le patriarche d'Antioche, Théodose (1278-1283). Nicéphore Cheilas qui vécut dans la première moitié du XV^e siècle, était un personnage influent et non dépourvu d'intérêts intellectuels¹. On signalera aussi Jean Polémianitès, πανσέβαστος σεβαστὸς οἰκεῖος τῷ κραταίῳ καὶ ἀγίῳ ἡμῶν αὐθέντῃ καὶ βασιλεῖ, mentionné dans une note de copiste en 1311²; les Τζαούσιοι οἱ Ἑλαδᾶδες, ainsi que le protoallagator Platyntéris, connus par une inscription de 1330³. Jean Platyntéris se rendait, en 1421, à Rome comme ambassadeur de Manuel II⁴. Les noms des Mavropappas, des Sgouromallis, des Lampoudios, des Léontarios, des Mélikis, des Trivolis reviennent dans les sources. Léon Mavropappas était en 1296 chef d'un détachement de mercenaires⁵ et Théodore est cité dans un texte de 1316⁶. Georges Sgouromallis, protoallagator, est mentionné vers 1293⁷. Une notice bibliographique de 1426 parle d'un certain Matthieu Paléologue Sgouromallis, péloponnésien et spartiate⁸. Ce fut encore un Paléologue Sgouromallis qui rendit Karytaina aux Turcs en 1460⁹. Un Lampoudios était chef de la révolte contre Manuel Cantacuzène (peu après 1348) et un autre gouvernait Astros vers 1407¹⁰. A la même famille appartenait le sébaste Matthieu Lampoudis qui, au XV^e siècle, copiait des manuscrits grecs à Ferrare et à Florence¹¹. La famille des Léontarios a été surtout illustrée par l'homme d'Etat et général Démétrius¹². On attribue ordinairement le nom des Mélikis à Mélik, ce chef des troupes turques du Péloponnèse qui se révoltèrent, en 1264, contre le sébastocrator Constantin. Manuel Raoul Mélikis reconstruisit, en

1. J. Voyatzidis, *op. cit.*, pp. 195 et suiv. Une inscription de Chrysapha de Laconie de l'année 1367/1368 cite un certain Elie Cheilas : M. Galanopoulos, *Ἐκκλησιαστικαὶ σελίδες Λακωνίας*, (Athènes, 1939), p. 176, note 2.

2. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome IV, pp. 164 et 357. Ce personnage est également mentionné dans le chrysobulle d'Andronic II en faveur de Brontochion (1320): G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 113.

3. G. Millet, *ibid.*, p. 123.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 126.

5. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 65.

6. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 53.

7. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 63 et notes 2 et 3.

8. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome IV, p. 183.

9. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 270.

10. *Ibid.*, pp. 98-99 et 164.

11. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, tome IV, pp. 176 et suiv.

12. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 201 et note 2.

1440, le pont de l'Alphée près de Karytaina¹. Plus d'un membre de la famille Trivolis s'est distingué à Mistra. Un d'entre eux était secrétaire du despote Théodore I^{er} et correspondant de Manuel II. L'on connaît aussi Démétrius Trivolis, «péloponnésien de Sparte», copiste et bibliophile, qui, après la conquête de la Morée par les Turcs, erra en Italie et en Crète pour se fixer définitivement à Corfou. Michel Trivolis, né vers 1470, sera le célèbre Maxime le Grec des Russes².

Nous sommes très mal renseignés sur la noblesse des autres régions et villes. On mentionne les Phanaras à Jannitza de Messénie³, les Eléavoulkoi (Ἐλεάβουλκοι) à Kalamata⁴, les Corcondiles (Ἀκροκόνδυλοι) à Arachova la Grande⁵, les Micronas dans la contrée de Scorta⁶, Constantin Démétropoulos dans la région d'Aigion⁷, les Zassy (peut-être Tzaousios) à Kalavryta. On connaît Jacques Zassy, «le plus vaillant homme d'armes que li empereur eust en tout le pays de la Morée», et son cousin germain, Photios. Ce dernier, propriétaire de domaines dans la Corinthie, eut à supporter les mauvais traitements de Gautier de Liedekerke et tua, en 1292, le seigneur de Vostitza Guy de Charpigny croyant tuer son adversaire⁸. Enfin, les archives de la famille Leonessa nous révèlent des membres de l'aristocratie terrienne de Patras : les Paléologues Dermokaitès et les Rossotas⁹, les Vlachopoulos, les Spanopoulos, les Korressis¹⁰.

On est loin d'avoir épuisé les renseignements des sources et ces sources ne nous ont laissé voir qu'une partie minime des familles qui composaient l'aristocratie terrienne de Morée : celles pour la plupart qui, directement ou indirectement, se sont rapprochées du gouvernement central et de son administration. Nous ignorons tout de cette petite noblesse locale qui, loin de la cour, repliée sur elle-même et récalcitrante, dominait la société des campagnes et assumait un rôle politique. Cepen-

1. N.A. Bees, Μανουήλ Ραούλ Παλαιολόγος Μελίχης, ὁ ἀνακτατορὴς τῆς παρὰ τὴν Καρύταιναν γεφύρας καὶ βιβλιογράφος, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 189-190.

2. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 316 et suiv. A. Oleroff, *Démétrius Trivolis, copiste et bibliophile*, Scriptorium, IV, 2, pp. 260-263. G. Papamichaël, Μάξιμος ὁ Γραικὸς ὁ πρῶτος φωτιστὴς τῶν Ρώσων, Athènes, 1951.

3. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 62.

4. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 349-350.

5. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 65.

6. *Ibid.*, p. 67.

7. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 239-240.

8. *Livre de la Conquête*, §§ 674 et suiv., pp. 268 et suiv.

9. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 231-232.

10. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 181, 187, 199, 209, 222, 223, 225 et passim.

dant, à défaut de témoignages écrits, l'onomastique du pays pourrait être de quelque utilité dans nos recherches.

Les toponymies, a-t-on remarqué, sont «des inscriptions gravées sur le sol»¹. Examinées avec une méthode rigoureuse et aussi avec beaucoup de circonspection, elles complètent souvent les données des sources. En effet, toutes les contrées du Péloponnèse, même les plus fermées, conservent des noms de lieu dont l'origine remonte à des noms de familles byzantines. Ils sont d'habitude énoncés au génitif qui désigne le propriétaire, le seigneur local. Des villages florissants, des agglomérations moins en vue, des localités obscures, conservent encore aujourd'hui le souvenir de cette aristocratie terrienne. La liste en serait très longue ; aussi se bornera-t-on à citer quelques exemples représentatifs². Le gros bourg de Léontari, dans l'éparchie de Mégaloполиς, porte le nom d'une famille dont les membres se sont distingués dans l'histoire du Despotat. On n'a pas non plus de peine à reconnaître les grandes familles byzantines dans les noms de villages et d'agglomérations de l'Elide : Kavassila, Varda, Vranà, Kourtessi, ni dans ceux de l'Achaïe : Romanou, Svirou, Pothou, Chandrénou, Tourniki, Asani, Douka. Dans l'éparchie de Triphylie, le petit village de Rontaki conserve le souvenir d'une ancienne famille du Péloponnèse, des Rentakios, dont les membres sont attestés dès le début du X^e siècle³. On doit y ajouter les noms des familles albanaises qui subsistent dans mainte région de la péninsule, particulièrement en Corinthie : les Spata, Liossa, Mazaraki, Mazi, Kriékouki, etc.⁴

Très tôt, l'aristocratie terrienne, évinçant partout l'administration impériale, s'est emparée des places-fortes de la campagne. Nicéas Choniata signale ce mouvement qui s'est accentué à la veille de la conquête

1. A. Miliarakis, Μεσσαριά, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome IV (1892), p. 423.

2. C. Sathas, *Documents inédits*, tome IV, pp. XLV et suiv. Sp. Lambros, Περι-συλλέξατε τὰς λακωνικὰς τοπωνυμίας, Σπαρτιατικὸν Ἡμερολόγιον, tome X (1909), pp. 29-35. Du même, Αἱ κατὰ γενικὴν τοπωνυμίαν τῆς Πελοποννήσου, Νέος Ἑλληνομνημων, tome XVII (1923), pp. 78-81. P. Doukas, Ἡ Σπάρτη διὰ μέσου τῶν αἰώνων, (New York, 1922), pp. 564 et suiv. C. Eliopoulos, Τὸ Τοπωνυμικὸν τῆς Ἠλείας, Ἀθηνᾶ, tome LII (1948), pp. 145 et suiv. Indications bibliographiques sur les toponymies du Péloponnèse en général : C. Eliopoulos, Βιβλιογραφία τῆς Πελοποννησιακῆς Λαογραφίας καὶ Γλωσσολογίας ἀπὸ τοῦ ἔτους 1830, Athènes, 1937.

3. Sur cette famille : N. A. Bees, Τὰ ἀποσπάσματα Βυζαντινῶν Κτηματολογίων τοῦ Βατικανοῦ καὶ τῆς Περτροπόλεως, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, tome XX pour 1945, (Athènes, 1949), p. 185, note 3.

4. J. Poulos, Ἡ ἐποίκησις τῶν Ἀλβανῶν εἰς Κορινθίαν, pp. 49 et suiv.

latine des hommes vils, a-t-il écrit, n'ont pas hésité à se tourner contre leur propre patrie ; ayant occupé des places-fortes et des forteresses escarpées, d'aucuns même des villes munies d'enceintes, se sont attribué de misérables tyrannies : « εἰς ὅλοσχερῇ φιλοτιμίαν κατὰ τῆς ἑαυτῶν πατρίδος ὑπεκκαέντες, ἀνδραποδώδεις ἄνθρωποι, τρυφῇ καὶ ταῖς ἁλλοδαίς ἀπονοίας διεφθαρμένοι, ὀχυρωμάτων καὶ φρουρίων ἀποτόμων λαβόμενοι, οἱ δὲ καὶ πόλεων ἐντειχίσεων ἐπιβάντες, κακοδαίμονας τυραννίδας περιεβόλοντο »¹.

Sous le Despotat, la noblesse régionale détient des châteaux et des villes. L'anarchie dans laquelle est tombée la principauté d'Achaïe, a sans doute favorisé son ascension. Toutefois, des textes rares, mais précis, témoignent de ce phénomène. La poésie politique de Parori, ce curieux document qui se rapporte aux débuts du gouvernement de Théodore I^{er} et sur lequel nous aurons à revenir, parle des πόλεις et χωρὰι que les seigneurs récalcitrants avaient occupées². Manuel II, se rapportant à ces mêmes difficiles débuts de son frère, mentionne encore les villes que ce despote a réduites : « οὐ γὰρ δυσμενῶν εἶλε πόλεις, τὰς μὲν πολιορκήσας τε καὶ παραστησάμενος, τὰς δ' αὐτοβοεῖ τῷ πολέμῳ, τὰς πλείους δὲ καὶ φθασάσας τὴν τῆς στρατιᾶς ἔφοδον καὶ πρὶν τοῦ ταύτην ἐγγυὺς γενέσθαι παραδοθείσας ; »³.

Il en est de nouveau question, à l'occasion des voyages que l'empereur Manuel a entrepris en Morée dans l'intention d'organiser la défense du pays et de soumettre l'aristocratie rebelle : « τὰ φρούρια λύσας αὐτῶν, οἷς θαρροῦντες ἂν μὴ θέμις δρᾶν ἐβουλεύοντο »⁴. Mazaris mentionne les πολίχνια τῶν μικρῶν καὶ κιβδήλων καὶ δολίων καὶ παμμιάρων καὶ οὐδένων τοπαρχῶν⁵.

De cette façon, la puissance de la noblesse terrienne et régionale ne se bornait pas aux domaines économique et social. La grande propriété allait de pair avec la décomposition de la souveraineté, avec le partage du pouvoir. Impuissant, le gouvernement central se contentait d'une domination mal établie, sinon nominale, et d'une fidélité qui ne résistait pas à la moindre épreuve. Aussi, malgré les affirmations des historiens attachés aux familles régnantes, existait-il constamment dans la Morée byzantine des foyers de réaction et de troubles qui, par moments, dégénéraient en conflits ouverts.

Nous avons plus d'une fois assisté à une anarchie vraiment féodale.

1. Nicétas Choniates, pp. 840-841.

2. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 151.

3. Sp. Lampros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 42.

4. *Ibid.*, p. 242.

5. Mazaris, éd. Boissonade, p. 181 ; éd. Ellissen, p. 246.

Celle-ci revêt d'habitude deux formes : antagonisme entre les différents seigneurs, d'une part ; lutte entre le gouvernement central et la noblesse, de l'autre. Ayant traité ailleurs les détails de ces conflits¹, nous n'en rappellerons ici que les traits saillants.

On cherchera en vain des cas précis qui illustrent l'antagonisme des archontes locaux et leurs conflits acharnés. On prononcerait difficilement les noms d'une personne ou d'une région. Les historiens, les panégyristes, les épistolographes, des personnages qui ont vécu dans l'entourage des princes, ces princes eux-mêmes, décrivent les situations, mais ils s'abstiennent de donner des détails, comme s'ils répugnaient à trop remuer des événements présents à toutes les mémoires. On se reportera en premier lieu à ce long passage où Jean Cantacuzène expose la politique de son fils Manuel, despote de Morée (1348-1380). Au moment où ce prince prit possession de son gouvernement, la péninsule se trouvait dans un état d'anarchie. L'oeuvre restauratrice des Cantacuzènes en fut retardée. Les seigneurs locaux supportaient tout plutôt que de ne point se mutiner et de ne pas persévérer dans leurs moeurs. « Ni l'adversité, remarque Jean VI, ni la prospérité, ni le temps qui rompt tout n'arrivent à supprimer la haine que portent les uns contre les autres. Durant toute leur vie, ils restent des ennemis et même en mourant ils lèguent à leurs enfants leurs différends comme un héritage »².

On reparle de ces conflits à mainte occasion. Nous ne retenons cependant ici qu'un seul texte : la lettre que Manuel II Paléologue adressa de Morée au patriarche Euthyme. « Il semble, y dit l'empereur, que c'est la destinée du Péloponnèse, et cela depuis longue date, de préférer les rixes intestines à la paix. Même si l'un ne fournit pas à l'autre un prétexte de différend, personne n'est assez naïf pour ne pas en inventer de soi-même ; car tous veulent, cédant à leur nature, faire usage des armes — et s'ils les employaient là où il faut, leur situation serait meilleure. Et moi, étant au courant de tout cela, je ne me soucie de rien autant que d'arriver à les réconcilier entre eux. Ces soucis m'ont souvent empêché de manger et de dormir et j'ai négligé tout à fait les choses nécessaires »³.

L'anarchie qui régnait dans le sein de la noblesse entravait tous les efforts de redressement. Et bien que le gouvernement de Mistra eût pu tirer quelque parti de ces antagonismes, sa position en était atteinte.

1. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 98 et suiv., 125 et suiv., 170 et suiv., 247 et suiv.

2. Cantacuzène, III, p. 86.

3. E. Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, pp. 77-78.

Elle devenait vraiment précaire toutes les fois que cette noblesse s'armait contre le despote. Au début de leur règne, Manuel Cantacuzène et Théodore I^{er} Paléologue furent réduits à une situation alarmante. Un empereur de Byzance, Manuel II, fut obligé de se rendre plus d'une fois en Morée pour consolider le gouvernement de son fils, le despote Théodore II.

Les textes qui se rapportent aux troubles féodaux sous Théodore I^{er} et aux voyages de Manuel II méritent d'attirer tout particulièrement notre attention. Nous citerons en premier lieu la «poésie politique» de Parori. C'est une pièce de quatre-vingt-sept vers que Michel Fourmont a copiée, en 1730, sur des colonnes de marbre de la Vierge de Parori, petit village près de Mistra. Les colonnes, comme l'église, ont disparu depuis¹. La poésie fut très probablement écrite peu après 1388/1389 et «projette un jour singulier sur les conditions sociales et politiques du despotat de Morée sous le gouvernement de Théodore I^{er} Paléologue»². En voici les passages les plus essentiels :

«Théodore Paléologue, despote, prince de sang impérial, quittant Constantinople sa patrie est venu chez nous comme seigneur de ce pays. Les gens du pays, désobéissants, hostiles, malfaisants, fourbes, ingénieux au mal, de mœurs détestables, adonnés à l'envie, au mensonge, aux rixes, aux meurtres, foulant aux pieds leurs serments, ravissant le bien d'autrui, comme épris de discorde mettaient tout à sang, cherchant à le dépouiller du trône, à le jeter hors du pays, à le faire mourir pour rester sans maître. Ils convertirent en honte la gloire de leurs pères, se livrant eux-mêmes aux Latins, juste ciel ! Avec leur concours ils exterminèrent les habitants.

Eux donc agirent ainsi, mes amis, pendant cinq longues années, hélas, ne respirant que guerre au pouvoir légitime. Lui, valeureux, sensé, caractère simple, lumière de science, dénué de malice, âme droite, comme savent tous ceux qui le connaissent, pacifique et aimant le bien — ainsi il apparaissait aux yeux de tous — bienfaisant, miséricordieux, clément, tel un autre «Père-aimant-ses-enfants» chérissant ceux du pays, plein de douceur, providence des étrangers, refuge pour tous comme Joseph en Egypte, pourvoyant libéralement aux besoins des hôtes, admirable aux yeux mêmes de ses ennemis, il désirait relever la puissance romaine, amoindrie par les gens du pays qui prétendaient commander même à l'autorité du despote, se mordre mutuellement, allumer des incendies, provoquant des massacres quotidiens : confusion pour nous, accroissement de la puissance latine. Et je pourrais dire pis et davantage.

Et voici ce que le prince rendait aux Romains en échange de leur indiscipline : Délivré de l'argile et de la briqueterie sous la férule des Latins, ces nouveaux pharaons,

1. Cette poésie a été publiée, d'après les notes de Fourmont, par G. Millet, *op. cit.*, pp. 151-154. Le R. P. R. Loenertz en a donné une traduction en français : *Pour l'histoire du Péloponèse au XIV^e siècle*, Etudes Byzantines, tome I (1943), pp. 159-161. Nos citations sont prises à cette traduction.

2. R. Loenertz, *ibid.*, p. 159.

durs chefs de corvée ! Ils ont reçu villes et terres pour avoir comploté la mort du despote, comme il arriva jadis pour l'héritier de la vigne selon ce que dit le Christ dans la parabole. Eux qui n'avaient pas voulu connaître le Dieu qui les façonna, les malheureux !

Souvent le prince envoya des ambassadeurs à ces hommes, recherchant leur amitié pour faire l'union dans le pays. O disgrâce, jamais on ne l'écoula. Ne supportant plus la conduite insensée de ceux qui ourdissaient des troubles nouveaux tous les jours et tenaient des propos qu'il n'est pas permis, il recrute une armée à contre-cœur, pris qu'il était entre le devoir, l'angoisse et le chagrin. Il enrôle des hommes puissants, des guerriers féroces, fils d'Agar, pour se mesurer avec les Latins. Mais son espoir, il le place dans notre Christ qu'il a constamment dans son cœur, le suppliant d'infliger au plus vite leur châtement aux coupables, dévastateurs du pays, dont il avait reçu injure sur injure³.

Manuel Paléologue, dans son Oraison funèbre à Théodore I^{er}, confirme ces renseignements, en adoucissant toutefois certains détails fâcheux. Il montre comment les barons mal intentionnés (δυσμενεῖς)⁴ ont été dépouillés de leur arrogance et obligés à fournir des impôts et servir leur prince par les armes, eux qui jadis ne se servaient des armes que pour détruire le pays⁵.

Les deux sources, l'Oraison funèbre et la Poésie politique de Parori, ainsi que d'autres documents, parlent des complications internationales qui naissaient de ces troubles intérieurs. Les rebelles n'hésitaient pas à faire cause commune avec les Navarrais et Venise ne manquait pas d'exploiter les difficultés du gouvernement de Mistra⁶. Manuel II déplore la trahison des seigneurs grecs⁷. Il se garde cependant d'ajouter que Théodore I^{er} lui-même ne conserva son trône que grâce à l'intervention des Turcs. Une armée, commandée par Evrenos-beg, envahit la Morée, très probablement dans le courant de l'automne 1387⁸. Ce sont les hommes puissants, les guerriers féroces, les fils d'Agar, dont parle l'inscription de Parori. Le triomphe du despote fut triste. L'auteur de la Poésie politique lui-même signale les hauts-faits accomplis alors, mais il ne peut pas s'empêcher de noter que «le peuple chrétien a souffert beaucoup de tourments»⁹. D'ailleurs Théodore ne cessa pas d'être

1. *Ibid.*, pp. 159 - 161.

2. Le mot-δυσμενεῖς, employé ici comme un terme pour ainsi dire technique, se rencontre également dans l'inscription de Sainte-Sophie et désigne les rebelles qui ont troublé le règne de Manuel Cantacuzène : G. Millet, *op. cit.*, p. 145.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 42-43.

4. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 130-131.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 67.

6. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 168-169.

7. *Ibid.*, p. 161.

détesté par ses vassaux: «ipse Despotus hodiatur ab omnibus suis» notaient les châtelains vénitiens de Coron et de Modon le 1^{er} avril 1397¹.

Un des épisodes les plus caractéristiques est celui qui se rapporte à Monemvasie. On sait que les membres de la famille Mamonas y étaient établis en véritables maîtres. Plus que tout autre seigneur, ils ont soutenu la lutte contre les Paléologues. Impuissant à les réduire, Théodore I^{er} céda la ville à Pierre Grimani, châtelain vénitien de Coron. Le 29 mars 1384, Venise autorisa son agent à accepter cette offre. Il n'est pas certain que Grimani ait pu prendre possession de Monemvasie. Toutefois, Mamonas, dépossédé, eut recours à Bajazet. Convoqué à Serrès (automne 1393 ou hiver 1393-1394), Théodore dut se soumettre aux volontés du sultan et la ville avec son district fut occupée par les Turcs. Mais, évadé dans des circonstances dramatiques², il parvint à se rendre en Morée où il organisa sa défense. Après avoir récupéré les places-fortes secondaires de la région de Monemvasie, il mit le siège devant la ville. A sa demande, le sénat de Venise consentit, le 24 juillet 1394, à appuyer le despote dans cette entreprise en faisant croiser ses galères devant la rade pour empêcher les Turcs de se ravitailler. Monemvasie finit par se rendre³. La famille des Mamonas fut ainsi évincée. Un de ses membres, Grégoire Mamonas, finira ses jours, dans le courant de l'hiver 1416-1417, comme gouverneur d'une des villes de la Mer Noire⁴.

D'autre part, les textes qui se rapportent aux voyages entrepris par Manuel II dans la Morée, vers 1408 la première fois et ensuite en 1415/1416⁵, nous révèlent que la situation intérieure du Despotat n'était pas moins critique. A travers les louanges des panégyristes qui se sont occupés des voyages impériaux, nous saisissons les grandes difficultés auxquelles l'empereur était en butte. Tous dépeignent avec les couleurs les plus sombres l'esprit de révolte qui régnait parmi les habitants, leur cruauté, leurs mœurs barbares. Et, bien que ces écri-

1. Cité par N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, tome I, pp. 282-283. D. A. Zakythinos, *ibid.*, p. 130.

2. Manuel II : Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 60 et suiv. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 154 et suiv.

3. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 181 et suiv.

4. Phrantzès, p. 113 (Papadopoulos).

5. Sur le deuxième de ces voyages, cf. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 167 et suiv. On confond d'habitude — et nous avons confondu — ce deuxième voyage avec celui que l'empereur a entrepris peu après la mort de Théodore I^{er}, vers le mois de septembre 1408. Sur le premier séjour de Manuel en Morée et sur les textes qui s'y rapportent, on consultera notre étude *Μανουήλ ὁ Παλαιολόγος καὶ ὁ καρδινάλιος Ἰσίδωρος ἐν Πελοποννήσῳ* qui paraîtra dans les *Mélanges Octave Merlier*.

vains exagèrent à dessein la gravité du mal pour rehausser davantage le mérite du bienfait, l'impression n'en est atténuée qu'en partie. «Ces habitants, nous dit-on, en apparence pieux, sont en vérité impies et plus sauvages que les bêtes féroces, n'obéissant ni à Dieu ni aux lois de la nature ; l'avidité, les rapines, le sang de leurs compatriotes font leur joie ; ils rivalisent d'efforts avec les marchands d'esclaves et même ils l'emportent sur eux et gagnent ainsi l'impiété comme couronne»¹. Manuel Paléologue serait arrivé à adoucir ces mœurs soit par la persuasion soit par la force, ayant détruit les forteresses sur lesquelles les rebelles s'appuyaient pour se livrer à leurs méfaits². Il aurait obtenu la pacification du pays en expulsant ceux qui aspiraient à la tyrannie (τυραννίδος ἐπειλημμένους ἐξελών τινας)³.

Il n'en fut rien. Les grands travaux de fortification que ce même empereur a entrepris, en 1415, à Corinthe, ont une fois de plus démontré les côtés faibles de l'organisation sociale du Péloponnèse. Pour se soustraire aux impôts que la défense de l'Isthme rendait nécessaires, les contribuables abandonnaient le territoire grec pour se réfugier dans les possessions vénitiennes⁴. Plus encore, les grands seigneurs s'opposèrent ouvertement à la politique de Manuel II. La défense de la péninsule aurait exigé des sacrifices de leur part et, ce qui était plus à craindre, aurait consolidé la position du gouvernement de Mistra. Aussi les archontes locaux (τοπάρχαι) se sont-ils concertés pour contrecarrer les projets de l'empereur. Ils se sont insurgés et ont menacé de détruire le rempart érigé pour leur propre salut. Parmi les rebelles, les sources ne nomment que Crocodilos et Eléavoukos, membres de familles connues du Péloponnèse⁵. Manuel dut avoir recours à la force. Il battit les seigneurs récalcitrants qui furent faits prisonniers⁶. Si nous croyons Chalcocondyle, ils furent emmenés à Constantinople⁷.

La décomposition féodale gagna de plus en plus le Despotat, malgré les succès éphémères de certains de ses chefs, comme Constantin Paléologue⁸. Des facteurs extérieurs et intérieurs favorisaient l'émanci-

1. Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 239-240.

2. *Ibid.*, p. 242.

3. *Ibid.*, p. 166.

4. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 170 et suiv.

5. Mazaris, éd. Boissonade, p. 179 ; éd. Ellissen, p. 241.

6. *Ibid.*, pp. 178 et suiv., 242 et suiv. Chalcocondyle, tome I, p. 173 (Darkó). Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 242 et suiv. Du même, *Βραχέα Χρονικά*, p. 36. Du même, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome II (1905), pp. 452 et suiv.

7. Chalcocondyle, *ibid.*, p. 173.

8. Le gouvernement de Constantin Paléologue a été, à ce point de vue, une époque

pation de l'aristocratie terrienne. Depuis 1428, le pouvoir était partagé entre différents membres de la famille régnante. La rupture de l'unité de l'Etat du Péloponnèse, puis les dissensions voire même les conflits ouverts entre les despotes, contribuaient au démembrement. La situation empira depuis que les Turcs, véritables souverains, commencèrent à intervenir dans les affaires de la péninsule. Aux yeux des vassaux, le pouvoir du gouvernement de Mistra paraissait amoindri. La révolution qui suivit la prise de Constantinople dévoila toute sa faiblesse. Il importait dorénavant aux grandes familles de Morée de briser tout lien avec les princes grecs et de rechercher la suzeraineté immédiate du sultan. Et nous considérons comme le symptôme le plus grave de dislocation, cette démarche que nous révèle une lettre de Mahomet II en date du 26 décembre 1454. Elle est adressée à des notables du Péloponnèse : à Sphrantzès, Manuel Raoul, Démétrius Lascaris, aux familles des Diplovataces, Kavakès, Pépagoménos, Francopoulos, Sgouromallès, Mavropappas, Phi-

de redressement. La réforme administrative que ce despote a entreprise, tendait justement à établir partout l'autorité centrale. Nous voudrions citer ici un texte important sur lequel Constantin Sathas a déjà attiré l'attention ("Ελληνες Στρατιῶται ἐν τῇ Δύσει, extrait de la revue 'Εστis, 1885, p. 11). C'est un passage d'un Θρήνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως (éd. Ellissen, *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, III, pp. 112-114), où le versificateur parle des débuts douloureux de Constantin Paléologue, dernier empereur de Byzance :

Ἀπὸ ἀρχῆς ἐφάνηκεν ἡ δολερή σου τύχη.
Ἐχάλασες, βράχμοιρε, τὸ κάστρον τῆς Κλαρέντζας,
Τοὺς πύργους, τὰ θεμέλια του, ὅλα ἐξεργίζωσές τα·
Αἱ ἐκκλησιαί ἐχάλασαν, οἱ καλογῆροι ἐκλάτταν,
Οἱ ἄρχοντες μὲ τοὺς πτωχοὺς μεγάλην λύπην εἶχαν·
Τὰ σπέρματα τῶν ἐχάλασες, ἐκεῖνοι ἐξωρισθῆκαν,
Γυναῖκες καὶ παῖδες τῶν ὅλα ἐξωλοοθρευθῆκαν,
"Ὅλοι ἐξωρισθῆκαν, μέγαλον κρῖμαν ἦτον.
Τίς ἦτον ὁποῦ σ' ἔδωκεν τὴν συμβουλὴν ἐκείνην;
Κακὴ βουλὴ ἦτον εἰς ἐσέ, ὡς ἔδειξε τὸ τέλος.
Καὶ ἀπὸ τότε ἔδειξεν ἡ ἄτυχός σου μοῖρα.
Ἔδε κρῖμαν ὁποῦ ποικες ἐκείνην τὴν ἡμέραν!

La *Chronique brève* (Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 17, 14 et suiv., 54, 41 et suiv.) fait allusion à cet événement. Cette source rapporte que le despote Constantin mit en ruines la forteresse de Clarentza, après l'avoir rachetée de la part des pirates Catalans qui l'avaient occupée, en 1430, au nom de leur allié, Pandolphe Malatesta, archevêque latin de Patras (D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 209). Constantin Sathas croit que la destruction de Clarentza a trait à la lutte que les despotes de Mistra ont menée contre l'aristocratie féodale.

lanthropénos, Petro-Bua. Tous ces représentants de la noblesse moréote avaient demandé de se mettre sous la protection de l'empereur turc. Exauçant leur vœu, Mahomet II garantit la vie de ces seigneurs et celle de leurs enfants, ainsi que la libre jouissance de leurs biens¹.

La société du Péloponnèse, sous le Despotat, est articulée suivant le schéma des extrêmes : en face de l'aristocratie fonctionnariste ou terrienne, il ne reste que la classe inférieure composée pour la plupart de travailleurs agricoles. De même que dans d'autres sociétés, « la classe moyenne a disparu partout et partout il ne demeure plus en présence que l'extrême pauvreté et l'extrême richesse »².

L'explication de ce phénomène qui est commun à bien des groupes sociaux et à bien des périodes historiques, il faut la rechercher dans le déséquilibre qui est lui-même le résultat de deux facteurs primordiaux : du caractère de l'économie et de l'insuffisance du pouvoir central. Malgré un certain mouvement commercial et un artisanat relativement prospère, la Morée byzantine s'est limitée à une économie fermée. La terre faisait sa richesse et déterminait la différenciation sociale. Rares étaient les villes qui exerçaient une fonction vraiment urbaine. Aussi la société du Despotat n'a-t-elle pas pu fournir une forte classe citadine ni une classe travaillante nombreuse. Elle est restée jusqu'à la fin figée dans des cadres surannés et, partant, incapable de renouveler sa structure.

La classe dirigeante ne fut par conséquent issue que de la société rurale. Une longue tradition, dont nous avons expliqué les origines lointaines, la rattachait à la grande propriété. Ici encore, la classe moyenne fut broyée. Le pouvoir byzantin, rétabli dans la péninsule, ne pouvait donc compter que sur la noblesse de la campagne. Mais, dès les premiers temps de la reconquête, il apparut que l'autorité centrale rencontrerait inévitablement la réaction de cette dernière. Il a fallu lui opposer une aristocratie intruse et fonctionnariste. Les princes grecs sont arrivés à retenir par moments la féodalité récalcitrante, mais ils ne l'ont jamais matée. Ils finirent par succomber sous ses coups. De graves événements ont encouragé les facteurs de décomposition et accéléré la ruine du Despotat.

Dans ces conditions, un particularisme, accentué par la configuration du pays, domine la vie de la péninsule. Des régions entières vivent repliées sur elles-mêmes, difficilement accessibles aux agents de l'administration, livrées en réalité aux représentants d'une noblesse locale

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, p. 290.

2. R. Cohen, *La Grèce et l'hellénisation du monde antique*, (Paris, 1939), p. 580.

qui sont sans cesse portés vers la rebellion et qui sont jaloux les uns des autres. Leurs conflits influencent les relations d'homme à homme, cependant que le particularisme crée des formes de civilisation arriérées. Les fins lettrés de Constantinople n'ont pas pu saisir les rudes réalités dans lesquelles évolue la vie de la société du Péloponnèse. Ils déplorent les mœurs et les coutumes barbares, la cruauté, la fourberie. Mazaris est un des plus représentatifs. Auteur satirique, il exagère sans doute, mais son témoignage n'est pas dépourvu de valeur. «Si tu veux, dit-il, examiner l'âme des Péloponnésiens et les injustices qu'ils commettent jour et nuit au détriment l'un de l'autre, les sentiments qu'ils ont envers l'empereur, et les crimes auxquels ils se livrent et les conventions entre eux, les parjures et les meurtres, tu trouveras les âmes de tous ceux-ci orgueilleuses, respirant le meurtre, avides, enflées d'orgueil et se réjouissant toujours de rixes sanglantes ; tu trouveras la foi toujours faussée et pleine de duperie et de ruse ; tu trouveras enfin que chacun d'eux, dans ses rapports avec les autres, fait en quelque sorte trois parts de lui-même : car différent en lui ses paroles, ses pensées et ses actions»¹.

1. Mazaris, éd. Boissonade, pp. 170-171; éd. Ellissen, pp. 235-236. Nous avons parlé plus haut, pp. 204 et suiv., des versements et des prestations dont le paiement était redevable envers le propriétaire du domaine. Il convient d'y ajouter les redevances dites *γεώμορα* dont il est question dans le rapport au patriarche du métropolitain de Monemvasie Isidore (peu après 1426) : Sp. Lambros, Νέος Έλληνισμός, tome XII, p. 261.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES FINANCES

Après la fondation du Despotat (1348), la Morée byzantine semble avoir joui d'une autonomie financière. Aucune source, que nous sachions, ne parle d'une dépendance de Constantinople. Si jamais il y eut des rapports financiers entre l'Empire et la principauté vassale, ils durent se borner dans le sein de la dynastie. Avant 1348, les possessions grecques du Péloponnèse, traitées de province, étaient financièrement soumises à l'administration du centre.

Pendant cette première période (1262-1348), la gestion des finances de Morée était confiée à un haut fonctionnaire qui siégeait à côté du gouverneur général (*καθολικὴ κεφαλὴ*) et qui, à l'instar de celui-ci, est appelé *ὁ τὴν καθολικὴν ἐνοχλὴν τῶν δημοσιακῶν δουλειῶν ἔχων* ou *καθολικὸς ἐνοχος*¹. Il avait sous ses ordres des agents subalternes, les *ἐνοχοὶ* ou *μερικοὶ ἐνοχοὶ*², les *ἀπαιτοῦντες τὰ δημόσια*³, les *δημόσιοι*⁴. A côté des services de la perception, nous trouvons dans le Péloponnèse des fonctionnaires chargés du recensement et de l'établissement définitif de l'assiette de l'impôt, les *ἀπογραφεῖς*, les *ποιούμενοι ἀπογραφικὴν δουλείαν ἐν τῇ κατὰ τὴν Πελοπόννησον χώρα*⁵.

Lorsqu'une principauté eut succédé à la province, les cadres de l'administration financière furent nécessairement élargis. Nous n'avons

1. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, pp. 104, 110, 114 et 117.

2. *Ibid.*, pp. 110, 114, 117.

3. *Ibid.*, p. 124.

4. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 527.

5. G. Millet, *ibid.*, pp. 110, 115, 117. Sur les *apographeis* en général : Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byz. Finanzverwaltung*, pp. 88 et suiv. Germaine Rouillard, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues*, Byzantion, tome XII (1937), pp. 105-118. De la même, *Les Actes de Lavra à l'époque des Paléologues*, Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini, tome I (Rome, 1939), pp. 304 et suiv. Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts* (Munich, 1949), pp. 8 et suiv.

point d'indications sur les étapes de ce développement. Nous savons seulement par une bulle d'argent de Théodore II que, en 1442, il existait en Morée un βεστιάριον¹, une trésorerie centrale, organisée sur le modèle du grand βασιλικὸν βεστιάριον de Constantinople². Vers la même époque, apparaît le titre de βεστιαρῆτης³. Trois manuscrits du XV^e siècle, dont un daté du mois d'août 1449, mentionnent un personnage nommé Nicolas. Mélachrinos et qui est tour à tour qualifié de γραμματικὸς, de βεστιαρῆτης καὶ γραμματικὸς Μωραίου et de βεστιαρῆτης καὶ γραμματικὸς ποτὲ Μωραίου⁴.

Autour de la trésorerie centrale, étaient groupés les services financiers du Despotat. Les sources mentionnent les recensements des terres (ἀπογραφικαὶ ἀποκαταστάσεις, ἀπογραφικῶς)⁵, ainsi que le fonctionnaire préposé à l'assiette de l'impôt (ἐξισωτής). Ce dernier est cité dans une lettre inédite du Cardinal Isidore de Russie, datant de son activité dans le Péloponnèse (1412-1430)⁶. Quant aux agents de la perception, ils sont désignés sous les termes ὑπηρετὰ ἀποταχθέντες εἰς τοῦτο⁷, ὑπηρετὰ τῆς τοιαύτης δουλείας ou ἐπίτροποι καὶ διενεργοῦντες τὴν τοιαύτην δουλείαν⁸. Dans la bulle d'argent que Thomas Paléologue a promulguée, en juillet 1451, en faveur des Ragusains, il est fait mention spéciale des κομμερκιάριοι, fonctionnaires du fisc chargés de la perception des taxes de circulation

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 175.

2. Sur le vestiarium byzantin : Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 27 et suiv. J. Ebersolt, *Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium byzantin*, Mélanges Charles Diehl, tome I (1930), pp. 81-89. Il est à noter que la *Chronique de Morée* (vers 7148), parlant de la trésorerie de Charles d'Anjou, emploie le mot βιαστήρι. Il n'y a pas de doute qu'il s'agisse d'une forme populaire et corrompue du mot βεστιάριον.

3. Sur la question en général : Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 31-32. L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, p. 277. R. Guiland, *Le protovestiarite Georges Phrantzès*, Revue des études byzantines, tome VI (1948), pp. 48 et suiv.

4. Sp. Lambros, *Λακεδαιμόνιοι βιβλιογράφοι*, Νέος Ἑλληνομνημίων, tome IV (1907), pp. 308-309.

5. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 593. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 480. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 107 et 193. S. Kouguéas, *Ελληνικά*, tome I, p. 374.

6. *Cod. Vatic. gr.* 914, fol. 61ro. Cette lettre sera publiée dans notre travail, déjà mentionné, des Mélanges Octave Merlier. Nous ne saurions pas dire si le terme ἐξισωτής était courant dans l'administration du Péloponnèse au temps d'Isidore ou si celui-ci l'emploie par affectation d'archaïsme.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 175 (bulle d'argent de Théodore II en faveur de Monemvasie, 1442).

8. Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 191 (bulle d'argent de Démétrius Paléologue en faveur de Monemvasie, 1450).

et de vente. Il y est précisé que les clauses de faveur accordées par le despote aux ressortissants de Raguse, seraient appliquées dans tous les cas : dans le cas où les commerciaux exerçaient leurs fonctions en tant que fermiers de l'impôt, comme dans celui où ils le faisaient pour le compte du Trésor : εἴτε ἐπ' ἀγορᾷ ἔχωσι τὴν τοιαύτην δουλείαν τοῦ κομμερκίου εἴτε ἐπὶ τῷ πιστῷ¹. Ce détail prouve que certains impôts et taxes pouvaient être cédés à ferme.

Il semble qu'il faille renoncer définitivement à tout effort d'envisager un sujet important pour les finances du Despotat : le budget des dépenses et le budget des recettes. Si notre documentation sur la situation financière de l'Empire est fragmentaire², les données que nous possédons sur le Péloponnèse sont vraiment décevantes. C'est à peine si nous pouvons citer quelques chiffres et ces chiffres, se rapportant à des cas spéciaux, n'ont pas une valeur démonstrative. Ils ont tous trait aux tributs que les despotes payaient ou étaient tenus de payer aux Turcs. Ainsi, après la défaite de 1446, Constantin et Thomas consentirent à payer un tribut annuel³. Le montant n'en est pas fixé, mais à la suite de la révolution de 1453, le sultan exigea le versement de douze mille pièces d'or annuellement⁴. Il est question de trois mille pièces depuis 1458⁵.

Il est évident qu'on ne peut fonder aucune argumentation sur ces maigres et fragiles données. Toutefois le budget des recettes était alimenté par le revenu du domaine de l'Etat et du monopole, par des ressources extraordinaires et surtout par le produit des impôts et des taxes.

Sur l'organisation du monopole nous n'avons pas de renseignements. On aimerait surtout savoir si l'industrie de la soie qui était florissante dans le Péloponnèse était soumise au contrôle de l'Etat⁶. Ce qui est plus

1. Sp. Lambros, *ibid.*, p. 234. Sur la pratique : Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 75. Sur les commerciaux en général : G. Millet, *Sur les sceaux des commerciaux byzantins*, Mélanges Gustave Schlumberger, (Paris, 1924), pp. 303-327.

2. A. Andréadès, *Le montant du budget de l'Empire byzantin*, *Ἔργα*, tome I, pp. 451-492. D.A. Zakythinis, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 78 et suiv.

3. Chalcocondyle, tome II, p. 119 (Darkó).

4. *Ibid.*, p. 176. D'après une source italienne, les despotes étaient tenus de payer dix-sept mille ducats d'or : D.A. Zakythinis, *Le Despotat grec de Morée*, p. 249, note 2.

5. D.A. Zakythinis, *ibid.*, p. 260. Suivant une Chronique brève, Thomas et Démétrius auraient consenti à payer un tribut annuel (χαράτζι) de deux mille florins (φλουριά) : Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 24-25.

6. Sur la question de l'industrie de la soie à Byzance : R.S. Lopez, *Silk industry in the Byzantine Empire*, Speculum, tome XX (1945), pp. 1-42.

probable c'est que le principal objet du monopole moréote a dû être l'exploitation des salines. Il s'en trouvait d'importantes en Argolide, à Kivérion et à Thermésion, places que Théodore I^{er} a cédées aux Vénitiens à la suite du traité de 1394¹. Le sel de Morée était exporté par des marchands vénitiens².

Nous sommes relativement mieux renseignés sur le domaine de l'Etat. Ainsi que nous l'avons noté, il était considérable sous les empereurs de Byzance qui possédaient dans la péninsule des métairies (ἐπισκέψεις), administrées par des fonctionnaires spéciaux, les *épiskeptites*³. L'auteur de la *Chronique de Morée* en a gardé le souvenir. En parlant des mesures prises par Florent de Hainaut, il emploie le terme technique δημοσιακὸς τόπος :

ἦν γὰρ ὁ πρίγκιπας τὸν δημοσιακὸν τόπον
ἐξηλειμμένον παντελῶς ἀπὸ τοῦ ρογατόρου
καὶ τοῦ ρηγὸς τὴν ἐξουσίαν, ὅπου τὸν ἐρημῶσαν⁴.

Or, nous retrouvons ce même emploi dans un texte contemporain, un texte officiel émanant de la chancellerie de Constantinople : nous faisons allusion au chrysobulle par lequel Andronic II confirma, en juin 1301, les biens de la métropole de Monemvasie. Il y est question de terres publiques (δημοσιακὸς τόπος). Elles consistaient en forêts (δρυμῶνες ὑποκείμενοι τῷ δημοσίῳ) dont l'exploitation était confiée aux paysans de la région moyennant une prestation en nature, en l'occurrence moyennant la fourniture de glands (συνεισφορά τοῦ βελανιδίου) et de cochenille ou kermès (πρινοκόκκινον)⁵. Nous citerons également un village nommé Βάλιμοι ou Βαλιμοί, l'actuelle Βαλιμή, dans l'éparchie de Kalavryta. Il faisait partie du domaine de l'Etat ; la moitié en fut cédée à Michel Kavakès par bulle d'argent de Thomas Paléologue. Le revenu de cette concession s'élevait à une somme de quarante-six hyperpères et six onces par an⁶. Une autre propriété, sise à Patras et revenue à la disposition du fisc à la suite de la mort du concessionnaire, fut donnée à ferme par

1. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 139. Cf. les lettres de Mahomet II au doge de Venise, 1480 et 1481 : *Acta et Diplomata graeca*, tome III, pp. 304 et 308.

2. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 60 note, et 92.

3. Cf. *Supra*, p. 191.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 8663 et suiv. Le mot ἐξηλειμμένος a également un sens technique dans la terminologie byzantine : il signifie une terre détruite et abandonnée qui jouissait d'une remise d'impôt.

5. *Jus Graecoromanum*, tome I, pp. 526 - 527.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 239 - 240.

les représentants du despote Constantin le 6 août 1438. Le nouveau bénéficiaire fut tenu de verser annuellement au Trésor une somme de dix hyperpères¹. Enfin, dans un chrysobulle (1449) de ce même prince, devenu empereur de Byzance, il est fait mention d'une terre qui était entrée en la possession de l'Etat par suite d'un échange (τρόπῳ ἀνταλλαγῆς περιελοῦσης τῷ δημοσίῳ)².

Les pâturages formaient une des plus importantes ressources du domaine. Dans la Grèce du Nord, en Macédoine, les pâturages de montagne qui appartenaient au fisc, étaient appelés, d'un mot slave (*planina*), δημοσιακαὶ πλανηναί³. Les bergers qui y conduisaient leurs troupeaux étaient tenus de verser certaines taxes⁴. En ce qui concerne le Péloponnèse, une pièce du dossier de Monemvasie parle du ποριαικόν, droit de transhumance dont il sera question plus loin. D'autre part, nous apprenons d'un document de 1451 que les autorités grecques percevaient un impôt sur les troupeaux qui venaient passer l'hiver dans les possessions vénitiennes de Nauplie⁵.

Il va sans dire que les revenus du domaine et du monopole occupaient dans les finances du Despotat une place secondaire. La principale ressource du fisc était le produit de l'impôt. Comme dans toutes les branches de l'organisation administrative, les despotes de Mistra n'ont pas été des innovateurs en matière de fiscalité. Si l'on excepte quelques rares cas où l'influence occidentale se fait sentir, ils se sont bornés à imiter servilement les principes et les pratiques de l'Empire, à appliquer partout ses systèmes d'imposition, à se servir de la terminologie byzantine. Plus compliquées au commencement, l'articulation des impôts et l'administration fiscale du Péloponnèse tendaient sans cesse vers des formes plus simples.

Parmi les impôts, directs ou indirects, ainsi que les charges complémentaires qui frappaient la population, les impôts foncier et personnel étaient fondamentaux. Ils se présentaient, durant le Bas-Empire, sous la forme de la *iugatio-capitatio*⁶. Sous l'Empire moyen, la *iugatio*

1. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 222-224.

2. S. Kouguéas, *Ἑλληνικά*, tome I, p. 374.

3. D. Xanatalos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Makedoniens im Mittelalter*, p. 60, note 24. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 262. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 43.

4. Germaine Rouillard, *La dime des bergers valaques sous Alexis Comnène*, Mélanges offerts à Nicolas Iorga, (Paris, 1933), pp. 779-786.

5. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, pp. 266-267.

6. A. Déléage, *La capitation du Bas-Empire*, Macon, 1945.

terrena a cédé la place à un impôt foncier qui pèse sur le propriétaire et qui est souvent appelé *δημόσιον*, *τελούμενον*, *δημόσιον τῆς γῆς*, *κῆνος*, *δημόσιον κῆνον*¹. Quant à la capitation, distincte maintenant de l'impôt foncier, elle est maintenue sous la forme du *καπνικόν*, fouage, perçu sur le foyer et frappant l'ensemble de la famille². La *συνωνή*, l'ancienne *annona*, n'était plus payée en nature³.

Dans les documents, publics et privés, qui se rapportent à l'histoire du Péloponnèse, nous ne trouvons pas, que nous sachions, une mention expresse des impôts foncier et personnel. Ce silence est sans doute à attribuer à la pauvreté de nos sources diplomatiques⁴. Toutefois, indirectement, d'autres textes font allusion à l'impôt foncier. Dans son mémoire à Théodore II, Georges Pléthon distingue trois catégories de charges publiques : les corvées (*ἀγγαρῆαι*), la contribution d'une somme fixe en nature ou en argent (*τακτὸς ὅρος χρημάτων εἴτε κέρματος*) et la remise à l'État d'une partie déterminée de la production annuelle (*ρητὴ τις τῶν γινομένων μοῖρα*). Il note que la perception de la seconde était faite à maintes reprises dans le courant de l'année et par différents agents du fisc⁵. En outre, ce qui a été dit plus haut sur le recensement (*ἀπογραφικὴ ἀποκατάστασις*) et les fonctionnaires chargés de ses services prouve qu'il exis-

1. Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 54 et suiv. G. Ostrogorsky, *Ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert*, Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, tome XX (1927), pp. 48 et suiv. A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, pp. 574 et suiv. G. Ostrogorsky, *Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter*, Byzantion, tome VI (1931), pp. 229 et suiv. Fr. Dölger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, Bulletin of the International Committee of Historical Sciences, tome V, I (1933), p. 11. A. Andréadès dans N. Baynes-H. Moss, *Byzantium An Introduction to East Roman Civilization*, (Oxford, 1948), pp. 82 et suiv. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 190 et suiv. A. Diomidis, *Ἡ ἐξέλιξις τῆς φορολογίας τῆς γῆς εἰς τὸ Βυζάντιον*, *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, tome XIX (1949), pp. 306-314.

2. Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 51 et suiv. A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, pp. 587 et suiv. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 27, note 30, pp. 183-184, note 15, p. 190.

3. Sur l'*annona* prébyzantine : A. Segrè, *Essays on Byzantine Economic History I. The annona civica and the annona militaris*, Byzantion, tome XVI pour 1942-1943, (Boston, 1944), pp. 393-444.

4. On a déjà remarqué que, dans l'énumération des dispenses accordées aux monastères, l'impôt foncier ne figure pas, ce qui a permis de conclure, à tort, que cet impôt n'existait pas : opinion réfutée par A. Andréadès, *Ἔργα*, pp. 583-584, note 4.

5. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 122-123. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 135-136.

tait en Morée un cadastre où les rôles des impôts étaient inscrits¹.

Mais, à défaut de renseignements plus précis, la survivance d'institutions byzantines dans la Grèce franque et vénitienne, en Morée et ailleurs, pourrait éventuellement illustrer certains détails du régime fiscal du Despotat. Ainsi nous savons que le *καπνικόν* était connu dans mainte province soumise à la domination angevine ou vénitienne. Dans un document du 15 juillet 1302 par lequel le roi de Naples Charles II transmet à l'évêque de Corfou et à Regnier de Montefusco, vicaire de Philippe de Tarente en Achaïe, une pétition des prélats, barons et vilains de Romanie, il est question d'un impôt (*datium*) «*vocatum in greco camnologium (l. capnologium, καπνολόγιον)*», quod est in latino sermone *datium focalarium*». Cet impôt s'élevait à un gros d'argent de Venise par feu (*pro quolibet focalari*)². Parmi les documents vénitiens qui attestent l'existence du *καπνικόν* dans les îles grecques soumises à la domination des doges, nous citerons celui du 10 février 1400 qui se rapporte à l'île d'Eubée. L'impôt y est qualifié d'*angaria* (*ἀγγαρῆα*, corvée)³; il s'élevait à cinquante sous par feu (*pro quolibet igne*). La sévérité avec laquelle la somme était perçue a obligé plus de mille familles à quitter l'île⁴. On signale d'autre part l'existence de l'impôt à

1. Sur le cadastre byzantin : Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 92 et suiv.

2. Dans ses *Beiträge*, p. 51, Fr. Dölger a identifié le *καπνολόγιον* avec le *καπνικόν*. Revenant sur la question, il précise que *καπνολογεῖν* ne signifie pas encaisser, mais calculer le *καπνικόν*; le *καπνολόγιον* serait plutôt la taxe pour la répartition : *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, Études dédiées à la mémoire d'André M. Andréadès, (Athènes, 1940), p. 56 et note 84. Notre document angevin ne semble pas favoriser cette deuxième opinion.

3. Cité par Pasquale Placido, *Illustrazione di tre diplomi bizantini del Grande Archivio di Napoli*, (Naples, 1862), pp. 9-10, note 10. Des passages cités il résulte que le *καπνολόγιον* était levé pour couvrir les dépenses militaires de Philippe de Tarente et qu'il avait un caractère provisoire. Notre texte vient par conséquent s'ajouter aux passages d'Ibn Haukal, auteur arabe faisant allusion aux expéditions de Nicéphore Phocas, et de Makhairas de Chypre. Dans les deux cas, le *καπνικόν* est présenté comme un impôt extraordinaire perçu par maison pour couvrir les frais d'une armée en campagne : A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, pp. 590 et suiv. Notons que le document angevin de 1302 mentionne un autre impôt : «*adatum aliud viologium (βιολόγιον) appellatum, quod est redditus certe pecunie pro animalibus cuiuscumque*». Sur le *βιολόγιον* : Fr. Dölger, *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, p. 58.

4. Dans ces textes vénitiens, le terme *ἀγγαρῆα* semble avoir perdu son sens originel pour désigner toute charge.

5. C. Sathas, *Documents inédits*, tome II, p. 63. Notons aussi un document de 1426 se rapportant au *καπνικόν* de Karystos (*ibid.*, tome III, p. 310) et un autre de 1432 concernant le *καπνικόν* des îles Tinos et Myconos (*ibid.*, tome III, pp. 414-415).

Chio, dès le XIV^e siècle, dans les Iles Ioniennes et ailleurs. Dans l'Empire ottoman, d'après un auteur anglais, D. Urquhart, le *καπνιάτικον* ou «droit de fumée est la taxe sur les maisons, le *hearth-money* qui avait été si funeste en Angleterre»¹.

Il est plus que probable que le *καπνικόν*, quoiqu'il ne soit pas expressément mentionné, comptait parmi les impôts fondamentaux du Despotat. Nous ne pouvons pas être aussi affirmatif en ce qui concerne un autre impôt, d'origine byzantine et acclimaté lui-aussi dans les provinces occupées par les Latins: l'*ἀκρόστιχον*. Originellement, le mot signifiait le revenu de l'impôt d'une circonscription². De ce sens primitif, il était facile de passer à d'autres sens, à celui notamment de l'impôt foncier³. Dans la Grèce latine, l'*ἀκρόστιχον* est attesté dès les premiers temps de l'occupation. A la conférence de Ravennika (2 mai 1210), il est cité comme un droit seigneurial qui était payé par les bénéficiaires des terres et qui existait lors de la prise de Constantinople (quod tempore captionis civitatis Constantinopolitanae solvebatur a Graecis)⁴. Les *Assises de Romanie* en parlent, comme d'une redevance réognitive, sous les formes *acrostico* et *chrustilio*⁵. Nous retrouvons notre *ἀκρόστιχον* en Crète dès 1219⁶, en Eubée au mois de janvier 1275⁷, dans l'Albanie du Nord, à Prizrën, en 1348⁸. Il désigne l'impôt foncier dans les possessions vénitiennes du Péloponnèse et des îles; à Coron et à Modon⁹ où il était payable en juillet

1. A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, p. 594.

2. Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 107 et 147.

3. P. Kalligas, *Περὶ Δουλοπαροικίας, Μελέται καὶ Λόγοι*, (Athènes, 1882), p. 260. Zachariä von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, 2^e éd., p. 194 note 654. Il serait indiqué d'établir les différents sens que le mot *ἀκρόστιχον* a pris dans les textes grecs. En attendant cette enquête, nous attirons l'attention sur le sens particulier que le terme a pris à Trébizonde: Th. Ouspensky-V. Bénéchévitch, *Actes de Vazelon*, pp. 76, 83, 106 et 111. Dans une formule d'acte (*ἔκτος ἀποδείξεως*), il est question du *δημοσιακὸν ἀκρόστιχον τοῦ κατεπανικίου*: C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, tome VI, p. 627. Nous signalerons également le vers d'un poème de Michel Glykas, composé en 1156 (H. Pernot, *Le poème de Michel Glykas sur son emprisonnement*, *Mélanges Charles Diehl*, tome I, p. 273):

ἀκρόστιχον οὐκ ἔφαγα, χρέος οὐδὲν φοβοῦμι.

4. Migne, *Patr. Latina*, tome CCXVI, col. 970-972. E. Gerland, *Neue Quellen*, p. 12, note 1.

5. P. Topping, *Feudal Institutions*, pp. 87-88, note 1.

6. Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, p. 212.

7. *Ibid.*, III, p. 131.

8. *Acta Albaniae*, tome II, p. 12 (N^o 46).

9. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 178-179 (document de novembre 1387). Cf. A. Monferatos, *Μεθώνη καὶ Κορώνη ἐπὶ Ἑνετοκρατίας*, (Athènes 1914), pp. 27 et suiv.

et en décembre¹, à Corfou, déjà en 1446², dans les Cyclades, en 1464³. L'*ἀκρόστιχον* a survécu sous la domination turque. En 1567, il était avec le *χαράτζι* le principal impôt que payaient les habitants de Chio⁴. Le fonctionnaire chargé de la perception de l'impôt était appelé *ἀκροστιχάρης*⁵.

A l'impôt foncier et personnel s'ajoutaient les impôts et taxes qui frappaient les animaux, le gros et le menu bétail. Les chrysobulles de Mistra ne citent que la *δόσις ἐννομίου*⁶, impôt sur les animaux et droit de pâturage des montagnes et des plaines (*ἐννόμιον τὸ εἰς τὰς πλανηνάς καὶ εἰς τὸν κάμπον*)⁷. Nous retrouvons le terme *ἐννόμιον* comme deuxième partie composante dans les mots qui servaient à désigner les impositions spéciales, comme le *μελισσοεννόμιον*, impôt sur les abeilles, le *χοιροεννόμιον*, impôt sur les porcs, le *προβατοεννόμιον*, impôt sur les moutons, etc⁸. Ce dernier mot et l'impôt qu'il désignait ont survécu jusqu'aux temps de la Guerre de l'Indépendance⁹.

A côté de l'*ἐννόμιον*, le chrysobulle d'Andronic III en faveur de Monemvasie (1336)¹⁰ cite le *ποριατικόν*¹¹. Il était l'équivalent du *διαβατικόν*¹² ou

1. C. Sathas, *Documents inédits*, tome IV, p. 162.

2. J. Romanos, *Ἀνδριανικὸν διπλωμα, Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome II (1885), p. 590.

3. P. Zerlenti, *Γράμματα Φράγκων δούκων τοῦ Αἰγίου Πιλάγου*, Byz. Zeitschrift, tome XIII (1904), p. 153.

4. Le mot est cité sous la forme *ἀκρόστιχον* dans un acte du sultan rendu le 15 mars 1567 et transmis par l'orientaliste et voyageur Michel Olofsson Eneman qui visita l'île de Chio en 1711-1712: P. Argenti-St. Kyriakides, *Ἡ Χίος πρὸς τοῖς γεωγράφοις καὶ περιηγηταῖς*, tome III (Athènes, 1946), p. 1592. Nous retrouvons la même forme dans le Vocabulaire de Girolamo Germano, de la Compagnie de Jésus, qui vécut à Chio vers la fin du XVI^e siècle. Il traduit le terme par les mots *censo perpetuo*: H. Pernot, *Girolamo Germano Grammaire et Vocabulaire du Grec vulgaire*, (Paris 1907), p. 139.

5. P. Zerlenti, *op. cit.*, p. 142.

6. G. Millet, *op. cit.*, pp. 110, 114, 117.

7. *Actes de l'Athos*, IV, Vizant. Vremennik, tome XIII (1907), appendice, p. 51.

8. P. Lemerle, *Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Karakala*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome LX (1936), pp. 445-446. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 66-67.

9. Cf. N. Kassomoulis, *Ἐνθυμήματα Στρατιωτικά*, éd. J. Vlachoyannis, tome I (Athènes, 1940), p. 281.

10. Sur la date: Fr. Dölger, Byz. Zeitschrift, tome XXXIV (1934), pp. 126 et suiv.

11. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 167.

12. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 339.

ἀπαίτησις τοῦ διαβατοῦ τῶν ζώων¹, droit de péage ou de transhumance qui était perçu à certains endroits de passage (πόροι)². Ainsi que nous l'avons noté plus haut, un document vénitien de 1451 contient les doléances du gouvernement de Venise pour l'impôt sur les troupeaux que les autorités grecques faisaient payer aux bergers qui venaient hiverner dans les possessions de Nauplie³. Il est probable que ce texte vise notre ποριατικόν.

Une foule de charges ordinaires et extraordinaires, de fournitures et de corvées pesaient sur le contribuable du Péloponnèse. Nous signalerons en premier lieu le κανίσκιον, «corbeille», cité dans une bulle d'argent de Thomas Paléologue⁴. Le κανίσκιον était originellement une gratification accordée volontairement aux fonctionnaires régionaux, puis une prestation obligatoire⁵. Les sources moréotes mentionnent également les ἐπήρειαι ou δημοσιακαὶ ἐπήρειαι⁶, «prestations en nature (rachetables parfois en argent) au profit de l'armée, des officiers et des fonctionnaires de passage»⁷.

Parmi les ἐπήρειαι, les chrysobulles de Brontochion citent la σιταρχία⁸. Suivant G. Ostrogorsky et P. Lemerle, cette charge aurait remplacé la συνωνή et serait un impôt foncier⁹. Mais ainsi qu'il a été noté, la σιταρχία était une charge complémentaire, «une fourniture de blé pour les

besoins de l'Etat»¹. Les sources parlent souvent de la σιταρχήσις κάστρον² tandis que le verbe σιταρχῶ est même employé par des historiens puristes (σιταρχήσων τὸ φρούριον)³. Dans des textes populaires, nous trouvons l'expression σιταρχίζω τὰ κάστρα⁴. Ces mêmes chrysobulles de Brontochion mentionnent la κατὰθεσις βρωσίμων καὶ ποσίμων et ἄλλοιων εἰδῶν⁵. Par ce terme, on désignait la fourniture des provisions de bouche pour les besoins des troupes⁶. C'est à cette même catégorie de prestations qu'appartenaient aussi la μαγειρία et l'ὀψώνιον dont parle la bulle d'argent en faveur de Monemvasie que nous attribuons à Théodore 1^{er}⁷.

Nous ferons une place à part aux charges imposées spécialement pour la garde du pays. Deux pièces du «dossier Gémistos» le chrysobulle de Constantin XI (1449) et la bulle d'argent de Démétrius (1450)⁸, mentionnent le βιγλιατικόν, impôt payé pour le rachat de la garde (ἀποβίγλισις) des fortifications⁹. D'après un acte de ce même Démétrius Paléologue (juillet 1462), les parèques du couvent de Vatopédi à Lemnos versaient ὑπὲρ ἀποβιγλίσεως de la forteresse de Moudros la somme de cinquante hyperpères par an¹⁰.

Indépendamment du βιγλιατικόν et malgré les avis contraires de Pléthon¹¹, on établit un impôt spécial pour la défense de l'Isthme. Nous en avons la première mention en 1427, mais il est probable qu'il fut imposé tout de suite après les travaux de fortification de Manuel II (1415-1416)¹². Les textes diplomatiques citent cet impôt sous différents noms: κερφάλαια¹³

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 104 (document de mars 1332).

2. *Actes de l'Athos*, IV, *op. cit.*, p. 60 (acte d'Andronic II de septembre 1327): «... ἵνα δὲ διαμένωσι ταῦτα (les métoques de Zographou) καὶ ἀνερόχλητα χάριν ποριατικοῦ ἀπὸ τοῦ πόρου εἰς τὸ Μαριμάριον καὶ οὐδὲν ἀπαιτῶνται τὸ τυχὸν ἀπὸ τῶν κατὰ καιροὺς εὐρισκομένων εἰς τὴν ἐνοχὴν τοῦ τοιοῦτου πόρου, ἕνεκεν τούτου ἢ ἕνεκεν ποριατικοῦ τῶν ζώων αὐτῶν». Sur le ποριατικόν: Germaine Rouillard, *La dime des bergers valaques sous Alexis Comnène*, Mélanges offerts à Nicolas Iorga, (Paris 1933), p. 785. A. Soloviev-V. Mosin, *Diplomata graeca regum et imperatorum Serviae*, pp. 423-424.

483. Fr. Dölger, *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, p. 57, note 87. P. Lemerle, *Actes de Kullumas*, p. 229.

3. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, pp. 266-267.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 240.

5. Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts*, p. 123.

6. G. Millet, *op. cit.*, pp. 110, 114, 117.

7. A. Andréadès, *Ἐργα*, tome I, p. 576. Cf. Fr. Dölger, *Beiträge*, p. 61. D. Xanatalos, *op. cit.*, pp. 47 et suiv.

8. G. Millet, *op. cit.*, pp. 114 et 117.

9. P. Lemerle, *Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Karakala*, *op. cit.*, p. 443, note 3. Opinion partagée par L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, pp. 273-274.

1. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 338.

2. *Actes de Lavra*, p. 83 (1079), p. 100 (1081), etc.

3. Pachymère, II, p. 583.

4. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 1178, 1214, 1235 etc.

5. G. Millet, *op. cit.*, pp. 110, 114, 117.

6. Dans les textes plus anciens, nous trouvons des formules analogues: ἐκβολὴ χορτασμάτων, φροσάτου διατροφή: *Actes de Lavra*, p. 84 (1079); Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 102 (1079.) D. Xanatalos, *op. cit.*, pp. 49-50.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 172-173. Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika*, p. 125.

8. S. Kouguéas, *Ἑλληνικά*, tome I, p. 374. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 193.

9. P. Lemerle, *Un chrysobulle d'Andronic II*, p. 444. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 109.

10. A. Sigalas, *Ὁρισμὸς Δημητρίου δεσπότη τοῦ Παλαιολόγου*, *Ἑλληνικά*, tome III (1930), p. 345. Cf. S. Kouguéas, *ibid.*, p. 385.

11. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 252.

12. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome II (1905), pp. 456 et suiv.

13. Sur le sens de ce mot: Fr. Dölger, *Beiträge*, pp. 49-50.

ἀποταχθέντα ὑπὲρ τοῦ Ἑξαμυλίου¹, δόσις ὑπὲρ τοῦ Ἑξαμυλίου² et δόσις τοῦ φλωριατικοῦ³. Ce dernier nom doit sans doute son origine au mot qui désigne une monnaie étrangère, le florin (φλωρίον)⁴.

Aux fournitures militaires et aux besoins des troupes se rapportaient la plupart des corvées. Les textes moréotes parlent notamment de la καστροκτισία, obligation de travail personnel, rachetable en argent, pour la construction et la réparation des forteresses⁵. Le καστροφύλαξ était chargé de l'entretien des fortifications⁶. Dans la bulle d'argent de Théodore I^{er} en faveur de Monemvasie, il est dit qu'aucun des agents du gouvernement n'aurait le droit d'imposer de corvées aux habitants de cette ville (ποιῆσαι ἀγγαρείαν), à eux, à leurs animaux et à leurs bateaux (πλευσίματα)⁷. Bêtes et bateaux étaient souvent réquisitionnés pour le transport des fournitures militaires⁸.

Le dossier de Monemvasie contient également des pièces qui se rapportent à l'ἀβιωτίκιον : une bulle d'argent de Théodore II de décembre 1442 et une bulle de Démétrius datée de février 1450⁹. Dans le premier de ces documents, il est précisé que si quelqu'un des habitants mourait sans testament et sans laisser d'enfants, ses proches parents, ascendants ou descendants, ainsi que les collatéraux, seraient appelés à recueillir son héritage. S'il mourait sans enfants, mais après avoir pris des dispositions testamentaires, sa fortune serait distribuée à ses proches parents suivant ses volontés. Au contraire, s'il ne laissait pas de parents proches, qu'il y eût ou non un testament, ses parents éloignés n'hériteraient que des deux tiers de ses biens, le troisième devant être utilisé pour les fortifications de Monemvasie. Il en serait de même pour toute sa fortune s'il ne laissait point de parents, même éloignés. La part qui revenait

1. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome III, p. 331.

2. *Ibid.*, pp. 332-333.

3. *Ibid.*, pp. 332-333 et tome IV, pp. 104, 107, 108, 192, 193. S. Kouguéas, *ibid.*, p. 374.

4. P. Placido, *op. cit.*, p. 9, note 10.

5. G. Millet, *op. cit.*, pp. 114, 117. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, pp. 31 et 156. D. Xanlatos, *op. cit.*, pp. 46-47.

6. C. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, tome VI, pp. 644-645.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 172-173.

8. Germaine Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra*, Mélanges Charles Diehl, tome I, p. 280.

9. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 170-171 et 174-175. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 190-191.

à l'Etat, une espèce d'impôt sur les successions, était appelée ἀβιωτίκιον¹.

Les documents publics qui ont trait aux donations faites à Georges Pléthon Gémiste et à ses fils, mentionnent divers impôts et charges qui nécessitent des éclaircissements complémentaires. Ils les qualifient de βασιλικὸν δίκαιον², δημοσιακὸν δίκαιον³, ἀθροεντικὸν δικαίωμα⁴ ou συνήθεις καὶ τεταγμένοι δόσεις ἀθροεντικαί⁵. Précisant davantage la nature de ces droits seigneuriaux qui constituaient la rente (πρόσοδος, προσόδιον, οἰκονομία) des bénéficiaires, les diplômes nomment le κεφαλατίκιον ou δίκαιον τοῦ κεφαλατίκιου⁶, les μεῖζαι, δύο μεῖζαι ou μεῖζαι ἀμφότεραι⁷, les ἐξαλειμματικὰ στασίς ou ἐξαλείμματα⁸, ainsi que les charges imposées pour la défense de l'Isthme (φλωριζικόν) et pour la garde des forteresses (βιγλιατικόν) dont il a été déjà question. Ces droits étaient transmis aux bénéficiaires d'après un recensement (ἀπογραφικῶς). On distingue les prestations (δόσεις) en permanentes (διγενεῖς) et temporaires (πρόσκαιροι)⁹.

Nous ne savons rien de positif sur ces énigmatiques μεῖζαι ἀμφότεραι. Si, comme le mot l'indique¹⁰, nous sommes en présence d'une survivance latine, il faut chercher la solution du problème dans les institutions féodales de l'Achaïe qui remontent, elles-mêmes, à des prototypes byzantins. Or, les *Assises de Romanie* attestent que les vilains étaient tenus de fournir à leur seigneur un service complet dit *dispoticaria* (de δεσπότης) ainsi que l'*acrostico* ou *chrustilio* (ἀκρόστιχον)¹¹. Nos textes se rap-

1. Sur l'ἀβιωτίκιον : P. Lemerle, *op. cit.*, pp. 440-442. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, pp. 68 et 113.

2. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome III, pp. 332-333 (1428).

3. *Ibid.*, p. 331 (1428).

4. *Ibid.*, tome IV, p. 104 (1427).

5. *Ibid.*, pp. 107-108 (1433), 193 (1450); S. Kouguéas, *Ἑλληνικά*, tome I, pp. 373-374 (1449).

6. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, pp. 331-332 (1428); tome IV, pp. 107-108 (1433), p. 190 (1450); S. Kouguéas, *ibid.*, p. 374 (1449).

7. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, pp. 331-333 (1428); tome IV, p. 104 (1427) et p. 193 (1450); S. Kouguéas, *ibid.*, p. 374 (1449).

8. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, p. 331 (1428), tome IV, pp. 107-108 (1433), p. 193 (1450); S. Kouguéas, *ibid.*, p. 374 (1449).

9. S. Kouguéas, *ibid.*, p. 374 (1449); Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 194 (1450).

10. P. Placido, *op. cit.*, pp. 22-23, note. S. Kouguéas, *op. cit.*, p. 382.

11. P. Topping, *op. cit.*, pp. 87-88, note 1, et p. 90.

portent-ils à des institutions analogues ? Ce n'est qu'une simple hypothèse¹.

Nous sommes, au contraire, suffisamment renseignés sur le sens de la redevance dite δίκαιον τοῦ κεφαλατικίου ou κεφαλατίκιον. Une bulle d'argent de Thomas Paléologue nous apprend qu'elle était redevable en argent et que les paysans de la moitié du village de Vallimoi payaient à leur seigneur Michel Kavakès la somme de quarante-six hyperpères et six onces par an ἔνεκεν κεφαλατικῷ². On avait autrefois identifié cette charge avec l'impôt foncier et l'impôt personnel³. En réalité, les droits du κεφαλατίκιον étaient «une taxe recognitive de l'autorité»⁴ que les contribuables versaient au gouverneur (κεφαλῇ), au représentant de l'autorité publique ou au bénéficiaire d'un mandat administratif, même si ce mandat allait de pair avec une concession territoriale. La nature des δίκαια τοῦ κεφαλατικίου est illustrée par l'ἐνταλμα κεφαλατικίου qui est compris dans le Formulaire parisien. Après avoir énuméré les devoirs du gouverneur d'une forteresse, l'empereur ajoute que celui-ci ne devait exiger de ses administrés que les droits qui sont habituellement perçus : τὰ κατὰ τὸ εὖλογον συνήθως ἀπαιτούμενα τοῦ κεφαλατικίου δίκαια⁵.

Ayant élucidé ailleurs le sens des termes βιγλιατικόν et φλωριατικόν, il nous reste de fournir des explications sur les ἐξαλειμματικά στασία ou ἐξαλείμματα qui figurent parmi les droits seigneuriaux, tels qu'ils sont déterminés dans les pièces du «dossier Gémistos». Nous en avons déjà parlé lorsque nous traitions de la propriété terrienne de Morée. Un ἐξαλειμματικὸν στασίον ou ἐξάλειμμα était une terre détruite et abandonnée qui était cédée avec son impôt, souvent réduit, pour être cultivée⁶. On a quelque peine à comprendre comment ces biens pouvaient être compris parmi les droits seigneuriaux des Gémistos. Des documents diplomatiques, récemment connus et interprétés, fournissent l'explication du problème.

1. S. Kouguéas, *ibid.*, pp. 382-383, exprime l'opinion que les δύο μεῖζαι, reste de la domination latine, étaient des redevances en nature fournies au seigneur de la terre. Il les identifie avec les βρώσιμα καὶ πόσιμα εἶδη dont parlent les inscriptions de Mistra. Il est cependant à remarquer que nos δύο μεῖζαι n'ont aucun rapport avec ces prestations (ἐπήρειαι) qui étaient fournies pour les besoins de l'armée et qui ont leur origine dans des pratiques purement byzantines.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, p. 240.

3. P. Kalligas, *Περὶ Δουλοπαροικίας, Μελέται καὶ Λόγοι*, p. 267. Cf. S. Kouguéas, *ibid.*, p. 381.

4. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, pp. 175-176. Cf. Du même, *Beiträge*, pp. 50-51.

5. C. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, tome VI, p. 643.

6. Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika*, p. 122.

Ce n'étaient pas les terres détruites elles-mêmes qui revenaient au seigneur, mais l'impôt qui les frappait¹. Par conséquent, les empereurs et despotes grecs autorisaient les bénéficiaires de leurs donations à percevoir pour leur compte l'impôt foncier et personnel qui pesait sur les ἐξαλειμματικά στασία et leurs paysans. On pourrait en déduire que l'impôt foncier des autres terres, de celles qui n'appartenaient pas à la catégorie des ἐξαλείμματα, ne faisait pas partie des droits seigneuriaux et qu'il était perçu pour le compte de l'Etat. Cette distinction serait conforme à la nature de la concession qui était principalement une concession administrative.

Dans la catégorie des charges extraordinaires nous comprenons le κριτικόν, mentionné dans une bulle d'argent que nous avons attribuée à Théodore I^{er}. Le despote exempta les habitants de Monemvasie du paiement de ce droit et promet d'organiser un service permanent (σέ-χρετον) où leurs affaires seraient dorénavant jugées². Il est clair que le κριτικόν était une redevance en argent versée aux fonctionnaires du Despotat préposés à la justice ou chargés de fonctions judiciaires.

Les impôts indirects portaient sur la circulation et sur la vente. Le κομμέρκιον pesait sur le commerce interne et sur le commerce extérieur³. Il en est question, dans le Péloponnèse, à propos des immunités octroyées à Monemvasie ou à l'occasion des franchises commerciales consenties à des puissances étrangères. Ainsi, en 1284, Andronic II exempta les Monemvasiotes du paiement du κομμέρκιον pour toutes les transactions conclues dans leur ville (ἐφ' αἷς ἂν δηλονότι ποιῶνται πραγματείας ἐν τῇ τοιαύτῃ πόλει τῆς Μονεμβασίας)⁴. Dans les vastes privilèges que son successeur, Andronic III, accorda, en 1336, à la marine marchande de Monemvasie, autorisée à fréquenter tous les ports de l'Empire, il est encore question de la Morée : les Monemvasiotes y jouiraient d'une exemption totale du κομμέρκιον⁵. Théodore I^{er} confirme ces franchises pour toutes les régions et forteresses (ταῖς χώραις καὶ κάστροις) soumises à sa domina-

1. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 191, et *Sechs byzantinische Praktika*, pp. 21-22.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 172-173.

3. Sur le κομμέρκιον : Germaine Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales*, Mélanges Charles Diehl, tome I, p. 283. D.A. Zakythinos, *Le chrysobulle d'Alexis III empereur de Trébizonde en faveur des Vénitiens*, (Paris, 1932), pp. 54-59. J. Danstrup, *Indirect Taxation at Byzantium*, *Classica et Mediaevalia*, revue danoise de Philologie et d'Histoire, tome VIII (Copenhague, 1946), pp. 139-167.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 155.

5. *Ibid.*, p. 167.

tion¹, tandis que Démétrius Paléologue stipule que le produit du *κομμέριον* sera utilisé pour la réparation et l'entretien de la muraille de Monemvasie (février 1450)².

A l'impôt du *κομμέριον* étaient soumises les marchandises importées et exportées. Les traités de commerce et les textes qui s'y rapportent nous fournissent des renseignements sur les tarifs qui étaient appliqués dans le Despotat. Un ambassadeur du despote Constantin Paléologue accorde, en février 1431, aux Ragusains des taux de faveur : trois pour cent sur les articles importés et exportés, sauf pour la soie qui était soumise à un impôt d'exportation de trois sous par livre³. Au mois de juillet 1451, le despote Thomas consent de plus fortes réductions : 1 et 1/2 pour cent sur les transactions de gros et deux pour cent sur les transactions de détail⁴. Son frère, Démétrius Paléologue, alla plus loin encore en accordant aux marchands Ragusains une exemption totale (août 1451)⁵. Il en avait fait autant dans son traité avec le roi de Naples Alfonso V d'Aragon (5 février 1451)⁶. Au nom de ce même despote, l'ambassadeur Athanase Lascaris autorisa, en 1451⁷, les marchands de Florence à fréquenter le territoire et les ports appartenant à son souverain. Il leur accorda une exemption de toutes les taxes, sauf pour le *κομμέριον* dont ils étaient tenus de payer la moitié⁸.

A côté de l'impôt sur la circulation et sur la vente, le chrysobulle d'Andronic III et la bulle d'argent de Théodore I^{er}, se rapportant l'un et l'autre aux privilèges de Monemvasie, mentionnent d'autres taxes commerciales (*κεφάλαια, ἀπαιτήσεις, δόσεις*); elles étaient communément exigées dans les grandes foires (*πανηγύρεις*) organisées tous les ans dans les régions et villes (*χώρας καὶ κάστρα*) du Péloponnèse⁹. Quelles étaient nommément ces charges, les textes susdits ne précisent pas¹⁰. Mais, se référant aux pratiques de la douane de Constantinople, ce même chrysobulle d'Andronic III transmet une longue liste de charges qui est con-

1. *Ibid.*, pp. 171-173.

2. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 190-191.

3. *Ibid.*, pp. 29-30.

4. *Ibid.*, pp. 233-235.

5. *Ibid.*, pp. 187-189.

6. D.A. Zakynthinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 280.

7. Sur la date : *ibid.*, p. 276, note 4.

8. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 203-204.

9. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 167, 172-173.

10. Les paysans du thème de Thessalonique payaient, au début du XIV^e siècle, une taxe spéciale sur les foires : Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, p. 191. Du même, *Sechs byzantinische Praktika*, pp. 41 et 125.

siderée comme essentielle pour la connaissance des impôts indirects¹.

Nous mentionnerons en premier lieu les taxes spécialement maritimes : le *σκαλιατικόν*, droit d'échelle, l'*ἀντίναυλον*, taxe de remplacement pour les transports, proportionnelle au tonnage imposable du bateau², et l'*ἐλευτική τετραμορία*, sur la pêche³. On trouve aussi une série de taxes sur les poids et mesures : le *ζυγαστικόν*, le *μετριατικόν*, le *γομαριατικόν*⁴, le *παχιατικόν* (*πηχιατικόν*?)⁵, le *καμπανιστικόν*⁶ et le *μηνιατικόν*⁷. D'autres taxes frappaient les transactions commerciales (*ἐξωπρασία*⁸, *μεσιτικόν*), les ateliers (*ἐργαστηριακόν*), notamment les ateliers de la soie (*μεταξιατικόν*) et les boutiques (*καπηλιατικόν*). Des fournitures en nature étaient exigées : en dehors de la *σιταρχία*, de l'*ὀψώνιον* et de la *μαγειρία* qui nous sont déjà connues, le chrysobulle parle de la redevance du blé prélevée sur les cargaisons des bateaux (*τοῦ κεφαλαίου τοῦ εἰσαποταχθέντος ἀπαιτεῖσθαι ἀπὸ τῶν καραβίων*), de la prestation sur la toile vendue dans les marchés (*τῆς ἀπαιτήσεως τοῦ παννίου τοῦ ἐν τῷ φόρῳ πωλουμένου*) et du *ζωλάχυρον*, sur le bois et paille⁹. Il mentionne également les charges extraordinaires pour l'édification et l'entretien des forteresses (*καστροκτισία*), pour leur garde (*βιγλιατικόν*), et pour la construction des navires de guerre (*κατεργοκτισία*).

Malgré notre documentation insuffisante et fragmentaire, on se rend compte de l'extrême complexité du système fiscal du Despotat de Morée. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, l'héritage de l'Empire a étouffé les forces créatrices de la jeune principauté. Néanmoins les vices de l'administration fiscale n'ont pas échappé à la sagacité du philosophe de Mistra. Georges Pléthon a rejeté les pratiques en vigueur : les corvées

1. Cf. A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, p. 597.

2. Germaine Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales*, pp. 281-282.

3. Cf. Soloviev et Mosin, *op. cit.*, p. 387.

4. Le *γομάριον*, dimin. de *γόμος*, signifiait charge, fagot, ballot. Dans certains cas il désignait une mesure de capacité pour les liquides : E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 224, 236, 238, 239.

5. Fr. Dölger, *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, p. 51.

6. Le *καμπανόν* (pondus campanum) était un peson : Ph. Koukoulès, *Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός*, tome II, 1 (Athènes, 1948), p. 251.

7. Le terme énigmatique dont on n'a pas, que nous sachions, donné jusqu'ici l'explication, remonte au mot *μύνα*, mesure de capacité pour les liquides. Sur la *μύνα* : Ph. Koukoulès, *ibid.*, pp. 195, 250.

8. Cette taxe semble correspondre au *πρατίκιον* qui est mentionné dans un chrysobulle d'Alexis Comnène d'avril 1102 : *Actes de Lavra*, tome I, p. 136.

9. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern*, p. 339.

qui sont contraires à la dignité humaine et qui conviennent plutôt aux esclaves ; la contribution d'une somme fixe en argent ou en nature qui a un caractère irrégulier et n'est pas proportionnée à la résistance du contribuable. Il critique les modes de la perception qui créent une véritable anarchie dans la gestion des finances et finissent par devenir vexatoires à l'extrême.

Pléthon propose l'unification de l'impôt. L'imposition doit varier d'après la situation du paysan et ses moyens d'exploitation. En principe, les produits de la terre, les semences mises à part, doivent être divisés en trois parties : l'une va au cultivateur qui fournit le travail ; la seconde au possesseur des moyens d'exploitation et la troisième à l'Etat qui se charge de la sécurité commune¹.

Nous ne suivrons pas Pléthon dans ses projets de réformes. Nous nous bornons à constater avec lui l'incohérence de la politique financière et la complexité du système fiscal. C'est une des causes qui ont acculé les despotes de Mistra à la plus grande détresse. Les larges exemptions que ceux-ci ont consenties en faveur de villes, d'institutions ecclésiastiques et de particuliers, tout en créant des autonomies administratives et financières, accélérèrent la ruine des ressources de l'Etat. Mais rien n'a contribué à cette ruine autant que la résistance de la grande féodalité. Manuel II Paléologue en témoigne lorsqu'il rapporte que Théodore I^{er} a contraint ses vassaux à payer des impôts — ceux qui, s'ils se voyaient en songe faire ceci, bondiraient de leur lit, frappés par cette circonstance inopinée². Et nous savons que, au moment de l'agonie suprême, Thomas et Démétrius n'ont pas pu s'acquitter de leurs obligations envers le sultan à cause du refus des seigneurs grecs de verser leurs impôts³.

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 122-124. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 135 et suiv.

2. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, p. 43.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 256, 267.

CHAPITRE CINQUIÈME MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

I. Les richesses du pays.

L'économie du Péloponnèse sous le Despotat reposait essentiellement sur l'exploitation de la terre. Dans son mémoire à Manuel II Paléologue, Georges Pléthon notait que la plus grande partie de la population moréote tirait sa subsistance du travail de la terre et, dans une certaine mesure, de l'élevage : « ἔστι τοίνυν πρῶτον ἰδεῖν τῇδε Πελοποννησίῳ τὸν πολλὸν λεῶν γεωργοῦντάς τε ἢ καὶ νέμοντας ἐνίοις καὶ ἀπὸ τούτων τὰς τε πρὸς τὸν βίον ἀφορμὰς σφίσι αὐτοῖς ποριζομένους εἰσφέροντάς τε τῷ κοινῷ... »¹.

Les rares renseignements que nous possédons présentent mainte région de la péninsule sous les traits agréables d'une campagne bien cultivée. La contrée de Corinthe, avec la succession de ses plaines et de ses monticules, avec ses prés et ses eaux, était célèbre pour ses vignes, ses champs fertiles, pour ses gras pâturages, son élevage et les plaisirs de la chasse². Vers 1340, Ludolph de Sudheim notait que la ville, forte et escarpée, n'aurait jamais à souffrir d'un manque de froment, de vin, d'huile et d'eau, même si elle était assiégée par tout le monde³. La plaine d'Argos et de Nauplie était plantée de vignobles. Les années mouvementées de la fin du XIV^e siècle avaient été défavorables pour la culture, mais, dès 1404, les autorités vénitiennes s'efforçaient d'attirer la main-d'œuvre étrangère en attribuant aux colons des vignes abandonnées de la commune⁴. Dans la contrée de Patras, on signalait

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 251.

2. Jean Eugénikos, *Ἑγκωμιαστικὴ ἔκφρασις Κορίνθου* : Sp. Lambros, *ibid.*, tome I, p. 48.

3. Ludolphus de Sudheim, *De Itinere Terrae Sanctae Liber*, éd. F. Deycks (Stuttgart, 1891), p. 23. Cf. éd. G.A. Neumann, *Archives de l'Orient latin*, tome II, 2 (1883) p. 29.

4. C. Sathas, *Documents inédits*, tome II, p. 124.

également des vignobles (πατρινοὶ ἀμπελῶνες) et des jardins¹. L'Elide, avec son climat doux, offrait de gras pâturages où l'on conduisait les troupeaux en hiver².

Dans la Laconie méridionale, un petit village, Pétrina, reçoit les éloges d'un écrivain notable du XV^e siècle, Jean Eugénikos. Heureuse Pétrina, qui seule parmi les villes du Péloponnèse, tes redoutables émules, as eu ce sort exceptionnel d'être longuement décrite par un homme de talent! Retenons ici ce que l'auteur dit à propos des prairies, des vallées, des taillis et des bois qui environnaient le village; retenons aussi ce qu'il note à propos des champs de blé, des bois d'oliviers, des vignobles, à propos des arbres fruitiers, des figuiers, des poiriers, des pommiers, des grenadiers, à propos du miel, du lin, des troupeaux, des pâturages, de la chasse, des chênes dont les glands nourrissent les bêtes³.

Un autre homme de lettres, l'italien Cyriaque de Pizzicolti, d'Ancône, parcourant en 1447 le pays en quête de vestiges de l'Antiquité, ne se défend pas d'admirer la beauté des prairies, des côtes, des vallons. Ayant traversé le golfe de Messénie sur une chaloupe, il se repose «ad villam Drycam» (très probablement le village Dry, dans l'éparchie d'Oitylon), pays d'origine de son batelier. De là, il put voir, loin dans la plaine, des champs cultivés, des vignes, des oliviers⁴. Ailleurs, dans un village de Messénie, Mathia, l'archéologue italien admira avec un cœur léger la belle et fertile vallée qui s'offrait à ses yeux; on pouvait voir des vignobles, des arbres et de riants prés⁵.

Les forêts du Péloponnèse semblent avoir été beaucoup plus grandes, plus étendues et plus denses qu'elles ne le sont aujourd'hui. Manuel Paléologue parle de contrées sauvages couvertes de bois⁶. Jean Eugénikos loue la richesse des forêts du Taygète qui, du sommet de Saint-Elie, descendaient jusqu'aux confins de Pétrina. Sous les arbres touffus, dans les vallées et sur les côtes boisées, on chassait des chevreuils, des renards, des cerfs et des sangliers⁷. Cyriaque d'Ancône admira un jeune Spartiate qui tua un sanglier rien que par la force de ses bras.

1. Phrantzès, p. 139 (Papadopoulos). Sur la propriété terrienne dans la région de Patras: E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 81 et suiv.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 195.

3. Jean Eugénikos, *Κόμης Ἐμφρασίς*, *ibid.*, tome I, pp. 49-55.

4. R. Sabbadini, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione autografa del Peloponneso*, *Miscellanea Ceriani*, (Milan, 1910), p. 210.

5. *Ibid.*, p. 218.

6. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 40.

7. *Ibid.*, tome I, pp. 50-51.

Des chasseurs, revenant des sources de l'Alphée, lui auraient offert un cerf et un ours¹. Partout la chasse était abondante. Les Albanais de la péninsule étaient très habiles dans la chasse à courre².

En dehors du bois de construction³, les forêts du Péloponnèse fournissaient d'autres produits dont certains étaient très recherchés, notamment les glands et la cochenille. La chrysobulle d'Andronie II en faveur de l'Eglise de Monemvasie (1391) parle des bois de la région où l'on exploitait les uns et les autres⁴. La cochenille était employée comme substance tinctorale et exportée de Corinthe et de Patras⁵. Le voyageur Simon Sigoli, qui visita Coron en septembre 1384, rapporte que dans cette ville naissait «la meilleure graine d'écarlate (grana di tignere scarlati, la cochenille) qui fût au monde»⁶. On signale aussi la gomme adragante, liquide visqueux que certains arbrisseaux distillaient soit naturellement soit par suite d'une incision⁷. Les pins fournissaient la résine qu'on mettait dans le vin, l'ἐχέπευκός τοῦ οἴνου dont se plaint Michel Acominate Choniata⁸.

La production agricole était très variée. En 1422, Dolfen Venier, ambassadeur de Venise en Morée, chargé de faire une enquête sur place, signalait parmi les richesses du pays la soie, le blé, la cire, le miel, les raisins secs⁹. De son côté, Emmanuel Piloti, natif de Crète, dans son mémoire au pape Eugène IV¹⁰, écrivait: «Le pays de la Morée, qui est soubz les trois frères de l'empereur de Constantinoble et volte VI^e milles, et est circonnée de mer, et si ne entre par une bouche qui s'appellet l'Exemili, qui jà fust murée, et les Turs rompirent les murailles; ou quel pays sont trois lieux avecques trois évesques, comme Modon, Coron et Napuli de Romaine, qui sont de Vénitiens, et tous lez trois lieux sont sur

1. Sp. Lambros, *Κυριακὸς ὁ Ἀγκωνίτης ἐν τῇ Λακωνικῇ*, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome V (1908) pp. 418-419.

2. Sp. Lambros, *Παλαιολόγενα καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, p. 185.

3. Le Cardinal Bessarion parle de l'abondance et de la bonne qualité du bois de construction tiré des forêts du Péloponnèse: «πλείστην ἐν Πελοποννήσῳ καὶ καλλίστην ἔχετε ὕλην»: Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 44.

4. *Jus Graecoromanum*, tome I, pp. 526-527.

5. W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, 2^e réimpression, tome II (Leipzig, 1936), pp. 607 et suiv.

6. *Viaggio al Monte Sinai di Simone Sigoli*, (Milan 1841), p. 75.

7. W. Heyd, *ibid.*, pp. 623-624.

8. Sp. Lambros, *Μιχαὴλ Ἀγορινάτου τοῦ Χωνιάτου Τὰ Σφῶμενα*, tome II, p. 25.

9. W. Heyd, *op. cit.*, p. 282.

10. La rédaction française du mémoire de Piloti est de l'année 1441: Aziz Suryal Atiya, *The Crusade in the Later Middle Ages*, (Londres, 1938), pp. 208 et suiv.

la rive de la mer; et pour ce que oudit pays naissent olio beaucoup, miel, cire, figue; lezquelles choses, comme olio en bottes, et miel en bottettes, tout se conduise à Modon et à Coron, et de là, avecque naves et galées, tout se portent en Alexandrie»¹.

Très intéressants sont aussi les renseignements que le Cardinal Bessarion fournit, en 1459, au minorite Jaques Pincens. Dans sa lettre, il parle de l'abondance du pain, du vin, de la viande, du fromage, de la laine, du lin, de la soie, des grains, des raisins secs, de la cochenille. Comme il vise à une expédition militaire, il insiste sur la suffisance des provisions de bouche, du froment, du vin, de la viande, ainsi que du fourrage, qui sont en si grande quantité que, en dehors de la population, on peut facilement nourrir cinquante mille cavaliers. Justement, lors de l'invasion de 1458, l'armée turque qui ne comprenait pas moins de quatre-vingt mille cavaliers, sans compter les troupes de pied, a pu séjourner en Morée pendant cinq mois sans qu'il y eût rareté de vivres. Même après son départ, les prix sont restés aussi bas qu'auparavant. A titre d'exemple, le Cardinal rapporte que, pour un ducat de Venise, on peut avoir deux grands «staria» des Marches de froment².

Bessarion grossit intentionnellement les chiffres. Il a tout intérêt à présenter les ressources du pays beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont en réalité³. Il n'en est pas moins vrai que la production agricole du Péloponnèse était très importante. Nous montrerons plus loin que l'exportation était considérable, même celle des céréales. Plus d'une fois cependant, à cause des guerres, des invasions turques ou des mauvaises récoltes, le blé a manqué dans la Morée. Ainsi, dès 1269, Charles d'Anjou dut autoriser l'exportation d'orge et de blé en Achaïe⁴. En 1421, un manque de froment en Crète, à Coron et à Modon, obligea les Vénitiens à importer du blé de Sicile⁵. Enfin, une famine sévit dans la Morée en 1456. La population se nourrit d'herbes, de racines et de glands.

1. Emmanuel Piloti, *De modo, progressu, ordine ac diligenti providentia habendis in Passagio Christianorum pro conquesta Terrae Sanctae*: Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, tome IV (Bruxelles, 1846), p. 375.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 255-256.

3. Bessarion avoue ailleurs qu'il présente des chiffres exagérés en ce qui concerne les possibilités militaires du Péloponnèse: D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, p. 142.

4. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 49.

5. C. Sathas, *Documents inédits*, tome III, pp. 232-234.

On payait le blé à trente hyperpères, soit florins trois et demi les cinq livres et l'on n'en trouvait pas¹.

Parmi les produits du Péloponnèse, le vin de Monemvasie et le raisin sec ont très tôt acquis une notoriété mondiale. Le vin doux de Monemvasie, chanté par la chanson populaire grecque², était exporté en Orient et en Occident où il était notamment connu sous les noms de *Malvoisie*, *Malvasie* ou *Malmsey*. En 1214, Nicolas Mésarités écrivait qu'il était en grand honneur à Constantinople, à côté des vins de Chio, de Lesbos et d'Eubée³. Dès avant 1278, des bateaux étrangers étaient chargés de ce vin⁴. Francesco Balducci Pegolotti, l'agent d'une grande compagnie de Florence, rapporte de son côté que, vers 1335, le vin de Monemvasie était vendu à Tana, colonie génoise de la mer Noire⁵, tandis que Chillebert de Lannoy raconte que, lorsqu'il arriva en 1422 en Crimée, les Génois lui offrirent «ung tonnelet de malvisie»⁶.

Les Vénitiens se sont particulièrement occupés du commerce de ce vin. Ils avaient cependant à affronter bien des difficultés et à supporter bien des pertes à cause de la situation politique et surtout à cause de la piraterie. Nous en trouvons l'écho dans les délibérations du Sénat qui, à la demande des marchands lésés, dut accorder des délais pour le paiement des impôts (1420, 1421 et 1426)⁷. Ces difficultés ont précisément ruiné le commerce des vins de Monemvasie. Des vins d'autres origines, de Crète notamment, furent importés en Occident sous le nom de Malvoisie⁸. Dans un document vénitien de 1363, il est déjà question de vin «Monovaxie, quod extrahetur de Creta»⁹. Entre les années

1. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, pp. 24 et 48.

2. N. Politis, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τῶν τραγούδιων τοῦ Ἑλληνικοῦ Λαοῦ*, N° 74, vers 27 et suiv.

3. A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des Lat. Kaisertums und der Kirchenunion: Der Bericht des Nikolaos Mesarites über die politischen und kirchlichen Ereignisse des Jahres 1214*, Sitzungsberichte der Bayer. Akademie der Wissenschaften, Philol. und Hist. Klasse, 1923, Abhandl. 3, p. 21.

4. Tafel et Thomas, *Urkunden*, tome III, p. 241.

5. Fr. Balducci Pegolotti, *La Pratica della Mercatura*, éd. Allan Evans, (Cambridge Mass., 1936), p. 24.

6. Ch. Potvin, *Oeuvres de Ghillebert de Lannoy*, (Louvain, 1878), p. 64.

7. W. Müller, *Essays on the Latin Orient*, (Cambridge, 1921), pp. 244-245.

8. Allan Evans, dans son édition de Pegolotti, p. 402, dit que le mot *malvazia* tire son origine du nom de Malevizi, district de Crète. Déjà avant, St. Xanthoudides, *Ἐπαρχίαι καὶ πόλεις Κρήτης*, Ἑπετ. Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome III (1926), p. 48, avait soutenu cette opinion. Mais les textes que nous citons ne favorisent point cette acception.

9. Sp. Théotokis, *Ἡ δῆθεν ἀφορμὴ ἢ προκαλέσασα τὴν ἀποστασίαν τῆς Κρήτης τοῦ 1363*, Ἑπετ. Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome VIII (1931), p. 212.

1480 et 1483, le voyageur Félix Faber notait : « mais celui qui nous vient de l'Orient est un vin de Crète, qui est transporté de Crète ou Candie et de Modon et qui n'a rien de commun avec le vin de Monemvasie si ce n'est le nom : nihil de Malfasia habens nisi nomen »¹.

Balducci Pegolotti parle aussi des raisins de Corinthe (uve Coranto)². Nicolas de Martoni en a goûté lors de son séjour dans cette ville, en avril 1395 : « est verum quod habet optimas passos uvarum minutarum sive arillis et bonas ficus, de quibus ad votum comedimus cum dicto domino archiepiscopo Athenarum »³. Les Vénitiens faisaient le commerce de ces raisins noirs séchés au soleil. Durant la rupture des relations avec Nerio Acciaiuoli, duc d'Athènes, et son beau-fils, Théodore Paléologue, le Sénat dut user de représailles économiques : il interdit l'importation des figues et des raisins secs (uva passa) à Venise et dans les autres possessions de la République (22 juin 1389)⁴.

D'après un renseignement du début du XIV^e siècle, on cultivait même la canne à sucre dans le Péloponnèse⁵. Pour les autres richesses naturelles, nous avons quelques détails sur l'exploitation des salines. On en trouvait le long des côtes rocheuses de la péninsule. Nous connaissons surtout les salines d'Argolide, celles notamment de Thermésion, de Kivérion et Kastri, qui ont très tôt attiré l'intérêt des Vénitiens⁶. Importantes étaient aussi les salines de Patras où l'on signale des entrepôts de sel appartenant à ces mêmes marchands sujets de Venise⁷. Quant à la richesse du sous-sol, le Cardinal Bessarion atteste avoir entendu dire que la péninsule et particulièrement la région de Sparte et du Taygète possédaient des gisements de fer. L'industrie extractive était néanmoins inexistante et le Cardinal invite le despote Constantin à exploiter systématiquement ces gisements afin d'éviter l'importation de fer de l'étranger⁸.

1. Fratrisc Felicis Fabri, *Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae, et Aegypti Peregrinationem*, éd. C. Hassler, tome III (Stuttgart, 1849), p. 314. Cf. D. A. Zakythinós, 'Ιστορικά Σημειώματα, 'Επετ. 'Εταιρείας Βυζ. Σπουδών, tome IX (1932), p. 378.

2. Fr. Balducci Pegolotti, *op. cit.*, p. 157.

3. Léon Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien*, Revue de l'Orient latin, tome III (1895), p. 659.

4. F. Gregorovius, 'Ιστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν κατὰ τὰς μέσους αἰῶνας, trad. Sp. Lambros, tome II, p. 239.

5. W. Heyd, *op. cit.*, tome II, p. 689.

6. K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 25. *Acta et Diplomata graeca*, tome III, pp. 304 et 308.

7. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 60, 92 et 228.

8. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 43-44.

Pays par excellence agricole, le Péloponnèse n'en avait pas moins une forte tradition dans l'industrie textile et dans la teinture. Le récit sur la fortune de Daniélis, si exagéré soit-il, prouve que, au IX^e siècle, il existait en Achaïe une industrie florissante de tapis, de toiles de lin, de draps et de tissus fins¹. Au siècle suivant, on mentionne les teinturiers en pourpre (πορφύρεται) du Péloponnèse². Jusqu'à l'année 1147, date où elle fut prise par les Normands, Corinthe était un important centre d'industrie textile et de teinture³. L'abondance des mûriers favorisait singulièrement la sériciculture. Détail significatif : le nom Μορέζς par lequel le Péloponnèse est aussi connu au Moyen Âge, attesté pour la première fois en 1111, tire son origine du mot μορέζ, qui désigne cet arbre⁴.

La soie grège était très recherchée. Dès la domination angevine, en 1277, on signale des envois de soie à destination de l'Italie méridionale⁵. Abandonnant la politique de contrôle que l'Empire exerçait anciennement⁶, les despotes ont permis l'exportation de la matière première en établissant des taxes spéciales⁷. Des marchands vénitiens, florentins ou ragusains l'allaient directement acquérir dans les pays du Despotat⁸. Patras était un port actif dans l'exportation de la soie⁹. Les autorités vénitiennes n'ont pas toujours eu à se louer de la qualité des livraisons. On se plaignait notamment du fait qu'elles contenaient des matières étrangères et qu'elles étaient baignées dans de l'eau salée. En 1409, le Sénat a dû prendre des mesures sévères afin de frapper ces « grandes fraudes et malices »¹⁰.

Au XII^e siècle, l'industrie textile était encore florissante en Morée. Michel Acominate pouvait parler des tissus fabriqués par les Corin-

1. St. Runciman, *The Widow Danelis*, *op. cit.*, pp. 426 et suiv.

2. Porphyrogennète, *De adm. imp.*, ch. 52, éd. Moravesik, p. 256.

3. J. Star, *The Epitaph of a Dyer in Corinth*, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome XII (1936), pp. 42-49.

4. G. N. Hatzidakis, Γλωσσολογικά Μελέται, tome I, pp. 1 et suiv. A. Hatzis, Μορέζς-Ιχθός, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome IX (1932), pp. 65 et suiv.

5. Fr. Cerone, *La sovranità napoletana sulla Morea e nelle isole vicine*, Arch. Stor. per le Prov. Napol., tome XLI (1916), pp. 252-253.

6. Sur la soie et sur l'industrie de la soie en général : E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, tome II (Paris, 1949), pp. 769 et suiv., R.S. Lopez, *Silk Industry in the Byzantine Empire*, Speculum, vol. XX (1945), pp. 1 et suiv.

7. Cf. notamment les privilèges des marchands ragusains (1431) : Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, p. 29.

8. C. Sathas, *op. cit.*, tome III, pp. 380 et 460.

9. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 33, 41, 90 et suiv. C. Sathas, *op. cit.*, pp. 169-170.

10. C. Sathas, *ibid.*, tome IV, p. 108.

thiens¹. D'autre part, l'auteur du *Timarion* atteste que des étoffes du Péloponnèse étaient exposées à la grande foire internationale de Thessalonique². Au moment de l'occupation latine, on fabriquait encore ces *samiz* qui émerveillèrent les Croisés lorsqu'ils se sont rendus maîtres du palais de Blaquerne³. L'archevêque de Patras Antelme, ancien moine de Cluny, promettait en 1210 à son abbé «annuatim unum optimum exsamitum»⁴.

En effet, de toutes les belles étoffes de luxe qu'on tissait et qu'on teignait dans la Morée, seul l'*examitum* (ἐξάμιτον) semble avoir conservé quelque vogue après le XIII^e siècle : c'était une étoffe de soie lourde et épaisse, qui, en raison de son prix, n'était accessible qu'à l'Eglise et aux classes élevées de la société. Elle était connue comme le *samis de Romanie*⁵. Dans un testament de Patras, daté du 28 avril 1430, il est question de «samis teints d'écarlate» (*cataxamita tinta in grana*)⁶.

Autrement, l'industrie textile qui ne dépassait pas les limites de l'artisanat domestique, se trouvait en pleine décadence. Des tissus, des draps et des vêtements de provenances étrangères inondaient les villes et les campagnes du Despotat. Ils étaient les marchandises les plus recherchées pour le troc⁷. Le vieux philosophe de Mistra, Georges Pléthon, s'indignait de cette politique économique qui montrait les vices et les faiblesses de l'Etat. Il trouvait absurde de se procurer des vêtements confectionnés en Italie avec de la laine qu'on importait des pays que baigne l'Atlantique, du moment où l'on avait sur place toutes les matières premières pour alimenter une industrie locale : «τῶν γὰρ ξενικῶν τούτων ἐσθημάτων πολλὴ ἀλογία καὶ δεῖσθαι. Οὐ γὰρ σμικρὰ πού κακία πολιτείας, παρόντων μὲν ἐρίων τούτων, ὧν ἡ χώρα φέρει, παρόντος δὲ λίνου, οὔσης δὲ βύσσου, ὄντων δὲ βαμβυκίνων, μὴ τούτοις τὰ περὶ τὴν ἀμπεργόνην οὕτως ὥπως ἂν δυνώμεθα φιλοτεχνεῖν, ἀλλὰ τῶν ἔξωθεν μὲν ἐκ τοῦ Ἀτλαν-

1. Sp. Lambros, *Μικτὴλ Ἀγορινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ Σφζόμενα*, tome II, p. 83.

2. Ellissen, *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, IV, p. 47.

3. Villehardouin, § 250 (éd. Faral, tome II, pp. 52-53).

4. D.A. Zakythinis, 'Ο ἀρχιεπίσκοπος Ἀντελμος καὶ τὰ πρῶτα ἔτη τῆς Λατινικῆς Ἐκκλησίας Πατρῶν, Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 402-403, note 4.

5. W. Heyd, *op. cit.*, tome II, p. 699.

6. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 214-215. Sur les vêtements et les étoffes à Byzance: Ph. Koukoulès, Περὶ τὰ βυζαντινὰ φορέματα, Βυζαντινὸν Βίος καὶ Πολιτισμός, tome II, 2 (Athènes, 1948), pp. 5 et suiv.

7. C. Sathas, *op. cit.*, tome III, pp. 380 et 460.

τικῶν πελάγους κομιζομένων ἐκείνων ἐρίων, ὑπὲρ δὲ τὸν Ἰόνιον εἰς ἐσθῆτα σκευαζομένων δεομένους φαίνεσθαι»¹.

II. Commerce intérieur et relations économiques.

A cause de sa position géographique et des conditions internationales qui ont prévalu dans le bassin oriental de la Méditerranée à partir du XI^e siècle, la Morée était devenue un important centre de relations économiques. Sous les princes francs, sous les despotes grecs ou sous les administrateurs vénitiens, elle a conservé cette fonction jusqu'au jour où la domination ottomane et la carence de l'or modifièrent les orientations du commerce mondial. Nous traiterons les problèmes qui s'y rattachent dans la mesure où ils intéressent les relations économiques du Despotat de Morée. Il est nécessaire de faire précéder quelques indications sur le commerce intérieur et sur la marine marchande.

Le commerce intérieur du Despotat avait une organisation sommaire. Les échanges se faisaient habituellement dans les foires (πανηγύρεις) qui se tenaient dans les différentes villes et forteresses et surtout dans les grandes foires annuelles (ἐν ταῖς κατ' ἔτος γινομέναις πανηγύρεσιν). Les unes comme les autres sont mentionnées dans le chrysobulle d'Andronic III (1336) et dans la bulle d'argent de Théodore Paléologue en faveur de Monemvasie². Le terme ἐμπόριον par lequel la *Chronique de Morée* (vers 4666) désigne le faubourg de Véligosti, reconnu aussi dans d'autres toponymies, semble remonter à ces pratiques commerciales³.

Cette même *Chronique de Morée*, dans sa version française, nous fournit quelques détails intéressants sur une foire qui se tenait tous les ans, à mi-juin, près de Vervéna de Cynourie. C'était en 1296 : «a la contrée de l'Escorta, par devant un casal que on appelle la Varvaine a une belle prairie, que on dit en grec a la Livadi. Si se faisoient les foires que on clame Panejours, les quelles se font au jour de huy au demie juyn ; auxquels foires venoient la gent de toutes pars pour acheter et pour vendre, tant dou pays de l'empereor comme de celui dou prince. Si ques, encoste celle prairie où la foire se faisoit, si demouroit, un chevalier que on appelloit monseignor Girart de Remy, à un sien casal que on appelle la Ninice. Et ainxi come li marciés se faisoit, si ala li chevalier pour

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 263.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 167 et 171. Sur les πανηγύρεις : Ph. Koukoulès, Βυζαντινὸν Βίος καὶ Πολιτισμός, tome III (Athènes, 1949), pp. 270 et suiv.

3. Cf. *Supra*, p. 168, note 2.

esbatre avec sa maisnie. Et trova un bon homme gree de la Grant Aracove, qui en sournom estoit appellés Corcondille, qui estoit là venus pour vendre sa soye; liquelz entra en paroles avec celui chevalier. Sire monseignor Girars se corouça par yre que il ot. Si fery, d'un tronchon de lance que il tenoit en sa main celui Corcondile, ne say un cop ou deux¹. Le passage est très instructif pour les relations des Francs avec les Grecs et pour cette vue qu'il nous donne d'une foire annuelle. Retenons particulièrement ce qui y est dit à propos du commerce de la soie.

A la fin du XVII^e siècle, des foires annuelles étaient encore organisées dans les différentes villes du Péloponnèse. Dans son rapport au gouvernement vénitien, Gritti, un envoyé extraordinaire, notait le 28 décembre 1691 qu'il se tenait dans le Royaume de Morée cinq foires annuelles : à Gastouni, en mai, à Tripolitza, en juin, à Saint-Jean et à Tzami, entre Gastouni et Kalavryta, en août, et à Kalavryta même en septembre. D'autres foires se tenaient dans différentes villes du Péloponnèse une fois par semaine, le Samedi ou le Dimanche. Gritti qualifie l'usage des foires moréotes de «suranné»².

Lorsqu'on parle de relations économiques, on songe avant tout à celles qui existaient entre le Despotat et l'Empire. Nos renseignements sont, sur ce sujet, décevants. Nous savons que les guerres vénéto-génoises rendaient les communications entre la Morée et Constantinople fort difficiles : «dans le Péloponnèse», dit Démétrius Cydonès se rapportant aux événements des années 1378-1381, «il est impossible aujourd'hui d'aborder ou d'envoyer des lettres, et ceux qui viennent de là-bas évitent le port de la capitale plus que les Spartiates évitaient la fosse Céadas, tant l'empereur et les Romains, à cause des soupçons des Vénitiens, ont pris cet endroit en haine»³. En temps de paix, les rapports étaient suivis, surtout après l'établissement des Paléologues à Mistra⁴. Néanmoins, nous ne possédons pas de détails sur les rela-

1. *Livre de la Conquête*, §§ 802-803, pp. 319-320.

2. Sp. Lambros, *Ἐμπορικαὶ πανηγύρεις καὶ ἀγοραὶ ἐν Πελοποννήσῳ κατὰ τὸν δέκατον ἑβδόμον αἰῶνα*, Μικταὶ Σελίδες, (Athènes, 1905), pp. 616 et suiv.

3. *Démétrius Cydonès Correspondance*, éd. G. Cammelli, p. 61. Cf. pp. 46 et suiv.

4. Dans une lettre d'Isidore, le futur cardinal, à Chortasménos, datant des années 1413-1430, il est dit que les habitants du Péloponnèse et de Constantinople avaient un contact suivi : «τῶν οἰκητόρων ἐκτέρως περ' ἀλλήλους συνεχῶς ἀφικνουμένων» : W. Regel, *Analecta Byzantino-russica*, p. 64.

tions économiques proprement dites et sur les articles qui faisaient l'objet l'un trafic. En 1371, il est question de blé du Péloponnèse qui soulagerait la disette de la capitale¹.

Aux rapports économiques avec l'Empire se rattache la question des transports maritimes. L'histoire de la marine marchande du Despotat ne pourra être que succincte : elle se ramène essentiellement à l'histoire de la marine marchande de Monemvasie.

Le lecteur s'est déjà suffisamment familiarisé avec le passé de cette ville pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir longuement. Vers le milieu du XIII^e siècle, la marine marchande de Monemvasie, issue probablement d'une petite flotte de pirates, était prospère. Michel VIII a utilisé son personnel pour équiper ses vaisseaux de guerre². Dans la première moitié du siècle suivant, cette marine a atteint son point culminant. Par le chrysobulle d'Andronic III (1336) nous apprenons que des colonies de Monemvasiotes étaient établies dans différentes villes de l'Empire, à Pégae notamment. En dehors de la capitale, leurs navires fréquentaient les ports de la Macédoine et de la Thrace et ceux de la mer Noire : Sélymbrie, Héraclée, Rhédestos, Gallipoli, Sozopolis, Agathopolis, Médie. Ils arrivaient jusqu'aux escales de la Bulgarie du Pont (Ζαγορά)³. Nous trouvons des marchands de Monemvasie jusqu'aux comptoirs commerciaux les plus éloignés, comme à Caffa, l'ancienne Théodosie, en Crimée⁴.

Très tôt cependant la puissance maritime de Monemvasie a baissé. La politique économique des empereurs de Byzance et l'avance turque en ont été la cause. Au XV^e siècle, les transports maritimes ont passé aux mains des étrangers. On ne pouvait guère atteindre les ports du Péloponnèse que sur leurs bateaux. Un métropolite de Monemvasie, jadis fière sa flotte, le futur Cardinal Isidore, se rend plus d'une fois à Constantinople à bord de navires vénitiens⁵. On a vu aussi ce poignant

1. Nous faisons allusion à une lettre de Démétrius Cydonès à Constantin Asanès où il est dit : «οὐκ οἶδ' εἰ τὴν ἡμετέραν πέναν οἱ τῆς Πελοποννήσου στατῆρες παραμυθῶσονται» : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome I (1904), p. 207.

2. Pachymère, tome II, p. 504.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 165-168. Sur le terme géographique Zagora : C. Amantos, *Ἑλληνικά*, tome V (1932), p. 427.

4. G. Bratianu, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa*, (Bucarest, 1927), p. 262.

5. G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno*, pp. 58-59 et 151 et suiv. Du même, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota*, (Vatican, 1931), p. 524. Dans l'un de ses rapports au patriarche, Isidore mentionne encore les βενετικά κότεργα : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome XII (1915), p. 271.

spectacle : un despote de Mistra, Constantin Paléologue, couronné empereur de Byzance, celui qui devait être le dernier empereur de Byzance, gagner sa capitale sur des vaisseaux catalans¹.

La décadence de la marine marchande de Monemvasie est un symptôme d'une valeur générale. Il révèle, dans cette partie du monde grec, les mêmes phénomènes qui dominent toute la vie économique de l'Empire en régression : la pénétration latine et l'assujétissement au capital étranger. Vues sous ce prisme, les relations économiques internationales du Despotat acquièrent un vif intérêt.

Les ports par lesquels la Morée communiquait avec l'Occident avaient été Clarentza grand centre économique de la principauté d'Achaïe, Patras, développée sous les archevêques latins et sous les Vénitiens, Corinthe, Modon et Coron, les places jumelles sur lesquelles, dès le début, Venise a établi sa domination, et enfin, Nauplie, passée sous la possession immédiate de la République en 1388. Avant d'étendre leur pouvoir, les Grecs du Péloponnèse ne pouvaient guère communiquer avec l'étranger que par le port de Monemvasie.

Clarentza connut une grande prospérité sous le protectorat angevin. Charles I^{er} d'Anjou favorisa les échanges avec les marchands de son royaume et avec ceux d'Ancône et de Lucques². Il accorda des libertés de transit aux commerçants de Marseille³. Mais, avec la décadence de la principauté, ce port a été atteint de marasme⁴. Le mouvement commercial se concentre maintenant à Patras et surtout dans les ports de Modon et de Coron, «postes admirablement choisis pour le contrôle de tout le transit qui suivait le grand axe de la Méditerranée»⁵.

Les voyageurs occidentaux qui se dirigeaient vers les pays du Levant, vers la Terre Sainte en particulier, abordaient très souvent à Modon et à Coron. Ils y faisaient de brefs séjours soit pour vaquer à leurs affaires

1. Phrantzès, pp. 205 - 206 (Bonn).

2. F. Carabellese, *Carlo d'Angio nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente*, (Bari, 1911), p. 10.

3. G. Lesage, *Marseille angevine*, (Paris, 1950), p. 100.

4. Pero Tafur dit, à propos de Clarentza, qu'elle est une cité très antique avec de grands édifices, bien que dépeuplée : *Andanças e viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos (1435-1439)*, éd. M. Jimenez de la Espada, *Collección de libros espanoles raros o curiosos*, tome VIII (Madrid, 1874), p. 44.

5. J. Sottas, *Les messageries maritimes de Venise aux XIV^e et XV^e siècles*, (Paris, 1938), p. 109. Sur l'histoire sociale, politique et financière de Coron et de Modon sous la domination vénitienne : A. Monferratos, *Μεθώνη και Κορώνη επί Ένετοκρατίας υπό κοινωνικήν, πολιτικήν και δημοσιονομικήν έποψιν*, Athènes, 1914.

commerciales, soit pour attendre un temps plus propice. Certains d'entre eux nous ont laissé des témoignages intéressants. Nous en relevons quelques uns. Voici tout d'abord un grand personnage, Nompar II, seigneur de Caumont, qui se rend à Jérusalem en l'an 1318. Lorsque nous entrâmes dans le Golfe de Crète, dit-il, «nous prist un vent contraire qui fit retourner la nef à Modon que j'avoie passé de xl. milles; et là pris port et hy demouray par quatre jours, attendant le bon vent. C'est une cipté en terre playne, au pié de lequel vient le mer devers l'une part, lequel est bien enmurée tout autour, et se tient pour les Genevoys»¹. Un autre grand personnage, le seigneur d'Anglure Ogier VIII, est obligé, en septembre 1395, de chercher refuge à Coron, «une bonne ville fermée»². Quelques années auparavant, en septembre 1384, deux voyageurs italiens, Simon Sigoli et Léonard di Niccolò Frescobaldi, visitèrent le «bellissimo castello» de Modon. Leurs renseignements sur l'attitude des Génois et sur la piraterie sont très suggestifs³.

Nous signalerons aussi les récits de deux auteurs espagnols. Le premier, Ruy Gonzales de Clavijo, ambassadeur de Henri III de Castille à Samarcande, longea la côte occidentale du Péloponnèse, en 1403⁴. Le second, Pero Tafur (1435 - 1439), passa devant Modon et séjourna à Coron, «una buena villa é muy grandissima fortaleza»⁵. En 1432, Bertrandon de la Broquière vint à Modon «qui est bonne et belle, ayant un moult beau havre»⁶. Nous citerons, enfin, la naïve description de Bernard de Breydenbach, dans la vieille traduction française de Nicole le Huen, pu-

1. *Voyaige d'Oultremer en Jhérusalem par le Seigneur de Caumont l'an MCCCXVIII* publié par le marquis de La Grange, (Paris, 1858), pp. 89-90. Coron et Modon vivaient sous la menace constante des attaques génoises auxquelles fait allusion notre texte. Voir aussi un curieux texte du métropolite Isidore, de septembre 1429, où le prélat expose les conditions d'un voyage forcé en Sicile : G. Mercati, *Scritti d'Isidoro*, pp. 151 et suiv.

2. *Le Saint Voyage de Jhérusalem par le Seigneur d'Anglure*, éd. Fr. Bonnardot et Aug. Longnon, (Paris, 1878), p. 96.

3. *Viaggio al monte Sinai di Simone Sigoli*, (Milan, 1841) pp. 74-75. *Viaggio di Lionardo di Niccolò Frescobaldi in Egitto, e in Terra Santa*, (Rome, 1818), pp. 72-73.

4. Ruy Gonzales de Clavijo, *Itinéraire de l'ambassade espagnole à Samarcande en 1403-1406*, texte et traduction russe par I. Sreznevski, (Saint-Petersbourg, 1881), p. 23.

5. Pero Tafur, *op. cit.*, p. 45. Sur la relation de Pero Tafur : Ch. Diehl, *Un voyageur espagnol à Constantinople au XV^e siècle*, *Mélanges Gustave Glotz*, (Paris, 1932), tome I, pp. 319-327. A. Vasiliev, *Pero Tafur. A Spanish Traveler of the fifteenth Century and his visit to Constantinople, Trebizond and Italy*, Byzantion, tome VII (1932), pp. 75-122.

6. *Le Voyage d'Oultremer de Bertrandon de la Broquière*, éd. Ch. Scheffer, (Paris, 1892), p. 8.

blée pour la première fois à Lyon en 1488 : « Bon vent nous fust donne apres grans contraires entre les Isles dont y a grant plante : et transnavigasmes iusques au port de Modon le xxx. jour de jung; la par deux iours ou trois prismes recreation: pain et poissons et poulles a foison et belle malvaisie : qui en boit trop a dormition choisie. Modon est une cite bien muree pour deffense : longue assez : et a beau port a descendre : laquelle est situe ou pais de la Moree soubz les Venitiens: dont lesglise cathedrale est gouvernee par Latins. Toutes les aultres des grecs sont deservies. Et au dehors a une chappelle gracieuse et belle de saint Nycholas: ou portasmes par grant soulas des cierges : devoes a luy pour euter lennuy de la mer passee. Il y a deux conuens de freres mendians, les ungs sont prescheurs : les aultres mineurs »¹.

Très tôt, les Venitiens ont acquis une place importante dans le commerce du Péloponnèse. Bien avant la destruction de l'Empire grec, ils s'étaient fait accorder le droit de trafiquer dans les principales villes de la péninsule : le traité de 1082 nomme Modon, Coron, Nauplie et Patras; celui de 1198, les circonscriptions administratives (ὄρια) de Patras, Modon et Corinthe et d'Argos et Nauplie². Par les traités de 1265, 1268 et 1277, Michel VIII confirma aux Vénitiens la possession de Coron et de Modon³. Dans l'intérieur de la Morée, la République jouissait d'anciennes franchises qu'elle faisait confirmer par des conventions. En 1355, elle obtenait un traité très avantageux avec l'archevêque de Patras Raynald de Lauro et, en 1417, un autre avec le prince Centurione II Zaccaria⁴. Enfin, la convention de 1394 qui mit fin au différend entre Théodore I^{er} et les Vénitiens à propos d'Argos prévoit la liberté du commerce suivant les usages (segondo usanza)⁵.

L'organisation des échanges était primitive. Des marchands Vénitiens ou grecs, sujets de la République, se rendaient à Mistra ou à d'autres villes et régions du Despotat apportant du numéraire et des marchan-

1. Bernhard de Breydenbach, *Des saintes Pérégrinations de Jherusalem*, traduction de Nicole Le Huen, (Lyon, 1488), fol. c.

2. Fr. Dölger, *Regesten*, Nos 1081 et 1647.

3. *Ibid.*, Nos 1934, 1960 et 2026.

4. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 156 et suiv. C. Sathas, *op. cit.*, tome IV, pp. 148-149. Cf. A. Monferratos, *op. cit.*, pp. 32-33.

5. Sp. Lambros, *Ἐγγράφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηνῶν*, à la suite de la traduction de l'Histoire d'Athènes de Gregorovius, (Athènes, 1906), p. 381.

dises, de préférence des étoffes et des articles manufacturés. Ils en rapportaient du blé, du coton, du miel et surtout de la soie grège¹.

Organisé d'une façon rudimentaire, le commerce de la Morée subissait également les répercussions des événements politiques. Les guerres contre les Francs et les Navarrais, l'antagonisme entre Gènes et Venise, les interminables frictions avec les autorités vénitiennes locales entravaient les échanges. Ainsi, pendant la campagne de Jean VIII et de Théodore II contre Centurione, en 1417, les transports furent arrêtés. Un document vénitien de cette année parle de marchandises qui n'ont pas pu être portées vers les échelles pour être chargées à destination de Venise, « propter mala et fortunalia tempora »². Très souvent, les Vénitiens intervenaient afin d'obtenir la pacification du pays; plus d'une fois, ils usaient de représailles qui provoquaient les protestations grecques³.

Il y a cependant une date qui marque la grande crise dans les relations économiques gréco-vénitiennes. A partir de 1428, les campagnes victorieuses de Constantin Paléologue portent atteinte aux intérêts vitaux de la République: des grands ports, comme Clarentza et Patras, tombent aux mains des Grecs; les territoires de Messénie sont dévastés par la guerre et immédiatement menacés. Libérés de l'influence vénitienne, les despotes suivent une politique nettement hostile. Ils s'orientent notamment vers une alliance avec l'empereur d'Allemagne Sigismond. Dans une lettre du 10 octobre 1429, ce dernier parle ouvertement de ces « ennemis communs », les Venitiens⁴.

La rupture, qui prend des dimensions de plus en plus grandes, a des répercussions immédiates sur les transports. Déjà en février 1428, l'on constate que les marchands vénitiens de Romanie et de Monemvasie « n'ont pas pu expédier leurs vins par suite des événements en cours: non potuerunt expedire vina sua propter novitates presentes »⁵.

La situation devenait vraiment précaire pour le commerce vénitien. Aussi le gouvernement de la République usa-t-il de moyens énergiques: le 19 juin 1430, il décida que toutes les marchandises exportées à destination de Mistra seraient soumises à une taxe de trois pour cent; celles (notamment la soie et les grains) qui, de Mistra, étaient importées à Co-

1. C. Sathas, *op. cit.*, tome III, pp. 380-381.

2. *Ibid.*, pp. 169-170.

3. *Ibid.*, pp. 178 et 180 (lettres de Jean VIII, de l'année 1418); pp. 366-367 (1429).

4. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 220. Sur les rapports avec Venise pendant ces troubles années: *Ibid.*, pp. 217 et suiv.

5. W. Miller, *Essays on the Latin Orient*, pp. 244-245.

ron et à Modon, paieraient une taxe de dix pour cent¹. Ces représailles économiques avaient pour but de dresser des barrières entre les deux puissances et d'isoler ainsi le Despotat du marché international. Les taux prohibitifs ont été, semble-t-il, appliqués aussi aux échanges avec Patras, récemment occupée par les Grecs. Le 24 mars 1432, les autorités locales informaient le gouvernement de la République que, par suite de la politique douanière, les marchands vénitiens de cette ville se sont transportés à Naupacte².

Les mesures étaient trop sévères. Elles ont fini par ruiner les habitants des possessions vénitiennes de Messénie. Un premier effort pour les abolir, en 1434, a cependant échoué³. En 1439, les «villani e schiavi» de Modon, soumièrent une requête où ils disaient que, à la suite des taxes prohibitives, étaient restés «totalmente deserti e desfati». Ce fut le 1^{er} août de cette année que le Sénat consentit à réviser sa décision du 19 juin 1430 et à abolir la taxe de dix pour cent⁴.

On ne peut pas se défendre de rapprocher la crise gréco-vénitienne avec les orientations commerciales des despotes de Mistra à partir de 1431. Au mois de février de cette année, Georges Paléologue Cantacuzène, ambassadeur du despote Constantin, fut reçu par les autorités de Raguse. Il invita les marchands ragusains à fréquenter les places du Péloponnèse, de Patras à Kalamata. Il accorda des taxes de faveur pour les importations et les exportations : trois pour cent *ad valorem* pour toutes marchandises, à l'exception de la soie qui paierait trois sous par livre. Une exemption totale fut accordée pour l'importation de l'or, de l'argent et des pierres précieuses⁵. N'ayant pas d'instructions précises, l'ambassadeur n'a rien statué sur le blé exporté d'Androusa et de Léontari⁶. La commune de Raguse s'est empressée de demander la confirmation de ces privilèges⁷.

1. C. Sathas, *op. cit.*, pp. 380-381.

2. *Ibid.*, p. 413.

3. *Ibid.*, p. 423.

4. *Ibid.*, p. 460.

5. L'or, l'argent et les pierres précieuses étaient souvent exempts d'une taxe d'importation : D.A. Zakythinos, *Le chrysobulle d'Alexis III, empereur de Trébizonde*, pp. 66-67.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 29-30. M. A. Andreeva, *Le traité de commerce de 1451 entre Byzance et Doubrovnik et ses préliminaires*, Byzantinoslavica, tome VI (1935-1936), pp. 131 et suiv. (en russe avec résumé français).

7. N. Iorga, *Notes et extraits*, II, pp. 292-293. M. A. Andreeva, *ibid.*, pp. 132 et

Il ne peut y avoir aucun doute sur les intentions de Constantin Paléologue : isolé à la suite des représailles de Venise et libéré de sa tutelle économique, il a cherché à reprendre contact avec le marché international en ouvrant son territoire aux ressortissants de Raguse. Il deviendra ainsi «l'initiateur de l'action gréco-ragusaine»¹. Le despote grec n'a pas sans doute voulu aller trop loin en se tournant vers les Génois. D'ailleurs, une alliance avec ces derniers n'aurait pas été sans risques sérieux. Toutefois, la collaboration avec Raguse, inaugurée par l'ambassade de Cantacuzène, s'est maintenue jusqu'aux derniers temps du Despotat de Morée². Des divers documents qui s'y rapportent, nous retenons les deux bulles d'argent que les despotes Thomas et Démétrius ont promulguées en juillet et en août 1451 à la suite du chrysobulle que leur frère, l'empereur Constantin XI, avait délivré aux Ragusains en juin de cette année³.

Thomas Paléologue accorde aux marchands de Raguse de nouvelles réductions sur les droits de vente : un et demi pour cent sur les transactions de gros (χονδρικῶς) et deux pour cent sur les transactions de détail (κατακοπιτικῶς ἢ γουὸν κατὰ τὸ ὀνομαζόμενον ρετᾶλιον). Il autorise également la commune à créer des installations (λόγτζα, *loggia*)⁴ et à nommer un consul (κόνσουλον) auquel seraient portées les plaintes contre les ressortissants ragusains⁵. Le despote Démétrius, pour des raisons qui semblent avoir trait à la politique intérieure, accorde à ceux-ci une exemption totale des droits sur la circulation et sur la vente, ainsi que de toute autre taxe⁶.

D'autres marchands étrangers ont été autorisés à fréquenter les ports et les villes de la Morée byzantine. Anciens clients de Clarentza et de

suiv. Aux XIII^e et XIV^e siècles, des marchands ragusains fréquentaient déjà des villes du Péloponnèse : Clarentza, Modon et Coron : N. Iorga, *Ragusains à Coron*, Revue des études balkaniques, tome I (1934), pp. 3-33. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 222, note 3.

1. M. A. Andreeva, *ibid.*, p. 164.

2. Cf. *ibid.*, pp. 135 et suiv.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 23-25. De ce beau chrysobulle, conservé en original, était appendue la bulle d'or du dernier empereur de Byzance qui existe encore aujourd'hui : G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, p. 64. Fr. Dölger, *Facsimiles Byz. Kaiserurkunden*, planche XXV, 67.

4. Sur la question en général : R.S. Loppez, *Du marché temporaire à la colonie permanente*, Annales économiques-Sociétés-Civilisations, 1949, pp. 389-405.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 233-235.

6. *Ibid.*, pp. 187-189.

Patras¹, les Florentins entrèrent en rapports plus étroits avec l'Empire depuis le séjour que Jean VIII fit dans leur ville à l'occasion du Concile de 1439. De cette année datent des actes que l'empereur byzantin a promulgués en faveur de «l'illustre et magnifique» communauté de Florence et de ses citoyens Jacques de Morellis et Pancrace Michel Fedini². Un de ces documents se rapporte à des concessions et franchises commerciales³.

Le séjour de Jean VIII à Florence a créé une atmosphère propice pour le développement des relations gréco-florentines. En Morée, Constantin Paléologue, innovateur dans sa politique étrangère, entre en contact avec la république italienne. Une lettre à lui adressée le 3 mai 1446 témoigne du parfait accord qui régnait entre les deux puissances⁴. Néanmoins le seul texte qui ait trait aux rapports commerciaux émane de l'entourage du despote Démétrius, de ce prince grec qui a assisté au Concile de 1439. C'est une lettre par laquelle Athanase Lascaris, ambassadeur du despote, accorde aux Florentins une exemption totale des charges exigées aux ports, aux péages et aux villes du pays soumis à la domination de son maître. Une réduction de cinquante pour cent est également consentie pour la taxe sur la vente (χομέρχιον). Le despote devait confirmer ces privilèges par une bulle d'argent⁵.

Des considérations politiques attiraient les princes grecs de Morée vers le Royaume de Naples où Alfonso V d'Aragon prétendait renouer la grande tradition des Angevins. Ainsi qu'il a été noté, «étant donné la diversité des possessions de ce souverain (l'Aragon, la Catalogne, la Sardaigne, la Sicile et le royaume de Naples proprement dit), il n'est pas toujours facile de faire une distinction assez nette entre ce qui représente, dans ces relations économiques, telle ou telle autre partie des vastes territoires soumis à sa couronne»⁶. Ceci précisé, nous relevons que, dès 1438, les conseillers de Barcelone recommandaient aux despotes Théodore II et Constantin les consuls catalans nouvellement établis à Constan-

1. W. Heyd, *op. cit.*, tome II, pp. 296 et suiv. E. Gerland, *op. cit.*, pp. 27 et suiv. et *passim*.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 334-352.

3. *Ibid.*, pp. 338 et suiv.

4. *Ibid.*, tome IV, p. 31.

5. *Ibid.*, pp. 202-204. Cette lettre n'est pas datée, mais tout porte à croire qu'elle fut rédigée en 1451 : D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 276, note 4.

6. C. Marinescu, *Contribution à l'histoire des relations économiques entre l'Empire byzantin, la Sicile et le royaume de Naples de 1419 à 1453*, Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini, I (Rome, 1939), p. 209.

tinople et à Modon¹. Le naufrage d'un vaisseau de Messine dans les eaux de Clarentza fournit à Alfonso V l'occasion de communiquer avec Thomas Paléologue (1447)². Mais l'événement capital dans les relations entre Naples et le Despotat est le traité d'alliance que Démétrius conclut avec le roi Alfonso le 5 février 1451. Nous avons souligné ailleurs l'importance politique de ce traité. Il importe de rappeler ici que le prince grec s'engagea à traiter d'amis les sujets du roi de Naples et à les exempter des droits de douane et de toute autre charge (franchi de omni cabella, dacii e altri qualsevoglio diricti)³.

Il est à peine nécessaire d'ajouter quelques mots sur les produits et articles qui faisaient l'objet des échanges commerciaux. Au cours de cette étude, nous avons eu l'occasion d'en mentionner les principaux. En précisant et en complétant ce qui a été dit, nous notons d'une façon générale que les importations étaient en souffrance vis-à-vis des exportations. Les marchands étrangers importaient de préférence des étoffes (panni)⁴, des habits confectionnés⁵, des articles manufacturés, du fer⁶, des armes⁷. Ils exportaient pour la plupart des produits naturels, ainsi que quelques étoffes de luxe. On trouvera plus haut des détails sur les céréales et sur le vin, sur le vin de Monemvasie en particulier, sur les raisins secs et les figues, sur la canne à sucre, la cochenille, la gomme adragante, le sel, sur la soie grège, article de première importance, sur les étoffes de soie. Nous ajouterons qu'on exportait aussi de l'huile⁸, du miel⁹, de la cire¹⁰, des

1. *Ibid.*, p. 214.

2. *Ibid.*, p. 217.

3. Fr. Cerone, *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, Archivio Stor. per le Province Napoletane, tome XXVII (1902) p. 576. C. Marinescu, *ibid.*, pp. 217-218.

4. C. Sathas, *op. cit.*, tome III, pp. 380 et 460. W. Heyd, *op. cit.*, tome II, p. 707.

5. La *Chronica Ragusina*, se rapportant aux négociations commerciales des années 1450 et 1451, parle des taxes des «robe non vendute» : J. Restius et J. Gundula, *Chronica Ragusina, Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium, Scriptores*, tome II (Zagreb, 1893), pp. 305-306.

6. Georges Pléthon : Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 263, tome IV, p. 124. A la suite de la rupture des relations avec Théodore Ier, le Sénat de Venise manda, le 22 juin 1389, à ses châtelains de Coron et de Modon qu'il agréait l'interdiction d'exporter du fer et des charrues à destination du Despotat de Morée et du duché d'Athènes : F. Gregorovius, *Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν*, tome II, p. 239.

7. Georges Pléthon : Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, p. 124.

8. C. Sathas, *op. cit.*, tome III, p. 180; tome IV, p. 77. Emm. Piloti, *op. cit.*, p. 375.

9. C. Sathas, *ibid.*, tome III, p. 241. Emm. Piloti, *ibid.*

10. C. Sathas, *ibid.*, tome III, p. 241; tome IV, p. 43. Emm. Piloti, *ibid.*

légumes secs¹, du lin et du coton². Le commerce du gros bétail et des bêtes de boucherie était florissant. Le traité conclu en 1417 entre Venise et le prince Centurone fixait les péages qui pesaient sur les animaux conduits vers les échelles de la République³. Les Vénitiens étaient particulièrement intéressés au trafic des peaux qu'ils cherchaient à réglementer⁴.

Un dépouillement plus attentif des documents d'archives vénitiens apportera mainte addition à cette liste qui est loin d'être complète. Nous n'y reviendrons que pour ajouter quelques notes sur un «article» d'exportation qui faisait l'objet d'un négoce très lucratif: l'homme⁵. Les grands bouleversements qui dominèrent la vie de l'Empire byzantin à partir du XIII^e siècle, les guerres, l'antagonisme des puissances maritimes, la piraterie, ont enrichi le butin humain qui était exposé aux marchés de l'Orient. Un témoin oculaire, l'auteur de l'*Adeis Directif* qui fut adressé, en 1332, à Philippe VI, atteste avoir vu en Perse des prisonniers grecs vendus comme esclaves. «Et moi mesme, écrit-il, lors que je demouroie es parties de Perse, veys bien souvent une grant multitude de Grecz de l'un et de l'autre sexe, de toute condition et de éage que on amenoit prisonniers en grans pleurs et gémissemens, et les vendoit-on au marchié, comme chevaulx et jumens; et là les séparoit-on l'un de l'autre, c'est assavoir le filz arrière du père, la mère arrière de la fille, l'amy loingz de son amy»⁶. Des personnages éminents étaient emmenés en captivité. Nous ne citerons qu'un nom illustre: celui de Grégoire Palamas, métropolite de Thessalonique (1347-1360) et champion de la Querelle hésychaste⁷.

Nous savons que la Morée, depuis les temps de la thalassocratie arabe, fournissait un riche contingent d'esclaves. On trouvera ailleurs quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles les populations du littoral grec ont vécu aux XIII^e et XIV^e siècles, sur les courses des flottes occidentales et turques, sur la piraterie pratiquée en grande échelle par des étrangers et par des Grecs⁸. Le produit des courses et des brigandages, hommes et choses, était déversé dans des marchés pro-

1. C. Sathas, *ibid.*, tome IV, p. 43.

2. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 222, note 3.

3. C. Sathas, *ibid.*, tome IV, p. 149.

4. A. Monferratos, *op. cit.*, pp. 42 et suiv.

5. W. Heyd, *op. cit.*, tome II, pp. 555 et suiv.

6. *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens*, II, p.p. 449-450.

7. G. Georgiades-Arnakis, *Gregory Palamas among the Turks and documents of his captivity as historical sources*, *Speculum*, tome XXVI (1951), pp. 104-118.

8. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 85-92.

ches ou lointains. La Crète vénitienne était un centre connu de traite d'esclaves¹. A l'exposé auquel nous venons de faire allusion, nous empruntons quelques détails suggestifs: «Dans un document de l'année 1299, il est question de captifs grecs de Monemvasie incarcérés dans les prisons de Crète. Dans un autre document, postérieur de vingt ans, nous lisons des détails tragiques sur la vie des populations de Morée à cette époque. Des pirates de Crète s'attaquèrent à un casal dans le voisinage de Monemvasie et emmenèrent du bétail et deux hommes. Vers la même époque, ils emmenèrent encore six hommes, quatre enfants, et puis de nouveau trente hommes qu'ils vendirent pour cinq cents hyperpères. D'autres Vénitiens, de Coron et de Modon, firent prisonniers quarante Grecs de Morée qu'ils vendirent en Crète, à Rhodes et à Chypre. Ce même document nous apprend un événement digne d'être noté: peu avant 1320, deux navires vénitiens, venant de Constantinople, entrèrent dans le port de Monemvasie. Les habitants de cette ville, sans rien soupçonner, montèrent sur les navires pour vendre, comme d'habitude, leurs produits aux marchands vénitiens. Mais soudain les bateaux levèrent l'ancre et les malheureux Monemvasiotes furent livrés à d'autres navires de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et vendus comme esclaves. Il est aussi à noter que dans les documents occidentaux de l'époque nous trouvons parfois mention de la vente d'esclaves grecs provenant du Péloponnèse. Ainsi, dans un acte rédigé par le notaire génois Lamberto di Sambuceto, le 2 février 1300 à Famagouste de Chypre, il est question de la vente de deux esclaves grecs de Monemvasie. Dans d'autres documents catalans, étudiés récemment par le savant espagnol Rubió y Lluch, on trouve des indications précieuses sur des esclaves grecs en Catalogne. En ce qui concerne la Morée, nous notons que, dans un des documents en question, nous lisons que le navire catalan portant le nom de San Cristofol et commandé par un certain En Bartolomeu Albesa de Majorque, avait rapporté d'Arcadie² vingt-six esclaves grecs (28 septembre 1358)»³.

1. Iv. Sakāzov, *Documents récemment découverts datant de la fin du XIV^e siècle et concernant les Bulgares de la Macédoine vendus comme esclaves*, *Revue Macédonienne*, année VII (1932), pp. 1-62. Cf. N. Andriotis, *Ελλάς*, tome V (1932), pp. 234-239.

2. Il s'agit de la ville de Kyparissia.

3. D.A. Zakythinos, *ibid.*, pp. 86-88. Cf. Ch. Verlinden, *Esclaves du Sud-Est et de l'Est européen en Espagne orientale au Moyen Age*, *Revue historique du Sud-Est européen*, tome XIX (1942), pp. 371 et suiv.

III. Considérations sur la politique économique.

A travers les lambeaux de renseignements que nous avons communiqués plus haut, nous arrivons difficilement à saisir la politique économique des despotes de Morée. Nous pouvons d'ailleurs à peine parler d'une politique économique. Car, si l'on excepte les efforts tentés en vue d'encourager la marine marchande de Monemvasie (et ceux-ci ont été souvent dictés par des considérations d'ordre intérieur), le Despotat n'a pas su créer les conditions préalables d'une économie vraiment nationale. S'il y eut jamais politique économique, elle ne s'est jamais imposé pour but d'entraver les dépendances, mais d'orienter celles-ci suivant des criteriums extérieurs. La crise gréco-vénitienne de 1430 et la réaction de Constantin Paléologue illustrent d'une façon singulière cette constatation.

On pourrait donc dire que la politique économique des despotes grecs a été passive. Dans l'impossibilité de créer un mouvement national, ceux-ci, oscillant entre les hégémonies et les tutelles des puissances étrangères, n'ont pas moins glissé vers cet assujétissement au capital étranger qui est le phénomène le plus saillant de la crise économique à Byzance à partir surtout du XIII^e siècle¹. Ils furent ainsi entraînés dans l'orbite des républiques italiennes auxquelles ils abandonnèrent l'initiative de leur commerce et ils renoncèrent en leur faveur à toute réglementation. Comme il arrive toujours, le commerce extérieur finit par influencer le mouvement intérieur et la production.

La circulation monétaire est toujours un excellent indice sur les tendances et l'état de l'économie. Les despotes de Mistra n'ont pas frappé de monnaie à leur effigie. Théoriquement, la pièce d'or des empereurs de Byzance était la monnaie officielle du Despotat. Dans la pratique, la circulation y présentait une grande variété : le numéraire byzantin, déprécié et discrédité, avait cours à côté de monnaies étrangères : tournois de Clarentza, ducats et sous de Venise, monnaies de Venise frappées dans les colonies, florins de Florence. Georges Pléthon s'indigne de cette situation : « on ne saurait en outre, dit-il, méconnaître l'urgence de remédier à l'état de la monnaie; car il est vraiment absurde de se servir de ces pièces étrangères qui sont aussi de fausses monnaies et dont les autres récoltent le bénéfice tandis que nous, nous n'en gardons pour notre part que le ridicule »². Mais on ne se bornait pas seulement à se servir de ces

1. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 30 et suiv.

2. Sp. Lambros, *Ηαλκιολόγια καὶ Ηελοποννησιακά*, tome III, p. 262. Nous avons cité, avec quelques retouches, la traduction qu'a donnée de ce passage A. Andréadès, *Εργα*, tome I, p. 496, note 2.

pièces étrangères; on en fabriquait de fausses. Par le traité de 1394, Théodore I^{er} prit l'engagement envers les autorités vénitiennes de ne pas fabriquer et d'interdire à ses sujets la fabrication de monnaies portant les insignes de la République¹. De même, pour protéger son économie, Venise interdit l'exportation des métaux, travaillés ou non, sans le permis des autorités locales. Défense était également faite de mettre en circulation des tournois qui n'étaient pas d'une frappe vénitienne (stampa et cunio de Venexia). Si quelqu'un se trouvait porteur de fausse monnaie, il était condamné à une amende d'une somme égale².

La circulation monétaire est un indice sûr. Mais rien n'illustre les vices de la politique économique des Paléologues de Morée autant que la critique qu'en font, sous des formes plus ou moins directes, deux écrivains du XV^e siècle, Georges Pléthon et le Cardinal Bessarion³. L'un et l'autre s'inspirent de l'idéal d'une vie pure et sobre, dépouillée de tout luxe et de toute parure. Ils préconisent l'exploitation intensive du sol et des richesses du pays, la création d'une industrie nationale, la réglementation des échanges d'après les besoins réels de la population. L'autarcie économique est le but vers lequel doit tendre la politique du Despotat.

Georges Pléthon, observateur vigoureux et parfois amer, rêve d'un nouveau régime social non pas tant par amour de l'homme, mais comme d'un moyen pour obtenir le plus haut degré de l'énergie et du rendement. Dans sa société originale, tout sera actif (ἐνεργόν) et productif (ἐργαζόμενον) et rien ne sera laissé oisif (ἀργόν) et inculte (ἀτημέλητον)⁴. Le pays doit asseoir son économie sur une production et une industrie nationales⁵. Plus modéré, Bessarion recommande l'exploitation des ressources de la péninsule. Il sait que les matières premières n'y manquent pas. Ce qui manque c'est l'enseignement technique. Pour l'obtenir, il faut se mettre humblement à l'école de l'Occident, former des jeunes gens dans la mécanique, dans l'industrie du fer, dans la fabrication des armes et l'art

1. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 140 et suiv. *Crise monétaire et crise économique*, pp. 138-139. Sur les fraudes monétaires : R.S. Lopez, *Harmenopoulos and the Downfall of the Byzant*, Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου ἐπὶ τῇ ἐξακοσιετηρίδι τῆς Ἐξαβίβλου τοῦ, (Thessalonique, 1951), pp. 111-125.

2. A. Monferratos, *op. cit.*, pp. 52-53.

3. D.A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 130-143.

4. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 261.

5. *Ibid.*, p. 263.

des constructions navales. On s'occupera ensuite de l'industrie du verre, des industries textiles, de la teinture¹.

Mais ce qui frappe le plus et peine les deux savants c'est l'incohérence de la politique économique dans le domaine des échanges. Nous avons vu de quelle manière véhémement s'exprime Pléthon au sujet de l'importation des tissus et des vêtements². Il exige de Théodore II un système rigoureux de contrôle et de protectionnisme économiques³. Dans son mémoire à Manuel Paléologue, il précise ses opinions. Il y a, dit-il, des articles qu'il est souhaitable d'exporter ou d'importer et d'autres dont il faut à tout prix empêcher l'importation ou l'exportation. Le devoir d'un bon gouvernement est de prévoir ces cas. «Ainsi pour celles des marchandises qu'il est souhaitable d'importer, personne, qu'il s'agisse d'un citoyen ou d'un étranger, ne doit payer une taxe d'entrée quelconque, et ceci afin que l'importation en soit favorisée; au contraire, les marchandises qu'il est souhaitable de voir rester dans le pays, doivent être soumises à des taxes lourdes afin que, leur exportation jugée peu profitable, elles soient en abondance pour les besoins de la population; ou même dans le cas où, malgré cela, elles seraient exportées, leur exportation fût un profit pour la communauté et une ressource pour le trésor»⁴. Ailleurs, il propose l'établissement d'une sorte de «clearing» où des produits du pays seraient échangés contre des matières premières et des articles manufacturés, notamment contre du fer et des armes⁵.

Le cardinal Bessarion dans sa lettre à Constantin Paléologue, reprend ces opinions. Il souligne, lui aussi, l'urgence d'une réglementation des échanges. Il invite le despote à favoriser le placement et l'exportation des produits qui sont en abondance et à faciliter l'importation des articles qui manquent. Le besoin d'une politique de blé est impérieux : «καὶ τῶν μὲν περιττῶν ἐξαγωγὴν καὶ διάθεσιν, τῶν δ' ἀναγκαίων τε καὶ οὐ πάνυ ἀφθόνων συντήρησιν, ἀντισταγωγὴν τε τῶν ἐλλειπόντων, τὰ μάλιστα μὲν ἀναγκαιοτάτην οὔσαν, κακῶς δὲ καὶ αὐτὴν ἔχουσαν, φροντίσεις, ὡς οἶμαι, ἀξιῶς καὶ τὴν τοῦ σίτου μάλιστα κωλύσεις ἐξαγωγὴν καὶ ἢ περὶ ταῦτα, ὡς οὐκ ὀφείλου, ἀταξία τηρεῖται, ἢ πεινῶσι μὲν οἱ ἡμέτεροι, ἐμπιπλῶνται δὲ οἱ ἀλλότριοι, ταύτην ὡς βλαβερὰν διαλύσεις»⁶.

¹ *Ibid.*, tome IV, pp. 43-44.

² *Ibid.*, tome III, p. 263.

³ *Ibid.*, tome IV, p. 124.

⁴ *Ibid.*, tome III, pp. 263-264.

⁵ *Ibid.*, p. 263 ; tome IV, p. 124.

⁶ *Ibid.*, tome IV, p. 41.

La spéculation philosophique n'empêche pas ces savants d'avoir une notion précise des réalités économiques. Cependant leurs projets resteront sans lendemain. Les despotes grecs, comme les empereurs de Byzance, leurs souverains, n'auront pas la force d'arrêter la pénétration latine qui, bornée et égoïste, sapera à la longue les fondements de l'Orient hellénique.

CHAPITRE SIXIÈME

ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE

Notre intention n'est pas d'écrire l'histoire de l'Eglise de Morée sous les Paléologues. Pareille entreprise, entraînant des recherches et des développements disproportionnés, dépasserait le plan et les cadres de cet ouvrage. Aussi limiterons-nous nécessairement notre exposé à tout ce qui concerne l'organisation ecclésiastique du pays entre les années 1262 et 1460.

I. Circonscriptions ecclésiastiques.

Au début du XIII^e siècle, au moment où les Croisés débarquaient dans la Morée, le pays possédait une organisation ecclésiastique complétée par des formations récentes¹. Cinq sièges métropolitains comprenaient les différentes régions de la péninsule et certaines îles de la Mer Ionienne. Corinthe, métropole de l'ancienne province d'Achaïe, n'avait pas moins de six évêchés suffragants, répartis entre le Golfe homonyme, le cap Ténare et les îles occidentales : ceux de Damala, l'ancienne Trézène, Zéména, Monemvasie, Maïna ou Le Magne, Céphallénie et Zacynthe. Patras, érigée en métropole entre 802 et 806², avait, elle aussi, une circonscription très étendue que se partageaient les évêchés suffragants de Bolaina, l'ancienne Olénos, Méthone, Coroné, Hélos et Amyclée. Lacédémone, ci-devant évêché de Patras, fut promue en siège métropolitain sous Alexis I^{er}, en 1081-1082³; vers la même époque, apparaît pour la première fois la métropole de Christianoupolis dont

1. Sur l'organisation ecclésiastique du Péloponnèse avant 1204, cf. le livre récent d'Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, (Paris, 1951), pp. 103-113 et 208-209.

2. *Ibid.*, pp. 43-44.

3. *Ibid.*, pp. 110-111.

un prélat est mentionné en 1086⁴; enfin, Argos, ancien évêché de Corinthe, est érigé en siège métropolitain sous Isaac II, en 1189⁵.

Les Latins ont supprimé le haut clergé grec, mais ils en ont emprunté les cadres administratifs. Sous la juridiction de l'archevêque de Corinthe, Innocent III a placé les évêchés d'Argos, de Damala, de Gimenes ou Zéména, de Gilas ou Hélos et de Monemvasie, restée libre jusqu'en 1248, ainsi que ceux de Céphalonie et de Zante. De son côté, l'archevêque de Patras avait originairement sous son obédience spirituelle les évêques latins d'Oléna, de Méthone ou Modon, de Coroné ou Coron, de Vélégosti, d'Amyclée ou Nykli, et de Lacédémone⁶.

Ainsi, des cadres supérieurs du clergé grec il n'existait aucune trace lorsque Michel VIII eut récupéré, en 1262, les places-fortes de Laconie. Et, comme il était urgent de donner des chefs spirituels aux populations libérées, l'empereur dut immédiatement pourvoir à la réorganisation ecclésiastique du pays. Celle-ci fut basée sur deux mesures importantes : l'érection de l'évêché de Monemvasie en métropole et le transfert de la métropole de Lacédémone à Mistra.

1. La métropole de Monemvasie et ses suffragants.

Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, la métropole de Monemvasie sera le siège le plus en vue de l'Eglise grecque du Péloponnèse⁴. C'est en 787 qu'il est pour la première fois question du siège épiscopal de cette ville dont le titulaire figure dans les listes du septième concile oecuménique⁵. Sa création remonte à l'époque obscure qui a suivi les invasions slaves⁶. Promue en métropole, ainsi que nous venons de le

1. *Ibid.*, p. 110 et note 2. Cf. P. Zerlenti, *Αἱ μητροπόλεις Χριστιανουπόλεως καὶ Ἀργεῖος καὶ Ναυπλίας*, (Athènes, 1922) pp. 3 et suiv. V. Grumel, *Les registres des actes du Patriarcat de Constantinople*, tome I, III (1947), pp. 43-44.

2. A. Bon, *ibid.*, p. 110 et note 1. Cf. P. Zerlenti, *ibid.*, pp. 21 et suiv.

3. W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, tome I, pp. 79, 93 suiv. J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, p. 205.

4. Sur l'Eglise de Monemvasie voir surtout : Chr. Démétriou, *Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας καὶ αἱ ὑπ' αὐτὴν ὑπαγόμεναι ἐπισκοπὴι μέχρι τοῦ 18ου αἰῶνος*, *Θεολογία*, tome VII (1929), pp. 139-151. Mgr Athénagoras, *Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας*, *ibid.*, tome VIII (1930), pp. 228-252. V. Laurent, *La liste épiscopale du synodicon de Monembasie*, *Échos d'Orient*, tome XXXII (1933), pp. 129-161. St. Binon, *L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie*, *ibid.*, tome XXXVII (1938), pp. 274-311.

5. A. Bon, *op. cit.*, p. 104.

6. L'évêché de Monemvasie est cité dans la *Notice* dite des Iconoclastes, mais ce texte appelle les plus graves réserves. On trouvera plus haut (chapitre troisième,

dire, sous Michel Paléologue, l'Eglise de Monemvasie occupa jusqu'en 1270 le quatre-vingt-dix-huitième rang des sièges métropolitains. Son ascension a cependant été très rapide. Aux premières années du règne d'Andronic II, elle occupait le trente-quatrième rang pour atteindre, dès avant 1285, le treizième. Sous Andronic III, elle sera élevée au dixième rang. Depuis les premiers temps de la reconquête, le métropolite de Monemvasie fut nommé exarque du Péloponnèse¹.

De tous les actes par lesquels les empereurs grecs ont montré leur munificence à l'égard de la nouvelle métropole et qui ont été plus d'une fois cités au cours de cette étude, le chrysobulle d'Andronic II, daté de juin 1301 et conservé en original, mérite une mention à part. Des faussaires hardis en ont très tôt altéré l'esprit et les dispositions. Nous devons à une critique sagace d'avoir dépisté les interpolations et établi le document authentique qui est également intéressant comme oeuvre d'art². Une miniature est en effet attachée à la partie supérieure de l'acte. «Le Christ, debout à droite et vu de trois-quarts, a revêtu un ample himation, de couleur bleue, s'ouvrant à la poitrine sur une tunique violette; il tient dans sa main gauche l'évangile fermé, et esquisse de la main droite le geste de la bénédiction. La figure, malheureusement mutilée, s'inscrit dans un nimbe crucigère. A gauche du Christ, de taille plus petite et debout sur un suppedion de pourpre orné de deux aigles bicéphales, se tient Andronic, vêtu de son saccos. La tête, sérieuse et barbue, est celle d'un homme d'âge mûr, et porte une couronne d'où retombent, sur les tempes, de longues pendeloques. L'empereur est lui aussi nimbé. Dans la main droite, il tient un sceptre surmonté d'une croix; le bras gauche recourbé supporte l'extrémité du loros qui ceint les hanches. On dit qu'Andronic avait dans la main gauche le chrysobulle qu'il venait de promulguer; en fait, il tient l'akakia, qui est un symbole et un attribut. Une inscription à l'encre rouge, au-dessus de la tête de l'empereur, est ainsi conçue : [Ἀνδρ]όνικος ἐν Χ(ριστ)ῷ τῷ Θ(ε)ῷ [πιστ]ὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ρωμῶν Κομνηνὸς ὁ Παλαιολόγος. Le tout sur fond or, et encadré d'un large

p. 149, note 1) quelques remarques sur la valeur historique de ce texte. Cf. V. Laurent, *L'érection de la métropole d'Athènes et le statut ecclésiastique de l'Illyricum au VIII^e siècle*, Etudes Byzantines, tome I (1943), pp. 58 et suiv. A. Bon, *op. cit.*, pp. 22 suiv.

1. St. Binon, *op. cit.*, pp. 278-280.

2. Outre l'étude de St. Binon, déjà citée, cf. Fr. Dölger, *Εἰς κατὰ τὸν 16ον αἰῶνα νοθευτῆς χειμένων καὶ ἐγγράφων*. Ὁ Μονεμβασίας Μακάριος ὁ Μελισσηγός, trad. U. Lampsidès, Athènes, 1938.

trait rouge³. Ce précieux document est aujourd'hui conservé au Musée Byzantin d'Athènes⁴.

Le chrysobulle de 1301 témoigne à la fois de la piété impériale et du réalisme de la politique byzantine. Dès le commencement, il apparut que la ville de Monemvasie, nouvellement récupérée, deviendrait «un des plus puissants bastions de l'hellénisme dans le Péloponnèse latin»⁵. Il importait donc avant tout de rehausser le prestige de son Eglise et d'encourager les activités de ses habitants. On a vu plus haut quelles franchises exceptionnelles furent accordées à ceux-ci. En ce qui concerne l'Eglise, Andronic II, par le chrysobulle de 1301, confirma les privilèges antérieurs et en promulgua de nouveaux : le métropolite de Monemvasie, exarque de tout le Péloponnèse, jouirait de tous les honneurs et prérogatives attachés au rang du métropolite de Sidé, ville de Pamphylie, distinction qui lui aurait été, croit-on, décernée dès 1283⁶; de même il aurait sous sa juridiction les évêchés de Cythouria (Cythère), Hélos, Maïna et Rhéontos, antérieurement soumis à sa métropole et auxquels l'empereur ajouta ceux de Coroné, Méthone et Zéména⁷. Fier de tous ces honneurs, le métropolite Nicolas appose sa signature au bas d'un chrysobulle d'Andronic II, daté de juin 1298, et se qualifie de *ταπεινὸς μητροπολίτης Μονεμβασίας ὑπέρτιμος καὶ ἑξαρχος πάσης Πελοποννήσου καὶ τὸν τόπον ἐπέχων τοῦ Σίδης*⁸.

Ainsi, le métropolite de Monemvasie, au début du XIV^e siècle, jouissait de larges privilèges. Sa juridiction spirituelle était très étendue. Il avait notamment recueilli la plus importante partie des circonscriptions ecclésiastiques qui étaient, avant 1204, soumises aux sièges métropolitains de Corinthe et de Patras, à savoir les évêchés de Hélos, Maïna, Cythère, Méthone, Coroné, Rhéontos et Zéména.

L'évêché de Hélos avait son siège dans le bourg homonyme, sis au fond du Golfe de Laconie. Avant l'occupation latine, il était suffra-

1. St. Binon, *op. cit.*, pp. 284-285. Cf. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, pp. 25 et suiv. Parmi les reproductions de cette miniature, nous citons celles de Sp. Lambros, *Ἀπόλοιμα Βυζαντινῶν Αὐτοκρατόρων*, (Athènes, 1930), planche 79, et de A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, pl. XXVI, 2.

2. G. Sotiriou, *Guide du Musée Byzantin d'Athènes*, trad. O. Merlier, (Athènes, 1932), p. 99, fig. 62.

3. St. Binon, *op. cit.*, pp. 283.

4. *Ibid.*, p. 283.

5. Le texte du chrysobulle authentique : *ibid.*, pp. 306-310.

6. V. Laurent, *Mélanges de géographie ecclésiastique*, Echos d'Orient, tome XXXII (1933), pp. 319 et 322.

gant de la métropole de Patras¹. Nous avons très peu de renseignements sur son histoire pendant la période qui nous occupe et sur ses titulaires. La *Chronique de Monemvasie* mentionne le sieur Marc (τὸν κυρὸν Μάρκον) que le métropolite Grégoire, dès sa nomination vers 1262, sacra évêque de Hélos². Un autre évêque est cité, sans être nommé, dans le Πρωτρεπτικὸν que Jean Eugénikos adressa, en 1452, au despote. L'évêque y est taxé d'être latinophile (ἐν τῇ πλάνῃ διάγων τῇ ὁδοῦ τοῦ λατινισμοῦ παντελῶς)³.

Venait ensuite l'évêché de Maïna, mentionné pour la première fois dans la *Notice* de Léon le Sage (901-902) comme suffragant de la métropole de Corinthe⁴. Des sources vénitiennes rapportent que le patriarche de Constantinople, à l'instigation du despote de Mistra et avec le consentement de l'empereur, conféra à l'évêque de Maïna le droit d'ordonner les prêtres de Crète, droit qui était auparavant réservé à l'évêque grec de Coron. Dès le 17 décembre 1429, le Sénat empêche pour un certain temps l'ordination de nouveaux prêtres crétois. L'interdiction fut annulée le 25 octobre 1435, le patriarche ayant préalablement révoqué sa décision⁵.

Nous aurons plus loin à parler d'un différend qui mit aux prises les métropolitains de Monemvasie et de Corinthe à propos des évêchés de Maïna et de Zéména. Dans l'un des rapports que le métropolite de Monemvasie Isidore adressa à cette occasion au patriarche (peu après 1426), il est longuement question d'un évêque de Maïna qui n'est pas nommé. Nous savons seulement que son frère s'appelait Pierre Analatos⁶. Personnage turbulent et cupide, ce prélat se brouilla avec son métropolite. Sa conduite ne fut pas sans émouvoir le patriarcat de Constantinople et les Eglises du Péloponnèse. Les pages qu'Isidore lui consacre sont particulièrement savoureuses⁷.

1. A. Bon, *op. cit.*, p. 110.

2. N. A. Bees, Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 68 et 86.

3. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome I, pp. 178 et 182.

4. F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, p. 244. A. Bon, *op. cit.*, p. 107. G. Konidaris, Ἱστορικὸν Σημείωμα. Ἡ παλαιότερα μνεία τῆς Μαΐνης καὶ τῆς ἐπισκοπῆς αὐτῆς, Θεολογία, tome XXII (1951), pp. 652-656.

5. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 219.

6. Sp. Lambros, Δύο ἀναφοραὶ μητροπολίτου Μονεμβασίας πρὸς τὸν Πατριάρχην, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome XII (1915), pp. 260-261.

7. *Ibid.*, pp. 258-272. En parlant des exactions qu'on reprochait à l'évêque de Maïna, Isidore fournit (pp. 267-268) quelques précisions sur les droits que perce-

Les évêques grecs de Méthone et de Coroné se sont maintenus sous la domination vénitienne. Leur prestige s'était accru du fait qu'ils apparaissaient aux yeux de leurs ouailles comme des chefs à la fois spirituels et nationaux. Aussi, très tôt, les autorités vénitiennes en prirent-elles ombrage. A plusieurs reprises, le gouvernement de la République s'efforça de limiter l'influence des prélats grecs. Il intervint dans leur nomination. Ainsi, en 1309, il tint à approuver la nomination du prêtre Akindynos comme évêque de Méthone¹. Les autorités vénitiennes s'efforcèrent surtout de tenir les chefs des Eglises grecques en dehors des villes où demeuraient leurs confrères latins². Un document du 28 novembre 1436 est à cet égard significatif. Il y est dit qu'anciennement l'évêque de Coron était tenu d'habiter en dehors de la ville, à une distance de quatre ou cinq milles, dans le couvent de Saint-Jean. Cette mesure n'étant plus appliquée avec rigueur, le prélat réside dans le bourg même où l'on constate une grande affluence de Grecs, ce qui, à plus d'un point de vue, n'est pas tolérable : «ubi continue fit concursus et asunantia multorum Graecorum, quod non est, pluribus respectibus, tolerandum». Le Sénat décida de remettre en vigueur les anciennes interdictions³.

Entre autres missions, les deux évêques étaient chargés d'ordonner le clergé de Crète, soumise, elle aussi, à la domination vénitienne⁴.

vait le premier. Anciennement, chaque prêtre du diocèse était tenu de payer à son évêque un *κνονικόν* annuel de huit *κοντζιά*, soit 8/24 de la monnaie or. L'évêque inculpé se faisait verser le *κνονικόν* en nature, soit une *λίτρα* d'huile qui valait sur place au moins vingt-quatre *κοντζιά*, ou une pièce or. Invité par son métropolite à réduire cette prestation à douze *κοντζιά*, il ne tint aucun compte de ses avertissements et exigea de la part des «misérables prêtres» du diocèse cinq *λίτρα* d'huile. A cette occasion, le métropolite mentionne (pp. 262 et 267) un autre droit, dit *ἀεριχόν*. On sait quels débats ce terme a provoqués (Cf. Fr. Dölger, *Das ἀεριχόν*, Byz. Zeitschrift, tome XXX, 1930, pp. 450 et suiv.). D'après Fr. Dölger, *Sechs Praktika*, p. 121, l'*ἀεριχόν* serait un impôt supplémentaire perçu sur l'impôt foncier des parèques, originairement une amende pour contravention, plus tard une amende pour communauté de paysans. L'*ἀεριχόν* ecclésiastique, dont il est ici question, avait-il aussi quelque rapport avec la notion de l'amende ?

1. G. Giomo, *Lettere di Collegio, Miscellanea di Storia Veneta*, (Venise, 1909), p. 340.

2. G. Thomas-R. Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, tome I, pp. 105-107 : «denotamus... quod a tempore rebelli sive rebellionis Graecorum castellani, qui pro tempore fuerunt, numquam permiserunt aliquem episcopum Graecorum morari Choron vel Mothoni» (document de 1318).

3. N. Iorga, *Notes et extraits*, tome III, p. 10. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 223. E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 100-101, note 3.

4. E. Gerland, *ibid.*

Par une lettre de juillet 1389, le patriarche conféra à l'évêque de Méthone le droit exclusif d'ordonner les prêtres et les diacres de l'île¹. On a vu plus haut que d'autres prélats grecs, ceux de Coroné et de Maïna, se firent accorder ce privilège. En cette même année 1389, il est question de démarches faites par l'évêque de Méthone à propos des Eglises de Céphallénie, de Zacynthe et de Leucade².

Par le chrysobulle de 1301 les évêchés de Méthone et de Coroné furent, ainsi qu'il a été dit, soumis à la métropole de Monemvasie. Il semble pourtant que le métropolitain de Patras ait recouvré ses anciens droits ne fût-ce que momentanément ou partiellement. En effet, d'une série de textes, datant des années 1389-1394 et se rapportant à un procès intenté à l'évêque de Méthone Niphon Mandylas, nous apprenons que celui-ci était suffragant du métropolitain de Patras³. Cependant, dès 1394, nous voyons de nouveau le métropolitain de Monemvasie intervenir dans les juridictions de l'évêché de Méthone⁴.

Trois autres petits évêchés dépendaient de la métropole de Monemvasie. Celui de Rhéontos se trouvait dans la région de Tzakonie. Il sera, plus tard, intitulé ἐπισκοπή Πέοντος καὶ Πραστού⁵. Plus au Nord, dans la région de Sicylene, occupée encore en 1301 par les Latins, avait son siège l'évêché de Zéména. Suffragant de la métropole de Corinthe, il est pour la première fois mentionné dans la *Notice* de Léon le Sage (vers 901-902)⁶. Il apparaîtra, ultérieurement, comme évêché Ταρσοῦ καὶ Ζεμενῶν⁷. Quant à l'évêché de Cythère dont parle le chrysobulle d'Andronic II et d'autres documents postérieurs⁸, nous savons qu'il est cité dans une *Taxis* du temps de Jean Tzimiscès (969-976)⁹. Après le démembrement de l'Empire byzantin, l'île fut gouvernée par les familles vénitiennes des Venier et des Viaro, puis, à partir de 1363, elle fut annexée aux possessions de la République et administrée comme colonie.

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 139.

2. *Ibid.*, pp. 139-140.

3. *Ibid.*, pp. 135-137, 170, 174, 231-234.

4. *Ibid.*, pp. 210-211. Sur l'évêché de Méthone: D. Doukakis, 'Επισκοπή Μεθώνης, 'Εκκλησιαστικὸς Φάρος, tome VI (1910), pp. 24-32.

5. N. A. Bees, *Beiträge zur kirchlichen Geographie Griechenlands*, Oriens Christianus, nouvelle série, tome IV (1915), pp. 274-276. D. Doukakis, 'Επισκοπή Πέοντος καὶ Πραστού, Θεολογία, tome I (1923), pp. 109 et suiv., 298 et suiv.

6. A. Bon, *op. cit.*, p. 107.

7. N. A. Bees, *op. cit.*, pp. 252 et suiv. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημον, tome VI (1909), p. 181. Ernst Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, p. 8, note 1.

8. St. Binon, *op. cit.*, pp. 283-284, note 6.

9. *Ibid.*, p. 276, note 1.

La domination étrangère ne fut interrompue que par une courte occupation grecque (depuis environ 1278 à 1309)¹. Il est concevable que, dans ces conditions, l'évêché de Cythère fût resté sans titulaire. Nous savons, au contraire, que, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, le clergé de l'île avait pour chef un simple πρωτοπαπᾶς².

Liste épiscopale de la métropole de Monemvasie.

1. GRÉGOIRE. Il est vraisemblable que son élection ait immédiatement suivi la libération des places-fortes de Laconie, en 1262. Il est toutefois mentionné par la *Chronique de Monemvasie* comme le premier métropolitain de Monemvasie après cette date: N. A. Bees, Βυζαντίς, tome I, p. 68. Cf. V. Laurent, *op. cit.*, Echos d'Orient, tome XXXII (1933), pp. 146-147.

2. NICOLAS. Dans son chrysobulle de 1301, Andronic II fait l'éloge de ce prélat (St. Binon, *op. cit.*, pp. 307 et suiv.). Celui-ci avait atteint, à cette date, un âge très avancé. La première mention certaine que nous ayons de son épiscopat est de 1285: en cette année, il signe l'acte synodal de la déchéance du patriarche Jean Beccos. Entre 1301 et 1315, il appose sa signature sur une copie de chrysobulle datant de juin 1298. Nicolas était encore en possession de son siège en 1304: V. Laurent, *op. cit.*, pp. 147-148. Cf. pp. 319 et 322.

3. SOPHRONE. Il signe un acte synodal de l'année 1315: *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 5. Cf. V. Laurent, *ibid.*, p. 148.

4. JOASAPH. Signataire d'un acte de novembre 1326: S. Eustratiadès, 'Ιστορικὰ μνημεῖα τοῦ "Αθῶ, Ἑλληνικά, tome II (1929), pp. 364-365. D'après V. Laurent, *op. cit.*, pp. 323-324, son admission dans la liste épiscopale de Monemvasie ne saurait être faite sans réserve. Peut-être faut-il l'identifier avec le métropolitain Jean dont il sera immédiatement question.

5. JEAN. Il est mentionné dans deux actes du Synode de Constantinople de septembre 1327 et d'avril 1329: *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 144 et 146.

6. ISIDORE. En 1341, le Saint-Synode désigne comme métropolitain de Monemvasie Grégoire Palamas, mais l'illustre prélat n'accepte pas cette mission. A sa place, on nomme en 1342 Isidore, le futur patriarche. En avril et en août 1342, ainsi qu'en avril 1343, il apparaît dans des actes patriarcaux comme ὑποψήφιος Μονεμβασίας: *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 227, 230 et 237, 288-289. Cf. V. Laurent, *op. cit.*, pp. 149-150. G. Mercati, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota*, (Vatican, 1931), pp. 199, 205 et suiv.

7. JACQUES KOUKOUNARÈS. Il adresse une lettre au patriarche de Constantinople, très vraisemblablement en mai-juin 1347: *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 271-272. Il fut probablement élu à la fin de 1344; sa mort ou sa déposition peut être placée en 1347 ou 1348: V. Laurent, *op. cit.*, p. 150. G. Mercati, *ibid.*, pp. 223, 225.

8. Au mois de septembre 1348, le Saint-Synode transfère à la métropole de Monemvasie, restée vacante, le métropolitain de Patras que «Dieu a empêché de se rendre

1. W. Miller, 'Ιστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι, tome II, pp. 326 et suiv.

2. Cheilas, apud Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, pp. 347 et suiv. W. Miller, *ibid.*, pp. 330-331.

au siège à lui échu, le réservant à la métropole de Monemvasie» (ἤδη πρὸς τὴν λαχοῦσαν αὐτὸν ἀπιέναι ἐκώλυσεν ὁ Θεός, τῇ μητροπόλει Μονεμβασίας τοῦτον τηρῶν) : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 274-275. Les sources taisent le nom de ce prélat. D'après les uns ce serait Métrophane; d'autres se prononcent en faveur de Dorothee ou de Joseph : V. Laurent, *op. cit.*, p. 151. St. Thomopoulos, *Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν*, 2^e éd., p. 396. Si nous retenons ce dernier nom, le métropolitite transféré serait le premier prélat de ce nom que cite le Synodicon de Monemvasie : V. Laurent, *op. cit.*, p. 132.

9. JOSEPH. Divers documents patriarcaux portent la signature de ce prélat. Le plus ancien date d'octobre 1386 : P. Lemerle, *Actes de Kutlumas*, p. 145. Viennent ensuite ceux de mai 1387, de février et d'avril 1389 et d'août 1390 : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 99, 129 et 147. S. Eustratiadès, *op. cit.*, *Ἑλληνικά*, tome III (1930), p. 45.

10. ACACE. Dans les listes épiscopales de Monemvasie, on avait introduit un métropolitite, nommé Clément et cité par un acte de 1394 : V. Laurent, *op. cit.*, p. 151. Or, ce texte, censé être écrit entre 1400 et 1419, a été reconnu faux ou au moins interpolé : R. Loenertz, *Isidore Glabas, métropolitite de Thessalonique*, *Revue des études byzantines*, tome VI (1948), pp. 183 et suiv. Cf. V. Laurent, *Note additionnelle*, *ibid.*, pp. 187 et suiv., et surtout p. 189. Par conséquent on n'aura pas à tenir compte d'un métropolitite de ce nom, inséré entre Joseph et Acace. Celui-ci fut élu en janvier 1397 : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 273. Son nom a été prononcé à l'occasion de l'affaire des évêchés de Maïna et de Zéména, en cette même année 1397 : *ibid.*, pp. 287 et suiv. Il occupait encore son siège en septembre 1405, date où Manuel II promulgua son chrysobulle en faveur de la métropole de Monemvasie : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 122-123.

11. ISIDORE. Après l'épiscopat d'Acace qui a pu se prolonger jusqu'à l'année 1412/1413, et depuis cette date jusqu'en 1430, nous rencontrons un métropolitite de Monemvasie dont plusieurs textes d'un grand intérêt attestent l'existence. Le R.P. Laurent a identifié ce personnage avec Cyrille que le Synodicon seul mentionne après Acace : V. Laurent, *op. cit.*, *Echos d'Orient*, tome XXXII, pp. 132 et 151 et suiv. A notre avis, le métropolitite qui a occupé le siège de Monemvasie de 1412/1413 à 1430, n'est autre qu'Isidore, ancien hiéromonaque et protégé de Manuel II, le futur cardinal et métropolitite de Kiev. Quant à Cyrille, s'il a vraiment existé, son épiscopat doit être placé entre Acace et Isidore. Nous ne reviendrons pas ici sur la démonstration de cette thèse qui fait l'objet d'un travail spécial, déjà cité, qui sera incessamment publié dans les *Mélanges Octave Merlier* sous le titre : *Μανουὴλ ὁ Παλαιολόγος καὶ ὁ καρδινάλιος Ἰσιδώρος ἐν Πελοποννήσῳ*. Certains des textes inédits qui ont été compris dans cette étude, ont été entre temps publiés par A. W. Ziegler, *Vier bisher nicht veröffentlichte griechische Briefe Isidors von Kijev*, *Byz. Zeitschrift*, tome XLIV (1951), pp. 570 et suiv. C'est à Isidore que fait allusion l'acte d'un notaire de Monemvasie de l'année 1426 : Sp. Lambros, *Ταβουλαρικὸν γράμμα τοῦ ΙΕ' αἰῶνος, Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome V (1900), pp. 159-160.

12. DOSITHÉE. Métropolitite de Trébizonde jusqu'en 1422 (cf. Mgr Chrysanthè, *Ἡ Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος*, pp. 259 et suiv.), Dosithée prit possession du trône de Monemvasie très probablement en 1431. Ce prélat est surtout connu pour son rôle au Concile de Florence où, après la mort du métropolitite de Sardes, il fut désigné comme remplaçant du patriarche de Jérusalem. Dans les procès-verbaux du Concile

(6 juillet 1439), il signa : † ὁ μητροπολίτης Μονεμβασίας καὶ τὸν τόπον ἐπέχων τοῦ ἀποστολικῷ ὀνόματι τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου Ἱεροσολύμων Ἰωακείμ Δοσίθεος στοιχήσας ὑπέγραψα : G. Hofmann, *Concilium Florentinum*, *Orientalia Christiana*, vol. XVI, 3 (déc. 1929), pp. 229-300. F. Vallaresso, *Libellus de ordine generalium Conciliorum et Unione Florentina*, éd. B. Schultze : *Concilium Florentinum. Documenta et Scriptores*, Series B, vol. II, fasc. II (Rome, 1944), p. 104. Après Florence, Dosithée se fit céder par l'empereur la direction du couvent de Prodrôme, à Constantinople. Marc Eugénikos qui nous fournit ce détail, dans une lettre de 1441, appelle ce prélat ὁ ἄνους Μονεμβασίας : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, p. 22. V. Laurent, *op. cit.*, pp. 153 et suiv.

13 et 14. Après Dosithée, le Synodicon de Monemvasie mentionne deux autres métropolitites, Joseph et Cyrille, dont nous n'avons aucune trace dans les sources de l'époque : V. Laurent, *op. cit.*, pp. 158 et suiv.

Liste épiscopale de Méthone.

1. AKINDYNOS. Le 14 octobre 1309, les autorités vénitiennes confirment la nomination de «Papas Akindynos» comme évêque de Méthone : G. Giomo, *Lettere di Collegio, Miscellanea di Storia Veneta*, (Venise, 1909), p. 340. Une longue lettre, adressée de Coron et de Modon au doge de Venise le 13 juin 1318, illustre l'épiscopat d'Akindynos. Le doge Pierre Gradenigo autorisa l'évêque grec à résider sur le territoire vénitien. Cette autorisation qu'avait auparavant refusée le châtelain Marin Gradenigo (1307), fut consentie à la demande de l'évêque latin, Angelo de Camerino. Ce dernier insista sur l'utilité d'une telle mesure, étant donné que le chef spirituel des Grecs obligerait ceux-ci à verser la dîme (ut ipse episcopus graecus cogeret Graecos ad solvendum decimam per excommunicationem). Mais Akindynos entra en conflit avec son archevêque grec (le document vénitien fait allusion au métropolitite de Monemvasie), et fut destitué. A sa place, on nomma Basile Mandylas : *Diplomatarium Veneto-levantinum*, tome I, pp. 105-107.

2. BASILE MANDYLAS. Celui-ci ne nous est connu que par le document que nous venons d'analyser. Ce texte précise que l'élévation de Basile au siège de Méthone fut autorisée par le châtelain de Modon Ugolini Giustiniani.

3. DÉMÉTRIUS PANARÉTOS MALOTARAS. Il est mentionné dans des notices d'un manuscrit de la Bibliothèque de Jérusalem comme *ἱερεύς, ἐκδικὸς καὶ πρωτοπαπᾶς Λακεδαιμονίας*, puis comme évêque de Méthone. Son épiscopat doit être placé au début du XIV^e siècle : A. Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, tome II, p. 16. N.A. Bees, *Βυζαντίς*, tome I, p. 88.

4. MICHEL. Il vécut sous le patriarcat de Philothée (1353-1354, 1364-1376) et prit part à la controverse palamite : Le Quien, *Oriens Christianus*, tome II, col. 231.

5. KALOGÉNITÈS. D'après un document patriarcal de mai 1394, ce personnage était évêque de Méthone dix-sept années auparavant, à savoir en 1377 : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 210-211.

6. NIPHON MANDYLAS. Apparenté peut-être à Basile Mandylas, un de ses prédécesseurs, Niphon succéda à Kalogénitès : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 211. Entre les années 1389 et 1394, le patriarcat de Constantinople et les Eglises du Péloponnèse eurent à s'occuper de lui, au début à cause de ses conflits avec le métropolitite de Patras, puis à cause des accusations qui étaient portées contre lui : *ibid.*, pp.

135, 170, 174, 231-234. Dans l'acte de 1389 (p. 135) il est notamment dit à propos de ses difficultés avec le métropolite de Patras: «*αχρόνιον γὰρ ἔχει πεντακιδέκατον ἤδη καὶ ἡμέραν τοιαῦτα πάσχων δεινὰ*». Ceci nous autoriserait à conclure que Niphon était déjà évêque de Méthone en 1374, si cette date n'était pas en contradiction avec les limites extrêmes de l'épiscopat de son prédécesseur. Toutefois, les conflits de l'évêque de Méthone avec son métropolite dataient du second patriarcat de Philothée (1364-1376).

7. Lorsque, en décembre 1437, la délégation grecque qui se dirigeait en Italie pour assister au Concile de Florence s'arrêta à Modon, elle fut reçue par l'évêque grec ('Ρωμαίων ἐπίσκοπος) dont les sources taisent le nom: Sylvestre Syroponlos, *Historia vera unionis non verae*, éd. R. Creighton, (La Haye, 1660), pp. 72-73.

8. JOSEPH. Avant son élévation à l'épiscopat, Joseph était connu sous le nom Ἰωάννης Πλουσιανός et il s'intitulait ὁῦτος ψάλτης τε καὶ ἀρχὼν τῶν ἐκκλησιῶν πρωτοπρεβυτέρῳ δὲ βίττι Χάνδακος Κρήτης : M. Vogel-V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, (Leipzig, 1909), p. 185. Il se rangea au parti latinophile qu'il défendit avec ses œuvres apologétiques. Son épiscopat à Méthone est postérieur à l'année 1470 : L. Petit, *Dictionnaire de Théologie catholique*, tome VIII (1925), col. 1526 et suiv. G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno*, p. 126. P. Marc, *Bessarion und Joseph von Methone*, Byz. Zeitschrift, tome XV (1906), pp. 137-138.

Liste épiscopale de Coroné.

1. Le document vénitien du 13 juin 1318 que nous avons cité plus haut, parle de l'élection d'un évêque grec de Coroné que le châtelain Belletto Giustiniani (1308) avait autorisé à résider dans la ville : *Diplomatarium Veneto-levantinum*, tome I, p. 106.

2. Jean Cantacuzène, II, pp. 74-75, rapporte que, du vivant d'Andronic III, une délégation des Latins du Péloponnèse vint à Didymotique pour proposer la soumission des Francs à l'Empire byzantin. De cette délégation faisait partie l'évêque de Coroné (ἐπίσκοπος τε ὁ Κορώνης). Il n'est pas précisé s'il s'agit de l'évêque grec ou de son collègue latin. D'après Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 434, il s'appellerait Israel.

3. MARC. D'après des sources vénitienes des années 1361 et 1362, ce prélat intervint en faveur de ses ouailles et se plaignit de la fiscalité onéreuse et des charges qui pesaient sur les paysans : Ch. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 2.

4. Au mois d'août 1395, des documents patriarcaux mentionnent un évêque de Coroné sans le nommer : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 251-252.

5. MACAIRE. Il est mentionné dans une lettre de Georges Scholarios à Manuel Raoul Oisès : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, p. 250. Dans ce passage, Scholarios raconte comment, de concert avec l'évêque de Coroné Macaire et le métropolite de Sardes Denys, il a fait une démarche auprès de l'empereur afin d'éloigner de Constantinople «l'hérésiarque» Juvénal. Ces événements sont antérieurs au mois de novembre 1437, date où Denys de Sardes est parti pour l'Italie pour ne plus en revenir.

6. Les archives de Venise nous ont conservé une lettre en grec, écrite en avril 1499, par un évêque de Coroné qui signe : † ὁ ταπεινὸς ἐπίσκοπος Κορώνης Βελισάριος καὶ πρόεδρος Κρήτης : N. Iorga, *Notes et extraits*, tome V, p. 255.

2. La métropole de Lacédémone et ses suffragants.

La ville de Mistra, qui sera appelée à devenir le centre politique de la province byzantine, puis du Despotat de Morée, devient aussi très tôt le siège de la métropole de Lacédémone. La première mention que nous ayons d'un titulaire de ce diocèse est de novembre 1272. A cette date, le métropolite Théodose est cité dans un texte patriarcal¹. Il a dû gagner avec retard son siège. Aussi son collègue de Monemvasie, Grégoire, profitant de son absence et de sa qualité d'exarque, intervint-il dans les affaires de la métropole de Lacédémone pour y nommer de hauts dignitaires ecclésiastiques².

Dès le commencement du XIV^e siècle, la gestion de la métropole de Lacédémone fut confiée à des prélats d'autres diocèses qui, vu les circonstances politiques, étaient tenus loin de leurs provinces. Ainsi nous avons trois métropolitites qui bénéficient de cette attribution : le métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone Nicéphore Moschopoulos (après 1304 et avant 1316)³, le métropolite de Patras Michel (chargé de cette gestion entre septembre 1315 et avril 1316)⁴ et le métropolite de Sougdaia, en Crimée, et proèdre de Lacédémone Luc, nommé en Laconie entre septembre 1327 et avril 1329, mort en 1339⁵.

Les métropolitites de Lacédémone eurent très tôt à lutter contre les empiètements de leurs collègues de Monemvasie. Non content d'avoir nommé les fonctionnaires de la métropole, Grégoire alla plus loin en sacrant un évêque d'Amyclée. Son successeur, Nicolas, ayant voulu faire valoir ses droits sur cet évêché, rencontra l'opposition du métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone Nicéphore qui eut en définitive gain de cause⁶.

Des actes épiscopaux, gravés sur les colonnes de l'église de Saint-Démétrius, à Mistra, nous renseignent sur l'activité de ces prélats en

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, p. 379.

2. N. A. Bees, Βυζαντίς, tome I, pp. 68-69 et 86.

3. A. Papadopoulos-Kérameus, Νικηφόρος Μοσχόπουλος, Byz. Zeitschrift, tome XII (1903), pp. 215-223.

4. *Acta et Diplomata*, tome I, pp. 19-20.

5. N. A. Bees, Ὁ μητροπολίτης Σουγδαίας καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας Λουκάς, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome XI (1935), pp. 334-336. Sur l'institution des proèdres : S. Salaville, *Le titre ecclésiastique de «proedros» dans les documents byzantins*, Echos d'Orient, tome XXIX (1930), pp. 416-436.

6. N. A. Bees, Βυζαντίς, tome I, p. 69. St. Binon, *op. cit.*, p. 286. Déjà le patriarche Grégoire II (1283-1289) avait reconnu les droits de la métropole de Lacédémone sur Amyclée : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 218-219.

cette première moitié du XIV^e siècle. Nicéphore, fondateur de l'église, s'attache à enrichir les possessions de la métropole, à les restaurer, à mettre en valeur les terres (1311/1312)¹. Le métropolite de Sougdaia et proèdre Luc met de l'ordre dans la gestion des domaines que la mauvaise administration de son prédécesseur avait dispersés (1329/1330)². Son successeur Nil se plaint encore de l'état où il a trouvé les biens de l'Eglise. Suivant les instructions qu'il a reçues de la part de l'empereur, il s'adonne à l'oeuvre du redressement. Il fait ensuite le bilan de son activité, énumère les terres et immeubles, note le nombre des parèques, invoque les franchises et les privilèges, menace ceux qui oseraient porter préjudice à la propriété ecclésiastique (inscriptions de 1339 et 1341)³.

Parmi les évêchés suffragants, celui d'Amyclée était le plus important. Il est pour la première fois mentionné dans la *Notice* de Nil Doxapatris (1142-1143) comme suffragant de la métropole de Patras. Il aurait été créé pour remplacer l'évêché de Lacédémone érigé en métropole⁴. Toutefois, le premier évêque connu est Nicolas Muzalon sous les patriarchats de Luc Chrysobergès (1157-1170) et de Michel III d'Anchialos (1170-1178)⁵.

Dès la restauration du pouvoir grec en Morée, le métropolite de Monemvasie Grégoire sacra évêque d'Amyclée Nicéphore Diakès. Le métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone Nicéphore lui donna pour successeur Kapsovadès et, après la mort de celui-ci, Evarestes. Un quatrième évêque fut sacré par le métropolite Grégoire Voutas (après 1316 et avant 1329)⁶. La *Chronique de Monemvasie* à laquelle nous devons ces renseignements, ne dit rien d'un détail qui nous est révélé par un document patriarcal des alentours de l'année 1317 : à savoir que l'évêché d'Amyclée fut momentanément conféré (διδόμεν αὐτῷ κατὰ λόγον ἐπιδόσεως) au métropo-

1. G. Millet, *Les inscriptions byzantines des Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII (1899), pp. 122-123.

2. *Ibid.*, p. 123.

3. *Ibid.*, pp. 124-126.

4. A. Bon, *op. cit.*, pp. 109 et suiv. P. Zerlenti, 'Η μητρόπολις Ἀμυκλῶν καὶ Τριπολιτσᾶς καὶ αἱ ἐπισκοπαὶ Πίσσης, Ἐξερῶν, Βελιγρόστιδος, (Athènes, 1921), pp. 3 et suiv.

5. P. Zerlenti, *ibid.*, pp. 4-5. V. Grumel, *Les Regestes des actes du Patriarcat*, vol. I, fasc. III, pp. 136 et 163-164 (Nos 1096 et 1137). Sur les dates des deux patriarchats : V. Grumel, *La chronologie des Patriarches de Constantinople*, Etudes Byzantines, tome I (1943), pp. 257-258.

6. N. A. Bees, Βυζαντίς, tome I, pp. 68-69.

lite d'Héraclée du Pont. L'acte du patriarche précise que, à cette date, l'évêché était soumis à la métropole de Patras¹.

La possession de l'évêché d'Amyclée a été âprement disputée entre Monemvasie et Lacédémone, puis entre celle-ci et Patras. On a vu que le premier différend fut réglé au profit de Lacédémone. Mais un métropolite de Patras, ayant, vers 1316, assumé la gestion de l'Eglise de Lacédémone, en profita pour rattacher Amyclée à son diocèse d'origine. Sous le patriarcat d'Isaïe (1323-1334), une décision synodale fut rendue dans ce sens, confirmée par un prostagma, puis par un chrysobulle impérial². La question fut de nouveau débattue sous le patriarcat de Jean XIV. Pendant une séance du Saint-Synode, tenue en novembre 1340, les prélats intéressés produisirent leurs documents et leurs titres. La victoire en resta au métropolite de Lacédémone auquel fut définitivement rattaché l'évêché d'Amyclée³. Le titulaire de celui-ci fut, en 1368, chargé de gérer les biens patriarcaux du Péloponnèse⁴.

D'autres évêchés, d'une importance secondaire, étaient soumis à la métropole de Lacédémone. Nous avons tout d'abord Karyoupolis, bourgade du Golfe de Laconie, qui est citée dès 821-822. Son évêché, en même temps que celui d'Amyclée, est mentionné dans une inscription mutilée, acte épiscopal qui semble dater du commencement du XIV^e siècle⁵. Il en est également question dans le premier rapport d'Isidore de Monemvasie au patriarche (peu après 1426)⁶. Dans son Προτροπικὸν au despote (1452), Jean Eugénikos parle d'un évêque latinophile de Karyoupolis qu'il ne nomme pas⁷.

Plus au nord, nous avons l'évêché de Vresthéna, autre bourgade de Laconie, mentionné dans le rapport d'Isidore⁸, et celui de Véligosti. Sous la domination franque, cette dernière localité était le siège d'un évêque latin⁹. Nous ignorons si un prélat grec remplaça celui-ci dès la reprise de la ville par les Grecs. Toutefois, la première mention que nous en ayons est très tardive : Isidore de Monemvasie en parle dans son deu-

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 73-75.

2. *Ibid.*, p. 218.

3. *Ibid.*, pp. 216-221. P. Zerlenti, *op. cit.*, pp. 7 et suiv.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 501.

5. C. Zeslou, Ἐπιγραφαὶ χριστιανικῶν χρόνων τῆς Ἑλλάδος, Βυζαντίς, tome I, p. 423, note.

6. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημῶν, tome XII, pp. 266-267.

7. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome I, p. 181.

8. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημῶν, tome XII, p. 266.

9. P. Zerlenti, *op. cit.*, pp. 24-25.

xième rapport au patriarche (1428)¹. Dans une note du copiste d'un manuscrit grec de Munich, il est question de l'évêque de Vélégosti Georges².

On a beaucoup discuté sur l'identification des localités qui servaient de sièges aux évêchés d'Ezéra ('Εζερά) et de Pissa.³ Selon toute vraisemblance, Ezéra se trouvait sur le versant oriental du Taygète et Pissa en Cynourie⁴.

Un document patriarcal de 1340 rapporte que ces évêchés, de même que celui d'Amyclée, furent créés à la suite de l'érection de Lacédémone en métropole⁵. Néanmoins aucune notice ni aucune source ne mentionnent les évêchés d'Ezéra et de Pissa avant le XIV^e siècle. Ainsi la *Chronique de Monemvasie* cite, sous l'épiscopat de Nicéphore de Crète, l'évêque d'Ezéron Basile l'Anatolique (Βασίλειος ὁ Ἀνατολικός)⁶. Quant à Pissa, il en est question dans la souscription du *Cod. Par. gr. 1634* contenant les *Muses* d'Hérodote et copié en 1372, à Astros : « ἡ παροῦσα βίβλος ἐγράφη ἐν τῷ Ἀστρῷ διὰ χειρὸς ἐμοῦ τοῦ εὐτελοῦς Κωνσταντίνου ἱερέως καὶ χαρτοφύλακος Πίσσης ὑπηρετοῦντος ἐν τῷ βασιλικῷ κλήρῳ κατὰ μῆνα Ἰούνιον, τῆς δεκάτης ἡνδικτιῶνος, τοῦ ἑξακισχιλιοστοῦ ὀκτακοσιοστοῦ ὀγδοηκοστοῦ ἔτους »⁷.

Liste épiscopale de la métropole de Lacédémone.

1. THÉODOSE. Ce premier titulaire du trône de Lacédémone n'est connu que par une mention faite dans un document patriarcal de 1272 : *Acta et Diplomata graeca*, tome IV, p. 379.

2. NICÉPHORE MOSCHPOULOS, métropolitain de Crète et proèdre de Lacédémone. Son service en Morée se place après 1304. Une série d'actes épiscopaux, gravés sur les colonnes de Saint-Démétrius, à Mistra, nous a révélé l'activité de ce prélat, personnage bien connu de la première moitié du XIV^e siècle. Entre 1304 et 1312, il bâtit avec son frère Aaron l'église de Saint-Démétrius. Un autre acte, daté de 1311/1312, expose les mesures que le métropolitain a prises pour la mise en valeur de la propriété de son Eglise (G. Millet, *op. cit.*, pp. 122-123). En cette même année, Nicéphore dédiait un Evangélaire au couvent de Brontochion, ainsi que nous l'apprend cette note autographe d'un manuscrit conservé autrefois à la Bibliothèque synodale de Moscou :

1. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημόνιον*, tome XII, p. 298.

2. P. Zerlenti, *op. cit.*, p. 26.

3. N. A. Bees, *Beiträge*, pp. 263-265. P. Zerlenti, *ibid.*, pp. 23-24.

4. Sur Ezéra ou Ezéron, cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 163, note 5.

5. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 217-218.

6. N. A. Bees, *Βυζαντινὰ*, tome I, p. 69.

7. H. Omont, *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque Nationale*, (Paris, 1890), p. 18. Cf. N. A. Bees, *Beiträge*, pp. 264-265. P. Zerlenti, *op. cit.*, pp. 22-23.

« Ἀφιέρωθι τὸ παρὸν Εὐαγγέλιον τῇ μονῇ τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ Βροντοχίου παρ' ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ μητροπολίτου Κρήτης καὶ προέδρου Λακεδαιμονίας Νικηφόρου, ψυχικῆς μου σωτηρίας ἕνεκα » εἰ τις δὲ ἀφείλοιτο ταύτης αὐτὸ ὅτι δῆποτε τρόπῳ, ἢ τὰ παρόντα μου ἐκκόψει ἢ ἀπαλείψει γράμματα, ἵνα ἔχη τὰς ἀρὰς τῶν τῆς Θεοφύρων πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐμοῦ τοῦ ἀρχιεπισκόπου. Ἔτους ρωμ' (1311/1312) ». En 1316, il n'était plus proèdre de Lacédémone : A. Papadopoulos-Kerameus, *Νικηφόρος Μοσχόπουλος*, Byz. Zeitschrift, tome XII (1903) pp. 215-223.

3. MICHEL. Après le départ de Nicéphore, le Saint-Synode accorda, entre septembre et avril 1316, κατὰ λόγον ἐπιδόσεως l'Eglise de Lacédémone au métropolitain de Patras qu'on identifie avec Michel : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 19-20 et 52-53. St. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 395.

4. GRÉGOIRE VOUTAS. Il est mentionné dans un acte patriarcal de mai 1324 (*Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 103). Dans une inscription de 1330, Grégoire est cité comme πρώην χρηματίσας Λακεδαιμονίας : G. Millet, *op. cit.*, p. 123.

5. LUC, métropolitain de Sougdaia et proèdre de Lacédémone. Pour une troisième fois, la gestion de la métropole de Lacédémone fut accordée, entre septembre 1327 et avril 1329, au titulaire d'une autre circonscription ecclésiastique : le métropolitain de Sougdaia Luc. Une des inscriptions de Saint-Démétrius, datée de 1329/1330, parle des efforts qu'il a faits pour récupérer les biens de son Eglise : G. Millet, *op. cit.*, p. 123. En février 1329 et en février-avril 1330, il faisait partie du Saint-Synode : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 146-147, 155, 157. Le métropolitain Luc, éloigné du Péloponnèse dans des conditions que nous ignorons, est mort à Caffa de Crimée le 24 avril 1339 : N. A. Bees, 'Ο μητροπολίτης Σουγδαίας καὶ πρόεδρος Λακεδαιμονίας Λουκάς, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, tome XI (1935), pp. 334-336.

6. NIL. Après une vacance (*Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 218) qui est sans doute due à la retraite de Luc en Crimée, les sources mentionnent le métropolitain Nil. Il a fait graver sur les colonnes de Saint-Démétrius deux inscriptions qui datent de mai 1339 et d'avril 1341 : G. Millet, *op. cit.*, pp. 124-126. Il est connu pour les efforts qu'il a faits en vue de récupérer l'évêché d'Amyclée : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 218.

7. Restée vacante pendant un certain temps (χρόνον ἱκανὸν ἤδη), la métropole de Lacédémone fut pourvue d'un titulaire par le transfert du métropolitain de Traianoupolis. Ce transfert fut décidé par le Saint-Synode, après avis favorable de l'empereur, en juin 1365 : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 465-468. Nous ignorons le nom de ce prélat. Ce fut peut-être ce même métropolitain auquel le Saint-Synode avait accordé, en décembre 1353, l'Eglise de Périthéorion ἐπιδόσεως λόγῳ : *ibid.*, pp. 325-326.

8. On ignore également le nom d'un métropolitain qui fut élu en 1387. Le R. P. Laurent considère comme probable que celui-ci ne fût autre que Nil dont il sera question immédiatement après : *Revue des études byzantines*, tome VI, p. 189, note 11. Un autre métropolitain de Lacédémone, Néophyte, est mentionné dans une lettre d'un patriarche de Constantinople, adressée aux moines de l'athos entre 1400 et 1419. Mais, comme ce document, ainsi qu'il a été noté, est éminemment suspect, nous ne pouvons pas admettre Néophyte dans la liste des métropolitains de Lacédémone : V. Laurent, *ibid.*, p. 189. Les archives patriarcales mentionnent des métropolitains de Lacédémone en 1387, 1393 et 1394, sans les nommer : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 105, 176, 231 et suiv. Nous signalons enfin ce métropolitain anonyme qui joua un certain rôle dans l'affaire de la cession de Mistra aux Hospitaliers.

de Rhodes : D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 159. R. Loenertz, dans *Études Byzantines*, tome I (1943), p. 192 et suiv.

9. NIL. Ce prélat signe, en 1409, l'acte par lequel Macaire d'Ancyre et Matthieu de Médie furent définitivement déposés : V. Laurent, *ibid.*, p. 189, note 11. Il est également mentionné dans une inscription de Pantanassa conservée par une copie de Fourmont et datée de septembre 1428 : G. Millet, *op. cit.*, p. 138. Malheureusement ce texte, très corrompu, contient des inexactitudes chronologiques qui sont peut-être dues à une mauvaise lecture de Fourmont. Il y est notamment dit que Nil vivait sous le patriarcat de Denys, mais celui-ci est postérieur (1467-1472 et 1489-1491). C'est très probablement au métropolitain Nil que fait souvent allusion Isidore de Monemvasie dans ses rapports au patriarche (ὁ καλὸς Λακεδαιμόνιος : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, pp. 262-263, 264, 298), ainsi qu'un document patriarcal de mai 1428 (P. Lemerle, *Actes de Kullumus*, p. 155).

10. MÉTHODE. Il est connu pour la part qu'il a prise au Concile de Florence. G. Hofmann, *op. cit.*, pp. 299-300.

11. MATTHIEU. Une inscription de Saint-Démétrius, à Mistra, a conservé le nom du métropolitain Matthieu (G. Millet, *op. cit.*, pp. 127-128) :

Ὁ κτήτωρ μητροπολίτης Λακεδαιμονίας Ματθαῖος.

Ce document ne porte pas de date, mais les aménagements que Matthieu a faits et qui lui valurent le titre de fondateur, semblent dater du XVe siècle : M. Hatzidakis, *Μυστράς*, p. 36 et suiv.

12. JEAN EUGÉNIKOS. A la liste des métropolitains de Lacédémone nous ajouterons le nom de Jean Eugénikos. Plus d'un lien l'attache à cette terre hospitalière de Morée. Après le Concile de Florence et les troubles qui s'ensuivirent, l'éminent homme d'Eglise et savant trouva un refuge en Laconie. Il s'en éloigna, semble-t-il, pendant les années 1447-1450 : J. Voyatzidès, *Οἱ πρίγκιπες Χειλῶδες τῆς Λακεδαιμόνος, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XIX (1925), pp. 197 et suiv. Toutefois, du Προτρεπτικὸν qu'il adressa au despote, en 1452, nous apprenons qu'il gouvernait à cette date l'Eglise de Lacédémone : Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 176 et suiv., en particulier pp. 177, 22 et suiv. 181, 10 et suiv. Cf. p. 187.

13. Dans un ancien catalogue de manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, rédigé en grec et conservé dans la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, nous trouvons cette note : «Πρόσταγμα βασιλικὸν ἐπὶ τῇ μεταθέσει τοῦ ἐπισκόπου Κίτρους εἰς τὴν τῆς Λακεδαιμονίας μητρόπολιν». : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XIII (1916), p. 439. D'après G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno*, pp. 29-30, ce prélat s'appelait Grégoire. L'acte impérial, contenu dans le *Vatic. graec. 706*, faisait suite à une décision du Synode de Constantinople, rendue sous le patriarcat de Nil (1380-1388) et concernant les privilèges de l'empereur dans la nomination des évêques.

3. La métropole de Christianoupolis.

Selon l'opinion la plus plausible, le siège de la métropole de Christianoupolis se trouvait à Christianou, village actuel de la Messénie occidentale, où dans la deuxième moitié du XI^e siècle fut édifiée cette belle église de la Transfiguration qu'on a récemment restaurée¹. Toutefois

1. Eust. Stikas, *L'église byzantine de Christianou en Triphylie*, Ecole Française

le titulaire de la métropole résidait temporairement à Arcadie, l'ancienne Kyparissia, et à Léontarion¹.

A la fin du XIII^e siècle, le siège de Christianoupolis occupait le quatre-vingt-douzième rang². Sous le Despotat, il se trouvait en pleine décadence. Un acte synodal de 1394 rapporte que cette métropole, jadis insigne, ne suffisait plus à nourrir son titulaire³. Néanmoins un métropolitain de Christianoupolis siégeait au Saint-Synode en 1360 et 1361⁴. C'est peut-être le même personnage qui, en 1365 et 1367, fut accusé d'avoir ordonné diacre le moine Isaïe qui avait été destitué⁵.

En mai 1386, l'Eglise de Christianoupolis fut conférée au métropolitain de Corinthe, Isidore⁶, qui, tenu nécessairement loin de son siège, se trouvait dans la gêne⁷. Ce transfert fut renouvelé lorsque, en février 1394, l'hiéromonache Théognoste fut promu métropolitain de Corinthe, exarque de tout le Péloponnèse et proèdre de Christianoupolis⁸. Il ne le fut d'ailleurs qu'à titre personnel. Vers 1428, il est de nouveau question d'un titulaire indépendant⁹, ce qui est tout à fait naturel étant donné que, depuis 1417, la domination grecque s'est considérablement étendue en Messénie et dans toute la Morée occidentale¹⁰.

On terminera cette brève notice sur l'Eglise de Christianoupolis, sous le Despotat, par un souvenir touchant. Après la prise de la Morée par les Turcs, en 1460, le dernier titulaire de cette métropole se trouva, dans des conditions que nous ignorons, au pays du Vardar. Là il fit l'acquisition d'un manuscrit grec qu'il trouva entre les mains des Bulgares. Ce manuscrit, qui contient des oraisons ecclésiastiques et qui est aujourd'hui conservé à Florence, fut le compagnon de captivité (συναιχμάλωτος) de notre prélat. Voici d'ailleurs cette émouvante notice qui, dans sa simplicité, donne la mesure d'une civilisation : ἀὴ βίβλος αὕτη συναιχμάλωτος εἶναι σὺν ἐμοῦ τοῦ παντλήμονος καὶ Χριστιανουπόλεως τάχα

d'Athènes Travaux et Mémoires, fasc. VIII, (Paris, 1951). A. Bon, *op. cit.*, pp. 111-112 et 142.

1. A. Bon, *ibid.*, p. 112, note 1.

2. P. Zerlentis, *Αἱ μητροπόλεις Χριστιανουπόλεως καὶ Ἀργους καὶ Ναυπλίας*, p. 4.

3. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 208-209.

4. *Ibid.*, tome I, pp. 396, 414, 419, et 429.

5. *Ibid.*, pp. 488-489 et 494-495.

6. *Ibid.*, tome II, p. 209.

7. *Ibid.*, p. 76.

8. *Ibid.*, pp. 206-209.

9. Deuxième rapport d'Isidore de Monemvasie au patriarche : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, p. 298.

10. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 181 et suiv.

ἐκ τῆς περιφανοῦς Πέλοπος νήσου, ἀπὸ τῆς πόλεως, οὐπερ τὸ λεγόμενον Λεοντάριον· συναντήσας οὖν ταύτην εἰς τόπον τοῦ Βαρδάρου, συρομένην δὲ ὑπὸ τινων Βουλγάρων, μεγάλως θρηγῆσας σὺν δάκρυσιν ἅμα, ἡγόρασα ταύτην εἰς πέντε καὶ δέκα σὺν ἄσπρα»¹.

4. La métropole de Patras et ses suffragants.

La ville de Patras ne fut occupée par les despotes grecs que très tard, en 1429/1430. Cependant, plus d'un siècle avant cette date, nous entendons parler d'une réorganisation de son Eglise². Il semble que, très tôt, le métropolite de Monemvasie Nicolas (entre les années 1285 et 1304) fut chargé de la gestion de la métropole de Patras³. C'est en 1315 que celle-ci est pour la première fois pourvue d'un titulaire. Aux mois de juillet et de septembre de cette année, Michel, métropolite de Patras et exarque de toute l'Achaïe, appose sa signature sur deux actes patriarcaux⁴. C'est sans doute ce même personnage qui, entre septembre 1315 et avril 1316, fut chargé de la gestion de l'Eglise de Lacédémone⁵. Son service en Laconie ne s'est pas prolongé au-delà du mois de mai 1324⁶. D'une vague notice des archives patriarcales pour l'année 1381, nous apprenons que le métropolite de Patras a bénéficié également de l'Eglise de Crète à titre d'exarque⁷.

La situation des métropolitites de Patras, tenus loin de leur siège, était particulièrement précaire. Nous les voyons, au cours de ce XIV^e siècle, tantôt en train d'intriguer contre le pouvoir civil⁸, tantôt revendiquer avec ténacité les évêchés autrefois suffragants, tantôt enfin harceler leurs titulaires. Nous avons mieux : des témoignages directs et précis nous révèlent la condition économique de ces prélats bannis de leur province. En motivant la cession de l'Eglise de Lacédémone, le Synode parle déjà ouvertement des difficultés du métropolite Michel (οὐκ εὐπόρως δὲ ὅμως

1. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, pp. 372-373. P. Zerlenti, *op. cit.*, p. 13. Nous avons restitué l'orthographe.

2. Sur l'Eglise de Patras après 1204 : Aristarchy-Bey apud E. Gerland, *Neue Quellen*, pp. 247 et suiv., et les annotations de Gerland. J. Pargoire, *Sur une liste épiscopale de Patras*, *Echos d'Orient* tome VII (1904), pp. 103-107. St. Thomopoulos, *Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν*, 2^e éd. (Patras, 1950), pp. 394-401.

3. *Chronique de Monemvasie* : N. A. Bees, *Βυζαντίς*, tome I, p. 70.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 5 et 14.

5. *Ibid.*, pp. 19-20 et 52.

6. *Ibid.*, p. 103.

7. *Ibid.*, tome II, p. 25.

8. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 129.

τῶν πρὸς αὐτάρκειαν ἔχων εὐρηται)¹. Dans un acte de janvier 1354, un des successeurs de ce dernier, Macaire, dépeint l'étroitesse de ses moyens et sa vie errante et peu sûre². Emu de sa situation difficile, le Saint-Synode cède audit prélat, à titre viager, le couvent patriarcal du Méga-Spilaion (janvier 1354)³.

En dehors d'Amyclée et de Méthone qui furent momentanément rattachées à son siège, le métropolite de Patras n'avait qu'un seul évêché suffragant : Kernitza. Cette bourgade se trouvait en Achaïe orientale sur l'emplacement de l'ancienne Bura⁴. Elle est mentionnée, en 1213, dans une lettre d'Innocent III comme siège d'un évêque latin⁵. C'est en 1316 qu'il est pour la première fois question d'un évêché grec. A cette date, un acte patriarcal mentionne un ancien évêque (τοῦ χρηματίσαντος ἐπισκόπου Κερνιτζῆς) nommé Malotaras⁶ dont la famille, originaire de Laconie, a donné à l'Eglise de Morée plus d'un haut dignitaire⁷.

Pour des raisons que nous ignorons⁸, l'évêché de Kernitza fut promu par décision impériale au rang de métropole. Cette décision fut admise par les patriarches Macaire (1376-1379)⁹ et Nil (juin 1380)¹⁰. Le titulaire de la nouvelle métropole, Matthieu, appose sa signature sur un acte synodal¹¹. Dans une lettre de 1380, il parle d'une mission dont il fut chargé par le seigneur albanais de Naupacte Ghin Bua Spata auprès de l'empereur et du patriarche¹². Néanmoins, en raison de la réaction du despote Manuel Cantacuzène et du métropolite de Patras, Matthieu ne

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 329.

3. *Ibid.*, pp. 326-328.

4. N. A. Bees, *Beiträge*, pp. 273 et suiv. Ernst Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, pp. 137 et suiv.

5. Migne, *Patr. Latina*, tome CCXVI, col. 898-899.

6. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 52-53.

7. N. A. Bees, *Βυζαντίς*, tome I, pp. 87 et suiv.

8. L'acte patriarcal et synodal de 1381 (*Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 23) se borne à noter que la décision fut prise sur la présentation d'une lettre du despote Manuel Cantacuzène qui aurait agréé la promotion de l'évêché en métropole. Sur les autres raisons auxquelles il est fait allusion, le scribe patriarcal garde un silence prudent : « τοῦτο δὲ γέγονε καὶ δι' ἄλλας μὲν αἰτίας, ὧν τινὰς ἄμεινον σιωπᾶν... ». D'après St. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 398, le titulaire de Kernitza aurait obtenu sa promotion avec l'appui du seigneur albanais de Naupacte Ghin Bua Spata dont il est question plus bas.

9. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 10 et 23.

10. *Ibid.*, pp. 9-11.

11. *Ibid.*, p. 8 Cf. p. 19.

12. *Ibid.*, pp. 11-12.

put prendre possession de sa province. Aussi le Saint-Synode, avec l'assentiment de l'empereur, transféra-t-il Matthieu à la métropole de Janina, tandis que la métropole de Kernitza redevenait un évêché suffragant de la métropole de Patras (mars 1381)¹.

Liste épiscopale de la métropole de Patras.

1. MICHEL. En juillet et en septembre 1315, il signe deux actes patriarcaux. Dans le premier, il s'intitule *ἐξαρχος πάσης Ἀχαΐας καὶ ὑπερτιμος* : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 5 et 14. Entre septembre 1315 et avril 1316, il assumait la gestion de la métropole de Lacédémone à titre de proèdre : *ibid.*, pp. 19-20 et 52-53. Cf. E. Gerland, *op. cit.*, p. 249. St. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 395.

2. METROPHANE. Cité dans un acte patriarcal d'avril 1331 (*Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 164), il signe, en août 1341, l'acte synodal contre Barlaam et Akindynos : St. Thomopoulos, *op. cit.*, pp. 396. Cf. G. Mercati, *Notizie*, pp. 202, note 3, 206, 207, 222 note 1.

3. Un métropolitain de Patras fut transféré, en septembre 1348, au siège de Monemvasie : *Acta et Diplomata*, tome I, pp. 274-275. D'après St. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 396, il s'appelait Joseph.

4. MACAIRE. En janvier 1354, le Saint-Synode cède la direction du couvent du Méga-Spilaion au métropolitain Macaire. Ce dernier, dans une lettre écrite à la même date, déclare que, contrairement à ce qu'il avait soutenu autrefois, la métropole de Patras n'a aucun droit sur ce couvent patriarcal : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 326-328 et 329-330.

5. MELETIOS. Mentionné par le *Triodion* de Patras. Son épiscopat est placé à l'année 1365 : St. Thomopoulos, *op. cit.*, p. 397.

6. Un métropolitain de Pamphile est transféré, en 1365, à la métropole de Patras : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 397. Se basant sur une lecture erronée d'une inscription récente, des savants modernes ont cru que ce prélat avait nom Parthénios. Sur la date de cette inscription : St. Thomopoulos, *op. cit.*, pp. 397-398, note 1.

7. IGNACE. Il est mentionné dans un des actes patriarcaux qui concernent l'évêque de Méthone Niphon Mandylas, en date de juillet 1389, comme *πρὶν μητροπολίτης*. Son épiscopat se place sous le second patriarcat de Philothée (1364-1376) : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 135.

8. MAXIME. Mentionné dans ce même acte patriarcal de juillet 1389 : *ibid.*, pp. 135 et suiv. C'est sans doute Maxime qui, vers 1395, intrigua contre le despote Théodore Ier et livra au protostrator Sarakénopoulos la forteresse de Grévénon. Une série d'actes patriarcaux, datant d'août 1395, se rapportent à cette affaire : *ibid.*, pp. 249-255. Dans l'un d'eux, p. 250, est insérée la lettre même que le despote a adressée à l'empereur. Cf. D.A. Zakythinis, *Le Despotat grec de Morée*, p. 129.

9. NIPHON. Le siège de Patras est resté vacant très probablement à la suite de la déposition de Maxime, impliqué dans l'affaire de Grévénon. Quoi qu'il en soit, le Saint-Synode y nomme, en janvier 1397, l'hiéromonaque Niphon, hégoumène du

1. *Ibid.*, pp. 23-25.

couvent de Pammacaristos : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 275. Entre janvier et mai de cette même année, Niphon signe l'acte synodal concernant les évêchés de Maina et de Zéména : *ibid.*, p. 291.

10. Un métropolitain de Patras est plus d'une fois mentionné dans le premier rapport d'Isidore de Monemvasie (peu après 1426). On ignore son nom : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, pp. 261, 263, 264.

11. JOACHIM. Ce prélat est mentionné dans un texte hagiographique, la *Vie* de Saint-Léonce. Originaire de Monemvasie, le saint se serait retiré dans un monastère d'Achaïe où il serait mort après 1450. Un de ses disciples, le proèdre de Patras Joachim, se serait occupé de la translation des reliques du bienheureux. Les données fournies par ce texte sont confuses. Selon toute vraisemblance, la date de la mort de Saint-Léonce doit être placée aux premières décades du XVe siècle. Par conséquent, à supposer que le métropolitain Joachim ait vraiment existé, son épiscopat sera de peu postérieur : St. Thomopoulos, *op. cit.*, pp. 399-400. Sur les données chronologiques : J. Voyatzidès, apud Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, pp. λη'-μδ' de l'introduction.

5. La métropole de Corinthe et ses suffragants.

Plus d'un demi-siècle avant la reprise de Corinthe par les Grecs (1395), son siège métropolitain fut occupé par une série de prélats qui figurent dans les documents des archives patriarcales¹. Si nous devons même en croire Isidore de Monemvasie, il ne serait jamais resté vacant (*Κορίνθου ἀεὶ μητροπολίτου καὶ ὄντος καὶ γιγνομένου*)². En dehors de Théognoste qui fut élu en février 1394, le futur cardinal cite nommément son prédécesseur Isidore et le prédécesseur de celui-ci, Théolepte, et il ajoute que bien d'autres l'ont précédé (*καὶ πρὸ αὐτοῦ δ' αὖ ὅτι πλεῖστοι*)³. Ce témoignage ne saurait pas être pris à la lettre. Il semble, au contraire, qu'il n'ait pas été question d'un métropolitain de Corinthe avant 1343. A cette date, le Synode de Constantinople, cédant à la supplique des habitants, autorisa le transfert à ladite métropole de l'archevêque de l'île de Cos, soumise elle aussi à la domination latine⁴. Le nom de ce prélat n'est pas attesté⁵. Il fut toutefois antérieur à Théolepte et à Isidore, à moins qu'il ne doive être identifié avec le premier. Nous

1. Cf. P. Polakis, *Ἐπίσκοποι τῆς Ἀποστολικῆς Ἐκκλησίας τῆς Κορίνθου*, *Ἱερὸς Σύνοδος*, deuxième période, année XII, N° 276 (1 novembre 1916), pp. 11 et suiv.

2. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, p. 293.

3. *Ibid.*, p. 309.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 233-235.

5. P. Polakis, *ibid.*, p. 12, dit que l'archevêque de Cos s'appelait Isidore. Il s'agit apparemment d'une confusion avec le métropolitain Isidore dont l'épiscopat est postérieur.

savons par ailleurs qu'Isidore a bénéficié, depuis 1386, de la métropole de Christianoupolis¹.

L'occupation de Corinthe par Théodore I^{er} et la réintégration du métropolitite de cette province posaient une série de problèmes de politique ecclésiastique. Depuis 1262, le titulaire de Monemvasie, malgré le développement de la métropole de Lacédémone qui réverbérait de plus en plus la splendeur de la capitale du Despotat, malgré aussi la réorganisation des autres sièges métropolitains, conservait sa place prépondérante. Or, le rétablissement du métropolitite de Corinthe dans tous ses droits² lui portait atteinte. Déjà en février 1394, date de son élection, le métropolitite de Corinthe Théognoste est qualifié d'exarque de tout le Péloponnèse³. Il est vrai que, pour un certain temps, ce titre sera partagé entre les deux prélats. La chancellerie patriarcale l'emploie lorsque, en 1395, elle s'adresse au métropolitite de Monemvasie⁴ et, dans son chrysobulle de septembre 1405, Manuel II mentionne Acace sous le titre de métropolitite de Monemvasie et d'exarque de tout le Péloponnèse⁵. Néanmoins, cette appellation tend de plus en plus à disparaître. Dans l'acte de 1397 dont il sera immédiatement question, Théognoste est ἡγάρχος πάσης Πελοποννήσου, tandis qu'Acace n'est qu'un simple μητροπολίτης Μονεμβασίας⁶. Isidore lui-même, dans son deuxième rapport au patriarche, n'insiste pas sur le problème de la titulature. Son successeur, Dosithée, dans une circonstance solennelle, lors de la signature des procès-verbaux du Concile de Florence (6 juillet 1439), se bornera à noter : ὁ μητροπολίτης Μονεμβασίας καὶ τὸν τόπον ἐπέχων τοῦ ἀποστολικοῦ θρόνου τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου Ἱεροσολύμων Ἰωακείμ Δοσίθεος στοιχήσας ὑπέγραψα⁷.

Des conflits plus graves encore devaient suivre. En septembre 1394, le Saint-Synode céda au métropolitite Théognoste, à titre d'exarque (ἐξαρχειῶς), la gestion des droits patriarcaux dans le Péloponnèse, charge qui avait été attribuée, en 1354, au métropolitite de Monemvasie⁸ et, en

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 76 et 209.

2. Dans l'acte synodal de 1397 il est dit que, avant le rétablissement de 1395, le métropolitite Théognoste était titulaire de Corinthe, mais ce titre était ψιλὸν ὄνομα : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, p. 290.

3. *Ibid.*, pp. 209 et 213.

4. *Ibid.*, p. 251.

5. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 122-123.

6. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 287 et suiv.

7. St. Binon, *op. cit.*, p. 296.

8. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 328-329.

1368, à l'évêque d'Amyclée¹. On y joignit, sous certaines conditions, le bénéfice (ἐπιδόσεως λόγῳ) de la métropole de Corcyre et de l'archevêché de Leucade². Théognoste alla plus loin encore : il exigea la restitution des évêchés de Maina et de Zéména qui avaient été des suffragants de son Eglise avant l'occupation latine. Entre les mois de janvier et de mai de l'année 1397³, le Saint-Synode, avec le consentement de l'empereur, décida que, du vivant du métropolitite Acace, nouvellement élu, les deux évêchés en litige resteraient provisoirement dans l'obédience de Monemvasie ; lui disparu, ils reviendraient dans la possession définitive du métropolitite de Corinthe⁴. Celle décision marqua le début d'un long conflit entre les deux Eglises du Péloponnèse.

Ce conflit nous a été révélé par le long rapport qu'Isidore de Monemvasie, le futur cardinal et métropolitite de Kiev, adressa, en 1428, au patriarche Joseph II⁵. «S'il est vrai que la prudence doit présider à l'interprétation de cette lettre, qui est un plaidoyer plus qu'une page d'histoire, elle constitue un document historique de première qualité. Son auteur, disert et habile, a puisé aux meilleures sources : il cite pêle-mêle et sans ordre apparent, chrysobulles, prostagmata et sigillia patriarcaux ; ayant entrepris de réfuter point par point la *praxis* de 1397, qu'il cite par ailleurs, il recourt à d'anciens manuscrits, à des histoires et même à des lettres de Guillaume de Villehardouin. La valeur démonstrative de la requête est indéniable»⁶. Nous ne savons pas quel fut le résultat de ce débat. Selon toute vraisemblance, le Saint-Synode trancha le différend à l'amiable⁷. Toutefois, l'évêché de Maina resta sous la juridiction de Monemvasie. Quant à Zéména qu'Isidore ne revendiqua que mollement et qui, de son propre aveu, avait été en fait occupée par le métropolitite de Corinthe depuis trente-cinq années, elle fut restituée à ce dernier⁸.

En dehors de l'évêché de Zéména, le métropolitite de Corinthe avait sous sa juridiction l'évêché de Damalas, en Argolide, son suffragant depuis le début du X^e siècle⁹. Nous en trouvons la trace dans les limi-

1. *Ibid.*, p. 501.

2. *Ibid.*, tome II, p. 213.

3. Sur la date : St. Binon, *op. cit.*, p. 287, note 1.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 287-292.

5. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, tome XII, pp. 272-318.

6. St. Binon, *op. cit.*, pp. 287-288.

7. *Ibid.*, p. 288.

8. Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 280.

9. A. Bon, *op. cit.*, p. 107.

tes de la période qui nous occupe. Nous signalerons en premier lieu une bulle de plomb qu'on attribue au XIII^e siècle. Il porte la légende métrique :

Σφραγὶς Νικ(ή)τα [Δ]αμαλῶν ἐπισκόπου¹.

Un autre évêque de Damalas, Luc, nous est révélé par une note du manuscrit 103 de Patmos, datée de l'année 1156/1157 :

Πόνω τε πολλῷ κτησαμένω τὴν δέλτον
τὴν πεντάτευχον Ὀπλοθήκην δογμάτων,
Λουκᾶς ταπεινὸς Δαμαλῶν ἀρχιθύτης·
Γραφεὺς τῆς αὐτῆς [Ξε]νοφῶν ἀναγνώστης.
Ἔτει τρέχοντι χιλιάδων ἑξάδι,
ἑκατοντάδων τῆς ἐβδόμης τρεχούσης,
καὶ τῆς δεκάδος τῇ [ἐπτάδι] πληρούσης,
καὶ παρ' ἡμισυ φθάνων ἐν τῇ δεκάδι,
ἐπανατρέχω τῶν δεκάδων ἐπτάδι².

L'évêché de Damalas, qui est mentionné dans une Notice du XV^e siècle³, apparaîtra, sous la domination turque, comme évêché Δαμαλῶν καὶ Πολυφέγγους et Δαμαλῶν καὶ Πεδιάδος⁴.

Liste épiscopale de la métropole de Corinthe.

1. En avril 1343, le Saint-Synode décida que l'archevêque de Cos serait transféré à la métropole de Corinthe. Nous ne connaissons pas le nom de ce prélat : *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 233-235.

2. HYACINTHE. Une liste des adversaires du Palamisme, conservée dans le *Vatic. graec. 1096*, mentionne, entre autres, le métropolitain de Corinthe Hyacinthe : ὁ Κορίνθου Ὑάκινθος. Il aurait vécu vers le milieu du XIV^e siècle : G. Mercati, *Notizie*, p. 223. M. Jugie, *Dictionnaire de Théologie catholique*, tome XI (1932), col. 1802.

3. THÉOLEPTE. Mentionné dans le deuxième rapport d'Isidore de Monemvasie qui précise qu'il était le prédécesseur du suivant : Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII, p. 309.

4. ISIDORE. En mai 1386, le Saint-Synode lui confie la gestion de la métropole de Christianoupolis et des biens patriarcaux du Péloponnèse : *Acta et Diplomata graeca*, tome II, pp. 76 et 209.

1. V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie Byzantine*, *Ἑλληνικά*, tome V (1932), p. 419 (N° 420).

2. J. Sakkellion, *Πατριακή Βιβλιοθήκη*, (Athènes, 1890), p. 62. Cf. A. Orlandos, *Ἡ «Ἐπισκοπή» τοῦ Δαμαλᾶ, Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, tome V (1939-1940), p. 22. L'éditeur date de l'année 6770, par conséquent de 1262. Un examen plus attentif de ce texte tortueux permet de restituer l'année 6665, à savoir 1156/1157.

3. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome VI (1909), pp. 180 et suiv.

4. A. Orlandos, *op. cit.*, pp. 23 et suiv.

5. THÉOGNOSTE. Elu en février 1394, il bénéficia de la métropole de Christianoupolis : *ibid.*, pp. 206-209. Après la reprise de Corinthe (1395), ayant récupéré son siège, il revendiqua ses évêchés suffragants de Zéména et de Maina. Une *praxis* synodale, rendue entre janvier et mai 1397, stipula que ces évêchés reviendraient sous la juridiction de Corinthe après la mort du métropolitain de Monemvasie Acace : *ibid.*, pp. 287-292. Ce fut le point de départ d'un conflit entre ces deux Eglises, conflit dont il a été question plus haut. Un métropolitain de Corinthe est cité dans un acte de juillet 1401 : *ibid.*, p. 519.

6. MARC. Georges Phrantzès, passant par Corinthe pour se rendre en Eubée, le 30 août 1445, eut la douleur d'apprendre la nouvelle de la mort du métropolitain Marc, un ami d'enfance : Sur les débuts difficiles de ce personnage Phrantzès, p. 195 (Papadopoulos), fournit quelques renseignements : « καὶ διερχομένου μου τὴν Κόρινθον τῇ λ' τοῦ Αὐγούστου μηνός, ἵνα τὰς τριήρεις τοῦ στόλου φθάσω εἰς Εὐβοίαν, εὗρον τεθαμμένον τὸν καλοκἀγαθὸν Κορίνθου Μάρκον, ὃς καὶ ἐν τῇ αὐτῇ ἡμῶν ἐγεννήθη καὶ συνανετράφη ἡμῖν καὶ ὑπὸ τοῦ κακοῦ τῆς μητρυῆς αὐτοῦ πολλὰ πιεζόμενος, μεγάλας θεραπείας παρὰ τῶν γεννητόρων μου εὗρισκεν, ὃς καὶ ἀναγκασθεὶς ὑπὸ τοῦ πολλοῦ κακοῦ ἐφυγεν ἀπὸ τὸν πατέρα αὐτοῦ καὶ εἰς τὴν τῶν Ξανθοπούλων μονὴν ἀπῆλθε καὶ χρησιμώτατος κατεστάθη ».

7. MALACHIE. Succédant à Marc, il prit possession de ses fonctions en 1446/1447, ainsi qu'en témoigne la *Chronique Brève* : « τῷ Ὡνε' Ἰνδικτῶνος ι' ἦλθεν εἰς τὴν Κόρινθον ὁ ἀγιώτατος μητροπολίτης κύρ Μαλαχίας μετὰ τὴν κοίμησιν τοῦ ἀγιωτάτου Μάρκου » : Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, p. 49.

II. Centres monastiques.

Pour compléter cet exposé sur l'organisation ecclésiastique, il est nécessaire d'ajouter quelques renseignements sur les grands centres mo-

Γραφὴ παρ' οὗτοι δι' ἑλίου κατὰ ἰσχυρὴν
καὶ ἐλπίδα καὶ ὁδὸν τὴν παλαιάν τὴν κατὰ
τοῦτον τὸν ποταμὸν τὸν αὐτὸν ὅπου καὶ ἔστιν ἡ
ἐκκλησία τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ ἐκ τοῦ
ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ ἐκ τῆς αὐτῆς
ἰσχυρῆς καὶ ἐκ τῆς αὐτῆς
καὶ οἱ ἀνὰ τὴν ἐκκλησίαν καὶ οἱ ἀνὰ τὴν ἐκκλησίαν
ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ καὶ οἱ ἀνὰ τὴν ἐκκλησίαν
αὐτῶν, καὶ τὸ ποταμὸν τὸν αὐτὸν
ὁποῦν ἐλπίδα καὶ ὁδὸν τὴν παλαιάν
καὶ οἱ ἀνὰ τὴν ἐκκλησίαν καὶ οἱ ἀνὰ τὴν ἐκκλησίαν
αὐτῶν, καὶ τὸ ποταμὸν τὸν αὐτὸν
ὁποῦν ἐλπίδα καὶ ὁδὸν τὴν παλαιάν

Notice du *Paris. gr. 708*, écrit par Vasilakès aux frais de Pachôme le Brontochite.

nastiques de la péninsule. Terre byzantine, la Morée recèle une foule de couvents et de petites églises abandonnées. On les rencontre à proximité

des grandes villes et des bourgs d'aujourd'hui, dans les enceintes en ruines des villes mortes ; on les rencontre dans tous les recoins du pays : sur les montagnes, dans les gorges et les ravins, sur les côtes rocheuses. A l'écart des temps difficiles, ces institutions monastiques constituaient de véritables foyers de foi et de culture.

Beaucoup de ces monastères sont des fondations assez anciennes. Quelques-uns remontent à cette renaissance de la vie religieuse qui commence au IX^e siècle et dont les monuments, nombreux déjà au X^e, se multiplient au XI^e et au XII^e siècles.¹ D'autres, d'une date plus récente, se rattachent au renouveau politique, religieux et artistique de l'époque des Paléologues.

Mistra, la jeune capitale de la province byzantine, puis du Despotat de Morée, appartient exclusivement à cette deuxième période. Plus d'une des belles églises qu'on voit aujourd'hui dans l'enceinte de la ville abandonnée, faisaient partie d'une fondation monastique. La plus ancienne est celle des Saints-Théodores. Sa construction a été entreprise par l'hégoumène Daniel et achevée par son successeur, Pachôme, peu avant 1296². Au mois de juillet de cette année, le νομικὸς Βασιλάκης terminait la copie du *Codex Paris. gr. 708*, écrit sur l'ordre et aux frais de Pachôme, hégoumène du couvent des Saints-Théodores, dit de Brontochion : κελεύσει καὶ ἐξόδοι τοῦ πανοσιωτάτου καθηγουμένου τῆς πανσέπτου μονῆς τῶν ἁγίων καὶ θαυματουργῶν Θεοδώρων τοῦ Βροντοχίου³. Ce même Vasilakès est l'auteur d'un acrostiche en l'honneur de l'hégoumène Pachôme, fondateur de l'église des Saints-Théodores⁴.

Le nom de Pachôme, archimandrite et protosynkellos, que Manuel Philès appelle «de miracle des Doriens» (θαῦμα τῶν Δωριέων) est également lié avec l'histoire d'un autre monument de Mistra : la Vierge de Brontochion, dite aujourd'hui Aphentikó. Sa construction a suivi de près celle des Saints-Théodores. Elle est toutefois antérieure à l'année 1311/1312, date où le métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone, Nicé-

1. Sur les constructions religieuses en général, cf. Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin*, pp. 138 et suiv. Sur celles du Magne qui sont parmi les plus anciennes : R. Traquair, *The Churches of Western Mani*, *The Annual of the British School at Athens*, tome XV (1908-1909), pp. 177-243, et H. Megaw, *Byzantine Architecture in Mani*, *ibid.*, tome XXXIII (1932-1933), pp. 137-162.

2. A. Orlandos, Δανιὴλ ὁ πρῶτος κτίτωρ τῶν ἁγίων Θεοδώρων τοῦ Μυστρά, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, tome XII (1936), pp. 443-448.

3. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV (1907), pp. 160-161.

4. *Ibid.*, pp. 160α-160β.

phore Moschopoulos, dédia l'Evangélaire de Moscou. Brontochion était déjà un couvent¹.

Le couvent de Brontochion dont Pachôme fut l'hégoumène, jouit de la munificence impériale. On a conservé, peints sur les murs d'une pièce attenante au narthex de l'église, le texte de quatre chrysobulles d'Andronic II et de Michel IX, datant des années 1312/1313, 1318, 1320 et 1322². On trouvera plus haut quelques indications sur les franchises fiscales que les deux empereurs accordèrent au couvent³. Sa propriété terrienne, telle que les documents impériaux la décrivent, était vaste. Elle comprenait, dispersés dans toute la Morée méridionale et centrale, entre Hélos et Karytaine, Androusa et Astros, de petits couvents annexes, des métèques, des métairies, des vignobles, des prairies, des bois d'oliviers et de chênes, des arbres fruitiers, des moulins. Pachôme a fait d'importantes acquisitions, tandis que de leur côté de hauts fonctionnaires, le sébaste Jean Polémianitès⁴ et le gouverneur général Andronic Asan, cédèrent au couvent d'autres terres⁵. Plus tard, en 1375, de hautes personnalités moréotes, Tsaousios et le stratopédarque Arcocondilos, le connétable Arcocondilos, le connétable Georgitzopoulos et Andronic Arcocondilos, lui donneront des champs sis au village de Terkova⁶.

Andronic II et Michel IX ont tenu à sauvegarder l'indépendance spirituelle de Brontochion. Tout en conservant le caractère d'un couvent patriarcal, celui-ci resterait à l'abri des empiètements des exarques patriarcaux. Particulièrement, l'hégoumène Pachôme pourrait, sa vie durant, s'occuper en toute tranquillité de la gestion du monastère⁷. Un de ses successeurs, Cyprien, désigné lui aussi sous les titres d'archimandrite et de protosynkellos, fera confirmer, par une bulle patriarcale de mai 1366, les privilèges et les biens de son institution⁸.

Dans l'église de Brontochion, se trouve le tombeau de Théodore I^{er}

1. Cf. *supra*, pp. 284-285. A la bibliographie concernant ce savant métropolite nous ajoutons l'étude de C. Amantos, Ἀγνωστον ἀφιέρωμα τοῦ Νικηφόρου Κρήτης εἰς μονὴν τῆς Φωκαίας (1303), *Μικρασιατικὰ Χρονικά*, tome II (1939), pp. 49-54.

2. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, pp. 100 et suiv.

3. Cf. *supra*, pp. 196-197.

4. Ce personnage nous est aussi connu par une note de copiste de novembre 1311: Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV (1907), pp. 356-357.

5. G. Millet, *op. cit.*, pp. 114, 115 et suiv.

6. N.A. Bees, Διορθώσεις καὶ παρατηρήσεις εἰς ἀφιερωτήριον τοῦ 1375 ἔτους πρὸς τὴν ἐν Μυστρᾷ μονὴν τῆς Παναγίας τοῦ Βροντοχίου, *Νέα Σιών*, tome V (1907), pp. 241-248.

7. G. Millet, *op. cit.*, pp. 104 et suiv., 111 et suiv.

8. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 479-483.

Paléologue, mort en 1407 sous le nom religieux de Théodoret. Au-dessus du tombeau, une fresque représente le despote, à gauche, dans son somptueux costume et, à droite, en simple habit de moine. On y lit cette inscription : « ὁ ἀδελφός τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν δεσπότης καὶ βασιλέως ὁ διὰ τοῦ θεοῦ καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθεὶς Θεοδώρητος μοναχός »¹.

Dans la ville même de Mistra, nous signalerons les couvents de Notre-Seigneur-Donneur de vie (τοῦ Ζωοδότου) et de la Pantanassa. Aucun monument n'est aujourd'hui connu sous le vocable du Zoodote. Aussi a-t-on identifié ce monastère avec Pantanassa et, dernièrement, avec Sainte-Sophie, ce qui est beaucoup plus vraisemblable². Cette dernière fut fondée par le despote Manuel Cantacuzène, ainsi qu'en témoignent une inscription en vers, conservée par Fourmont, et le monogramme du despote³. En juillet 1365, à la demande de Manuel, le patriarche Philothée accorda à l'église du Zoodote, transformée en couvent d'hommes, le titre et les privilèges de couvent patriarcal⁴. Nicéphore Kannavès, connu aussi par les épigrammes de Constantin Amanteianos, dédia τῇ σεβασμῇ μονῇ τοῦ Ζωοδότου Χριστοῦ ἐν τῷ τοῦ Μυζηθρᾶ τῆς Λακεδαίμονος κάστρῳ un manuscrit liturgique, l'actuel *Codex Paris. gr. 47*, copié en 1363/1364 dans le couvent des Manges, à Constantinople⁵. Deux despines de Morée, Théodora Tocco, femme de Constantin, morte en 1429, et Cléopé Malatesta, femme de Théodore II, morte en 1433, trouvèrent leur sépulture dans l'église du Zoodote⁶.

Quant au couvent de Pantanassa, il fut fondé par le protostrator Jean Francopoulos, premier ministre de Théodore II. On a conservé l'inscription dédicatoire, ainsi que le monogramme du fondateur : ὁ κτήτωρ Ἰωάννης Φραγγόπουλος πρωτοστράτωρ καὶ καθολικὸς μεσάζων⁷. Une autre inscription, connue seulement par une copie de Michel Fourmont et datée de septembre 1428, parle du monastère impérial et patriarcal de la Vierge dite de Pantanassa⁸. Mais, ainsi que nous l'avons déjà noté, ce document, très corrompu, contient des inexactitudes chronologiques⁹.

1. G. Millet, *op. cit.*, p. 119.

2. M. Hatzidakis, Μυστράς, pp. 68 et 86.

3. G. Millet, *op. cit.*, pp. 142 et suiv.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 472 et suiv.

5. H. Omont, *Fac-similés des manuscrits grecs datés*, p. 21. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημῶν, tome IV, pp. 168-169.

6. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 190 et 211.

7. G. Millet, *op. cit.*, p. 137. Cf. du même, *Inscriptions inédites de Mistra*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXX (1906), pp. 462 et suiv.

8. G. Millet, *op. cit.*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII, p. 138.

9. Cf. *supra*, p. 286.

En quittant la capitale du Despotat, nous rencontrons, à Sparte et dans sa région immédiate, d'importantes institutions monastiques. L'une d'elles, la plus ancienne, est liée avec l'activité de Saint-Nikon en Laconie. Dès les premières années de son apostolat, le saint fonda sous le vocable du Sauveur une église qui, de son vivant, fut transformée en monastère. Après la mort de Saint-Nikon (998), ses disciples dédièrent leur congrégation à son nom. Le biographe tardif (1142) nous fournit quelques renseignements sur le couvent et ses métoques¹. On a identifié l'institution consacrée à Saint-Nikon avec les ruines des vastes édifices qui ont été mises au jour, en ces dernières décades, dans l'enceinte byzantine de Sparte. L'église principale date du X^e siècle, mais les constructions complémentaires sont de peu postérieures. Une inscription de 1032/1033 mentionne deux évêques défunts, Bartholomée et Luc². Cette identification est contestée³. Toutefois, l'histoire du couvent de Saint-Nikon sous le Despotat ne nous est pas connue. La seule mention que nous en ayons se trouve dans un acte patriarcal de novembre 1340. Il y est question d'un chrysobulle qu'Andronic II aurait promulgué en faveur du monastère⁴.

Non loin de Sparte, au point où se rencontrent les rivières Oenus et Gorgylos, s'élève le monastère des Quarante Martyrs. Son ancienne église abandonnée, taillée dans le roc, fut construite en 1304/1305, ainsi qu'en témoigne une inscription de cette année⁵. Le couvent actuel

1. M. Galanopoulos, Βίος, πολιτεία, εἰκονογραφία, θαύματα καὶ ἀσματικὴ ἀκολουθία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Νίκωνος τοῦ «Μετανοεῖτε», (Athènes 1933), pp. 158 et suiv.

2. M. Galanopoulos, Περὶ τὸν ὅσιον Νίκωνα τὸν Μετανοεῖτε, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome XII (1936), p. 414. G. Sotiriou, Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ παλαιᾷ Σπάρτῃ, Πρακτικὰ τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1939, pp. 107-118.

3. Cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 70, note 1.

4. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, p. 219. M. Galanopoulos, Βίος, *op. cit.*, p. 159.

5. M. Sakellaropoulos, Ἡ ἱερὰ μονὴ τῶν Ἁγίων Τεσσαράκοντα ἐν Λακεδαίμονι (Athènes, 1921), p. 18. Voici le texte de cette inscription d'après la lecture qu'en donne A. Xyngopoulos et que nous avons contrôlée lors de notre visite au couvent, en décembre 1938: Ἀνιγέρθῃ ἐκ βάθρων καὶ ἀνισταρῆθῃ ὁ θεῖος ναὸς τῶν ἁγίων ἐνδόξων μεγάλων Μαρτύρων Τεσσαράκοντα διὰ συνεργίας καὶ πόθου Γερμανοῦ ἱερομονάχου καὶ Γρηγορίου μοναχοῦ καὶ Δ.... μοναχοῦ ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβεστάτων βασιλέων Ἀνδρονίκου καὶ Εἰρήνης καὶ Μιχαὴλ καὶ Μαρίας. Ἐτεῖ ,ςωιγ' τῶν Παλαιολόγων. Le premier éditeur, à la place du nom Μιχαὴλ, a lu μητρός. Mais ce mot ne convient pas à la mère d'Andronic II et de Yolande-Irène de Montferrat, étant donné que la femme de Michel VIII s'appelait Théodora. La lecture de M. Xyngopoulos tranche la question : les personnages mentionnés sont Michel IX, associé au trône, et sa femme, Marie d'Arménie : A. Th. Papadopoulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, (thèse

dont l'église fut érigée en 1620, ne semble pas antérieur à la fin du XVI^e siècle¹.

Dans cette même région, à l'Est de Sparte, nous signalerons deux autres institutions monastiques : la Vierge de Chrysapha qui date de l'année 1290² et le couvent de Prodrome, à Zaraphona, qui est cité dans un chrysobulle d'Andronic II (1301)³. A Zaraphona, on doit aussi mentionner l'église de la Dormition de la Vierge du XI^e ou XII^e siècle⁴.

Monemvasie était également un important centre de vie monastique. Dès le milieu du X^e siècle, des sources hagiographiques citent la bienheureuse Marthe, abbesse du couvent de la Vierge, sis dans la ville même. Il y est aussi question d'un autre monastère de la Vierge Conductrice qu'on identifie avec l'église actuelle de la Vierge Chrysaphitissa, monument du XVII^e siècle⁵. D'après un texte curieux du premier quart du XVI^e siècle, un des empereurs de la dynastie des Cantacuzènes (sans doute un despote) fut inhumé dans la «belle église» de l'Οδηγήτρια εἰς τὸν γουλῶν τῆς Μονοβασίας⁶. En dehors de l'église de Sainte-Sophie, du XII^e siècle⁷, et de celle qu'Isaac II a spoliée de son palladium, l'icône du Christ tiré vers la Croix⁸, nous trouvons dans la région de Monemvasie le couvent impérial et patriarcal du Taxiarque, dit de Kontosté-

de Munich, 1938), p. 36. A. Xyngopoulos, *Τοιχογραφίαι καὶ ἐπιγραφαὶ τῆς Παλιόπαναγιᾶς*, périodique de Sparte *Μαλεβός*, tome III (avril 1923), p. 80.

1. N. Sakellaropoulos, *ibid.*, pp. 36 et suiv. Ce monastère possède un fonds de manuscrits dont N.A. Bees a donné la description : *Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Θεράπναις μονῆς τῶν Ἀγίων Τεσσαράκοντα*, *Ἐπετηρίς Παρνασοῦ*, tome VIII (1904), pp. 93-146.

2. N.A. Bees, *Ὁ Ἐλκόμενος Χριστὸς τῆς Μονεμβασίας*, *Byz.-Neugriechische Jahrbücher*, tome X (1934), p. 201.

3. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 526.

4. A. Orlandos, *Ἀνατολίζουσαι βασιλικαὶ τῆς Λακωνίας*, *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν*, tome IV (1927), pp. 343 et suiv.

5. N.A. Bees, *op. cit.*, *Byz.-Neugriechische Jahrbücher*, tome X, pp. 203 et suiv.

6. Ce texte, publié au moment où nous tirons ces lignes, est une note généalogique écrite, en grec populaire avec des caractères latins, par quelqu'un qui était apparenté à la famille moréote des Cantacuzènes : par le gentilhomme cypriote Hugues Busac. Celui-ci épousa, entre 1461 et 1471, la fille du comte de Jaffa Jacques II de Flory et de Zoé Cantacuzène. Ce petit traité fournit au R. P. V. Laurent la matière d'une savante et pénétrante étude : *Le Vaticanus Latinus 4789. Histoire et alliances des Cantacuzènes aux XIV^e - XV^e siècles*, *Revue des études byzantines*, tome IX (1952), pp. 64-105. Le passage concernant l'église de Monemvasie : pp. 71 et 74.

7. A. Bon, *op. cit.*, p. 141.

8. N.A. Bees, *op. cit.*, pp. 210 et suiv., 224 et suiv.

phanos, mentionné dans un acte de notaire de juin 1426¹, et, à Prini-kon, le couvent de Saint-Georges, cité dans un chrysobulle d'Andronic II en faveur de la métropole (1301)².

En Messénie, on ne nommera que les monastères de Vourkano et d'Andromonastiron. Le premier occupe, au sommet de l'Ithomé, l'emplacement de Zeus Ithomata. Ses constructions sont antérieures au XVI^e siècle. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les moines ont abandonné le sommet pour se retirer plus bas dans un de leurs métoques, devenu le couvent actuel de Vourkano, consacré à la Dormition de la Vierge³. Andromonastiron, sous le vocable de la Transfiguration du Sauveur, était également une dépendance du couvent d'Ithomé. Suivant la tradition, il aurait été fondé par Andronic II Paléologue, prince pieux dont le nom est resté populaire dans toute la Morée⁴. Ce qui est toutefois certain c'est que l'église date de l'époque byzantine⁵.

La région montagneuse du centre recèle, dans ses plis et dans ses ravins, une foule de couvents et de petits monastères. Quelques-uns d'entre eux remontent très haut. Le plus ancien est le couvent de la Vierge surnommé du Philosophe. Sis dans la gorge du Gortynios à l'endroit dit τῆς Μονοπόρου, près de Dimitsana, il fut fondé par le *protoasecretis* Jean Lampardopoulos, un familier de Nicéphore Phocas. Par une charte du mois d'août 966, le patriarche Polyeucte accorda au monastère le privilège de dépendre immédiatement du trône de Constantinople⁶.

1. Sp. Lambros, *Ταβουλλαρικὸν γράμμα τοῦ ΙΕ' αἰῶνος*, *Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome V (1900), pp. 159-160.

2. *Jus Graecoromanum*, tome I, p. 526.

3. N.A. Bees, *Χριστιανικαὶ Ἐπιγραφαὶ Μεσσηνίας*, *Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, tome VI (1901), pp. 384 et suiv. D. Doukakis, *Μεσσηνιακά*, fasc. III (Athènes, 1911), pp. 300 et suiv.

4. N.A. Bees, *ibid.*, pp. 394 et suiv.

5. Fr. Versakis, *Μεσσηνίας Βυζαντινοὶ ναοί*, *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1919, pp. 92-95.

6. V. Grumel, *Les registres des actes du Patriarcat de Constantinople*, vol. I, fasc. II, pp. 225 et suiv. Le σιγιλλιώδες γράμμα de Polyeucte ne nous est connu que par une copie confirmée par le patriarche Cyrille en juin 1624 ; elle porte le titre : † Ἰσον ἀπαράλλακτον τοῦ Ἰσου πρωτοτύπου πατριαρχικοῦ παλαιγενοῦς σιγιλλιώδους γράμματος, ἐκβληθὲν παρὰ τοῦ παλαίου καὶ ἀρχαίου κώδικος τῆς τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας, ὁραθέντος παρὰ τε τῆς ἡμῶν μετριότητος, καὶ τῆς ὑπερτελεστάτης Ἱερᾶς τῶν ἀρχιερέων συνόδου, τῶν ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀδελφῶν καὶ συλλειτουργῶν, τῶν καὶ κάτωθεν ὑπογραφόντων : *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 250-252. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué (*supra*, pp. 156-157, note 10), la date d'août 964, fournie par les éditeurs, ne correspond pas au chiffre de l'indiction. Un examen attentif de l'original nous a convaincu que le chiffre de l'indiction est l'élément essentiel sur lequel

Plus loin, dans cette même gorge du Gortynios, nous rencontrerons, outre le monastère de la Vierge τῆς Αἰμυαλοῦς qui est postérieur à l'époque byzantine¹, le couvent de Prodrôme, édifié dans une grotte². Au-dessous de ce couvent, on voit encore aujourd'hui les restes d'une petite église byzantine. Une inscription très mutilée qui daterait de l'année 1398 rappelle l'érection de l'église de Saint-Michel, près du village d'Atzi-cholos³.

Parmi les autres institutions de Gortynie, nous nous bornerons à mentionner celle de Kernitza, connue sous le vocable de la Dormition de la Vierge. La tradition attribue la fondation de ce couvent à Andronic II Paléologue. Elle daterait, suivant une source postérieure, de l'année 1116. Nous ne retenons que le témoignage indirect de la légende d'un sceau de cuivre aujourd'hui disparu : † Ἡ Κοίμησις τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ Ἀργυροκάστρου Δε Πριόν. Le nom de Hugues de Brienne, comte de Lecce, en Calabre, qui épousa en 1277 la veuve de Geoffroy de Briel

nous puissions baser la datation de la charte, le dernier chiffre de l'année du monde ne pouvant pas être lu avec certitude. Notons que dans la charte par laquelle le patriarche Procope a renouvelé, en novembre 1786, les privilèges du monastère, il est dit que l'acte de Polyeucte date de l'année 6475, soit 967 : D.A. Zakythinos, Ἀνέκδοτα πατριαρχικά ἔγγραφα τῶν χρόνων τῆς Τουρκοκρατίας, Ἑλληνικά, tome V (1932), p. 181. Sur le couvent du Philosophe et ses ruines : Euth. Kastorchis, Περὶ τῆς ἐν Δημητσάνῃ Ἑλληνικῆς Σχολῆς, (Athènes, 1847), pp. 49-52. A. Zachos, Μεσαιωνικά μνημεῖα Γορτυνίας, Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, tome VIII (1923), pp. 59 et suiv. T. Gritsopoulos, Ἡ Μονὴ τοῦ Φιλοσόφου, revue Ἡώς, II, nos 29-30 (février 1940), pp. 35-36.

1. T. Gritsopoulos, Ἡ παρὰ τὴν Δημητσάναν μονὴ Παναγίας τῆς Αἰμυαλοῦς, Athènes, 1947.

2. Métropolite de Gortyne et de Mégalopolis Polycarpe Synodinos, Ἡ ἱερὰ μονὴ τοῦ Τιμίου Προδρόμου ἐν Γορτυνίᾳ, Θεολογία, tome IV (1926), pp. 61-71.

3. Cette inscription, copiée par l'hégoumène de Prodrôme, a été publiée par T. Kandiloros, Ἱστορία τῆς Γορτυνίας, (Patras, 1899), pp. 95-96. La date ατπς (1386), fournie par cette copie, est erronée. Si le dernier chiffre, aujourd'hui tombé, est bien ε nous devons lire ,ς θς', an du monde 6906 soit 1397/1398 de notre ère. Lors d'un voyage en Gortynie, en 1939, nous avons vérifié la lecture de l'inscription. Nous n'avons pu lire que ce qui suit :

[Ἀ]νηγ[έ]ρθη καὶ ἀνιστορήθη ἐκ βά[θ]ρων ὁ θεῖος καὶ πάνσεπτος ναὸς [τοῦ τι] μῆ[ου] καὶ ἐνδόξ[ου] ἀρχιστ[ρ]ατ[ή]γου Μι[χα]ήλ ἐν τοῖς ποθεσ[ι]ς.....] ας πλησίον τοῦ [Ἀτζ]ηχόλ[ου] [διὰ σ]υνεργίας καὶ κόπου καὶ μόχθου [Kandiloros : Γερμανοῦ ἀρχιε]ρέως[ος] τοῦ [.....] καὶ [.....] αὐτοῦ Ἰωάννου καὶ [.] βασιλευόντων τ[ῶν] εὐσε[β]ε[σ]τάτων βα[σι]λέων ἡμῶν καὶ τῶν εὐσεβῶ[ν] δεσπο[τῶ]ν ἡμῶνΚ. ΚΥΡ. [ἐ]πισκ[όπος] (ὁπου) ἀρχ..... [Kandiloros : καὶ ἀρχιερέως Ματθαίου Ἀμυκλῶν] [ἐν εἴτει] ,ς θς'.

et devint ainsi le maître de la moitié de la baronnie de Karytaine, nous mène à l'époque de la domination franque¹.

Dans la région de Mantinée, sur une des chaînes du Parthénion, se trouve le couvent de Saint-Nicolas τῶν Βαρσῶν. On l'identifie avec le couvent de Saint-Nicolas τῆς Βάλτας dont parle une note du *Cod. Athen. 180*, tracée à la suite de la notice du copiste en date du 23 février 1089². Un fragment d'inscription, antérieure au milieu du XV^e siècle, mentionne un métoque du monastère de Saint-Nicolas τῶν Βαρσῶν³.

Après avoir signalé deux autres monastères d'Arcadie, ceux d'Ἐπάνω Χρέπα⁴, sur le Ménale, et de la Vierge Γοργοεπήκοος de Tsépiana dont un acte patriarcal de 1594 atteste l'ancienneté⁵, nous nous attarderons sur le couvent actuel de Loukou, en Cynurie, à l'Ouest d'Astros. Il a été édifié sur l'emplacement d'une agglomération antique dont il conserve des débris architecturaux et sculpturaux. Bien que la première mention que nous ayons de ce monastère soit de l'année 1607, le catholicon date du XII^e ou du XIII^e siècle. Des fragments sculptés paléochrétiens, trouvés sur place, plaident en faveur de l'opinion que l'église actuelle en a remplacé une autre plus ancienne⁶.

Toute la partie Nord-Est du Péloponnèse, depuis Nauplie jusqu'aux confins occidentaux de la Corinthie, renferme d'importants établissements monastiques. Le plus célèbre d'entre eux est la Νέα ou Ἀγία Μονὴ d'Areia, près de Nauplie. Elle fut fondée par l'évêque d'Argos Léon⁷.

1. P. Papazaphiropoulos, Μεθωδριάς, pp. 96 et suiv. N.A. Bees, *Beiträge*, Oriens Christianus, nouv. série, tome IV (1914), p. 271. Ernst Meyer, *Peloponnesische Wanderungen*, pp. 34-35, 41-42.

2. N.A. Bees, Βυζαντινὰ ἐπιγράφαί Γορτυνίας, Viz. Vremennik, tome XI (1904), p. 66.

3. *Ibid.*, pp. 63 et suiv. Cette inscription est intéressante parce qu'elle mentionne, en Arcadie, un thème d'Araklovon (θέμα Ἀρακλόβου). C'est à Strovitsi, village de ce même thème d'Araklovon, que le copiste Théodule Katalektès copia, en 1282, un manuscrit de Patmos : J. Sakkelion, Πατριμακὴ Βιβλιοθήκη, p. 141. M. Vogel et V. Gardthausen, *Die Griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, p. 134. N.A. Bees, *ibid.*, pp. 64-65. Dans les deux cas, le terme θέμα ne doit pas être pris dans sa stricte acception administrative.

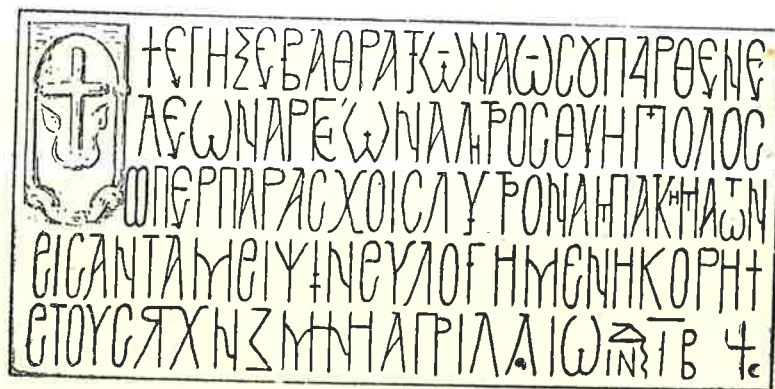
4. G. Lampakis, Χριστιανικὴ Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία, Δελτίον Γ' (1903), pp. 22 et suiv.

5. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, Ἑλληνικά, tome II (1929), pp. 133 et suiv.

6. A. Orlandos, Ἡ Μονὴ Λουκοῦς, Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1924, pp. 449-433. Cf. A. Bon, *op. cit.*, pp. 7, note 7, 146-147.

7. Le *Cod. Ambros. 668* (Q 14 sup.), écrit par Michel Souliardos, contient des vers à une icône, dus à l'évêque d'Argos Pierre, κτήτωρ τοῦ πανσέπτου ναοῦ τῆς Νέας : Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IX (1912), pp. 408-409, note 2. D'après N.A. Bees, Αἱ ἐπιδρομαὶ τῶν Βουλγάρων ὑπὸ τὸν τζάρων Συμεὼν, Ἑλληνικά, tome I

L'acte de fondation, qui était muni de la bulle de plomb du prélat, fut rendu en octobre 1143. Le Typikon, rédigé par ce même évêque, réglait les détails de la gestion du monastère¹. Le catholicon est, avec les églises de Merbaka et de Chonika, un joyau de l'art byzantin². Il fut érigé quelques années après la fondation du couvent, en avril 1149, ainsi qu'en témoigne l'inscription dédicatoire³:



† Ἐπηξε βάθρα τῷ ναῷ σου, Παρθένε,
Λέων Ἀργείων ἀλιτρός θυηπόλος
ᾧ περ παράσχοις λύτρον ἀμπλακημάτων
εἰς ἀντάμειψιν, εὐλογημένη κόρη †
† Ἐτους ςχνζ' μηνὴ Ἀπριλλίῳ ἡδ. ιβ' †

Peu après la soumission du Despotat, en janvier 1489, Michel Souliardos copiait le *Cod. Ambros.* 668 (Q 14 sup.) ἐν τῇ μονῇ Νέας ὀνομαζομένη ἐν τῷ κάστρῳ Ναυπλίου⁴.

(1928), pp. 349-350, note 4, le poète n'est autre que Saint-Pierre, évêque d'Argos, mort peu après 920. Cf. A.A. Vasiliev, *The Life of St. Peter of Argos and its historical significance*, Traditio, tome V (1947), p. 170. Saint-Pierre serait considéré comme le premier fondateur de la Née Moné.

1. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, pp. 178 et suiv. M. Lamprynidis, 'Ἡ Ἀγία Μονὴ παρὰ τοὺς ἀνατολικοὺς πρόποδας τοῦ Παλαμηδίου, Ἀρμονία, tome III (1902), pp. 483 et suiv. Du même, 'Ἡ Ναυπλία, 2e éd. (Athènes, 1950), pp. 21 et suiv.

2. C. Zesiou, Χριστιανικαὶ Ἀρχαῖότητες Ναυπλίου, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome I (1883), pp. 521 et suiv. Du même, Ἐπιγραφαὶ Ναυπλίας, Ἀθηνᾶ, tome III (1891), pp. 493 et suiv. A. Struck, *Vier byzantinische Kirchen der Argolis*, Athen. Mitteilungen, tome XXXIV (1909), pp. 189 et suiv., 228 et suiv.

3. A. Struck, *ibid.*, p. 229.

4. M. Vogel et V. Gardthausen, *op. cit.*, p. 316 et note 9. Cf. Sp. Lambros, Νεοπλικάδων ἔγγραφοι τοῦ οἴκου Πουλομάτη, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome VI (1909), pp. 281 et suiv.

Plus au Nord, nous avons les couvents de la Dormition de la Vierge, à Sophikon, et de la Vierge de Phanéroméni, près de Chiliomodi. Le catholicon du premier date de la deuxième moitié du XII^e siècle¹; celui de Phanéroméni est d'un siècle plus récent². Enfin, dans la région montagneuse de la Corinthe moyenne, près du village Matsani, nous mentionnerons le couvent de Lekhova dont le catholicon date du XI^e ou du XII^e siècle³.

Parmi les vénérables centres de vie monastique qui sont disséminés dans toute la partie Nord-Ouest de la péninsule, depuis les confins orientaux d'Achaïe jusqu'à la vallée de l'Alphée, le couvent du Méga-Spilaion jouit d'une renommée légitime. Il est bâti dans une grotte des Monts Aroaniens, près du village médiéval de Zakhlorou. D'après la tradition qui remonte assez haut, ce monastère fut fondé, en 362, par deux moines de Thessalonique qui, guidés par la bergère Euphrosyne, auraient découvert dans la grotte l'icône de la Vierge, oeuvre de Saint-Luc⁴. En réalité, l'icône miraculeuse a été reconnue comme une oeuvre de la fin du XI^e ou du commencement du XII^e siècle, d'origine orientale, provenant selon toute vraisemblance de Syrie ou de Palestine⁵. Quant au couvent, son histoire n'est point connue avant le XIII^e siècle. Dans le chrysobulle d'avril 1348, par lequel Jean Cantacuzène confirma les possessions, déjà importantes, et les privilèges du Méga-Spilaion, il est question de chartes promulguées par ses deux prédécesseurs immédiats, ce qui nous ramène aux règnes d'Andronic II (1282-1328) et d'Andronic III (1328-1341)⁶. Quelques années plus tard, en janvier 1354, le Saint-Synode confia la direction du couvent au métropolite de Patras Macaire. Par une lettre de la même date, celui-ci déclare que la métropole de Patras n'a aucun droit sur cette institution patriarcale⁷. En 1436, Cyriaque

1. A. Orlandos, Βυζαντινοὶ ναοὶ τῆς Ἀνατολικῆς Κορινθίας, Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος, tome I (1935), pp. 59 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 88 et suiv.

3. A. Orlandos, Οἱ ναοὶ τῶν Ταρσινῶν καὶ τῆς Λέχοβας, *ibid.*, pp. 95 et suiv.

4. G. Sotiriou, Περὶ τῆς Μονῆς τοῦ Μεγάλου Σπηλαίου καὶ τῶν ἐν αὐτῇ κειμηλίων, Παράρτημα τοῦ Ἀρχαιολογικοῦ Δελτίου, 1918, pp. 46 et suiv. Cf. Max, Herzog zu Sachsen, *Das christliche Hellas*, (Leipzig, 1918), pp. 84 et suiv.

5. A. Xyngopoulos, Ἡ εἰκὼν τῆς Θεοτόκου ἐν τῇ Μονῇ τοῦ Μεγάλου Σπηλαίου, Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1933, pp. 101-119. Sur une autre icône du XV^e siècle: G. Sotiriou, Ἡ εἰκὼν τοῦ Παλαιολόγου τῆς Μονῆς τοῦ Μεγάλου Σπηλαίου, Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1918, pp. 30-44. Cf. *supra*, pp. 212-213.

6. *Jus Graecoromanum*, tome I, pp. 593-595.

7. *Acta et Diplomata graeca*, tome I, pp. 326-328, 329-330.

d'Ancône visita Kalavryta et le Méga-Spilaion. Le couvent a plus d'une fois souffert des incendies. Brûlé en 1640 et rebâti immédiatement après, il fut détruit lors de l'incendie de 1934. Il possédait une riche collection de manuscrits grecs¹.

Dans cette même région montagneuse, non loin de Kalavryta, s'élève le couvent de la Sainte-Laure (Ἁγία Λαύρα), célèbre pour le rôle qu'il a joué pendant les derniers temps de la domination turque et la Guerre de l'Indépendance. Ici encore, la tradition fait remonter les débuts du monastère à une date reculée, au X^e siècle, en attribuant son érection à un des disciples de Saint-Athanase, le fondateur de la Grande-Laure, au Mont-Athos. Néanmoins, le catholicon de l'ancien couvent est une construction d'époque post-byzantine. Une inscription de ce même catholicon est datée de l'année 1645².

Le monastère des Taxiarches d'Aigion, bâti sur la rive droite du Sélinois, est un édifice tardif. L'ancien bâtiment, qui se trouve à une faible distance, date du début du XV^e siècle. Son histoire est liée avec le nom de Saint-Léonce qui, originaire d'une noble famille de Monemvasie, s'est distingué par sa vertu et ses miracles et passa les dernières années de sa vie en Achaïe³. Le couvent, brûlé en 1500, fut immédiatement restauré par l'εὐσεβέστατος ἄρχων Jean Tzernotas qui mourut, à Corinthe, en mars 1531⁴.

A une époque que nous ne pouvons pas fixer d'une façon précise, mais qui est toutefois antérieure à l'année 1775, le monastère des Taxiarches avait sous sa juridiction, entre autres métoques, un petit couvent de femmes. On n'a pas eu de peine à identifier ce dernier avec le monastère de Pépélénitza, connu sous le vocable de l'Espérance des désespérés⁵. Deux despotes de Morée, Constantin et Thomas, à la demande de «la très pieuse parmi les religieuses» Hypomoné Paléologue⁶, témoignèrent

1. N.A. Bees, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des peloponnesischen Klosters Mega Spilaion*, (Leipzig, 1915). Sur la visite de Cyriaque d'Ancône, *ibid.*, p. 7' de l'introduction.

2. G. Sotiriou, 'Η Μονή τῆς Ἁγίας Λαύρας, 'Ημερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1925, pp. 183-198.

3. L. Politis, 'Η Μονή Ταξιάρχων Αἰγίου, Ἑλληνικά, tome XI (1939), pp. 67-80.

4. Sp. Lambros, Βραχέα Χρονικά, p. 37.

5. Sp. Lambros, Σιγγιλλίων τοῦ πατριάρχου Σωφρονίου περὶ τῆς Μονῆς Ταξιάρχων παρὰ τὸ Αἶγιον, Νέος Ἑλληνομνημίων, tome VI (1909), pp. 289 et suiv., 294 et suiv.

6. On identifie cette pieuse religieuse avec Hélène Paléologue, femme de Manuel, qui, ayant pris l'habit, échangea son nom contre celui d'Hypomoné. Cette identification nous apparaît peu probante. En effet, jamais un despote de Morée n'aurait employé, pour désigner l'impératrice de Byzance, son auguste mère, ces simples

leur libéralité en faveur de cette institution. La charte du second, sans date, nous est connue par une copie littéraire¹.

A Patras et dans sa région, en dehors de l'église de Saint-André qui présentait l'aspect d'un puissant couvent², nous signalerons les monastères de Saint-Nicolas, de Girokomeion et d'Omplos. Saint-Nicolas, dit τοῦ Βλαπτεροῦ, sis près de la forteresse, servait de siège aux frères franciscains de Patras³. Dans un document grec de septembre 1440, il est question de divers ὁφικάλιοι τοῦ κονβέντου τοῦ Ἁγίου Φραγκίσκου qui habitent ἐν τῷ μοναστηρίῳ τοῦ ἁγίου Νικολάου τοῦ ἐντὸς (τῆς) χώρας τῶν Παλαιῶν Πατρῶν⁴. C'est à ce couvent que Georges Phrantzès fait allusion en parlant de la prise de la ville par Constantin Paléologue⁵. Nicolas de Martoni en parle dans sa relation de 1395⁶.

L'histoire du couvent de la Vierge, dite τοῦ Γηροκομείου, nous est également révélée à l'occasion de l'établissement des ordres latins en Grèce. Accordé originairement aux Templiers, ce monastère fut donné, en 1210, par l'archevêque de Patras Antelme à l'abbaye de Cluny⁷. Sur la demande des Templiers, lésés dans leurs droits, Innocent III chargea une commission d'évêques d'ouvrir une enquête⁸. En avril 1591, le patriarche Jérémie II céda le couvent du Girokomeion à la métropole de Patras⁹.

On faisait remonter la fondation du monastère de la Présentation de

termes : ἡ τιμιωτάτη καὶ ὀσιωτάτη ἐν μοναχαῖς κυρὰ Ὑπομονὴ ἡ Παλαιολογίνα. Par contre, nous croyons plus que probable que la ὑψηλοτάτη καὶ φιλόχριστος δέσποινα αὐτοκρατορίσσα à laquelle fait allusion l'inscription de l'icone du Méga-Spilaion, est bien la femme de Manuel II : G. Sotiriou, *op. cit.*, Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1918, pp. 42 et suiv. La comparaison des termes employés par ces deux documents est très instructive.

1. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 239-240.

2. St. Thomopoulos, Ἱστορία τῆς πόλεως Πατρῶν, 2^e éd., (Patras, 1950), pp. 351-352, note 2.

3. E. Gerland, *Neue Quellen*, p. 117, note 1.

4. *Ibid.*, p. 224.

5. Phrantzès, p. 152 (Papadopoulos).

6. L. Le Grand, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien*, Revue de l'Orient latin, tome III (1895), p. 661.

7. L. de Mas Latrie, *Donation à l'abbaye de Cluny du monastère de Hiero-Komio, près de Patras, en 1210*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 2^e série, tome V (1848-1849), p. 312. Nouvelle édition d'après l'original : D. A. Zakythinos, Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Ἀντελμος καὶ τὰ πρῶτα ἔτη τῆς Λατινικῆς Ἐκκλησίας Πατρῶν, Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome X (1933), pp. 402-404, note 4.

8. D.A. Zakythinos, *ibid.*, p. 407, note 2.

9. St. Thomopoulos, *op. cit.*, pp. 418-419.

la Vierge, τοῦ Ὁμπλοῦ, à l'année 1189¹, mais cette date résulte d'une mauvaise lecture de l'inscription d'une croix d'argent². Suivant la tradition qui a été conservée dans le Κώδιξ tardif, la congrégation monastique a commencé à se constituer en 1315³. Toutefois, on sait que les constructions du couvent, achevées sous l'épiscopat du métropolite de Patras Timothée (1601-1612), furent détruites à plusieurs reprises, surtout en 1769 et 1821⁴. Par une charte de 1629, le patriarche Cyrille confirma l'union du monastère avec celui de Saint-Constantin, près de Saravali⁵. Une autre charte de septembre 1727 mentionne un acte du patriarche Jérémie II⁶.

L'Élide, ouverte très tôt au commerce avec l'Occident, conserve d'importants monuments, byzantins et francs. L'église de Frankavilla et la Katholiké de Gastouni sont plus anciennes que la conquête latine, tandis que la Palaio-Panagia de Manolada remonte peut-être à une époque antérieure au XI^e siècle⁷. Dans cette même extrémité du Péloponnèse, nous rencontrons deux grands monastères : Blachernes et Skaphidia. Le couvent des Blachernes est caché dans une vallée boisée, non loin du port de Clarentza. Son église date probablement du XII^e siècle, mais des fragments sculptés, employés pour sa construction, sont d'une époque plus ancienne. D'après M. Antoine Bon, cette église «était encore en construction, quand arrivèrent les Francs qui l'achevèrent dans un style très différent»⁸. Quoi qu'il en soit, le couvent a été pendant longtemps occupé par des religieux latins. Outre les nombreux *graffiti*, on y lit une inscription tombale d'un Vénitien, mort en septembre 1358⁹. Les moines grecs ne se seraient rendus d'une façon définitive maîtres des Blachernes qu'au cours du XVII^e siècle¹⁰. Une charte patriarcale de juillet 1741 concerne notre monastère¹¹.

1. St. Thomopoulos, 'Η ἐκρὰ Μονὴ Ὁμπλοῦ, (Patras, 1903), p. 13. A. Bon, *op. cit.*, p. 144.

2. C. Triantaphyllou, *apud* St. Thomopoulos, 'Ιστορία τῆς πόλεως Πατρῶν, p. 596, note 1.

3. *Ibid.*, p. 596.

4. *Ibid.*, p. 597.

5. *Ibid.*, pp. 451-452, note 3.

6. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, 'Ελληνικά, tome III (1930), pp. 115-118. Il est probable que cet acte de Jérémie II fut promulgué en même temps que celui du couvent de Girokomeion : cf. *supra*, p. 307.

7. A. Bon, *op. cit.*, p. 143.

8. *Ibid.*, p. 143.

9. A. Orlandos, Αἱ Βλαχέρναι τῆς Ἡλείας, 'Αρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1923, p. 12.

10. *Ibid.*, p. 34. Cf. sur le couvent, A. Bon, 'Ηλειάκκ, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome LXX (1946), pp. 25-26.

11. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, 'Ελληνικά, tome III (1930), pp. 142-145.

Des documents ecclésiastiques illustrent l'histoire du couvent de la Dormition de la Vierge, à Skaphidia, au XVIII^e siècle¹. Sur son histoire antérieure nous n'avons guère de renseignements. M. Bon estime que le couvent «ne conserve que très peu de chose d'un état antérieur à 1204»².

Au cours de ce pèlerinage à travers les centres monastiques du Péloponnèse sous le Despotat, nous en avons certes omis plus d'un qui méritait une mention spéciale. Il était cependant nécessaire d'avancer avec beaucoup de réserve. Des églises, aujourd'hui isolées, ont pu être dans le passé des congrégations monastiques, abandonnées par la suite à cause des troubles que la péninsule traversa ; au contraire, autour de certains sanctuaires, des monastères se sont ultérieurement formés. C'est dire qu'il était parfois difficile de distinguer les uns des autres. Par ailleurs, la piété des siècles obscurs a embelli le rôle de plus d'un centre monastique ; elle s'est attachée à attribuer la fondation ou la restauration de certains couvents à des personnages célèbres pour leur influence ou pour leur vertu ; elle a surtout revendiqué pour eux une vétusté qu'ils n'avaient point. Force nous a été de ne retenir que ceux dont l'ancienneté était en quelque sorte authentiquée par des témoignages contemporains, textes et inscriptions, ou, à défaut, par des criteriums archéologiques. Compte tenu de ces réserves, les lacunes de notre énumération paraîtront moins nombreuses et moins importantes³.

1. Sp. Lambros, Τὰ σιγίλλια καὶ λοιπὰ ἔγγραφα τῆς ἐν τῷ δήμῳ Λετρίων Μονῆς Σκαφιδιάς, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome V (1908), pp. 79-99. D.A. Zakythinos, *op. cit.*, 'Ελληνικά, tome IV (1931), pp. 242-245.

2. A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin*, p. 142.

3. Une de nos élèves, Mlle Koukkou, prépare une thèse sur les monastères du Péloponnèse pendant la domination turque et plus spécialement sur leur activité culturelle et intellectuelle.

CHAPITRE SEPTIÈME

MOUVEMENT INTELLECTUEL

Dans les pages que nous avons consacrées, ci-dessus, aux grands centres monastiques du Péloponnèse, on ne trouve guère d'indications, même succinctes, sur l'art et sur la valeur artistique des monuments. L'auteur s'est imposé à dessein cette règle, de ne pas entrer dans un vaste domaine où il ne pouvait apporter aucune compétence. Cette règle, il se l'imposera également en traitant le mouvement intellectuel dans le Péloponnèse, sous le Despotat. Il ne faut donc s'attendre à trouver, dans les pages qui suivent, que des indications ayant trait au niveau intellectuel et à l'instruction, à l'activité littéraire en général, aux courants et aux conflits idéologiques. Ajoutons que, même dans cet exposé, les intérêts de l'historien ont primé sur ceux de l'historien de la littérature¹.

I. Le niveau intellectuel.

Le niveau intellectuel dans le Péloponnèse byzantin était bas. Les conditions particulièrement dures dans lesquelles la société de ce pays a vécu, favorisaient peu un développement spirituel. Aussi les mœurs étaient-elles rudes et sans aménité. François Filelfe, écrivant en 1441 à Sassuolo da Prato, déplore avec exagération la décadence des humanités, la corruption de la langue, la barbarie des mœurs : «accedit quod lingua etiam ipsa adeo est depravata, ut nihil omnino sapiat priscae illius et eloquentissimae Graeciae. Mores vero barbaria omni barbariores»².

1. Il faut tenir compte de cette prédominance des intérêts historiques, conçus dans l'acception la plus large, pour expliquer la dislocation, plus apparente que réelle, de la matière de ce chapitre. Un historien de la littérature aurait sans doute articulé son travail d'après des principes différents.

2. Cité par C. Alexandre, Πλήθωνος Νόμων συγγραφή τὰ σωζόμενα, (Paris, 1858), p. XX, note 1.

La culture n'atteignait pas les classes inférieures; bien au contraire, elle était essentiellement restée le privilège d'un groupe social extrêmement restreint. La grande masse, la population des villes comme celle de la campagne, était inculte.

Elle avait cependant ses intérêts spirituels, cette grande masse. Sa principale nourriture était la religion avec toute son incomparable richesse : avec les péripéties du grand drame divin qui excitaient l'imagination et élevaient l'esprit; avec les narrations secondaires qui apportaient la détente et l'émotion; avec la succession des fêtes qui, en guise d'événements intimes de la vie, brisaient la monotonie du labeur de tous les jours; enfin, avec ces modestes vies de saints qui provoquaient l'admiration, l'émotion profonde, ainsi qu'une foule de sentiments à la fois tendres et nobles.

Durant tout le Moyen Age, les vies de saints étaient des textes populaires¹. Elles constituaient une sorte de cycle qui, formé par des auteurs simples et pour la plupart anonymes, gagnait le peuple. Les différentes collections de manuscrits, conservés en Morée, contiennent des textes hagiographiques². Ceux d'entre eux qui se rapportaient à des saints locaux jouissaient, bien entendu, d'une répercussion particulière. Les vies de saints moréotes sont relativement nombreuses et généralement intéressantes. Elles ont pour la plupart trait aux temps de la renaissance religieuse du IX^e et du X^e siècle. Ainsi Paul, évêque de Monemvasie, donna, vers le milieu du X^e siècle, le récit des miracles des saints Cyr et Jean³; on doit à cet évêque, qui fut lui aussi canonisé, un récit sur la bienheureuse Marthe, abbesse à Monemvasie à la fin du IX^e siècle⁴; au commencement de ce siècle, vécut Saint Barbaros dont la Vie fut rédigée à une époque tardive⁵; un éloge de Saint Athanase, évêque de Méthone sous Basile I^{er}, fut écrit par Saint Pierre,

1. Cf. sur l'hagiographie en général : L. Bréhier, *La Civilisation byzantine*, pp. 357 et suiv. Bulletins bibliographiques : H. Delehaye, *Bibliotheca Hagiographica graeca*, 2^e édition, Bruxelles, 1909. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, tome I (Budapest, 1942), pp. 77-78 et 349-364. P. Halkin, *Analecta Bollandiana*, tome LXIV (1946), pp. 245-257.

2. N. A. Bees, *Verzeichnis der griech. Handschr. des Pelop. Klosters Mega Spilaion*, pp. 23 et suiv.; Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Θερσάναις μονῆς τῶν Ἀγίων Τεσσαράκοντα, pp. 122 etc.

3. P. Peeters, *Miraculum Sanctorum Cyri et Ioannis in urbe Monembasia*, *Analecta Bollandiana*, tome XXV (1906), pp. 233 et suiv.

4. N. A. Bees, *Byz.-Neugriechische Jahrbücher*, tome X (1934), p. 203.

5. A. A. Vasiliev, *The Life of St. Peter of Argos and its historical significance*, *Traditio*, tome V (1947), p. 189.

évêque d'Argos¹; la biographie de Saint Pierre d'Argos, mort peu après 920, est un important document historique²; la vie de son disciple, Saint Théodose le Jeune l'Athénien, fut racontée par Nicolas Malaxos, un savant de Nauplie du XVI^e siècle³. Nous avons, enfin, la *Vie* de Saint Nikon, achevée en 1142 et dont l'ampleur et l'intérêt historique sont déjà connus à nos lecteurs⁴. En ce qui concerne la période qui nous occupe, nous ne signalerons que les textes se rapportant à Saint Léonce d'Achaïe, décédé dans les premières décades du XV^e siècle : un 'Εγκώμιον, attribué à Georges Scholarios⁵, et une *Vie*, traduite en grec moderne par Nicéphore de Chio⁶. L'un et l'autre reposent, selon toute vraisemblance, sur une *Vie* perdue⁷.

En dehors de la religion, le peuple du Péloponnèse devait puiser sa nourriture spirituelle dans les cycles de la littérature et de la légende populaires. Cependant, si l'on excepte la *Chronique de Morée*, peu de textes de ce genre sont connus. Nous faisons allusion à deux contes conservés dans un manuscrit de l'Athos et copiés par Jean Likinios, prêtre et économiste de Monemvasie⁸. L'auteur embrouille des héros et des personnages de la Grèce antique, de Rome, de Byzance et de la Morée latine. Peut-être, sous cette forme grossière, pourrions-nous reconnaître les traces d'un roman en vers qui daterait de la fin de la domination franque⁹. Quant à la *Chronique de Morée*, ce document, bien qu'écrit dans la langue grecque, était peu fait pour émouvoir le peuple de la péninsule; véritable geste d'une oligarchie de conquérants, il blessait, au contraire, son amour-propre national¹⁰.

1. *Ibid.*, pp. 164 et suiv., 188.

2. *Ibid.*, pp. 163-190.

3. *Ibid.*, pp. 166-167.

4. Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνήμων*, tome III, pp. 129-228.

5. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, tome II, pp. 161-168. D'après M. Jugie, *Oeuvres Complètes de Georges Scholarios*, tome I (1928), p. 246, cet 'Εγκώμιον n'est pas une œuvre de Scholarios.

6. J. Voyatzidis, apud Sp. Lambros, *ibid.*, pp. λη' et suiv.

7. *Ibid.*, p. λθ'.

8. Deux hommes d'Eglise sont connus sous ce nom: Jean Likinios, πατριαρχικός ἔξαρχος και νοτάριος και ταβουλάριος Μονεμβασίας, mort en 1610, et un homonyme qui fut promu οικονόμος de Monemvasie en 1633. Ce fut très probablement le premier qui, en dehors de ces récits, copia la *Chronique de Monemvasie*, conservée dans le manuscrit 220 de Kutlumus, au Mont-Athos: N. A. Bees, *Βυζαντίς*, tome I, p. 99, note 1, et Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome X, pp. 241 et suiv.

9. Sp. Lambros, *Τρεῖς παραδοξογραφικαὶ διηγήσεις*, *Νέος Έλληνομνήμων*, tome IV (1907), pp. 129 et suiv.

10. Une autre œuvre historique dont l'auteur a utilisé la *Chronique de Morée*, a

Par ailleurs, la tradition vivante prouve que le peuple du Péloponnèse ne fut pas étranger aux thèmes épiques dont s'inspira, d'un bout à l'autre, l'Hellénisme médiéval. Nous y retrouvons notamment des chansons populaires qui, directement ou indirectement, se rattachent au cycle acritique. L'une d'elles, connue comme le *Château de la Belle* (τὸ Κάστρο τῆς 'Ωριᾶς), se rapporterait, selon Buchon, à des épisodes de la guerre gréco-franque du XIII^e siècle. Mais la chanson est panhellénique et, s'il y a vraiment quelque allusion à des événements du Péloponnèse, celle-ci est le résultat d'une adaptation postérieure¹.

Ainsi que nous venons de le noter, la classe cultivée était peu nombreuse. Comme dans tout l'Empire², l'Eglise était en Morée le principal foyer de culture. Les sièges métropolitains, les évêchés, les monastères avaient un rayonnement intellectuel important. Rarement cependant le rôle joué par ces institutions dépassait les cadres d'un enseignement rudimentaire. Le plus souvent, on se bornait à former le personnel des églises locales, à le rendre capable d'accomplir sa modeste mission spirituelle et administrative.

Autrement, nous avons très peu de témoignages sur l'enseignement dans le Péloponnèse. Faute d'établissements organisés, les enfants des classes aisées recevaient une certaine instruction en fréquentant des maîtres particuliers. Nous avons sous les yeux un document inédit qui illustre cette pratique: c'est une lettre qu'Isidore de Monemvasie adresse τῷ Σακελλαρίῳ Μιχαήλ. En préambule, le prélat félicite son correspondant de sa vertu et de sa vaste culture. En enseignant aux jeunes la musique, les œuvres des poètes et des rhéteurs, celui-ci honore le Péloponnèse. Ensuite Isidore prie Michel de permettre à un de ses auditeurs, nommé Sophos, de revenir auprès de son père qui brûle d'envie de revoir son fils. Non moins intéressé est le futur beau-père de Sophos, car le jeune étu-

connu une notoriété beaucoup plus grande: la *Chronique* de Pseudo-Dorothee de Monemvasie où Goethe aurait puisé des éléments pour son second Faust. Bibliographie: Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, tome I, pp. 246 et suiv.

1. N. Politis, *Παραδόσεις*, tome II, pp. 717 et suiv.

2. Sur l'enseignement en général: Fr. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, (Leipzig, 1926). Ph. Koukoulès, *Βυζαντινὸν Βίος καὶ Πολιτισμός*, tome I,1 (Athènes, 1948), pp. 35 et suiv. L. Bréhier, *La Civilisation Byzantine*, pp. 456 et suiv. En particulier sur les derniers siècles: J. Voyatzidis, *Τὸ γένος ἐν τῇ πνευματικῇ παραδόσει τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*, *Ἱστορικαὶ Μελέται*, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς* de la Faculté des Lettres de l'Université de Thessalonique, tome II (1932), pp. 241 et suiv.

diant sera appelé à célébrer ses fiançailles. Le nom de son protégé fournit à Isidore l'occasion d'un jeu de mots subtil¹.

On ne peut pas parler d'enseignement dans la Morée, sans songer à Georges Gémiste Pléthon. Son nom a été souvent cité au cours de cette étude; il le sera également dans la suite. En attendant, nous nous bornerons à noter que les écrivains contemporains, ceux qui ont admiré sa science et ceux qui ont combattu ses idées, le traitent de σοφός, de διδάσκαλος, de διδασκάλων θειότατος και σοφώτατος. Il est incontestable que Pléthon, à côté de ses hautes fonctions judiciaires, avait une activité relative à l'enseignement. Il était τῆς ὑψηλῆς φιλοσοφίας θεῖος καὶ καθηγμένων². On n'a guère de renseignements sur le caractère de cette activité. Aussi faut-il accepter avec quelque réserve des expressions comme «l'Académie de Pléthon», «l'Académie de Mistra», etc.³ Ce qui est certain c'est que, autour du vieux maître, une pléiade de jeunes savants et d'ecclésiastiques s'est formée. On y distinguait notamment Bessarion⁴, le futur cardinal, Jean Eugénikos⁵ et son frère Marc, métropolite d'Ephèse,

1. *Cod. Vatic. 914*, fol. 62 : «Τῆς μὲν οὖν σῆς ἀρετῆς πολλά τὰ σύμβολα ἐξ ὧν τε ποιεῖς, ἐξ ὧν τε λέγεις, οὐχ ἥμισυ δὲ καὶ τῆς παιδείας, ἥ σοι πολλὴ καὶ παντοία γίγνεται, νῦν μὲν μουσικὴν ἐργαζομένω, νῦν δὲ ποιητῶν καὶ ρητόρων διδάσκοντι λόγους· καὶ τοὺς μὲν τῶν νέων τὸ ᾄδειν, τοὺς δὲ τὸ λέγειν διδάσκεις· οὕτω τὴν Πέλοπος αὐτὸς κοσμεῖς, οἷς μὲν ποιεῖς, οἷς δὲ λέγεις, ἀλλὰ καὶ οἷς διδάσκεις. Εἴης τοίνυν, ἀνδρῶν βέλτιστε, τοιαῦτα ποῶν ἀεὶ, καὶ πλείω γε μᾶλλον καὶ καλλίω μᾶλλον ἢ πλείω. Τὸ γὰρ τῶν μεγάλων καὶ λαμπρῶν ἔργων ἐπίδοσιν τινα ποιεῖσθαι σπουδάζειν οὐχ ἥττον ἐστὶν αὐτὸν ἢ ταῦτα γεραίρειν. Ποιεῖ τοίνυν ταυτί, σκεπτόν οὐ μόνον αὐτοῖς κοσμῶν ἀλλὰ καὶ πολλοὺς τῶν νέων, οἳ σοι νῦν σὺννευσι. Τὸν μὲν οὖν νέον, ὃ Σοφὸς μὲν τοῦνομα, γένοιτο δ' ἂν καὶ τοῖς ἔργοις, σοῦ τὴν μουσικὴν αὐτὸν ἐκπαιδεύοντος, ἡμῖν ἐπίστελλε· πολλὰ γὰρ ὁ πατήρ αὐτοῦ τὸν παῖδα ἰδεῖν ἐφίεται, πολλὰ δὲ καὶ ὁ κηδεστὴς αὐτοῦ, ὃς ἡμέτερος ὢν οὐ πάύεται ὄσαι ὄραιοι ἡμῶν ἐνοχλῶν, ὥστε τὸν νέον μετακαλέσασθαι. Εἴξας τοιγαροῦν τῇ 'κείνων ἰκεσίᾳ, σοὶ μὲν ἐπιστέλλω ταυτί τὰ γράμματα, τὴν ὥς ἡμῶς ἀφίξιν τῷ νέῳ προμνηστεύοντα, προσερούντα δὲ καὶ σέ, ὃν ἐγὼ σιγήθην καὶ φίλον ἀπ' ἐκείνης ἄγω τῆς ἡμέρας, ἧς σε τὸ πρῶτον εἶδον· πέμψον δὲ καὶ αὐτὸς τὸν Σοφὸν ἡμῖν σοφόν· σαφῶς δὲ ποιήσεις σοφῶς, εἰ νῦν ἂν αὐτὸν ἀποπέμψαις, τὴν παρὰ τῶν σοφῶν ὀριζμένην μνηστείαν ἐπιτελέσοντα· τὸ δ' ἐστὶν ἔσαι καὶ αὐτὸν τοὺς ὑμεναίους αὐτοῦ γάμους· ὃν εἰ παρὰ σκεπτόν καθέξεις ἐπὶ πλείον, δέδοικα μὴ ὁ Σοφὸς τῶν σοφῶν ἄκων ἐκφυγοῖ τοὺς ὄρους». Au moment où nous tirons cette feuille, nous avons pris connaissance de la publication récente de A. Ziegler, *Die restlichen vier unveröffentlichten Briefe Isidors von Kijev*, *Orientalia Christiana Periodica*, vol. XVIII, I-II (1952) pp. 135-142. La lettre τῷ Σακελλαρίῳ Μιχαήλ, pp. 141-142.

2. C. Alexandre, *op. cit.*, p. 388.

3. L. Mohler, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, tome I (Paderborn, 1923), pp. 46 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 45 et suiv.

5. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 154-155. Quant à son frère Marc, Sylvestre Syropoulos atteste qu'il a été l'élève de Pléthon : J. Mamelakis, *Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων*, (Athènes, 1939), p. 105.

Laonic Chalcocondyle¹, peut-être Georges Scholarios lui-même². Des personnages de second plan ont dû appartenir à ce groupe restreint³. Parmi ceux-ci, nous citerons deux copistes connus : Démétrius Trivolis qui, entre autres, copia le mémoire de Pléthon à Manuel II⁴, et Démétrius Raoul Kavakès qui, en 1487, se rappela en Italie les propos du philosophe. Si puissante était l'impression qu'avait produite sur lui Pléthon que, plus de trente-cinq années après sa mort, il se voyait en songe intimidé par la présence du maître⁵. Il y a dans l'Eloge funèbre de Charitonyme Hermonyme une phrase prophétique : διασπαρησόμεθα τε οἱ λόγων ἐρασται ἐπὶ τὴν τῆς οἰκουμένης ἐσχατίαν⁶. En effet, la patrie asservie, les élèves de Gémiste se sont dispersés à travers le monde. On les retrouve en Italie et en France. Mais, partout où ils se rendent, ils apportent dans leur cœur l'enseignement et le culte du philosophe de Mistra. Quelques-uns d'entre eux seront appelés à jouer dans les affaires de l'Hellénisme et de l'Europe un rôle capital.

Revenons à cette classe cultivée de Morée. Quels sont ses intérêts intellectuels, son niveau, ses préférences? Une enquête menée dans les collections de manuscrits copiés en Morée ou donnés à des établissements moréotes, pourrait sans doute apporter quelques éclaircissements utiles⁷. Elle révélerait notamment les oeuvres qui étaient lues, préférées, commentées.

Nous signalerons en premier lieu un document significatif : une liste de livres ayant appartenu à Jean Dokeianos, un savant dont le nom est lié au mouvement intellectuel du Péloponnèse. On pouvait trouver, dans sa collection, des auteurs anciens ou des travaux sur les oeuvres et

1. En 1447, Cyriaque d'Ancône rencontra l'historien à Mistra : D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 236.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome II, p. 127.

3. Une page de Charitonyme Hermonyme (C. Alexandre, *op. cit.*, pp. 385-386) nous montre combien il était difficile d'entrer dans l'entourage du philosophe.

4. A. Oleroff, *Démétrius Trivolis, copiste et bibliophile*, *Scriptorium*, tome IV, 2 (1950), p. 261.

5. Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνημον*, tome IV (1907), pp. 336 et suiv.

6. C. Alexandre, *op. cit.*, p. 386.

7. Nous limiterons notre enquête aux manuscrits qui ont été copiés en Morée. Nous n'avons pas tenu compte de ceux qui, copiés ailleurs à une date antérieure à 1460, sont actuellement conservés dans des collections moréotes. Leur valeur démonstrative est nulle, puisqu'ils y ont pu être déposés après 1460, ce qui arriva plus d'une fois. Nous ne signalerons que rarement des manuscrits copiés par des copistes originaires du Péloponnèse ailleurs que dans la péninsule.

sur la langue des Grecs : Eschine, Xénophon, Homère, Aristote, Ammonius, Hésiode, Thémistius, la Grammaire de Théodore Gaza. On y trouvait également des auteurs chrétiens et byzantins : Saint-Basile, Théodoret, Grégoire de Chypre, Maxime le Tyrien, Manuel Philès, Marc d'Ephèse, Gennadius, Zonaras, Georges Acropolite, Théophane d'Héraclée. De même, un traité astronomique et un manuel de Droit. Notons que Jean Dokeianos copia le *Paris. gr. 2685* qui contient l'*Iliade*¹.

Passant ensuite aux manuscrits copiés en Morée, nous signalerons :

— Le *Patmiacus 102*, copié en 1156-1157 et ayant appartenu à l'évêque de Damalas Luc. Il contient la *Panoplie Dogmatique* d'Euthyme Zigabénos : J. Sakkelion, *Πατμιακή Βιβλιοθήκη*, pp. 61-62.

— Le *Patmiacus 275*, copié en 1282 par Théodule Katalaktès, originaire de Strovitsi, village du thème d'Araklovon, en Arcadie. Il contient les quatre Évangiles : *ibid.*, pp. 141-142.

— Le *Cod. Roe 22* de la Bodléienne d'Oxford copié en 1286 par Ionas, ταπεινὸς ρακενδύτης et μονότροπος, aux frais τοῦ πανευγενεστάτου κυροῦ Κωνσταντίνου τοῦ Μαυροζούμη. Sp. Lambros identifie ce bibliographe avec Ionas qui copia en Chypre le *Hierosolymitanus 67* et qui était originaire ἐκ χώρας Μυζηθῶν, πλησίον Μονεμβασίας : Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV (1907), pp. 157 et suiv. Toutefois le manuscrit de la Bodléienne comprend le *Trésor de l'Orthodoxie* de Nicétas Choniata, une partie de l'œuvre historique de ce même auteur et d'autres écrits : M. Vogel - V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber*, p. 219.

— Le *Paris. gr. 708*, contenant des Homélies de Saint-Jean Chrysostome et copié en 1296 par le νομικὸς Vasilakès à la demande et aux frais de l'hégoumène de Brontochion, à Mistra : Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV, pp. 160 et suiv.

— Un manuscrit de l'Escorial (Ω-II-5), copié en 1311 par Nicolas Malotaras, ἱερεὺς καὶ πρωτεύδικος de la métropole de Lacédémone, à la demande et aux frais τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ Jean Polémianitès. Il contient des Homélies de Saint Jean Chrysostome : *ibid.*, pp. 164 et suiv., 356 et suiv.

— Le manuscrit 74 du couvent de Prodrome, près de Serrès, contenant les Ἀσκητικά d'Ephraïm le Syrien et copié, en 1317/1319, par ce même Malotaras aux frais de Pachôme le Brontochite : *ibid.*, p. 165.

Nous possédons un groupe de manuscrits copiés en Morée par un bibliographe connu qui appartenait à l'entourage de Jean Cantacuzène, Manuel Tzykandylès² :

— L'*Ambros. 1000*, (D. 538 inf.), contenant les *Vies* de Plutarque et copié ἐν τῷ κάστρῳ Μυζηθῶν ἐξόδα τε καὶ συνδρομὴ καὶ συνεργία κυροῦ Δημητρίου τοῦ Κασσανδρηνοῦ³,

1. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome I (1904), pp. 298 et suiv. Du même, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 254-255.

2. Sur ce copiste : Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV, pp. 171 et suiv.

3. Démétrius Cassandrénos, originaire de Thessalonique, appartenait également à l'entourage de Cantacuzène qu'il suivit en Morée : Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 168-169. Cf. *infra*, p. 321.

en 1362 : Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 168. M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, p. 281.

— Le *Paris. gr. 1241*, copié à Mistra en 1369 et contenant des opuscules de Jean Cantacuzène et de Prochore Cydonès : Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 170.

— Le *Monac. 451*, copié en 1370 à Mistra et contenant l'*Anabase* d'Arrien : *ibid.*, p. 170.

— Un manuscrit du couvent de Roussanou, aux Météores, copié à Mistra en 1370. Il contient des fragments de Justin, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Athanase, d'André de Crète, de Jean Damascène : J. Voyatzidis, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV, pp. 493-494. M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, p. 281. N. A. Bees, Ἐκδόσεις παλαιῶν γραφικῶν καὶ τεχνικῶν ἐρευνῶν ἐν ταῖς μοναῖς τῶν Μετεώρων, (Athènes, 1910), p. 28.

— Le *Vatic. 674*, copié à Mistra en cette même année 1370. Il contient les Ἀντιρρητικά à Prochore Cydonès de l'empereur Jean Cantacuzène : M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, p. 282.

— Le couvent du Méga-Spilaion possédait un manuscrit contenant les deux premiers livres de la *Summa contra Gentes* de Saint Thomas d'Aquin. Ces livres, traduits en grec par Démétrius Cydonès, furent transcrits par Μανουὴλ Τζουκανδύλης. ὁ Βυζάντιος κατὰ πρόσταξιν τοῦ κ. αὐτοκράτορος τοῦ Καντακουζηνοῦ : N. A. Bees, *Verzeichnis der griech. Handschriften des Pelop. Klosters Mega Spilaion*, p. 46.

— Le *Paris. gr. 47*, copié en 1364 au couvent de Manges, à Constantinople, et dédié par Nicéphore Kannavès au monastère du Zoodote à Mistra. Il contient les Évangiles, les Actes et les Psaumes : H. Omont, *Fac-similés*, p. 21. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV, p. 169.

— Le *Paris. gr. 1634*, contenant Hérodote et copié à Astros en 1372 par Constantin, ἱερεὺς καὶ χαρτοφύλαξ Πίσσης : H. Omont, *op. cit.*, p. 18. M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, pp. 250-251.

— Le *Paris. gr. 2991*, copié en 1419 par un bibliographe inconnu διὰ συνδρομῆς καὶ ἐξόδου τοῦ πανευγενεστάτου κυροῦ Ματθαίου Παλαιολόγου τοῦ Λάσκαρι. Ce manuscrit qui contient, entre autres, la *Descente aux Enfers* de Mazaris, a appartenu à Matthieu Paléologue Sgouromallès, Πελοποννήσιος, Σπαρτιάτης καὶ Λακεδαιμόνιος : Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 183-184.

— L'*Escorialensis Ψ-II-5*, contenant l'Ὀκτάηχος et copié, vers 1420, par Stéphane Synadénos, ἄρχων τῶν κοντακίων τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας καὶ δομέστικος Λακεδαιμονίας. Ce manuscrit fut exécuté διὰ συνδρομῆς καὶ ἐπιμελείας τοῦ ἐνδοξοτάτου συμπενοθεροῦ τοῦ ἀγίου τοῦ βασιλέως κυροῦ Νικολάου τοῦ Εὐδαίμονοιῶννου : M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, p. 404.

— Un manuscrit de Londres (Burdett-Conts III 10), copié, en 1430, ἐν χώρῃ Μεθώνης par Théodore, εὐτελής καὶ ἀβρώτιμος πάντων μερόπων καὶ χωρικός γραφεὺς ὁ Κοτζῆς. Il contient les Évangiles : *ibid.*, p. 138.

— Le *Laurent. 69, 1*, contenant les *Vies* de Plutarque et copié par Γυράρδος ἐκ Παλαιῶν Πατρῶν, en 1431. Ce même copiste a transcrit un manuscrit d'Oxford, contenant Isocrate, et un autre de Pérouse, contenant des œuvres de Xénophon, l'un et l'autre sans date. Dans le premier, il signe : Γυράρδος ἐκ πόλεως Μεθώνης : *ibid.*, pp. 96-97.

— Le *Vatic. Ottob. 67*, contenant des œuvres d'Arrien, de Nicéphore Grégoras et autres et copié en 1436 par Pierre Bua (Πέτρος ὁ Μπούας), διὰ συνδρομῆς τοῦ λογιωτάτου ἐξαδελφοῦ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἀγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως ἡμετέρου κυροῦ Γεωργίου τοῦ Παλαιολόγου τοῦ Καντακουζηνοῦ : *ibid.*, pp. 385-386. En cette même

année 1436, Cyriaque d'Ancône visita la bibliothèque de Georges Cantacuzène, à Kalavryta : N. A. Bees, *Verzeichnis*, p. η'. A Georges Cantacuzène appartenait aussi le *Palat. gr.* 278 que Démétrius Lascaris Léontaris trouva à Smenderovo le 31 mai 1454 : Τὸ παρῶν βιβλίον ὑπάρχει τοῦ ἐνδοξοτάτου ἄρχοντος κύρ Γεωργίου τοῦ Καντακουζηνοῦ· ἐνέτυχον δὲ αὐτὸς τοῦτο ἐν τῷ Σμεντερόβω· ἐν μηνὶ μαΐου λα' Ἰνδικτιῶνος β' τοῦ ,ςϞξβ' ἔτους : Δημήτριος Λάσκαρις, ὁ Λεοντάρης : G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Rutenio*, p. 83, note 1.

— Le *Bonónensis 1808*, contenant des traités médicaux (ἐκ τῆς ἱατρικῆς τοῦ Ἀετίου ἱατρειῶν). Il a appartenu à Nicéphore Ducas Malakès, médecin vivant à Mistra vers 1415 : Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 181 et suiv.

— Le *Neapol. III. B. 1*, contenant Hérodote et copié, en 1440, par Jean Chanda-kénos, δῆλκονος καὶ δευτερεύων de la métropole de Lacédémone : *ibid.*, p. 185.

— Le manuscrit 144 de la Bibliothèque Estense de Modène, écrit en 1441 par Nicolas Liménitès, notaire de la métropole de Lacédémone, pour le compte de Démétrius Raoul Kavakès. Il contient des oeuvres d'Aristote, d'Isocrate, d'Arrien, etc. : *ibid.*, pp. 185-186.

— Le manuscrit 59 de la Biblioteca Angelica de Rome, copié en 1442 par le prêtre Jean Karianitès sous le règne des despotes Théodore, Constantin et Thomas. Cette mention nous permet de conclure que le manuscrit a été copié en Morée. Il contient le *Triodion* : *ibid.*, pp. 186-187 et 492-493.

— Le *Paris. gr.* 2005, écrit à Mistra en 1447 par Nicolas Boullotès Agallon, δικανικός καὶ καθολικός κριτής τοῦ Μοραίου. Le manuscrit contient l'Ἐκλογή καὶ σύνοψις τῶν βασιλικῶν καὶ βιβλικῶν σὺν παραπομπαῖς κατὰ στοιχεῖον, ainsi que le *Traité des vertus* de Georges Gémiste Pléthon. Ce copiste est connu comme possesseur du *Laur. Plut. XXXII cod. 34*, contenant trois tragédies de Sophocle : *ibid.*, pp. 303 et suiv.

— Le *Palat. 256*, copié en 1449 par Nicolas Mélachrinus, βεστιαρίτης καὶ γραμματικός τοῦ Μοραίου. Il contient des oeuvres d'Arrien, d'Hermeias, d'Aristote, de Constantin Harménopoulos. On doit à ce même copiste le *Paris. gr.* 1684, non daté, qui contient l'*Anabase* d'Arrien et un fragment de Diodore de Sicile, ainsi que le *Paris. gr.* 1699 qui renferme les Guerres Gothiques de Procope : *ibid.*, pp. 308-309.

— Le *Mazarinus 1228*, contenant la Paraphrase de Thémistius au Περὶ ψυχῆς d'Aristote. Il fut copié à Sparte, en 1450, par le savant Charitonyme Hermonyme. Après la chute du Despotat, ce copiste se réfugia en Italie où, en 1467, il copia les oeuvres d'Aristote pour le cardinal Bessarion : *ibid.*, pp. 309 et suiv.

— L'*Ambros. G. 69 sup.*, copié par Jean Dokeianos. Ce manuscrit a appartenu à un personnage dont la signature se lit à la fin du volume : Θεόδωρος [...] ἀστόπουλος : G. Mercati, *op. cit.*, p. 43, note 6. D'après Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome I (1904), p. 300, ce serait Théodore Sébastopoulos. Nous croyons pouvoir identifier le possesseur de notre manuscrit avec Θεόδωρος Ἐραστόπουλος. Ce personnage au nom aimable était un fonctionnaire du despote Constantin. Avec son collègue Jean Cantacuzène Paléologue, il signe un document de Patras du 6 août 1438 : E. Gerland, *Neue Quellen*, p. 224.

— Le *Vatic. 854* du X-XI^e siècle. Il contient la *Synopsis Basilicorum*, des nouvelles de Romain Lacapène, de Constantin VII, de Nicéphore Phocas. Démétrius Lascaris Léontaris a eu entre les mains ce manuscrit, en décembre 1452 : ἀνέγνω καὶ αὐτὸς

τὴν παρούσαν βίβλον τῶν νόμων. Δημήτριος ὁ Λεοντάρης, † μηνὶ δεκεμβρίῳ α' Ἰνδικτιῶνος α' τοῦ ,ςϞξα' ἔτους : G. Mercati, *op. cit.*, pp. 82-83.

— Le *Perizonianus F. 6* de la Bibliothèque universitaire de Leide, copié, en 1456, par Démétrius Trivolis et contenant les *Hellenica* de Xénophon. A une date inconnue, ce même savant copia le mémoire sur les affaires du Péloponnèse, adressé par Pléthon Manuel Paléologue : A. Oleroff, *Démétrius Trivolis, copiste et bibliophile*, *Scriptorium*, tome IV, 2 (1950), pp. 260 et suiv.

Les enseignements que nous tirons de cette énumération qui est certes loin d'être complète, sont très significatifs. La plupart des manuscrits copiés en Morée ou dédiés à des établissements moréotes, surtout avant le milieu du XIV^e siècle, contiennent des livres religieux, théologiques et liturgiques : Nouveau Testament, Evangélistes, Actes des Apôtres, homélies et sermons, traités ascétiques, livres proprement liturgiques, traités théologiques et dogmatiques. Parmi les auteurs contemporains, on donne la préférence à Nicéphore Grégoras, Prochore Cydonès, Jean Cantacuzène, Démétrius Cydonès, traducteur de Saint Thomas d'Aquin. Nous rencontrons également des oeuvres d'une importance pratique : traités médicaux, textes et exégèses de lois. Rares sont les textes qui se rapportent directement au Péloponnèse : en 1419, on transcrit la satire de Mazaris : *La Descente aux enfers*.

L'intérêt pour la tradition classique apparaît très tard. On copie Plutarque en 1362, Arrien à partir de 1370, Hérodote à partir de 1372. Puis viennent Isocrate, Diodore de Sicile, Xénophon. Témoin de l'âge de Justinien, Procope est copié au milieu du XV^e siècle. Ce n'est qu'à partir de 1441 qu'on s'intéresse à Aristote et à ses interprètes. En 1447, on transcrit des oeuvres de Gémiste Pléthon.

Cet intérêt tardif pour la philosophie antique est dû à la renaissance provoquée à Mistra par l'enseignement de Pléthon. On trouvera plus loin quelques détails essentiels sur ce mouvement philosophique. Nous nous bornerons ici à noter que celui-ci, tel qu'il apparaît d'après l'activité des bibliographes, prend tout son essor après la chute du Despotat. En effet, après 1460, dans les pays grecs occupés par les Vénitiens ou en Italie, des copistes du Péloponnèse s'attachent particulièrement à copier des oeuvres de Platon et d'Aristote. Ainsi Démétrius Trivolis, «péloponnésien de Sparte», comme il aime à s'appeler, copie à Corfou, en 1462, le *Timée* de Platon et, en 1465, les *Ennéades* de Plotin à Gortyne de Crète¹. Nous avons signalé plus haut la copie des oeuvres d'Aristote, exécutée en 1467 à Rome par Hermonyme Charitonyme pour le compte

1. A. Oleroff, *op. cit.*, p. 260.

de Bessarion¹. Un autre péloponnésien, le sébaste Matthieu Lampoudios, copia à Florence *Εἰς τὰ Ἀριστοτέλους περὶ ψυχῆς* de Thémistius². Enfin, Michel Souliardos, ὁ Ἀργεῖος, a de larges intérêts philosophiques. A Nauplie, en Crète, à Modon, à Florence, il transcrit οὐ χάριν δώρων, ἀλλ' ὑπὲρ πατρίδος, des oeuvres de Platon, d'Aristote, de Porphyre, de Jambligue, d'Ammonius, de Psellos, de Maxime Planudès, traducteur de Boèce. Son activité se place dans le dernier quart de ce douloureux XV^e siècle³.

II. Mistra, capitale intellectuelle.

En examinant de près l'activité des copistes moréotes, on pourrait en tirer un autre enseignement non moins caractéristique : à savoir que tout ce mouvement intellectuel se concentre dans une ville, Mistra, capitale administrative du Despotat, qui est appelée à devenir aussi une capitale des lettres. Le rôle des autres villes, de Monemvasie, de Patras, de Corinthe, de Modon est insignifiant.

Le mouvement intellectuel du Péloponnèse, sous le Despotat, doit principalement sa vigueur à l'élément venu du dehors. Ainsi que nous le notions plus haut, divers facteurs favorisèrent l'établissement de familles byzantines en Morée : le besoin de confier l'administration de la principauté à des personnages sûrs, et, d'un autre côté, la situation générale de l'Empire, surtout l'étroitesse de ses services, incapables maintenant d'absorber les représentants d'une classe aspirant à la vie publique. « On ne s'étonnera, par conséquent point, disions-nous, de retrouver dans cette minuscule cour de Mistra les plus grands noms de l'Empire, une pléiade d'administrateurs et de diplomates, les plus éminents des savants dont le prestige dépassait les limites du monde grec »⁴.

Jusqu' à la fin du XIV^e siècle, le mouvement intellectuel de Mistra présente peu d'intérêt. Toute la période antérieure à cette date, avec ses guerres, ses conflits internes et ses troubles dynastiques, était peu propice à l'épanouissement des lettres. Isolées presque complètement de la capitale, les possessions byzantines du Péloponnèse étaient privées de son rayonnement.

C'est à peine si nous pouvons citer quelques noms durant cette pre-

1. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV, p. 311.

2. *Ibid.*, pp. 176 et suiv.

3. M. Vogel-V. Gardthausen, *op. cit.*, pp. 318 et suiv.

4. *Supra*, p. 212.

mière période. Il y a tout d'abord Nicéphore Moschopoulos, métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone entre 1304 et 1316. C'était un homme qui inspirait le respect : ἀνὴρ γεραρὸς καὶ τίμιος, disait Pachymère¹. Il entretenait des relations avec les savants les plus illustres de son époque : Maxime Planudès et Manuel Philès. On a même conservé de lui une Ἀκολουθία εἰς τὴν προσκύνησιν τοῦ Σταυροῦ et des κανόνες θρηνητικοὶ εἰς τὴν Ὑπεραγίαν Θεοτόκον². Nous n'avons pas de renseignements sur l'activité littéraire de Nicéphore en Morée. Sans doute, les vers qui composent les inscriptions dédicatoires de Saint-Démétrius, à Mistra, et qui témoignent d'une culture classique, sont dus à sa plume³.

Contemporain de Nicéphore, le notaire Vasilakès est connu comme copiste. Si nous le signalons parmi les hommes de lettres, c'est parce qu'il est l'auteur d'un acrostiche en l'honneur de Pachôme, l'hégoumène de Brontochion, pour le compte duquel il copia, en 1296, des homélies de Saint Jean Chrysostome⁴. Bien que ses intérêts fussent beaucoup plus étendus, Manuel Tzykandylès se borna à une activité de bibliographe. Il était originaire de Constantinople et appartenait à l'entourage de Jean Cantacuzène qu'il semble avoir suivi dans sa retraite à Mistra. Toutefois sa présence dans cette ville est attestée entre 1362 et 1370⁵. Dans un des manuscrits copiés par Tzykandylès aux frais de Démétrius Cassandrénos, nous avons justement conservé des épigrammes du médecin Constantin Amanteianos. Elles concernent des oeuvres d'art exécutées dans le Péloponnèse aux frais de Nicéphore Kannavès et de sa femme Marie Cassandrénos⁶. Amanteianos rédigea également l'épitaphe de Démétrius Cassandrénos, de Thessalonique, mort à Mistra après le 9 avril 1362. Il avait suivi Matthieu Cantacuzène en Morée⁷.

A partir de 1383, à la suite de l'avènement des Paléologues, le contact avec la capitale se rétablit. Mistra se rapproche de Constantinople et subit directement son influence. La circulation des idées, comme celle des hommes et des biens, est dorénavant libre. Si le versificateur médio-

1. Georges Pachymère, II, p. 241.

2. N. B. Tomadakis, *Ὁρθόδοξοι ἀρχιερεῖς ἐν Κρήτῃ ἐπὶ Ἐνετοκρατίας*, extrait de *Ὁρθόδοξοι*, (Constantinople, 1952), pp. 8 et suiv.

3. G. Millet, *op. cit.*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome XXIII, pp. 122-123.

4. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV, pp. 160 et suiv.

5. *Ibid.*, pp. 167 et suiv.

6. *Ibid.*, pp. 168 et suiv.

7. R. Loenertz, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, (Vatican, 1947), p. 411.

cre qui composa la poésie politique de Parori¹ n'a à raconter que les débuts pénibles de Théodore I^{er}, l'avenir de la principauté grecque du Péloponnèse se présente moins obscur après la bataille d'Ancyre (1402). A Théodore I^{er}, mort en 1407, succède Théodore II, fils de Manuel Paléologue. Son auguste père tient à le confier en des mains sûres. Savant et fin lettré lui-même, il insiste pour que le jeune prince soit entouré d'hommes de lettres. Parmi ceux-ci, nous distinguons déjà Georges Gémiste.

Les écrivains qui sont liés à l'histoire littéraire du Péloponnèse, le sont pour la plupart par un côté de leur oeuvre ou par un des aspects de leur activité intellectuelle. Georges Gémiste, bien qu'Ἀνατολικός, appartient tout entier à Mistra; il mériterait le surnom de Gémiste le Péloponnésien. Il ne s'est pas seulement attaché au sol de la Grèce, mais il y a cherché l'unique source de son inspiration. Il est devenu le représentant d'un régionalisme helladique qu'il opposa à l'universalisme byzantin de l'orthodoxie.

Georges Gémiste, surnommé Pléthon², naquit à Constantinople³, aux alentours de l'année 1360⁴. Il descendait d'une bonne famille qui, de l'aveu même de Scholarios, comptait parmi ses membres des gens

1. G. Millet, *op. cit.*, pp. 151-154. R. Loenertz, *op. cit.*, Etudes Byzantines, tome I (1943), pp. 159 et suiv.

2. Le surnom de Pléthon qui n'est qu'une traduction de son nom de famille, n'apparaît point dans les textes officiels, chrysobulles impériaux et actes des despotes. Il semble que Gémiste l'ait adopté soit durant son séjour à Florence soit dès son retour en Grèce : C. Alexandre, *Traité des Lois*, pp. XVIII et suiv. J. Mamalakis, Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων, (Athènes, 1939), pp. 174-175. Il rappelait toutefois le nom de Platon auquel Gémiste a voué toute son admiration. Déjà Ficin, dans la lettre à Laurent de Médicis, placée en tête de sa traduction de Plotin (Florence, 1492), mentionne «philosophum graecum nomine Gemistum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum»: cité par C. Alexandre, *ibid.*, p. XVII, note 3. Les adversaires du philosophe ne manqueront pas de critiquer ce changement de nom: *ibid.*, p. XIX et notes 3 et 4.

3. Bessarion et d'autres sources contemporaines qualifient Pléthon de *Constantinopolitanus* ou Βυζάντιος : C. Alexandre, *ibid.*, p. V, note 1.

4. On ne connaît pas la date exacte de la naissance de Pléthon. Georges de Trébizonde atteste (C. Alexandre, *ibid.*, p. XI, note 2), que le philosophe de Mistra «centum enim pene misera aetate annos complevit». Etant donné que sa mort se place avec certitude dans l'année 1452, C. Alexandre, *ibid.*, p. V, conclut que Gémiste naquit vers 1355. D'après J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 10 et suiv., le témoignage de Georges de Trébizonde ne mérite pas d'être pris au pied de la lettre; il place en conséquence la naissance du philosophe entre 1360 et 1370. Nous avons adopté la première de ces dates.

pieux et savants¹. Des documents diplomatiques nomment, en 1270, un certain πρωτεύδικος ὁ Γεμιστός² et, en 1401, l'orphantrophe Μιχαήλ ὁ Γεμιστός³. Nous connaissons aussi le protonotaire Démétrius Gémiste⁴.

Très peu de renseignements, et par ailleurs fort discutables, nous sont parvenus sur la jeunesse et sur les études de Pléthon. Des grands savants de Byzance, il a connu Démétrius Cydonès. Très tard, après Florence, répondant aux questions de Bessarion, il invoquera ses communications orales⁵. En dehors de ce détail qui ne manque pas d'intérêt, tout ce que nous savons sur la formation de Pléthon nous le devons au témoignage tardif d'un adversaire, de Georges Scholarios. Malgré l'animosité qui l'a inspirée, cette page mérite d'être analysée. Le célèbre homme d'Eglise tient à indiquer la source de son information : des personnes qui ont connu Gémiste dans sa jeunesse⁶. Selon Scholarios, ce dernier, mû par la légèreté de son caractère, avant même de compléter son instruction et de maîtriser ses facultés de juger, s'est laissé vaincre par les croyances des Grecs (ἡττητο τῶν ἐλληνικῶν δοξῶν). Négligeant l'étude du christianisme, sa religion paternelle, il s'est adonné à la lecture des poètes, puis des philosophes grecs; et, ce faisant, il ne visait point, comme tous les chrétiens, à apprendre la langue, mais à s'initier aux croyances des auteurs. Aussi, dès sa jeunesse, comme un autre Julien, a-t-il glissé vers l'erreur du paganisme. Cette «apostasie» ne fut complète qu'après l'enseignement d'Elisée. Afin de se faire initier aux doctrines d'Aristote, Pléthon aurait quitté son pays pour s'attacher à ce maître, juif en apparence, mais en réalité polythéiste (πολύθεος) et païen (ἐλληνιστής),

1. Sp. Lambros, Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακὰ, tome II, p. 23. *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 155.

2. *Acta et Diplomata graeca*, tome V, p. 248.

3. *Ibid.*, tome II, p. 554.

4. J. Darrouzès, *Bulletin critique*, Revue des études byzantines, tome IX (1951, paru en 1952) p. 176.

5. J. Mamalakis, *op. cit.*, p. 186. On a longtemps cru que Pléthon était le destinataire de diverses lettres de Cydonès, adressées «au philosophe Georges». G. Cammelli, *Correspondance*, p. 209, a remarqué que cette identification est à écarter sans discussion, puisque le correspondant de Cydonès est mort lors de la peste de 1347, avant la naissance de Pléthon. L'identification des deux personnages est en effet à écarter. Remarquons cependant que «Georges le philosophe» n'est pas mort en 1347, mais beaucoup plus tard, peut-être durant la peste de 1364/1365 : V. Laurent, *La correspondance de Démétrius Cydonès*, Echos d'Orient, tome XXX (1931), p. 354. R. Loenertz, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, p. 111.

6. Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 20. *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 152 : «καὶ τοῦτ' ἀκριβῶς ἤδειμεν ἐκ πολλῶν τῶν γνωρισάντων καλῶς ἐν τῇ αὐτοῦ νεότητι».

qui jouissait d'une grande influence dans la cour des sultans¹. Elisée qui expliquait Aristote d'après Averroès et les autres exégètes arabes, initia Gémiste à la religion de Zoroastre. Rentré à Constantinople, notre philosophe essaya en vain de dissimuler ses opinions. Aussi ne tarda-t-il pas à se rendre suspect. Manuel II et les autorités ecclésiastiques jugèrent prudent de l'éloigner de la capitale. La seule erreur qu'on pourrait leur reprocher, conclut Scholarios, c'est de ne pas avoir frappé l'apostat d'un bannissement à l'étranger. Le futur patriarche fait sans doute allusion à la retraite de Pléthon à Mistra².

Dans ce témoignage, rédigé dans un ton acerbe³, deux points sont particulièrement à retenir : ceux qui se rapportent à Elisée et à l'éloignement de Pléthon de Constantinople. Nous ignorons tout de ce juif, interpréteur d'Aristote d'après la tradition arabe et versé dans les religions orientales, et qui, au dire de Scholarios, périt dans le feu. En principe, un séjour de Pléthon dans la capitale des sultans, auprès de ce savant, n'est pas à exclure. Ce qu'il serait néanmoins souhaitable de connaître, ce sont les conditions dans lesquelles notre philosophe s'est trouvé en pays grec occupé par les Ottomans, car celles qu'invoque Scholarios sont peu vraisemblables. Quant à la sentence de Manuel Paléologue qui frappa Pléthon d'exil, elle est en relation avec la retraite de ce dernier à Mistra.

C'est vers 1409 que la présence de Pléthon est pour la première fois signalée en Morée. Vers cette date, au cours d'une cérémonie commémorative où l'on donna lecture du discours que Manuel II composa pour son frère, le despote Théodore I^{er}, notre philosophe eut l'insigne honneur

1. Scholarios se borne à noter qu'Elisée τῶν τὰ μάλιστα δυναμένων ἦν ἐν τῇ τῶν βαρβάρων τούτων αὐλῇ οὐ μέγα δυναμένων ἐν τῇ τῶν βαρβάρων αὐλῇ. Alexandre, *op. cit.*, p. VI et note 2, croit que l'auteur fait allusion à Andrinople où les sultans avaient leur résidence ordinaire. Au contraire, Fr. Taeschner, *Georgios Gemistos Plethon. Ein Beitrag zur Frage der Übertragung von islamischen Geistesgut nach dem Abendlande, Der Islam*, tome XVIII (1929), p. 237, affirme qu'Elisée se trouvait à Brousse.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 20-21. C. Alexandre, *op. cit.*, p. 423. *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 152 et suiv., 162.

3. La véhémence avec laquelle s'exprime Scholarios dans ce passage, se trouve en contradiction avec d'autres écrits de cet auteur. Ainsi, dans le rapport à Démétrius Paléologue (1450), il qualifie Gémiste de χρηστός : Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 64. Dans l'adresse de la longue lettre qu'il écrivit à Pléthon lui-même (1450), celui-ci se voit appeler φίλων ἄριστε καὶ σοφώτατε : *Oeuvres Complètes, ibid.*, p. 118. De la même modération témoignent les lettres de Scholarios à Marc d'Ephèse, *ibid.*, p. 117 et à Démétrius Raoul Kavakès : Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 180-181. *Oeuvres Complètes, ibid.*, pp. 457-458.

de prononcer, en guise d'introduction, une Προθεωρία εἰς τὸν ἐπιτάφιον Μανουὴλ Παλαιολόγου εἰς τὸν ἀδελφὸν Θεόδωρον¹. Sa réputation de savant devait être déjà solidement établie, puisque, se rapportant à cette Προθεωρία, un autre orateur, l'hiéromonaque Joasaph, le qualifie de ἀνὴρ σοφός².

On a quelque peine à expliquer ces preuves de respect après le témoignage de Scholarios. Peut-être Manuel II, sous la pression de certains milieux conservateurs de l'Eglise, dut-il inviter Pléthon à quitter Constantinople. Autrement, la retraite de celui-ci à Mistra n'a rien d'un exil. Dans un acte officiel, Théodore II lui-même dira, en 1433, que Gémiste vint en Morée par ordre de l'empereur et que, depuis, il se trouve à son service : ἦλθε μὲν πρό τινων χρόνων ὀρισμῷ τοῦ ἁγίου μου αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πατρός μου, τοῦ αἰοιδίμου καὶ μακαρίτου, καὶ εὑρίσκεται εἰς τὴν δουλοσύνην ἡμῶν³. En effet, Pléthon est partout respecté. Membre de la noblesse sénatoriale⁴, il est le conseiller des empereurs et des despotes sur les affaires les plus graves, il rédige à leur intention de longs mémoires, il tient un poste important dans l'administration judiciaire du Despotat⁵. Eu égard à ces services, le despote lui consentira en 1427 des concessions de terres. Cette donation sera par la suite confirmée et élargie par des chrysobulles impériaux et par des actes des despotes des années 1428, 1433, 1449 et 1450⁶.

Comme tous ses contemporains, Pléthon fut bouleversé par l'agonie de son pays. On verra plus loin quelle fut l'attitude du philosophe vis-à-vis des grands problèmes de son époque. Celui de l'entente avec Rome se posait d'une façon plus pressante. Pléthon fut un adversaire de l'Union des Eglises. Déjà vers 1426-1427, à Jean VIII Paléologue qui voulait avoir son opinion, il déclarait qu'il n'attendait rien de bon d'un voyage en Italie et que, si ce voyage était décidé, on devait à l'avance faire accepter aux Latins des engagements qui assureraient les pleins droits de la délégation grecque⁷. Néanmoins, il consentit à quitter sa retraite de Mistra et à suivre l'empereur en Italie.

1. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 3 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. *Ibid.*, tome IV, p. 106.

4. Ducas, pp. 213-214 (Bonn).

5. *Supra*, p. 131.

6. *Supra*, pp. 122 et suiv.

7. Sylvestre Syropoulos : R. Creighton, *Historia vera unionis non verae*, (La Haye, 1660), p. 155.

A Ferrare, puis à Florence (1438-1439), Pléthon prit une part active aux débats du concile. Il fut appelé à traiter de graves sujets dogmatiques, la procession du Saint-Esprit et le feu du Purgatoire. Il fut désigné comme membre de commissions¹. Partout, il apporta une connaissance profonde de la théologie orientale comme de la théologie occidentale. Aussi son autorité parmi les délégués grecs fut-elle indiscutable. Le patriarche lui-même, se trouvant dans l'embarras, tint à avoir avec lui une consultation particulière².

Mais Pléthon apportait au concile autre chose qu'une science acquise par la longue expérience et par l'étude (καὶ ἀπὸ τῆς πολυχρονίου πείρας καὶ ἀπὸ τῆς σπουδῆς), comme disait le patriarche. Il y apportait cette passion pour le dogme paternel et cette ardeur patriotique qui lui sont coutumières. Pour lui, il n'y avait rien de plus grave que de douter de l'enseignement de l'Eglise³. A un moment critique des discussions, il aurait déclaré: «ce jour apportera la mort ou la vie»: ἥδε ἡ ἡμέρα ἢ θάνατον ἢ βίον φέρει⁴. Aussi, voyant que le concile allait aboutir à une union aux dépens des traditions grecques, s'empressa-t-il de quitter Florence le 13 ou le 14 juin 1439 et de se retirer à Venise avec le despote Démétrius et Georges Scholarios⁵.

Nous reviendrons plus loin sur l'attitude de Pléthon au Concile de Florence et sur l'importance du voyage en Italie pour l'évolution de sa pensée. Mais ce voyage marque aussi une date dans l'histoire de l'esprit européen. A Florence, Gémiste a eu des entretiens philosophiques avec le cardinal Julien Césarini⁶. Il y fit également la connaissance d'humanistes notoires, notamment d'Hugues Benzi ou Hugues de Sienne et d'un certain Pierre le Calabrais qu'on identifiait avec le célèbre Pomponio Leto, mais qui, semble-t-il, n'est autre que Pierre Vitali, supérieur du monastère de Grottaferrata⁷. Après le Concile, Pléthon fit un séjour à

1. *Ibid.*, pp. 161, 170-171 etc.

2. *Ibid.*, pp. 197-198.

3. *Ibid.*, p. 198: εἰ γὰρ ἐσόμεθα ἀμφίβολοι ἐν τῇ δόξῃ τῆς ἡμετέρας Ἐκκλησίας, οὐδὲ πιστεύειν δεῖ ἅπερ αὐτὴ διδάσκει, οὐ τί χειρὸν γένοιτ' ἂν ;

4. *Ibid.*, p. 200.

5. *Ibid.*, p. 268. Cf. G. Scholarios: *Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, pp. 53 et 64. L'attitude de Pléthon fut, voit-on, conforme aux vœux de l'Eglise grecque. Néanmoins Manuel le Rhéteur, confondant les personnages et les rôles, l'accuse d'avoir trahi les traditions paternelles: L. Petit, *Documents relatifs au Concile de Florence*, *Patrologia Orientalis*, tome XVII, 2 (Paris, 1923), p. 493.

6. Sylvestre Syropoulos, *op. cit.*, p. 113.

7. A. Della Torre, *Storia dell'Accademia Platonica di Firenze*, (Florence, 1902),

Bologne, auprès de François Filelfe¹. Dans une lettre de mars 1441, ce dernier évoquera le plaisir qu'il a eu à son contact. Il lui dédiera une épigramme, datée du 16 août 1439, où l'ont lit, entre autres, ces vers:

Κοίρανε δῖε σοφῶν, ἀρετῆς ἐμψυχον ἀγαλμα,
ὃς λάμπεις πινυτῇ Δαναοῖς ἐν ἅπασι μαθήσει,
ὅς ἡ νυκτιπλανῆς ἄστροις ἐν ἐλάττωσι μένη².

Dans l'ensemble, telle fut l'impression que la personnalité et les idées de Pléthon causèrent dans les milieux intellectuels de Florence, que Cosme de Médicis conçut, dès ce moment, le projet de son Académie Platonicienne. On en trouve le témoignage dans la lettre que Marsile Ficin plaça en tête de sa traduction de Plotin (Florence, 1492). «Le Grand Cosme, y est-il notamment dit, lorsque le concile se tenait à Florence entre Grecs et Latins, sous le pontificat d'Eugène, eut l'occasion d'entendre souvent le philosophe grec nommé Gémiste et surnommé Pléthon, comme un autre Platon, discuter sur les secrets de la philosophie platonicienne. Et il fut aussitôt tellement animé par la parole fervente du philosophe qu'il conçut dès lors dans sa noble pensée l'idée d'une académie qu'il devait créer à la première occasion propice»³.

Sur les années de la vie de Pléthon qui suivirent le Concile de Florence et qui furent si fécondes, nous n'avons presque pas de renseignements. Dans la lettre que François Filelfe adressa, en juin 1441, à Sassuolo da Prato, il est dit que Georges Gémiste, «vir certe et doctus et gravis et disertus», arrivé à un âge très avancé, exerce dans son pays des fonctions de magistrat: «est enim iam admodum senex, quique magistratum gerit nescio quem»⁴. En 1447, un autre italien, Cyriaque d'Ancône, parle de Pléthon à l'occasion de sa deuxième visite à Mistra⁵.

Pléthon mourut le 26 juin 1452. Une main anonyme traça sur un feuillet du *Codex Monac. 595* cette note: Μηνὶ Ἰουνίου καὶ ἑνδικοτιῶνος ιε'

p. 440, note 2. Börje Knös, *Gémiste Pléthon et son souvenir*, *Lettres d'Humanité*, 1950, pp. 133 et suiv.

1. G. Voigt, *Il risorgimento dell'Antichità Classica*, tome II (Florence 1890), p. 117. E. Legrand, *Cent-dix lettres grecques de François Filelfe*, (Paris, 1892), pp. 48-49. B. Knös, *ibid.*, pp. 138 et suiv.

2. E. Legrand, *ibid.*, p. 49.

3. C. Alexandre, *op. cit.*, p. XVII, note 3. A. Della Torre, *op. cit.*, p. 457. B. Knös, *op. cit.*, p. 153. Dans ce dernier ouvrage, on trouvera quelques pages savoureuses, sur le souvenir de Pléthon en Occident.

4. C. Alexandre, *op. cit.*, p. XX, note 1. *Supra*, p. 131.

5. D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 236.

ἐτελεύτησεν ὁ διδάσκαλος ὁ Γομοστός ἡμέρᾳ Δευτέρᾳ ὥρα α' τῆς ἡμέρας¹. Quelques années plus tard, Sigismond-Pandolphe Malatesta, général en chef des troupes vénitiennes de Morée, eut le pieux soin de transférer ses restes en Italie. Dans un sarcophage, en plein air, sous une arcade de l'église de Saint-François, à Rimini, repose le corps du philosophe. Malatesta y fit graver, en 1465, cette inscription:

«Les restes de Gémiste de Byzance, le prince des philosophes de son temps, Sigismond-Pandolphe Malatesta, général en chef de la guerre du Péloponnèse contre le roi des Turcs, à cause de l'amour ardent dont il brûle pour les érudits, a pris soin de les apporter ici et de les enfermer dans ce tombeau»².

Note sur les principales oeuvres de Pléthon. Ἐκ τῶν Διοδώρου καὶ Πλουτάρχου περὶ τῶν μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχῃ ἐν κεφαλαίοις διδλήψις: editio princeps, Venise, 1503. Une traduction française par Pierre Saliat parut en 1556. Προθεωρία εἰς τὸν Ἐπιτάφιον Μανουὴλ Παλαιολόγου εἰς τὸν ἀδελφὸν Θεόδωρον, rédigée vers 1409 et publiée pour la première fois par Combefis à Paris, en 1672. Nouvelle édition: Sp. Lambros, Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά, tome III, pp. 3-7. Εἰς Μανουὴλ Παλαιολόγον περὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ πραγμάτων, traité rédigé entre les années 1416 et 1418 et publié pour la première fois par Guillaume Canter, à Anvers, en 1575. Nouvelle édition: Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 246-265. Συμβουλευτικὸς πρὸς τὸν δεσπότην Θεόδωρον περὶ τῆς Πελοποννήσου, rédigé vers 1423 et publié par ce même Canter en 1575. Nouvelle édition: Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 113-135. Πρὸς τὸν Βασιλέα, mémoire sous forme de lettre adressé avant 1425 à Manuel Paléologue: D. A. Zakythinis, *Le Despotat grec de Morée*, p. 175, note 1. Publié pour la première fois en 1852 par J. Müller, il a été réédité par Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, pp. 309-312. Περὶ ἀρετῶν: d'après C. Alexandre, *op. cit.*, pp. VI-VII, ce traité compte parmi les premières oeuvres de Pléthon; J. Mamalakos, *op. cit.*, pp. 118 et suiv., le considère comme ayant été écrit après la monodie à Cléopé. Il a été publié à Bâle, en 1552. Edition postérieure: Migne, *Patr. gr.*, tome CLX, col. 865-882. Μονωδία ἐπὶ τῇ κοιδίῳ βασιλίδι Κλεόπῃ, éloge funèbre à Cléopé Malatesta, femme de Théodore II, morte en 1433, publié par Fulleborn, à Leipzig, en 1793. Nouvelle édition: Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 161-175. Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται, dissertation rédigée durant le voyage de Pléthon en Italie, et publiée en 1540 à Venise et une année après à Paris. Edition postérieure: Migne, *op. cit.*, col. 889-934. Διόρθωσις ἐνίων τῶν οὐκ ὀρθῶς ὑπὸ Στράβωνος λεγομένων, brève dissertation composée immédiatement après le Concile de Florence et publiée par A. Diller, *A geographical treatise by Georgius Gemistus Pletho*, Isis, tome XXVII (1937), pp. 441-451. Cf. M. V. Anastos, *Pletho*

1. C. Alexandre, *ibid.*, p. XLIII, note 2. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημον, tome VII (1910), p. 160. M. Jugie, *La date de la mort de Gémistos Pléthon*, Echos d'Orient, tome XXXIV (1935), pp. 160-162.

2. P. Collinet, dans Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France, 1922, p. 258. Cf. C. Dimaras, *Notes sur le tombeau de Gémiste*, L'Hellénisme Contemporain, 1938-1939, pp. 192-199.

and Strabo on the habitability of the torrid zone, Byz. Zeitschrift, tome XLIV (1951), pp. 7-10. Πρὸς τὰς ὑπὲρ Ἀριστοτέλους Γεωργίου τοῦ Σχολαρίου ἀντιλήψεις, traité rédigé après 1444 en réponse à la dissertation de Georges Scholarios: M. Jugie, *La polémique de Georges Scholarios contre Pléthon*, Byzantion, tome X (1935), p. 520. Edition postérieure: Migne, *op. cit.*, col. 979-1020. Deux lettres à Bessarion concernant la dissertation sur les différences entre Platon et Aristote, écrites en 1447: L. Mohler, *op. cit.*, tome I, p. 337. Edition: Migne, *op. cit.*, tome CLXI, col. 717-724. Πρὸς τὸ ὑπὲρ τοῦ Λατίνικοῦ δόγματος βιβλίον, réponse à Bessarion composée vers 1448-1449. Première édition par Dosithée, à Jassy, 1698: Migne, *op. cit.*, tome CLX, col. 975-980. Μονωδία εἰς Ἑλένην Παλαιολογίαν, éloge funèbre à Hélène, femme de Manuel II, morte sous le nom d'Hypomoné en mars 1450. Publié par A. Mustoxidi et Schinas, à Venise, 1816, il fut réédité par Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 266-280. Προσφωνημάτων πρὸς τὸν κύριον Δημήτριον δεσπότην τὸν πορφυρογέννητον: rédigé en 1451, il fut pour la première fois publié par Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 207-210. Νόμων Συγγραφή, publiée en entier par C. Alexandre, *op. cit.*, pp. 1-261, avec une traduction par A. Pellissier. Sur les conditions dans lesquelles ce traité a été composé, nous reviendrons plus loin. En attendant, nous notons ici que divers chapitres de cet ouvrage ou traités plus ou moins apparentés ont circulé et ont été publiés séparément, en particulier: le petit livre Περὶ Εἰμαρμένης, publié du vivant de l'auteur et édité par S. Reimar, à Leiden, en 1722, fut compris dans l'édition d'Alexandre, *op. cit.*, pp. 64-78. Le chapitre concernant la réforme du calendrier, édité séparément par Allatius, fut également compris dans l'édition d'Alexandre, *ibid.*, pp. 58-62. Au *Traité des Lois* se rattachent deux dissertations: Διασάφῃς τῶν ἐν τοῖς λόγοις Ζωροάστρου ἀσαφέστερον εἰρημένων, publiée par Jean Obsopaeus à Paris, en 1589, et rééditée par Alexandre, *ibid.*, pp. 274-281. Ζωροαστρείων τε καὶ πλατωνικῶν δογμάτων συγκεκριαλίστως, publiée pour la première fois par Thryllitius à Wittemberg, en 1719, et recueillie par Alexandre, *ibid.*, pp. 262-269, et par Migne, *op. cit.*, col. 973-974.

Autour de la figure centrale de Georges Gémiste Pléthon, gravite un groupe de savants et d'écrivains: pour la plupart des jeunes ecclésiastiques qui se préparent à entrer dans la vie active. Ils joueront, tous, un rôle de premier plan dans les grands conflits qui marquèrent la fin de Byzance.

Au cours de cette cérémonie commémorative, tenue à Mistra vers 1409 et où l'on a eu l'occasion de signaler pour la première fois la présence de Pléthon en Morée, on remarqua également un jeune ecclésiastique: l'hiéromonaque Isidore. C'est lui qui fut chargé de donner lecture du long discours de Manuel Paléologue à son frère Théodore. Dans une lettre, importante pour ses renseignements historiques, il rendit à l'empereur compte de sa mission¹.

Ce jeune ecclésiastique devait avoir une longue et illustre carrière qui remplit les douloureuses années de la chute de l'Empire et celles qui

1. W. Regel, *Analecta Byzantino-russica*, pp. 65-69.

Pont immédiatement suivie. Hiéromonaque, métropolitain de Monemvasie, hégoumène de Saint-Démétrius, métropolitain de Kiev, cardinal et patriarche latin de Constantinople, Isidore était probablement originaire de Morée¹. Il appartenait toutefois à l'entourage de l'empereur Manuel. Cette mission dont celui-ci l'a chargé, de présenter son discours à la cérémonie de Mistra, fut pour Isidore le début d'une activité moréote. En effet, ainsi que nous nous sommes efforcé de le démontrer ailleurs, le futur cardinal occupa le trône métropolitain de Monemvasie depuis 1412/1413 jusqu'en 1430².

Isidore contribua au mouvement intellectuel du Péloponnèse par son activité littéraire. En dehors d'une correspondance qui comprend quelques pièces intéressantes³, nous possédons de lui une Εὐχὴ ἐπιβατήριος εἰς τὴν πόλιν Μονεμβασίαν, une εὐχὴ Ὑπὲρ τῶν βασιλέων et deux Ὑπὲρ τοῦ δεσπότη, textes, croyons-nous, antérieurs à l'année 1421⁴. Durant son séjour en Morée, en 1430, le savant métropolitain rédigea une brève dissertation sur les oracles relatifs aux fortifications de Corinthe. Elle est adressée πρὸς τὴν φιλολογωτάτην δέσποιναν, vraisemblablement à Cléopé Malatesta, femme du despote Théodore II⁵. Une curieuse note, écrite à ce qu'il semble en septembre 1429, se rapporte à un voyage forcé que notre prélat fit en Sicile⁶.

Dans l'activité littéraire d'Isidore nous comprenons deux mémoires adressés au patriarche de Constantinople à deux années d'intervalle, peu après 1426 et en 1428/1429. Ils ont trait à des affaires concernant la métropole de Monemvasie et ses droits. Textes diplomatiques, ils

1. La personnalité et l'œuvre du cardinal Isidore ont été illustrées par les recherches du cardinal G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno*, Rome, 1926. De la bibliographie récente nous citons: A. Ziegler, *Isidore de Kiev, apôtre de l'Union florentine*, Irénikon, tome XIII (1936), pp. 393 et suiv. G. Hofmann, *Ein Brief des Kardinals Isidor von Kiev an Kardinal Bessarion*, *Orientalia Christiana Periodica*, vol. XIV, nos III-IV (1948), pp. 405 et suiv. Du même, *Quellen zu Isidor von Kiev als Kardinal und Patriarch*, *ibid.*, vol. XVIII, nos I-II (1952), pp. 143-157.

2. Dans une étude, déjà citée, qui paraîtra dans les *Mélanges Octave Merlier*. Cf. *supra*, p. 278.

3. W. Regel, *op. cit.*, p. 64. A. Ziegler, *Vier bisher nicht veröffentlichte griechische Briefe Isidors von Kijev*, *Byz. Zeitschrift*, tome XLIV (1951), pp. 570 et suiv. Cf. du même, *Die restlichen vier unveröffentlichten Briefe Isidors von Kijev*, *Orientalia Christiana Periodica*, vol. XVIII, nos I-II (1952), pp. 135-142.

4. *Cod. Vatic. 914*, fol. 56-58.

5. *Cod. Vatic. 1852*, fol. 105-106. Ce texte, avec d'autres écrits inédits, sera publié dans notre travail.

6. G. Mercati, *op. cit.*, pp. 151 et suiv. Cf. pp. 58-59.

méritent néanmoins d'être cités parmi les écrits littéraires tant pour leur forme, plus simple dans le premier, savante dans le second, que pour leurs digressions sur l'histoire de Monemvasie et de Morée¹.

Deux hommes qui devaient par la suite jouer un rôle capital dans les conflits autour de l'Union des Eglises, sont étroitement liés au Despotat de Morée: Scholarios, le futur Gennadius II, premier patriarche de Constantinople après la conquête ottomane, et Bessarion, le futur métropolitain de Nicée et cardinal; deux hommes d'orientations si différentes qui, dans leur jeunesse, avaient néanmoins appartenu au même milieu.

Nous ne savons pas à quelle date et dans quelles conditions Georges Scholarios², se rendit en Morée³. Nous ne partageons cependant pas l'opinion d'après laquelle il n'aurait «jamais mis les pieds dans le Péloponnèse, si ce n'est en hiver 1437 quand il fit escale dans la colonie vénitienne de Modon (Méthone) en se rendant au concile de Ferrare-Florence»⁴. Dans sa lettre à l'exarque Joseph (après 1460), Scholarios fait lui-même allusion à un séjour dans la péninsule qu'il place avant le voyage en Italie⁵. Si l'Ἐγκώμιον τοῦ ὁσίου Λεοντίου τοῦ ἐν Ἀχαΐᾳ était bien l'œuvre du futur patriarche, ainsi que le pensait Sp. Lambros, il aurait pu être invoqué comme un témoignage indirect d'un stage d'études en Morée, auprès d'un maître que l'auteur qualifie de ὑφηγητῆς ἀρετῆς, παράδειγμα βίου, κανὼν καὶ στάθμη παντὸς ὠφελίμου καὶ λυσιτελοῦς πράγματος et qu'on est allé jusqu'à identifier avec Georges Pléthon⁶. Un

1. Sp. Lambros, *Δύο ἀναφοραὶ Μητροπολίτου Μονεμβασίας πρὸς τὸν Πατριάρχην, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XII (1915), pp. 257-318.

2. La publication des *Oeuvres Complètes* de Georges Scholarios, par Louis Petit, X. Sidéridès et M. Jugie, tomes I-VIII, (Paris, 1928-1936) a illustré la personnalité, la politique et l'activité intellectuelle de Gennadius. Cf. A. Diamantopoulos, *Γεννάδιος, ὁ Σχολάριος ὡς ἱστορικὴ πηγὴ τῶν περὶ τὴν Ἀλωσιν χρόνων*, *Ἑλληνικά*, tome IX (1936), pp. 285-308. M. Jugie, *Georges Scholarios, professeur de philosophie*, *Atti del V Congresso Intern. di studi bizantini*, tome I (Rome, 1939), pp. 482-494. M. Jugie, *Scholarios Georges*, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, tome XIV, 2 (1941), col. 1521-1570. D. S. Balanos, *Οἱ Βυζαντινοὶ Ἐκκλησιαστικοὶ συγγραφεῖς*, (Athènes, 1951), pp. 196-206. C. Bonis, *Νέα Ἑστία*, 1 juin 1953, pp. 841-854.

3. Les considérations qui ont poussé C. Alexandre, *op. cit.*, p. XIV, à placer le voyage de Scholarios en Morée à l'année 1428, ne paraissent pas fondées. La date a été admise par L. Mohler, *Kardinal Bessarion*, tome I, pp. 47-48.

4. R. Loenertz, *Pour la biographie du cardinal Bessarion*, *Orientalia Christiana Periodica*, tome X (1944), pp. 135-136.

5. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 155-156.

6. Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, pp. 161-162 et *α'*.

autre indice, plus sûr, serait peut-être l'építaphe à Démétrius Léontarios, personnage bien connu dans l'histoire du Despotat, qui est mort en septembre 1431¹.

Quoi qu'il en soit, jusqu'aux dernières années de sa vie, Scholarios conserva un contact suivi avec la cour de Mistra et avec des personnalités résidant dans le Péloponnèse ou issues de ce pays. En dehors des textes qui nous occuperont plus loin, nous citerons ici : deux lettres à Bessarion, écrites après le départ de celui-ci pour la Morée, vers 1431²; deux lettres au despote Théodore II, avant 1438³; une lettre à Alexis Lascaris Philanthropénos, en 1437-1438⁴; une lettre au prince Nicéphore Cheilas, peu après 1443⁵; une lettre à Jean Eugénikos⁶; la lettre à Démétrius Raoul Kavakès, en 1450-1451⁷; la longue lettre à Manuel Raoul Oisès⁸; deux lettres à un destinataire inconnu, résidant toutefois en Morée⁹. Nous mentionnerons enfin la Παράκλησις ὑπὲρ σωτηρίας τῆς Πελοποννήσου, rédigée vers 1452¹⁰, et l'Εὐχή ὑπὲρ σωτηρίας τῆς Πελοποννήσου, écrite peu après 1453¹¹.

Le bref séjour de Bessarion en Morée est placé après 1431 et avant 1437¹². Originaire de Trébizonde, le futur cardinal fut le protégé de Dosithée, métropolite de cette ville, qui sera plus tard transféré au trône de Monemvasie¹³. Après avoir suivi, à Constantinople, les cours de Manuel Chrysokokkès et du métropolite de Sélymbrie, il se rendit en Morée où

1. Sp. Lambros, *ibid.*, tome II, p. 172, tome I, p. μζ', note 8. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 377-378.

2. Sp. Lambros, *ibid.*, tome II, pp. 293-296, 308-309. *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 419-422, 431-432. Cf. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 134 et suiv.

3. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 290-292. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 417-419.

4. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 312-313. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 435-436.

5. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 226-227. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 449-450.

6. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 237-241. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 454-457.

7. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 179-181. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 457-458.

8. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 247-265. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 476-489.

9. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 213-214, 222-224. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 436-438, 443-444.

10. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 152-157. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 385-389.

11. Sp. Lambros, *ibid.*, pp. 158-160. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 348-350.

12. L. Mohler, *op. cit.*, pp. 45 et suiv. Monseigneur Chrysanthè, 'Η Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος, (Athènes, 1936), p. 270. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 133 et suiv. Sur Bessarion, cf. aussi A. Kyrou, Βησσαρίων ὁ Ἑλληγ, 2 vol., Athènes, 1947. D. S. Balanos, *op. cit.*, pp. 182-194. Il nous a été impossible de consulter le troisième volume de l'ouvrage de L. Mohler.

13. *Supra*, pp. 278-279.

il passa les dernières années de sa vie monastique dans un des couvents de Mistra. Il ne le quitta que pour être élevé au titre de métropolite de Nicée que Jean VIII lui avait offert (1437)¹.

Les années que Bessarion passa dans le Péloponnèse furent décisives pour sa carrière et pour sa formation intellectuelle. En la personne de Pléthon, il trouva le maître et le guide. Vingt ans après, à la nouvelle de la mort de Gémiste (1452), il écrira à ses fils Démétrius et Andronic : je me réjouis d'avoir fréquenté un tel homme qui fut, après Platon et Aristote, le plus grand savant que la Grèce ait produit : ἐγὼ μὲν οὖν χαίρω τοιούτῳ ὁμιληκῶς ἀνδρί, οὗ μετὰ Πλάτωνα (ἐξηγήσθω δὲ λόγου Ἀριστοτέλης) σοφώτερον οὐκ ἔφυσεν ἡ Ἑλλάς².

C'est à Mistra que Bessarion donna les plus importantes prémices de son activité littéraire. Certaines d'entre elles seront mentionnées plus loin. Sa correspondance moréote de cette époque comprend quelques pièces intéressantes : des lettres échangées entre Georges Scholarios et Bessarion³; une lettre que celui-ci adresse à ses anciens condisciples, les hiéromonaques Denys, Matthieu et Isidore⁴; une lettre que lui adresse Jean Eugénikos⁵.

Durant son séjour au Péloponnèse, Bessarion ne se contenta pas d'une vie studieuse et méditative. Poussé par ce réalisme qui lui avait déjà valu une mission diplomatique à Trébizonde et qui restera un des traits caractéristiques de son génie, il intervint, dès ce moment, dans les affaires politiques du Despotat. D'après un témoignage, Bessarion aurait contribué à apaiser les difficultés surgies entre Théodore et Constantin au sujet de la succession à l'empire. Toutefois, au despote Théodore, son bienfaiteur⁶, qui se trouvait à Constantinople, il adressa, en

1. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 124 et suiv.

2. C. Alexandre, *op. cit.*, p. 404. Sur cette lettre cf. G. Mercati, *Un autografo del Bessarione*, périodique Bessarione, 1917, pp. 185-186.

3. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 138 et suiv.

4. Le premier de ces personnages peut être identifié avec le métropolite de Sardes. Denys. Mgr Chrysanthè, *op. cit.*, p. 269. Au contraire, nous ne pouvons pas admettre l'opinion de L. Mohler, *op. cit.*, p. 44, partagée par Mgr Chrysanthè, d'après laquelle l'hiéromonaque Isidore (qui est aussi mentionné dans la lettre de Jean Eugénikos) ne serait autre que le futur cardinal. Au moment où Bessarion écrivait la lettre à ses condisciples, le futur métropolite de Kiev et cardinal n'était plus un simple hiéromonaque ; après un long épiscopat à Monemvasie, il avait assumé la direction du couvent de Saint-Démétrius, à Constantinople. Il est même probable qu'il se trouvait déjà à Bâle.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome II, pp. 164-165.

6. R. Loenertz, *op. cit.*, p. 140.

1436, deux missives très significatives¹. Il y joindra des lettres pour Paul Sophianos, Démétrius Pépagomène et Nicéphore Cheilas, hauts fonctionnaires du Despotat, qui semblent avoir accompagné leur souverain à la capitale². A Nicéphore Cheilas, le futur cardinal vouera une longue amitié³. D'autres personnalités influentes de la cour de Mistra joueront un rôle dans la vie de Bessarion : Jean Lascaris Léontaris au nom duquel ce dernier adressera à Démétrius Léontaris, son fils⁴, un traité moral sur les vertus⁵ ; le stratopédarque Jean Francopoulos et Alexis Lascaris Philanthropénos à la demande duquel il écrira plus tard une dissertation sur la procession du Saint-Esprit⁶.

Jean Eugénikos s'est attaché au Péloponnèse d'une façon plus durable. Frère de Marc d'Ephèse, il avait pris, à Ferrare, contre l'Union une position qu'il défendit tout le long de sa vie⁷. Nous ne savons pas si dans sa jeunesse «il habita quelque temps la Grèce, probablement Sparte», ainsi qu'on l'a soutenu⁸. Il dut toutefois se retirer à Mistra en raison des troubles qui suivirent le Concile de Florence. En Morée, Eugénikos fut traité non en personnage frappé d'exil, mais en ami. Il y trouva notamment des protecteurs bienveillants : l'évêque Sérapion⁹, Pépagomène¹⁰, le prince Nicéphore Cheilas¹¹. Le despote, peut-être Théodore II

1. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 136-140.

2. R. Loenertz, *op. cit.*, pp. 145 et suiv.

3. Dans sa lettre aux fils de Pléthon (peu après juin 1452), Bessarion écrira : πρίγκιπα τὸν Χειλῶν ἐξ ἐμοῦ προσεΐπατε, ὃς ἴστω φιλούμενος ὑπ' ἐμοῦ διὰ τὴν ἀρετὴν, ὡς οὐδέποτε μᾶλλον : C. Alexandre, *op. cit.*, p. 405.

4. Ce Démétrius Lascaris Léontaris nous est connu par des notes qu'il a tracées, en 1452 et 1454, sur deux manuscrits. En 1474 et 1475, il copie, à Naples, des manuscrits conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris. Cf. *supra*, p. 145, note.

5. Λόγος ἠθικός, περὶ ἀρετῶν ἐκ προσώπου Ἰωάννου Λάσκαρι τοῦ Λεοντάρη πρὸς τὸν υἱὸν αὐτοῦ Δημήτριον : L. Mohler, *op. cit.*, tome I, p. 53.

6. Πρὸς Ἀλέξιον Λάσκαριν τὸν Φιλανθρωπηνόν, περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ ἁγίου πνεύματος : *ibid.*, pp. 224 et suiv.

7. S. Pétridès, *Les oeuvres de Jean Eugénikos*, *Echos d'Orient*, XIII (1910), pp. 111-114, 276-281. S. Salaville, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, tome V (1913), col. 1497-1501. N. Tomadakis, Ἰωάννου τοῦ Εὐγενικοῦ ἐπίγραμμα εἰς Ἰωσήφ Βρυέννιον, Ἀθηνᾶ, tome LVI (1952), pp. 3 et suiv. (bibliographie, *ibid.*, p. 5, notes).

8. S. Pétridès, *ibid.*, p. 111.

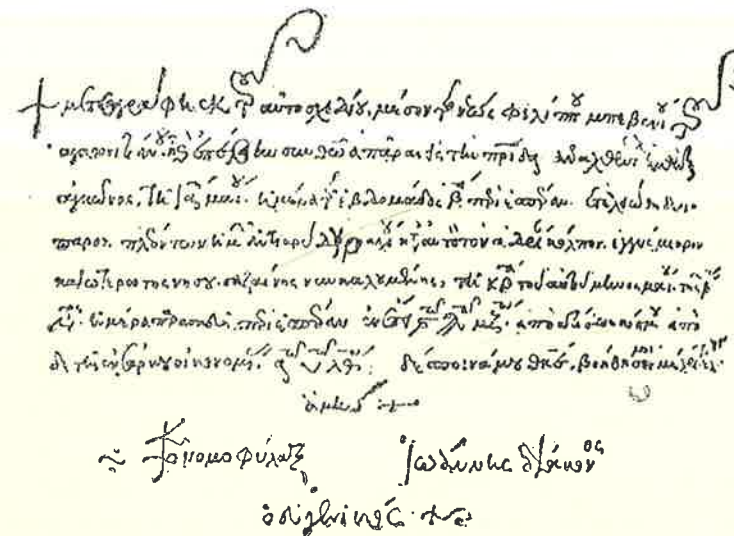
9. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 162-163.

10. *Ibid.*, pp. 158, 209-210.

11. *Ibid.*, pp. 166-167, 167-198, 203-204.

lui-même, lui assignera les revenus de Pétrina, cette χρηστή κόμη dont, en prenant possession, il écrira l'éloge¹.

La mort de son frère (1444), puis la destruction de la muraille de Corinthe par les Turcs (décembre 1446), affligent Eugénikos à tel point qu'il quitte momentanément le Péloponnèse². Cependant la situation à Constantinople est loin d'être encourageante. Aussi évoque-t-il avec nostalgie la vie tranquille de Laconie et sa Pétrina³. Il y reviendra



Note autographe de Jean Eugénikos, d'après S. Pétridès, *op. cit.*, p. 281. Cf. *infra*, p. 336, note 2.

bientôt, peut-être dès 1450⁴. En 1452, Eugénikos gère la métropole de Lacédémone⁵. Selon toute vraisemblance, il mourut en Morée après la prise de Constantinople⁶.

Comme tous ces savants, Jean Eugénikos fut séduit par la persona-

1. *Idid.*, p. 55. Scholarios, dans ses lettres à Eugénikos, fait allusion aux bienfaits du despote : *ibid.*, tome II, pp. 237 et suiv. *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 455.

2. J. Voyatzidis, Οἱ πρίγκηπες Χειλῶδες τῆς Λακεδαίμονος, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome XIX (1925), pp. 198 et suiv.

3. Cf. les lettres à Sérapion et à Cheilas, citées plus haut.

4. J. Voyatzidis, *ibid.*, pp. 203 et suiv.

5. *Supra*, p. 286.

6. On possède de Jean Eugénikos une Μονωδία ἐπὶ τῇ ἀλώσει τῆς Μεγαλοπόλεως : Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome V (1908), pp. 219-226.

lité et la science de Pléthon. Dans la lettre qu'il adresse à celui-ci de Constantinople, peu après 1446, il évoque avec plaisir ses rares rencontres avec le vieux philosophe. Il l'estime heureux de pouvoir, au milieu de la tourmente générale, vivre placide «tel une tour assise sur le roc solide de la science, intact et inébranlable»¹. Il faut noter qu'Eugénikos, avant sa retraite dans le Péloponnèse, avait transcrit le *Traité des Vertus* de Pléthon dans le *Cod. Paris. gr. 2075* dont il acheva la copie le 22 mai 1439, sur le navire de Philippe Bevenio d'Ancône, en face de Dyrrhachion². Il revenait du Concile de Ferrare qu'il avait quitté dès le 15 septembre 1438³.

Jean Eugénikos fut un des principaux représentants du mouvement intellectuel de Mistra. On trouvera plus loin la mention de tous ses écrits qui se rapportent au Péloponnèse. En attendant, nous signalerons ici une brève lamentation sur la catastrophe de Corinthe en 1446⁴, ainsi que deux descriptions: l'Εγκωμιαστική έκφρασις Κορίνθου⁵ et la Κώμης έκφρασις, éloge du village de Pétrina⁶. Ces deux dernières pièces, uniques dans la littérature byzantine de Morée, malgré leur appareil pédant, ne manquent pas d'élégance. La correspondance d'Eugénikos témoigne d'une culture assez haute, d'une humeur combattive et d'un fervent patriotisme⁷.

À côté de ces savants, illustres par leur carrière et par leur activité littéraire, on pourrait citer quelques écrivains de second plan dont le nom est lié au mouvement intellectuel du Péloponnèse : entre autres,

1. Sp. Lambros, *Παλαιολογία και Πελοποννησιακά*, tome I, pp. 154-155.

2. S. Pétridès, *op. cit.*, p. 281. Sp. Lambros, *ibid.*, p. κθ'. B. Knös, *op. cit.*, p. 178. Eugénikos nous donne lui-même ces détails dans une notice que nous citons en entier: «Μετεγράφη εκ του αυτοσχεδίου, μέσον της νεώς Φιλίππου Μπεβενίου του 'Αγκωνιτιάνου η και επέβην συν Θεῷ ἀπ᾿ αἰς εἰς τὴν πατρίδα, ἀναχθέντων ἡμῶν ἐξ 'Αγκῶνος, τῇ ια' Μαΐου ἡμέρᾳ τῆς ἐβδομάδος β' περὶ ἐσπέραν. Ἐτελειώθη δὲ τὸ παρόν, πλεόντων ἡμῶν ἀντικρὺ Δυρραχίου κατ' αὐτὸν τὸν 'Αδριανὸν κόλπον, ἐγγὺς μικρὸν κατωτέρω τῆς νήσου Σαζαίνης (Sasson) νῦν καλουμένης τῇ κβ' τοῦ αὐτοῦ μηνὸς Μαΐου τῆς βας ἰνδικτιῶνος ἡμέρᾳ Παρασκευῇ, περὶ ἐσπέραν ἐν ἔτει ς' λμζω ἀπὸ κτίσεως κόσμου, ἀπὸ δὲ τῆς ἐνσάρκου οικονομίας αὐθῶ. Δέσποινά μου Θεοτόκε, βοήθησόν μοι μέχρι τέλους : ἀμήν. † 'Ο νομοφύλαξ Ἰωάννης διάκονος ὁ Εὐγενικός†».

3. Eugénikos nous a laissé une fort curieuse et intéressante description de ses aventures sur mer: Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 271 et suiv.

4. G. Mercati, *Un «lamento» di Giovanni Eugenio per la disfatta del Corinto nel 1446*, Bessarione, 1917, pp. 186-189.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 47-48.

6. *Ibid.*, pp. 49-55.

7. *Ibid.*, pp. 154 et suiv., 315 et suiv.

Jean Dokeianos, originaire de Dokeia du Pont, copiste et possesseur de manuscrits¹; Nicéphore Cheilas, dit le Prince, membre d'une illustre famille de Lacédémone, homme influent et instruit²; Charitonyme Hermonyme, savant et copiste, qui, après la prise du Despotat, se rendit en Italie, auteur d'un éloge funèbre à Gémiste Pléthon³; Grégoire le Moine, connu uniquement par son éloge funèbre à ce philosophe⁴; Jean Moschos qui aurait succédé à Pléthon dans son enseignement de Mistra⁵. Certaines de leurs oeuvres seront signalées dans les pages qui suivent.

III. Les textes.

Ainsi qu'il a été noté au commencement du paragraphe précédent, le mouvement intellectuel du Péloponnèse se concentre à Mistra. C'est là, dans la cour des despotes, que se pressent les hommes de lettres et les savants. Hétérochtones pour la plupart, ils ne se rattachent au pays que par les fonctions qu'ils exercent éventuellement ou par la générosité du prince. On ne s'étonnera donc pas qu'une large partie de la production littéraire porte la marque d'une littérature de cour.

Les événements qui ont suivi la création d'une nouvelle province byzantine dans le Péloponnèse (1262), ne furent pas sans susciter un certain intérêt parmi les savants de Constantinople. Les historiens, Georges Pachymère notamment, fournissent des détails sur les mouvements de la flotte et de l'armée, tandis que le poète Manuel Philès adresse une épigramme au sébastocrator Constantin Paléologue, frère de Michel VIII, εἰς τὴν Μονεμβασίαν ἀπαίροντι⁶. Il y présente le chef des armées by-

1. *Ibid.*, μη' et suiv.

2. J. Voyatzidis, *op. cit.*, pp. 197 et suiv.

3. C. Alexandre, *op. cit.*, pp. 375 et suiv.

4. *Ibid.*, pp. 387 et suiv.

5. E. Legrand, *Bibliographie Hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, tome I (Paris, 1885), pp. LXXXVIII et suiv. Moschos comptait parmi ses élèves des italiens, notamment Marc-Antoine Antimaque qui traduisa plus tard les Ἑλληνικά de Pléthon en latin: B. Knös, *op. cit.*, p. 150. Cf. J. Voyatzidis, *Ἱστορικαὶ Μελέται*, p. 246.

6. Une main inconnue a tracé sur un manuscrit de Lavra, au Mont-Athos, cette note : ἔτους ς' ψογ' ἦλθεν ὁ Μακρηνὸς εἰς τὸν Μωρέαν: Sophrone, métropolitte de Léontopolis, Ἀγιορειτικῶν κωδικῶν σημειώματα, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, tome I (1917), p. 153. Ce document, plaçant l'arrivée de Macrénos en Morée aux années 1264/1265, apporte quelque précision sur les données chronologiques fournies par la *Chronique de Morée* et les autres textes contemporains. Nous n'en avons pas pris connaissance, lorsque nous rédigeons notre *Despotat grec de Morée*, tome I, pp. 32 et suiv.

zantines portant l'incendie dans les provinces occidentales : κινεῖς τὴν πυρὰν πρὸς ἐσπέραν ¹.

Puis, avec l'avènement de la dynastie des Cantacuzènes, cet intérêt accroît. Des hommes de lettres qui, même après la chute de Jean VI, ne cessèrent pas de se dévouer à sa cause, accordent toute leur sympathie à cette jeune principauté de Mistra. Il faut notamment mentionner Démétrius Cydonès, le grand humaniste du XIV^e siècle, dont la correspondance contient des pièces qui sont adressées au despote Manuel ² et à son frère, l'empereur Matthieu ³. D'autres personnages de Morée sont les destinataires de ses lettres : Georges le philosophe qui, de Chypre, se rend à Rhodes, puis à Mistra ⁴, Démétrius Cassandrénos, mentionné déjà plus haut, Jean Lascaris Calophéros ⁵, Métochite Raoul ⁶, Constantin Asan ⁷. Dans toutes ces lettres dont quelques-unes sont de précieuses sources historiques, on voit la tendresse de Cydonès pour les Cantacuzènes et sa sollicitude pour tout ce qui concerne le petit Etat du Péloponnèse. De retour d'Italie, en 1371, il y fera un bref séjour auprès du despote Manuel ⁸.

La présence en Morée d'un prince de la famille régnante donne à Mistra un renouveau de prestige. On sait que les débuts de Théodore I^{er} Paléologue ont été difficiles. Mais, au milieu de cette tourmente, le despote ne perd pas le contact avec les hommes de lettres de son époque. A un âge très avancé, Démétrius Cydonès entretient avec lui une correspondance suivie ⁹. De son côté, Manuel Calécas, dans une lettre de 1398, fait l'éloge de Théodore qui, avec son frère, l'empereur Manuel II, sont la seule consolation au milieu des malheurs : λιμένας μὲν ὄντας τοῖς περιλειφθεῖσι Ῥωμαίων, ἀφορμὴν δὲ μελλούσης εὐδαιμονίας ¹⁰.

Du règne de Théodore I^{er} datent également la poésie politique de Parori dont nous avons déjà parlé ¹¹ et qui est sans doute l'oeuvre d'un savant,

1. Manuel Philès, *Carmina*, éd. E. Miller, tome I, p. 123.

2. *Démétrius Cydonès Correspondance*, éd. G. Cammelli, pp. 206-207. Cf. surtout : R. Loenertz, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, Vatican, 1947.

3. G. Cammelli, *ibid.*, pp. 83 et suiv. Cette importante lettre date des années 1380/1382 : R. Loenertz, *Études Byzantines*, tome I (1943), pp. 163 et suiv.

4. R. Loenertz, *Les recueils*, p. 111.

5. *Ibid.*, p. 114.

6. *Ibid.*, p. 115.

7. R. Loenertz, *Correspondance de Manuel Calécas*, (Vatican, 1950), pp. 73 et suiv.

8. R. Loenertz, *Les recueils*, p. 112.

9. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 12-13. R. Loenertz, *Les recueils*, pp. 116, 119, 120.

10. R. Loenertz, *La Correspondance de Manuel Calécas*, p. 237. Cf. pp. 52, 129-130.

11. *Supra*, pp. 220-221.

ainsi que les vers que le moine Marc a écrits à l'occasion de la prise de Corinthe, en 1395 ¹. Mais le monument le plus important des débuts de la dynastie en Morée, est le *Δόγος ἐπιτάφιος* que Manuel Paléologue composa pour son frère Théodore ² et qui a été lu au cours d'une ἐπιμνημόσυνος δέησις à Mistra, peu après 1408, très probablement au printemps de 1409. La lecture du discours a été précédée d'une Προθεωρία de Georges Pléthon, d'une brève allocution de l'hiéromonaque Joasaph et de deux épigrammes dues à Démétrius le Magistre et à Matthieu Chrysoképhalos ³. L'écrit de Manuel, d'une médiocre valeur littéraire, est plein de platitudes, de lieux communs et d'exagérations. Il n'en est pas moins précieux comme document historique ; outre les détails inconnus ou insuffisamment connus qu'il fournit, il est surtout intéressant parce qu'il résume la thèse dynastique non seulement sur les affaires du Péloponnèse, mais aussi sur les grands problèmes, intérieurs et extérieurs, de cette pénible période qu'est la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle. Plus d'une pièce de la correspondance de Manuel II se rapportent au Despotat de Morée ⁴.

Les événements heureux et les malheurs de la dynastie fournissent la matière à une riche littérature de cour : éloges et oraisons funèbres, épitaphes, dédicaces et allocutions sont pour la plupart du temps des écrits prolixes, sans intérêt littéraire, rédigés néanmoins dans un style savant et châtié. Cependant l'auteur s'élève parfois à un ton d'émotion sincère ; ailleurs, il s'attaque avec plus de succès à des thèmes philosophiques ; il est partout dominé par l'amour de la patrie menacée.

Nous signalerons tout d'abord une série de textes qui sont adressés à des empereurs de Byzance et qui, sans se rapporter exclusivement au Péloponnèse, font grand cas de la politique des Paléologues dans ce pays. Parmi ces traités, nous comprenons un éloge de Manuel II, oeuvre de Démétrius Chrysoloras dont le titre est caractéristique : Σύγκρισις παλαιῶν ἀρχόντων καὶ νέου, τοῦ νῦν αὐτοκράτορος ⁵. Il a été rédigé peu après

1. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, p. 11.

2. *Ibid.*, tome III, pp. 11-119.

3. *Ibid.*, pp. 3-10.

4. E. Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, Paris, 1893. Sur la correspondance de Manuel Paléologue en général : R. Loenertz, *Manuel Paléologue et Démétrius Cydonès. Remarques sur leurs correspondances*, Echos d'Orient, tome XXXVI (1937), pp. 271-287, 474-487 ; tome XXXVII (1938), pp. 107-124. Du même, *Écrits de Macaire Macrès et de Manuel Paléologue dans des mss Vat. gr. 1107 et Crypten. 161*, Orientalia Christiana Periodica, tome XV (1949), pp. 185-193. *Ibid.*, p. 192, il est question d'une importante lettre de Manuel qui se rapporte à son voyage en Morée et que l'auteur se propose de publier.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 222-245.

la construction de la muraille de Corinthe (1415/1416). Plus long et plus important au point de vue historique est le Panégyrique à ce même Manuel II et à son fils, l'empereur Jean VIII, écrit par un anonyme qui était bien informé sur les affaires du Péloponnèse et de l'Empire¹. Cette source qui commence par une description de Constantinople, couvre des événements des années 1392 à 1428. Elle apporte plus d'une page nouvelle à l'histoire de l'agonie de l'Empire et de l'expansion du Despotat². Elle est d'ailleurs complétée par un autre éloge à Jean VIII, oeuvre d'un certain Joseph qui est aussi l'auteur d'un discours à Démétrius Paléologue³. Ce texte est d'autant plus intéressant qu'il parle de la politique byzantine lors de la guerre vénéto-génoise de 1431/1433⁴.

On possède une riche littérature sur le despote Théodore et sa femme Cléopé. L'empereur Manuel II avait fondé beaucoup d'espairs sur ce fils qu'il destinait au Despotat du vivant de Théodore I^{er}. Il avait tenu à le faire entourer d'hommes de lettres distingués. Sous son règne, Mistra était considéré comme un poste préparatoire pour la vie intellectuelle de Constantinople. Avec cela, curieux des choses de l'esprit⁵, auteur lui-même et mécène, Théodore sut gagner la sympathie des savants de son temps qui ne manquèrent pas, à diverses occasions, de dire leur reconnaissance et leur admiration. Leur tâche n'était pas toujours facile!

Nous ne parlerons pas ici du Συμβουλευτικὸς de Pléthon. C'est un texte trop important pour qu'il soit cité parmi des écrits de circonstance. Nous réservant d'en parler dans le paragraphe suivant, nous citerons ici en premier lieu un Ὑπόμνημα παρανετικὸν ἐπὶ διορθώσει βίου καὶ ἀρχῇ τῆς κατὰ Χριστὸν πολιτείας, écrit par Jean Eugénikos en 1428, lorsque Théodore, pris par une crise morale, décida d'entrer dans la vie religieuse⁶. Ce même savant n'hésitera pas à applaudir à la décision du despote d'abandonner ce dessein⁷. A Théodore est adressé aussi un Προσφωνημάτων de Jean Dokeianos. Il semble dater de l'année 1436, lorsque le despote se trouvait à Constantinople après avoir obtenu une solution avanta-

1. *Ibid.*, pp. 132-199.

2. J. Voyatzidis, *ibid.*, pp. γ' et suiv.

3. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 292-308.

4. *Ibid.*, pp. λγ' et suiv., tome IV, p. κ'.

5. Georges Scholarios atteste que Théodore avait une rare formation dans les sciences mathématiques : Sp. Lambros, *ibid.*, tome II, p. 8. *Oeuvres Complètes*, tome I, p. 258. Un manuscrit de Naples a conservé le titre d'un ouvrage que le despote aurait rédigé : Τοῦ μακαρίτου δεσπότη Θεοδώρου τοῦ πορφυρογεννήτου Ἐπιστήμη τῆς Λογιστικῆς : Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 112.

6. Sp. Lambros, *ibid.*, tome I, pp. 67-111.

7. *Ibid.*, pp. 115-116.

geuse du problème de la succession au trône¹. A cette circonstance se rapportent deux lettres de Bessarion² qui, à la demande du prince, écrivit aussi des vers iambiques pour les doubles voiles qui représentaient Manuel II et sa femme Hélène en tenue impériale et en tenue de religieux : Στίχοι ἱαμβικοὶ ἐν πέπλῳ ἔχοντι τοὺς βασιλεῖς Ῥωμαίων Μανουὴλ καὶ Ἑλένην ἐν σχήματι λαϊκῶν τε καὶ μοναχῶν³.

A la mort de Théodore, survenue à Sélymbrie en juillet 1448, Georges Scholarios rédigea un discours ἐπιτάφιος⁴. Telle était la réaction que les intrigues du despote avaient provoquée à Constantinople, que ce discours n'a pu être prononcé que trois mois après le décès. Un anonyme qu'on identifiait autrefois avec Jean Argyropoulos, mais qui n'est qu'un écrivain très médiocre⁵, lui consacra une monodie⁶.

Infiniment plus importants sont les textes qui se rapportent à la femme de Théodore II, Cléopé Malatesta, décédée en 1433. Le prince Nicéphore Cheilas et le prêtre Jean, inconnu par ailleurs, écrivirent pour elle de savantes monodies⁷. Bessarion, outre une monodie en prose, composa des στίχοι ἱαμβικοὶ ἐπιτύμβιοι pour le tombeau de la despote⁸. Mais le texte le plus intéressant est la Μονωδία ἐπὶ τῇ ἀοιδίῳ βασιλίδι Κλεόπῃ de Georges Pléthon⁹. Un sujet qui, à un autre, n'aurait donné occasion qu'à des platitudes et des lieux communs, servit au philosophe de Mistra de prétexte pour traiter des thèmes philosophiques. Certains d'entre eux avaient été examinés dans des dissertations précédentes, tandis que d'autres devaient être par la suite repris et amplement interprétés¹⁰.

Constantin Paléologue, celui dont les lamentations populaires et les légendes devaient bientôt s'emparer, reçoit, comme despote de Morée, les hommages des gens de lettres. De même que pour le Συμβουλευτικὸς de Pléthon, on parlera séparément d'une lettre que, en guise de mémoire, lui adressa le cardinal Bessarion. En attendant, nous signalerons une curieuse épître en vers¹¹, où un auteur anonyme, après avoir fait

1. *Ibid.*, pp. 236-240.

2. *Ibid.*, tome IV, pp. 136-140.

3. *Ibid.*, tome III, pp. 281-283.

4. *Ibid.*, tome II, pp. 3-13. *Oeuvres Complètes*, tome I, pp. 255-262.

5. Sp. Lambros, Ἀργυροπούλεια, (Athènes, 1910), p. θ'.

6. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 177-183.

7. *Ibid.*, pp. 144-153.

8. *Ibid.*, pp. 154-160, 176.

9. *Ibid.*, pp. 161-175.

10. Cf. J. Mamalakos, *op. cit.*, pp. 110 et suiv.

11. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 88-89.

allusion à la victoire navale que les Grecs ont gagnée sur Charles Tocco, aurait conseillé à Constantin de ne pas épouser la nièce de ce dernier, Madeleine. Le document daterait par conséquent des années 1427/1428¹. Le pressentiment de cet écrivain était justifié, car Constantin Paléologue fut un époux malheureux². Ayant épousé Madeleine - Théodora Tocco, en juillet 1428, il eut la douleur de la perdre peu de temps après, en novembre 1429. Sa seconde femme fut aussi une Italienne, Catherine, fille du seigneur de Lesbos, Dorin I^{er} Gattilusio. Il l'épousa en juillet 1441 pour la perdre en août 1442. A la mort de Madeleine-Théodora plutôt qu'à celle de Catherine se rapporte un Παραμυθητικὸν de Jean Eugénikos³. Bessarion écrivit des στίχοι ἱαμβικοὶ pour le tombeau de la despine⁴. Selon toute vraisemblance, cette épitaphe fut composée non pas immédiatement après la mort de Théodora, mais à l'occasion de la translation de ses restes à Mistra⁵.

Constantin Paléologue personnellement fut célébré par les savants de Constantinople et de Mistra. Un Ἐγκώμιον de Jean Dokeianos fut écrit peu après le voyage de Jean VIII en Italie (fin 1437/début 1440) durant lequel Constantin exerça la régence⁶. Un bref Προσφωνημάτων du même auteur fut rédigé à l'occasion du second despotat de Constantin (fin 1443)⁷. Bien qu'ils se rapportent au règne de ce dernier comme empereur de Byzance, nous mentionnerons les deux discours de Jean Argyropoulos, le Παραμυθητικὸς et le Βασιλικὸς ἡ περὶ βασιλείας, textes d'une valeur exceptionnelle⁸.

Des écrits divers furent dédiés au despote Constantin. Georges Scholarios lui adresse deux traités philosophiques du plus haut intérêt : ses quatre livres sur la philosophie d'Aristote⁹ et la célèbre réponse à Pléthon : Κατὰ τῶν Πλήθωνος ἀποριῶν ἐπ' Ἀριστοτέλει¹⁰. Le despote reçut également en hommage une brève dissertation en grec d'un savant italien, Cyriaque d'Ancône, écrite à Mistra même en 1447 et intitulée Μηνῶν τοῦ

1. *Ibid.*, pp. ια' et suiv.

2. Sp. Lambros, 'Ο Κωνσταντῖνος Παλαιολόγος ὡς σύζυγος ἐν τῇ ἱστορίᾳ καὶ τοῖς θρόνοις, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome IV (1907), pp. 417-466.

3. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome I, pp. 117-122. Cf. p. λβ'.

4. *Ibid.*, tome IV, pp. 94-95.

5. R. Loenertz, *Pour la biographie du cardinal Bessarion*, Orientalia Christiana Periodica, tome X (1944), p. 120, note 5.

6. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome I, pp. 221-231.

7. *Ibid.*, pp. 232-235.

8. Sp. Lambros, Ἀργυροπούλεια, pp. 8-47.

9. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome VII, pp. 1 et suiv.

10. *Ibid.*, tome IV, pp. 1-116.

ἐνιαυτοῦ τάξις¹. On connaît, de ce savant, une épigramme à Sparte, écrite en italien et traduite en grec².

A cause de l'attitude qu'il a gardée vis-à-vis des problèmes ecclésiastiques, à Florence et après Florence, Démétrius Paléologue fut un personnage bien vu dans certains milieux byzantins. Sa vie, antérieurement à son élévation au despotat de Morée, fut pleine de révoltes et d'intrigues : gouverneur de Mésembrie (1441-1442), il se révolta contre Jean VIII et assiégea Constantinople (avril-juin 1442)³. Il fut ensuite le bénéficiaire d'un apanage à Lemnos⁴. De cette époque date un Προσφωνηματικὸς d'un certain Joseph dont le nom a été signalé plus haut⁵.

Les représentants les plus illustres du parti anti-unioniste sont en contact avec Démétrius. Jean Eugénikos parle de lui et de sa femme dans une Δοξολογία εἰς τὸν Θεὸν ὑπὲρ τῆς ἐκκλησιαστικῆς διορθώσεως. Il le traite d'ἐπανορθωτῆς τοῦ ἀδελφικοῦ πτώματος (allusion au Concile de Florence)⁶. Georges Scholarios lui adresse, en 1450, une longue lettre ἐκ προτροπῆς τῆς ἱερᾶς συνάξεως καὶ τῶν τοῦ πατρῖου καὶ ἀληθοῦς δόγματος ἀντιποιοιμένων, qui est une source remarquable pour l'histoire des dernières années de l'Empire byzantin⁷. Enfin, Georges Pléthon lui envoie un Προσφωνημάτων à l'occasion de sa réconciliation avec son frère Thomas (1451)⁸. Dans une vieillesse extrême, le philosophe a su, pour une dernière fois, trouver une forme concise et un ton sincère et noble.

De tous les membres de la famille de Démétrius Paléologue, sa fille Hélène inspire les savants de l'époque. Née en 1442, elle dut épouser, en 1460, Mahomet II le Conquérant. A sa mort, survenue en 1470, Georges Scholarios composa une Μονωδία ἐπὶ τῇ αὐθεντοπούλᾳ κυρᾷ Ἑλένῃ τῇ Παλαιολογίνῃ, θυγατρὶ τοῦ δεσπότη κυρ Δημητρίου⁹. Lorsque celle-ci avait

1. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 96-98.

2. *Ibid.*, pp. 99-101.

3. J. Voyatzidis, Νέα πηγὴ Βυζαντινῆς Ἱστορίας, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome XVIII (1924), pp. 70 et suiv. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, p. 499.

4. J. Voyatzidis, *ibid.*, pp. 87 et suiv. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, pp. 87 et suiv.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 211-220.

6. *Ibid.*, tome I, pp. 184-187. S. Pétridès, *Les oeuvres de Jean Eugénikos*, Echos d'Orient, tome XIII (1910), p. 113, avait soutenu que le despote visé dans ce texte était Constantin. Il ne peut y être question que de Démétrius : Sp. Lambros, *ibid.*, p. μδ'.

7. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome II, pp. 52-76. *Oeuvres Complètes*, tome III, pp. 117-136.

8. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome IV, pp. 207-210.

9. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome I, pp. 270-277.

dix ans, Jean Dokeianos lui avait adressé un Προφωνημάτιον dont Martin Crusius nous a conservé quelques passages ¹.

D'autres femmes de la dynastie figurent dans les oeuvres des savants du Péloponnèse. Georges Pléthon déplore la mort de l'impératrice Hélène-Hypomoné, femme de Manuel II, survenue en mars 1450². A la mort de l'impératrice-mère se rapportent aussi deux lettres de condoléances de Jean Eugénikos intitulées τῷ δεσπότη παραμυθητικὸν et τῇ βασιλίσση παραμυθητικόν³. Les destinataires en sont l'un des despotes de Morée, Démétrius ou Thomas, et une des despines, Théodora ou Catherine. Georges Scholarios et Jean Argyropoulos présentent leurs devoirs à Constantin XI⁴. Charitone Hermonyme écrit un discours funèbre pour Catherine Zaccaria, femme du despote Thomas, décédée à Corfou en 1462⁵. Enfin, Jean Eugénikos est porté comme auteur d'une épitaphe à Thomaïs. On n'en a conservé que le titre, ainsi que le premier mot, le nom de cette princesse qui est inconnue par ailleurs⁶. On ne saurait même pas dire s'il s'agit d'un nom ou d'un patronyme; dans ce cas, l'épitaphe se rapporterait à une fille de Thomas⁷.

Les récits historiques sont nombreux et intéressants, en ces derniers siècles de la vie byzantine. Leurs auteurs abandonnent souvent l'exposé serein qui sied à l'historien pour prendre un ton pathétique. Le spectacle d'un Empire qui s'écroule, d'une nation qui s'achemine vers l'asservissement, d'une Europe et d'une civilisation qui se trouvent menacées, ne pouvait laisser impassibles ces narrateurs, doctes personnages ou simples chroniqueurs. Aussi leur récit prend-il parfois la forme d'une lamentation. Plus d'une page de cette littérature appartient plutôt au genre du mémoire qu'à celui de l'histoire.

Dans ces récits historiques, les affaires du Péloponnèse tiennent une place à part. Au milieu des malheurs, ce pays donne des signes d'une

1. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome I, pp. 251-252.

2. *Ibid.*, tome III, pp. 266-280. Cf. N. A. Bees, Ἀντιβολαὶ βυζαντινῶν κειμένων, Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome XIV (1938), pp. 335 et suiv.

3. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome I, pp. 56-66.

4. *Ibid.*, tome II, pp. 40-51. *Oeuvres Complètes*, tome I, pp. 262 et suiv. Sp. Lambros, Ἀργυροπούλεια, pp. 48-67.

5. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, tome IV, pp. 267-273.

6. *Ibid.*, tome I, p. 136.

7. *Ibid.*, p. 136. Un Ἐπιτάφιον τῇ αὐθεντοπούλῃ de Jean Eugénikos (*ibid.*, pp. 215-218) a beaucoup intrigué les chercheurs. On peut dire aujourd'hui que ce jeune prince n'a rien à faire avec le Péloponnèse : A. A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, (Cambridge Mass., 1936), pp. 195 et suiv.

renaissance; puis, après 1453, resté libre, il attire l'attention des savants; sa chute sera la dernière phase du drame. Aussi Chalcocondyle, Ducas, Critobule d'Imbros, Phrantzès lui consacrent-ils de longs chapitres. Il y a cependant deux historiens dont les noms sont plus étroitement liés au Despotat de Morée : Chalcocondyle et Phrantzès.

Laonic Chalcocondyle, le savant historien qui, tout en racontant l'avènement de l'Empire turc, gardait la vision lointaine d'un nouveau règne des empereurs grecs, s'étend longuement sur les vicissitudes du Péloponnèse. Athénien d'origine, il eut l'occasion de suivre de près l'évolution des événements. Son père, Χαλκοκονδύλης Ἀθηναῖος, avait été chargé par Constantin Paléologue d'une mission auprès du sultan (1446)¹. Lui-même avait résidé à Mistra. Cyriaque d'Ancône atteste qu'il y a rencontré, en 1447, Nicolas Chalcocondyle, notre historien, «iuvenem ingenium»².

Si Chalcocondyle se fait le spectateur de l'établissement turc en Europe, Georges Phrantzès ou Sphrantzès³ ne veut être que le narrateur de la chute de l'Empire grec. Son récit, volontiers intime, emprunte souvent le caractère d'un journal. La carrière de Phrantzès est déjà connue à notre lecteur⁴. Mêlé directement dans les affaires politiques d'un demi-siècle, placé à des postes de confiance, chargé de missions délicates, il a une connaissance parfaite des hommes et des événements. Son témoignage, exprimé en termes simples et sincères, acquiert un intérêt exceptionnel et une vivacité touchante.

Deux ouvrages historiques nous sont parvenus sous le nom de Phrantzès : un *chronicon maius*, le plus connu et souvent édité, et un *chronicon minus*, longtemps négligé et rarement cité. Depuis 1894, le savant grec Gabriel Destounis avait exprimé des doutes sur l'authenticité du *Chronicon maius*. Ce fut un autre savant grec, le professeur Jean Papadopoulos, qui posa le problème sur de nouvelles bases ; ce fut encore lui qui dépista l'interpolateur : le métropolite de Monemvasie Macaire Mélissène (†1585) dont le nom a été déjà mentionné à propos de la falsification des chryso-

1. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, tome I, p. 231. On trouvera, *ibid.*, pp. 230-236, une notice détaillée sur l'homme et sur l'oeuvre avec indications bibliographiques.

2. D.A. Zakythinis, *Le Despotat grec de Morée*, p. 236.

3. Le nom de l'historien serait Sphrantzès et non Phrantzès : V. Laurent, Σφραντζῆς et non Φραντζῆς, Byz. Zeitschrift, tome XLIV (1951), pp. 373-378. Du même, *Sphrantzès et non Phrantzès*, Revue des études byzantines, tome IX (1951, paru en 1952), pp. 170-171.

4. *Supra*, pp. 101-102.

bulles d'Andronic II¹. Les problèmes philologiques et historiques que posent les deux versions de Phrantzès ne sont pas complètement élucidés. D'après les recherches récentes du R. P. R. Loenertz, le *Chronicon maius* « est la réunion en un seul corps de plusieurs éléments : une *Histoire byzantine depuis l'avènement des Paléologues jusqu'à l'an 1400* et une *Histoire des Turcs ottomans depuis les origines jusqu'à la mort de Mahomet II* ont été soudées, par un *Raccord* plus ou moins bien agencé, au *Chronicon minus* de Phrantzès, auquel on a ajouté un *colophon*. L'auteur du *Raccord*, identique au personnage qui a conçu le plan du *Chronicon maius*, n'est pas Phrantzès. Le compilateur de l'*Histoire byzantine* a puisé dans Chalcocondyle et dans la Chronique de Dorothée de Monembasie, ouvrage du XVI^e siècle. L'auteur de l'*Histoire turque*, identique au compilateur de l'*Histoire byzantine*, est Macaire Mélissène, métropolite de Monembasie. C'est donc ce dernier qui a conçu et exécuté le dessein du *Chronicon maius* considéré comme ensemble, et tout ce que le *Chronicon maius* contient de plus que le *Minus* est, de ce chef, fortement suspect. Mais il reste à faire la preuve que Macaire n'a pas employé une édition amplifiée et enrichie du *Chronicon minus*. Nous ne désespérons pas d'y réussir un jour². De nouvelles observations, réunies par J. Bompaire, se sont ajoutées à celles, déjà nombreuses, qui plaident en faveur du plagiat de Macaire Mélissène³. Mais, ainsi que le remarque le R.P. Loenertz, la question reste encore ouverte.

Un autre texte historique, la Chronique connue sous le titre impropre *Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας*, soulève de graves problèmes et de vifs

1. J. Papadopoulos, éditeur de la chronique de Phrantzès dans la *Bibliotheca Teubneriana* (tome I, Leipzig, 1935), exposa et précisa ses thèses dans une série d'études dont on trouve une énumération *apud* Gy. Moravcsik, *op. cit.*, p. 154. Outre la préface à son édition, nous signalerons ici la communication de J. Papadopoulos au quatrième Congrès des études byzantines : *Phrantzès est-il réellement l'auteur de la grande chronique qui porte son nom?*, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, tome IX (1935), pp. 177-189. Sur la personnalité et l'activité de Macaire Mélissène en particulier, cf. Fr. Dölger, *Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des 16. Jahrhunderts: Metropolit Makarios von Monembasia*, Otto Glau-ning zum 60. Geburtstag, (Leipzig, 1936), pp. 25-35 ; traduction grecque par U. Lam-psidès, Athènes, 1938. St. Binon, *L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie. Macaire ou Phrantzès?*, Echos d'Orient, tome XXXVII (1938), pp. 274 et suiv.

2. R. Loenertz, *Autour du Chronicon maius attribué à Georges Phrantzès*, Miscel-lanea Giovanni Mercati, tome III (Vatican, 1946), p. 311. L'étude occupe les pages 273-311.

3. J. Bompaire, *A propos d'un passage de Phrantzès. Note de géographie antique et médiévale*, Bulletin de Correspondance Hellénique, tome LXXIV (1950), pp. 82-97.

débats. Elle est conservée en quatre versions : la première, publiée d'après un manuscrit d'Ivion, traite les invasions des Avars et l'installation des Avaro-Slaves dans le Péloponnèse, leur défaite et leur évangélisation sous Nicéphore I^{er}⁴ ; la seconde et la troisième, publiées d'après des manuscrits de Turin et de Kutlumuş, contiennent, outre une partie correspondant à la première, une deuxième partie où l'auteur fournit des renseignements sur l'Eglise de Lacédémone depuis 1081/1082 et particulièrement depuis 1262 jusqu'à l'année 1340⁵ ; cette dernière partie est seule comprise dans la quatrième version qui a été publiée en 1912 d'après un manuscrit du *Collegio greco* de Rome⁶.

Les versions de Turin, de Kutlumuş et de Rome (cette dernière pour la deuxième partie) se trouvent en étroite dépendance. Au contraire, le manuscrit d'Ivion a conservé apparemment un texte plus savant et plus ancien, datant probablement du X^e ou du XI^e siècle, postérieur toutefois au règne de Nicéphore Phocas (963-969)⁴. Cette version a peut-être servi de source pour la rédaction des chapitres respectifs des autres. De toute façon, les versions de la Chronique, ainsi que d'autres textes qui se rapportent aux invasions slaves du Péloponnèse, se ramènent à une source commune. Une discussion sur la nature de cette source et sur la valeur historique de la Chronique pour les siècles obscurs ne saurait trouver place dans ce chapitre⁵. On se bornera à noter que, pour la partie qui va de 1262 à 1340 (la seule qui nous intéresse ici), le compila-

1. Version publiée pour la première fois par Sp. Lambros, *Ἱστορικὰ Μελετήματα*, (Athènes, 1884), pp. 97 et suiv.

2. La version de Turin a été publiée en 1749 par Pasini et ses collaborateurs d'après un manuscrit détruit lors de l'incendie de 1904. Le texte de Kutlumuş a été publié par Lambros en 1884. Les trois versions furent reprises et publiées par N.A. Bees, *Τὸ «περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας» Χρονικόν*, Βυζαντίς, tome I (1909), pp. 61 et suiv.

3. La version romaine fut publiée par Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IX (1912), pp. 245 et suiv.

4. S. Kouguéas, *Ἐπὶ τοῦ καλουμένου χρονικοῦ «Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας»*, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, *ibid.*, pp. 477 et suiv.

5. D.A. Zakythinis, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, (Athènes, 1945), pp. 37 et suiv. Sp. Pagoulatos, *Οἱ Τσάκωνες καὶ τὸ περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν*, (Athènes, 1947). St. Kyriakidès, *Βυζαντινὰ Μελέται VI. Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*, (Thessaloni-que, 1947), pp. 33 et suiv. Sp. Pagoulatos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ*, (Athènes, 1948). P. Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the Question of slavonic settlements in Greece*, *Dumbarton Oaks Papers*, V (1950), pp. 141 et suiv. K. Setton, *The Bulgars in the Balkans and the occupation of Corinth in the Seventh Century*, *Speculum*, vol. XXV (1950), pp. 515 et suiv. E. Chrysanthopoulos, *Περὶ τοῦ «Χρονικοῦ τῆς Μονεμβασίας»*, *Ἑπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, tome XXI (1951), pp. 238 et suiv.

teur a utilisé des textes diplomatiques, ainsi que les monuments épigraphiques de Mistra¹.

A côté des oeuvres historiques proprement dites, nous devons mentionner les chroniques brèves, notes qu'une main pour la plupart anonyme a tracées sur les feuilles d'un manuscrit. Leur valeur en tant que source historique est souvent très grande. Elles sont parfois saisissantes dans leur abrupte concision².

Nous terminerons ce paragraphe en signalant un texte curieux auquel nous avons souvent renvoyé. Il est connu sous le titre *Διάλογος νεκρικός*. 'Επιδημία Μάζαρι ἐν Ἀδου ἢ πεῦσις νεκρῶν περὶ τινῶν τῶν ἐς τὰ βασιλεία συναναστρεφόμενων³. En réalité, l'ouvrage comprend des parties distinctes dont la rédaction peut être placée entre janvier 1414 et octobre 1416.

La *Descente aux Enfers* proprement dite est une satire à l'imitation de la *Νεκρομαντεία* de Lucien. L'auteur, atteint de la maladie épidémique qui sévit à Constantinople en 1414, est transporté à l'Hadès où il rencontre, entre autres, Manuel Holobolos, médecin, rhéteur et secrétaire de Manuel Paléologue⁴. Rapportant les entretiens qu'il a eus aux enfers, Mazaris déclanche une attaque venimeuse et triviale contre divers personnages de la cour, à peine dissimulés.

La seconde partie a pour titre 'Ονειρος μετὰ τὴν ἀναβίωσιν ἢ Διάλεξις πρὸς τὸν Ὀλόβολον ἐκ Πελοποννήσου ἐς Ἀδου ἐκ Ταινάρου πεμφθεῖσα. Elle est complétée par une lettre que Mazaris aurait adressée à Holobolos le 21 septembre 1416. Revenu à la vie, l'auteur, suivant le conseil de ce dernier, s'empresse de se rendre au Péloponnèse où il réside depuis quatorze mois. Au lieu des honneurs et des richesses que son conseiller lui avait prédits, il n'y a trouvé que misère, iniquité et fourberie. Usant du même procédé, Mazaris attaque des personnages en vue de la cour de Mistra. Suivent deux lettres échangées entre Manuel Holobolos et Nicéphore Malakès.

Nous ne savons rien de l'auteur. On a essayé de l'identifier avec Maxime Mazaris, moine, copiste et auteur de canons ecclésiastiques⁵.

1. N.A. Bees, *op. cit.*, pp. 85 et suiv.

2. Sp. Lambros, *Βραχέα Χρονικά*, (Athènes, 1932).

3. Editions : J.F. Boissonade, *Anecdota graeca*, tome III (Paris, 1831), pp. 122-186. A. Ellissen, *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, IV (Leipzig, 1860), pp. 187-364, avec traduction allemande et notes.

4. M. Treu, *Mazaris und Holobolos*, Byz. Zeitschrift, tome I (1892), pp. 86-97.

5. Sp. Lambros, *Mazaris und seine Werke*, *ibid.*, tome V (1696), pp. 63-73. En traduction grecque : Μικταί Σελίδες, (Athènes, 1905), pp. 434-447.

Cette identification, repoussée par Krumbacher, paraît aujourd'hui plus probable¹. Quoi qu'il en soit, la *Descente aux Enfers*, texte grossier et haineux, est plus qu'une satire : un rapport et une dénonciation. En effet, sinon tout l'ouvrage, sa deuxième partie était adressée à Manuel II qui devait en prendre connaissance après son départ du Péloponnèse². Utilisé avec précaution, ce pamphlet devient une source importante pour l'histoire et pour les mœurs de l'époque³.

IV. Les problèmes du Présent.

Nous nous sommes défendu de comprendre parmi les écrits de circonstance les mémoires de Georges Pléthon sur les affaires du Péloponnèse, ainsi qu'une longue épître du Cardinal Bessarion à Constantin Paléologue. Ceux-là comme celle-ci étaient des textes trop importants pour qu'on pût se contenter d'une simple mention. Ils nous transportent aux grands problèmes du XV^e siècle : problèmes de politique étrangère et d'organisation intérieure, problèmes économiques et financiers, problèmes d'organisation militaire et même d'enseignement. On nous permettra de citer ci-dessous les pages que nous avons consacrées sur les opinions de ces deux écrivains dans notre livre *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, (Athènes, 1948), pp. 131 et suiv.

«Georges Gémiste Pléthon, esprit par excellence spéculatif, versé dans les questions métaphysiques, ne néglige point les affaires du siècle. Comme Platon, dont il se recommande, il réserve dans son système philosophique une large part à l'organisation de la société humaine. Il ne se montre pas non plus insensible aux problèmes qui agitaient profondément sa génération. Malheureusement toute, ou presque toute la partie du *Traité des lois* qui était consacrée à la réforme sociale, ne nous est pas parvenue. Et la perte serait plus regrettable encore si d'autres écrits n'avaient conservé l'essentiel de sa pensée.

Pléthon se montre hostile à l'union des Eglises. Tout au moins, il ne partage pas la politique hypocrite de ses contemporains qui, quoique convaincus de la pureté du dogme orthodoxe, semblent s'accommoder de celui des Latins pour des fins utilitaires⁴. Sa haute conscience d'homme pensant n'aurait pas toléré pareil compromis. Aussi

1. H. Grégoire, *L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo*, Byzantion, tome VI (1931), p. 249.

2. M. Treu, *op. cit.*, p. 87.

3. Sur l'ouvrage en général : H. Tozer, *Byzantine satire*, Journal of Hell. Studies, tome II (1881), pp. 233-270. Quelques éclaircissements : R. Loenertz, *Correspondance de Manuel Calécas*, p. 85, note 6.

4. Pléthon, Πρὸς τὸ ὑπὲρ τοῦ λατινικοῦ δόγματος βιβλίον, Migne, *Patr. graeca*, tome CLX, col. 979-980.

n'hésite-t-il pas à justifier tous ceux qui, après avoir approuvé les conclusions du Concile de Florence, déclaraient publiquement qu'ils n'en étaient point liés¹.

Il ne faut toutefois pas se méprendre. La réaction de Pléthon n'a rien de commun avec l'opposition stérile de la plupart des représentants du parti prononcé contre l'union. Elle n'a pas son origine dans un fanatisme négateur ; bien au contraire, elle procède d'une source infiniment plus profonde. S'il suit les efforts tentés par ses contemporains pour s'assurer l'aide de l'Occident avec un scepticisme parfois dédaigneux, c'est parce qu'il croit que le salut ne peut venir que d'un bouleversement interne. «Autant que nous serons comme nous sommes maintenant, dit-il, nous n'avons aucun espoir de salut, même si nous nous mettons d'accord avec les Latins ou avec n'importe lesquels parmi les hommes»². C'est des puissances créatrices de la nation que le philosophe de Mistra attend la réaction et la renaissance.

Ainsi Pléthon se fait l'apôtre d'une conception nouvelle qui l'éloigne autant des empressements enthousiastes des latinophiles que de la résignation stérile des orthodoxes. La gravité de la situation ne lui échappe certes pas. Il suit avec anxiété l'avance des Ottomans qui ne se lassent pas de harceler les populations grecques ; il ne perd pas des yeux que l'Empire ne représente plus que deux villes en Thrace et le Péloponnèse, celui-ci non point dans son intégrité³. La prospérité de l'ennemi ne repose, selon lui, qui sur la confiance qu'il a en la providence de la divinité⁴. Cependant son optimisme ne l'abandonne pas. Il sait et il proclame que toute tentative de redressement ne peut être fondée que sur la conviction profonde que, même dans la situation la plus critique, les Etats et les nations, comme les particuliers, ne doivent jamais quitter l'espoir d'un dénouement heureux⁵. Pour qui connaît l'état d'esprit qui régnait à Byzance à ce moment, cette constatation n'est pas un axiome gratuit⁶.

Dans ce monde byzantin qui achève de se désagréger, Gémiste Pléthon entend rompre avec la vieille tradition de Byzance. Le cadre régional dans lequel il s'est réfugié lui est propice. De tous les éléments synthétiques de la civilisation qui s'écroule, il ne reste qu'une force vitale sur laquelle on puisse fonder l'effort d'un redressement : la puissance créatrice de l'Hellénisme. Pléthon s'en empare et en fait le symbole de sa réforme. Il ne veut plus être un Romain. Il le déclare à Manuel II : «Nous sommes, nous sur qui vous réglez, de race grecque, ainsi que la langue et l'éducation paternelle en témoignent»⁷. Par la bouche du philosophe de Mistra, la conscience nationale annonce la fin de l'idée romaine. En ce sens, Pléthon mérite d'être considéré comme le dernier des Byzantins et le premier des Néo-hellènes.

Son hellénisme est d'une trempe un peu spéciale. Autour des conceptions platonicienne et néo-platonicienne qui forment le noyau de la pensée de Pléthon, des éléments très disparates sont venus se joindre. La construction schématique de son

1. *Ibid.*, col. 979.

2. *Ibid.*, col. 980: «Μέχρι δ' ἂν οὕτως ἔχωμεν, ὥς ἔχομεν, οὐτ' εἰ Λατίνοις ὁμολογήσομεν οὐτ' εἰ οἰστισιν οὖν ἀνθρώπων, σωθῆναι μὲν ἔστιν».

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 114.

4. *Ibid.*, p. 129.

5. Migne, *ibid.*, col. 980.

6. Sp. Lambros, *ibid.*, p. 115.

7. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, p. 247 : «ἐσμὲν γὰρ οὖν ὧν ἡγεῖσθῆτε καὶ βασιλεύετε Ἕλληνες τὸ γένος, ὥς ἡ τε φωνὴ καὶ ἡ πατριὸς παιδεία μαρτυρεῖ».

système rappelle, à bien des égards, la rigueur de la scolastique occidentale et, malgré l'absence de toute disposition mystique, il n'est pas du tout certain que, dans sa Théogonie compliquée, des divinités orientales ne se soient pas glissées et installées dans ce panthéon néo-platonicien qui prétend pourtant être d'une pureté hellénique au-dessus de tout soupçon. Retenons cependant le besoin noble d'une humanité poursuivant, «dans la vie privée et dans la vie publique, le sort le meilleur, le plus beau, et aussi le plus heureux possibles»¹. Soulignons également ce culte de la Raison que nous retrouvons au fond de sa pensée et qui, plus que tout autre élément, le rapproche de l'esprit hellénique.

Il est par conséquent très naturel de rencontrer ces idées maîtresses dans cette partie de l'œuvre de Pléthon qui se rapporte à l'organisation de l'Etat et à la construction de la société. Le chapitre doctrinaire du *Traité des Lois* ayant été perdu, il ne nous reste que des écrits d'actualité : un mémoire à Manuel II Paléologue, adressé entre les années 1416 et 1418², un autre au despote de Morée Théodore II, rédigé très probablement vers 1423³, enfin une lettre à l'empereur Manuel⁴. Tous ces documents, exprimant des opinions à peu près identiques et se complétant l'un l'autre, nous permettent de reconstruire la théorie politique de Pléthon.

De même que Platon, le philosophe de Mistra subordonne toutes les manifestations de la vie humaine à l'Etat, un organisme tout-puissant qui intervient partout et se fait le régulateur absolu de la société. La prospérité des villes et des nations dépend des institutions politiques⁵. Parmi les différentes formes de gouvernement, il opte pour la monarchie à cette condition que le monarque soit assisté de conseillers choisis et intègres⁶.

Le point de départ de toutes les propositions de Pléthon est la défense du pays. C'était un problème d'une actualité exceptionnelle. Manuel II venait de construire la muraille de Corinthe⁷ et il s'agissait de pourvoir à son entretien et à sa garde. Un impôt spécial, le *φλωριαντικόν*, a été inventé pour suffire aux dépenses extraordinaires. Pléthon s'oppose à l'imposition de nouvelles charges qui ne feraient que ruiner l'économie du pays sans aucunement contribuer à sa défense. Car l'habitude de confier le sort de la nation à des troupes mercenaires s'est avérée néfaste⁸. Seule la création d'une armée nationale pourrait fournir une solution avantageuse. Mais, pour avoir des forces militaires exclusivement consacrées à l'effort de la garde du pays, il faut d'abord leur assurer les moyens de subsistance ; car le bon soldat doit être dispensé des soucis de la vie journalière et exempté de toute charge envers l'Etat⁹. Pour arriver

1. C. Alexandre, *op. cit.*, pp. 16-17.

2. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, pp. 246-265.

3. *Ibid.*, tome IV, pp. 113-135. Sur la date de ces deux mémoires, voir D. A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, pp. 175-176. J. Mamalakis, *Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων*, pp. 75 et suiv., et 'Ο Γ. Γεμιστός ἐν Πελοποννήσῳ, (Thessalonique, 1939), pp. 16 et suiv., n'accepte pas mes conclusions en ce qui concerne la date de ce deuxième mémoire qu'il croit antérieur à celui qui a été adressé à Manuel II.

4. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, pp. 309-312.

5. Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 116 et suiv.

6. *Ibid.*, pp. 118-119.

7. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, pp. 168 et suiv.

8. Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, p. 121.

9. *Ibid.*, pp. 121-122. Cf. tome III, pp. 253-254.

à ce résultat et, partant de ces points précis d'une politique militaire, Pléthon propose une série de réformes fondamentales de la société.

Le système proposé, pour osé qu'il soit—il s'en rend lui-même compte¹—, ne repose pas moins sur une connaissance parfaite des particularités politiques et économiques de la péninsule. La structure économique du Péloponèse est entièrement basée sur les richesses du sol et en second lieu sur l'élevage. Ce sont là les seules ressources des particuliers et du trésor public². Comme toute société humaine, la population de la Morée, subissant les conditions spéciales du pays, est composée de trois classes distinctes : on remarque tout d'abord la classe nombreuse et productive des travailleurs (τὸ αὐτουργικόν), ceux qui tirent leur subsistance de la culture de la terre et de l'élevage ; vient ensuite une seconde catégorie qui est désignée sous le nom de διακονικόν et qui comprend les artisans (τὸ δημιουργικόν), les trafiquants (τὸ ἐμπορικόν), qui se chargent des échanges économiques avec les autres pays, et les marchands (τὸ καπηλικόν), ceux qui s'occupent du commerce de détail. Il faut y ajouter les ouvriers proprement dits qui louent leur force corporelle. La troisième classe embrasse les archontes, les chefs (τὸ ἀρχικόν), qui, appartenant à une hiérarchie à la tête de laquelle se trouve l'empereur, assurent le fonctionnement harmonieux de la machine gouvernementale et administrative³.

Bien qu'il envisage son sujet d'un point de vue tout différent, Pléthon aboutit aux restrictions vexatoires du Bas-Empire où la servitude du travail et de la fonction était la loi fondamentale de l'organisation sociale : «perpetuo sint obnoxii functioni», disait la législation (*Cod. Theod.*, XIII, 5, 14, 19). Il dresse en effet entre les classes sociales qu'il distingue d'une façon par trop schématique, des barrières infranchissables. Chacun sera attaché à ses oeuvres et ne pourra s'occuper que d'elles. Défense sera faite aux archontes et aux soldats de se mêler d'autres devoirs et d'autres travaux que de ceux qui visent à la conservation et à la défense de la communauté.

Ce seront les classes productives qui assumeront toutes les charges du fonctionnement de l'Etat. Une des réformes les plus urgentes à introduire est celle qui consisterait à accorder une exemption totale à tous ceux qui fournissent le service militaire⁴. Pour cette armée nationale, inspirée d'un sentiment de loyauté et d'un moral élevé⁵, tous les sacrifices seront consentis. Libre de tout souci matériel, elle sera à la charge des contribuables qui, par un système quelque peu compliqué, pourvoiront à son entretien⁶.

L'organisation fiscale est un des facteurs les plus importants de la prospérité des nations. Ici encore on distingue trois catégories de charges publiques : les corvées (ἀγγαρῆαι), la contribution d'une somme fixe en nature ou en argent (τακτὸς ὄρος χρημάτων εἴτε κέρματος) et la remise à l'Etat d'une partie déterminée de la production annuelle (ρητὴ τις τῶν γιγνομένων μοῖρα). La première de ces trois formes d'imposition, outre qu'elle est vexatoire, est contraire à la dignité humaine et convient plutôt aux esclaves ; la seconde a un caractère irrégulier et n'est pas proportionnée

1. *Ibid.*, tome III, p. 260.

2. *Ibid.*, p. 251.

3. *Ibid.*, tome IV, pp. 119-120.

4. *Ibid.*, tome III, pp. 253-254.

5. *Ibid.*, tome IV, p. 131.

6. *Ibid.*, tome III, pp. 255-256.

à la résistance économique du contribuable ; en plus, les modes de perception des impôts, exigés à maintes reprises dans le courant de l'année et par différents organes du fisc, ajoutent à leur caractère vexatoire. Au contraire, la remise d'une part déterminée des produits annuels est une contribution infiniment moins lourde, proportionnée à la résistance économique du contribuable, et, comme elle sera exigée au moment où la nature comble le cultivateur de ses bienfaits, elle n'en semblera que plus légère¹.

Ainsi Pléthon arrive à proposer l'unification de l'impôt. Le plan présente, bien entendu, beaucoup de lacunes et d'obscurités, mais comme on l'a déjà remarqué, ces réformes sont d'autant plus intéressantes qu'elles constituent le seul essai que les Byzantins aient tenté pour déterminer méthodiquement la nature des revenus de l'Etat et pour élaborer un système fiscal unique².

En ce qui concerne la répartition de l'impôt, Pléthon propose une échelle qui varie d'après la situation du paysan et ses moyens d'exploitation. En principe, les produits de la terre, les semences mises à part, doivent être divisés en trois parties : l'une va au cultivateur qui fournit le travail ; la seconde au possesseur des moyens d'exploitation (τέλη) et la troisième à l'Etat qui se charge de la sécurité commune. Ainsi ceux qui fourniront le travail et en même temps les moyens d'exploitation auront les deux tiers des produits ; ceux qui reçoivent ces moyens, n'auront que le tiers, tandis que les paysans qui utiliseront les moyens communs à tous, jouiront de la moitié de la production³.

On remarquera que, parmi les moyens de production, Pléthon comprend, dans les deux mémoires, en dehors des boeufs et des animaux d'élevage, les vignobles (ἀμπελοι, ἀμπελῶνες). S'il ne parle pas en termes précis de la terre elle-même, c'est parce que, dans son esprit, mûrit petit à petit une conception nouvelle de la propriété rurale. Dans le mémoire à Théodore II il est dit que le cultivateur sera autorisé à cultiver n'importe quelle terre⁴. De cette façon, il semble considérer la question de la propriété comme virtuellement résolue⁵. Au contraire, dans le mémoire adressé à Manuel II, le problème est posé d'une façon beaucoup plus nette, mais la solution n'est formulée qu'avec beaucoup de réserves. «Il serait peut-être, dit-il, conforme à ce qui a été déjà exposé d'avancer en plus cette opinion : à savoir que la terre, comme il arrive dans la nature même, soit commune à tous les habitants». De cette manière personne n'aura à revendiquer une parcelle déterminée du sol, tandis que chacun aura la possibilité de cultiver la terre où il voudra et dans la mesure où il pourra, à condition, bien entendu, que la surface occupée ne reste pas en friche⁶.

1. *Ibid.*, tome IV, pp. 122-123. Cf. tome III, p. 254.

2. A. Andréadès, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας*, (Athènes, 1918), p. 392.

3. Sp. Lambros, *ibid.*, tome IV, pp. 123-124, et tome III, p. 255.

4. *Ibid.*, tome IV, p. 123 : «τοὺς οὖν αὐτουργοὺς τοὺς οἰκείους τοῖς τέλεσιν ἐργαζομένους ἐξουσίας οὐσης σφίσιν ὅπη τε γῆς καὶ ὅπως βούλοιντο ἐργάζεσθαι...».

5. C'est, entre autres, un des éléments qui semblent confirmer mon opinion que le mémoire à Théodore est postérieur. D'une manière générale, on y constate que les problèmes sont posés dans une forme plus concise et avec plus de densité et d'assurance.

6. *Ibid.*, tome III, p. 260 : «Ἴσως δ' ἀκόλουθον ἂν δόξειεν τοῖς ἤδη εἰρημένους καὶ τήνδε

Cette conception de la communauté de la terre a permis à certains savants de rapprocher les idées de notre philosophe des systèmes philosophiques et sociaux modernes. On est allé même jusqu'à parler du «socialisme»¹ et du «communisme»² de Pléthon. Nul doute que les idées platoniciennes exercent sur lui un pouvoir fascinant. Je ne saurais pas non plus écarter tout soupçon d'une influence, directe ou indirecte, de la doctrine de certaines sectes ottomanes. Mais ce serait mal connaître l'histoire de la propriété rurale à Byzance que soutenir que Pléthon, en ces jours pleins d'angoisse, ne songeait qu'à une «Arcadie» heureuse et idyllique où tout cultivateur et tout pâtre pourrait vivre l'utopie d'une jouissance égale des dons du Ciel. Je crois, au contraire, que le philosophe de Mistra a connu la grande tourmente sociale que créait, avec l'affaiblissement du pouvoir central, l'expansion de la grande propriété. Son socialisme, si socialisme y a, est un socialisme d'Etat. En proposant la communauté, il vise moins à l'affranchissement des travailleurs qu'à l'exploitation intensive de la terre pour la prospérité d'un organisme étatique auquel il sacrifie toute initiative individuelle. Il s'empresse d'ailleurs de le souligner lui-même en disant que, par cette réglementation, la terre atteindra le plus haut degré de son rendement et que pas une parcelle du sol ne restera inculte³.

Je viens d'employer un terme qui caractérise peut-être le mieux la théorie politique et sociale de Pléthon. Car le socialisme d'Etat ne se fait pas seulement sentir dans la spécialisation du travail et des fonctions, mais encore dans le protectionnisme économique qu'il préconise. L'intervention dans les échanges économiques constitue un des devoirs de l'Etat. Les importations et les exportations doivent être réglementées d'après les besoins réels du pays. On dressera, comme nous disons aujourd'hui, des barrières douanières pour empêcher l'importation des articles qui ne sont guère de toute première nécessité et pour éviter l'exportation des produits indispensables pour la subsistance de la population. Par contre, on exemptera de toute taxe les marchandises dont on désire favoriser l'exportation ou l'importation⁴. L'établissement d'un système d'échanges de produits ou d'articles manufacturés, d'une sorte de *clearing*, serait tout particulièrement à encourager⁵.

On suivra d'ailleurs une politique d'autarcie économique. Il est absurde, dit Pléthon, de se procurer des tissus et des vêtements confectionnés en Italie avec de la laine qu'on importe des côtes de l'Atlantique, du moment où nous avons sur place

τὴν γνώμην εἰσενεγκεῖν, τὴν γῆν ἅπασαν ὥσπερ ἴσως ἔχει κατὰ φύσιν κοινὴν ἅπασιν τοῖς ἐνοικοῦσιν εἶναι, ἀντιποιεῖσθαι δὲ μηδὲν ἰδίᾳ χωρίου μηδενός, ἐξεῖναι δὲ παντὶ τῷ ἐθέλοντι φυτεῦν τε ὅπη βούλεται καὶ ἐποικοδομεῖν καὶ ἀροῦν γῆς τι τοσοῦτον ὅπόσον βούλεται τε καὶ δύναται, ὥς τούτου τε δὴ καὶ τοσοῦτου καὶ κύριον ἕκαστον ἐσόμενον, ἐπὶ τοσοῦτον τε ἐφ' ὅσον περ ἂν κατέχων μὴ ἀμελοῖται τοῦ ἐργάζεσθαι...».

1. C. Paparrigopoulos, *Ἑλληνιστικὴ τῆς ἸΕ' ἐκατονταετηρίδος*, dans la revue *Πανδώρα*, tome I (1850-1851), pp. 154-155.

2. N. Kazazis, Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων καὶ ὁ κοινωνισμὸς κατὰ τὴν Ἀναγέννησιν, *Ἑθνικὸν Πανεπιστήμιον, Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς*, 1902-1903 (Athènes, 1904), pp. 5-48.

3. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome III, p. 261 : « Καὶ πάντα δ' ἂν οὕτως ἐνεργά τε καὶ ἔγκαρτα καὶ οὐδὲν ἀργόν, ἢ ἀτημέλητον, εἰ παντὶ ἐξείη τῷ ἐθέλοντι ἐπὶ τοῖς ἴσοις πανταχῇ ὅποι βούλοιτο ἐργάζεσθαι, ὥστ' ἂν καὶ τῷ κοινῷ καὶ τῷ ἰδίῳ μᾶλλον τι ταῦτα λυσιτελεῖν ».

4. *Ibid.*, p. 264.

5. *Ibid.*, tome IV, p. 124.

toutes les matières premières pour alimenter une industrie locale. Ce sont le fer et les armes que nous serons obligés d'importer de l'étranger et nous serons à même de nous en procurer, au moyen d'échanges, les quantités désirables¹.

Cette politique d'autarcie et de troc a amené Pléthon à certaines considérations sur la monnaie. «On ne saurait en outre, dit-il, méconnaître l'urgence de remédier à l'état de la monnaie ; car il est vraiment absurde de se servir de ces pièces étrangères qui sont aussi de fausses monnaies et dont ce sont les autres qui récoltent le bénéfice, tandis que nous, nous n'en gardons pour notre part que le ridicule»². Nous savons par ailleurs que la circulation de monnaies étrangères et même de fausses monnaies qui imitaient le plus souvent les types du numéraire de Venise, était d'usage en Morée. Par le traité du 27 mai 1394, le despote Théodore Ier prenait l'engagement envers les autorités vénitiennes de ne pas fabriquer et d'interdire à ses sujets la fabrication de monnaies portant les insignes de la République³. Pour assumer un pareil engagement, le despote «s'était en réalité rendu coupable de cette fraude monétaire»⁴. Quoi qu'il en soit, les abus étaient courants et Pléthon, pour remédier à cet état, propose l'abolition de la monnaie tout au moins pour les échanges d'une certaine importance. L'institution d'un impôt en nature, si elle était mise en vigueur, encouragerait la pratique des méthodes du troc⁵. Dans le mémoire à Théodore, il se montre moins radical et se borne à noter qu'il faut employer une monnaie qui ne soit ni étrangère ni facile à contrefaire⁶. Notons que ces idées sur la monnaie, comme d'ailleurs les conceptions sur le partage de la terre et l'impôt unique, rappellent à bien des égards l'enseignement des physiocrates français.

Les deux mémoires contiennent en outre des observations et des conseils qui complètent la théorie de Pléthon. Sa conception de la Divinité, qui constitue d'essence prédominante des êtres (προὔχουσάν τινα τῶν ὄλων οὐσίων) et qui gouverne, suivant sa loi, le sort des humains⁷, opposée à l'idée dédaigneuse qu'il s'est fait du clergé orthodoxe qui, sous le prétexte d'une vie contemplative (τοῖς δὲ φιλοσοφεῖν μὲν φάσκουσι τοῦτοις) prétend jouir d'une grande part des biens communs⁸ ; la règle d'une vie pure et sobre qu'il entend imposer aux chefs de la société⁹ ; enfin son indignation pour les peines corporelles, mutilations de toutes sortes, qu'on infligeait aux délinquants et qui sont étrangères à la tradition de l'Hellénisme¹⁰, tous ces détails sont de nature à donner la mesure de la noblesse de l'homme, de sa haute personnalité morale et en même temps de la nouveauté de son enseignement.

On a beaucoup discuté sur les sources de la formation spirituelle du philosophe de

1. *Ibid.*, tome III, p. 263, et tome IV, p. 124.

2. *Ibid.*, tome III, p. 262. J'ai cité, avec quelques retouches, la traduction qu'a donnée de ce passage A. Andréadès, *Ἔργα*, tome I, p. 496, note 2.

3. D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, p. 140.

4. G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, (Paris, 1878), p. 322.

5. Sp. Lambros, *ibid.*, tome III, p. 262-263.

6. *Ibid.*, tome IV, p. 124.

7. *Ibid.*, p. 125.

8. *Ibid.*, tome III, p. 257.

9. *Ibid.*, tome IV, pp. 128-129.

10. *Ibid.*, tome III, pp. 261-262.

Mistra. On cite même des passages précis de l'oeuvre platonicienne où il a puisé certaines de ses idées politiques et sociales¹. Je ne saurais sous-estimer le rôle capital qu'a joué Platon dans la formation de cet esprit robuste et curieux. Mais on a tort, me semble-t-il, d'exagérer la portée des sources livresques, tout au moins en ce qui concerne les deux traités politiques. Certes, en bon Byzantin qui n'aime pas à inventer des formes nouvelles d'expression, Pléthon se meut dans les cadres de la *République* et des *Lois*. Cependant son inspiration vient d'un mouvement plus original et plus sincère et ses idées directrices procèdent d'une réalité qui n'a rien de livresque et de factice.

Byzantin et chrétien d'une trempe un peu spéciale, Pléthon s'efforce, avec l'aide de son guide incomparable, de rompre les liens qui l'attachent encore à ce christianisme étroit, à cette Byzance épuisée par le gaspillage généreux de ses forces dans «la bataille pour l'Europe». Sur les contreforts du Taygète, où jadis une race de guerriers et de dominateurs a vécu, il conçoit le rêve d'une renaissance de son pays en détresse par le réveil des forces morales et la mise en valeur du patrimoine spirituel de l'Hellénisme. C'est là son idée maîtresse. D'elle découle tout le programme politique qui vise à la valorisation nationale dans les terrains social et économique et qui prétend entraîner les masses dans un élan créateur. Dans ces quelques pages, d'une densité si peu byzantine, Georges Gémiste Pléthon a tenté l'effort, le seul effort sérieux qu'on ait jamais tenté à Byzance, d'affronter les grands problèmes de la synthèse byzantine, de méditer sur leurs aspects et de présenter un plan d'organisation et une norme de vie².

C'est par piété envers le vieux maître de Mistra que le cardinal Bessarion s'intéresse tout particulièrement aux affaires du Péloponnèse où il avait passé quelques années de sa jeunesse. D'ailleurs l'attention de l'Occident se porte depuis quelque temps déjà vers ce jeune Etat grec de la péninsule qui est directement menacé par les Turcs³.

La longue lettre que le cardinal Bessarion a adressée de Rome, au despote Constantin Paléologue (1444), trahit une influence très marquée de l'enseignement de Pléthon⁴. Dans certains points, l'auteur ne fait que résumer ou développer les thèses contenues dans les deux mémoires ; dans d'autres, il apporte des vues nouvelles et ce sont celles-ci qui méritent d'attirer notre attention.

De même que son maître, le cardinal grec croit dans les forces morales de l'Hellénisme. Ce n'est pas de sa faute si maintenant celui-ci se trouve dans un état de déca-

dence : «Je sais, dit-il, que les Péloponnésiens sont braves et prudents ; mais je sais aussi qu'ils sont dépourvus d'armes et d'une préparation militaire tant à cause de la cruauté des gouverneurs et des lourdes impositions que de la mollesse et de l'inertie (*μαλακία τε καὶ βλακεία*) qui ont dominé la race»¹. Par conséquent notre effort portera à réveiller dans l'âme de cette race, pliée sous les malheurs, les vertus inhérentes et, par une instruction adaptée, lui montrer le chemin vers la prospérité. L'enseignement ne supplée certes pas à la vaillance de l'âme, mais l'exercice et l'entraînement contribuent sans aucun doute à développer les forces latentes². Si Pléthon croit en la puissance de l'Etat, Bessarion se fait l'apôtre de l'instruction comme d'un des principaux facteurs du redressement.

A l'influence des théories de Gémiste sont dues les principales propositions contenues dans la lettre au despote Constantin : le partage de la population en deux classes, celle qui s'occupe de la défense (*τὸ στρατιωτικόν*) et celle qui est consacrée aux oeuvres pacifiques de la culture de la terre (*τὸ γεωργικόν*) ; les considérations sur la place éminente que tiennent dans l'organisation de l'Etat les lois qu'il sera nécessaire de rétablir et d'épurer en éliminant toutes les coutumes «que nous avons introduites par notre stupidité et par notre perversité»³ ; l'aversion pour le luxe et la parure et les idées sur une règle de vie pure et sobre⁴ ; les conseils sur la réglementation des échanges économiques suivant les nécessités réelles du pays et avec une tendance à l'autarcie⁵.

Il y a cependant dans la lettre de Bessarion des points précis où il aborde des problèmes qui n'ont pas été envisagés par Pléthon. Signalons tout d'abord ses conceptions sur la nécessité d'une colonisation du Péloponnèse. Il importe, à bien des égards, que la population soit renforcée par de nouveaux colons parmi lesquels il sera aisé de recruter des soldats. Dans la politique étrangère, on a tout intérêt à pouvoir affirmer qu'on dispose d'une armée nombreuse et Bessarion n'hésite pas à confesser qu'il ne manque pas de présenter aux puissances étrangères des chiffres volontairement exagérés sur les possibilités militaires de la péninsule⁶.

Non moins intéressantes sont ses propositions sur l'enseignement. Il est vraiment très pénible de voir cette nation hellénique, qui a donné au monde les sciences et les arts, condamnée à l'ignorance. Pourtant notre jeunesse n'est dépourvue ni d'intelligence ni de sagacité. Avec peu d'efforts et sans grands sacrifices, on arriverait à rappeler à son pays d'origine la sagesse perdue. On pourrait faire venir des maîtres d'Italie. On pourrait de même envoyer dans ce pays des jeunes gens qui s'instruiraient et qui, revenant, instruiront les autres. «Il ne faut pas par honte, dit-il, renoncer à la poursuite de ce bien, car, si les Latins avaient éprouvé quelque honte à recevoir de la part des Grecs ce qu'ils n'avaient pas, ils n'auraient pas atteint un si haut degré de science. En ce qui nous concerne, nous ne recevrons pas le bien d'autrui, mais notre propre patrimoine et nous l'exigerons de la part de ceux qui nous le doivent»⁷.

1. Cf. H.F. Tozer, *A Byzantine Reformer*, The Journal of Hellenic Studies, tome VII, (1886), pp. 376-377.

2. Sur les idées de Pléthon on trouvera plus d'une appréciation heureuse dans le livre de D. Daniélidis, *Ἡ Νεοελληνικὴ κοινωνία καὶ οἰκονομία*, (Athènes, 1934), pp. 75 et suiv. [Cf. D. Stéphanidès, *Ἡ Κοινωνικὴ Οἰκονομικὴ ἐν τῇ ἱστορικῇ τοῦ ἐξελίξεσθαι*, tome I (Athènes, 1948), pp. 279 et suiv. Nous n'avons pas vu l'étude de B.T. Gorianov sur les plans de Pléthon pour une réforme politique et sociale, étude en russe signalée par Fr. Dölger : Fr. Dölger-A. Schneider, *Byzanz*, (Bern, 1952), p. 201, note 951.]

3. D.A. Zakythinis, *op. cit.*, pp. 224 et suiv.

4. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, pp. 32-45.

1. *Ibid.*, pp. 34-35.

2. *Ibid.*, pp. 35-36.

3. *Ibid.*, pp. 37-38.

4. *Ibid.*, pp. 38-39.

5. *Ibid.*, p. 41.

6. *Ibid.*, p. 34.

7. *Ibid.*, p. 42.

Cet enseignement, loin de se borner à la culture des lettres, devra comprendre toutes les branches techniques qui aideront à développer une industrie locale et à obtenir l'exploitation intensive des richesses du pays : la mécanique (μηχανική), l'industrie sidérurgique (σιδηροποιητική), la fabrication des armes (όπλοποιητική), l'art des constructions navales (ναυπηγική). On pourrait y ajouter l'industrie du verre, les industries textiles pour la soie et la laine ainsi que la teinturerie, mais ces arts, visant au bien-être et au luxe, ne doivent pas entrer pour le moment en ligne de compte¹.

Si Bessarion insiste sur le besoin d'améliorer les moyens techniques, c'est parce qu'il croit à la possibilité d'une exploitation intensive et systématique des richesses naturelles du pays. Nous le voyons très souvent revenir sur ce sujet. Dans sa lettre au minorite Jacques Pincens, il énumérera plus tard, en 1459, toutes les ressources et toutes les possibilités économiques de la Morée². Au cours de ses voyages en Italie le cardinal grec a dû suivre avec une admiration naïve les progrès obtenus sur le terrain technique. Il a sans doute rêvé de voir son pays participer à ce renouveau industriel qu'on remarquait dans le nord de la péninsule italienne. N'avait-il pas entendu parler de gisements de fer dans la région du Taygète ? Ne pourrait-on pas tirer parti des forêts qui couvraient les montagnes de la presqu'île ? Le pays n'était pas privé de ces éléments qui font ailleurs la prospérité des villes. Il fallait savoir les mettre en valeur. Bessarion qui, comme Pléthon, croyait fermement en la politique de l'autarcie, s'empresse de mettre à la disposition d'un prince éclairé l'expérience qu'il a acquise au cours de son séjour en Occident.

V. Conflits d'idées et débats philosophiques.

Il y a, dans la littérature byzantine du Péloponnèse, telle que nous l'avons esquissée plus haut, un régionalisme : un régionalisme cependant qui se limite aux thèmes d'inspiration plutôt qu'au fond de la pensée ou aux modes d'expression. L'esprit de cette littérature reste essentiellement byzantin et constantinopolitain. Les mêmes tendances caractérisent les idées. Loin de présenter un particularisme quelconque, elles rejoignent les grands courants qui dominent la vie intellectuelle de la capitale. Parfois le Péloponnèse assume, dans cet esprit commun, une initiative d'avant-garde.

Parmi les problèmes qui agitent le XIV^e et le XV^e siècles, celui de l'Union des Eglises, ancien déjà mais renouvelé avec une acuité particulière, se trouve au premier plan. Tout en étant un problème politique, un problème du présent, puisque de sa solution dépend la défense de l'Empire, il se présente aussi sous la forme d'un débat spirituel et philosophique. Aussi l'Union des Eglises prend-elle, dans la vie intellectuelle, une importance primordiale, démesurée. Autour de cette question, en appa-

1. *Ibid.*, pp. 43-44.

2. *Ibid.*, pp. 255 et suiv.

rence ecclésiastique, l'élite byzantine se divise en deux camps opposés qui sont plus que des partis : ils représentent deux orientations, deux théories, deux mondes.

Les deux rangs adverses comptent, en Morée, des représentants illustres. Au camp des unionistes, on remarque des personnalités qui ont joué un rôle dans la vie spirituelle de la péninsule : Démétrius Cydonès, « le Démosthène de l'alliance latine »¹, puis deux futurs cardinaux, Bessarion et Isidore ; le premier, élève de Pléthon et toujours sensible à tout ce qui concernait le Péloponnèse ; le second, plus intimement lié au pays puisque, en dehors de son origine probablement péloponnésienne, il y avait passé de longues années comme métropolite de Monemvasie. On y remarque aussi un autre métropolite de Monemvasie, protecteur de Bessarion dans les premières années de sa vie, Dosithée, ancien métropolite de Trébizonde, partisan de l'Union au Concile de Florence².

Dans le camp adverse, on cite des noms également illustres ; un des champions les plus fervents du parti anti-unioniste : Georges Scholarios, le futur patriarche, dont l'intérêt pour la Morée est toujours vif. On y compte aussi Jean Eugénikos qui, après le Concile de Florence, s'est définitivement installé en Laconie, ainsi que Georges Pléthon lui-même.

Un exposé sur l'Union des Eglises ne saurait trouver place dans un chapitre consacré au mouvement intellectuel d'une province. On se bornera en conséquence à mentionner plus bas ceux des écrits dogmatiques et ceux des traités de polémique qui émanent de cette province ou qui, directement ou indirectement, s'y rapportent.

Cette littérature se nourrit surtout des débats du Concile de Florence et des conflits acharnés qui s'ensuivirent. L'attitude que les différents prélats y ont prise déclanche des attaques haineuses. Ainsi, dans une lettre adressée en 1441 au moine Théophane, en Eubée, Marc d'Ephèse s'exprime avec violence contre Dosithée de Monemvasie qu'il appelle *ὁ ἄνους Μονεμβασίας*³.

Dans d'autres écrits, le ton est plus correct et la discussion plus calme.

1. H. Grégoire, *L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo*, Byzantion, tome VI (1931), p. 247. Cf. A. Zakythinos, *Démétrius Cydonès et l'entente balkanique au XIV^e siècle : La Grèce et les Balkans*, (Athènes, 1947), pp. 44 et suiv. Du même, *Crise monétaire et crise économique*, pp. 122 et suiv.

2. Mgr. Chrysanthé, *Ἡ Ἐκκλησία Τραπεζούντος*, pp. 259 et suiv. Cf. *supra*, pp. 278-279.

3. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I, p. 22.

Nous citerons un traité de Bessarion sur la procession du Saint-Esprit ¹. Rédigé entre 1440 et 1448, il mérite d'être mentionné ici, non seulement parce qu'il est dédié à un haut fonctionnaire du Despotat, Alexis Lascaris Philanthropénos, mais aussi parce qu'il a fourni à Georges Pléthon l'occasion d'écrire, vers 1448/1449, sa dissertation *Πρὸς τὸ ὑπὲρ τοῦ λατινικοῦ δόγματος βιβλίον* ². Dans celle-ci, le problème de l'Union des Eglises est examiné du point de vue dogmatique comme du point de vue politique. Les souvenirs des débats de Florence y sont vifs, mais déjà, entre les lignes de cette réponse, percent les idées qui sont amplement exposées dans un livre qu'on a alors tout intérêt à dissimuler attentivement, le célèbre *Traité des Lois* ³.

Cette tendance n'a cependant pas échappé à Georges Scholarios. Aussi, dans la lettre qu'il écrivit à Pléthon, tout en se réjouissant de la position que ce dernier a prise dans la question ecclésiastique, ne manque-t-il pas de s'attaquer au paganisme ⁴. Scholarios annonce à Démétrius Raoul Kavakès la lettre à Pléthon ⁵.

On possède d'autres textes écrits par Scholarios sur l'Union des Eglises et ayant trait au Péloponnèse. Un long rapport envoyé, en 1450, à Démétrius Paléologue est à tous points de vue, un texte précieux ⁶. Il est composé de deux parties : la première se rapporte à la carrière politique du despote entre 1437 et 1450 ; la seconde a pour sujet sa politique ecclésiastique. Dans un moment où l'Empire, immédiatement menacé, se tournait encore vers l'Occident, il importait au rang des anti-unionistes d'inciter Démétrius Paléologue à l'intransigeance ⁷.

La longue lettre que Scholarios adressa à Manuel Raoul Oisès se rapporte à la carrière et la mort de l'aventurier Juvénal, apostat et héré-

1. Bessarion, *Πρὸς Ἀλέξιον Λάσκαριν Φιλανθρωπηνόν, Περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ Ἁγίου Πνεύματος*: L. Mohler, *op. cit.*, tome I, pp. 224 et suiv.

2. Migne, *Patr. graeca*, tome CLX, col. 975-980.

3. J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 208 et suiv.

4. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 118-151. Cf. M. Jugie, *La polémique de Georges Scholarios contre Pléthon*, Byzantion, tome X (1935), pp. 521 et suiv.

5. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome II, pp. 179-180. *Oeuvres Complètes*, *ibid.*, pp. 457-458. M. Jugie, *ibid.*, p. 528.

6. Georges Scholarios, *Ἐκ προτροπῆς τῆς ἱερᾶς συνάξεως καὶ τῶν τοῦ πατρὶος καὶ ἀληθοῦς δόγματος ἀντιποιοιμένων*: Sp. Lambros, *op. cit.*, tome II, pp. 52-76. *Oeuvres Complètes*, tome III, pp. 117-136.

7. J. Voyatzidis, *Νέα πηγή Βυζαντινῆς Ἱστορίας, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome XVIII (1924), pp. 70 et suiv.

siarque ¹. Après avoir troublé la paix ecclésiastique, errant de pays en pays, à Constantinople, à Aenos, en Apulie et en Albanie, celui-ci fut tué en Morée. A l'activité turbulente de Juvénal se rapporte très probablement une lettre de Jean Eugénikos à Isidore ².

Toutes les oeuvres de Jean Eugénikos, ainsi que sa correspondance, nous révèlent le partisan fanatique et le combattant fervent. On ne s'arrêtera ici que sur deux textes : une *Ὑπὲρ τῆς ἐκκλησιαστικῆς διεσθώσεως δοξολογία εἰς τὸν Θεόν*, qui semble avoir été prononcée à Mistra, entre 1448 et 1453, en présence de Démétrius Paléologue et de sa femme ³, et un rapport à ce même despote, daté de l'année 1452 et intitulé *Ὑπὲρ τῆς Ἐκκλησίας Χριστοῦ τῷ δεσπότη Προτρεπτικόν*. Dans ce dernier, Jean Eugénikos, chargé de la gestion de la métropole de Lacédémone, dénonce la politique latinisante des évêques d'Amyclée, de Karyoupolis, de Maïna et d'Hélos et invite le despote à épurer l'Eglise ⁴.

Nous mentionnerons en dernier lieu un petit traité de Georges Amiroutzès sur le Concile de Florence, rédigé entre 1448 et 1453. Il n'est cité ici que pour avoir été adressé *πρὸς ἡγεμόνα Ναυπλίου Δημήτριον*, à savoir au gouverneur de Mouchli, Démétrius Asan, beau-frère de Démétrius Paléologue ⁵.

Un débat plus spécifiquement philosophique allait bientôt diviser les savants grecs. Il avait, lui aussi, son origine au Concile de Florence, mais on pourrait dire que Mistra y eut un rôle d'avant-garde.

Durant son séjour en Italie, toutefois avant le 29 mars 1439, Georges Pléthon, sollicité par des amis, écrivit un opuscule sous le titre *Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται* ⁶. Cette dissertation qui fut très probablement le résumé d'une série de leçons, «marqua, assurément, une époque dans l'histoire de la philosophie, pas autant peut-être par sa valeur intrinsèque que par l'intention qui l'inspire et par la controverse vive et acerbe qui s'alluma autour de ses pages» ⁷.

1. Sp. Lambros, *op. cit.*, pp. 247-265 ; *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 476-489.

2. Sp. Lambros, *op. cit.*, tome I, pp. 195-197.

3. *Ibid.*, pp. 184-187.

4. *Ibid.*, pp. 176-182.

5. L. Mohler, *Eine bisher verlorene Schrift von Georgios Amiroutzes über das Konzil von Florenz*, Oriens Christianus, nouvelle série, IX (1920), pp. 29-35. M. Jugie, *La lettre de Georges Amiroutzès au duc de Nauplie Démétrius sur le Concile de Florence*, Byzantion, tome XIV (1939), pp. 77-93.

6. Migne, *Patr. graeca*, tome CLX, col. 889-932.

7. E. Stéphanou, *Etudes récentes sur Pléthon*, Echos d'Orient, tome XXXI (1932) p. 207.

En écrivant cette étude, Pléthon avait la prétention d'ébranler l'opinion des savants occidentaux qui, se fiant à Averroès, plaçaient Aristote avant Platon. En réalité, il visait la scolastique des Latins qui, depuis déjà un siècle, projetait «son ombre sur la philosophie byzantine et menaçait sa source la plus féconde, à savoir son platonisme»¹. Pour faire ressortir la supériorité de celui-ci, le philosophe de Mistra s'attache à démontrer les faiblesses de la pensée aristotélicienne. Sa critique porte notamment sur la question de la prééminence de l'universel sur le particulier. Il reproche également au Stagirite de ne pas reconnaître une cause à l'être, mais seulement au mouvement, de ne pas voir en Dieu le principe du monde, de taire l'immortalité de l'âme ou de ne donner sur cette doctrine que des opinions insuffisantes, enfin de faire dépendre le bonheur plus du corps que de l'âme².

Pour rédiger ce mémoire, Pléthon utilisa les oeuvres de Platon et d'Aristote qu'il connaissait de première main. En outre, il semble avoir fréquenté Plutarque, Alexandre d'Aphrodisias, Ammonius, Asclépius, Damascius, Simplicius, Jean Philopon, Photius et surtout Proclus. Mais, d'après Taylor, c'est surtout Psellos qui fut son inspirateur³. «Il connut, remarque d'autre part M. Tatakis, le Platon de la tradition de Psellos, à travers le néo-platonisme ; il fut de plus en plus attiré par le mysticisme synchrétique des Alexandrins»⁴.

Quoi qu'il en soit, la publication du mémoire de Pléthon marqua le commencement d'un grand débat qui accompagna Byzance à la mort et qui se prolongea même parmi les Grecs d'Italie. Aux critiques du philosophe, Georges Scholarios riposte par une longue dissertation *Κατὰ τῶν Πλήθωνος ἀποριῶν ἐπ' Ἀριστοτέλει*⁵, rédigée de la fin de 1443 au milieu de l'année 1444⁶. Tandis que Pléthon, libéré de l'influence de la théologie chrétienne, traite son sujet en philosophe, son adversaire reste prisonnier du dogme⁷. Il avouera d'ailleurs plus tard que ni une animo-

1. B. Tatakis, *La Philosophie byzantine*, p. 292.

2. E. Stéphanou, *op. cit.*, pp. 208-211, rendant compte de l'ouvrage de J.-W. Taylor, *Georgius Gemistus Pletho's criticism of Plato and Aristotle*, Menasha, Wis. 1921.

3. E. Stéphanou, *ibid.*, p. 211.

4. B. Tatakis, *op. cit.*, p. 284.

5. Georges Scholarios, *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 1-116.

6. M. Jugie, *op. cit.*, Byzantion, tome X, pp. 519 et suiv. D'après A.D. Diamantopoulos, *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, tome XI (1935), pp. 469-470, le traité daterait de 1448.

7. B. Tatakis, *op. cit.*, pp. 290-291.

sité contre Platon, ni une préférence marquée pour Aristote ne l'ont poussé à assumer cette polémique, mais bien le souci de la foi chrétienne et son opposition à Pléthon dont il prévoyait déjà l'apostasie¹.

Ce dernier ne manqua pas de répondre. Il le fit dans une dissertation acerbe : *Πρὸς τὰς ὑπὲρ Ἀριστοτέλους Γεωργίου τοῦ Σχολαρίου ἀντιλήψεις*². Dans ses pages—exposé de la pensée anti-péripatéticienne³—nous voyons poindre des éléments nouveaux qui nous mènent plus près des *Lois* : la prédilection de plus en plus marquée pour Zoroastre, la théorie sur le «véhicule de l'âme» (*ὄχημα ψυχῆς*), et surtout celle de la métempsychose⁴. Les maux de la patrie ont empêché Scholarios de répondre⁵.

Du vivant de Pléthon, le cardinal Bessarion entre dans la joute. Son intervention est celle d'un élève plutôt que d'un adversaire ; il se borne à demander des éclaircissements. Ses deux lettres (nous ne possédons que la première) provoquent les réponses du maître. Rédigées en 1448/1449, elles apportent quelques précisions aux thèses déjà exposées⁶.

Mais c'est après la mort du philosophe de Mistra que la lutte entre dans sa phase la plus chaude. Un livre haineux déplace le centre du débat en Italie. Dans ses *Comparationes philosophorum Aristotelis et Platonis*, rédigées vers 1455⁷, Georges de Trébizonde attaque Platon et Pléthon⁸. Le plus grand mérite de ce livre, significatif sous certains points de vue, est d'avoir provoqué l'ouvrage de Bessarion *Ἐλεγχοὶ τῶν κατὰ Πλάτωνα βλασφημιῶν*, plus connu sous sa forme latine : *In Calumniatorem Platonis*⁹. Le cardinal grec, abandonnant le rôle de «médiateur»¹⁰, finit par assumer la défense du philosophe athénien. Son livre reste le texte le plus important de cette littérature philosophique du XV^e siècle¹¹. Entre temps, un nouveau schisme se produit dans les rangs des savants grecs : Georges de

1. M. Jugie, *op. cit.*, pp. 518-519.

2. Migne, *Patr. graeca*, tome CLX, col. 971-1020.

3. E. Stéphanou, *op. cit.*, p. 208.

4. J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 198 et suiv.

5. Lettre à Joseph l'exarque : *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 156.

6. Migne, *op. cit.*, col. 975-980. Cf. L. Mohler, *Kardinal Bessarion*, tome I, pp. 348 et suiv.

7. Sur la date : C. Alexandre, *op. cit.*, pp. XL et suiv. L. Mohler, *ibid.*, pp. 352 et 358.

8. L. Mohler, *ibid.*, pp. 352 et suiv.

9. L. Mohler, *Kardinal Bessarion*, tome II : *Bessarionis In Calumniatorem Platonis*, Paderborn, 1927.

10. J. W. Taylor, *Bessarion the mediator*, Transactions of the American Philological Association, vol. LV (1924), pp. 120-127.

11. L. Mohler, *op. cit.*, tome I, pp. 358 et suiv.

Trébizonde, Théodore Gaza, Andronic Callistos, se prononcent pour Aristote; Bessarion, Jean Argyropoulos, Michel Apostolis¹ pour Platon².

Les détails ne nous intéressent ici que dans la mesure où ils se rapportent à la vie intellectuelle du Péloponnèse. Nous noterons cependant que la comparaison des deux systèmes philosophiques de l'Antiquité fut pour la pensée européenne un débat riche en intuitions. Pour la pensée byzantine, loin de représenter un tournant brusque, elle marque l'aboutissement d'un long processus. Plus encore : la querelle platonicienne apparaît comme un des aspects du dualisme qui est pour ainsi dire inhérent à la vie spirituelle de Byzance et que nous avons appelé ailleurs « la tragédie de la pensée byzantine »³; un dualisme qui consiste essentiellement dans la lutte constante entre deux forces adverses, toujours présentes sous diverses formes. Car, qu'il s'agisse des controverses dogmatiques et des crises religieuses des premiers siècles; qu'il s'agisse de la grande tourmente de l'Iconoclisme; qu'il s'agisse de l'insurrection des Pauliciens ou de la politique d'Ignace et de Photius, le même dualisme revient constamment comme un principe fondamental.

Cette lutte entre deux forces adverses se dessine d'une manière plus nette à la fin du X^e et durant tout ce XI^e siècle, si fécond en recherches, avec l'opposition du rationalisme et du mysticisme, de l'hellénisme et de l'orthodoxie, avec Psellos et Syméon le Nouveau Théologien. Le contact direct avec les sources de la philosophie grecque aide la pensée byzantine à réaliser l'étape décisive : des intuitions religieuses et de l'oeuvre de compilation, elle s'achemine dorénavant vers des formes plus sincèrement philosophiques. Psellos fera revivre la tradition platonicienne. Plus tard, au XIV^e siècle, à travers les formes confuses d'un conflit religieux qu'est la Querelle hésychaste, on reconnaîtra l'opposition de deux systèmes philosophiques. De là à Pléthon, il n'y aura qu'un pas à franchir.

1. Voir surtout le traité *Πρὸς τὰς ὑπὲρ Ἀριστοτέλους περὶ οὐσίας κατὰ Πλάθωνος Θεοδώρου τοῦ Γαζῆ ἀντιλήψεις* : J. Enoch Powell, *Michael Apostolios gegen Theodoros Gaza*, Byz. Zeitschrift, tome XXXVIII (1938), pp. 71-86.

2. Sur la question en général : W. Gass, *Gennadius und Pletho, Aristotelismus und Platonismus in der griechischen Kirche*, Breslau, 1844. A. Gaspari, *Zur Chronologie des Streites der Griechen über Plato und Aristoteles im 15. Jahrh.*, Archiv für Geschichte der Philosophie, 1889. P.H. Beck, *Vorschung und Vorherbestimmung in der theologischen Literatur der Byzantiner*, Orientalia Christiana Analecta, 114 (Rome, 1937), pp. 84 et suiv. B. Tatakis, *op. cit.*, pp. 281 et suiv.

3. D.A. Zakythinos, *Βυζάντιον*, (Athènes, 1951), p. 68.

VI. L'énigme de Pléthon l'apostat.

Les débats sur les systèmes de Platon et d'Aristote accusent la recherche d'une nouvelle orientation spirituelle. Les hommes du XV^e siècle avaient conscience de la gravité des controverses. Ils savaient notamment que, en plaidant pour ou contre Platon, ils choisissaient deux chemins différents; l'un d'eux menait à une synthèse nouvelle. Mistra où le mouvement prit naissance, devait donner un essai de synthèse. Elle se présentait sous la forme d'une législation universelle qui portait le titre *Νόμων Συγγραφή*, et c'était une synthèse inattendue et audacieuse¹.

Les écrivains qui s'occupent de la pensée de Georges Pléthon s'arrêtent devant cette oeuvre bizarre. Au moment où elle fut connue, elle suscita la polémique la plus vive; elle laisse perplexes les savants modernes, depuis Allatius jusqu'à nos jours. L'énigme de Pléthon l'apostat persiste toujours. «Malgré tous les efforts qui ont été faits pour lever le voile sur lui, disait dernièrement M. Börje Knös, il reste encore énigmatique pour nous, mais justement par là il retient encore plus notre pensée»².

Le *Traité des Lois* est un ouvrage d'ensemble auquel Pléthon a consacré les dernières décades de sa longue vie³. Condamné par Scholarios,

1. *Πλάθωνος Νόμων Συγγραφῆς Τὰ Σωζόμενα*. *Pléthon Traité des Lois, ou recueil des fragments, en partie inédits, de cette ouvrage*, éd. C. Alexandre, traduction par A. Pellissier, Paris, 1858.

2. Börje Knös, *Gémiste Pléthon et son souvenir*, Lettres d'Humanité, 1950, pp. 183-184.

3. Nous n'avons pas de renseignements sur la date à laquelle le *Traité des Lois* fut écrit. Selon toute vraisemblance, sa composition s'étend à une longue série d'années. Certaines parties, comme le chapitre *Περὶ Εἰμαρμένης*, conservé séparément dans plusieurs manuscrits, et peut-être le paragraphe sur la réforme du calendrier, furent publiées avant la mort de l'auteur : C. Alexandre, *op. cit.*, pp. XC et suiv. E. Stéphanou, *Ἡ Εἰμαρμένη ἐν τῷ φιλοσοφικῷ συστήματι τοῦ Πλάθωνος, Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, (Athènes, 1935), pp. 315 et suiv. Néanmoins des adversaires de Pléthon prétendent avoir eu connaissance du livre depuis longue date. Ainsi, Georges Scholarios écrira après 1460 que, en Morée, puis à Florence (1438/1439), il eut des renseignements sûrs d'après lesquels Pléthon avait rédigé un pareil ouvrage : *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 155-156 : «ἐκείνος τοίνυν, ὁποῖος ἦν, ἐκ πολλοῦ δῆλος ἡμῖν ἐγεγονέι, καὶ ὅτι τοιοῦτο βιβλίον ἐν πλείοσι χρόνοις εἶχε συγγεγραφώς, πολλῶν τε ἐξηγουμένων ὧς πιστεῦσθαι καὶ ἡμῶν πολλὰς καὶ φανεραῖς ἀποδείξεσιν ἐν Πελοποννήσῳ μὲν πρῶτον, εἴτ' ἐν Ἰταλίᾳ κατεληφότων». Ce témoignage correspond à celui d'un autre adversaire, de Georges de Trébizonde, qui écrivait trois ans après la mort du philosophe, à savoir en 1455. Georges de Trébizonde affirme avoir, lors du Concile de Florence, entendu Pléthon dire «qu'avant peu d'années une seule religion serait enseignée partout et universellement adoptée, religion qui ne serait ni celle du Christ, ni celle de Mahomet, mais une autre peu différente de celle des anciens

devenu le patriarche Gennadius, à être détruit par le feu, il ne nous est connu que par quelques fragments¹. A l'aide de ceux-ci, de la table

« Grecs » : C. Alexandre, *op. cit.*, p. XVI, et note 1. Ainsi que le remarquait dernièrement le R.P.R. Loenertz, *op. cit.*, *Orientalia Christiana Periodica*, tome X, p. 133, le mot que cet auteur prête à Pléthon en 1439 « n'a que trop de chances d'être vrai ».

Si nous tenons compte de ces témoignages, nous devons convenir que, dès avant 1439, des rumeurs circulaient sur l'existence d'un livre où Pléthon exposait les principes d'une nouvelle religion. De cette « nouvelle législation » (*νομοθεσίαν τινὰ καινοτέραν*), Scholarios parle également dans la lettre par laquelle il adressait à Marc d'Ephèse sa dissertation *Κατὰ τῶν Πλήθωνος ἀποριῶν ἐπ' Ἀριστοτέλει* (1443/1444) : *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 117. Il revient sur l'apostasie de Pléthon à l'occasion des menées de Juvénal. Dans la lettre à Manuel Raoul Oisès qui date du patriarcat de Grégoire III (1443-1451), il donne des renseignements plus détaillés : *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 579 et suiv. Scholarios avouera plus tard que ses écrits sur la prééminence d'Aristote et sur l'opuscule de Pléthon à propos de la procession du Saint-Esprit, n'avaient d'autre but que de combattre les tendances païennes du philosophe de Mistra : *ibid.*, p. 156.

1. Les principaux documents qui se rapportent à cet *autodafé* sont deux lettres de Scholarios. La première, adressée à la femme du despote Démétrius Paléologue, daterait, d'après M. Jugie (*op. cit.*, Byzantion, tome X, pp. 523-524), du début de 1453. Les raisons invoquées en faveur de cette datation nous paraissent fragiles. A notre sens, la lettre fut écrite beaucoup plus tard. La seconde est adressée à Joseph l'exarque. Suivant l'opinion de M. Jugie, elle serait rédigée au Mont Ménécé à la fin de 1456 ou en 1457 (*ibid.*, p. 524). Pour les motifs que nous exposons ci-dessous, nous considérons cette lettre postérieure à l'année 1460. Dans ce document, le patriarche expose les raisons qui l'ont poussé à brûler le *Traité des Lois* et les conditions dans lesquelles cette condamnation a été exécutée. Ainsi que le remarque C. Alexandre, p. XLVIII, la lettre à Joseph est un compte-rendu de la conduite de Scholarios. On trouve ces textes dans les *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 151-172.

A en croire ces sources, après la mort de Pléthon, le manuscrit original du *Traité des Lois* fut déposé entre les mains du despote Démétrius. Georges de Trébizonde et Matthieu Camariote, tout en le sachant en sécurité, conseillent sa destruction (Alexandre, *op. cit.*, pp. XLII, note 3, LXXXVIII, note 2, XCII, notes). Il était en effet en sécurité, car le prince décourageait les personnes qui demandaient la permission de le copier. Après des démarches réitérées (*πολλάκις γεγραφόσι*), Scholarios prit connaissance de l'original par l'entremise de la despine. En lui restituant le manuscrit, il déclara qu'elle devait elle-même le livrer aux flammes, *ἵνα διὰ σοῦ μᾶλλον ἀφανισθεῖται πυρί*, pour qu'elle en reçoive la récompense de la piété (*καὶ σὺ τὸν ἐκ τῆς τοιαύτης εὐσεβείας λάβῃς μισθόν*) : *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 155. La despine ayant décliné l'offre, le patriarche jeta lui-même le livre au feu en présence de plusieurs personnes (*καὶ πολλῶν ὑπ' ὅψεσι ταῦτα ἐγένετο* : C. Alexandre, *op. cit.*, p. 440, note 1). Il n'en conserva que les tables des matières (*τοὺς τῶν ὑποθέσεων πίνακας*), ainsi que les hymnes aux dieux, *ὅπως σφζομένων αὐτῶν, μὴδεὶς ἔχη ποτὲ τῆς ἡμετέρας καταψεύδεσθαι κρίσεως* : *ibid.*, p. 440, note 1 et p. XLVIII, notes.

La destruction du livre de Pléthon est ordinairement placée sous le premier pa-

des matières et de l'Ἐπινομίς qui était placée à la fin en guise de conclusion, à l'aide aussi des détails fournis par Scholarios, nous arrivons à reconstituer l'articulation du livre. Les lacunes n'en demeurent pas moins importantes et la perte moins déplorable¹.

En écrivant cet ouvrage, Pléthon avait l'ambition de donner à un monde décadent et menacé, « un code complet de réforme sociale, politique, morale et religieuse »². Ainsi qu'il l'explique dans sa préface, les lois, les institutions, les croyances et les pratiques dont il s'occupait,

triarcat de Scholarios qui commence le 6 janvier 1454 et qui dura une année. Cette façon de voir est à abandonner et il faut revenir à l'opinion d'Alexandre, *op. cit.*, pp. LXVIII et suiv., d'après laquelle la lettre à Joseph l'exarque et par conséquent la condamnation du *Traité* sont postérieures à l'année 1460. En effet, dans cette lettre, il est question du malheur qui frappa Démétrius Paléologue et sa famille, à savoir leur expulsion de Morée. Le despote apporta lui-même le livre suspect : *καὶ διπλοῦν ἡμῖν ἤνεγκαν πένθος*, écrit le patriarche ; *τὸ μὲν ἐπ' αὐτοῖς, ἀπονάμενοι τῆς κοινῆς συμφορᾶς, ἐξ ὧν ἄλλοι προπετέστερον βουλευσάμενοι κατεπράξαντο· τὸ δ' ἐπὶ τῷ βιβλίῳ* : *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 157. Dans ce même passage, nous avons un reproche indirect contre Thomas Paléologue qui s'est réfugié en Italie (*διτῶν δὲ ὄντων, τοὺς εὐσεβεστέρους τε καὶ μείζους φημί*). Etant donné que ce dernier mourut en mai 1465, nous devons placer l'arrêt de condamnation entre 1460 et 1465, sous le second patriarcat de Scholarios.

Le patriarche ne se borna pas à détruire l'original ; il invita les fidèles à faire autant pour les copies qui tomberaient éventuellement entre leurs mains : *« ἐπεὶ δὲ καὶ λίαν εἰκὸς ἄλλοθί που τὸ ἴσον ὑπάρχειν, ὑπὸ τοῦ τῶν ἐκείνῳ φοιτησάντων ἡ ζῶντος ἡ τελευτήσαντος ἐκγραφέν, παρακελευόμεθα πᾶσιν ὡς ἀπὸ Θεοῦ, εἴποτε καὶ ὀπουδήποτε εὐρίσκειτο ἡ ὅλον τὸ βιβλίον ἢ μέρος ἐκγεγραμμένον ἐν τινὶ τῶν χριστιανῶν, πυρὶ μὲν φθεῖρειν αὐτὸ τὸν ἔχοντα, κρύπτοντα δὲ καὶ ἐαλωκότα, μετὰ μίαν καὶ δευτέραν παραίνεσιν, εἰ μὴ παρρησίᾳ βούλοιτο καίειν, εἰργεῖν τὸν τοιοῦτον ἀπάσης τῶν χριστιανῶν κοινωνίας »* : *ibid.*, p. 172. Dans le manuscrit 276 de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem, nous trouvons cette note : *« Ἀνεγνώσθη Γενναδίου Κωνσταντινουπόλεως ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς Πελοποννησίους κατὰ τῆς πολυθείας τοῦ Γεμιστοῦ, ὄντος δεσπότης Μανουὴλ Πάλη ». Α. Papadopoulos-Kérameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, tome I (Pétersbourg, 1891), p. 346. Nous n'avons pas conservé cette lettre. Manuel Raoul ou Rhalès, prétendu despote de Morée, doit être identifié avec Manuel Raoul Oisès dont il a été question plus haut. Dans ce cas, la lettre visée par la notice est probablement celle où Scholarios, parlant de Juvénal, dévoile indirectement le paganisme de Pléthon.*

1. On croit que, sauf certains chapitres qui avaient circulé du vivant de l'auteur, « tout ce qui nous reste du *Traité des Lois* provient de l'exemplaire original détruit par les flammes » (C. Alexandre, *op. cit.*, p. XCIII). Un examen attentif de la tradition manuscrite nous permettra peut-être de réviser ce point de vue. Ces recherches ne pouvant pas nous occuper ici, nous nous contentons de noter que Démétrius Raoul Kavakès, élève de Pléthon et copiste connu, a contribué à conserver les fragments de l'ouvrage. Nous reviendrons plus loin sur Démétrius Kavakès.

2. C. Alexandre, *op. cit.*, p. LVI.

avaient pour but «d'assurer aux hommes, dans la vie privée et dans la vie publique, le sort le meilleur, le plus beau et le plus heureux possible»¹.

Le code est divisé en trois grandes parties qui manquent extérieurement de cohérence², mais qui présentent une suite dans la pensée de l'auteur : parties qui correspondent à trois sujets : la théologie, la morale et la politique. D'autres matières sont traitées ; elles appartiennent à la physique, aux principes de la logique, à l'histoire grecque et même à l'hygiène³.

Le *Traité des Lois* vise essentiellement à des fins pratiques⁴. Edifice de fondateur d'une nouvelle religion, il a pour principal objet l'élaboration d'un vaste programme de réformes politiques et sociales. Néanmoins, philosophe et érudit, l'auteur tient à asseoir celles-ci sur les fondements d'une théogonie et d'une anthropologie philosophiquement conçues et minutieusement établies.

On conçoit aisément que la partie la plus originale de l'oeuvre est la théogonie. Tout le système est basé sur une théologie qui emprunte les formes et les noms d'une religion grecque. «La grande idée qui dominait tout était celle d'un Dieu suprême communiquant son essence, d'une manière plus ou moins médiate et par degrés toujours descendants, d'abord aux Dieux inférieurs, partagés eux-mêmes en plusieurs catégories, puis aux autres substances immatérielles, puis aux choses corporelles»⁵. L'émanation des êtres d'un principe premier, émanation à allure descendante⁶, nous conduit à une «sorte de panthéisme rayonnant»⁷.

La cosmogonie pléthonienne est ingénieuse dans sa conception, parfaitement symétrique, minutieusement élaborée, mais elle manque de souffle⁸. Bien que l'auteur se recommande volontiers des savants les plus renommés de l'Asie et de la haute antiquité, les sources de son inspiration sont uniquement helléniques et néo-platoniciennes. Zoroastre auquel il aime de plus en plus à se rapporter par un certain romantisme latent⁹, n'est qu'un symbole qui représente la tradition de la philosophie

1. *Ibid.*, pp. 16-17.

2. Déjà Scholarios, ayant eu sous les yeux l'ensemble de l'ouvrage, remarquait que les matières (ὑποθέσεις) de chaque partie étaient nombreuses, μηδεμίαν πρὸς ἀλλήλας σφύζουσαι τάξιν. Et il ajoutait : σοφοῦ δὲ τὸ τάττειν ἐστὶ : *Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 157-158.

3. C. Alexandre, *ibid.*, pp. 2 et suiv.

4. B. Tatakis, *op. cit.*, pp. 301-302.

5. C. Alexandre, *ibid.*, p. LVII.

6. E. Stéphanou, *op. cit.*, *Echos d'Orient*, tome XXXI, p. 216.

7. C. Alexandre, *ibid.*, p. LVIII.

8. *Ibid.*, p. LXIV.

9. B. Tatakis, *op. cit.*, p. 287.

grecque dans son ensemble¹. Tout particulièrement, le *Traité des Lois* porte, dans l'inspiration comme dans l'exécution, la marque d'une forte influence de Proclus, bien que l'auteur puise aussi aux stoïciens et à Plutarque².

Les parties du livre qui se rapportent à l'homme et à l'âme, au culte et à la morale révèlent chez Pléthon une influence chrétienne à peine voilée. Ainsi que le remarque M. Anastos, «malgré son hostilité pour les σοφισταί, comme il appelle les chrétiens, Pléthon n'est jamais arrivé à rompre complètement avec les rites et les pratiques de l'Eglise grecque au sein de laquelle il naquit et grandit ; il a conservé dans le fonds de sa conscience des éléments du service divin des chrétiens qu'il reproduisit automatiquement lorsqu'il s'est trouvé en face d'un sujet liturgique»³. «Si l'on excepte les innovations néo-païennes qui demandent de sa part une grande hardiesse et une grande témérité, conclut ce même savant, Pléthon ne peut être considéré comme un penseur original»⁴. Néanmoins, malgré sa dépendance étroite du néo-platonisme, le système philosophique et particulièrement la théogonie pléthonienne, ainsi que l'anthropologie, l'éthique et la politique qui en découlent, suscitent de graves problèmes. Ils se ramènent tous à ce que nous avons appelé *l'énigme de Pléthon l'apostat*.

La première question qui se pose à celui qui aborde cette énigme est la suivante : en écrivant le *Traité des Lois*, Pléthon avait-il l'intention de «produire dans le monde une révolution morale et religieuse»⁵, de donner à l'humanité l'évangile d'une nouvelle religion, de fonder celle-ci sur les ruines du christianisme ? — Dès les années qui suivirent la mort du philosophe, les opinions se sont partagées : les uns ont vu, dans la cosmogonie pléthonienne, l'édifice d'une hérésie et l'oeuvre d'un blasphémateur et d'un apostat⁶ ; d'autres n'y ont voulu voir qu'un jeu d'imagination, qu'une fantaisie allégorique d'un vieux savant arrivé à la pleine puissance d'une maturité spéculative.

1. M. Anastos, *Pletho and Islam*, *Dumbarton Oaks Papers*, IV (1948), p. 302. Cf. A. Karampasis, *Τὸ φιλοσοφικὸν σύστημα τοῦ Πλήθωνος*, (Héracleion, 1910), pp. 72 et suiv.

2. M. Anastos, *ibid.*, p. 299.

3. M. Anastos, *Pletho's Calendar and Liturgy*, *ibid.*, p. 269.

4. M. Anastos, *Pletho and Islam*, *ibid.*, p. 299.

5. C. Alexandre, *op. cit.*, p. XX.

6. C'est Georges Scholarios qui, le premier, emploie le mot d'ἀποστάτης pour désigner Pléthon : *Oeuvres Complètes*, tome IV, p. 171.

On retrouve les mêmes attitudes chez les savants postérieurs, depuis Allatius jusqu'à nos jours. Léon Allatius défendait Pléthon contre les attaques de ses adversaires. D'autres, comme Boivin le jeune, croyaient aux sentiments anti-chrétiens du philosophe¹. En ces dernières décades, les opinions continuent à être partagées. Tandis que E. Stéphanou admet «que le philosophe de Mistra croit à la vie et à l'efficacité qu'il veut donner à son système»², J. Mamalakis est d'un avis contraire : «ce serait, dit-il, un grand malentendu que de prendre les *Lois* pour l'évangile d'une nouvelle religion que Gémiste veut fonder. Gémiste, ce n'est pas un prophète, c'est un érudit. Le *Traité des Lois* n'est pas le résultat d'inspiration, mais d'érudition, ni le produit de foi et de sentiment, mais de pensée et de connaissances»³. Tout récemment, Börje Knös a souscrit à cette opinion⁴.

Convenons que le *Traité des Lois*, comme d'ailleurs l'ensemble des écrits de Pléthon, relève beaucoup plus de la science que de la foi. On y cherchera en vain les intuitions d'un visionnaire, les mouvements du cœur, l'enthousiasme, l'émotion profonde. Ce livre austère est trop cérébral pour qu'il inspire les foules. Nous avons cependant quelque peine à n'y voir que le jeu d'un érudit arrivé à un âge où l'on se plaît aux mythes. En l'écrivant, l'auteur a eu la prétention d'ériger un monument éternel⁵. Et nous sommes d'autant moins enclin à admettre ce point de vue que l'œuvre fut longuement méditée et mûrie.

A notre sens, le *Traité des Lois* fut conçu, sinon rédigé, beaucoup plus tôt qu'on ne le croit ordinairement. Des parties essentielles du livre étaient sûrement écrites avant le Concile de Florence. En admettant cette façon de voir, nous repoussons l'hypothèse d'une crise morale qui aurait orienté Pléthon vers l'apostasie. On sait que cette thèse a été soutenue par J. Mamalakis. Les débats théologiques du Concile auraient poussé notre philosophe à imaginer sa religion néo-païenne, de la même façon qu'ils ont poussé d'autres à adhérer à l'Eglise latine⁶. Sans doute,

1. C. Alexandre, *op. cit.*, p. II.

2. E. Stéphanou, *op. cit.*, Echos d'Orient, tome XXXI, p. 217.

3. J. Mamalakis, *op. cit.*, p. 234.

4. B. Knös, *op. cit.*, p. 128.

5. Dans la «Prière aux Dieux arbitres de la raison» (C. Alexandre, pp. 44-45), il dit notamment : «Venez donc guider nos raisonnements, et accordez à cet ouvrage d'obtenir le meilleur succès possible, et d'être comme un trésor toujours ouvert à ceux d'entre les hommes qui veulent mener dans la vie publique ou privée la conduite la plus belle et la meilleure».

6. J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 142 et suiv., 154 et suiv., 176. Cf. B. Knös, *op. cit.*, pp. 116 et suiv., 125 et suiv.

les discussions dogmatiques ont aidé Pléthon à méditer sur les fondements spirituels du christianisme. Quant à la crise morale, nous n'en trouvons point la trace. Des témoignages d'une valeur certes relative, mais qu'il serait difficile d'écarter sans examen, veulent que l'apostasie ait été déjà accomplie avant 1439¹. Si d'autre part nous envisageons l'évolution de la pensée du philosophe dans son ensemble, nous ne constaterons nulle part ces mouvements saccadés, ces bouleversements qui résultent de toutes les crises internes. Au contraire, le *Traité des Lois* apparaît à nos yeux comme l'aboutissement d'un processus intellectuel d'une rigoureuse continuité. Des sujets concrets en ont été examinés dans des dissertations de circonstance et nous ne saurions pas dire si celles-ci furent détachées d'un ouvrage d'ensemble et dûment présentées ou si cet ouvrage a englobé l'essentiel des idées soutenues dans ces études à part.

L'hypothèse d'une crise morale aurait l'avantage d'expliquer le problème psychologique que pose l'attitude de Pléthon vis-à-vis de la religion : d'un côté un Pléthon orthodoxe, obstinément attaché au dogme traditionnel, déclarant que nul malheur ne serait pire que de douter des croyances religieuses, défendant à Florence et après Florence les vues de l'Eglise grecque²; et de l'autre côté, un autre Pléthon qui renie le christianisme, un apostat, un révolutionnaire qui, dans un âge presque séculaire, dissimule un livre qui doit ébranler la religion chrétienne pour imposer sur ses ruines une nouvelle foi universelle ! C'est dans cette dichotomie de sa personnalité que réside essentiellement l'énigme de Pléthon l'apostat.

Nous refusons de voir dans l'attitude de Pléthon des considérations mesquines³. Homme d'une haute valeur morale, il a toujours réglé sa conduite suivant ses principes philosophiques. S'il n'a pas de son vivant publié son ouvrage, c'est sans doute parce qu'il hésitait devant l'étendue de l'entreprise. Quant à l'antinomie elle-même, elle est beaucoup plus explicable qu'elle ne paraît. Toute la pensée de Pléthon, depuis ses écrits

1. Nous faisons allusion aux renseignements fournis par Scholarios et par Georges de Trébizonde et analysés plus haut. J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 175-176, rejette avec quelque hâte ces témoignages.

2. On ne saurait pas s'attarder sur l'hypothèse de Schultze d'après laquelle Pléthon aurait combattu l'union des Eglises dans le dessein d'affaiblir la communauté chrétienne et de préparer ainsi l'avènement de sa propre religion. Cette interprétation, invraisemblable en soi, est contraire aux principes mêmes de la pensée pléthonienne : B. Knös, *op. cit.*, pp. 113-114.

3. J. Mamalakis, *op. cit.*, pp. 175 et suiv., 234.

les plus anciens jusqu'aux oeuvres de vieillesse, depuis les mémoires sur les affaires du Péloponnèse jusqu'au *Traité des Lois*, est imprégnée d'un solide sentiment religieux¹. Son anthropologie a «un caractère manifestement cosmogonique et théocratique»². Ce qu'il fallait à Pléthon, ce n'était pas une religion, mais la religion : une religion stricte et sévère, sans fissures, d'une parfaite logique et d'une valeur universelle. C'était cette considération qui prévalait. Aussi se sert-il de l'orthodoxie byzantine et de sa «théologie grecque», comme il appelle son système religieux, dans le but d'arriver à l'ἐπιστήμη ; il défend l'une et l'autre avec la même ardeur, il abandonnera l'une pour l'autre dans son effort suprême de donner au monde un principe d'union.

Il fallait à Pléthon une religion et une église. Hellène, il les a construites avec les éléments qu'il a puisés dans le vaste domaine de la philosophie grecque. L'édifice était de proportions irréprochables, mais il manquait de souffle. A le considérer dans son ensemble, on avait la certitude que l'univers de Pléthon, peuplé de dieux qui émanent d'une source philosophique, dominait son anthropologie. En conséquence, les lois, les moeurs, le gouvernement, reposaient «sur l'élément philosophique passé à l'état de religion»³. Cet aspect, net dans sa «logique imperturbable»⁴, est cependant trompeur. Bien que le philosophe ait édifié son éthique sur un système philosophique, sa véritable source d'inspiration se trouve ailleurs. Dans l'élaboration de son système, ce n'est pas la philosophie qui prime, mais la politique.

Les grands problèmes du présent dominant l'esprit de Pléthon⁵. L'agonie d'un monde qui se porte inéluctablement vers sa chute, l'avènement d'une tribu asiatique qui menace de détruire toute une discipline d'idées et de normes de vie, frappent le penseur. Au pied du Taygète, il a la vision d'un monde nouveau, renouvelé par les valeurs d'une culture nationale et rendu ainsi capable de résister à l'assaut de l'Orient.

Parti de cette vision, Pléthon aboutit à un système politique dont la principale mission est de sauver la patrie. Pour désigner son caractère essentiel, nous avons employé le terme socialisme d'Etat⁶. Or, ce socialisme d'Etat ne procède pas d'un système philosophique préalablement

1. *Ibid.*, pp. 84 et 212.

2. B. Tatakis, *op. cit.*, p. 305.

3. C. Alexandre, *op. cit.*, p. LXXII.

4. L. Bréhier, *La Civilisation byzantine*, p. 439.

5. A. Karampasis, *op. cit.*, pp. 15 et suiv. E. Stéphanou, *op. cit.*, p. 213.

6. Cf. *supra*, p. 354.

arrêté; c'est à ce dernier et à ses symboles que le réformateur a abouti pour donner à une politique de nécessité les traits d'un ensemble idéologique.

Construit à la seule fin d'une lutte suprême, le Panthéon de Pléthon se présente sous des aspects austères ; son monde montre souvent un visage inexorable. En philosophe, l'auteur des *Lois* assigne à l'homme «la nécessité de ressembler aux Dieux»¹ ; en penseur politique, il le subjugué à la servitude d'un étatisme puissant. Les limites des deux notions sont difficiles à discerner. Dans son ensemble, la cité que Pléthon érige pour le bonheur des hommes manque d'aménité et de clémence².

Vue sous cet angle, l'évolution de la pensée philosophique de Pléthon se dessine avec plus de netteté. Les antinomies, les problèmes psychologiques, les crises morales s'avèrent plus apparentes que réelles. Ainsi le philosophe offre un visage moins énigmatique : celui d'un homme qui a vécu un des moments les plus grands de l'histoire, qui a eu conscience de cette grandeur et qui a imaginé un monde nouveau, basé sur la raison : ce monde s'éloignerait de la chrétienté menacée et de l'islam menaçant, mais il conserverait bien des valeurs de la première, ainsi qu'une curiosité éveillée pour le second³.

1. C. Alexandre, *op. cit.*, pp. LXVIII et suiv.

2. Rien n'illustre autant l'austérité de la morale de Pléthon que ses conceptions sur l'amour, exposées dans le *Traité des Lois* : C. Alexandre, pp. 86 et suiv., 124 et suiv. Commentant celles-ci, Alexandre, pp. LXIX et suiv., remarque que «les lois morales de Pléthon sont justes en général et conformes à la doctrine universelle, par suite à la morale chrétienne qui en est la plus pure expression, sauf pourtant dans le philosophe réformateur un excès d'indulgence pour les plaisirs des sens, qui lui fait admettre la polygamie au profit des hommes, et qui contraste avec le témoignage rendu par ses ennemis mêmes à la pureté de ses moeurs». Ce serait se méprendre sur le fonds de la pensée du philosophe que d'admettre pareille interprétation. Pour Pléthon, le commerce des sens n'a pas été seulement institué par les Dieux pour perpétuer la race des mortels (pp. 86-89), mais aussi pour augmenter la puissance d'un Etat par l'accroissement de la population. Examinée dans l'ensemble d'un système économique et social, la conception pléthonienne de l'amour n'a rien de licencieux. Au demeurant, nous n'y distinguons pas une influence directe ni de Platon et des Stoïciens, ainsi que le veut M. Anastos, *Pletho and Islam*, pp. 301-302, ni des institutions musulmanes, comme le pense Fr. Taeschner.

3. Des savants modernes ont essayé de montrer que la pensée de Pléthon a profondément subi l'influence de doctrines et d'institutions ottomanes. Déjà Scholarios (*Oeuvres Complètes*, tome IV, pp. 170-171) remarquait certaines similitudes. La thèse a été amplement exposée par Fr. Taeschner, *Georgios Gemistos Pletho. Ein Beitrag zur Frage der Übertragung von islamischen Geistesgut nach dem Abendlande*, Islam, tome XVIII (1926), pp. 236-243; *Georgios Gemistos Pletho, ein Vermittler*

Cette façon de voir le système de Pléthon nous conduit nécessairement à reviser certaines conceptions sur son caractère et sur sa portée. Insistant volontiers sur l'aspect anti-chrétien et anti-clérical de sa réforme et sur certaines idées libérales, nous aimons à nous représenter le philosophe de Mistra comme un penseur d'avant-garde qui avait voulu «briser les chaînes qui le retenaient au vieux monde médiéval», qui aspirait «à être indépendant de la doctrine qui pesait sur son époque», qui était vraiment «le représentant de la liberté de la pensée»¹. Certes son attitude vis-à-vis des croyances et des pratiques religieuses, des méthodes du gouvernement et de la politique étrangère de l'Empire, témoigne d'une indépendance d'esprit et d'une haute tenue morale. Mais, si Pléthon aspire à affranchir l'homme des préjugés de son époque, ce n'est que pour l'asservir à une discipline infiniment plus accablante : une religion cérébrale qui manque de douceur et de pathétique, qui n'a pas cette humanité de la religion qu'elle prétend remplacer ; une *Εἰμαρμένη* qui conduit au déterminisme ; une cité omnipotente où l'individu est broyé et où il n'y a point de place pour des sentiments humains. On chercherait en vain chez Pléthon la liberté, les mouvements du cœur, la grâce.

Aussi est-ce par un de ces hasards qui déterminent parfois la vie des idées que le nom de Pléthon se rattache au mouvement de la Renaissance. Le philosophe grec y a joué le rôle de précurseur pour avoir ébranlé l'édifice de la scolastique et pour avoir, après Psellos, demeuré inconnu en Occident, réhabilité Platon. Autrement, son oeuvre se trouve loin de l'atmosphère que la Renaissance a créée en Italie. Entre les courants d'idées et les attitudes sentimentales, qui dominent celle-ci, et l'enseignement de Pléthon, quel fossé ! Le mouvement de la Renaissance, remarque Charbonnel, «se présente surtout comme un ensemble très riche d'intuitions ou de constructions métaphysiques où réapparaissent, tantôt isolément, tantôt à l'état de curieux amalgames, des souvenirs des systèmes antiques, et où se retrouve notamment la tradition du néo-

zwischen Morgenland und Abendland zu Beginn der Renaissance, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome VIII (1931), pp. 100-113. Ces opinions ont été dernièrement réfutées par M. Anastos, *Pletho and Islam*, *Dumbarton Oaks Papers*, IV (1948), pp. 270-305. Il est à ajouter que nous avons conservé une traduction arabe d'une partie du *Traité des Lois* qui date vraisemblablement du règne de Mahomet II : Sur cette traduction qui témoigne de l'intérêt du conquérant pour l'oeuvre de Pléthon, cf. Fr. Taeschner, *op. cit.*, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome VIII, pp. 111-112, note 2.

1. B. Knös, *op. cit.*, p. 131.

platonisme»¹. Or, l'oeuvre de Pléthon ne présente point «la complexité touffue»² du néo-platonisme de la Renaissance. Nette dans sa conception, d'une ordonnance symétrique, elle a la rigueur de la scolastique occidentale. Et c'est par là justement que Pléthon, précurseur hardi dans la recherche des sources d'inspiration, est devancé par les humanistes italiens. Sa passion de la patrie mourante a empêché le développement normal de son puissant esprit !

L'oeuvre de Georges Pléthon, personnelle si elle le fut, n'eut pas d'imitateurs. Des élèves reconnaissants ont puisé dans son immense savoir ; ils ont été guidés vers cette orientation capitale que fut pour leur époque le conflit entre platonisants et aristotélisants. Longtemps après sa mort, le souvenir du célèbre maître de Mistra restait vivace parmi les contemporains. Difficilement toutefois on aurait pu le suivre dans ces spéculations audacieuses, dans ce labeur spirituel qui l'on conduit vers l'apostasie. Un seul de ses élèves, et non des plus brillants, semble avoir conservé quelque prédilection pour les idées du maître : Démétrius Raoul Kavakès. Issu d'une famille influente du Péloponnèse qui faisait remonter son origine à Théodore Métochite, il est surtout connu comme copiste. Après la chute du Despotat, il se réfugia en Italie. Depuis 1466, Démétrius s'installa à Rome où nous trouvons sa trace en 1480, en 1482 et en 1487 et où il mourut nonagénaire. Son tombeau se trouve dans l'église des Saints-Apôtres³.

Ayant voué à Pléthon un véritable culte, Raoul Kavakès contribua à la conservation des fragments du *Traité des Lois*. Les manuscrits de Munich et de Vienne contiennent des notes qui ne laissent aucun doute sur ce sujet, entre autres celle-ci : Δημητρίου : ἐκ τῶν λειψάνων τῆς Πληθωνίου βίβλου συνήχθησαν καὶ ταῦτα⁴. Nous n'avons pas de difficulté pour attribuer à notre copiste la lettre anonyme qui est conservée dans le *Monacensis 312* et qui se rapporte à la destruction des *Lois*⁵.

Mais Démétrius Raoul Kavakès, homme d'une culture médiocre, n'est pas seulement un élève fidèle et un copiste. Ainsi que nous venons de le

1. R. Charbonnel, *La pensée italienne au XVI^e siècle*, (Paris, 1917), p. 631.

2. *Ibid.*, p. 182.

3. C. Sathas, *Νεοελληνική Φιλολογία*, pp. 76-77. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημον*, tome IV, pp. 331 et suiv. N.A. Bees, *Demetrios Rallis Kabakis und der Marcianus IX 21*, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome XV (1939), pp. 136-140.

4. C. Alexandre, *op. cit.*, p. 2 note 1.

5. Publiée *ibid.*, pp. 408-411.

dire, il garda toujours un certain goût pour les études païennes. Il montra une curiosité particulière pour le discours *Εἰς τὸν Βασιλέα Ἡλίου* de Julien et il reproche à Pléthon de ne pas avoir utilisé certains textes de l'Apostat. Dans ses scolies, écrites dans une orthographe fantaisiste, Démétrius confesse que, avant même d'atteindre l'âge de dix-sept ans, il adorait le Dieu Soleil et que, arrivé à celui de soixante-quatorze ans, il vit sa passion grandir¹.

Autant qu'on peut juger par ces quelques lambeaux, le paganisme de Raoul Kavakès est d'une autre trempe que celui de son maître. Parti de Mistra, il réjoint le mouvement néo-païen de la Renaissance. Son fils Manuel, connu sous le nom latinisé de Manilius Cabacius Rhallis, savant et poète, appartenait au groupe de l'*Academia Pontaniana* de Naples. Il était très lié avec Michel Marulle Tarchaniote, «capitaine et poète grec très excellent», ainsi que l'appelle Ronsard. Les *Hymni naturales* de Marulle sont dominés par l'esprit néo-païen. D'après Brunet de Presles, ils sont dûs à l'influence des théories de Pléthon². Michel Marulle Tarchaniote est en effet le dernier et le plus brillant représentant du mouvement païen qui se rattache à Mistra, non point par Pléthon, mais par Démétrius Raoul Kavakès³.

1. H. Grégoire, *Les manuscrits de Julien et le mouvement néo-païen de Mistra : Démétrius Rhallis et Gémiste Pléthon*, Byzantion, tome V (1929-1930), pp. 730-736.

2. Brunet de Presles, *Grèce, depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours*, (Paris, 1869), p. 320, 52.

3. D.A. Zakythinos, Μιχαὴλ Μάρουλλος Ταρχανιώτης, Ἑλλήνων ποιητῆς τῶν χρόνων τῆς Ἀναγεννήσεως, Ἑπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζ. Σπουδῶν, tome V (1928), pp. 200-242. Benedetto Croce, *Michele Tarchaniota, Le Elegie per la patria perduta ed altri suoi Carmi*, Bari, 1938.

CONCLUSION

Nous nous sommes beaucoup attardé sur la personnalité de Georges Gémiste Pléthon parce qu'il est la figure la plus remarquable dans la vie intellectuelle du Péloponnèse et une des plus attrayantes de l'Empire agonisant. Mais il y a, dans cette prédilection, autre chose que le désir de voir clair dans une physionomie curieuse. Au pied du Taygète, où se répercutent les cris de détresse et de haine d'un monde mourant, Pléthon se dresse quasiment comme un symbole. Il incarne l'âme de la grécité du Despotat, prise entre des traditions différentes, bouleversée par l'action de forces opposées. En interprétant le philosophe, nous interprétons le sort de la Morée byzantine.

Bien qu'il doive sa naissance à des conditions différentes, le Despotat de Morée appartient dans une certaine mesure au groupe des Etats en lesquels le monde byzantin s'est partagé après 1204. De simple province, il a évolué en principauté plus ou moins autonome. Si celle-ci n'a pas suivi le sort de l'Empire de Trébizonde ou du Despotat d'Epire, c'est parce que, dans un moment critique de son existence, la dynastie des Cantacuzènes s'est laissé évincer par la dynastie régnante. Dès lors, les rapports avec le centre étaient rétablis. Dans la suite, les tendances séparatistes n'ont pas dépassé les cadres des différends dynastiques qui ont plus d'une fois bouleversé l'Empire des Paléologues.

La Morée du Despotat est une terre essentiellement byzantine : byzantine par sa foi, par sa culture, par ses institutions. En examinant, au cours de cette étude, les institutions politiques et administratives, la vie économique, l'articulation de la société, les courants des idées, nous nous sommes rarement arrêté sur des éléments qui pussent trahir un écart du domaine byzantin. Partout, la tradition de Byzance se fait sentir. Les gouverneurs généraux, puis les despotes ont transplanté dans le Péloponnèse les cadres administratifs et les méthodes gouvernementales de l'Empire, en particulier tout l'appareil fiscal qui constitue la base de toute fondation byzantine. La jeune principauté grecque porte difficilement le poids d'une panoplie qui s'adapte peu aux réalités loca-

les. Que nous sachions, aucun effort sérieux n'a été tenté en vue d'une réforme radicale. Agents du centre et despotes sont restés, jusqu'à la fin, prisonniers de la tradition. Si nous connaissions mieux l'histoire intérieure du Despotat sous les Cantacuzènes, nous pourrions peut-être y distinguer quelques traits d'innovations qui seraient dues à l'action de l'isolement et qui feraient le pendant des initiatives prises par le despote Manuel dans le terrain de la politique extérieure.

A côté des institutions et des pratiques gouvernementales, les agents impériaux et les despotes de Mistra apportaient l'idéal irrédentiste qui domine toute l'histoire du Despotat. Mais, à l'encontre de l'organisation administrative qui témoigne d'un manque de force créatrice, cet idéal répondait à des aspirations réelles. Aussi a-t-il incarné le mouvement libérateur qui amena la ruine de la domination latine. Cependant, dans cet élan d'expansion, il y a autre chose que le postulat de la libération qui anime les masses. Envisagé du point de vue «byzantin», il se présente aussi comme un des aspects de cet impérialisme, teinté d'irrédentisme, qui domine la politique extérieure de Byzance et qui n'est, somme toute, qu'une forme de survivance de l'idéal romain. Ici encore, la tradition pesa sur les destinées du Despotat.

Par contre, il est difficile de décrire les situations que les Byzantins, agents d'un système administratif et d'un idéal politique, trouvèrent en Morée après 1204. La domination latine, pourvue d'une organisation stricte pour ce qui concernait la classe des vainqueurs, s'était avérée impuissante vis-à-vis des vaincus. Elle finit par admettre leur structure sociale. De même que l'administration byzantine de la période moyenne, le conquérant n'a fait qu'encadrer une population qui poursuivait les modes d'une vie millénaire. Or, le trait caractéristique de cette réalité vivante était la prédominance d'une aristocratie terrienne. Elle était devenue la colonne vertébrale de la société moréote ; non contente de son influence économique, elle empiétait, sous diverses formes, sur le pouvoir.

Cette aristocratie régionale n'était pas de date récente. Elle n'avait notamment rien à faire avec la féodalité du conquérant latin. S'il y a des points de contact entre ces deux formes d'organisation sociale, la dernière est plutôt redevable à la première. Quant à la classe dirigeante de la grécité moréote, nous constatons sa présence aussi loin que nous remontons dans l'histoire du Péloponnèse médiéval. Ses racines plongent dans les siècles obscurs où l'action modératrice de l'Etat faisait défaut et où celle de la foi ne parvenait pas à adoucir des mœurs particulièrement rudes. Farouchement attachés à leur sol, jaloux de leur indépendance, por-

tés sans cesse vers la révolte, les représentants de l'aristocratie terrienne ont tenu tête à l'administration centrale. Faute de pouvoir les mater, l'Etat finit par se les associer. Il eut recours à leur collaboration pour encadrer les troupes ou pour gouverner les provinces. Plus d'un d'entre eux se vit attribuer des distinctions, comme Léon Chamarétos, seigneur de Lacédémone, dont le sceau porte le titre de proèdre¹. Néanmoins, comblés d'honneurs, ces archontes locaux n'ont point cessé d'être un élément d'agitation et de trouble. Ils ont eu le mérite de s'opposer à la conquête latine. Ils ne tarderont pas à tenir en échec la puissance byzantine rétablie.

Aussi l'histoire du Despotat de Morée sera-t-elle puissamment dominée par deux mouvements parallèles : l'un est placé sur le terrain des impérialismes locaux qui rejoignent ceux, plus étendus, de la politique byzantine ; l'autre sur le terrain des antagonismes internes. Ils prennent la forme de la lutte pour étendre la domination grecque aux dépens des principautés latines et de la lutte des despotes, représentants du gouvernement central et de l'esprit unitaire, contre l'activité dissolvante de l'aristocratie terrienne. A côté, nous avons les problèmes de la politique envers Venise, politique pour la plupart maladroite, ainsi que les différends dynastiques qui aggravaient la situation. L'intervention des Turcs clôt la dernière phase qu'obscurcissent les conflits intérieurs.

Le souvenir du Despotat de Morée est resté vivace. Les chroniques populaires se sont emparées des détails dramatiques de son existence mouvementée, en particulier de ses luttes contre les Francs, de sa résistance aux Turcs, de ses conflits dynastiques. Plus d'un monument religieux est attribué à la piété de quelque personnage influent et, autour des ruines, l'imagination populaire a formé des légendes où se combinent des réminiscences chrétiennes et païennes. D'autre part, l'Etat grec du Péloponnèse, de même que l'Empire de Trébizonde et le Despotat d'Epire, eut pour résultat de renforcer l'Hellénisme. Il a notamment contribué à former chez les masses l'esprit de la lutte et à préparer les institutions qui permirent à la grécité de résister et de subsister. Ici encore, après avoir triomphé des Latins et des princes grecs, l'aristocratie terrienne a joué un rôle capital. Cette aristocratie, ces institutions de conservation et de résistance ont servi Venise dans ses guerres contre les sultans. Elles relient le Despotat de Morée avec les principaux facteurs de la Guerre de l'Indépendance.

1. A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin*, p. 204.

INDICES

I. INDEX RERUM

ΑΒΙΩΤΙΚΙΟΝ, 119, 120, 121, 238, 239.
 ἀγγραεία, 197, 203 note 2, 232, 233 et note 4, 238, 352.
 ἀγριάμπελα ἐλευθερικά, 181, 182.
 ἀγρίδιον, 181, 182.
 ἀγρόδουλοι, 206, 208.
 ἀγροικικά ἀνδράποδα, 208.
 ἀγρός, 182.
 ἀδούλωτα στασία, 181, 182.
 ἀδούλωτος, 183.
 ἀερικόν, 275 notes.
 ἀκάματον, 185.
 ἀκκουμπισμένοι, 210.
 ἀκροστιχάρης, 235.
 acrostico, 234, 239.
 ἀκρόστιχον, 234 et note 3, 235 et note 4, 239.
 ἄκτος ἀποδείξεως, 234 note 3.
 ἄκτος ἐκδόσεως, 187 note 4.
 ἄκτος ἐκδοτηρίου ἐγγράφου, 187 note 4.
 ἄκτος πακτωτικόν, 187 note 4.
 ἀλιευτική τετραμοίρια, 243.
 ἀλλάγιον, 93, 133, 139.
 ἀλληλεγγύως, 139 note 2, 186.
 ἀμπέλιον ἐφημισάριον, 187 note 4.
 ἀνακαμπτικῶ τρόπῳ, 187.
 ἀνακαμπτικῶς, 183, 184, 185, 186, 187.
 ἀνάκαμψις, 186.
 ἀναπαίτητοι, 205.
 ἀνδράποδα ἀγροικικά, 208.
 ἄνδρες εὐγενεῖς, 128.
 ἀνεέργητον, 189.
 ἀνεπιγνωστικίον, 206 note 2.
 ἀνεπίγνωστοι τῷ δημοσίῳ, 206.
 ἀνθρωποι καλοί, 128.
 annona, 232.
 ἀνταλλαγή, 231.
 ἀντίναυλον, 243.
 ἀξίαι διὰ βραβείου, 75.
 ἀπαιτήσεις, 242.
 ἀπαίτησις τοῦ διαβατοῦ τῶν ζώων, 236.
 ἀπαίτησις τοῦ παννίου τοῦ ἐν τῷ φόρῳ πωλουμένου, 243.
 ἀπαιτοῦντες τὰ δημόσια, 227.
 apanages, 73 et suiv.

ἀποβίγλαις, 237.
 ἀπογραφεῖς, 227 et note 5.
 ἀπογραφικαὶ ἀποκαταστάσεις, 228, 232.
 ἀπογραφικὴ δουλεία, 227.
 ἀπογραφικῶς, 123, 199, 228, 239.
 ἀργυροβούλλιος λόγος, 76.
 ἀργυρόβουλλον, 76.
 ἀρμάτων δουλεία, 26, 138.
 ἀρμωστής, 67, 107.
 ἀρμωστής τοῦ βασιλέως, 106.
 ἀρχηγοί, des populations du Taygète, 121.
 ἀρχικόν, 352.
 ἄρχοντες, 127 note 1, 179.
 ἄρχοντες Βυζαντίου, 69.
 ἄρχοντες, des populations du Taygète, 121.
 ἄρχοντες κτηματικοί, 190.
 ἀρχοντολόγι τοῦ Μορέως, 5.
 ἀρχοντόπουλλα, 5.
 ἄρχω, 123.
 ἄρχων, du Magne, 8.
 ἄρχων, πρῶτος τοῦ οἴκου, 92.
 Assises de Romanie, 138 note 2, 155 note 4, 193, 202, 203 note 2, 234, 239.
 αὐθεντία, 124, 200, 205 note 1.
 αὐθεντικαὶ δόσεις, 123, 199, 205, 239.
 αὐθεντικὸν δικαίωμα, 239.
 αὐθεντοτοπία, 188 note 1.
 αὐθεντοτόποι, 188.
 αὐτουργικόν, 352.
 Ἀχαμνόμεροι, 210.

BANAEON, 58.
 βαρούσια, 179, 180 et note 1.
 βασιλεία μου, ἡ, 76.
 basileopator, 96.
 βασίλισσα, despine, 76.
 βασμουλικόν, 39.
 βεζύρης, 106 note 4.
 vectigal, 184.
 vectigales agri, 184.
 vendetta, 11, 13, 210.
 βεστιάριον, 228 et note 2.
 βεστιαρίτης, 228.

βεστιαρίτης καὶ γραμματικὸς Μοραίου, 228.
βιαστήρι, βεστιάριον, 228 note 2.
βυγλιατικόν, 237, 239, 240, 243.
villae novae, 154.
villani, 208.
βιολόγιον, 233 note 3.
βουργέσιοι ου βουργησέοι, 179.
βρώσιμα καὶ πόσιμα εἶδη, 237, 240 n. 1.

ΓΑΡΑΣΔΟΕΙΔΗΣ, 146 et note 1.
γασμουλικόν, 39.
γενεράλις, 99, 103 note 1.
γερούσια, 93.
γέωμορον, 226 note 1.
γομαριατικόν, 243.
γομάριον, 243 note 4.
γωνικότητος, κατὰ λόγον, 75 note 1.
γουλάς: v. κουλάς.
γραμματικός, 228.

DATIUM FOCULARIUM, 233.
δεκατία, δέκατα, 188, 205 note 1.
Démogérontes, 122.
δεσπότης, titre, 75, 76, 78, 92.
δεσπότης, sens rural, 185.
δεσποτικά, 121.
δεσποτικῶς, 123, 199.
δημιουργικόν, 352.
δήμος, 93.
δημόσια, 227.
δημόσια ου δημόσια τῆς γῆς, 232.
δημοσιακὸς τόπος, 230.
δημόσιοι, 227.
δημόσιος κανὼν, 230.
διαβατικόν, 235.
διαβατὸν τῶν ζώων, 236.
διαζύγιον γράμμα, 132.
διακονικόν, 352.
διατροφή φουσάτου, 237 note 6.
διενεργῶν, 121, 228.
διέπων, συνδιέπων τὰ κοινά, 105.
διερμηνευτής, 106.
διηνεκῶς, 188.
δίκαι πολιτικά, 129.
δίκαιον βασιλικόν, 205, 239.
δίκαιον δημοσιακόν, 239.
δίκαιον τοῦ κεφαλατικού, 205, 239, 240.
δικαίωμα αὐθεντικόν, 239.
δικανικός καὶ καθολικός κριτῆς Μοραίου, 130.
δίκη τοῦ Σακρέτου, 129 note 1.
διόφθαλμος μυλῶν, 182.
dispoticaria, 239.
δωμέστικος τῶν δυσικῶν σχολῶν, 57.
domestique, grand, 97.
dominium directum, 202.
dominium utile, 202.
dominus, 185.
δόσεις, 239, 242.

δόσεις αὐθεντικά, 123, 199, 205, 239.
δόσεις διηνεκεῖς, 239.
δόσεις πρόσκαιροι, 239.
δόσις ἐνομίου, 235.
δόσις ὑπὲρ τοῦ Ἐξαμιλίου, 238.
δόσις τοῦ φλωριατικοῦ, 238.
δουλεία, 123, 137 et note 4, 138 note 2, 199.
δουλεία ἀπογραφική, 227.
δουλεία τῶν ἀρμάτων, 26, 138.
δουλεία τοῦ κομμερκίου, 229.
δουλεῖαι δημοσιακά, 227.
δούλευσις, 137 note 4, 205 note 1.
δουλευταί, 186.
δούξ, μέγας, 98 note 3, 106.
δρόγγος, 26, 28.
δρόγγος τῶν Μελιγῶν, 27, 28.
δρόγγος τῶν Σκλαβῶν, 27.
δρουγγάριος, 45.
δρουγγος, 28.
δρυμῶνες ὑποκείμενοι τῷ δημοσίῳ, 230.
drungarius Cinganorum, 44.
δυσικά, 54.
δυσμενεῖς, 221 et note 2.
δυσμή, 54.
δυτικά μέρη, 54.

ΕΓΚΑΤΟΙΚΟΙ, 203, note 10.
ἐγκλητεῖω, 127 note 1.
ἐγκουσᾶτοι, 121.
ἐγκούσιον, 26. Cf. ἐξκουσία.
εἰλωτες, 138.
ἐκ προσώπου, 66.
ἐκ προσώπου Μεθώνης, 151.
ἐκβολὴ χορτασμάτων, 237 note 6.
ἐκδουλεύω, 137 note 4.
ἐλευθερία, 183.
ἐλευθεριάζειν, 183.
ἐλευθερικά ἀγριάμπελα, 181, 182.
ἐλευθερικός, 183.
ἐλεύθερος, 183.
ἐμπατα, 157.
ἐμπορεῖον ου ἐμπόριον, 167, 168 et note 2, 176, 253.
ἐμπορικόν, 352.
ἐμφύτευμα, 185 notes 2 et 3.
ἐμφύτευμα ἐπέτειον, 185.
ἐμφύτευσις, 184 et note 3.
ἐμφύτευσις διηνεκής, 184.
ἐμφύτευσις ἐμπερίγραφος, 184.
ἐμφυτευτικά δίκαια, 185.
ἐμφυτευτικά οἰκήματα ου ὀσπίτια, 184 note 3.
ἐμφυτευτικὸν συμβόλαιον, 185.
ἐμφυτευτικῶς, 183, 184 et note 7.
ἐναπογραφόμενοι, 190.
ἐνεργῶ, 121.
ἐννόμιον, 197, 235.
ἐνοικοι, 203, 204.
ἐνοχὴ καθολική, 227.

ἐνόχλησις, 195.
ἐνοχοι, 227.
ἐνοχοι καθολικοί, 227.
ἐνοχοι μερικοί, 227.
ἐξάλειμμα, 182, 239, 240, 241.
ἐξαλειμματικά, 182.
ἐξαλειμματικὰ στασία, 181, 182, 239, 240, 241.
ἐξαλειμματικά ὑποστάσεις, 181, 182.
ἐξαλιφέντα δημόσια, 186.
ἐξάμιτον, 252.
examitum, 252.
ἐξηλειμμένος, 230 et note 4.
ἐξισωτής, 228 et note 6.
ἐξκουσία, 26 note 3, 117.
excubium, 22.
excusatio, 26 note 3.
ἐξωπόλιον, 168 note 1.
ἐξωπρασία, 243.
ἐξώχωρον, 168.
ἐπανακάμπτειν, 187.
ἐπανάκαμψις, 186.
ἐπαύλις, 191.
ἐπήρεια, 195, 197, 236, 240 note 1.
ἐπήρειαι δημοσιακά, 236.
ἐπὶ τῶν δεήσεων, 105.
ἐπὶ τοῦ κανικλείου, 105.
ἐπὶ τοῦ τραπέζιου καὶ κελλιότης, 92.
ἐπίβουλοι, 142.
ἐπισκεπτήτης τῶν κτημάτων Πελοποννήσου, 191, 230.
ἐπίσκεψις, 189-190, 190 note 1, 230.
ἐπιστάται, 143.
ἐπιτροπεύειν Πελοποννήσου, 78.
ἐπιτροπεύοντες Βυζαντίου, 69.
ἐπιτροπεύων, 107.
ἐπιτροπή καὶ διοικήσις Πελοποννήσου, 65.
ἐπίτροποι καὶ διενεργοῦντες, 121, 122, 228.
ἐποικοι, 203, 204 et note 5.
ἐργαστηριακόν, 243.
ἐργαστήριον μυρεψικόν, 184 note 3.
esclaves, 208 et suiv., 264 et suiv.
ἐτήσιον, 185.
εὐεργεσίες, 121, 137, 193.
ἐφημισάριον ἀμπέλιν, 187 note 4.

ZAKON, 16.
ζευγλατεία, 181, 182 et note 1.
ζουπάνοι, καθολικοὶ ἢ μερικοί, 70 note 7.
ζυγαστικόν, 243.

ΗΓΕΜONEYΩΝ, 107.
ἡγεμών, 107.
homagium, 187 note 5.
hospites, 165, 206.

ΘΕΜΑ, 49 et suiv., 303 note 3.
Thèmes, dans l'administration provinciale, 48 et suiv.

thruna, 28.

ΙΕΡΑΤΙΚΟΣ ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ, 93.
ισότης, 127.
judex, 126.
judex Romaeorum generalis, 131.
jugatio-capitatio, 231.
jugatio terrena, 231-232.
Juges généraux des Grecs, 129.

ΚΑΒΑΛΛΑΡΙΑΝΟΣ, τόπος, 188.
καθολικὴ ἐνοχὴ τοῦ κεφαλατικού, 61.
καθολικὴ κεφαλὴ, καθολικὴ καὶ περιέχουσα κεφαλὴ, 61, 65, 70, 107, 227.
καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ρωμαίων, 129.
καθολικοὶ κριταὶ Θεσσαλονίκης, 130 notes.
καθολικὸς κριτῆς τοῦ Μοραίου, 130.
καθολικῶς κεφαλατικεῶντες, 70.
καμπανιστικόν, 243.
καμπανόν, 243 note 6.
κάμπος, 235.
κανίσκιον, 236.
κανονικόν, 275 notes.
κανόν, 185.
κατηλιατικόν, 243.
κατηλικόν, 352.
capitaneus, 107.
καπνιάτικον, 234.
καπνικόν, 232, 233 et notes 2, 3, 5, 234.
καπνολογεῖν, 233 note 2.
καπνολόγιον, 233 et notes 2 et 3.
casaux de paragon, 193.
καστροκτισία, 243.
κάστρον, 167, 168, 169 et note 3.
καστροφύλακες, 56 et note 5, 238.
καστροφύλαξ Μαρωνείας, 58 note 2.
κατάθεσις βρωσίμων καὶ ποσίμων, 237.
κατακοπτικῶς, 261.
cataxamita, 252.
catépan, 58.
κατεπανίκιον, 56, 58, 59, 234 note 3.
κατεπάνω, 58, 59.
κατεπάνω Ἰταλίας, 58.
κατεπάνω Σμύρνης, 58 note 6.
κατεργασίαι, 243.
κατοῦνες, 165.
κελλιότης, 92.
κεφαλᾶδες, 62, 70 note 7, 107.
κεφάλαια, 242.
κεφάλαια ἀποταχθέντα ὑπὲρ τοῦ Ἐξαμιλίου, 237-238.
κεφάλαιον τὸ εἰσαποταχθὲν ἀπαιτεῖσθαι ἀπὸ τῶν καραβίων, 243.
κεφαλατικεῶντες καθολικῶς, 70.
κεφαλατικεῶντες μερικῶς ου κατὰ τόπους, 65, 70, 107.
κεφαλατικεῶντες à Démétrias, 69.
κεφαλατικεῶντες εἰς τὴν Θεοφύλακτον, Θεοδόξαστον καὶ Θεομεγάλυντον Κωνσταντινούπολιν, 69.

κεφαλατικεύοντες, Monemvasie, 113, 120.
 κεφαλατικεύω, 123, 199.
 κεφαλατίκιον, fonction, 61, 67 et note 3.
 κεφαλατίκιον, droits du, 108, 205, 239, 240.
 κεφαλατικίου δίκαια, 205, 239, 240.
 κεφαλατικίου ένταλμα, 71 note 1, 127, 240.
 κεφαλάτικον ου κεφαλατικόν, 71 note 1, 108, 240.
 κεφαλή, 56, 59, 60, 61, 62, 63 note 1, 66-70, 71 note 1, 107, 111, 127 note 2, 128 et note 4, 240.
 κεφαλή, καθολική, 61, 65, 70, 107, 227.
 κεφαλή, περιέχουσα ου περιεχούσα, 61, 63 note 1, 68, 69.
 κεφαλή à Andrinople, 69; à Avlon et à Kanina, 69; à Belagrada, 69; en Crète, 68 note 2; à Jannina, 69, 128 et note 4; à Monemvasie, 113, 120; à Mouchli, 114; à Sélymbrie, 69; à Sozopolis, 69; à Thessalonique, 57, 68; en Valachie ou Thessalie, 69; à Zétounion, 115 note 5.
 κεφαλή των κατὰ τὴν Δύσιν κάστρων, 68.
 κεφαλή τοῦ Μορέως, 63.
 κεφαλή τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον χώρας καὶ τῶν κάστρων; οἱ κατὰ καιροὺς εὐρισκόμενοι εἰς καθολικὴν καὶ περιέχουσαν κεφαλὴν τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον ἀπάσης χώρας καὶ τῶν κάστρων; οἱ κατὰ καιροὺς μέλλοντες ἔχειν τὴν καθολικὴν ἐνοχὴν τῆς κατὰ τὴν Πελοπόννησον χώρας καὶ τῶν κάστρων, 61.
 κεφαλὴν ἐφιστάνει, ποιεῖν, προβάλλεσθαι, 66.
 κῆνος, 232.
 chrustilio, 234, 239. Cf. ἀκρόστιχον.
 κλάσμα, 182, 186.
 κλασματικὴ γῆ, 182.
 κλεισοῦρες, 157.
 κληρικᾶτον, 183.
 κογχυλευταί, 251.
 commerciaux, 176.
 κομμερκιάριοι, 228.
 κομμέρικιον, 117, 119, 120, 229, 241-242, 262.
 κόνσουλος, 261.
 κουβέλλι, 211.
 κουλάς ου γουλάς, 167, 168, 169 et n. 3.
 κριτήριον βασιλικόν, 127.
 κριτής, 126, 127 note 3.
 κριτής τοῦ φοσσάτου, 134 note 3.
 κριτής τοῦ κατὰ τὴν Πελοπόννησον Θεοφρουρήτου φοσσάτου, 134 note 3.
 κριτικόν, 119, 128, 241.
 κυρίως, 123, 199.

ΛΑΟΣ, 191.

ligia, 187 note 5.
 loggia, 261.
 logothète des bureaux, 104.
 logothète, grand, 104, 105.
 λογοθέτης τῶν σεκρέτων, 104.
 Loi Agraire, 125.
 Loi maritime, 125.
 λόντζα, 261.

ΜΑΓΕΙΡΙΑ, 237, 243.
 malvoisie ou malvasie, vin, 173, 249.
 mandatores, 92.
 maréchal, 97.
 μαρισκάλιος, 97 note 3.
 μασχάλισμός, 13.
 μεῖζαι, 239, 240 note 1.
 μελισσοσεννόμιον, 235.
 μερικῶς κεφαλατικεύοντες, 65, 70, 107.
 μεσάζων, 102, 103, 104 et notes 2 et 6, 105, 106 et notes 4 et 6, 107.
 μεσάζων καθολικός, 103 et note 1, 298.
 μεσάζων πρῶτος, 103 note 1, 106.
 μεσασμός, 104.
 μεσαστικόν, 103.
 μεσιτεία τῶν κοινῶν, 105.
 μεσιτεῶν τοῖς πράγμασιν, 105 note 7; μεσιτεῶν ταῖς ὑποθέσεσιν, 105.
 μεσιτικόν, 243.
 μεταξιατικόν, 243.
 μετόχια, 191.
 μέτρα, 189.
 μετριατικόν, 243.
 μηνιατικόν ου μινιατικόν, 243.
 μίνα, 243 note 7.
 μοῖρα: ρητὴ τις τῶν γιγνομένων μοῖρα, 352.
 μοναπλῶς, 188.
 μουζούρια, 189.
 μπουλουξήδες, 210 note 3.
 μπουρκος, 167, 168 et note 2.
 mystikos, 105.

ΝΕΜΟΜΑΙ, 123, 199.
 νοτάριος δημοσιακὸς ου δημόσιος, 127 note 3, 188.

ΞΑΛΕΙΜΜΑ, 182. v. ἐξάλειμμα.
 ξένοι τῷ δημοσίῳ, 206.
 ξυλάχυρον, 243.

ΟΙΚΗΜΑΤΑ, 182.
 οἰκονύριος, 189.
 οἰκονομία, 239.
 οἰκονόμος τῶν κοινῶν, 105.
 ὁμόχωροι, 139 note 2.
 ὀρισμὸς κριτικῆς καὶ δικαιοδικῆς, 127 note 1.
 ὄρος: τακτὸς ὄρος χρημάτων εἴτε κέρματος, 352.
 οὐσία, 121, 137, 193.

ὀψώνιον, 237, 243.

ΠΑΚΤΟΝ, 7, 34, 185.
 πακτωτικά κτήματα, 188.
 panéjours, 253.
 πανευχεστάτος, 76, 80.
 πανηγύρεις, 242, 253.
 παραδυναστεῶν, 104, 105 note 7.
 parèques, 201 et suiv.
 παροιικῶς βιοῦντες, 191.
 πάροιχοι, 186, 201, 203 et note 2.
 parçon, casaux de —, 193.
 Partitio Romaniae, 49, 52, 155, 189.
 πασσᾶς, 106 note 4.
 paysans, 6.
 παχιατικόν, 243.
 περιβλεπτοί, 191.
 περιβόλιον, 182.
 περιέχουσα κεφαλή, 61, 63 note 1, 68, 69.
 pertinentia, 190.
 πηχιατικόν, 243.
 Piraterie, 163, 174, 264 et suiv.
 πλανηναί, δημοσιακαί, 231, 235.
 ποριατικόν, 231, 235, 236 et note 3.
 πόροι, 236 et note 2.
 πορφυρογέννητος, 76, 78, 209 note 2.
 πραγματεῖαι, 241.
 πραιτωρ, 55, 57.
 πραιτωρία ἀρχή, 67 et note 3.
 πρατίκιον, 243 note 8.
 πριγκιπάτον: κατὰ τὴν συνήθειαν καὶ τάξιν τοῦ πριγκιπάτου, 124 note 4, 188.
 πριμικήριος, μέγας, 92.
 προβατοσεννόμιον, 235.
 proëdre, titre, 104.
 proëdre, titre ecclésiastique, 281 n. 5.
 προεστὲς χώρες, 157.
 προκαθήμενοι, 56, 57.
 προκαθήμενος: d'Avlon et de Kanina 57; de Drama, 57; de Dyrrhachion, 58; de Jannina, 57; du κάστρον Μαρωνείας, 58; de Philadelphie, 53.
 πρόνοια, 5, 128 note 1, 201, 207.
 προνοιάριος, 204 note 6.
 προνοιάσματα, 5, 121, 137, 193.
 προσκαθήμενοι, 203, 206.
 προσκαθίσει, 206.
 προσόδιον, 239.
 πρόσδοδος, 239.
 προστάτης τοῦ τῶν Ἑλλήνων μεγίστου δικαστηρίου, 131.
 προσωπικῶς, 184 note 7.
 protimesis, 125 note 10.
 protostrator, 97-99, 103 et note 2.
 protovestiaire, 104, 105.
 προῦχοντες, 191.
 πρύτανις βασιλέως Ἑλλήνων, 106.
 πρωταλλαγάτωρ, 93.
 πρωτόγερος τοῦ Μορέως, 122.

πρωτόγερος τῆς ἐκλαμπροτάτης αὐθεντίας, 122.
 πρωτοπαπᾶς, 277.
 πρωτοστράτορας τῆς Τσαμπάνιας, 97.
 πρωτοστρατόρισσα, 97 note 3.
 πρωτοστράτωρ, 97 et notes 2 et 3, 103, 298.

ΡΕΤΑΛΙΟΝ, 261.
 ρογατόροι, 230.
 rustici, 208.

ΣΑΛΙΝΕΣ, 230, 250.
 samis de Romanie, 252.
 σέκρετον, 119, 129 et note 1, 241.
 Sénat, Constantinople, 83, 93 note 4.
 Sénat, à Mistra, 93.
 serfs, 6.
 σιτάρχησις κάστρον, 237.
 σιταρχία, 236, 243.
 σιταρχῶ, 237. Cf. σωταρχίζω.
 σκαλιατικόν, 243.
 σοινίκι, 211.
 στασίον, 181, 182, 183, 239, 240, 241.
 στάσις, 183.
 στράτα, 209 et note 2.
 στρατηγός, 66.
 στρατηγός Ἐσπέρας, 68.
 στρατιωτόπια, 207.
 stratopédarque, 100.
 stratopédarque, grand, 99, 103 note 2.
 stratopédarque des Tzakoniens, 19.
 stratores, 97.
 στράτωρ: βασιλικὸς στράτωρ καὶ πρωτοστράτωρ τοῦ κοντοσταύλου, 97 note 2.
 σύγκλητος, 83.
 συγκροτήσεως χάριν, 189.
 συμπάθεια, 182, 186.
 συμπαθῶ, 186.
 συμπάροιχοι, 204 note 5.
 συμπένθερος, 96 note 2.
 συνεισφορά τοῦ βαλανιδίου, 230.
 συνωνή, 232, 236.
 σωταρχίζω τὰ κάστρη, 237.

ΤΑΒΟΥΛΑΡΙΟΣ, 188.
 Τακτικά, 149 note 1.
 τέλη, 353.
 τελούμενον, 232.
 τετραμοιρία ἀλιευτική, 243.
 τζακωνική φύλαξις, 18.
 τζαούσιος, 28, 92.
 τζαούσιος τοῦ δρόγγου τῶν Μελιγῶν, 92.
 thèmes, v. θέμα.
 thrunga, 28. Cf. δροῦγγος.
 Timarion, 252.
 τοπάρχης, 107 et note 2, 223.
 τούρμα, 28, 58.
 τσαούσιος, 28. Cf. τζαούσιος.
 tchaouchs, 92.

ΥΠΗΡΕΤΑΙ ἀποταχθέντες εἰς τοῦτο, 228.
 ὑπηρεταὶ τῆς τοιαύτης δουλείας, 228.
 ὑποβολιμαῖοι, 1.
 ὑποστάσεις, 181, 182, 183.
 ὑποστράτηγος, 66.
 ὑποτελεσμός ἐτήσιος, 205.

ΦΑΜΕΙΥΟΙ, 210 et note 3, 211.
 feudum, 187 note 5.

Flotte, 143-145.

φλωριατικόν, 238, 239, 240, 351.

focularium, datium, 233.

φοσσᾶτον, 134 note 3.

φοσσᾶτον μοραΐτικον, 134, 143 notes.

φοσσάτου διατροφή, 237 note 6.

ΧΑΡΑΙΣΑΡΟΙ, 207.

χαράτζι, 229 note 5, 235.

χαριστίκιον, 189 note 1.

χοιροεννόμιον, 235.

χονδρικῶς, 261.

χορτασμάτων ἐκβολή, 237 note 6.

Chronique brève, 135, 142, 224 notes,
 229 note 5, 295.

Chronique de Monemvasie, 8, 16, 17,
 23 note 1, 161, 162 notes, 196 note
 1, 274, 277, 282, 284, 312 note 8,
346-348.

Chronique de Morée, 5, 6, 26, 27, 28,
 37, 45, 61, 62, 64, 65, 97, 109, 121,
 133 et note 4, 139, 155, 156, 157,
 167, 168 et note 2, 179, 193, 202,
 212 note 1, 228 note 2, 230, 253,
 312 et note 10, 337 note 6.

chrustilio, 234, 239. Cf. ἀκρόστιχον.

χώρα, 167, 168.

χωριάτες, 5, 202.

χωρῖται, 204 note 6.

II. INDEX NOMINUM

AARON : v. Moschopoulos, Aaron.

Acace, métropolit de Monemvasie,
 278, 292, 293, 295.

Acarnanie, 136 note 2.

Acciaiuoli, famille, 122.

Acciaiuoli, Antoine, 175.

Acciaiuoli, Nerio, 250.

Achaïe, 1, 5, 25, 27, 32, 37, 41, 42, 59,
 63, 71, 97, 112, 124 note 4, 128, 132,
 135, 138 note 2, 150, 156, 159 et
 note 6, 168, 177, 187 note 5, 188,
 190, 217, 218, 233, 239, 248, 251,
 256, 270, 288, 289, 291, 305, 306.

Ἀχαρνόμεροι, 210.

Achéloos, 49 et note 2.

Achridos, 54.

Acrocérauniens, Monts, 70.

Acrocorinthe, 176, 177 note 2.

Acropole, Georges, 52, 55 et note 4,
 57, 105, 316.

Adramyttion, 50.

Adrianos, Nicolas, 122.

Aegion : v. Aigion.

Aenos : v. Ainos.

Aesepos, rivière, 19 note 4.

Aétios, médecin, 318.

Agathopolis, 174, 255.

Ἀγγελόκαστρον, Corinthie, 165 note 1.

Ἁγία Μονή, couvent de Nauplie, 303.
 Cf. Νέα Μονή.

Aigeira, 148.

Aigion, 111, 112, 138, 148, 155, 216, 306.

Αἰγύπτιοι, 1.

Αἰμυαλῶν, couvent en Arcadie, 302.

Ainos, en Thrace, 59, 75, 361.

Ἀκαρνᾶνες, 31 note 6.

Akindynos, théologien, 290.

Akindynos, évêque de Méthone, 275,
 279.

Akova, 158, 159.

Akriai, 148.

Ἀκροκόνδυλοι, famille, 216. Cf. Ar-
 cocondilos, Corcondilos.

Albanie, Albanais, 1, 2, 13 note 1,
29-36, 44, 55, 69, 89, 114, 134, 135,
 139, 140, 142, 234, 247, 361.

Alexandre, empereur de Byzance, 208
 note 4.

Alexandre d'Aphrodisias, 362.

Alexandrie, 248.

Alexis I^{er} Comnène, empereur de
 Byzance, 59, 243 note 8, 270.

Alexis III l'Ange, empereur de By-
 zance, 49.

Alexis, grand stratopédarque, gou-
 verneur de Christopolis, 75 note 1.

Allatius, 365, 370.

Allemands, mercenaires, 133.

Alphée, 32, 160, 216, 247, 305.

Alphonse V d'Aragon, 89, 110, 242,
 262-263.

Amanteianos, Constantin, 298, 321.

Amanus, 161.

Amiroutzès, Georges, 114, 361.

Ammonius, 316, 320, 362.

Amyclée, 158.

Amyclée, Eglise, 270, 271, 281 et note
 6, **282-283**, 284, 285, 289, 293, 361.

Amyklion, en Laconie, 151.

Ἀρκάδιον, en Arcadie, 158. Cf. Amy-
 clé.

Anactoropolis, 75 note 1.

Analatos, Pierre, 274.

Ananias, métropolit de Lacédémone,
 196 note 1.

Ἀνατολικοί, 212 et note 1, 322.

Ancône, 256, 336 et note 2.

Ancône, Cyriaque, d'—: v. Cyriaque
 d'Ancône.

Ancyre, bataille, 85, 95, 322.

Andravidia, 5, 41, 155, 156.

André, apôtre, 25, 150, 190, 307.

André de Crète, 317.

André, ἄρχων συμπάσης Πελοποννήσου,
 père de Saint-Léonce, 64.

Andreville, 156. Cf. Andravidia.

Andrinople, 69, 79, 324 note 1.

Andromonastiron, couvent en Messé-
 nie, 301.

Andronic II Paléologue, empereur de
 Byzance, 28, 47 et note 1, 63, 64,
 65, 73, 74, 105, 116, 117, 128, 132,
 134 note 3, 181, 195, 196, 203, 215
 note 2, 230, 236 note 2, 241, 247,
 272, 273, 276, 277, 297, 299, 300,
 301, 302, 305, 346.

Andronic III Paléologue, empereur de Byzance, 30, 64, 70, 71, 74, 105, 118 et note 1, 129 et note 1, 132, 196 note 2, 235, 241, 242, 253, 255, 272, 280, 305.
 Andronic IV Paléologue, empereur de Byzance, 74.
 Androusa, 112, 113, 138 et note 3, 156, 196, 260, 297.
 Androuvasta, 113.
 Ange, Alexis, César, 127 note 1.
 Ange, Irène, femme d'Alexis III, 190.
 Ange, Jean, despote de Thessalonique, 75 note 6.
 Ange, Jean, duc de Néopatra, fils de Michel II d'Épire, 51.
 Ange, Jean, gouverneur de Thessalie, 69 note 9, 74, 82.
 Ange, Manuel, despote d'Épire, 204 note 6.
 Ange, Théodore, despote d'Épire, 104 note 6, 196 note 2.
 Angevins, de Naples, 30, 37, 262.
 Angre, Henri Ier d'—, 51.
 Anne de Savoie, impératrice de Byzance, 105.
 Antelme, archevêque latin de Patras, 41, 252, 307.
 Antimaque, Marc-Antoine, 337 note 5.
 Antioche, 38, 73, 215.
 Antioche-sur-Méandre, 52.
 Aphentikò, église à Mistra, 296. Cf. Brontochion.
 Aphentikò, palais à Mistra, 172.
 Apokaukos, Alexis, 105.
 Apokaukos, Jean, métropolitain de Naupacte, 204 note 6, 205 notes.
 Apostolis, Michel, 364.
 Apulie, 58 note 5, 361.
 Aquilée, 37, 152.
 Arabes, 12, 24 note 6, 150, 151, 161, 163 et note 6, 174.
 Aragon, 262.
 Arakhova, la Grande, 158, 159, 216, 254.
 Arakhova, en Arcadie, 164.
 Araklovon, 62, 157, 167, 168.
 Araklovon, thème (θέμα Ἀρακλόβου), 303 note 3, 316.
 Arcadie, région centrale du Péloponnèse, 5, 32, 134, 151, 152, 153, 156 note 10, 157, 158, 159, 164, 167, 182, 194 note 1, 214, 303 et note 3, 316.
 Arcadie, ville, 63, 152 et notes, 154, 167, 194 note 1, 265, 287.
 Arcadie, Église, 149 note 1.
 Arcocondilos, connétable, 297.
 Arcocondilos, stratopédarque, 297.
 Arcocondilos, Andronic, 297. Cf. Ἀρχοκόνδυλοι et Corcondilos.

Arcia, 303.
 Aréthas de Césarée, 16, 17 note 3, 161 note 4, 162 notes.
 Argos, Argolide, 9, 17, 32, 40, 85, 88, 113, 115, 123, 148, 149, 150, 155 note 6, 167, 169, 199, 230, 245, 250, 258, 293.
 Argos, Église, 271, 303 et note 7, 304, et notes, 312.
 Argyrocastron, Arcadie, 158, 159, 302.
 Argyropoulos, Jean, 12, 341, 342, 344, 364.
 Aristote, 41, 316, 318, 319, 320, 323, 324, 329, 342, **361-364**, 365, 366 notes.
 Arméniaques, thème, 26, 162 note 1.
 Ἀρμένιοι, 162 note 1.
 Aroanien, Monts, 305.
 Arrien, 317, 318, 319.
 Asan, famille, 212.
 Asan, Andronic, Paléologue, 64, 65, 134, 136, 297.
 Asan, Constantin, 255 note 1, 338.
 Asan, Démétrius, 114 et note 8, 115, 361.
 Asan, Isaac, 78.
 Asan, Matthieu, Paléologue, 96, 108, 110 et notes 4 et 6, 111.
 Asan, Paul, 213.
 Asanès : v. Asan.
 Asani, village, 217.
 Asclépius, commentateur d'Aristote, 362.
 Asia Proconsularis, 50.
 Asiné, 148, 152.
 Asopos, 148.
 Astros, 114, 152, 156, 196, 215, 284, 297, 303, 317.
 Athènes, 5, 31, 89, 122, 141 note 1, 250, 263 note 6.
 Ἀθῆνῃοι, 44.
 Athos, Mont, 285, 306, 312 et note 8, 337 note 6.
 Ἀσπίγγανοι, 44 note 3.
 Attaliat, Michel, 134 note 3.
 Attalie, 73.
 Attila, 152.
 Attique, 31, 34.
 Atzicholos, 302 et note 3.
 Aunoy, Geoffroy d'—, 28, 63.
 Aunoy, Vilain, 97.
 Avarinos, 156.
 Avaroslaves, 347.
 Avars, 347.
 Averroès, 324, 362.
 Avlon, 57, 69.
 Avouris, André, 128 note 1.
 BACENETIA, 59.
 Bajazet, 95, 222.
 Bâle, Concile, 2, 136, 147, 333 n. 4.

Βάλτας, couvent, 303. Cf. Βαρσών.
 Barcelone, 262.
 Bardi, compagnie de Florence, 40, 176.
 Barlaam, théologien, 290.
 Βαρουσιώται, 179, 180.
 Βαρσών, couvent, 303. Cf. Βάλτας.
 Bartholomée, évêque de Lacédémone, 299.
 Basilakès : v. Vasilakès.
 Basile Ier le Macédonien, empereur de Byzance, 7, 9, 12, 23, 97, 150, 163, 190, 311.
 Basile l'Anatolique, évêque d'Ezéra, 284.
 Βασμουλοι, 38 note 3. Cf. Gasmules.
 Beaufort, 26, 27. Cf. Λεῦκτρον.
 Béla, prince hongrois, 75.
 Belagrada, aujourd'hui Bérat, 69.
 Βελισάριος, évêque de Coroné, 280.
 Benjamin de Tudèle, 42.
 Benzi, Hugues, 326.
 Berrhoea, thème, 59.
 Bessarabie, 44.
 Bessarion, Cardinal, 2, 4, 86 note 1, 99, 112, 125, **143**, 147, 247 n. 3, 248 et note 3, 250, 267, 268, 314, 318, 320, 323, 329, 331, **332-334**, 341, 342, 349, **356-358**, 359, **360**, **363-364**.
 Bevenio, Philippe, 336.
 Bithynie, 14, 19, 51.
 Βιθυνῶν ἅπαν θέμα, 51.
 Βιθυνῶν καὶ Παφλαγόνων ἐπαρχία, 51.
 Blachernes ou Blaquerne, palais, 252.
 Blachernes, couvent en Elide, 308.
 Βλαχία ou Μεγάλη Βλαχία (Thessalie), 69, 204 note 6.
 Boeae (Βοαί), 113.
 Boèce, 320.
 Bokhalis, Manuel, 115.
 Bolaina, Βόλαινα, 150 note 9, 270. Cf. Olénos.
 Βολερόν, 55, 56 note 4.
 Βολεροῦ, Μοσυνοπόλεως, Σεργῶν καὶ Σπρυμόνος, thème, 56, 68.
 Βολεροῦ, Μοσυνοπόλεως καὶ Χριστοπόλεως, thème, 68.
 Bologne, 327.
 Bondonitza, 115 note 5.
 Boullotès, Nicolas Agallon, 125, 130, 318.
 Branas, famille, 190.
 Breydenbach, Bernard, 45, 257.
 Briel, Geoffroy, 159 et note 7, 302.
 Briel, Hugues, 159 et note 7.
 Brienne, Hugues, 159 note 7, 302.
 Brochard, frère (Pseudo-Brochard), 39.
 Brontochion, couvent à Mistra, 91, 196, 197, 215 note 2, 237, 284, 285, **296-297**, 316, 321.

Brousse, 324 note 1.
 Brunswick, Otton, 41.
 Bruyère, Geoffroy, 60, 62. Cf. Briel.
 Brysis, village, 123, 199.
 Bua, Pierre, 317.
 Bucelet, 157.
 Bucellaires, thème, 50.
 Bulgares, Bulgarie, 29, 49, 67, 70, 110, 146, 163, 169 note 3, 255, 287, 288.
 Bura, 289.
 Busac, Hugues, 300 note 6.
 CABASILAS, Jean, 115.
 Caffa, 255, 285.
 Caïcus, 51.
 Calabre, 17 et note 3, 159 note 7, 161, 162 notes, 173, 302.
 Calcédoine, Concile, 151.
 Calécas, Manuel, 338.
 Calixte III, 131.
 Callistos, Andronic, 364.
 Calophéros, Lascaris, Jean, 79 note 5, 338.
 Camariote, Matthieu, 366 note 1.
 Camerino, Angelo, 279.
 Candie, 250.
 Canina, 57, 69.
 Cantacuzène : v. Jean VI.
 Cantacuzène, gouverneur de Morée sous Michel VIII, 60, 61 et note 2, 62.
 Cantacuzène, Constantin, 111, 115.
 Cantacuzène, Démétrius, fils de Matthieu, 80.
 Cantacuzène, Georges, Paléologue, 101' 260, 261, 317, 318.
 Cantacuzène, Jean, fils de Matthieu, 80.
 Cantacuzène, Jean, Paléologue, 43, 102, 108, 110, 111, 112, 127, 188, 318.
 Cantacuzène, Manuel, despote de Morée, 4, 31 et note 6, 36, 46, 71, 72 et note 1, 78, 79 et note 5, 80 et note 2, 127 note, 134, 136 note 2, 144, 197, 215, 219, 220, 221 note 2, 289 et note 8, 298, 338, 378.
 Cantacuzène, Matthieu, empereur, 74, 76, 79, 80, 92 note 1, 321, 338.
 Cantacuzène, Michel, 61 note 2.
 Cantacuzène, Zoé, 300 note 6.
 Capitanate, 58 note 5.
 Capoue, 30.
 Carie, 52.
 Carmélites, 41.
 Carysténos, Théodore, 33 note 4.
 Carytaine : v. Karytaine.
 Cassandrénos, Démétrius, 316 et note 3, 321, 338.
 Cassandrénos, Marie, 321.
 Castel Tornèse, 91.
 Castellania, 110.

Castriote, Georges, 36.
 Catalans, 30.
 Catalogne, 262, 265.
 Catane, 162.
 Caystre, 50 note 4.
 Cécauménos : v. Kécauménos.
 Centurione, Zaccaria, 136, 140, 258, 259, 264.
 Céphallénie, Eglise, 270, 271, 276.
 Céphise, bataille, 37.
 Césarini, Julien, cardinal, 326.
 Chacoigne, 27 note 4. Cf. Tzakonie.
 Χαλκοκονδύλης Ἀθηναῖος, père de l'historien, 345.
 Chalcocondyle, Laonic, 29, 33, 34, 36, 106, 107, 142, 170 note 1, 223, 315, 345, 346.
 Chalcocondyle, Nicolas, 345. Cf. Chalcocondyle, Laonic.
 Chamarétos, 214.
 Chamarétos, Jean, 100 note 5.
 Chamarétos, Léon, 379.
 Champagne, 97.
 Champlitte, Guillaume, 202.
 Chandakénos, Jean, 318.
 Chandax, en Crète, 280.
 Chandrénou, village, 217.
 Charles VII, roi de France, 77, 130.
 Charles Ier d'Anjou, 65, 89, 228 note 2, 248, 256.
 Charles II d'Anjou, 233.
 Charpigny, Guy de —, 216.
 Chartres, 38.
 Chateaubriand, 8, 171.
 Chatzikis, Manuel, Lascaris, 92, 212.
 Chauderon, Jean de —, 63.
 Cheilas, Princes, famille, 215.
 Cheilas, Constantin, 134 note 3.
 Cheilas, Elie, 215 note 1.
 Cheilas, Nicéphore, 213 note 4, 215, 332, 334 et note 3, 335 note 3, 337, 341.
 Chelmos, 134.
 Chiliomodi, 305.
 Chio, 182, 234, 235 et note 4, 249.
 Chio, Nicéphore de —, 312.
 Chliara, 51.
 Chloumoutzi, 91, 156.
 Choïrosphaktès, Michel, 191.
 Choiseul-Gouffier, 14.
 Chomatianos, Démétrius, 49 et note 2, 104 note 6.
 Choniate, Georges, 204 note 6.
 Choniate, Michel, métropolitain d'Athènes, 41, 104, 190, 212, 247, 251.
 Choniate, Nicétas, 51, 67, 97, 168 note 2, 176, 217, 316.
 Chonika, église, 304.
 Chora, couvent, 105.
 Chortasménos, 254 note 4

Choumnos, Nicéphore, 105.
 Christiania, 155.
 Christianou, 155 et note 2, 286.
 Christianoupolis, 154.
 Christianoupolis, Eglise, 270, 286-288, 292, 294.
 Christophore, empereur de Byzance, 146.
 Christopolis (Kavalla), 68, 75 note 1, 89.
 Chrysapha, 215 note 1, 300.
 Chrysoképhalos, Matthieu, 339.
 Chrysokokkès, Manuel, 332.
 Chrysoloras, Démétrius, 12, 13 et note 1, 14, 339.
 Chrysopolis, 75 note 1.
 Chypre, 73, 233 note 3, 265, 316, 338.
 Cibyrrhéotes, thème, 26, 52, 66, 162 note 1.
 Cicéron, 146.
 Cilicie, 44.
 Cisterciens, 41.
 Clarentza, 63, 91, 112, 144, 156, 177, 224 notes, 256 et note 4, 259, 261 et notes, 263, 266, 308.
 Clavijo, Ruy Gonzales, 257.
 Clément, prétendu métropolitain de Monemvasie, 278.
 Clermont, 91, 156.
 Cluny, Abbaye, 41, 252, 307.
 Codinos (Pseudo-Codinos), 82.
 Collovrat, 155, note 4. Cf. Kalavryta.
 Colonia, Epire du Nord, 49 et note 2.
 Comnène, Isaac, dynaste de Chypre, 75.
 Comnène, Marie, 75.
 Constant II, empereur de Byzance, 22, 23.
 Constantin VII, Porphyrogennète, empereur de Byzance, 7, 8, 9 et note 4, 28, 66, 146, 148, 154, 161, 318.
 Constantin IX, empereur de Byzance, 104.
 Constantin XI Paléologue, empereur de Byzance, 82, 83, 90, 106, 112, 123, 131, 182, 199, 206 note 3, 237, 261, 344. Cf. Paléologue, Constantin, despote de Morée.
 Constantin Likhoudès, patriarche de Constantinople, 104.
 Constantin, ἱερεὺς καὶ χαρτοφύλαξ Πίσσης, 284, 317.
 Corcondilos v. Crocodilos.
 Corcyre, Eglise, 293.
 Corfou, 44, 49 et note 2, 102, 168 note 1, 196 note 2, 216, 233, 235, 319, 344.
 Corinthe, Corinthie, 3, 17, 22 et notes, 23, 25, 32, 36, 41, 42, 83, 87, 95, 96, 102, 108, 109-111, 115, 136, 137,

140, 141 et note 1, 142 et note 4, 143, 147, 148, 149 et note 2, 165 note 1, 167, 168 note 2, 169, 175-177, 182, 193, 216, 217, 223, 245, 247, 250, 251, 252, 256, 258, 291, 292, 295, 303, 305, 306, 320, 330, 335, 336, 339, 340, 351.
 Corinthe, Eglise, 41, 149 note 1, 270, 271, 273, 274, 276, 287, 291-295.
 Coron, 4, 35, 40, 43, 86, 99, 139, 152 et n. 1, 222, 234, 247, 248, 256 et note 5, 257 et note 1, 258, 259-260, 261 notes, 263 note 6, 265, 271, 275 note 2, 279.
 Coroné, 148, 152, 154.
 Coroné, Eglise, 270, 271, 273, 274, 275-276, 280.
 Corse, 14 et note 7.
 Cos, 56 note 4, 70.
 Cos, Eglise, 291 et note 5, 294.
 Cosme de Médicis, 327.
 Coumans, mercenaires, 62, 133.
 Crète, 14, 21 note 6, 39, 66, 68 note 2, 100, 142, 150, 163 et note 6, 164, 183, 192, 196, 216, 234, 247, 248, 249, 250, 257, 265, 274, 275, 280, 281, 282, 284, 285, 288, 296, 319, 320, 321.
 Crimée, 249, 281, 285.
 Cristiana, 155.
 Critobule d'Imbros, 345.
 Crocodilos, famille, 216, 223, 254. Cf. Acrocondilos.
 Cyclades, 179, 235.
 Cydonès, Démétrius, 79 note 5, 105-106, 254, 255 note 1, 317, 319, 323, et note 5, 338, 359.
 Cydonès, Prochore, 317, 319.
 Cynurie, 14, 15 note 3, 17, 156, 253, 284, 303.
 Cyprien, hégoumène de Brontochion, 297.
 Cyriaque d'Ancône, 91, 100, 110, 111, 113, 141, 159, 170, 246, 305-306, 306 note 1, 315 note 1, 318, 327, 342, 345.
 Cyrille, patriarche de Constantinople, 157 notes, 301 note 6, 308.
 Cyrille, métropolitain de Monemvasie, 278.
 Cyrille, métropolitain de Monemvasie, 279.
 Cythère (Cerigo), 115.
 Cythère, Eglise, 273, 276-277.
 Cythouria, 273.

ΔΑΙΜΕΝΙΤΑΙ, 17. Cf. Déména.
 Δαιμονοϊωάννης, Γεώργιος, 100. Cf. Eudémoniannis.
 Dalmatie, 152.
 Damalas, 115, 150.

Damalas, Eglise, 270, 271, 293-294, 316.
 Δαμαλῶν καὶ Πεδιάδος et Δαμαλῶν καὶ Πολυφύγγους, évêché, 294.
 Damascène, Jean, 317.
 Damascius, 362.
 Daniel, hégoumène des Saints-Théodores, 296.
 Daniélis, 190, 191, 208, 251.
 Dantzig, 28.
 Déavolis (Devol), 49 et note 2.
 Déména, 17.
 Démétrias, 31.
 Démétrius le Magistre, 339.
 Démétropoulos, Constantin, 216.
 Δε Μπριώ ou Δε Ηπριόν, 159 et note 7, 302.
 Denys, patriarche de Constantinople, 286.
 Denys, métropolitain de Sardes, 278, 280, 333 note 4.
 Denys, hiéromonaque, 333.
 Denys d'Arcadie, 194 note 1.
 Dermokaitès, Paléologues, famille, 216.
 Dermokaitès, καστροφύλαξ, 56 note 5.
 Dibre, 49 et note 2.
 Didymi, 52.
 Didymotique, 54.
 Dimitiana, 156 note 10, 180 note 1, 301.
 Diodore de Sicile, 318, 319.
 Diplovataces, famille, 212.
 Disypatos, famille, 212.
 Disypatos, Manuel, 101.
 Dokeia, 337.
 Dokeianos, Jean, 114 note 8, 315, 316, 318, 337, 340, 342, 344.
 Dominicains, 41, 106.
 Δωριέων χώρα, 18.
 Doriens, 18.
 Dormition de la Vierge : couvents à Kernitza d'Arcadie, 302; à Skaphidià, 309; à Sophikon, 305; à Vourkano, 301, et à Zaraphona, 300.
 Dorothee, métropolitain de Patras, 278.
 Dorothee (Pseudo-Dorothee), de Monemvasie, 313 notes, 346.
 Dosithée, métropolitain de Monemvasie, 278-279, 292, 332, 359.
 Douchan, Etienne, 70 note 7.
 Douka, village, 217.
 Doxapatris, 214.
 Doxapatris, Nil, 282.
 Doxas, 115.
 Dragalévos ou Dragalivos, 15 et note 3. Cf. Gardalévos.
 Dragasch, Constantin, prince serbe, 89.
 Drimys, Démétrius, 212 note 2.
 Δρόγγος, 121.

Druses, 8.
 Dry, 246.
 Dryea villa, 246.
 Dschats, 44.
 Ducas, historien, 136, 142, 345.
 Ducas, Ange, Paléologue, Raoul, Las-caris, Tornikès, Philanthropénos, Asan, Jean, personnage connu sous ces noms, 213.
 Dyrrhachion, 58, 336 et note 2.
 ECHINADES, bataille, 144-145.
 Ecloga, 125 note 1.
 Edesse, en Asie Mineure, 58 note 5.
 EGINE, 17, 23, 115, 163.
 Egypte, Egyptiens, 44, 45.
 Egyptiens (Tziganes), 44.
 Ἑλαδάδες, τζαούσιοι, 92, 215.
 Eléavoukoi, famille, 216, 223.
 Eleusis, 56 note 5.
 Ἐλευθερολάκωνες, 10.
 Elide, Elis, 5, 25, 32, 33, 41, 112, 148, 217, 246, 308.
 Elisée, juif, maître de Pléthon, 323, 324 et note 1.
 Ἐλκόμενος, 173, 300.
 Emo, Angelo, 34.
 Ἐπάνω Χρέπα, couvent, 303.
 Ephèse, 50.
 Ephraïm, chroniqueur, 51.
 Ephraïm, le Syrien, 316.
 Epidaure, en Dalmatie, 152.
 Epidaure, en Morée, 148, 150.
 Epire, 30, 44, 49, 57, 59, 61 note 2, 69, 74, 75 et note 2, 86, 104, 128, 145, 377, 379.
 Erastopoulos, Théodore, 112, 188, 318.
 Erymanthe, 36.
 Eschine, 316.
 Esclavons, 26, 27 et note 4, 28.
 Escorta: v. Scorta.
 Estella, 156. Cf. Astros.
 Estradiots, 137 note 3.
 Ethiopiens, 45.
 Eubée, 17, 23 et note 2, 31, 34, 114, 115 note 5, 233, 234, 249, 295, 359.
 Εὐδαίμων, 100 et note 3.
 Eudémonoiannis, famille, 117, 174, 214.
 Eudémonoiannis, Georges, 99.
 Eudémonoiannis, Georges, 100.
 Eudémonoiannis, Nicolas, 101, 317.
 Eudémonoiannis, Sophianos, 100, 102.
 Eugène IV, pape, 111, 247, 327.
 Eugénikos, Jean, 99, 112, 144 note 3, 176, 177, 213 note 4, 246, 274, 283, 286, 314, 332, 333 note 4, 334-336, 340, 342, 343, 344 et note 7, 359, 361.
 Eugénikos, Marc: v. Marc d'Ephèse.

Euphrosyne, 305.
 Εὐρύπος, 295.
 Eurotas, 170, 172.
 Eustathe de Thessalonique, 16, 41.
 Euthyme, hiéromonaque, puis patriarche de Constantinople, 219.
 Evaresté, évêque d'Amyclée, 282.
 Evrenos-beg, 221.
 Ἐξαμίλιον: v. Hexamilion.
 Exochorion, 171.
 Ezéra, évêché, 284.
 Ezérites, Ezéros, 7, 9, 25, 192.
 FABER, Félix, voyageur, 45, 250.
 Famagouste, 265.
 Fedini, Pancrace Michel, 262.
 Ferrare, 77, 110, 215, 326, 331, 334, 336.
 Ficin, Marsile, 322 note 2, 327.
 Filelfe, François, 131, 310, 327.
 Florence, Florentins, 40, 215, 242, 249, 261-262, 266, 287, 320, 322 note 2, 326, 327, 365 note 3, 371.
 Florence, Concile, Union de —, 99, 213 note 4, 262, 278-279, 280, 286, 292, 323, 326, 327, 331, 334, 343, 350, 359-361, 365 note 3, 370, 371.
 Florent de Hainaut, 27, 62, 65.
 Flory, Jacques II de —, 300 note 6.
 Foucher de Chartres, 38.
 Fourmont, Michel, 85, 103 note 1, 150 note 5, 220 et note 1, 286, 298.
 Franciscains, 41, 307.
 Francs, 38, 61 note 2, 62, 113, 116, 155, 156, 158, 160, 166, 167, 192, 193, 194, 206, 214, 254, 259, 280.
 Cf. Latins.
 Francopoulos, famille, 212, 224.
 Francopoulos, maison à Mistra, 172.
 Francopoulos, gouverneur de Grévénon, 98 note 2, 112.
 Francopoulos, Jean, 98, 99, 103 et notes 1 et 2, 298, 334.
 Francopoulos, Léon, 99, 112.
 Francopoulos, Manuel, 98 et notes 2 et 3, 112.
 Francopoulos, Nicolas, 99.
 Frankavilla, église, 308.
 Φρέριοι, 95. Cf. Hospitaliers de Rhodes.
 Frescobaldi, Léonard, 257.
 GABALAS, protosébaste, 105.
 Gabriélopoulos, Michel, 31 note 2.
 Galaxidi, 115.
 Gallien, 41.
 Gallipoli, 39, 174, 255.
 Gardalévos, 15, 121. Cf. Dragalévos.
 Gardiki, 115, 158, 159, 164.
 Γασμούλοι, 38 note 3.
 Gasmules, Gasmuliens, 1, 38-40.

Gasmules Vénitiens, 39.
 Gastouni, 254, 308.
 Gattiluso, Dorin Ier, 342.
 Gaza, Théodore, 316, 364.
 Gémiste, famille, 212.
 Gémiste, Andronic, 123, 199, 200, 333.
 Gémiste, Démétrius, fils de Pléthon, 123, 199, 200, 333.
 Gémiste, Démétrius, 323.
 Gémiste, Georges: v. Pléthon.
 Γεμιστός, ὁ πρωτεύδικος, 323.
 Γεμιστός, Μιχαήλ, orphanotrophe, 323.
 Gènes, Génois, 40, 47, 106, 132, 177, 249, 257, 259, 261.
 Gennadius II, patriarche de Constantinople: v. Scholarios, Georges.
 Georges, évêque de Vélégosti, 284.
 Georges d'Antioche, 12.
 Georges le Philosophe, 323 note 5, 338.
 Georges de Trébizonde, 322 note 4, 363-364, 365 note 3, 366 note 1, 371 note 1.
 Georgitzopoulos, connétable, 297.
 Germe, 51 note 6.
 Gérokomeion: v. Girokomeion.
 Geronthrai, 148.
 Gilas, 271. Cf. Hélos.
 Gimenes, 271. Cf. Zéména.
 Girokomeion, couvent, 41, 307, 308 note 6.
 Γιστέρνα, 113. Cf. Gisterne.
 Gisterne, 27, 113.
 Giustiniani, Belletto, 280.
 Giustiniani, Ugolino, 279.
 Glykas, Michel, 234 note 3.
 Glykys, Jean, 105.
 Gorgylos, 299.
 Gortyne, en Crète, 319.
 Gortynie, 156 note 10, 159, 302 et note 3.
 Gortynios, 301, 302.
 Goths, 152.
 Gradenigo, Marin, 279.
 Gradenigo, Pierre, 279.
 Gradenigo, Tadio, 3.
 Graitzas: v. Paléologue, Graitzas.
 Grégoire de Chypre, patriarche de Constantinople, 47 note 1, 194 note 1, 281 note 6, 316.
 Grégoire, évêque de Kitros, transféré à Lacédémone, 286.
 Grégoire Voutas, métropolitain de Lacédémone, 282, 285.
 Grégoire, métropolitain de Monemvasie, 274, 277, 281, 282.
 Grégoire le Moine, auteur, 131, 337.
 Grégoras, Nicéphore, 39, 65, 72 note 1, 317, 319.
 Grévénon, 98 note 2, 112, 168, 290.

Grimani, Francesco, 3.
 Grimani, Pierre, 86, 87, 222.
 Grilli, 254.
 Grottaferrata, 326.
 Guéraki, 15, 92, 156, 214.
 Γουλιέλμος, 26. Cf. Villehardouin, Guillaume II.
 Γύφοι, 44 note 3.
 Gypsiens, 45.
 Γυράρδος ἐκ Πατρῶν ou ἐκ Μεθόνης, 317.
 HALMYROS, 69.
 Harménopoulos, Constantin, 125, 129, 318.
 Hautecombe, Abbaye, 41.
 Hebros (Maritza), bataille, 74, 84.
 Ηέλικονουν, 195.
 Hellade, thème, 25.
 Hellade et Péloponnèse, thème, 57 note 3.
 Hellespont, 163.
 Hélos, 12, 15, 123, 151, 196, 200, 297.
 Hélos, Eglise, 270, 271, 273-274, 361.
 Henri Ier d'Angre, 51.
 Henri III de Castille, 257.
 Héraclée (Pont), Eglise, 283.
 Héraclée, en Thrace, 74, 174, 255.
 Héraclius, empereur de Byzance, 22.
 Hermeias, 318.
 Hermione, 148.
 Hermonyme, Charitonyme, 315 et note 2, 318, 319, 337, 344.
 Hermus, 51.
 Hérodote, 1, 284, 317, 318, 319.
 Hésiode, 316.
 Hexamilion, 130, 142 et note 4, 165 note 1, 238, 247. Cf. Isthme.
 Hiérocès, 148, 149 note 1, 150, 151.
 Hippocrate, 41.
 Hohenstaufen, 30.
 Holobolos, Manuel, 212 note 3, 348.
 Homère, 316.
 Hongrois, mercenaires, 133.
 Hospitaliers de Rhodes, 41, 83, 85, 87, 94, 95, 109, 141 note 1, 176, 265, 285.
 Hugot, Guillaume, 187 note 5.
 Hyacinthe, métropolitain de Corinthe, 294.
 Hyaléas, logothète de l'armée, 56.
 Hydra, 174, 175 note 1.
 IBÉRIE, 101.
 Ibn-Batoutah, 127 note 2.
 Ibn-Haukal, 233 note 3.
 Ignace, patriarche de Constantinople, 364.
 Ignace, métropolitain de Patras, 290.
 Illyrie, Illyriens, 1, 29, 30.
 Ἰλλυριοί, 1.

Imbros, 75.
 Innocent III, 6, 208, 271, 289, 307.
 Ionas, copiste, 316.
 Ioniennes, Iles, 234.
 Ἰουδαῖοι, 1.
 Isaac II, l'Ange, empereur de Byzance, 59, 104, 173, 271, 300.
 Isaac, protostrator, 99.
 Isaac, sébaste et τζαούσιος, 92, 214.
 Isaïe, patriarche de Constantinople, 283.
 Isaïe, moine, 287.
 Isidore, patriarche de Constantinople, 19, 277.
 Isidore, métropolit de Monemvasie et de Kiev, cardinal, 12, 13 note 1, 93, 94, 228 et note 6, 254 note 4, 255 et note 5, 257 note 1, 274 et note 7, **278**, 283, 286, 287 note 9, 291, 292, 293, 313, 314, **329-331**, 333 note 4, 359.
 Isidore, ὑποφύγιος Μονεμβασίας, le futur patriarche, 277.
 Isidore, métropolit de Corinthe, 287, 291 et note 5, 292, **294**.
 Isidore, hiéromonaque, 333 et note 4.
 Isidore, hiéromonaque, probablement le même que le précédent, 333 note 4, 361.
 Isocrate, 317, 318, 319.
 Ἰσπανός : Spanos, Nicolas et Théodore.
 Israël, évêque de Coron, 280.
 Isthme de Corinthe, **140-142**, 223, 237.
 Cf. Corinthe, Hexamilion.
 Ἰταλοί, 1.
 Ithomé, 112, 113, 138 et note 3, 150, 301.
 Jacques Koukounarès, métropolit de Monemvasie, 277.
 Jaffa, 300 note 6.
 Jamblique, 320.
 Jannina, 14, 57, 69, 128.
 Jannina, Eglise, 290.
 Jannitza, 27, 216.
 Jean Ier Tzimiscès, empereur de Byzance, 276.
 Jean II Comnène, empereur de Byzance, 73.
 Jean III Vatatzès, empereur de Nicée, 51, 53, 54, 75 note 6, 105, 204 note 5.
 Jean V Paléologue, empereur de Byzance, 73, 74, 78, 79 et note 5, 80 et note 2, 81, 82, 84, 105.
 Jean VI Cantacuzène, empereur de Byzance, 4, 31 note 6, 36, 46, 48, 51 note 1, 55, 64, 65, 71, 72 et note 1, 78, 79, 81, 82, 92 note 1, 105, 106, 132 note 2, 144, 146, 166, 182, 197 et note 8, 203, 219, 280, 305, 316 et note 3, 317, 319, 321, 338.

Jean VIII Paléologue, empereur de Byzance, 81, 83, 101, 106, 123, 131, 136, 140, 144, 147 note 2, 182, 199, 206 note 3, 259 et note 3, 262, 325, 333, 340, 342, 343.
 Jean III Asên, de Bulgarie, 64, 110.
 Jean Beccos, patriarche de Constantinople, 277.
 Jean XIV, patriarche de Constantinople, 283.
 Jean, métropolit de Monemvasie, 277.
 Jean, grand primicier, 75 note 1.
 Jean le Diacre, 162.
 Jeanne Ière, reine de Naples, 41.
 Jérémie II, patriarche de Constantinople, 307, 308 et note 6.
 Jérusalem, 116, 257, 265, 278, 279.
 Joachim, patriarche de Jérusalem, 278, 279, 292.
 Joachim, métropolit de Patras, 291.
 Joasaph, métropolit de Monemvasie, 277.
 Joasaph, hiéromonaque, 325, 339.
 Joseph II, patriarche de Constantinople, 293.
 Joseph, métropolit de Monemvasie, 278.
 Joseph, métropolit de Monemvasie, 279.
 Joseph, métropolit de Patras, 278, 290.
 Joseph Plousiadénos, évêque de Méthone, 280.
 Joseph l'exarque, 331, 367 notes.
 Joseph, auteur, 340, 343.
 Juifs, 1, **42-44**, 171.
 Julien, empereur, 376.
 Justin, martyr, 317.
 Justin II, empereur, 22.
 Justinien Ier, empereur, 22, 140, 148, 151, 184 et note 3, 319.
 Justinien II, empereur, 9, 161.
 Juvénal, hérésiarque, 280, **360-361**, 366 notes, 367 notes.
 KABEIPOI, 162 note 1.
 Kalamai, 150.
 Kalamata, 26, 27, 112, 150, 152 note 1, 154, 216, 260.
 Kalambaka, 196 note 2.
 Καλαυρός, Δημήτριος, 122.
 Kalavryta, 36, 41, 91, 95, 115, 155 et note 4, 216, 230, 254, 306, 318.
 Kallergis, Alexis, 39.
 Kalogénitès, évêque de Méthone, 279.
 Kalognomos, Léon, 57.
 Kalophéros : v. Calophéros.
 Καμπανέσης, 5.
 Kampanos, Nicolas, 57.

Kananos, Lascaris, 28.
 Kanina : v. Canina.
 Kannavès, Nicéphore, 298, 317, 321.
 Κάπηροι, 162 note 1.
 Kapsovadès, évêque d'Amyclée, 282.
 Karianitès, Jean, 318.
 Karyopolis, 100, 113, 151.
 Karyopolis, Eglise, **283**, 361.
 Karystos, 233 note 5.
 Karytaine, 32, 60, 62, 115, 158, 159 et note 7, 196, 215, 216, 297, 303.
 Kassandrénos : v. Cassandrénos.
 Kastanitza, village, 14.
 Kastri, en Argolide, 250.
 Kastri, en Laconie, 199.
 Kastritzi, 115.
 Κατακάλι, 161 note 1.
 Katalektès, Théodule, 303 note 3, 316.
 Katholiké, église de Gastouni, 308.
 Κατωχώριον, 171.
 Kavakès, famille, 214, 224.
 Kavakès, Démétrius : v. Raoul, Démétrius.
 Kavakès, Manuel, 101.
 Kavakès, Michel, 124, 200, 230, 240.
 Kavallarios, Michel Sophianos, 34 note 3.
 Kavassila, village, 217.
 Kécauménos, 68, 70, 143, 166 note 1, 169 note 3.
 Kenchréai, 150, 165 note 1.
 Kernitza, en Achaïe, 159 note 6.
 Kernitza, en Achaïe, Eglise, 289-290, 289 note 8.
 Kernitza, en Arcadie, 158, 159 et note 6, 164, 302.
 Kertetza, 122.
 Khavoutzi, village, 19 note 4.
 Kibyrhéotes : v. Cibirrhéotes.
 Kinsterna, 113.
 Kitros, 59, Eglise, 286.
 Kivérion, 230, 250.
 Kladas, Crocodile, 115.
 Klarentza : v. Clarentza.
 Komnianitès, Démétrius, 189.
 Kompis, Pierre, 209.
 Kompis, Théodore, 209.
 Korakas, 35 note 2.
 Koressis, famille, 216.
 Koressis, Georges, 188 et note 1.
 Κόρρος, 165 note 1.
 Kosmina, village, 200.
 Κοτζής, Théodore, 317.
 Koukounarès, Jacques : v. Jacques Koukounarès.
 Koula, village, 109.
 Kourtessi, village, 217.
 Kriékouki, village, 217.
 Kroum, 67.

Kynourie : v. Cynurie.
 Kyparissia, 148, 152 et note 1, 154, 167, 194 note 1, 265 note 2, 287.
 La Broquière, Bertrandon de —, 257.
 Lacapène, Marie, 146.
 Lacédémone, 1, 26, 148, 150, 161-162, 169, 191, 196, 205, 298, 337, 379.
 Lacédémone, Eglise, 93, 95, 183, 196, 205, 270, 271, **281-286**, 288, 290, 292, 296, 316, 317, 318, 321, 335, 347, 361.
 Laconie, 6, 15, 17, 39, 43, 60, 92, 113, 116, 121, 123, 134, 151, 154, 156, 159, 174, 192, 196, 199, 201, 208, 213 note 4, 214, 215 note 1, 246, 273, 277, 281, 283, 286, 288, 289, 299, 335, 359.
 La Guilletière, De —, 90 note 1, 171.
 Λακεδαίμονες, 1.
 Λακεδαίμονος κάστρον, 150 note 5.
 Λάκωνες, ἔξω, 16.
 Lamia, 115, note 5.
 Lampardopoulos, Jean, 301.
 Lampoudios, archonte, 215.
 Lampoudios, gouverneur d'Astros, 114, 215.
 Lampoudios, Matthieu, 215, 320.
 Langadà, village, 200.
 Lannoy, Chillebert de —, 249.
 Larymos, 59.
 Lascaris : v. Kananos.
 Lascaris, famille, 212.
 Lascaris, Alexis, 102, 111, 112, 138 et note 3. Il doit probablement être identifié avec Philanthropénos, Alexis.
 Lascaris, Andronic, Padiatès, 113.
 Lascaris, Athanase, 101, 242, 262.
 Lascaris, Démétrius, 224.
 Lascaris, Jean : v. Calophéros.
 Lascaris, Manuel, frère de l'empereur Théodore Ier, 54.
 Lascaris, Manuel, domestique des scholes d'Occident, 57.
 Lascaris, Manuel Chatzikis, v. Chatzikis.
 Lascaris, Matthieu, Paléologue, 317.
 Lascaris, Michel, 55 et note 4.
 Latins, 34, **37-42**, 50, 71, 80, 100 note 5, 106, 146, 179, 187, 206 et note 1, 220, 221, 234, 271, 276, 349. Cf. Francs.
 Laurent de Médicis, 322 note 2.
 Lavra, couvent au Mont-Athos, 306, 337 note 6.
 Lecce, 159 note 7, 302.
 Le Huen, Nicole, 257.
 Lekhova, village, 305.
 Lembos, 50.

Lemnos, 56 note 4, 70, 75, 79, 86, 110 et note 4, 130, 185 note 2, 237, 343.
 Léon Ier, empereur, 151.
 Léon III, empereur de Byzance, 66.
 Léon VI le Sage, empereur de Byzance, 8, 66, 96, 154, 190, 208 note 4, 274, 276.
 Léon, évêque d'Argos, 303, 304.
 Léon, μεσάζων (Francopoulos?), 103.
 Leonessa, famille, 178, 187 note 5, 216.
 Leonessa, Acgidius ou Giles, 187 note 5, 188.
 Leonessa, Nicolas, 188, 200.
 Léonidion, bourgade, 14.
 Léontarion, bourgade, 91, 135, 158, 217, 260, 287, 288.
 Léontarios, Andronic Bryennios, 101.
 Léontarios, Démétrius, général byzantin, 144 et note 3, 145, 215, 332.
 Léontarios, Démétrius Lascaris, copiste, 145 notes, 318, 319, 334 et note 4.
 Léontarios, Jean Lascaris, 334.
 Lesbos, 249, 342.
 Leucade, Eglise, 276, 293.
 Leutron, 26, 27, 151.
 Λεύκη, localité, 183.
 Λεύτρον : v. Leutron.
 Liban, 161.
 Lidorikion, 111, 115.
 Liedekerke, Gautier de —, 216.
 Ligouriò, village, 115.
 Likhoudès, Constantin : v. Constantin, patriarche de Constantinople.
 Likinios, Jean, l'ancien, 312 et note 8.
 Likinios, Jean, le jeune, 312 note 8.
 Lille, 39.
 Liménitès, Nicolas, 318.
 Λιόπρασ, village de Corinthie, 165 n. 1.
 Liossa, village, 217.
 Livadi, 253.
 Livéros, Démétrius, 113.
 Longanikos, village, 214.
 Loria, Roger de —, 12.
 Loukanis, Nicéphore, 111.
 Loukou, couvent, 303.
 Λουπή, Lubeck, 28.
 Lubeck, 29.
 Luc Chrysobergès, patriarche de Constantinople, 282.
 Luc, métropolitte de Sougdaia et pro-
 èdre de Lacédémone, 196, 281, 282, 285.
 Luc, évêque de Damalas, 294.
 Luc, évêque de Lacédémone, 299.
 Lucien, 1, 348.
 Lucques, 256.
 Lycaonic, 44.

Lydie, 50 note 4,
 Λυζοβουνόν, 195. Cf. Ηέλικονounon.
 MACAIRE, patriarche de Constantinople, 289.
 Macaire, métropolitte d'Ancyre, 286.
 Macaire, métropolitte de Patras, 289, 290, 305.
 Macaire, évêque de Coroné, 280.
 Macédoine, 49, 54, 55, 70, 73, 74, 89, 155 note 5, 165, 166, 168 note 2, 231, 255.
 Macrénos, parakoimomène, 62, 121, 193, 337 note 6.
 Magne, Maniotes, 3, 6-14, 26, 113, 121, 133, 154, 209-211, 214, 270, 296 note 1. Cf. Μάγνα.
 Magnésie, 50, 68 note 3.
 Magno, Stefano, 3, 33, 155 note 5.
 Μαγούλα, 183.
 Magoulia, 159.
 Mahomet II, 36, 75, 207, 224, 225, 230 note 1, 343, 374 notes.
 Μάγνα, 7, 9 et note 2.
 Maina, Eglise, 270, 273, 274, 274 note 7, 276, 278, 291, 293, 295, 361.
 Μάγνης κάστρον, 154.
 Makhairas, Léonce, 233 note 3.
 Makry-plagui, défilé, 62, 159.
 Malachie, métropolitte de Corinthe, 295.
 Malagaris, Michel, 57.
 Malakénos, Jean, 191.
 Malakès, Nicéphore Ducas, 318, 348.
 Malatesta, Cléopé : v. Paléologue, Cléopé.
 Malatesta, Pandolphe, archevêque de Patras, 224 notes.
 Malatesta, Sigismond-Pandolphe, 43, 170, 328.
 Malaxos, Nicolas, 312.
 Malée, cap, 7 et note 3, 113.
 Malévizi, 249 note 8.
 Malotaras, évêque de Kernitza, 289.
 Malotaras, Démétrius Panaréto, évêque de Méthone, 279.
 Malotaras, Nicolas, 316.
 Mamonas, famille, 87, 117, 118 note 5, 174, 214, 222.
 Mamonas, Démétrius Grégoras, 123, 200, 205 note 1.
 Mamonas, Grégoire, 222.
 Mamonas, Paul, 117, 222.
 Mandylas, Basile, évêque de Méthone, 279.
 Mandylas, Nippon, évêque de Méthone, 276, 279-280, 290.
 Μάγνης, stratège, des Cibyrrhéotes, 66.
 Manganès, couvent à Constantinople, 298, 317.

Μάνιοι, tribu, 10.
 Manolada, 308.
 Mantinée, en Arcadie, 148, 151, 303.
 Mantinée, en Laconie, 112, 152, 154, 201.
 Mantzikert, bataille, 58.
 Manuel Ier Comnène, empereur de Byzance, 51, 73, 75, 92.
 Manuel II Paléologue, empereur de Byzance, 12, 13, 32, 74, 81, 82, 83, 87, 93, 101, 105, 109, 114, 115, note 5, 129 note 5, 135, 140, 141, 147 note 2, 195, 213, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 222 et n. 5, 223, 237, 244, 245, 246, 268, 278, 292, 306 note 6, 307 notes, 315, 319, 322, 322, 324 325, 328, 329, 330, 338, 339 et note 4, 340, 341, 344, 348, 349, 350, 351 et note 3, 353.
 Manuel Cantacuzène, despote : v. Cantacuzène, Manuel.
 Manuel Calécas, 338.
 Manuel le Rhéteur, 326 note 5.
 Marc Eugénikos, métropolitte d'Ephèse, 279, 314 et note 5, 316, 324 note 3, 334, 359, 366 notes.
 Marc, métropolitte de Corinthe, 295.
 Marc, évêque de Coroné, 280.
 Marc, évêque de Hélos, 274.
 Marc le Moine, 339.
 Mardaites, 9, 161.
 Margaritès, Constantin, 54.
 Μάρκασ, village, 165 note 1.
 Maronée, 58 et note 2.
 Marseille, 256.
 Marthe, bienheureuse, abbesse à Monemvasie, 300, 311.
 Martini, Jean, 128 note 1.
 Martoni, Nicolas, 2, 136, 155, 175, 178, 250, 307.
 Marulle, Michel Tarchaniote, 376.
 Matagrifon, 159.
 Mathia, 246.
 Matsani, village, 305.
 Matthieu Cantacuzène : v. Cantacuzène, Matthieu.
 Matthieu, métropolitte de Kernitza, 289-290.
 Matthieu, métropolitte de Lacédémone, 286.
 Matthieu, métropolitte de Médie, 286.
 Matthieu, hiéromonaque, 333.
 Maurice, empereur, 116.
 Μαυροζούμης, Constantin, 316.
 Mavropapas, famille, 224.
 Mavropapas, Léon, 139 note 5, 215.
 Mavropapas, Théodore, 215.
 Maxime, métropolitte de Patras, 290.
 Maxime le Grec, 216.
 Maxime le Tyrien, 316.

Mazaraki, village, 217.
 Mazaris, 1, 15, 28, 44, 45, 100, 107 et note 2, 212 et note 3, 218, 226, 317, 319, 348-349.
 Mazaris, Maxime, 348.
 Mazi, village, 217.
 Méandre, 182 note 1.
 Méandre et Laodicée, province, 52.
 Méandre et Mélanoudion, thème, 51.
 Médée, 174, 255.
 Méga-Spilaion, couvent, 125 note 1, 182, 197, 212, 289, 290, 305-306, 307 notes, 317.
 Mégapolis, 151, 158, 160, 217.
 Mégara, 133 note 1, 141 note 1, 147, 175.
 Mélachrinos, Nicolas, 125, 228, 318.
 Mélanoudion, 52.
 Mélénikos, 54, 55.
 Mélélios, métropolitte de Patras, 290.
 Μελετών δρόγγος, 27, 92.
 Μελετών ζυγός, 26, 27.
 Mèlik, chef de mercenaires, 139 note 5, 215.
 Mèlingues, tribu slave, 9, 25, 28, 29, 192.
 Mèlissène, Macaire, métropolitte de Monemvasie, 118, 345, 346 et note 1.
 Mèlissène, Nicéphore, 99, 112.
 Mèlissène, Nicolas, 99, 112.
 Mèlissènes, famille, 112, 212.
 Ménale, 36, 303.
 Ménaya, frères, Georges, Jean et Nicolas, 201.
 Ménécé, Mont, 366 note 1.
 Mer Noire, 68, 74, 86, 174, 222, 249, 255.
 Merbaka, église, 304.
 Μεσάρεια, 5, 151, 156.
 Mésarités, Nicolas, 249.
 Mésembrie, 75, 343.
 Mésoschorion, 171.
 Mésoschynic, 68 note 3.
 Messène, 148, 150, 151, 152 note 1.
 Messénie, 32, 42, 99, 101, 112, 113, 114, 138 note 3, 147 note 2, 150, 152, 156, 182, 198 note 1, 200, 216, 246, 259, 260, 286, 287, 301.
 Messine, 263.
 Messopotamiti, gouverneur de Kins-
 terna, 113.
 Météores, couvents, 18 note 9, 127 note 1, 317.
 Méthana, 148.
 Méthode, métropolitte de Lacédémone, 286.
 Méthone, 148, 150, 151, 317, 331. Cf. Modon.
 Méthone, Eglise, 270, 271, 273, 275-276, 279-280, 289, 290, 311.

Métochite, Raoul, 338.
 Métochite, Théodore, 19, 105 et note 7, 375.
 Métrophane, métropolit de Patras, 278, **290**.
 Michel II, empereur de Byzance, 162.
 Michel III, empereur de Byzance, 25, 97.
 Michel VII, empereur de Byzance, 67.
 Michel VIII Paléologue, empereur de Byzance, 18, 19, 27, 39, 45, 47, 50, 51, 53, 55 et note 3, 59, 60, 62, 68 note 3, 73, 113, 117, 121, 129 note 1, 133 et note 1, 137, 195, 212 note 1, 255, 258, 271, 272, 337.
 Michel IX Paléologue, empereur de Byzance, 181, 196, 197, 203, 297.
 Michel II, despote d'Epire, 51, 61 note 2, 133 note 1.
 Michel III d'Anchialos, patriarche de Constantinople, 282.
 Michel, métropolit de Patras, 281, 285 (transféré à Lacédémone), 288, **290**.
 Michel, archevêque de Lemnos, 185 note 2.
 Michel, évêque de Méthone, 279.
 Michel, protocouvouklissios et épisképtite, 191.
 Micronas, archonte, 216.
 Midéa, 150.
 Mielot, Jean, 39.
 Milan, 131.
 Milet, 52 et note 6.
 Μίλεργοι : v. Μελιγγοί.
 Milingues : v. Mélingues.
 Mineurs, frères, 106.
 Mistra, 1, 26, 27, 31, 34, 41, 42, 43, 48, 61, 63, 72, 76, 79, 80, 82, 83, 85, 86, **90-91**, 95, 98, 109, 122, 126, 130, 134, 137, 138, 140, 152, 159, **169-172**, 175, 181, 186, 187, 196 et note 1, 197, 199, 201, 203, 207, 212, 214, 219, 220, 221, 223, 224, 231, 235, 240 note 1, 243, 244, 252, 254, 256, 258, 259, 260, 266, 271, 274, 281, 284, 285, 286, 296, 298, 314, 315 et note 1, 316, 317, 319, 320, 321, 322 et note 4, 324, 325, 327, 330, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 345, 348, 350, 351, 354, 356, 361, 362, 363, 366 notes, 370, 374, 375, 376, 378.
 Modon, 35, 40, 43, 45, 100, 132, 139, 151, 152 note 1, 222, 247, 248, 250, 256 et note 5, 257 et note 1, 258, 260, 261 notes, 263 et note 6, 265, 271, 275 note 2, 279, 280, 317, 320, 331.
 Moeberke, Guillaume, 41.
 Molines, 155 note 6.

Molinetti, 155 note 6.
 Moliscos, 49 et note 2.
 Monemvasie, 9 et note 4, 12, 15, 17, 26, 60, 61, 62, 85, 86, 87, 94, 100, 108 note 1, 113, **116-120**, 122, 129 et note 1, 133 note 1, 144, 152, 154, 161, 163, 169, 171, **172-175**, 179, 188-189, 195, 207, 212 note 1, 214, 222, 228 notes 7 et 8, 230, 231, 235, 237, 238, 241, 242, 247, 249, 250, 253, 255, 256, 259, 263, 265, 266, 273, 291, **300**, 306, 311, 312, 316, 320, 331, 333 note 4, 337.
 Monemvasie, Eglise, 9 note 1, 195, 208 note 4, 270, 271 et notes 4 et 6, **271-279**, 281, 282, 283, 288, 290, 292, 293, 295, 311, 312 et note 8, 330, 332, 345, 346, 359.
 Mont-Athos : v. Athos.
 Montefusco, Regnier de —, 233.
 Montferrat, Regnier de —, 73.
 Morellis, Jacques de —, 262.
 Morosini, Pierre, 114.
 Moschopoulos, Aaron, 284.
 Moschopoulos, Nicéphore : v. Nicéphore Moschopoulos.
 Moschos, Jean, 337 et note 5.
 Mostenitza, 42.
 Mosynopolis : v. Βολεροῦ, thème.
 Mouchli, 113, 114 et note 5, 158, 165 note 1, 361.
 Mourad Ier, 84, 135.
 Μπεβένιος, Φίλιππος, 336 note 2.
 Μπούας, Πέτρος, 317.
 Μπουργιανοί, 179.
 Muntaner, historien, 37.
 Muzalon, Nicolas, évêque d'Amyclée, 282.
 Muzalon, Théodore, 105, 194 note 1.
 Myconos, 233 note 5.
 Mylassa et Mélanoudion, thème, 52, 59.
 Myloi, 155 et note 6.
 Μυζηοράς, 130, 298, 316. Cf. Mistra.
 NAILLAC, Philippe de —, 41.
 Naples, 89, 111, 115, 131, 145 notes, 160, 233, 242, 262, 263.
 Naupacte, 204 note 6, 260, 289 et note 8.
 Nauplie, Nauplion, 3, 15 et note 4, 40, 44, 114, 127 note 3, 149, 150, 169, 171, 207, 231, 236, 245, 247, 256, 258, 303, 304, 320, 361.
 Navarin, 156.
 Navarrais, 83, 85, 221, 259.
 Naxos, 163, 179.
 Νέα Μονή, couvent de Nauplie, 303 et note 7, 304 et notes.
 Néapolitès, Nicolas, 127 et note 3.

Négrepont, 31 note 4, 94. Cf. Eubée.
 Néocastra, thème (Θέμα Νεοκάστρων), 51.
 Néophyte, prétendu métropolit de Lacédémone, 285.
 Nestongos, Alexis Ducas, 56, 68 note 3.
 Neuilly, Jean de —, 97.
 Neuilly, Marguerite de —, 97 note 5.
 Nicée, 30, 50, 51, 52, 53, 75 note 6, 331, 333.
 Nicéphore Ier, empereur de Byzance, 8, 25, 26, 44, 139 note 2, 161, 162, 192, 347.
 Nicéphore II Phocas, empereur de Byzance, 58, 164, 233 note 3, 301, 318, 347.
 Nicéphore Moschopoulos, métropolit de Crète et proèdre de Lacédémone, 181, 183, 185, 196, 281, 282, **284-285**, 296, 297, 321.
 Nicéphore Diakès, évêque d'Amyclée, 282.
 Nicéphore de Chio, 312.
 Nicétas, évêque de Damalas, 294, 316.
 Nicétas, patrice, 146.
 Nicétas d'Amnia, 113.
 Nicolas, métropolit de Monemvasie, 273, **277**, 281, 288.
 Nicomédie, 50.
 Nicopolis, bataille, 87.
 Νεκλιάνοι, 210.
 Nil, patriarche de Constantinople, 286, 289.
 Nil, métropolit de Lacédémone, 181, 182, 185, 186, 203, 204, 282, **285**.
 Nil, métropolit de Lacédémone, 285-286.
 Νιμποργιεύ, 168 note 2.
 Ninice, Nemnitza, 253.
 Niphon, métropolit de Patras, 290-291.
 Niphon : v. Mandylas.
 Nivelet, barons de —, 156.
 Nivelet, Guy de —, 15.
 Nompar II, seigneur de Caumont, 257.
 Normands, 42, 168 note 2, 176, 251.
 Notaras, Luc, 33 note 4, 102, 106, 107 note 1.
 Nykli, 157, 158 et note 4, 271.

OENUS, 299.
 Ogier VIII, seigneur d'Anglure, 257.
 Oitylon, 12, 113, 151, 208, 246.
 Όλενα, 150 note 9.
 Olénos, 150 et note 9.
 Olénos, Eglise, 270, 271.
 Olympie, 23.
 Omplos, couvent, 307, 308.
 Ophélimos, évêque de Tégée, 151.

Opsikion, thème, 50, 66.
 Optimates, thème, 50, 51 note 1, 68 note 3.
 Orchomène, 23.
 Ostrovos, 155.
 Ottomans, 324, 350. Cf. Turcs.
 ΡΑΣΧΩΜΕ, le Brontochite, 196, 295, 296, 297, 316, 321.
 Pachymère, Georges, 38 note 3, 39, 52, 61 note 2, 68 note 3, 321, 337.
 Padouc, 128 note 1.
 Palaio-Panagìa, église à Manolada, 308.
 Palamas, Grégoire, 264, 277.
 Palatia, 52 note 6.
 Paléologue : v. Andronic II, Andronic III et Andronic IV, Jean V, Jean VIII, Manuel II, Michel VIII, Michel IX, Constantin XI.
 Paléologue, André, 82.
 Paléologue, Andronic, grand domestique, 54.
 Paléologue, Andronic, despote de Thessalonique, 74.
 Paléologue, Anne, v. Anne de Savoie.
 Paléologue, Catherine, née Gattilusio, femme du despote Constantin, 342.
 Paléologue, Catherine, née Zaccaria, femme du despote Thomas, 344.
 Paléologue, Cléopé, née Malatesta, femme du despote Théodore II, 77, 197 note 7, 298, 328, 330, 340, 341.
 Paléologue, Constantin, sébastocrator, frère de Michel VIII, 60 et note 5, 61 et note 2, 62, 133 et note 1, 139 note 5, 215, 337.
 Paléologue, Constantin, fils de Michel VIII, 73.
 Paléologue, Constantin, despote de Morée, puis empereur de Byzance, 4, 43, 48, 76 et note 5, 78, 81, 86 note 1, 87, 91, 92, 99, 100, 101, 102, 108, 109, 111 et note 8, 112, 115, 122, 123, 125, 127 note 3, 137 note 4, 138, 140, 141, 143 et notes, 188, 197 note 7, 198, 200, 203 note 10, 205 note 1, 208, 212, 223 et note 8, 224 notes, 229, 231, 242, 250, 256, 259, 260, 261, 262, 266, 268, 298, 306, 307, 318, 333, 341, 342, 343 note 6, 345, 349, 356, 357. Cf. Constantin XI Paléologue.
 Paléologue, Démétrius, fils d'Andronic II, 74.
 Paléologue, Démétrius, despote de Morée, 75, 76, 77, 78, 82, 89, 96, 99, 110 et note 4, 114, 120, 121, 123, 127 notes, 130, 131, 137 note 4, 199, 201, 213, 228 note 8, 229 note 5, 237, 238, 242, 244, 261, 262, 263,

324 note 3, 326, 340, 343 et note 6, 344, 360, 361, 366 note 1, 367 notes.
 Paléologue, Graitzas, 114 note 5, 115.
 Paléologue, Hélène-Hypomoné, impératrice de Byzance, 79, 82, 213, 306 note 6, 329, 341, 344.
 Paléologue, Hélène, fille du despote Démétrius, 343.
 Paléologue, Hypomoné, religieuse, 306, 307 notes.
 Paléologue, Irène, née Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance, 73, 74.
 Paléologue, Irène, 64.
 Paléologue, Jean, despote, frère de Michel VIII, 61 note 2, 133 note 1.
 Paléologue, Jean, gouverneur de Vitylo, 113.
 Paléologue, Manuel, personnage à distinguer de l'empereur, son homonyme, 91.
 Paléologue, Manuel, gouverneur de Monemvasie, 113.
 Paléologue, Michel, beau-père de Jean Cantacuzène, 64.
 Paléologue, Michel, gouverneur de Vassilicata, 111.
 Paléologue, Théodora, femme du despote Démétrius, 344.
 Paléologue, Théodora-Madeleine, née Tocco, femme du despote Constantin, 197 note 7, 298, 342.
 Paléologue, Théodore, marquis de Montferrat, 73.
 Paléologue, Théodore Ier, despote de Morée, 2, 4 note 2, 32, 34, 41, 76, 77, 78, 80, 81, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 93, 94, 95, 98, 112, 117, 118 et note 5, 119 note 4, 129, 134, 135 note 1, 136, 140, 175, 195, 207, 209 note 2, 216, 218, 220, 221, 222 et note 5, 230, 237, 238, 241, 242, 244, 250, 253, 258, 263 note 6, 267, 290, 292, 297-298, 322, 324, 325, 329, 338, 340, 355.
 Paléologue, Théodore II, despote de Morée, 76 et note 5, 77, 81, 87, 98, 99, 103, 112, 118 et note 5, 119, 123, 136, 137 note 4, 182, 197, note 7, 198 note 1, 199, 204, 206 note 3, 208, 220, 228 et note 7, 232, 238, 259, 262, 268, 298, 318, 322, 325, 328, 330, 332, 333, 334, 340 et note 5, 341, 351, 353 et note 5, 355.
 Paléologue, Thomas, 344.
 Paléologue, Thomas, despote de Morée, 76 et note 5, 78, 81, 82, 91, 92, 101, 102, 122, 124, 131, 140, 143 notes, 159, 198, 200, 203, 204, 206, 228, 229 et note 5, 230, 236, 240, 242,

244, 261, 263, 306, 318, 344, 367 notes.
 Panmacaristos, couvent à Constantinople, 291.
 Pamphile, en Thrace, Eglise, 290.
 Pamphylie, 9, 273.
 Pangota, localité, 109.
 Panidos (Panion), 74.
 Pantanassa, couvent à Mistra, 98, 103 et note 1, 197 note 7, 212, 286, 298.
 Pantocrator, couvent à Constantinople, 198 note 1.
 Pantocratora, localité, 155.
 Paphlagonie, 51 et note 1.
 Paphlagonie, thème, 50.
 Παραστρυμνός, κατεπανίκιον, 59.
 Parnasse, 42 note 4.
 Parnon, 9, 14, 15.
 Parori, village, 85, 218, 220, 221, 322, 338.
 Paros, 163.
 Parthénion, Mont, 303.
 Parthénios, prétendu métropolite de Patras, 290.
 Passava, 196.
 Patmos, 50.
 Πάτραι παλαιά, 111, 128 note 1, 307.
 Patras, 17, 22 notes, 25, 26, 40, 41, 42, 43, 45, 101, 102, 108, **111-112**, 122, 124 note 4, 127 et note 3, 128 et notes 1 et 3, 138, 140, 145, 148, 150, 161 et note 4, 162 et notes, 169, **177-178**, 179, 187 et note 5, 188, 190, 191, 216, 224 notes, 230, 245, 246 note 1, 247, 250, 252, 256, 258, 259, 260, 262, 307, 317, 318, 320.
 Patras, Eglise, 149 note 1, 270, 271, 273, 274, 276, 277, 280, 281, 282, 283, 285, **288-291**, 305, 308.
 Paul, évêque de Monemvasie, 208 note 4, 311.
 Pauliciens, 364.
 Pedebobus, Condeus, 128 note 1.
 Pégae, 255.
 Pegolotti, Francesco, Balducci, 40, 176, 177, 249 et note 8, 250.
 Πελεκάσης, Γεώργιος, τζαούσιος, 214.
 Péloponnèse, thème, 109.
 Πελοποννήσιοι, 1.
 Pépagomène, famille, 224.
 Pépagomène, Démétrius, 334.
 Pépélénitza, couvent, 197, 200, **306**.
 Péra, 106.
 Pérétas, Jean, 58.
 Pergame, 51.
 Péribleptos, église à Mistra, 172.
 Périthéorion, Eglise, 285.
 Perse, 264.
 Πέτρα, localité, 204 note 5.

Pétrina, village en Laconie, 213 note 4, 214 notes, 246, 335, 336.
 Pétro-Bua, famille, 225.
 Phanaras, 216.
 Phanari, en Argolide, 115, 123, 199.
 Phanari, en Thessalie, 31 note 2.
 Phanéroméni, couvent en Corinthie, 305.
 Pharai, 148.
 Phialia, 148.
 Φιαλίτης, 111 note 8.
 Phigalie, 155 note 5.
 Philadelphie, 50, 53, 57.
 Philanthropénos, famille, 212, 224-225.
 Philanthropénos, Alexis Ducas, 54, 62, 63, 133.
 Philanthropénos, Alexis Lascaris, 332, 334, 360.
 Philanthropénos, Jean Asan, 213.
 Philès, Manuel, 133 note 1, 296, 316, 321, 337.
 Philès, Théodore, 55.
 Philiatrà, 155.
 Philippe VI, roi de France, 39, 264.
 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 136.
 Philippe de Tarente, 233 et note 3.
 Philopon, Jean, 362.
 Philosophe, couvent du —, en Arcadie, 156 note 10, 301, 302 notes.
 Philothée, patriarche de Constantinople, 19, 80, 197, 203, 279, 280, 290, 298.
 Philius, 32, 156.
 Phocas, empereur, 23.
 Phocas : v. Nicéphore II Phocas.
 Phocas, habitant de Monemvasie, 189.
 Phocée, nouvelle, 169 note 3.
 Photios, amiral arabe, 163.
 Photios, cousin de Jacques Zassy, 216.
 Photius, patriarche, 362, 364.
 Phrantzès, Georges, 72 note 1, 91, 92, **101-102**, 103, 107, 108, 109, 111 et note 8, 112, 117, 118, 122, 138, 169, 295, 307, **345-346**.
 Phrygie, 44.
 Πίδαυρος, 150 note 7. Cf. Epidaure.
 Pierre III d'Aragon, 31.
 Pierre IV d'Aragon, 76.
 Pierre, tzar de Bulgarie, 146.
 Pierre, évêque d'Argos, 303 note 7.
 Pierre le Calabrais, 326.
 Pierre de Sicile, 162.
 Piloti, Emmanuel, 247 et note 10.
 Pincens, Jacques, minorite, 2, 147, 248, 358.
 Pissa, Eglise, 284, 317.
 Planudès, Maxime, 320, 321.
 Platon, 319, 320, 322 note 2, 327, 329, 349, 351, 356, **361-364**, 365, 373 note 2, 374.

Platyntéris, 93, 215.
 Platyntéris, Jean, 215.
 Pléthon, Georges Gémiste, 32, **122-123**, 125, **131**, 137, **138-139**, 141, 143, **199-200**, 205, 206, 232, 237, 239, 240, 243, 244, 245, 252, 263 note 6, **266-268**, **314-315**, 318, 319, **322-329**, 331, 333, 334 note 3, 336, 337 et note 5, 339, 340, 341, 342, 343, 344, **349-356**, 357, 358, 359, **360-363**, **365-376**, 377.
 Plotin, 319, 322 note 2, 327.
 Πλουσιανός : v. Joseph, évêque de Méthone.
 Plutarque, 316, 317, 319, 362, 369.
 Plytos, Jean, 104 note 6.
 Polémianités, Jean, 215, 297, 316.
 Polyeucte, patriarche de Constantinople, 156 note 10, 301 et note 6, 302 notes.
 Πολύφραγος, 156.
 Porphyre, 320.
 Port-Jonch, 156.
 Potamià, localité, 200.
 Pothou, village, 217.
 Poulains, de Syrie, 38, 39.
 Πουρτα (Prusse), 28.
 Prato, Sassuolo da —, 131, 310.
 Prêcheurs, frères, 41.
 Prinikon, 200, 301.
 Prizrèn, 234.
 Proclos, 362, 369.
 Procope, patriarche de Constantinople, 157 notes, 302 notes.
 Procope, historien, 318, 319.
 Prodrôme, couvent à Constantinople, 279.
 Prodrôme, couvent en Gortynie, 302 et note 3.
 Prodrôme, couvent près de Serrès, 316.
 Prodrôme, couvent à Zaraphona, 300.
 Proinokokkas, gouverneur, 115.
 Propontide, 19 et note 4.
 Protokynégos, capitaine, 64 note 6.
 Prusse, 28.
 Psellos, Michel, 320, 362, 364, 374.
 Πύλη Έβραϊκή, 43.
 Pylos, 112, 150, 156, 198 note 1.
 Pyropoulos, Thomas, 200.

QUARANTE Martyrs, couvent près de Sparte, 299.

RAGUSE, Ragusains, 40, 152, 228, 229, 242, 251 note 7, **260-261**.
 Rallis v. Raoul.
 Rallis, Michel, Drimys, 200.
 Raoul, famille, 212.
 Raoul, Démétrius, 135.
 Raoul, Démétrius Kavakès, 214, 315,

318, 324 note 3, 332, 360, 367 note 1, **375-376**.
 Raoul, Manuel, 224.
 Raoul, Manuel, prétendu despote de Morée, 367 notes.
 Raoul, Manuel ou Manilius, Kavakès, 376.
 Raoul, Manuel Mélikis, Paléologue, 160, 215.
 Raoul, Manuel Issès ou Oissès, 280, 332, 360, 366 notes, 367 notes.
 Raoul, Matthieu Mélikis, 201.
 Raoul, Métochite, 338.
 Raoul, Michel, Issès ou Oissès, 92.
 Raynald de Lauro, archevêque latin de Patras, 177, 258.
 Ravennika, 234.
 Ρήγιον, 162 notes.
 Reims, 38.
 Rémy, Girard de —, 253, 254.
 Renta, village, 45.
 Rentakios, famille, 217.
 Réontos, évêché, 273, 276.
 Ρέοντος καὶ Πραστοῦ, évêché, 276.
 Rhallis v. Raoul.
 Rhédestos, 74, 174, 255.
 Rhodes, 25 notes, 265, 286, 338.
 Rhodope, 54, 79.
 Rimini, 328.
 Rocabert, Dalmau de —, 31.
 Roma, Jacques de —, 128 note 1.
 Romain Ier Lacapène, empereur de Byzance, 125 note 1, 318.
 Romain IV, Diogène, 134 note 3.
 Romanie, 97, 109, 127 note 3, 143, 169 note 3, 233, 247, 259.
 Romanou, village, 217.
 Rondaki, village, 217.
 Ronsard, 376.
 Rossotas, famille, 216.
 Roupel, 54.
 Ρούσιον, 59.
 Roussanou, couvent, 317.
 Rozières, Gautier de —, 159.

SAINT-ANDRÉ : v. André, apôtre.
 Saint-André, village, 14.
 Saint-Athanase, patriarche d'Alexandrie, 317.
 Saint-Athanase, évêque de Méthone, 162 et note 5, 311.
 Saint-Athanase, fondateur de Lavra, 306.
 Saint-Barbaros, 311.
 Saint-Basile, 316.
 Saint-Blaise, oratorium, 185 note 2.
 Saint-Constantin, couvent en Achaïe, 308.
 Saint-Cyr, de Monemvasie, 12 note 1, 311.

Saint-Démétrius, 21.
 Saint-Démétrius, couvent à Constantinople, 330, 333 note 4.
 Saint-Démétrius, église à Mistra, 181, 183, 196, 281, 284, 285, 286, 321.
 Saint-Elie, sommet du Taygète, 246.
 Saint-François, 307.
 Saint-François, église à Rimini, 328.
 Saint-Georges, le Majeur, à Venise, 185 note 2.
 Saint-Georges, couvent à Prinikon, 301.
 Saint-Georges, forteresse, 115, 157.
 Saint-Jean Chrysostome, 316, 317, 321.
 Saint-Jean, de Monemvasie, 12 note 1, 311.
 Saint-Jean, ordre de Jérusalem : v. Hospitaliers de Rhodes.
 Saint-Jean, couvent près de Coron, 275.
 Saint-Jean, localité, 254.
 Saint-Joseph, l'Hymnographe, 162.
 Saint-Léonce d'Achaïe, 64, 291, 306, 312, 331.
 Saint-Luc, le jeune, 154.
 Saint-Michel, église à Atzicholos, 302 et note 3.
 Saint-Nicolas τῆς Βάλτας, couvent, 303.
 Saint-Nicolas τῶν Βαρσῶν, couvent, 303.
 Saint-Nicolas τοῦ Βλαττεροῦ, couvent, 307.
 Saint-Nikon, Metanoëite, 8, 18, 25, 37, 42, 150 note 7, 151, 152 note 1, 154, 158, 191, 208 note 4, 299, 312.
 Saint-Nikon, couvent et église, 299.
 Saint-Philarete, 113.
 Saint-Pierre, d'Argos, 150, 162 note 5, 163, 304 notes, 311, 312.
 Saint-Ruf, 41.
 Saint-Supéran, Pierre de —, 135, 155 note 6, 200.
 Saint-Théodose, l'Athénien, 150 note 8, 312.
 Saint-Thomas d'Aquin, 41, 317, 319.
 Saint-Willibald, 116, 173.
 Sainte-Hélène, château, 179.
 Sainte-Lavra, couvent près de Kalavryta, 306.
 Sainte-Sophie, à Mistra, 197 et note 7, 221 note 2, 298.
 Sainte-Sophie, à Monemvasie, 173, 300.
 Saints-Théodores, couvent à Mistra, dit de Brontochion, 296.
 Sakellarios, Michel, 313.
 Salik, 139 note 5.
 Salménikon, 115.
 Salomon, fils d'Abraham, juif de Patras, 43, 188.
 Salona, 152.
 Samarcande, 257.
 Sambucetto, Lamberto, 265.

Samos, 53.
 Samothrace, 75.
 Sampson, ἐπίσκοπος, 52 et note 1.
 Sanudo, Marino, l'ancien, 5, 30.
 Sarakénopoulos, protostrator, 112, 290.
 Saravali, localité, 308.
 Sardaigne, 262.
 Sardes, 50.
 Sardes, Eglise, 278-279.
 Sarrasins, 44, 45.
 Sasson, île, 336 note 2.
 Savalia, André, 128 note 1.
 Σάβαινα, île, 336 note 2.
 Scandeberg, 36.
 Scholarios, Georges, 64, 107 note 1, 110 note 4, 142, 280, 312 et note 5, 315, 316, 322, 323, 324 et note 3, 325, 326, 329, **331-332**, 333, 335 note 1, 340 note 5, 341, 342, 343, 359, **360, 362-363**, 365 et note 3, 366 et notes, 367 et notes, 371 note 1, 373 note 3.
 Slavochorion, 109.
 Slavonia, 16 et note 8, 27 note 4.
 Scopia, 49 et note 2.
 Scorta, 5, 47 note 1, 156-157, 158, 159, 196, 216, 253.
 Sélinous, 306.
 Sélymbrie, 69, 74, 86, 87, 174, 255, 332.
 Sérapien, évêque, 334, 335 note 3.
 Serbes, 29, 49, 70, 74, 130, 145 notes.
 Serbocroates, 10.
 Serrès, 55 et note 3, 56 et note 4, 68, 70, 74, 85, 89, 94, 222, 316.
 Servia, ville, 166 et note 1.
 Servopoulos, Francoulis, 130, 131.
 Sevastianos, Alexis, 118 note 1.
 Sevastopoulos, 115 note 5.
 Sevastopoulos, Théodore, 318.
 Sevastos, Paul, 115.
 Sforza, François, 131.
 Sgouromallis, famille, 224.
 Sgouromallis, Georges, 93, 215.
 Sgouromallis, Paléologue, gouverneur de Karytaine, 115, 215.
 Sgouromallis, Paléologue, Matthieu, 215, 317.
 Sgouros, προκαθήμενος de Jannina, 57.
 Sgouros, Léon, 214.
 Sicile, 17, 23 et note 2, 36, 161, 162, 163, 173, 248, 257 note 1, 262, 330.
 Sicyone, 111, 148, 154, 156, 276.
 Sidé, Eglise, 273.
 Sienna, Hugues de —, 326.
 Sigismond, empereur, 259.
 Sigo de la Chacogne, 27 note 4. Cf. Ζυγός et Tzakonie.
 Sigoli, Simon, 247, 257.
 Siméon, tzar de Bulgarie, 163.

Simplicius, 362.
 Skaphidià, couvent, 308, 309.
 Skipétars, 34.
 Σκλάβικα, 16, 27.
 Σκλάβῶν δρόγγος, 16.
 Skylitzès, Jean, 104.
 Slaves, 7, 8, 9 et note 4, 11, 17 note 3, **20-29**, 30, 31 note 5, 34, 66, 121, 149 note 1, 150, 152, 153, 161, 165, 190.
 Smenderovo, 145 notes, 318.
 Smyrne, 50, 53, 57, 58 note 6, 59.
 Sophianos, famille, 117, 174, 214.
 Sophianos, Andronic, 101.
 Sophianos, Georges, 100, 113.
 Sophianos, Michel, Kavallarios, 134 note 3.
 Sophianos, Paul, 334.
 Sophikon, 305.
 Sophocle, 318.
 Sophos, 313, 314 note 1.
 Sophrone, métropolit de Monemvasie, 277.
 Sougdaia, Eglise, 281, 282, 285.
 Souliardos, Michel, 303 note 7, 304, 320.
 Sozopolis, 69, 174, 255.
 Spagnolo, Jean, 111, 115.
 Spandonis, Théodore, 31 note 6, 114 note 5.
 Spanis, Constantin, 28, 92.
 Spanopoulos, famille, 216.
 Spanopoulos, Jean, 128 note 1.
 Spanos, famille, 214.
 Spanos, Michel, 113.
 Spanos, frères Nicolas et Théodore, 209 et note 2.
 Spany, 27. Cf. Spanis.
 Sparte, 3, 8, 15, 23, 37, 42, 72 note 1, 90, 91, 95 et n. 3, 101, 102, 108, 109, 122, 150, 158 et note 4, 162, 169, 171, 183, 185, 216, 250, 299, 300, 319, 334, 342.
 Sparténos, Jean, 57.
 Spata, village, 217.
 Spetsai, île, 174.
 Sphrantzès, famille, 224.
 Sphrantzès, Georges, 345 et note 3.
 Cf. Phrantzès, Georges.
 Stanos, 49 et note 2.
 Staurakios, patrice et logothète du drome, 25.
 Sthlavènes, 1. Slaves.
 Σθλαβῖνοι, 1.
 Σθλαβουνία, 28.
 Stoïciens, 373 note 2.
 Στροβίτσι, 155 note 5.
 Stroumitza, 168 note 2.
 Strymon, 55, 56 et note 4, 59. Cf. Βολεροῦ, thème.

Stylos, 127 note 1.
Sudheim, Ludolph de —, 42, 245.
Svirou, village, 217.
Sygoudianos, Eudokimos, 189.
Syméon, hiéromonaque, 189.
Syméon le Nouveau Théologien, 364.
Synadénos, Stéphane, 317.
Syracuse, 174.
Syrie, 38, 39, 44.
Syropoulos, Sylvestre, 106, 314 note 5.
Syryannès, 68.

TAFUR, Però, 178, 257 et note 5.
Tana, 249.
Τανία, 15 note 3.
Τάντζα, Danzig, 28.
Tarchaniote : v. Marulle, Michel.
Tarente, 175.
Ταρσοῦ καὶ Ζεμενῶν, évêché, 276.
Taurus, 161.
Taxiarque, couvent dit de Kontostéphanos, 189, 300-301.
Taxiarques, couvent d'Aigion, 306.
Taygète, 6, 8, 9, 10, 25, 26, 27, 28, 29, 34, 121, 133, 138, 246, 250, 284, 356, 372, 377.
Tcelebi, Evliyâ, 15 et note 4, 29, 36.
Tégée, 32, 148, 151, 158 et note 4.
Templiers, ordre, 41, 307.
Ténare, cap, 6, 7 note 3, 29, 70, 113, 270.
Terkova, village, 297.
Testa, Jacques, 200, 206.
Teutonique, ordre, 41, 42.
Thalpousa, 148.
Thasos, 75 et note 1.
Thèbes, 141 note 1.
Thémistius, 316, 318, 320.
Théodore Ier, Lascaris, empereur, 50, 51, 54, 75, 104.
Théodore II Lascaris, empereur, 50, 53, 54, 55.
Théodore Ier et II, despotes : v. Paléologue.
Théodore, écrivain, 316.
Théodore, nom religieux du despote Théodore Ier, 91, 298.
Théodose, patriarche d'Antioche, 215.
Théodose, métropolitain de Lacédémone, 281, 284.
Théodosie, en Crimée, 255. Cf. Caffa.
Théognoste, métropolitain de Corinthe, 287, 291, 292-293, 295.
Théolepte, métropolitain de Corinthe, 291, 294.
Théophane, chroniqueur, 44, 66, 161.
Théophane d'Héraclée, 316.
Théophane, moine, 359.
Théophylacte de Bulgarie, 49.
Thermésion, 230, 250.

Thessalie, 30, 31, 69, 70, 74, 82, 89, 180, 196 note 2, 204 note 6.
Thessalonique, 25, 54, 55 et note 4, 56 et note 4, 68, 73, 74, 75 note 6, 84, 89, 94, 129, 130 notes, 242 note 10, 252, 264, 305, 316 note 3, 321.
Thrace, 54, 55, 58, 59, 68, 74, 75, 79, 99, 101, 110, 162, 174, 191, 255, 350.
Thracésiens, thème, 26, 50 et note 2, 51, 53, 162 note 1; θέμα Θρακησίαν, Πυργίου καὶ Καλοῆς, 50 note 4.
Θρακησίοι, 162 note 1.
Θρακησίων καὶ Φιλαδέλφειας, thème, 50.
Thyateira, 51 note 6.
Θυρίδες, dans le Magne, 7.
Tibère II, empereur, 22.
Timothée, métropolitain de Patras, 308.
Tocco, Charles, 33, 81, 83, 140, 144, 145, 342.
Tocco, Turno, 144, 145.
Tornikios, Constantin, 56, 57, 96 n. 2.
Tornikios, Démétrius, 104.
Torzelo, Jean, 136.
Toscane, 14.
Tourakhan-bey, 142 et note 4.
Tourniki, village, 217.
Traianoupolis, Eglise, 285.
Transfiguration, couvent, dit Andromonastiron, 301.
Trébizonde, 70, 86, 101, 104, 130, 235 note 3, 278, 332, 333, 359, 377, 379.
Trébizonde, Georges de —: v. Georges de Trébizonde.
Trézène : v. Troezène.
Tricala, en Thessalie, 180.
Tripolis, en Morée, 113, 158, 165 note 1.
Tripolitza, 36, 113, 165 note 1, 254.
Triphylie, 112, 217.
Trivolis, famille, 216.
Trivolis, correspondant de Manuel II, 81, 216.
Trivolis, Démétrius, 216, 315, 319.
Trivolis, Michel, 216. Cf. Maxime le Grec.
Troezène, 148, 270.
Τρύπη Ἑβραϊκή, 43, 109.
Tsakonie : v. Tzakonie.
Tsousios, 297.
Tsépiana, 303.
Tudèle, Benjamin de —, 42.
Turcs, mercenaires, 45, 62, 133, 139 n. 5.
Turcs Ottomans, Turquie 3, 4, 10, 19, 29, 34, 41, 42, 45, 71, 80, 84, 85, 87, 89, 94, 95, 99, 106, 110, 115 et note 5, 118, 133, 135, 137 note 3, 141 et note 1, 142, 143 notes, 144, 158, 159, 172, 175, 176, 215, 216, 221, 222, 224, 229, 287, 328, 335, 356, 379.
Turcs Seldjucides, 50.

Tyr, 38.
Τζάκωνες, Τζακωνία : v. Tzakonie.
Tzakonie, Tzakoniens, 1, 9, 14-19, 27 note 4, 99, 121, 133, 276.
Tzami, localité, 254.
Tzamlakon, Jean, 101.
Τζαούσιος, 92.
Τζέκωνες, 18. Cf. Tzakonie.
Tzérarnion, localité, 109.
Tzernotas, Jean, 306.
Tziganes, 1, 44-45.
Tzykandylès, Manuel, 316, 317, 321.

URBAIN IV, 133 note 1.

VAGENETIA, 49, 59.
Valachie (Thessalie), 30.
Valachie, transdanubienne, 44.
Valaques, 34, 169 note 3, 204 note 6.
Valens, empereur, 150.
Vallimoi, village, 124, 200, 230, 240.
Valtouka, village, 198 note 1.
Varda, village, 217.
Vardar (Axios), 287, 288.
Varna, 89.
Vasilakès, notaire, 295, 296, 316, 321.
Vasilikos, Jean, 200.
Vasilopoulos, Antoine, 128 note 1.
Vassilika au Vassilikata (Sicyone), 111, 156 et note 6.
Vassilopotamo, 95.
Vatatzès, Jean : v. Jean III Vatatzès.
Vatatzès, Jean, grand veneur, 55.
Vatica, 113.
Vatka, village de la Propontide, 19 n. 4.
Vatopédi, couvent, 237.
Vélgosti, 157, 158, 164, 167, 168, 253.
Vélgosti, Eglise, 271, 283-284.
Vélgourt, 157. Cf. Vélgosti.
Venier, famille, 276.
Venier, Dolfon, 247.
Venise, Vénitiens, 3, 4, 10, 31, 32, 34, 35, 40, 43, 44, 47, 49, 52, 74, 77, 79, 80, 83, 85, 87, 88, 94, 98, 99, 106, 113, 114, 115, 118, 120, 132, 134 note 3, 137 note 3, 139, 141 et note 1, 152, 170, 177, 185 note 2, 189, 201, 207, 221, 222, 230 et note 1, 233, 236, 247, 248, 249, 250, 254, 256, 258-260, 261, 263 note 6, 264, 265, 266, 267, 279, 280, 308, 319, 326, 355, 379.
Vervéna, 253.
Viario, famille, 276.
Vierge, couvent à Chrysapha, 300.
Vierge, couvent à Monemvasie, 300.
Vierge, της Αἰμυαλοῦς, couvent en Gortynie, 302.
Vierge, Chrysaphitissa, couvent à Monemvasie, 300.

Vierge, Conductrice, couvent à Monemvasie, 300.
Vierge, Γοργοεπήκοος, couvent à Tsépiana, 303.
Vierge, της Μονοπόρου, couvent du Philosophe, en Gortynie, 301.
Villani, historien, 37.
Villehardouin, Geoffroy, 97.
Villehardouin, Guillaume II, 26, 37, 47, 61, 65, 113, 121, 159, 169, 173, 174, 293.
Villehardouin, Isabelle, 62-63.
Vitali, Pierre, 326.
Vitylo : v. Oitylon.
Vlachopoulos, famille, 216.
Voléron : v. Βολερών, thème.
Vordonia, 158 note 4.
Vostitza, 36, 111, 138 note 3, 155, 164, 216. Cf. Aigion.
Vourkano, couvent, 301.
Vournavon, village, 45.
Vrana, village, 217.
Vresthèna, évêché, 283.
Vytina, 159.

WALPOT, Heinrich, 42.

ΞΑΝΘΟΠΟΥΛΩΝ μονή, à Constantinople, 295.
Xénophon, 316, 317, 319.
Ξενοφών, ἀναγνώστης, 294.

ΥΠΕΡΦΕΒΗΣ, σεβαστός Δημήτριος, Τζαούσιος, 214.

ZACYNTHÉ, Eglise, 270, 276.
Zagorâ (Bulgarie), 255.
Zakhlou, village, 305.
Zane, Bartholomée de Visnadelis, 111.
Zante, 271. Cf. Zacynthe.
Zaoussès, Stylianos, 96.
Zaraphona, 300.
Zassy, Jacques, 216.
Ζημαϊνά, 154.
Zéména, 154.
Zéména, Eglise, 270, 271, 273, 274, 276, 278, 291, 293, 295.
Zéméno, 154.
Zénon, empereur, 184.
Ζητούνιον (Lamia), 115 note 5.
Ζευγολατειό, 182.
Ζιχνών, κατεπανίκιον, 59.
Zigabénos, Euthyme, 316.
Zonaras, 316.
Zoodote, couvent à Mistra, 197, 298, 317.
Zoroastre, 324, 363, 368.
Ζυγιώται, 29.
Ζυγοί (ἔσω et ἔξω), 138 note 3.
Ζυγός, 27 et note 4, 29.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVERTISSEMENT	VII-VIII
CHAPITRE PREMIER.— <i>La population</i>	1-45
I. Les populations grecques	4
II. Les minorités intruses	20
CHAPITRE DEUXIÈME.— <i>Les institutions</i>	46-145
I. L'administration provinciale au XIII ^e siècle. Le régime des Thèmes et les formations nouvelles	48
II. La province byzantine de Morée	59
III. Despotat et Empire	71
IV. Cour et gouvernement	90
V. Administration régionale et décentralisation administrative ..	107
VI. Justice	124
VII. Forces militaires	132
CHAPITRE TROISIÈME.— <i>Société et mouvements sociaux</i>	146-226
I. Les origines de la vie urbaine. La décadence des cités anti- ques et les villes neuves	147
II. Centres urbains et différenciation sociale	166
III. La propriété terrienne	180
IV. Origine et processus de la grande propriété	189
V. La condition des personnes	201
VI. L'aristocratie terrienne. Aspects politiques des phénomènes so- ciaux	211
CHAPITRE QUATRIÈME.— <i>Les Finances</i>	227-244
CHAPITRE CINQUIÈME.— <i>Mouvement économique</i>	245-269
I. Les richesses du pays	245
II. Commerce intérieur et relations économiques	253
III. Considérations sur la politique économique	266
CHAPITRE SIXIÈME.— <i>Organisation ecclésiastique</i>	270-309
I. Circonscriptions ecclésiastiques	270
1. La métropole de Monemvasie et ses suffragants	274
2. La métropole de Lacédémone et ses suffragants	281
3. La métropole de Christianoupolis	286
4. La métropole de Patras et ses suffragants	288
5. La métropole de Corinthe et ses suffragants	291
II. Centres monastiques	295

CHAPITRE SEPTIÈME.— <i>Mouvement intellectuel</i>	310-376
I. Le niveau intellectuel.....	310
II. Mistra, capitale intellectuelle	320
III. Les textes.....	337
IV. Les problèmes du Présent.....	349
V. Conflits d'idées et débats philosophiques.....	358
VI. L'énigme de Pléthon l'apostat	365
CONCLUSION	377-379
INDICES	380-405
I. Index Rerum	380
II. Index Nominum	387

